

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

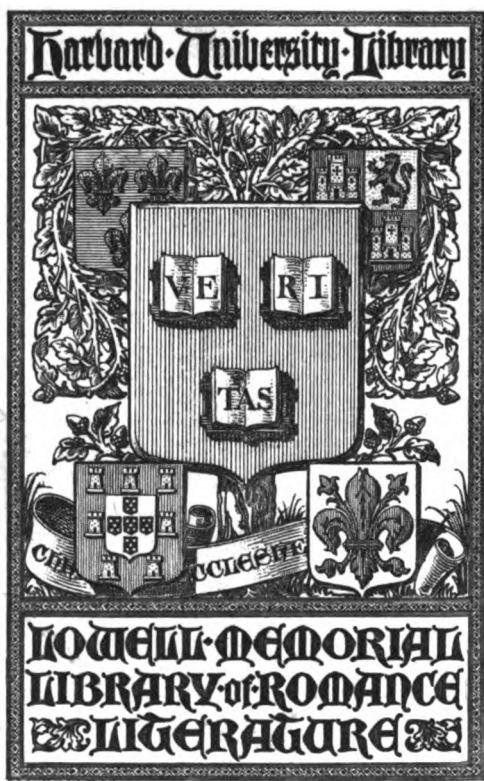
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



PSPAN331.1.2



THIS BOOK IS NOT TO BE SOLD  
OR DISPOSED OF OTHERWISE











# REVUE HISPANIQUE

---

**MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.**

---

# REVUE HISPANIQUE

*Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire  
des pays castillans, catalans et portugais*

PUBLIÉ PAR

**R. FOULCHÉ-DELBOSC**

---

ONZIÈME ANNÉE

**1904**

---

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

---

**1904**



△

PSPAN 331.1.2

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
GIFT OF THE  
HISPANIC SOCIETY OF AMERICA  
MAY 20 1927

~~121~~  
~~Well-Memorized~~

27/12/9  
51

# REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire  
des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

ONZIÈME ANNÉE

Numéros 37, 38, 39 et 40. — Année 1904

## SOMMAIRE

PAGES

|                                                                                                                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Floresta de philosophos.....                                                                                                                                                                    | 5   |
| G. BAIST. — <i>Hispaniolus</i> .....                                                                                                                                                            | 155 |
| A. R. GONÇALVES VIANNA. — Etymologies portugaises.....                                                                                                                                          | 157 |
| Paul GROUSSAC. — Le commentateur du <i>Laberinto</i> .....                                                                                                                                      | 164 |
| R. FOULCHÉ-DELBOSC. — Notes sur le sonnet <i>Superbi colli</i> .....                                                                                                                            | 225 |
| Julio PUJOL Y ALONSO. — Una puebla en el siglo XIII (Cartas de población de El Espinar).....                                                                                                    | 243 |
| Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric SPRÜNGLIN, publiés par G. DESDEVICES DU DEZERT.....                                                                                                               | 299 |
| VARIA. — Lucien BOUVAT. A propos d'Abou Hayyân Al-Gharnati (p. 538). — R. FOULCHÉ-DELBOSC. <i>Las coplas del tábefe</i> . II (p. 540). — Hugues VAGANAY. L'Espagne en Italie. III (p. 541)..... | 538 |
| COMPTES RENDUS.....                                                                                                                                                                             | 566 |
| CHRONIQUE.....                                                                                                                                                                                  | 575 |

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE

1904

A partir de 1905, la *Revue hispanique* et la *Bibliotheca hispanica* seront publiées sous les auspices de

## **THE HISPANIC SOCIETY OF AMERICA**

La *Revue hispanique* paraîtra avec la plus grande régularité quatre fois par an, en fascicules de trois cents pages, soit

### **DOUZE CENTS PAGES PAR AN**

Chaque année formera deux volumes.

Le prix de l'abonnement à une année reste fixé à vingt francs.

Les abonnés, anciens ou nouveaux, qui par suite d'erreur ou d'oubli n'auraient pas reçu, à la date du 1<sup>er</sup> août 1905, le premier fascicule de l'année 1905 (n° 41), sont priés de vouloir bien le réclamer :

pour l'Amérique, à M. le Secrétaire de *The Hispanic Society of America*, 23, Broad Street, à New York;

pour l'Europe, à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

---

## **Bibliotheca hispanica**

Voir à la page 3 de la couverture.

# FLORESTA DE PHILOSOPHOS<sup>1</sup>

---

COMYENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA QUE EL ESCRIVIO EN EL LIBRO QUE FIZO LLAMADO VITA BEATA.

1. Quanto es mas husada la carrera mas famosa, tanto es mas engañosa.
2. Non ay cosa tan mala como guiarse hombre por la comun opinion del pueblo.
3. Muy mal pensamiento faze quien piensa que es lo mejor aquello que muchos siguen.
4. Non ay ninguno que yerre para si solo, mas yerra el e da cabsa a otros para que yerren.
5. El horror traido e acrescentado por muchos nos derriba.
6. El pueblo es defendedor de su propio mal.
7. Lo mesmo que loamos vn dia rreprehendemos despues.
8. Non va tambien a las cosas humanas que lo mejor plega a los mas.
9. De presumir es que es cosa muy mala lo que la gente comun sigue.
10. De mirar es qual es lo bien fecho, non qual es mas husado.
11. Non se an de juzgar los hombres por lo que visten mas por lo que obran.
12. Qualquier cosa comunmente que se desean los hombres es peor que lo que les desean sus enemigos.
13. Non es tan malo lo que hombre teme como lo que desea.
14. Non puede ser entre los malos verdadera amistad.
15. Quantos son los que se maravillan del hombre rico, tantos son los que le quieren mal.

---

1. La *Floresta de Philosophos*, que nous publions d'après le seul manuscrit connu (Madrid, Biblioteca Nacional, P. 156 ; cote actuelle 4515), a été attribuée, par tous ceux qui l'ont citée, à Fernan Perez de Guzman. Dans une étude sur cet écrivain, qui sera publiée très prochainement ici même, nous reparlerons de ce gros recueil de maximes et de sentences. — R. FOULCHÉ-DELBOSC.

16. Las dignidades y riquezas resplandecen de fuera, mas dentro mezquinas son y cuytadas.

17. La sabiduria verdadera es non desviarse hombre de la natura e hordenarse hombre segund su ley y en exemplo della.

18. Aquella vida es bien hordenada que concuerda con su natura.

19. Toda ferida e crueza de flaqueza viene.

#### Capitulo V

20. Aquel es bienaventurado que non a cosa alguna por bien nin por mal salvo el coraçon bueno o malo.

21. El verdadero deleite es menospreciar los deleytes temporales.

22. El dia que el hombre se da al deleyte corporal es necesario que aya dolor e tristeza.

23. A veces nos enseñorea el dolor e a bezes el deleite.

24. Non ay libertad sin desprecio de fortuna.

#### Cap. VI

25. Non se puede decir bienaventurado aquel que esta fuera de la verdad.

26. Escoger hombre las cosas malas antes que las buenas grand locura es.

27. Non puede ninguno ser bienaventurado si non tiene sano el entendimiento.

#### Cap. VII

28. La virtud nunca se ayunta con la mala e torpe vida.

29. El deleite es cosa baxa de ome siervo e de poco bien.

#### Cap. VIII

30. El soberano bien es ynmortal.

31. Nunca ninguno muda las cosas que son muy buenas.

32. Non puede ser cosa grande cuya naturaleza esta en movimiento.

33. Sigamos la vida buena, non la deleitable.

34. Vna mesma cosa es bibir bienabenturadamente e bibir segund natura.

#### Cap. IX

35. La pereza e el arrebatamiento demuestran contienda con la voluntad.

#### Cap. X

36. La virtud es precio e galardón de si mesma.

37. Non puede ningund hombre deleytablemente bivar si no vive onestamente.

38. Vida plazentera non puede ser sin virtud.

39. Quien al deleyte sigue en tormenta vive.

#### Cap. XI

40. La virtud y el deleite nunca andan en vno.

#### Cap. XII

41. Lo que es poco a la desenfrenada voluntad es asaz a la razonable natura.

#### Cap. XIII

42. Tal condicion tienen los que siguen los deleytes, que son mezquinos quando non los tienen e mas mezquinos quando les sobran.

43. Quanto mayor es [el] deleyte, tanto el que lo toma se torna menor e mas siervo del.

#### Cap. XIII

44. Non puede ser honesto sinon cosa honesta.

45. Non ai cosa mas movable que la esperanza de los casados de la fortuna.

46. Non sera el hombre buen guardador de su tierra, si los deleites acata.

47. Al soberano bien solamente la virtud puede subir.

#### Cap. XV

48. Locura es non fazer hombre de buenamente aquello que por fuerza a de fazer.

49. Non nos turbemos por aquellas cosas que non es el nuestro poderio bastante a las desviar.

50. Grand libertad es obedecer a Dios.

51. La verdadera buena andanza esta puesta e asentada en la virtud.

52. Non es cosa buena nin mala la que non viene por virtud o por malicia.

53. Non ai cosa que le fallezca aquel que esta puesto fuera de todos los deseos.

#### Cap. XVI

54. Buena cosa es ser hombre mejor que los malos.

## Cap. XVII

55. Non ay cosa tan buena a quien la malicia y envidia non prueven de manzillar.

## Cap. XVIII

56. Los malos an por grand vituperio quando oyen fablar de la virtud de los buenos.

57. Si los malos an por malos a los que siguen la virtud, que tales se hallaran ellos siguiendo sus maldades ?

58. Quien bien acata en su coraçon, de quantas cobdicias tiene de tantos tormentos es penado.

59. Avnque los maldicientes de otros maldizen, nunca biven vida contenta.

60. Mejor es bien fablar e non tam bien obrar que mal fablar e mal fazer.

61. Nunca las buenas palabras se deven menospreciar.

62. La honesta fabla loable es avnque no aya efecto.

## Cap. XIX

63. Cosa noble e fijadalgo es provar las grandes cosas.

64. El virtuoso non ay cosa que tanto tenga por suya como la que dio en buen lugar.

65. El virtuoso nunca abra por gran don dar mucho donde bien se merece.

66. El virtuoso nunca por la fama del mundo dara, mas por conciencia e por fazer bondad.

67. El virtuoso siempre pensara que todo el pueblo vee aquello que en secreto faze.

68. El bienaventurado sera alegre con los amigos e manso con los enemigos.

## Cap. XX

69. El virtuoso no se juzga por yndigno de los bienes de la fortuna.

70. El virtuoso no ama las rriquezas mas quierelas, e non las pone en el coraçon mas ponelas en casa.

71. El virtuoso tiene mayor materia en que huse de su virtud quando tiene rriquezas que quando non las tiene.

## Cap. XXI

72. La muestra de la virtud que en la pobreza ay es non entristecerse el hombre con ella.

73. Lo mas fuerte del varon virtuoso es el coraçon virtuoso.  
74. De los bienes de la fortuna en que se puede husar bien e mal, las rriquezas son las mejores.  
75. Honestamente sera rrico aquel varon que puesto a gente de vna cibdad en su casa e non se falle cosa que suya non sea.  
76. Si la fortuna diere de sus grandes rriquezas al virtuoso, non dexara de las tomar.  
77. El virtuoso dara de sus dones a los buenos e a aquellos que podra hazer buenos.  
78. Entre las fiestas perdidas se deve contar el don mal dado.

## Cap. XXIII

79. Dar por sola voluntad o por acaesamiento non es dar mas es esparzir.  
80. La natura manda que aproveche el hombre a todos los hombres.  
81. Do quier que ay hombres, ay lugar para hacer bien e dar don.

## Cap. XXIII

82. Grand señal es de bondad quando del bueno dizen mal los malos.  
83. Si las rriquezas fuesen bienes, farian buenos a los que las poscen.  
84. Las rriquezas, los buenos las deven tener.

## Cap. XXV

85. El virtuoso mas querria templar las alegrías que refrenar los dolores e tristezas.  
86. Antes escogera el virtuoso de ser rrico que ser pobre.  
87. El virtuoso, qualquier cosa que le venga, por mala que sea, el la fara buena.  
88. Non ay virtud alguna sin trabajo.

## Cap. XXVI

89. Quando el virtuoso tiene las rriquezas, ellas estan en servidumbre ; e quando el malo las tiene, ellas rreinan e mandan.  
90. Quando el virtuoso esta en la rriqueza, entonces piensa en la pobreza.  
91. Al virtuoso avnque le rroben sus rriquezas, todos sus bienes quedan con el.  
92. El coraçon que esta sin pecado non rreprehende a los otros por ynju-riar, mas por castigarlos.



## Cap. XXVII

93. Así es honrrar la virtud como a Dios, e a los que la siguen como per-  
lados de Dios.

## Cap. XXVIII

94. Si los malos non pueden loar a los buenos, callen e non digan mal  
dellos.

95. Dezir mal de los buenos es tanto como ensañarse contra el cielo.

96. Quien dize mal del bueno non le puede fazer mal e pierde su trabajo.

97. Mucho cumple a la virtud que la prueven a ferir.

98. Non ay ninguno que así conozca que la fuerça de la virtud como el  
mesmo que la fiere.

99. Qualquier que en las cosas duras que non se pueden vencer quiere topar  
eferir por mal suyo prueba sus fuerças.

## Cap. XXIX

100. Toda nuestra vida pasa entre deseo e arrepentimiento.

## Cap. XXX

101. Non queramos que nuestra vida sea cosa ociosa hasta la muerte.

## Cap. XXXI

102. Qualquier que a si mesmo endereça a virtud non ayuda a si solo mas  
faze provecho comun de todos.

103. El malo non faze daño solamente a si, mas daña a los que podria apro-  
vechar si bueno fuese.

## Cap. XXXIII

104. Mucho es mortal el hombre para saber las cosas ynmortales.

105. La vida contemplativa non puede ser sin alguna vida actiba.

106. Desear las cosas sin ningund amor de virtud non es loable.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA DE SU PRIMERO LIBRO LLA-  
MADO DE LA PROVIDENCIA.

## Cap. I

107. Lo que por acaescimiento viene, muchas beces se turba e ayna viene a  
variacion.

108. Las cosas que acaecen sin certinidad e sin orden de acer, es que tienen hordenança cierta.

109. Natura non consiente que las buenas cosas enpezcan a los buenos.

### Cap. II

110. La virtud pone amistad entre Dios y el buen varon.

111. Non ay hombre deligente que non aya por pena el ocio.

112. Secase la virtud si non tiene adversario.

113. Tiene Dios al buen varon voluntad de padre.

### Cap. III

114. La bienandança que non es ferida non es para sofrir golpe.

115. Lo que Dios mira con deligentes ojos es ver al varon fuerte y a la fortuna contraria pelear.

116. Non es acto de tan grand coraçon rrecibir la muerte como pedirla.

### Cap. IIII

117. El buen varon bien puede ser dicho cuytado o mezquino mas non lo puede ser.

118. Algunos de los que nos llamamos daños son en favor de quien los rrecibe.

119. Algunas cosas que son loadas e deseadas son dañosas a los que se deleitan en ellas.

### Cap. V

120. Non me paresce cosa mas desaventurada que al hombre que nunca le vino desventura ninguna.

121. Verguença es de pelear con ome que esta presto para ser vencido.

122. El exemplo en que todos miren non se falla sinon en la mala fortuna.

### Cap. VII

123. Al virtuoso quanto mas le dan de tormento, tanto mas le añaden de gloria.

### Cap. VIII

124. Temen los hombres la enemistad de los poderosos.

125. Desaventurada guerra es poner las manos honbre en si mesmo.

## Cap. IX

126. Siempre ser bienandante e pasar la vida sin contrario, tanto es como non saber la vna parte de la natura.
127. Aquel es mezquino que nunca fue mezquino para saber de si para quanto es.
128. Para aver el hombre sabiduria de si mesmo, menester es prueba.
129. Non sabe ninguno lo que puede sinon peleando.
130. La virtud deseosa es de peligros, e non piensa lo que padescera mas lo que alcançara.

## Cap. X

131. El virtuoso entonces se conosce quando a si mismo se consuela e echa de si su propio dolor.
132. La dura ventura ocasion es de virtud.
133. Mucho mas espantan las cosas crueles a los que nunca las provaron.
134. A los que parece que Dios perdona e consiente, guardalos para mayores males.
135. Todas las cosas que salen de medida dañan, pero el mas peligroso des-templamiento es el de la bienandança.

## Cap. XI

136. Nunca la doctrina de la virtud es muelle.
137. Si muchas veces peleamos, mas fuertes seremos.
138. Aquella parte del cuerpo es mas rezia que es mas trabajada con vso contino.
139. La continuacion de las cosas peligrosas trae menosprecio de los peligros.
140. El coraçon con la paciencia se haze fuerte para menospreciar el poderio de los males.
141. El favor de los buenos varones es que sean mucho trabajados.

## Cap. XII

142. El trabajo a los buenos llama.
143. Non se toma cosa forçada sinon la que se querria retener.

## Cap. XIII

144. En la adversidad e turbacion se pruevan los varones fuertes.
145. El hombre baxo y para poco pertenece lo seguro y sin trabajo.

## Cap. XIV

146. Las cosas que son fuera de nos menospreciables son.  
147. La verdadera bienandança de este mundo es non aver menester bienandança.

## Cap. XV

148. Menospreciad la pobreza, ca non ay ninguno tan pobre como nascio.  
149. Menospreciad el dolor, ca el se acabara o vos acabara.  
150. Menospreciad la fortuna, ca non tiene arma con que pueda ferir vuestra anima.  
151. Entre las cosas necesarias, non ay cosa mas bienaventurada que el morir.  
152. Si tanta tardança toviésemos en morir como en nacer, grand señorío ternia sobre nos la fortuna.  
153. Non devemos temer luengamente la cosa que muy ayna acaba.

## Fin.

Cabo del primer libro de Providencia.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA DEL SEGUNDO LIBRO DE LA PROVIDENCIA.

## Cap. I

154. Nunca a lo alto ninguno sube por camino llano.

## Cap. II

155. Quien vende a la rrepublica vende a si mesmo.  
156. El hombre perfecto non puede rescibir ynjurja nin ofensa.

## Cap. III

157. La paciencia se aprende en la continuacion de rescibir ynjurias.

## Cap. IV

158. En este mundo non ay cosa tan santa en que non se pueda fazer sacrilegio.  
159. Dubdosas son las fuerças que non son provadas.

## Cap. V

160. El virtuoso non a cosa por mala sinon la torpeza e fealdad del pecado.  
161. En las cosas que estan puestas en soberano grado, non a lugar acrescentamiento.  
162. La fortuna non quita otra cosa sinon lo que dio.  
163. Pues la fortuna non da la virtud, siguese que non la puede quitar.

## Cap. VI

164. La posesion de las cosas que son fuera de nos es yncierta e mudable.  
165. Las cosas que traspasan la manera vsada del comun curso non nacen a menudo.

## Cap. VII

166. Nuncan los buenos amigos fazen ynjuria.  
167. Los malos quieren fazer daños ansi a buenos como a malos.

## Cap. VIII

168. Siempre queda vencida la fortuna cada vez que con la virtud pelea.  
169. Los acuerdos o consejos de los que virtuosos non son, non son consejos mas son engaños e movimientos de los coraçones dellos.

## Cap. XIII

170. Quien con otro contiene su ygal se faze.  
171. El que vencio con su ygal contendio.

## Cap. XIV

172. De tarde en tarde y pocas vezes viene la fortuna contra el virtuoso.

## Cap. XVI

173. El fruto de la ofensa todo esta en el sentimiento que della toma quien lo padece.

## Cap. XVII

174. El ofensador a muchos ofensa.

## Cap. XVIII

175. Si alguno quiere hazer ofensa, quienquiera la puede hazer.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA DEL PRIMER LIBRO DE LA CLEMENCIA.

Cap. I

176. El verdadero fruto de los frutos es averlos fecho.

Cap. II

177. Non ay nenguno que luengamente pueda fingir manera ajena.

178. Las cosas fingidas ayna se tornan a su naturaleza.

179. Nunca las cobdicias son tan tenpladas que se acaben en lo que desearon.

180. Desagradecidas esperanças toman los que alcançan lo que non esperan.

181. Non ay cosa que mas tarde venga al hombre, que es a dezir que non le fallece nada.

Cap. III

182. Sin culpa alguna la ventura contraria pone a hombre en peligro.

183. Faze la desventura a hombre ser avido por culpado avnque no lo sea.

184. Non conviene tener clemencia atan larga que todo se perdone, nin tan estrecha que non se perdone cosa.

185. Tambien es crueldad perdonar a todos como non perdonar a ninguno.

186. Quando salir ovieramos de la medianeria, devemonos acostar siempre a la parte mas blanda.

187. Entre todos los hombres non ay a quien convenga la clemencia mas que al rrei principe.

188. Entonces son famosas las virtudes quando son husadas para salud de los hombres.

189. Ser el hombre poderoso para hacer mal, poderio de pestilencia es.

Cap. VI

190. Muy conviniente es el grand coraçon en aquel que tiene grand fortuna.

191. Obra de muger es enloquecerse con saña.

Cap. VII

192. Porfiar en hazer mal a la bestia vil pertenesce.

193. Non conviene al rrey tener saña tan cruda que non se pueda amansar.  
194. Bien puede tirar la vida el menor al mayor.  
195. La vida non se puede dar sinon por el mayor al menor.  
196. El guardar e el amparar a los hombres poca cosa es de fortuna es excelente.  
197. Qual acusador ay que non tenga culpa en aquello de que a los otros acusa?

## Cap. VIII.

198. Entre los iguales pequeñas son las heridas.

## Cap. IX.

199. Non ai ninguno que mas deva curar de buena fama que el principe.  
200. Qualquier fama que el principe cobra, quier buena quier mala, es muy grande e muy estendida.  
201. El principe non puede fazer mal a vno sin que todos los que estan acerca tiemblen.  
202. El principe non se puede ensañar sin que todos resciban daño.  
203. Non puede el principe fablar sin que todos oygan su boz.  
204. Las penas de los principes mas espantan que dañan.  
205. La paciencia de los hombres baxos son cava de atrevimiento para que de otros reciban ynurias.  
206. Mas cierta es la seguridad del rrei quanto mayor es su mansedad.  
207. Cumple al rrey que la voluntad de dar penas cese antes que la cabsa.  
208. La crueldad real acrecienta el numero de los enemigos matando alguno dellos.

## Cap. XI.

209. Mas agras suelen parecer a los principes sus ofensas que las ynurias de los otros.  
210. El que mucho perdona, abra muchos que de su ofensa se sientan.  
211. El principe que perdona no solamente da salud a los otros mas da seguridad a si mesmo.

## Cap. XII.

212. Non avremos por clemencia la crueldad cansada.  
213. El verdadero templamiento de coraçon es.  
214. El muy poderoso non faze cosa de manzilla en aquellos sobre quien tiene poder.

215. La rrazon porque los rreyes llegan a la vejez e dexan los rreynos a sus hijos e nietos, es por la clemencia.

216. El poderio de los tiranos es aborrescible porque non vsan de clemencia.

217. Los rreyes y los tiranos yqual poderio tienen, mas las obras los hazen diversos: el rrei husa de clemencia, e el tirano de crueldad.

Cap. XIII.

218. Los rreies matan quando necesidad lo pide, mas los tiranos deleitanse en la crueldad.

219. A mucho se pone la virtud quando la postrimera necesidad lo pide.

Cap. XIII.

220. El cruel principe non puede tener servidores leales.

221. El peor mal que la crueldad tiene es que por fuerça el cruel a de perseverar en ella e non puede mudarse a husar mejor.

222. Las maldades con maldades se an de defender.

223. Non ay cosa mas desaventurada que ser hombre necesario de husar mal.

Cap. XV.

224. De presumir es que condena mal el principe que a menudo condena.

Cap. XVI.

225. Yqual es el buen principe con el padre.

226. Non es ninguno tan vil que non se falle menos quando perece.

227. Por pequeño que el hombre sea, es parte del rreyno donde bive.

228. Mal padre es quien fiere a sus fijos continuamente por cabsas ligeras.

229. Quien mas blandamente castiga es mejor enseñador.

230. El capitan cruel faze partir sin licencia a los cavalleros en la hueste.

Cap. XVII.

231. Non es razon de tratar al hombre mas dura ni gravemente que a los animales mudos.

232. Mucho se derriba el coraçon quando le ponen demasiado temor.

Cap. XVIII.

233. Gran gloria viene al rrey si se refrena su poderio en no destruir cosa con saña.



234. Non viene gloria al rrei en dar cruel pena.  
235. Mandar a los siervos templadamente, gran alabança es.  
236. Non es justicia el considerar el señor quanto mal puede hazer al siervo.  
237. Ningund hombre tiene poderio sobre los hombres libres, mas tienelos en guarda.  
238. Mejor es el hombre no ser nacido que ser nacido con mala nombradia.  
239. Tanto deve ser mas templado el coraçon humano quanto mas puede dañar.

## Cap. XIX.

240. Non es seguro a los hombres quererse vengar.  
241. Tanto teme cada vno quanto quiere ser temido.  
242. Yerra quien piensa que esta seguro el rrey quando non ay cosa alguna que este segura del.  
243. La seguridad del principe con la seguridad de los subditos se gana.  
244. La clemencia haze al rrey que este seguro en toda parte.  
245. Bienaventurado es aquel que asi bive y que todos entienden que merece bivar.

## Cap. XX.

246. Mas lijero deve aceptar el principe para perdonar sus ynjurias que las ajenas.  
247. Non es obra de grand coraçon ser franco de lo ajeno.  
248. Aquel se haze franco que quita de si lo que a otro da.  
249. Non ay cosa mas gloriosa que el principe que non se venga seyendo ynjurado.

## Cap. XXI.

250. La vengança dos cosas da: o da solaz al que se venga, o le da seguridad para adelante.  
251. El principe de sus menores rescibe enojo mas non ofensa.  
252. Si en algund tiempo el ofensauor fue ygal del ofensado, asaz vengança es del ofensado verlo baxo de si.  
253. Asaz perdio la vida aquel a quien el rrey la dio, ca del la rescibio e devegela.  
254. Qualquier que despues de vengado bive por gloria e fama de aquel que lo dexo bevir, bive.  
255. Mas haze en su honra quien dexa a su enemigo bivo pudiendolo matar e quitarlo de los ojos de los hombres por muerte.

## Cap. XXII.

256. Mas se [deve] guardar de herrar aquel que algo puede perder que aquel que todo lo perdio.

257. Non tiene temor de pena aquel que no tiene en que le penen.

258. El rigor de la justicia pierde su abtoridad si mucho se continua.

259. La clemencia del rrey haze a los subditos aver verguença de pecar.

260. Mas grave parece la pena quando la da varon manso.

261. Mas a menudo se acometen aquellos maleficios que mas vezes son penados.

262. Peligrosa cosa es a la cibdad darle a entender que ay muchos malos en ella.

## Cap. XXIII.

263. Muy pequeña parte de la cibdad quedara sin pena si a todos los que la merecen la diesen.

264. Mejor obedescen los hombres al que rige mansamente que al cruel.

265. Rabia bestial es deleytarse en derramar sangre e dar penas.

266. El postrero grado de maldad es quando la crueldad se torna en deleyte.

267. Los pequeños males puedense disimular, mas los grandes non.

268. De aquel a quien su señor le enseño que sea malo, que deue esperar del sinon que le fara maldad?

269. Non piense ninguno que la crueldad es segura.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA DEL SU SEGUNDO LIBRO DE CLEMENCIA.

## Cap. primero.

270. Todas las partes del cuerpo toman salud de la cabeça.

271. Quando el coraçon esta doliente, todos los miembros estan dolientes.

272. Mejor es enojar diziendo verdad que fazer plazer myntiendo.

273. Non ay virtud que sea contraria a otra virtud.

## Cap. III.

274. Ygual es el error en los que se desvian de la virtude.

275. Non puede ninguno aver misericordia sin flaqueza de coraçon.

## Cap. VI.

276. Enfermedad es rreyr siempre con los que se rrien.  
277. Obra de coraçon doliente es contristarse con la mezquindad ajena.  
278. Aquel es perdonado que devia aver pena e non la a.  
279. El que perdona confiesa que dexa algo de lo que devia hazer.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA DEL SU LIBRO DE NATURA.

## Cap. Primero.

280. Non es de contar entre los bienes cosa alguna de la que venga ganancia de dineros.

## Cap. II.

281. Quien es de todos non es de ninguno.

## Cap. IV.

282. Ansi como todas las cosas pueden acaescer, ansi non an de acaecer todas.

## Cap. VIII.

283. La virtud non esta en las letras.  
284. Fechos muestra la virtud y non palabras.

## Cap. IX.

285. La cosa grande espacio grande desea.  
286. Echemos lo superfluo fuera de nos, e dejemos nuestro coraçon todo libre a la virtud.  
287. Grand destemplamento es querer el hombre saber mas de lo que basta.  
288. Quien aprende lo superfluo non aprende lo necesario.

## Cap. X.

289. Non somos tan contentos con titulo de bondad como con renombre de letrados o de otros semejantes ditados.  
290. Non gastes el tiempo demasiadamente.

## Cap. XI.

291. La mucha sotileza contraria es de la verdad.  
292. Mal por mal, mejor cosa es saber lo superfluo que no non saber nada.  
293. Esto solo es cierto que non ay cosa cierta.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SALUSTIO, CATILNARIO E JUGURTINO,  
CAPITULO DE LA YNTRODUCCION.

294. La gloria de rriquezas es pasajera, y la virtud es perpetua.  
295. En las guerras el yngenio vale muy mucho.  
296. El Señorio ligeramente se rretiene con aquellos artes con que fue ganado a su comienço.  
297. A los perezosos o destemplados luego la buena fortuna se muda con las costumbres dellos.  
298. Muy buena cosa es hazer bien, mas dezir bien non es de menospreciar.  
299. Quando de la grand virtud e buenos hechos es fecha poca nombradia, cada vno da pasada e sufre lo mas.  
300. Si allende se alarga la fama, luego lo juzgan por mentira.

## Cap. II.

301. Siempre ay envidia contra los rricos.  
302. Mas sospechosos son a los rreyes los buenos que los malos, e siempre an miedo a los virtuosos.  
303. La Fortuna en toda cosa se señorea.

## Cap. III.

304. Cobdiciar honrra mas que dinero es vicio cercano de virtud.  
305. La avaricia e cobdicia del dinero haze el coraçon del ome mugeril.  
306. La gloria de rriquezas es pasadera e la virtud es perpetua.  
307. Las bienaventuranças fatigan los coraçones de los sabios.  
308. El vencedor non deve quitar al vencido salvo la manera de non le poder enpecer.  
309. Hazer la ynjuria non es señorear.

## Cap. V.

310. Querer la cosa o non la querer siguiendo la voluntad del amigo, esta es firme amistaça.

- 311. Mejor es morir por la virtud que poseer vida deshonrada.
- 312. Do es la edad, el corazón vale mucho.
- 313. Riqueza, honra, gloria da la fortuna por galardón a los vencedores.

Cap. VI.

- 314. La gran alegría que de la mucha folgura viene, muchas veces se convierte en mayor tristeza.
- 315. Los que non an riquezas algunas an envidia de los buenos e ensalzan a los malos.
- 316. Los que non an fazendas desean que todas las cosas se mudasen, porque fuesen mantenidos por las turbaciones e discordias.
- 317. La pobreza ligeramente es avida sin dardón.

Cap. X.

- 318. Ay tiempos algunos en que los hombres deven pedir socorro a aquellos hombres que en otro tiempo serían de desechar.

Cap. XI.

- 319. Non se juzga bien la verdad cuando en el corazón del juez ay amistad o enemistad por aquel o contra aquel a quien a de juzgar.
- 320. Nunca fue hombre que juntamente vsase de razón e de sola voluntad.
- 321. El hombre que de sola voluntad es poseído, su corazón non vale nada.
- 322. La guerra antes se deve hazer por vengar ynjurias que por alcançar riquezas.
- 323. Antes se deve dar lugar a dañar la yra que a vengar la fama.
- 324. Non ay hombre a quien parezcan pequeñas sus ynjurias.
- 325. Los hombres de grand señorío non tienen tan larga licencia de herrar como los otros de baxa manera.
- 326. En la muy buena fortuna ay pequeña licencia.
- 327. Non tan solamente a los grandes hombres se vieda que non dañen, mas avn que non se ensañen.
- 328. Lo que en los baxos hombres es dicho yra, en los grandes se llama yra, soberbia, e crueldad.
- 329. Quien cruelmente husa non puede aver pena cruel.
- 330. En la miseria y en el dolor la muerte es atajamiento e folgura de los trabajos.
- 331. La muerte es la que pone fin a todos los males de los omes.
- 332. De menospreciar es matar por grandes hechos, quando por pequeños matamos.

333. Los tiempos, los días, la fortuna hordenan como en los fechos se devan los hombres aver.

334. Todos los malos en enxemplos e fechos ovieron nacimiento e comienço de bien.

335. Qualquier cosa buena, quier la faga amigo quier la faga enemigo, la debemos aprender e hazer.

336. Mejor es rremedar a los buenos que averlos embidia.

#### Cap. XII.

337. Algunos fechos son de rremediar quando fueren acabados; otros ay que si acaecen, en vano demandareys consejo.

338. Tomada la cibdad, non tienen cosa los vencidos en ella.

339. El grand abastamiento sufre la negligencia.

340. A las vezes, por perdonar a algunos pocos culpados, se echan a perder todos los buenos.

341. Quien en el poco mal fecho onestamente castiga, a los males mayores haze enflaquecer.

342. Tanto somos de malos, que todo el bien de la virtud posee cobdicia de enseñorear.

343. La mansedumbre e misericordia muchas vezes se torna en daño e en mezquindad.

344. En los grandes fechos de armas non viene el ayuda de Dios por voluntades nin ruegos mujeriles.

345. Velando e trabajando e bien aconsejando, todas las cosas vienen e se siguen bien.

346. Quien se diere a pereza e a necedad non demande cosa a Dios, ca ayrado le esta entonces.

347. Los pocos hombres dados a virtud sobrepujan a los muchos dados a vicio.

348. Non es honesto contender de rriquezas con el rrico, mas de virtuoso a virtuoso en la birtud.

349. Mejor es ser bueno que ser visto bueno.

350. El bueno quanto menos quiere la gloria, tanto mas la a.

#### Cap. XIII.

351. Las palabras no añaden virtud.

352. La hueste temerosa nunca es esforçada por amonestamiento del capitan.

353. Quanta osadia es en el coraçon por naturaleza o por costumbres, tanta suele parecer en la batalla.

354. Al que gloria de vencimiento ni los peligros no despiertan, no le conviene amonestar.

355. El temor mas enpece que aprovecha, desde es oydo del temeroso.

356. Non ay lugar nin amigo que defienda nin ampare al que non amparan las armas.

357. Nunca onestamente ninguno siguio la paz, dexada la guerra, si vencedor non fuese.

358. La necesidad haze de los temerosos fuertes.

#### Cap. XIII.

359. El cabdillo de la vida de los mortales es el coraçon.

360. La fortuna no es poderosa de dar ni quitar a ninguno bondad.

361. Fermosura, rriquezas e fuerças del cuerpo en breve descaecen.

362. Los grandes estados non 'acrecientan |virtud en los buenos, nin a los males fazen mas seguros nin honestos de lo que antes eran.

363. Las grandes dignidades por tan buenas deven ser avidas, quanta es la virtud de aquellos que las alcançan e sostienen.

#### Cap. XVI.

364. Mui grave es de alcançar que vn hombre sea muy esforçado en batallas e de buen consejo.

365. La grand deliberacion trae muchas veces temor.

366. Grave cosa es mercar de pocos lo que es de muchos.

#### Cap. XIX.

367. Grave cosa es al hombre por gloria e nobleza vencer la envidia de otros.

368. Antes deve hombre allegar a si a sus parientes que a otros estraños.

369. Non son defendimiento del rreino tesoros nin hueste, mas solamente amigos.

370. Los amigos non se buscan por oro nin por premio, mas por fee e buenas obras se ganan.

371. En qual ageno fallara ninguno fieldad, si a los suyos es contrario?

372. Por concordia crecen las pequeñas cosas, y por discordia perecen las grandes.

373. En las contiendas todos juzgan el mas poderoso aver ynjurado, avn-que el aya padecido la ynjuria.

#### Cap. XXIII.

374. La discrecion nin bondad solas por si an poco amparo.

375. Grand dolor es ser hombre antes en cargo a otro que averle sido provechoso.

Cap. XXIII.

376. De los menos es mas amada la fee que el dinero.

Cap. XXVI.

377. Jamas es dada fee a los miserables e atribulados hombres.

Cap. XXX.

378. La ynocencia e bondad mas an daño e peligro que honrra.

379. Fuerte cosa es aver hombr miedo a aquellos contra quien conviene ser espantoso.

380. Muchas vezes los que son aparejados para servir non sufren mandamientos justos de sus señores de buen trazado.

381. Terrible cosa es quien nacio para mandar sufrir de buena voluntad servidumbre.

382. Grave cosa es por amparo de señorear dar tormentos ynjustos.

383. Diabolica cosa es tenerse hombre por mas seguro quanto peores obras a hecho.

384. Lo que entre los buenos es amistança, entre los malos es trato de monopolio e mala concordia.

385. Trabajar deven los hombres por la libertad a ellos dexada.

386. Mayor desonra es perder lo ganado que no en lo non ganar.

387. Non deve nadie perdonar si sabe cierto que el tal perdon a de ser adelante dañoso.

388. Muchos hombres ay que tienen en poco el mal que hizieron por escapar del sin pena.

389. Si a los malos no les es quitado el poder de mal fazer, siempre faran mal.

390. Entre diversidad de voluntades non puede aver paz nin amistança.

391. Hacer las cosas e pasar... ellas, esto es ser Rey.

392. Mejor es al que fizo bienhecho non le dar galardon dello, que non al que fizo mal que escape sin pena de lo que hizo.

393. El bueno hazese negligente quando non le es galardonado el bien que hizo, e el malo hazese mas porfioso en el mal quando non es pena de su maleficio.

394. Quien de las ynjurias non cura, nunca avra menester ayuda.



## Cap. XXXIII.

395. El miedo de los enemigos acrecienta la amistad entre los amigos, y conserva a otros que no lo son tanto.

396. El poderio con avaricia ensuzia todas las cosas.

397. Mejor es ser vencido bien biviendo que non con malas maneras ser vencedor.

## Cap. XXXVII.

398. Las arterias non consienten cosas floxas nin sin ardid.

399. En el vencimiento, avn los non esforçados tienen lugar de se alabar.

400. En las cosas contrarias avn a los buenos reprehenden.

401. Membrar nos devemos que despues de gran gloria se sigue grand enbidia.

402. Tanto quanto mas el hombre es claro e noble, tanto deve tener mayor cuydado.

## Cap. XXXVIII.

403. En ygual peligro estan en las batallas los esforçados y los covardes, pero non en ygual fama.

## Cap. XXXIX.

404. Grande cosa es de señor tornar a ser siervo.

## Cap. XL.

405. El coraçon menospreciador e sobervioso es el mal comun de los nobles.

406. Non son todas las cosas de cobdiciar a todos.

407. Non deve hombre demandar tal cosa la qual razonablemente deva ser denegada.

408. Cobdicia e yra son muy malos consejeros.

409. El coraçon que algo desea non se le haze cosa apriesa.

## Cap. XLII.

410. Muchas vezes el miedo enpacha los fechos.

411. Algunas vezes acaece que el cuydado e tribulacion del animo trae sueño.

412. El cruel señor igualmente se rrecela ansi de los suyos como de sus enemigos.

413. El hombre sin piedad de qualquier traydor o barahunda a temor.

## Cap. XLIII.

414. Peligrosa cosa es fiar grandes fechos de hombres nuevos en conocimiento.

415. En las batallas vencidas, mas hombres escapan por fuyr que non por armas.

416. Los nuevos servidores siempre son mas diligentes en los servicios que los otros sirvientes.

## Cap. XLVI.

417. Toda guerra se toma muy de ligero e se dexa con grand daño.

418. Qualquier puede començar guerra, pero dexarla non lo puede hazer sinon el vencedor.

## Cap. XLVII.

419. Aspera cosa es obrar hombre birtud entre contrarios e envidiosos hombres.

420. Quien de sola voluntad obra bien, mejor lo fara quando algo le fuere encargado.

421. Quien siempre acostumbra bien fazer en natura se conbierte su obra.

422. Antes de tener oficio de pueblo, deve saber obrarlo quien lo a de administrar.

423. Quanta gloria rrecibe quien hizo peleando las cosas que nos sabemos leyendo!

424. De mayor precio es el fecho que el dicho.

425. La natura a todos es comun.

426. Aquel es mas noble que mas virtuoso es.

427. El comyenço de nobleza es virtud.

428. Quien envidia de la honrra agena a de aver envidia a los trabajos e peligros con que el otro lo gano.

429. Falsa cosa es, biviendo en deleyte e folgura, aver galardón de virtud.

430. Quanto fue mas noble la vida de nuestros pasados, tanto es mas culpa de nuestra negligencia.

431. La gloria de los pasados es como luz a los que dellos descenden para non ser escondidos los bienes e males que fazen.

432. Non es gloria contar hombre las glorias ajenas de sus antecesores; grand gloria es contar hombre sus gloriosos fechos.

433. Mejor es nacer en el hombre la nobleza que averla por heredad e corronperla por malas costumbres.

434. Non piense ninguno que por callar el virtuoso en lo que le acusan, se tiene por culpado.
435. Quien verdaderamente fabla de la virtud dira bien.
436. Quien del virtuoso fabla mal, su noble vida le faze mintroso.
437. Las feridas del hombre dadas en nobles batallas son señales de nobleza.
438. La nobleza ganada por trabajo e peligros es verdadera nobleza, ¡non la que fue dexada por heredad.
439. La virtud non la demuestra el rrazonar, mas ella mesma se demuestra.
440. El vicioso ha menester hordenada razon porque sus torpes fechos sean encubiertos.
441. Las letras muy poco aprovechan para hazer al hombre virtuoso.
442. El mayor temor que los hombres an de aver, es aver miedo de fee a fama.
443. El capitan non deve fazer, bevyr estrechamente a su hueste e el que este abandonado.
444. El buen cabdillo deve en tal manera fazer, que su gloria non sea sin los suyos.
445. El capitan que quiere bivy folgadamente e estrecha a su hueste, mas es señor que buen governador.
446. Non es de menospreciar quienquier que sea siguiendo la virtud de los virtuosos pasados.
447. Los nuestros antecesores nos dexaron riquezas e clara fama de si, mas non nos pudieron dexar la virtud.
448. La virtud nin puede ser dexada nin recibida por precio.
449. La gran limpieza conviene a las mugeres e el trabajo a los hombres.
450. Mas conviene a qualquier bueno alcançar gloria que deleytes.
451. A los hombres las armas son su postura, non atavios nin preseas de casa.
452. Fuerte cosa es los malos querer aver el galardon que los buenos merecen.
453. Ninguno non fue hecho ynmortal por ser perezoso.
454. Ningund padre cobdicio que sus hijos biviesen para siempre.
455. Los padres cobdician que sus hijos bivan buena vida e honesta.
456. A los temerosos non les añade virtud las palabras de amonestacion a ellos fechas para los hazer ser osados.

#### Cap. XLVIII.

457. Al hombre que busca nuevo poderio son muy conplideros los hombres que non tienen nada.
458. Quien non a cura de lo suyo siguese que no tiene nada.

## Cap. L.

459. Quando los vencedores vencen, las cosas que non heran fechas con buen consejo son contadas a virtud.

## Cap. LIIII.

460. Mejor es buscar amigos que siervos.  
461. Mas segura cosa es mandar a los que aman de grado que a los forçados.  
462. El grand abastamiento de amigos nin es cosa sobrada nin es asaz.  
463. Nunca el bueno deve ser vencido por bienfechos que el non faga mas.  
464. Los que en las peleas menos se pongan son mas seguros.  
465. Menos de culpar es al rey ser vencido por armas que por franqueza.  
466. Las voluntades de los rreyes, como son apresuradas a si son movibles.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DEL LIBRO LLAMADO BOECIO DE CONSOLACION.

## Cap. I.

467. Los cantares que en algund tiempo nos heran alegres, en otro nos fazen ser tristes.  
468. La ciencia es yncorrutable, e por ninguna desventura que a hombre venga nunca se puede perder.  
469. Los cantares non consuelan al mezquino, antes le acrecientan mas dolor.  
470. El espiritu triste desseca los huesos.  
471. Tres cosas son las que acarrean la vejez: la edad, la enfermedad, y los cuydados.  
472. Bienaventurada es la muerte que non viene en tiempo que los hombres estan en la bienandança.  
473. El horror del que non es sabio non finca ansi por enxemplo a los hombres como quando se faze por ome sabio.  
474. Bienaventurada es la muerte que viene a los hombres quando estan en tribulacion e la desean.  
475. Quien cae, bien parece que flacamente estava asentado.

## Cap. II.

476. Tres cosas principales deve hombre obrar: primeramente enseñarse a buenas costumbres, la segunda a governamiento de su familia, la tercera en governança de cibdad o rreyno.

477. Antes deve el hombre alcançar el saber que el gobernar.

478. Los dezires destruyen de non poder hombre llegar a ser virtuoso.

479. Del horror del que non es sabio non es tanto de doler como del horror del sabio.

480. Non es yerro ninguno de la virtud o philosophia quando el non sabio la faze herrar.

481. En tanto que el hombre faga virtud, nunca puede ser vencido.

Cap. V.

482. La tristura es enfermedad del coraçon e la consolacion es su melezina.

Cap. VI.

483. La paciencia jamas se pierde, por muy perseguida que sea de grandes peligros e daños.

484. Propio es a los buenos siempre desplacer a los malos.

485. Si el numero de los malos fuesen que se non pudiesen contar, avn mas devia ser menospreciado que temido.

Cap. VII.

486. Qualquier hombre claro, virtuoso, e de buena vida, nunca de la fortuna pudo ser vencido.

Cap. IX.

487. Bienaventurada es la republica quando los virtuosos e sabios hombres la gobiernan.

488. Quando el rregimiento de la cibdad es dado a los hombres de poca discrecion, los buenos e sabios lo pasan mal.

489. Aver voluntad de fazer mal en nos, es por fallecimiento de la natura.

490. Alcançar el mal poderio para enpecer al ynocente, veyendo e consintiendo Dios, es cosa de maravillar e muy contra natura.

491. Manifestar el hombre la cosa secreta da grand mengua en la buena obra que a de fazer.

492. Quien por buenas quiere ser alabado, non faze al salbo que toma precio de su buena fama.

Cap. XII.

493. Las penas que a los malos son devidas, son tornadas a las vezes a los que sin culpa las padecen.

494. Aquel hombre es mezquino al qual los hombres temporales le alçan e la pobreza le abaxa.

495. Desterrado es aquel el qual esta fuera de los terminos de la rrazon.

496. Non se puede ansi saber el dolor que tanto es, sinon quando el dolorido lo querella.

497. Aquel fiere a si mesmo que desespera de nunca ser el que fue.

498. Nunca ninguno se pudo desterrar por fuerça de los terminos de la rrazon.

499. Solo Dios es principe e señor e rregla derecha de la verdadera rrazon.

500. Qualquier bive en la derecha razon en quanto es sometido e obediente a la ley de Dios.

501. Quien non se gobierna por razon, merece no ser vecino del principe de la rrazon qual es Dios.

502. El hombre de fuerte coraçon es esforçado en todo lugar, se conpone e pasara bien.

503. Al hombre fuerte qualquier tierra le es comun, ansi como la mar a los peces.

504. El dolor trae desesperacion, e la saña e la yra encienden la voluntad, e la tristura acarea turbacion al entendimiento del hombre.

#### Cap. XV.

505. Las turbaciones tienen tal poderio, que pueden mudar al hombre non perfecto de la perficion que pudiera cobrar.

506. El hombre es racional e mortal, e inmortal quanto al anima.

#### Cap. XVII.

507. Quien de la fortuna non se partiere, nunca podra ser seguro.

508. Nunca la fortuna pudo con ninguno serle perpetua.

509. Pues la fortuna no es perpetua e es mudable, su curso todo es menos de amar e menos de temer, ca nin su bienandança es firme nin la tribulacion que trae es duradera.

510. Quien por señora rrecibe a la fortuna, ynjuria le haze quando non le es obidiente.

511. El subdito nin puede nin deve poner ley nin constreñimiento a su señor.

512. Quien se encomendo al rregimiento de fortuna, convienele de obedescer sus costumbres.

513. Propia cosa es a la fortuna ser mudable e non aver en ella firmeza ninguna.

#### Cap. XVIII.

514. Oficio es de fortuna hazer al mezquino rico o al rico mezquino.

## Cap. XX.

515. Quien tiene que es pobre, por mucho que tenga jamas sera rico.

## Cap. XXI.

516. Non deve ninguno pedir a la fortuna la cosa que a ninguno dio.

## Cap. XXII.

517. Ley perpetua es puesta que ninguna cosa nascida en este mundo non sea duradera, salvo aquel poderoso Dios.

## Cap. XXIII.

518. Entre las adversidades de fortuna, es mucho de doler acordarse hombre aver sido bienaventurado e non lo ser despues.

519. Mas ligera es de sufrir la desventura a quien nunca fue bienaventurado, que no al que lo fue.

520. Siempre son mas alegres los que nunca ganaron que los que perdieron.

521. La fortuna no es de Dios del todo aborrida, para que ansi se quexen los hombres della.

522. Nunca alguno alcanço los bienes de la fortuna que en alguna cosa non se fallase menguado.

523. Quien es aquel tan bienaventurado que non falle algunas menguas en su estado?

524. Muy ensangostada e muy estrecha e menguada es la condicion del hombre mezquino.

525. Non plaze al hombre aquel estado por el qual non se gana nin cobra lo que el desea.

526. Nunca viene al hombre todo lo que desea, e si viene non dura mucho.

527. Muchas cosas son en esta vida que quien las provo las aborrece, e quien nunca las provo las desea.

528. Tanto es mas flaco e delicado el hombre quanto es bienandante.

529. A los muchos bienandantes muy poca cosa que les fallezca les tira el complimiento de aquella bienandança.

530. No nos fazen bienaventuradas aquellas cosas las quales deseamos mas por hordenança de nuestro coraçon que por el bien que en ellas esta.

531. Aquellas cosas nos fazen bienandantes que vnos las juzgan por bien andanças e otros por mezquindad.

532. Los bienes que avemos [nos] parecen estrechos e pequeños : a otros parecen rreynos e tierras libres e grandes.

533. Non es ninguno tan bienaventurado de los bienes de fortuna, que non cobdicie mudar el estado que tiene.

534. Quan amarga es la bienandança de las cosas mortales, que ni con los que della deleytan finca, nin a los que con ellos se ensangostan pone consejo!

535. Nunca la fortuna podra tirar al hombre de hazer buenas obras, mas podra ser la cabsa para que las dexe de hazer.

536. Pequeña es la bienandança la qual con paciencia de coraçon se sufre la su partida.

537. La bienandança que la fortuna da, se acaba y fenece quando ome muere.

#### Cap. XXIV.

538. Quien quisiere poner su asentamiento en lugar do nunca cayga, mas que siempre dure, guarde de lo poner en lugar muy alto.

539. Todo ome se deve guardar a todo su poder de non venyr a gran pobreza y lazeria.

#### Cap. XXV.

540. Los bienes de la fortuna son quatro: riqueza, honrra, poderio, e gloria.

541. La rriqueza non aprovecha al que la encierra, antes le acrecienta cuydados de la perder.

542. Si la rriqueza repartiendola aprovecha, parece que vil cosa es para la tener guardada.

543. La escaseza del que allega los thesoros haze aborrecerse asi mismo de los hombres.

544. La franqueza en derramar los thesoros faze a quien los derrama claros amigos y benquerientes.

545. El guardar de las rriquezas enpece, e dandolas pierde el señor la posesion dellas.

546. Las rriquezas dexando a muchos, pobres se ayuntan.

547. O desaventuradas rriquezas, que nin todos las pueden poseer e ninguno nunca las puede poseer sin pobreza e daño de otros!

548. Non se deve el hombre maravillar nin cobdiciar aquella cosa que es menos noble que el hombre.

549. Nunca la fortuna fara tuyas aquellas cosas que la natura faze de ti ajenas.

550. Si el bien mundano que qualquiera de nos cobra es preciado mas que aquel que lo posee, segund esto somos nos la mas vil cosa del mundo.

551. El hombre quando se conoce quien es, entonces se torna a ser mas baxo que todas las bestias.



552. Aquella cosa non es mucho de cobdiciar, la qual cobrada enpece al que la posee.

553. Las grandes riquezas hazen a los señores que las cobran bivar menos seguros.

Cap. XXVI.

554. Luxuria se dize todo demasiado comer e beber e vestir e curar de su persona.

Cap. XXVII.

555. Aquella cosa non es buena en si nin con gran trabajo de cobdiciar que a los malos faze peores e a los buenos non añade bondad.

556. La verdadera bondad es la sapiencia e virtud.

557. Quando los malos cobran los poderios, amargosamente e con soberbia apremian a sus subditos; por los subditos esquivar sus premias se levantan la guerra.

558. Pocas vezes acaece que las dignidades e los poderios se dan a los buenos.

559. Que vale el señorío temporal, pues non puede hazer que otros non puedan enpece al que lo tiene?

560. Si en los señoríos temporales oviese algund bien natural e propio, nunca los alcançarian los malos.

561. Pues que las riquezas non quitan al hombre la cobdicia, non le fazen ricc.

562. La dignidad o poderio dado a los malos faze descubrir sus tachas.

Cap. XXVIII.

563. Fuerte cosa es quando el poderio es ayuntado en el hombre cruel.

Cap. XXIX.

564. A quien es encomendado de rregir oficio de pueblo a menester tres cosas: sabiduria, poderio, abtoridad.

565. Justa cobdicia es al sabio poderoso desear dignidades temporales, solo para rregir e castigar los malos.

566. Cada vno se contente de la gloria que alcançare entre los suyos.

567. La cosa que pertenece a vana gloria mucho deve ser menospreciada de los cuerdos e de los sabios.

Cap. XXXI.

568. La mas preciosa cosa del mundo son los amigos.

## Cap. XXXV.

569. Aquel es bien verdadero, el qual ganado e cobrado por los hombres no dexa desear mas otra cosa.

570. Los hombres vanos creen que el verdadero bien es abastamiento de rriquezas e non aver mengua de ninguna cosa.

571. Qual es cada vno, tales su deseo.

572. En aquellas cosas en que el hombre esta menguado, piensa que ende esta el verdadero bien.

573. Santo bien es dicho aver amigos el hombre, pues mas viene de virtud e honestidad que por fortuna.

574. Toda la bienandança humana esta en estas cosas: honrras, rriquezas, poderios, glorias, deleytes.

## Cap. XXXVII.

575. Naturalmente toda cosa torna a su principio ansi como a su fin.

576. Las rriquezas con fuerça se ganan e con fuerça se pierden.

## Cap. XXXIX.

577. La honrra siempre se acompaña con las birtudes.

578. Las malos, avnque alcançan a dignidades, por yndignos son contados para las alcançar.

579. Los buenos y virtuosos son contados por dignos de alcançar las dignidades, avnque no las alcancen.

580. Las dignidades temporales nin traen virtudes nin tiran las tachas.

## Cap. XLI.

581. Non es todopoderoso quien non tiene todo poder de fazer lo que querria.

582. El amigo que la bienandança de este mundo, la desventura lo faze enemigo.

583. Non ay mas peligrosa pestilencia en este mundo que el enemigo familiar.

## Cap. XLII.

584. El remedio de los mezquinos es querellarse.

## Cap. XLIII.

585. Aquello que es engañoso e non honesto non pertenece fazer al hombre bienaventurado verdadero.

586. Engañosa e falsa es la gloria mundanal.

587. Aquellos que falsamente son loados, forçado es que ellos mesmos ayan verguença de tales loores.

588. El pueblo antes loalo que bien quiere que juzgar la verdad en ello.

Cap. XLIV.

589. En nobleza todos los hombres son eguales.

590. Aquellos no son nobles los que por sus malas costumbres non se levantan a aquella semejança de Dios a la qual fueron fechos.

591. Todas las criaturas quanto al anima son fechas por vn creador.

Cap. XLV.

592. Aquel es bienandante el que por su desaventura es menguado de fijos.

Cap. XLVII.

593. Quien de la dignidad e gran señorío vsa mal, non le puede mucho durar; e si bien vsa della, la envidia de los malos le buscara asaz enojos.

594. Quien muy fermoso paresce, non lo fizo así parecer la natura, mas la flaqueza de los ojos que le miran le fazen fermoso.

Cap. XLIX.

595. En tanto es alguno digno de aver honrra, en quanto se tiene rrazon de principio por que la deve aver.

Cap. L.

596. Toda bienandança es perfecta e firme.

Cap. LIII.

597. Tanto dura la cosa en quanto es vna.

Cap. LIII.

598. La ciencia es en el anima así como la sanidad en el cuerpo.

599. Aquello que hombre bien aprende, si no lo olvidar se acuerda dello.

Cap. LV.

600. El mal es dicho fallestimiento del bien que devia ser avido.

601. Las rrazones deven ser propias a las rrazones que fablamos.

## Cap. LVI.

602. Grave cosa es subir de lo alto a las cosas celestiales.  
603. Todo pecado o es en el pensamiento, o en la palabra, o en la obra.  
604. El amor nunca pudo ser apremiado por ley, ca mayor es que la ley.

## Cap. LVII.

605. Nunca el pecado pasa sin pena, nin la virtud sin galardón.

## Cap. LIX.

606. Los buenos siempre son poderosos, e los malos flacos e poco poderosos.  
607. Grande mengua e pequeño poder es non defenderse hombre del pecado.  
608. Los que dexan a Dios por quien tenemos el ser, desanparan el ser e tornanse a nada.  
609. Tres son las cabsas de las quales deciendo todo pecado: por non saber, o por non poder, o por malicia.

## Cap. LXI.

610. El bueno es bienaventurado, e es semejante a Dios el bienaventurado.  
611. Peor es mudarse hombre de buenas costumbres a malas que mudarse en figura de bestia.  
612. Nunca hombre [muda] sus buenas costumbres en malas: mudase la voluntad, que es el anima, e en mudarse en figura de bestia, mudase el cuerpo.

## Cap. LXII.

613. Las desaventuras son los malos quando acaban sus malos deseos, que si non los podiesen cumplir.  
614. Desaventurado poderio es poder acabar lo mal deseado.  
615. En los buenos aquello que es mas duradero es lo mejor, ansi en los malos aquello es peor que es mas durable.  
616. Por muy mas desaventurados devrian ser juzgados los malos, si la muerte que da fin a la desventura non les viniese.  
617. Tanto la desventura es mayor quanto mas dura, e tanto menor quanto menos dura.  
618. Muy mayor desventura es a los malos quando la justicia non los castiga, que a los otros malos que con justicia son castigados.  
619. A justicia pertenesce que nunca sean menguados de tormentos los que nunca fueron menguados de pecados.

620. Mas desaventurados son los que fazen las ynurias que los que las padecen.

621. Quanto alguno mas dino es de aver pena, tanto es mas mezquino.

622. Si a los malos pudiese ser otorgado de ver la virtud que perdieron, verian como devian dexar sus haziendas e avn dar de tormentos e penas.

Cap. LXIII.

623. Quien con buena razon quisiere hordenar su vida, ame a los buenos e aya piedad a los malos.

Cap. LXVI.

624. La salud de las animas es la bondad.

625. La dolencia de los cuerpos son los pecados.

626. Grand provecho es a los buenos quando a los malos les viener estos bienes temporales, ca entonces an mayor esperança de su bondad.

627. Nunca sera loada la paciencia de los buenos, si non se sufre la persecucion de los malos.

628. Entre los malos non puede aver concordia.

629. Non es cosa convenyble al hombre querer alcançar de saber todas las cosas que Dios faze.

Cap. LXVIII.

630. Siempre la virtud esta en los medios.

Cap. LXX.

631. Todas las cosas que se fazen son primero vistas a Dios.

Cap. LXXV.

632. Entre las cosas que son verdaderas non ay cosa de discordia.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DEL LIBRO DE TESORO.

633. La ciencia del bien fablar es la mas noble que ningund arte del mundo.

634. La philosophia es la rrayz y do crecen todas las ciencias que hombre puede saber.

635. Philosophia es buscamyento de las cosas naturales e divinales e humanas.

636. Ninguno no puede bien nin honestamente bivar, si non guía su vida por carrera de bondad.

637. Las cosas que fueron fechas de alguna cosa avran fin, e las que fueron fechas e criadas de nada nunca avran fin.

638. Non ay ninguna cosa mala por natura.

639. El hombre es fecho a la imagen de Dios e la muger a la ymagen del hombre, e por esto obedecen las mugeres al hombre por la ley de natura.

640. Entendimiento es la mayor e mas alta birtud del hombre.

641. La Tierra dura en derredor, segund compas de geometria, veynte mill e quatrocientas e veynte e siete leguas lonbaldas.

642. Desde la Tierra fasta el firmamento ay quinientas mill e sesenta e seis vegadas tanto como de la tierra de espeso.

643. Todas las estrellas que son desdel firmamento fasta el Sol es cada vna mayor que toda la Tierra.

644. Las estrellas que claramente se pueden conocer en el firmamiento son mil y veinte e dos.

645. Saturno, planeta cruel e sañuda, que es la mas alta, haze su curso bolviendo al tiempo que partio en treynta años poco mas o menos.

646. Jupiter, que esta de yuso de Saturno, es piadoso e lleno de todos bienes; cumple su curso bolviendo donde partio en doze años e quatro dias e ocho oras poco mas o menos.

647. Mares, fazedor de batallas e malo, cumple su curso en catorze años e honze meses e honze dias.

648. Sol va por los doze signos en vn año, que son trecientos e sesenta e cinco dias e seis horas; cumple su curso con la luna en diez e nueve años e vna ora poco mas.

649. Venus, planeta muy fermosa e de buen talante, cumple su curso en siete años e honze meses e veynte e siete dias e catorce horas.

650. Mercurio cumple su curso en diez e nueve años e honze meses e veinte e cinco dias e nueve oras.

651. Luna va por los doze signos en veynte e siete dias e ocho oras menos tercia vn poco mas, e cumple su curso de las conjunciones con el Sol en diez e nueve años e siete meses.

652. En catorze dias de março fue el primero dia del siglo.

653. En la parte de la trasmontaña ay dia en que no se puede dezir en vn dia vna misa; en otro tiempo en esa tierra mesma durava el dia medio año.

654. El Sol es mas grande que toda la Tierra ciento e sesenta e seis vezes e tres veyntenas.

655. Desde la Tierra hasta el Sol ay seiscientas e quatro vezes e media tanto como la Tierra de espeso.

656. La Luna es mas grande que la Tierra treynta e siete vezes e vn poco mas  
657. Desde la Luna hasta la Tierra ay veynte y quatro tanto y medio e vna parte de doze como la Tierra a de espeso.  
658. La Luna se aluenga del Sol cada dia doze grados e cerca de la vna parte de vn grado.  
659. Natura es aquello por que todas las cosas del mundo se mueven e quedan por si mesmas.  
660. Deve cada vno catar que su edificamiento non pase su dignidad ni su riqueza.  
661. La virtud del entendimiento non es en nos por natura, mas engendada en nos por enseñamiento e por doctrina.  
662. La cosa natural non recibe mudamiento de su natura por el acostumbramiento del contrario.  
663. Nunca cosa natural puede aprender a hazer el contrario de su natura.  
664. El poder del aprender es en nos por uso.  
665. El començamiento de las virtudes es en nos por natura e el cumplimiento dellas es en nos por uso e costumbre.  
666. El miedo e la grand ardidez corrompen la honrra e la persona del hombre.  
667. Pobreza e discrecion son ocasion del mal.  
668. Cobdicia e saña son ocasion de todas las malas obras que el hombre faze de voluntad.  
669. El bien es cierto al buen ome.  
670. Ansi como el hombre sano juzga lo dulce por dulce e lo amargo por amargo, ansi el hombre doliente lo juzga por el contrario todo.  
671. Todo hombre juzga las cosas segund se deleyta en ellas.  
672. Devese de guardar todo hombre de fazer aquello por que deve rescibir pena.  
673. El hombre fuerte non dubda mas nin menos que es menester.  
674. El hombre que dubda las muy peligrosas cosas es de gran esfuerço.  
675. Muy noble cosa es dar do conviene e non recibir do no conviene.  
676. Muy poco deve ser alabado aquel que tempradamente toma, mas aquel deve ser alabado que graciosamente da.  
677. El que da es siempre alabado e amado, e aquel que derechamente toma es alguna vez malquisto.  
678. Aquel que se duele de aquello que da, non es largo porque non lo da por largueza de coraçon.  
679. Pocas vezes acaesce largueza en los ricos, porque la rriqueza non crece por dar.  
680. Maravilla es que el rico por su trabajo sea en su dar largo.  
681. El hombre que es escaso en guardar sus cosas apenas sera escaso en desear las ajenas.

682. Magnificencia es vna virtud la qual obrar non se puede salvo con grandes cabdales e discretamente gastados.

683. Magnanimidad es corona e claridad de todas las virtudes e bondades.

684. El derecho magnanimo es hombre mas digno en mejoría que ser pueda.

685. El magnanimo jamas se mueve por cosas menudas nin el su coraçon obedesce a cosas malas nin feas.

686. La magnanimidad es en las grandes cosas ansi como ser hombre muy virtuoso solo por vsar de virtud.

687. Non es ligera cosa ser hombre magnanimo, antes es muy fuerte.

688. Al derecho magnanimo nunca honrra que le sea fecha ser mucha, porque ninguna reverencia que le fagan non puede ser comparada a sus merecimientos.

689. El magnanimo nunca orgullesce por bienandança nin desmaya por ninguna adversidad.

690. Mendigo es aquel que quiere fazer grandes fechos con poca desensa.

691. Aquel es mendigo que por guardar poco escusa e pierde gran honrra.

692. Magnaninio es aquel que con grandeza de coraçon es dispuesto a grandes fechos, e por su plazer acaba las altas e grandes cosas.

693. Aquel es dicho pobre de coraçon que seyendo digno de aver honrra. quier por yglesia quier por otra manera, a miedo de rrecibir tan alta cosa.

694. Magnanimidad es vna virtud por estremidad en comparacion de si, mas en comparacion de su obra es medio.

695. La mas derecha magnanimidad non es sino en las grandes cosas ansi como servir a Dios.

696. El magnanimo contra todos los peligros que pueden acaecer se guarnece como si los toviese delante de si.

697. El verdadero magnanimo nunca teme de fenecer su vida sinon en bien.

698. El magnanimo vergueña siente en tomar algo de ninguno.

699. Mas noble cosa es dar que non recibir.

700. Si acaesce que el magnanimo algo toma de alguno, sienpre acata carrera por que le pueda rrendir aquel plazer que recibio.

701. El magnanimo ama e desama a quien deve derechamente, e non por encubierta.

702. Por muy cabtiba cosa tiene el magnanimo gastar su voluntad e mostrarse aspero a las gentes, sinon fueren en juego o en solas.

703. El magnanimo ama la compañía de los hombres limpios e claros, e desama los oscuros e lisonjeros.

704. El magnanimo nin se alaba a si mismo, nin dize villanía de sus enemigos nin de otro.

705. Cada vno deve desear la honrra e el bien que le conviene.



706. Yerran aquellos que se parten del medio.  
707. Las estremidades deven ser desamadas e desonrradas.  
708. El hombre que nunca se ensaña de lo que deve ensañarse, non deve ser alabado nin despreciado.  
709. Aquel es verdaderamente manso que se ensaña de lo que deve en aquel lugar e con aquella manera e con quien conviene ensañarse.  
710. Hombre de gran coraçon es quien vsa de verdad en dichos e en fechos e de vil coraçon quien vsa por lo contrario.  
711. Hombre verdadero es aquel quien conosce e confirma de si tanto bien como el a, nin mas nin menos.  
712. Cada vno dize tales dichos qual es el mesmo.  
713. Aquel que se alaba de las muy pequeñas cosas es llamado necio.  
714. Los juegos muchas vezes son cabsa de luxuria e de las cosas que son vedadas en la ley.  
715. La vergüença es muy mala en los viejos, porque non deven fazer cosa porque la devan aver.  
716. Justicia es abito de bondad, sinrazones abito de rruynidad.  
717. Justicia es la mas noble bondad, e la mas fuerte generalmente para todos.  
718. Quien non es bueno sinon para si, non es bueno enteramente.  
719. Dineros son así como justicia, ca son remedio para fazer venyr a ygualança las cosas desiguales.  
720. Por tener hombre el medio de bondad e de justicia, es semejante a Dios.  
721. Non puede hombre aprender cosa que ya non sea sabida por otro.  
722. El deleyte deve ser denostado quando va contra el curso de natura.  
723. Tambien es castidad templadamente comer y beber como guardarse de las maneras de luxuria.  
724. Quien nunca se ensaña por grand yerro que a el o a los suyos le sea fecho, tal hombre a muerto el entendimiento.  
725. El hombre avariento siempre sera mas rrico que liberal e franco.  
726. Virtud es alegrarse hombre con la buenandança de los buenos e pesarle con la prosperidad de los malos.  
727. Qualquier hombre que faze lo que non deve fazer, faze mas que non es suyo de fazer.  
728. Segura justicia es mejor que justicia.  
729. Justicia natural es mejor que aquella que es fecha por los hombres.  
730. El saber del hombre se sabe e determina en sus obras.  
731. El movimiento de la saña es mas natural cosa que non el de la cobdicia.  
732. Semejante cosa es mudar hombre su vso como mudar su natura.  
733. Prudencia non es en saber mucho, mas en obrar bien.

734. Honrra non es al salvo galardón de bondad.  
735. Toda amistança que acaece por ligera rrazón es muy ayna partida.  
736. Los bienfechores aman mas aquellos a quien fazen bien que non son ellos amados de aquellos de quien reciben el bien.  
737. Los bienfechores aman por derecha libertad, e aquellos que reciben el bienfazer aman por el bien recibido.  
738. El que rrecibe el bienfecho es fechora del fazedor.  
739. Cada vno ama mas su fechora que su fechora a el.  
740. Mucho es mas amado lo que el hombre gana por trabajo que lo que gana de ligero.  
741. Recibir bienfecho de otro es cosa en que no ay trabajo, mas dar a otro segund conviene es cosa en que ay trabajo.  
742. Los malos hombres fazen cosas a su pro.  
743. Los nobles obras son remenbrança luengamente de quien las faze.  
744. El cumplimento de la bienandança de los hombres es aver amigos.  
745. Mas deve hombre creer a la obra que a la palabra.  
746. El vil hombre siempre quiere al vil.  
747. Grande folgura non es bienandança.  
748. Digna cosa es que las palabras del hombre sean creydas quando sus obras son testimonios de sus dichos.  
749. El deleyte de la ciencia es mas deleytable a aquellos que la saben que a aquellos que la quieren saber.  
750. Algunos hombres son buenos por natura e otros por doctrina.  
751. Non es dicho casto quien tiene castidad contra su voluntad, mas es de loar.  
752. Non puede ninguno bien bivar ante Dios nin en el mundo sin saber.  
753. El consejo se deve siempre andar antel fecho.  
754. Si quisieres ser sabio, sey siempre vno en todos lugares e no te mudes por los variamientos de las cosas.  
755. Todas las cosas que semejan ser non creybles non son todas falsas.  
756. Ninguno non deve començar cosa en que aya mala fin.  
757. Alaba e demuestra con mensura e templadamente.  
758. En alabar mucho ay sospecha de lisonja, ca mucho denostar sospecha de malaquerencia.  
759. Piensa lo que prometieres e sea mayor el don que lo prometido.  
760. Ninguno non deve ser siempre en trabajo, mas alguna vez dar honesta folgura a su coraçón.  
761. El hombre sabio nunca enpeora en su folgura.  
762. El sabio non dara fee a aquello que oye, sin primero saber quien lo dize.  
763. El hombre sabio no subira en tan alto lugar do le convenga descendir.  
764. Mientra el sabio esta en bienandança, toma consejo como avra la vida perdurable.

765. Ardid es aquel que comete tales cosas que son cometederas e fuye aquello que deve fuyr.

766. El loco atrevido tambien fuye lo que non deve fuyr como acomete lo que non deve acometer.

767. Guardate que por fuyr de vna maldad non fagas otra mayor.

768. Todo hombre se guarde de todas estremidades que son mas o menos que deven.

769. Non quieras saber sabiencia demasiada nin desmensurada, nin quieras saber menos que conviene.

770. Devese tomar el medio que es saber aquello que basta.

771. La cosa que non pertenesce a ti, culpado seras si en ella te entremeties.

772. La verdad nos faze cerca de Dios que es toda verdad.

773. La verdad siempre es buena si non es mezclada con falsedad.

774. El que miente pensando dezir verdad non es mintroso.

775. La cosa que non es razonable non es duradera.

776. El hombre que es acostumbrado en feas palabras non sera enmendado en toda su vida.

777. Tanto yerra quien mantiene a quien faze sinrazon a otros como si el mesmo las fiziese.

778. Non ay ninguno a quien nos desplega si fazen escarnio del.

779. Amor es cosa mudable, e si se muda fallece ayna e recobrase tarde.

780. Quienquier que escarnece es escarnecido por su culpa.

781. Quien onestamente quiere hablar entre los estraños, non deve desonestamente hablar entre los suyos.

782. Non se fie ninguno de aquel con quien ovo guerra, ca siempre ardera en su pecho el fuego de malquerencia.

783. Donde el fuego estuvo luengamente, siempre sera alli el fumo.

784. Mas vale morir ante tu amigo que bivar con tu enemigo.

785. El loco jamas a plazer con las palabras del cuerdo si non le dize cosa que a el le parezca.

786. Quien demuestra a los escarnidores faze enojo a si mesmo.

787. En mala alma non entra sabiencia.

788. Guarda que tu puridad non lo digas a ninguno beudo [nin] a muger.

789. Si fablas con tu señor, guarda que le fagas honrra e reverencia segund debes.

790. Mas vale perder que ganar feamente.

791. Si la ganancia es sin mensura, non avra la fuerça de su nonbre.

792. Derecho es de natura que ninguno enriquezca del daño de otro.

793. Sobre todas las maneras de crueldad es enriquecer de la pobreza de los menguados.

794. Mucho peca aquel que da carrera de pecar.  
795. Avnque tus dichos sean buenos, si non los dizes con mansedumbre seran denostados.  
796. Apareja la justicia antes que juzgues, e aprende ante que fables.  
797. Ningunos engaños son tan dañosos como aquellos que se esconden so semejança de servicio.  
798. Las maldades se aprenden sin maestro.  
799. Saber que es sin justicia mas deve ser llamada malicia què ciencia.  
800. Guarte de saber aquello que es bedado.  
801. Cobdicia e miedo enbargan el oficio de justicia y son contra toda virtud.  
802. Sabiduria non sera fallada en la tierra de aquellos que biven deleyto-samente.  
803. Mal hornamento de fuera es mensajero de mal pensamiento.  
804. Quando quisieres soltar tu coraçon para recibir algund deleite, guar-date de esperança e miembrate de bergueña.  
805. Juego engendra rruído, e saña engendra malquerencia e baraja.  
806. Los viejos deven aconsejar a los mancebos.  
807. El viejo luxurioso rrecibe desonrra, e de su destempramiento faze a los mancebos ser menos sabios.  
808. Los enxemplos de nuestros mayores nos corrompen ayna.  
809. Como quiera que el señor o mayor tenga la ley en su mano, deve bivar en el derecho e en toda onestad mirando el pro comun.  
810. Cada vno deve ganar e guardar aquello que le es menester sin villania.  
811. Ninguna cosa es deleytable si es muy continuada.  
812. Lo que por deleyte debes tomar, sufrete fasta que la natura te conbide.  
813. Todas las desmesuras confonden el cuerpo, e mesuras lo mantienen.  
814. Mas honrrada cosa es que te querelles de sed que de beodez.  
815. Muy fea cosa es ser hombre en pobreza por su garganta.  
816. Quien cierra sus ojos e tapa las orejas contra las maldades, morara en el cielo.  
817. Muy noble manera es de vengança perdonar quando el hombre se puede vengar.  
818. Nunca fagas batalla sin dezirlo ante, porque traycion y engaño non cae sinon en hombre astroso e covarde.  
819. Non pongas tu cuerpo en peligro contra loco.  
820. Mayor es el trabajo que el hombre toma por subir en grand alteza que non es el provecho della.  
821. El sabio pone el fruto de su bondad en ciencia, e el loco ponelo en vanagloria.  
822. Non tiene nada fecho aquel que alguna cosa le queda por hazer.  
823. Loca cosa es aver hombre miedo de aquella cosa que non puede fuyr.

824. La muerte es la postrimera pena e por ende non deve hombre averle miedo.

825. Non deve ser cosa grave cosa que non puede acaecer sinon vna vez.

826. Buen morir es ante que ome desee la muerte.

827. Non a mal tan pesado como la vejez.

828. Mucho deve desplacer al hombre que los buenos digan mal del.

829. Non denuestan los malos por su juzgamiento derecho, mas por su maldad.

830. Los malos non saben dezir bien, mas dizen lo que suelen segund su costumbre.

831. Loco es el que llora la muerte de los mortales.

832. Mejor es provar la cosa dubdosa que rrecibir el cierto daño.

833. Mayor miedo deve el hombre a fea covardia que a muerte.

834. Mas vale morir que bivar astrosamente.

835. El hombre que esta puesto en grand vagar a muchos pensamientos.

836. Deve hombre mantener la fe a sus enemigos e non buscar carrera para los vencer por engaño.

837. Mejor es tornar hombre a los tormentos que mentir la fee dada a los enemigos.

838. Aquel es enemigo a si mesmo que aluenga la vida a sus enemigos.

839. Poco valen las armas de fuera si el seso no es de dentro.

840. En la grand priesa se parece el grand sabio e ardid.

841. Non basta para el justo non fazer mal a los otros, mas constreñir a los que quieren fazer mal a sus vezinos.

842. Non fazer daño non es justicia.

843. Si en alguna cosa te conviene mentir, non la digas por fazer falsedad mas por defender la verdad.

844. El juez es condenado quando el malfechor es absuelto.

845. Qualquier cosa que se da, con aquel talante es rescibida con el qual el dador la da.

846. Ninguno non galardona lo que non recibio de buen talante.

847. El que tarda de dar es acerca de dezir de non.

848. Tanta mengua en la gracia quien recibe como tarda de dar el que da.

849. Non a la cosa de balde quien la demanda por grandes ruegos.

850. Sobrepuja a toda manera de don aquel que es dado sin ser demandado.

851. Tomar non es otra cosa sinon vender hombre su franqueza.

852. Los hombres que no son fuertes nin firmes en su rreligion ni en su ley apenas pueden ser leales a los hombres.

853. Mejor cosa es amar que no ser amado, e mejor bondad es dar que non recibir.

854. Si tu sirvo te es leal, tenle en lugar de amigo.

855. Leal amigo es melezina de vida.  
856. Quien desprecia a su amigo es pobre de bondad.  
857. Dar hombre alguna vegada con buen talante non es tan solamente cortesía, mas puede ser grand provecho.  
858. Los bienes del cuerpo son seis: fermosura, nobleza, ligereza, fuerça, grandeza, sanidad.  
859. Guarte que lo que tu alabares no lo ayas a denostar.  
860. Muy altas e nobles cosas son despreciar dineros quien non los a, e ser largo dellos quien los a.  
861. Abreviamento de la vida non muestra que non devemos començar cosa de grand esperança.  
862. Cobdicia de rriquezas abaxa todas las bondades.  
863. Las alegrías non vienen a los rricos, mas a aquellos que bien fazen e bien biven.  
864. Non a mas aspera cosa en pobredad que alabarse.  
865. Los dineros traen al hombre a mala nombrada en lugar de bondad.  
866. Los dineros fazen al hombre de malas costumbres e le finchen de sobervia.  
867. La ventura non muda fidalguia.  
868. Como crece la rriqueza crece el cuydado.  
869. Quien quiere ser rrico non deve crecer su cabdal mas menguar su cobdicia.  
870. Despues que el virtuoso muere, la buena nombrada que de sus obras queda le faze parecer que siempre bibe.  
871. Como quier que la nombrada sea grande, non vale nada si es sola.  
872. Ninguna cosa es aprovechable si desacuerda de bondad.  
873. Mas vale bondad que vida.  
874. La honrra de las bondades non fue ganada por las dignidades, mas por las virtudes.  
875. Aquel non ama a Dios que desprecia sus mandamientos.  
876. Non ama al rrey aquel que aborrece sus leyes.  
877. Jesuchristo como sea Dios e hombre, el que quiere hazer mal al hombre non ama del todo a Jesuchristo.  
878. El conocimiento de los buenos es non querer mal a ninguno e querer mal a sus culpas e pecados.  
879. Naturalmente sabemos que devemos fazer el bien e esquivar el mal.  
880. La obra fecha con mala yntencion non puede ser sinon mala, maguer que parezca ser buena.  
881. Cada vno es juez de si, o bueno o malo segund su yntencion.  
882. Mucho deve aver gran galardón el que sirve de buena mente e ayna e de buen coraçón e de buena fee.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE TULIO DE OFICIOS. LOS OFICIOS SON OBRAS VIRTUOSAS.

883. Nin en publico nin en secreto non deve hazer hombre obra contra virtud.  
 884. En obrar virtud esta asentada toda la honestad de la vida.  
 885. En menospreciar la virtud esta la torpeza.  
 886. Non es virtuoso quien non da mandamiento de virtud.  
 887. Quien non es vencido por bondad de natura, non podra guardar amistad en justicia nin en largueza.  
 888. El dolor non es soberano mal ni el deleyte soberano bien.  
 889. La honestad por si mesma es de desear.  
 890. La cosa derecha es obra perfecta de virtud.  
 891. Dè la cosa que se puede dar buena razon es obra mediana de virtud.  
 892. El deliberar entre lo honesto y provechoso trae cuydado e pensamiento.  
 893. Los animales solamente se dan a lo que es presente.  
 894. Los hombres miran a lo pasado, presente, y porvenir.  
 895. La rrazon engendra vn singular amor que a hombre a los que por el son engendrados.  
 896. La razon ynduce que los hombres se honrren e obedezcan vnos a otros e fagan otras cosas entre si.  
 897. La razon pone cuydado en el coraçon del hombre e lo faze osado en todo trabajo.  
 898. El coraçon bien ynformado de la natura querria non ser sojuzgado a ninguno, salvo al que le da doctrina e otros honestos yntereses.  
 899. Aquel que mas ayna conosce vee lo mas verdadero, aquel es mas sabidor.  
 900. Non tengamos que sabemos las cosas que non sabemos.  
 901. Poner grand trabajo en saber las cosas que non son necesarias, grand viçio es.  
 902. El trabajo que se pone en las cosas devidas e honestas, este es loado de con coraçon.  
 903. Dexar de fazer las cosas que se deven de fazer es contra virtud.  
 904. Todo pensamiento se deve trabajar en las cosas pertenescentes e bienaventuradamente bivar.  
 905. Muy grand rresplandor de virtud es en el fazer justicia.  
 906. El primero don de justicia es que ninguno non enpezca a otro salvo a quien agravio contra razon; el segundo don de justicia es que el hombre vse de las cosas comunes como de comunes e de las privadas como de suyas.  
 907. Non ay ninguna cosa privada por natura, mas son fechas privadas por la vieja ocupacion.  
 908. Non somos nascidos solamente para nos mesmos, mas para nuestra tierra e para nuestros amigos.

909. Los hombres son engendrados porque aprovechen unos a otros.  
910. El que non defiende la ynjurja aena, pudiendolo fazer ansi, yerra como si desanparase a su padre.  
911. Las ynjurias que se fazen a sabiendas, muchas vezes se fazen de miedo.  
912. El dinero non es grande al que quiere ser principe en la republica.  
913. En el rreinar non ay fe.  
914. Mas ligeras son las ynjurias que acaescen por alguno movimiento a desora que aquellas que son pensadas.  
915. Lo que justamente se faze es justo si de voluntad se faze.  
916. Quien non defiende a quien puede defender, desanpara la conpañia de la verdad.  
917. El cuydado de las cosas aenas es grave.  
918. Mas sentimos las cosas a nos prosperas que las de los otros.  
919. En vna manera juzgamos de nos e de otra de los otros.  
920. Non se deve fazer aquella cosa en la qual ay duda si es buena o mala.  
921. Alguna vez es cosa justa non guardar hombre la fe prometida.  
922. Cosa justa es non cumplir lo prometido al loco.  
923. Dañar hombre a si en cumplir lo prometido e non aprovechar a quien se prometio, no faze virtud en lo cumplir quien lo cumple.  
924. Non son de cumplir aquellos prometimientos que hombre prometio apremiado por miedo o engañado por engaño.  
925. Derecho apurado, ynjusticia es.  
926. Asaz es el que ynjurio arrepentirse de la ynjurja que fizo.  
927. Mejor es contender por disputacion que por fuerça.  
928. Non deve ninguno venir a hazer guerra, salvo quando non se puede escusar por otra manera.  
929. Quien alcança la vitoria del vencimiento non deve ser cruel contra ningund vencido que non fue cruel.  
930. Siempre es de ayudar a la paz que non tiene cosa alguna de asechanças.  
931. Aquellos que por fuerça son vencidos es de ayudar.  
932. Non ay ninguna guerra fecha con rrazon sinon la que se faze seyendo las cosas justas demandadas.  
933. Muchas cosas son provechosas al que las rrecibe e non son dañosas al que las da.  
934. La comun largueza es de rrefrenar.  
935. Siempre nos quede de que podamos ser largos a los nuestros.  
936. La primera conpañia es en el matrimonio entre marido y muger; la segunda conpañia es los fijos; la tercera conpañia es la de la casa; siguese despues la conpañia de los hermanos e despues la de los primos.  
937. Grand cosa es tener hombre ayuda en los sus antecesores.



938. Non ay mas fermosa conpañia que quando los buenos varones semejantes en costumbres son ayuntados en conversacion.
939. El hombre virtuoso mas es amado por justicia e largueza que por otra ninguna virtud.
940. La amistad faze de muchos vno.
941. La conpañia que es mas rezia e mas amada es la que cada vno de nos tiene en la cosa publica.
942. El amorio de los padres, hijos, e parientes es ayuntado en la tierra donde el hombre es natural e aprende; a la tierra somos mas obligados que a ninguno dellos.
943. Non ay ninguno que dubde de tomar la muerte si a su tierra puede aprovechar.
944. El que se pone a los trabajos e peligros, non por salud comun mas por sus probechos propios, gran vicio faze.
945. La fortaleza es virtud peleadera por la ygualdad.
946. Non ay cosa honesta que carezca de justicia.
947. La ciencia apartada de justicia es mas arte que sabiduria.
948. El coraçon aparejado a peligros, si se mueve por cobdicia, mas tiene nombre de osado que de fuerte.
949. Los hombres de gran coraçon an de ser amigos de la verdad.
950. El que cobdicia ser mayor non puede guardar ygualdad.
951. Lo que es mas grave de fazer deviendo de fazer, aquello es mas fermoso de fazer.
952. De gran coraçon es nonq uien haze ynjuria, mas quien defiende que non se fagan.
953. La honestad mas se juzga en los fechos que en la fama.
954. Ligeramente se mueve el coraçon que tiene cobdicia de gloria.
955. El coraçon grande se parece en dos cosas: la vna en despreciar las cosas de fuera, la otra en fazer cosas grandes e non curar salvo de lo honesto.
956. El que juzga lo bueno ser honesto es libre de turbacion del animo.
957. Aquel es de fuerte coraçon que juzga aquellas cosas por pequeñas que los otros tienen por grandes.
958. Sufrir las cosas que parecen agras, dignidad de sabidor es e de gran coraçon.
959. Non es cosa rrazonable el que non es quebrantado por el miedo que se quebrante por la cobdicia.
960. Non es justa cosa quien non es vencido por trabajos que sea vencido por el deleyte.
961. El que ama las rriquezas es de angosto coraçon.
962. Quien non desea gloria mundana, tiene libertad en su coraçon sin ser subyeto a vicio.

963. Por aver libertad deve ser todo el trabajo de los hombres de gran coraçon.
964. Devemos dexar todas las cosas que nos pueden turbar.
965. Gran vicio comete el que se aparta de govarnar oficio, si de natura tiene ayudas convinientes para lo poder administrar.
966. Grandeza de coraçon se deve atribuyr a los que bien administran la cosa publica.
967. El que alguna cosa quisiere hazer, deve considerar si tiene poderio para lo poder fazer o non.
968. En la cosa conviniente de fazer, asi es poquedad fazer poco, pudiendo fazer mucho, como fazer mucho non deviendo fazer.
969. Los fechos de la cibdad non son menores que los de la guerra.
970. Non lieuan ventaja las armas a la toga, que hera vestidura de los que rregian las cibdades en el tiempo antiguo.
971. Por la diligencia de los que administran la cosa publica, las armas de los atrevidos caen en el suelo.
972. Las fortalezas de casa non son mas baxas que las de la cavalleria.
973. En los fechos de casa son de poner mayor cuydado que en los de fuera.
974. La honestad e virtud grande mas se faze por fuerça de coraçon que por fuerça del cuerpo.
975. Devemos ansi exercitar el cuerpo de guisa que obedezca a la razon.
976. Por consejo de los que rrigen la rrepublica, muchas vezes se dexan las guerras e muchas vezes se fazen.
977. Mas es de cobdiciar la discrecion para proveer que la fortaleza para pelear.
978. El hombre non deve ser turbado en las adversidades, mas deve husar de buen consejo.
979. El capitan de la batalla non deve pelear con su enemigo por sus manos sin gran necesidad.
980. La muerte es de anteponer a la servidumbre e fealdad.
981. Las cibdades tomadas por fuerça non se deven destruyr sin grand consejo.
982. Justo es penar los culpantes e conservar la muchedumbre del pueblo.
983. En toda fortuna se deven siempre rretener las cosas honestas.
984. Non se deve fazer alguna cosa por fuyr el peligro porque non parezcamos ser temerosos e covardes.
985. Ninguno non se deve ofrecer a los peligros sin justa cabsa.
986. Acorrer a la adversidad es obra de sabios.
987. Mas prestos devemos ser a rrescibir nuestros propios peligros que los comunes.

989. Mas devemos pelear por la honrra e por la gloria que por los otros provechos.

990. Non deve ninguno dexar de dezir lo que le parece si es bueno por miedo.

991. El governamiento de la cosa publica se deve vsar al provecho de aquellos que son rregidos, que non de aquellos que rigen.

992. Aquellos ayamos por adversarios que traen armas contra nos.

993. Non ay cosa mas digna de claro varon que es la mansedad de la clemencia.

994. Es de alabar la mansedad e clemencia dando a la republica discreta seguridad.

995. Todo castigo deve ser sin ynjurja e non dar mayor pena que la culpa es.

996. Non por vnas cosas deven ser vnos pugnidos e otros avn non llamados sobrello.

997. Mucho es de vedar la saña en el dar de las penas.

998. Tambien es libertad sofrir templadamente las bienandanças como non sufrir las cosas adversarias.

999. Quanto mayores somos, tanto nos tratemos mas baxamente.

1000. Los hombres deben ser frenados con las bienandanças deven ser traydos enderededor de la rrazon e de la doctrina.

1001. En las grandes bienandanças mucho es de vsar el consejo de los amigos e darles mayor abtoridad que primero.

1002. En el tiempo de las bienandanças es guardar non abrir las orejas a los rronceros, nin consentirlos rroncear.

1003. Los ombres ensobervecidos con opiniones, torpemente son escarnecidos.

1004. La cosa conviniente honesta cosa es.

1005. Ser engañados o herrar o de delesnar ansi es cosa fea como es ser loco.

1006. Todas las cosas justas son fermosas e las ynjustas todas son torpes e feas.

1007. Lo que se faze con ombredad e con grande coraçon, esta fortaleza paresce fermosa e digna de varon.

1008. Fermoso es aquello que concuerda con escelencia e natura del ome.

1009. Mas nos apremia la verguença que la justicia.

1010. La razon deve mandar, el apetito obedescer.

1011. Mucho deven los hombres guardar de osadia loca e de negligencia torpe.

1012. Non fagamos tales cosas por que parezcamos que somos engendrados por la natura e fechos para burlas e juegos.

1013. De burla e de juego podemos vsar ansi como del sueño o de semejantes folguras.

1014. En el juego o burla alguna lumbre de buen juycio deve reluzir.

1015. Muy mayor diversidad ay en los coraçones de los hombres que ay en sus gestos.

1016. Mucho son de guardar a cada vno las condiciones de su natura tanto que no sean viciosas.

1017. Non se puede bien medir quien queriendo semejar a la natura de otro dexa la suya.

1018. Aquello pertenece mucho a cada vno que es muy propio de si.

1019. En aquellas cosas en que somos por natura mas dispuestos, en aquellas nos trabajemos.

1020. Si la necesidad nos traxere a aquellas cosas que non son de nuestro yngenio, fagamoslas lo menos feo que podamos.

1021. Non es tanto de trabajar por seguir los bienes que non nos son dados como por fuyr los vicios que tenemos.

1022. La ygnorancia de la hedad que crece es de gobernar por la sabiduria de los viejos.

1023. A los viejos los trabajos del cuerpo son de menguenza, los exercicios del coraçon de crecer.

1024. Muy mucho se deven esquivar los viejos que non se den a fogosidad e pereza.

1025. Luxuria a toda hedad es torpe, pero a los viejos es muy fedidonda.

1026. La luxuria de la vejez recibe desonrra e faze la yntemperança de los moços mas sin vergueña.

1027. En tal manera deve bivar la privada persona con sus cibdadanos que nin sea sometido nin desechado nin ensobervescido nin vfano.

1028. Algunas cosas non son torpes en fecho, e son feas por las nombrar por nombre claro e propio.

1029. Otras cosas son torpes en fecho, mas el nombre dellas non es feo.

1030. Fuyamos todo aquello que es aborrescido del acatamiento de los ojos e de las orejas.

1031. Los fijos mayores de catorze años non se deven lavar en el baño con los padres nin los yernos con los suegros.

1032. La limpieza resplandeciente es cosa pertenesciente a muger; autoridad e limpieza de gesto es dignidad pertenesciente a varon.

1033. La color del hombre se deve ganar con exercicios del cuerpo, e es de buscar limpieza non aborrescible nin mucho buscada.

1034. En las fablas discretas e graves ase de poner alguna reguridad.

1035. En las cosas de juego se a de poner alguna dulçura.

1036. El que fabla primero pare mientes que su palabra non muestre que ay algun vicio en sus costumbres.

1037. Si la fabla saliere a otro caso del que se començo, sea retornada a el quando cumpliere.

1038. Ansi como con rrazon se debe començar la fabla, ansi tenga manera de se acabar.

1039. Mucho es de curar que parezcamos honrrar e amar a aquellos con quien fablamos.

1040. En las fablas de reprehension non es vicio husar de mayor sueno de boz e de graveza de palabras, tanto que non parezca que se faze con saña ; esto se entienda aviendo provada toda melezina en el castigo, e a esto vernemos pocas vezes e sin saña.

1041. Por la mayor parte conviene husar de castigo piadoso, ayuntando algund rigor sin ynjurias.

1042. Cosa muy fea es loar hombre a si mesmo, señaladamente en cosas falsas.

1043. Es de honrrar la dignidad con casa, mas non es toda de buscar por la casa.

1044. Non deve ser conocido el señor por la casa, mas la casa por el señor se deve honrrar y conocer.

1045. En la casa del hombre claro son de rrecibir muchos huespedes e muchedumbre de hombres de muchas maneras.

1046. La casa muy ancha desonrra a su señor si en ella es soledad segund su grandura.

1047. En la cosa que devemos fazer non se ponga mayor nin menor cuydado nin trabajo que la cosa demanda.

1048. Aquel tiempo es conviniente para los fechos quando se ayuntan e acaescen las cabsas convenientes a ellos.

1049. Ocasion quiere dezir ayuntamiento de cabsas.

1050. Viciosa cosa es en el fecho rriguroso dezir alguna palabra delicada e digna de dezirse en conbite.

1051. Pertenesce al juez non solamente las manos mas avn los ojos tener abstinentes.

1052. Mucha honrra se deve dar a la vejez.

1053. Non son de loar las artes que son servidoras de los deleytes.

1054. De todas las cosas de que algo se gana non a cosa mejor que lo que dan las heredades adquirido derechamente.

1055. Los oficios e obras de la justicia son de anteponer a los oficios y obra de la sciencia.

1056. Non deve hombre cosa mas amar que el provecho de los hombres.

1057. Obrar consideradamente es mas que pensar sabidormente.

1058. Las primeras obras de servicio devemos a Dios, las segundas a la tierra de nuestra naturaleza, e la tercera a los padres.

1059. La voluntad non puede estar sin fazer alguna cosa.  
1060. Non ay cosa por Dios dada mas deseable que la sabiduria.  
1061. Non es otra cosa filosofia salvo amor e deseo de la sabiduria.  
1062. El estudio de la philosophia siempre gana e aprovecha e para bienaventuradamente bivar.  
1063. Non ay cosa honesta que non sea provechosa, nin provechosa que non sea honesta.  
1064. Yerro faze quien juzga la malicia e arteria ser sabiduria.  
1065. Ansi como todo provecho viene o puede venir, ansi toda aborrescible maldad nasce o puede nacer al hombre por el hombre.  
1066. Muy mal se faze la cosa quando lo que se deve fazer por virtud se faze por dinero.  
1067. Non ay cosa mas necesaria para conservar el poderio e rriquezas que ser amado, nin peor que ser temido sin amor.  
1068. Al que temen los hombres aborrescenlo, e al que aborrecen cobdicianle destruir.  
1069. Non ay poderio nin riquezas que puedan resistir a la malquerencia de muchos.  
1070. Mal guardador es el medio para que la cosa non dure mucho tiempo.  
1071. La bienquerencia es perpetuydad en toda lealtad.  
1072. Los que rrigen a aquellos que son apremiados por fuerça, deven vsar de rregulosidad con ellos; en otra manera non seran retenidos en obediencia dellos.  
1073. Mas fuertes son los rremordimientos e cobdicia de la libertad algun tiempo perdida que los de la siempre retenida.  
1074. Los que quieren ser temidos, nescesario es que ellos teman a aquellos que los temen.  
1075. Non ay ninguna fuerça de impio tamaño que pueda mucho durar si ende esta el miedo.  
1076. La fuerça de bienquerencia es grande, e flaca la del miedo.  
1077. Quien vna virtud tiene, todas las virtudes tiene.  
1078. Los hombres non menosprecian a todos aquellos que tienen en mala reputacion.  
1079. Son menospreciados aquellos que non aprovechan nin a bien nin a mal.  
1080. Las deleytaciones muy blandas señoran las mayores partes del coraçon.  
1081. Quando los temores se acercan, muchos hombres son comovidos allende de rrazon.  
1082. Quien non se maravilla del rresplandor e fermosura de la virtud?  
1083. Non puede alguno ser justo si teme la muerte o dolor o pobreza.

1084. Tanta virtud es la justicia, que avn aquellos que se mantienen de maleficio non pueden bevir sin alguna parte della.
1085. El derecho siempre fue buscado ygal; en otra manera non sera derecho.
1086. Por mengua de buenos varones son falladas las leyes.
1087. Por justicia e prudencia eran elegidos los que solian mandar.
1088. Non faze justicia quien non ama justicia.
1089. El dinero es de ganar e guardar en tal manera que ayude a las despensas perpetuas.
1090. La via cercana para alcançar ome gloria es que trabaje por ser tal por qual querria ser avido.
1091. La verdadera gloria rayzes faze e multiplicamiento; la fingida en vn punto se cae.
1092. La cosa fengida non puede mucho durar.
1093. Quien quisiere alcançar verdadera gloria vse de las virtudes de la justicia.
1094. Quien de grandes padres viene, es vn miradero en quien todos acatan que faze o como bive.
1095. El principal loor del moço es si alguna fama puede aver en fechos de guerra.
1096. Las obras que por yngenio se prosiguen son mas actorizables que las de la fuerça.
1097. Los hombres mancebos se deven llegar a los claros e sabidores varones.
1098. A quien los moços se dan por compañía, fazen creer al pueblo que son semejantes a aquellos.
1099. Mucho ayunta los coraçones la mansedad e begninidad de la palabra.
1100. Quien los coraçones de la muchedumbre a si a de traer, con palabras muy benignas los a de ganar.
1101. Muy grande es el maravillar de aquel que abundantemente fabla, especial si es ome mancebo.
1102. Muy grande maldad es acusar a ningund ynocente en juycio de muerte.
1103. Honesta cosa es al abogado alguna vez defender contra verdad en caso de muerte a alguno.
1104. Mucha honra alcanza el abogado que defiende a aquel que parece ser engañado o apremiado por poderio de algund poderoso.
1105. Mas loado es el bienfecho que se faze con trabajo de persona que con el dinero.
1106. El bienfecho con el dinero sale del arca, e el de la persona sale de la virtud.
1107. La begninidad que sale del arca mengua, la begninidad que sale de la virtud cresce.

1108. La costumbre del bien fazer apareja para mas bien fazer.  
1109. Nunca seran leales los corronpidos por dineros.  
1110. Quien se corronpe por dinero se faze peor, porque sienpre espera por ello fazer peor cosa.  
1111. El dar deve ser templadamente.  
1112. Cosa muy loca es dar cabsa que aquello que fazes de buena mente que non lo puedas fazer luengamente.  
1113. De la mucha largueza se siguen los robos.  
1114. Los que rroban por fazer franqueza a otros, mas son desamados de aquellos a quien lo rroban que amados de aquellos a quien dan.  
1115. Desgastador es aquel que en comer e en aparatos de juegos derrama sus dineros e en cosas de breve memoria.  
1116. Los liberales son aquellos que con sus faziendas redimen los cabtivos, o pagan las debdas ajenas, o fazen cosas de virtud con su dinero.  
1117. Mucho es de esquivar e guardar que non cayamos en sospecha de escaseza.  
1118. La medianeria de las cosas es muy buena.  
1119. Lo que de presente se da en la mano es mas alegre.  
1120. Mas presta deve ser la benignidad a los que son miserables e estan en adversidad que a los otros, salvo si son dignos de la miseria que tienen.  
1121. Los bienfechos mal asentados malfechos son.  
1122. Lo que es dado al buen varon, non solamente se coje del fructo, mas avn de los otros que lo miran.  
1123. Quitando locura e yndiscrecion, graciosa cosa es la largueza.  
1124. La bondad del buen varon es comun refrigerio de todos los que lo an menester.  
1125. Comun enemigo es de los menesterosos el que non se mienbra del bien que recibe.  
1126. Redimir los cabtivos e enriquescer los mas pobres son cosas de los actorizables e grandes hombres.  
1127. Conviniente cosa es en el dar ser largo e en el rrecabdar non ser riguroso.  
1128. Cosa fructosa es a la vejez dexar hombre vn poco de su derecho.  
1129. Gran cuydado se deve aver de la cosa familiar.  
1130. Mucho es de mirar que, quiriendo ayudar a vnos, non dañemos a aquellos que non devemos dañar.  
1131. El beneficio ante se deve fazer por bondad de aquel a quien se faze, que por sus rriquezas.  
1132. Quien tiene el dinero non lo dio e quien lo dio non lo tiene, mas el gradescer quien lo tiene lo dio e quien lo dio lo tiene.  
1133. Los rricos nunca se quieren obligar a beneficios, ca piensan que an dado beneficio por averlo rrecibido.



1134. Los ricos siempre sospechan que los pobres le quieren demandar.  
1135. Los ricos anlo a par de muerte si es derecho que ellos ovieron ayuda de otros o si son llamados criados de otros.  
1136. El pobre trabaja por ser hombre gradescido.  
1137. Pocas vezes acaesce que el hombre rico o poderoso a quien tu ovieres defendido de daño te sea agradescido, nin por aventura sus fijos.  
1138. Si al buen hombre pobre defendieres o ayudares, a todos los semejantes ganas.  
1139. Mejor se asienta el beneficio cerca de los buenos que cerca de los poderosos.  
1140. Es de trabajar como a los hombres de toda manera podamos satisfazer.  
1141. Mejor es varon a quien falezca dinero que dinero a quien falezca varon.  
1142. Las rriquezas ayudan al hombre para ser poderoso, mas no para ser honesto.  
1143. Quien oviere de trabajar por otro, non sea contra egualdad e justicia.  
1144. Porque cada vno aya lo suyo fueron establecidas las cibdades.  
1145. Tributo de nuevo nunca deve poner.  
1146. Muy gran mengua de bondad es quien vale por la riqueza de otros y non por su virtud.  
1147. La avaricia es gran vicio, señaladamente en los principes.  
1148. Non ay cosa ninguna que tan buenamente guarde la republica como la fee.  
1149. Muy deshordenado apetito tiene de pecar quien se deleyta en pecar non teniendo cabsa porque.  
1150. La sanidad se sustenta con conociendo hombre su condicion e guardandose de aquellas cosas que le suelen dañar.  
1151. La fazienda se deve guardar por aquellas maneras en que non ay torpeza.  
1152. Mejor es sanidad que riqueza.  
1153. Mejor es riqueza que grand fuerça.  
1154. Mejor es sanidad que deleyte.  
1155. Mejor es fuerça que ligereza.  
1156. Mejor es fama que rriquezas.  
1157. Mejor es renta en la cibdad que non en el aldea.  
1158. El hombre virtuoso nunca es menos ocioso que quando esta occioso, nin menos solo que quando esta solo.  
1159. El virtuoso en el ocio piensa en los negocios, e en la soledad fabla consigo de guisa que siempre faze obra de virtud.  
1160. De los males se deven escojer los menores.

1161. Muy provechosa cosa es siempre en nuestras orejas sonar amonestamientos de virtud.

1162. Quien parte a mercaderia de buenas artes, faze muy torpe cosa si torna vazio.

1163. Aquel fallece a si mesmo que dexa de cumplir la cosa que puede e deve cumplir.

1164. Non comete maldad quien mata al tirano avnque sea su amigo.

1165. En algund caso vence el provecho a la honestad.

1166. Otorgado es por natura que cada vno quiere ganar para si aquellas cosas que pertenescen al vso de la vida.

1167. La natura no sufre que con despojo de los hombres acrescentemos nuestras riquezas.

1168. Establecido es por la ley que non pueda alguno por cabsa de su provecho dañar a otro.

1169. La rrazon de la natura es ley divinal e humanal.

1170. Quien obedesciere a la ley de natura, todos obedesceran a el.

1171. El que bive segund natura nunca comete cobdicia de lo ajeno, nin toma para si lo que es de otro.

1172. Mas es segund natura la grandeza del coraçon e mansedad que deleytes nin riquezas.

1173. Tirar hombre a otro lo suyo por cabsa de su provecho, mas es contra natura que muerte nin dolor.

1174. Mas es segund natura por ayudar a todas las gentes sufrir muy grandes trabajos que bivar en grandes deleytes.

1175. El hombre que es obediente a la natura non puede dañar a otro.

1176. Yerra quien piensa que es peor la muerte que dañar a otro por su provecho.

1177. Non son tan grandes los vicios del cuerpo como los del coraçon.

1178. Vn mesmo provecho deve ser el de todos que el de cada vno.

1179. La natura quiere que a todo omen vaya bien, e el provecho de todos sea comun.

1180. Qualquier deve sufrir su daño antes que tirar de los comunes provechos de los otros.

1181. Desanparar el comun provecho es cosa contra natura.

1182. Non es compañia entre los buenos e malos, mas soberana diversidad e arredamiento.

1183. Non ay cosa que por si mesma se pueda e deva desear salvo lo honesto.

1184. Non ay provecho donde ay torpedad.

1185. Non ay cosa ninguna tan contra natura como la torpeza.

1186. Non ay cosa tal segund natura como el provecho.

1187. Non es del todo deliberar en aquellas cosas en que la mesma deliberacion es torpe.

1188. Avnque los hombres se pudiesen de Dios encubrir, non deven de hazer cosas de ynjusticia.
1189. Los buenos varones las cosas honestas catan, non las escogidas.
1190. Honrras, riquezas, deleytes, nunca sean antepuestas a la amistad.
1191. El buen varon jamas fara cosa contra la republica, nin contra juramento, nin contra fee por su amigo.
1192. El juez despojase de la persona de amigo quando viste persona de juez.
1193. Honestamente deseara el juez que su amigo traya la berdadera cabsa.
1194. El juez dara tanto plazo a su amigo quanto las leyes pueden; pero en sentencia, poniendo a Dios por testigo, juzgara justamente.
1195. En las comunes amistades, si todas las cosas por los amigos se an de hazer, mas son ligas e monipodios que amistades.
1196. Non es cosa provechosa la cruel.
1197. Vna cosa es encubrir, otro callar.
1198. Non todo aquello que a vno es provechoso de oyr es a otro necesario de dezir.
1199. Segund natura, non ay cosa de vender, mas es de dar todo de balde.
1200. Toda cosa es provechosa si non se faze torpemente.
1201. La cosa que es torpe en fecho non se deve fazer.
1202. Quien non muestra la carrera derecha por malicia, el mesmo yerra quanto a otro faze herrar.
1203. Donde ay juyzio e discrecion del conprador non puede aver engaño del vendedor.
1204. Non es necesario de fazer verdadero lo que non dize el vendedor.
1205. Non cumple al hombre justo encubrir por cabsa de su provecho ningund engaño a ningund hombre.
1206. La forma e regla del engaño es quando se fuye vna cosa e otra se faze.
1207. Los que fazen vna cosa e fuyen otra son desleales e maliciosos.
1208. El buen varon non fingira nin disimulara cosa porque venda o compre mejor.
1209. En valde sabe el sabidor si non sabe buscar lo que lo aprovecha.
1210. La derecha rrazon manda que non se faga cosa alguna engañosamente.
1211. En tanto que la nao navega, non es del señor mas de los navegantes.
1212. Si el padre furta el thesoro publico o las joyas del templo, el fijo deve ante encubrir que descubrir.
1213. La folgura que honesta non es, non es provechosa.
1214. Desordenan los hombres fundamentos de la natura quando apartan el provecho de la honestad.
1215. Del provecho husemos non tanto por cosa fermosa mas por necesaria.
1216. El juramento es afirmacion rreligiosa, e es de guardar.
1217. Solamente es mal lo que es torpe, e non otra cosa ninguna.

1218. Quien juro por miedo e contra su voluntad, avnque non tenga el juramento non es perjuro.

1219. Non es la cosa honesta por ser provechosa, mas es provechosa por ser honesta.

1220. Quan mezquinos son los servicios de la virtud que sirven al deleyte!

1221. Nunca la locura se mezcla con la sabiduria, nin para consejo se recibe la cosa que por caso contesce.

1222. La guarda del rrey es guarda del reino.

1223. Si en vna de dos cosas conviene pecar, mejor es pecar por muy temeroso que por poco avisado.

Fin.

AQVI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE TULIO DEL TRATADO DE SENETUTE.

1224. Todo hombre a de su naturaleza el desear de saber.

1225. Maravillosas deleytaciones tiene la sabiduria.

1226. La voluntad del aprender deve ser acompañada con la diligencia del obrar.

1227. La adversidad de la licacion deleyta.

1228. La sabiduria non refusa hedad.

1229. Lo que la necesidad faze, escusable es.

1230. Ninguna consolacion puede falagar a la loca vejez.

1231. Los yguales con los yguales muy ligeramente se allegan.

1232. La culpa de todas las querellas en la costumbre es, non en la hedad.

1233. Los templados e humanos viejos fazen la vejez sufridera.

1234. La ymportunidad e humanidad a toda hedad es triste.

1235. Mucho son altas las armas de la vejez.

1236. Quien non tiene cosa que acuse a la vejez sin reprehension bive.

1237. Los necios los vicios suyos e su culpa echan a la vejez.

1238. Non dizen nada los que niegan la vejez poder yntervenir en las cosas que se an de hazer.

1239. Non por fuerças o por ligerezas de los cuerpos las cosas grandes se fazen, mas por consejo e abtoridad.

1240. Quien bien quisiere mirar fallara muy grandes cosas estragadas por los moços e sostenidas por los viejos.

1241. La locura es de la hedad floresciente, y la sabiduria de la envejesciente.

1242. Non ay ninguno tan viejo que non piense poder bivar vn año.

1243. La vejez non sea perezosa, mas sea obradora, sienpre faziente alguna cosa de birtud.

1244. Gloria es grande, quien se faze viejo aprendiendo cada dia alguna cosa.
1245. Grand mal es al viejo desear la fuerça del moço.
1246. De aquello que es dado al hombre por la natura conviene vsar, e qualquiera cosa que faga fagala segund la fuerça.
1247. Qual cosa es mas alegre que la vejez guarnida de estudios de man-  
cebia?
1248. La luxuria e destemplada mocedad faze al cuerpo temedor a la vejez.
1249. De vagar se faga viejo el que luengamente quiere ser viejo.
1250. Non se deven demandar a la vejez fuerças del cuerpo.
1251. De loar es al moço que aya algo de viejo, y al viejo que algo sigue  
de moço, viejo puede ser de cuerpo mas nunca lo sera de coraçon.
1252. Muy noble don es aquel que tira de nos los vicios de la mocedad.
1253. La natura non da a los hombres mas capital pestilencia que el deleyte  
del cuerpo.
1254. En el rreyno del deleyte non puede la virtud estar.
1255. El soberano loor es el de la vejez: el mayor vicio de la vejez es ser par-  
lera.
1256. De loar es aquella vejez que en los fundamentos de la virtud osa  
mocedad estar sentada.
1257. Mezquina es la vejez que se defiende con la palabra.
1258. La vida primera honestamente pasada toma los frutos de la abto-  
ridad, non solamente rugas nin canas.
1259. Non ay deleytacion de los cuerpos que se puedan ygualar con los  
galardones de la actoridad.
1260. De la costumbre son los vicios a los viejos, mas non de la vejez.
1261. Non puede estar muy lueñe la vejez.
1262. Mezquino es el hombre que en su hedad non vio que la muerte es de  
menospreciar.
- 1263.\* De cobdiciar es la cosa que nos lleva a vida perdurable.
1264. Mucho es loco quien piensa ser cierto de bivir fasta la tarde.
1265. Mas ocasiones de muerte tiene la mocedad que la vejez.
1266. El entendimiento e la rrazon e el consejo en los viejos es.
1267. Qual cosa es mas loca que tener las cosas dubdosas por ciertas e las  
falsas por verdaderas?
1268. Non se puede dezir luenga la vida, pues tiene termino postrimero.
1269. Non es cosa luenga la que acabo.
1270. Qualquier cosa de tiempo que a cada vno es dado para bevir, de  
aquello sea contento.
1271. El breve tiempo de la hedad asaz es luengo para bien y honestamente  
bevir.

1272. El fructo de la vejez es la memoria e compra de los frutos ante fechos.

1273. Todas las cosas que se fazen segund natura son de aver en quenta de bienes.

1274. Qual cosa ay tanto segund natura como a los viejos morir?

1275. En menospreciar la muerte mas osada es la vejez que la mocedad e mas fuerte.

1276. Todo ayuntamiento rreziente se desfaze grave e tristemente, e el envejezado ligeramente.

1277. El breve tiempo de la vida que queda, los viejos non lo deven cobdiosamente desear nin sin cabsa desanparar.

1278. Non es de llorar la muerte, pues tras ella se sigue la ynmortalidad.

1279. Non puede ser folgado ningund coraçon, si non menosprecia la muerte.

1280. Quien teme la muerte non puede tener coraçon seguro.

1281. Lo que los moços nin rusticos non temen, como temeran los muy enseñados viejos?

1282. Aquella es vida que sola se deve nombrar vida.

1283. Non ay cosa semejante a la muerte como el sueño.

1284. Qualquier muy sabidor muere con coraçon mucho folgado.

1285. Quien tiene la vida de provecho, que non tengan mas de trabajo.

1286. La natura dionos posada para pasar, mas non casa para morar.

1287. La vejez es acabamiento de hedad.

Fin.

#### AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE QUINTO CURSIO RRUFO.

1288. Ninfas son de esas de las aguas de rrios e de fuentes.

1289. Por la fee deve el hombre morir.

1290. La grand bienventurança a la naturaleza del hombre suele trocar.

1291. La malenconia del anima acrescenta la dolencia del cuerpo.

1292. Mucho se deve dubdar la multitud de los enemigos.

1293. Dubdar se deve para batalla la gente trayda por dineros.

1294. Nunca avremos quien nos conseje, si damos pena a quien nos conseja.

1295. Las guerras por la fama se conservan.

1296. Quien en batalla atras se mueve suele fuyr.

1297. Quando el tiempo del peligro se acerca, la fiança en temor se rrebuelve.

1298. De osar es en toda cosa quando los galardones son mayores que los peligros.

1299. Tanta es la vileza del miedo que avn de las ayudas propias suele temer.
1300. Muy mayor cosa es refusar señoria que rrecibirla.
1301. Quando la fortuna las primeras esperanças desampara, las cosas por venir parecen mejor que las presentes.
1302. En los casos de la gran fortuna, los sabios a los ygnorantes obedescen muchas vezes.
1303. La grand nescesidad nuevas artes faze provar a quien della es constreñido.
1304. Muchas vezes con fama se vencen mas cosas que con armas.
1305. Quanto mayor prosperidad el hombre a, tanto es mas a la enbidia sujeto.
1306. Non ay cosa mas grave como en tierna edad gran fortuna sostener.
1307. Al vencedor es de fazer la ley, e al vencido de la obedescer.
1308. A la avaricia ninguna cosa mal fecha le paresce.
1309. Quando las verdaderas cosas non se pueden conoscer, las falsas se acrecientan con temor.
1310. Muchas vegadas en la miseria ay consolacion quando se sabe la su suerte.
1311. La mentira non a lugar.
1312. Reinan deve el justo enemigo seyendo misericordioso vencedor.
1313. Que nescsarias son las armas entre aquellos do las enemistades son quitadas!
1314. Todo grande señorío es mucho peligroso.
1315. Grave cosa es de guardar lo que caber non puede.
1316. Las cosas fuera de mesura fechas, governar non se pueden.
1317. Las soberanas riquezas a gran perdida dan lugar.
1318. Algunas cosas son mas graves de guardar que de ganar.
1319. Nuestras manos mas toman que non retienen.
1320. Demasiada cosa es rendir gracias al enemigo.
1321. Quien solicita la muerte de otro, fasta la muerte deve ser persiguido.
1322. En el gran señorío ygualdad non se consiente.
1323. Mejor es de la fortuna ser quexoso que de la virtud avergoñado.
1324. En la batalla, en el menor numero es el menor daño.
1325. Non ay cosa durable que rrazon e horden en si non aya.
1326. La fortuna jamas puramente nos perdona.
1327. En las cosas prosperas poco se suelen los hombres acordar de la flaqueza humana.
1328. En las fortunas contrarias non las cosas fermosas de dezir mas las provechosas de fazer se deven seguir.
1329. Tras la gente de armas se van los vencimientos.

1330. Las riquezas del rrey bencido, al rrey vencedor las traspasa la fortuna.  
 1331. Muchas vegadas la necesidad a la pereza suele despertar.  
 1332. La desesperacion a menudo de esperanza es cabsa.  
 1333. Aquellos sostienen pacientemente las adversidades que las saben esconder.  
 1334. Ninguna patria es tanto familiar a los desaventurados quanto es la solitud e olvidança del primero estado que tuvieron.  
 1335. Ninguno fielmente ama a quien a aborrecimiento o enojo.  
 1336. La adversidade de su natura siempre gime y se conplañe.  
 1337. La bienandança es soberviosa.  
 1338. Los que en yqual miseria biven, vnos a otros jamas se aborrescen.  
 1339. Los prosperos siempre a sus yguales buscan.  
 1340. Digno de todo mal es aquel que de las asechanças de la fortuna se averguëña.  
 1341. La natura de los fuertes omes mas es en despreciar la muerte que a la vida tener enemistad.  
 1342. Los ygnorantes e mezquinos a menudo por el enojo de su trabajo se disponen a la muerte sin provecho.  
 1343. A la uirtud pertenesce non dexarse hombre correr a la muerte sin justa cabsa.  
 1344. Hombre a servicio traydo, por dineros fara toda cosa.  
 1345. Los premios de la gran vitoria son paz e rreposo e segura posesion de las cosas por virtud alcançadas.  
 1346. Los que a la presencia temen sin amor, en la absencia enemigos seran.  
 1347. Entre los enemigos aquel es temor que mas es temido.  
 1348. Para acabamiento de guerra entre grandes principes, o se a de tornar lo que es ganado o se a de ganar todo lo que queda.  
 1349. Todo lo que nos puede contrariar, quitemoslo.  
 1350. Vna pequena centella vn gran fuego enciende.  
 1351. Ninguna cosa seguramente en el enemigo se deve despreciar.  
 1352. Aquello de que non curares, con tu negligencia lo faras poderoso.  
 1353. Los hombres libres non an por agradescimiento de recibir de la servidumbre.  
 1354. Muchas vezes el consejo que la rrazon dar non puede, la fortuna lo da.  
 1355. Non apremia ningund juramento que traicion non se descubra.  
 1356. Quien de muchas trayciones es fazedor, non ay perdonança que le pueda trocar.  
 1357. Algunos beneficios son en malquerencia de averlos merescidos.  
 1358. Quando de la salud del rey se teme, todo hombre lo deve creer.



1359. Sin duda la traycion so el callar es cubierta.  
1360. La locura de la lengua a las espadas es venida.  
1361. Muy terrible cosa es que donde la ayuda se espera, de ay venga el peligro.  
1362. Rayz cosa es al inocente fallar palabras para se salvar.  
1363. Muy grave cosa es que quien muy alta cosa delibra de fazer, tenga rre-  
posado sueño fasta la acabar.  
1364. Los malvados o culpantes por la consciencia que les punça non pueden dormir, e el demonio los turba.  
1365. La ygnocencia da seguridad al ynocente.  
1366. Ansi a los vencidos como a los vencedores la lengua forestera con-  
viene de aprender.  
1367. Non es justo que los ynocentes amigos de los culpados devan morir.  
1368. Que cosa debemos fazer, si quando fablamos somos aborrescidos e  
quando callamos somos avidos por sospechosos?  
1369. Los vicios de la ociosidad, con exercixios se deven matar.  
1370. En la lengua esta el testimonio del coraçon perverso.  
1371. En la salvacion de culpa mas peligroso es el callar que el fablar.  
1372. Non se puede absolver ninguno que primero la cabsa non aya  
dicho de su ynocencia.  
1373. Todo hombre aconseja mejor en los fechos agenos que en los suyos.  
1374. Turvias e ciegas son las rrazones de aquellos que a si mesmos consejan.  
1375. El pavor algunas vezes, otras vezes la cobdicia, e muchas el natural  
amor nos turban los consejos.  
1376. El can mas fuerte ladra que muerde.  
1377. El camino a todo es comun, mas es mas seguro al vencedor.  
1378. Al que traydor quiere ser, por ningund beneficio non puede apartar la  
traycion.  
1379. La necesidad va ante la rrazon, mayormente en fechos de armas.  
1380. Esquivandó la guerra se cria la guerra.  
1381. Quien no abaxa a su enemigo, de su enemigo sera abaxado.  
1382. Que conviene riquezas a quien las riquezas matan de fambre?  
1383. En la grand fartura se falla la fambre.  
1384. Quien mas tiene, tanto mas e fuertemente mas desea.  
1385. La guerra de la grand vitoria muchas vezes nasce.  
1386. Grave es de sufrir el señor estrangero.  
1387. Al hombre siempre se le deve acordar de su ser.  
1388. Grand locura es acordarse hombre de aquello por que de si propio se  
oluide.  
1389. Podra el hombre tener por amigos a aquellos que non fizo daño ; non  
deve hombre tener por amigos aquellos que ya vencio.

1390. Entre el señor e el siervo non puede ser ninguna amistad.  
1391. Non tengas por amigo aquel de cuyo bienfecho puedas dubdar.  
1392. Ninguna cosa la natura en tan alto lugar puso donde la virtud non pueda subir.  
1393. Muy grand yerro es non pensar en las cosas dañosas que son por venir, e mucho en las pasadas mirar.  
1394. La necesidad en las cosas adversas es mas poderosa que la razon.  
1395. Non es bien proveyda la vida del hombre contra la fortuna.  
1396. La vergueña a los vencidos y la soberbia a los vencedores se quita quando son mezclados por casamiento.  
1397. Mas ayna el lisonjar que el enemigo a las riquezas destruye.  
1398. La profesion de los honestos estudios, las malas costumbres las suelen castigar.  
1399. Aquellos son los vencedores que dan ley por do bivan los vencidos.  
1400. Tanto rrebelde es la esperança que las humanas voluntades y deseos se devedan.  
1401. Non son por tan bien los hombres libres la soberbia.  
1402. Quien su vida enmienda, grand cargo tiene de quien le puso en peligro.  
1403. Quien la traycion loa, traydor es o quiere ser.  
1404. Non es durable posesion aquella que con fuerças se posee.  
1405. Mas tienen les hombres que desear deven.  
1406. Muchas vezes aquello que falsamente es creydo por verdad se retiene.  
1407. Muchas vezes la gloria mas de la fortuna que de la virtud es beneficio.  
1408. El derecho de la guerra, la necesidad lo faze mudar.  
1409. El hombre envidioso de si mesmo es tormento.  
1410. Quien grandes cosas a oydo, nin las osa creer nin dubdar nin callar nin hablar.  
1411. Jamas a lo cierto la fama no se trae.  
1412. Todo lo que se dize, mayor es que la verdad.  
1413. Mejor es morir que a la guisa de otros ser señor.  
1414. Los derechos naturales, la guerra en contrario los suele mudar.  
1415. La palabra que a vnos pone desmayo, a otros acrescenta esfuerço.  
1416. Ansi como en las cosas prosperas el galardón es el mayor fructo, ansi en las adversidades la consolacion es el mayor reparo.  
1417. Ninguna cosa es mas yndigna de fazer que aquella que amostrar non se puede como se deva obrar.  
1418. Menos firmeza es en la vergueña que en el pecado.

1419. Quando la esperança es mas cercana, el ardor del deseo mas cresce.  
 1420. En el tiempo de la priesa la tristeza propia parece tardança.  
 1421. Ninguna potencia por mal fazer alcançada, a ninguno puede ser duradera.  
 1422. España se llamava Ybera del rrio Ybero que agora llamamos Ebro.  
 1423. Quando sin saña alguno se acusa, la abtoridad del acusador mayor se faze.  
 1424. La suerte fadada esquivar non se puede.  
 1425. Muchas vezes la fortuna prospera en tal maña la natura suele trocar a quien la posee, que le faze ser sabio contra si mismo.  
 1426. Quien a guisa del sieruo es señor muy rraez tiene de lo enper su señorio.  
 1427. De vn mesmo derecho deven ser aquellos que so vn mesmo rrey conuiene que bivan.  
 1428. De mayor franqueza es Alexandre que a los dioses suelen demandar.  
 1429. La compañía cavalleril sin enperador y capitan, vn cuerpo es sin espiritu.  
 1430. Non es ninguno fiel a aquel de quien teme.  
 1431. Los que estan en paz ganan los galardones de aquellos que entre si contienden.  
 1432. Las primeras ganancias se miran por pequeñas quando las mayores se comiençan de esperar.  
 1433. Alexandre murio de hedad de veynte e ocho años, e en nueve años non cumplidos gano al Asia; si non muriera, deliberado tenia de conquistar a Africa y entrar por España para conquistar Evropa.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE SENECA, DE ARTES LIBERALES.

1434. Tanto es de tardar en aprender las artes liberales quanto non tengamos otra mayor cosa de fazer.  
 1435. El estudio propiamente liberal es aquel que faze al hombre libre sabidor y virtuoso y alto de gran coraçon.  
 1436. Non apareja el campo de la virtud nin quienta la cobdicia nin rrefrena la luxuria el cuerpo de las silabas nin la memoria de las fablillas.  
 1437. La jumetria nin dieda tomar nin dieda quitar.  
 1438. Qualquiera que no sabe rrefrenarse de los dichos nin darse a virtud, en vano sabe todas las otras cosas.

1439. Quien es de muchos non es de ninguno.
1440. Aprendamos aquellas cosas que faze qualquier virtuoso que sea.
1441. Trabajemos por saber e nunca herremos, e non curemos de saber los yerros de los otros.
1442. Nunca fallesce enemigo que nos dañe.
1443. Aquel es bien acondicionado que tiene coraçon concordia consigo mesmo, e sus consejos non desacuerdan entre si.
1344. Non es mas bienaventurado quien tiene tanto patrimonio que a menester contadores, que aquel que non tiene nada.
1445. Muy desaventurado es quien posee cosas superfluas, si por si solas a de proveer.
1446. Rentero es el hombre en esta vida de su heredero.
1447. Que aprovecha saber todas las cosas quien non sabe medirse en lo derecho e mejor de la vida ?
1448. De lo que non puede el hombre fuir, que aprovecha saberlo, pues non se puede mudar ?
1449. Deve hombre estar proveydo para ser seguro de lo que a desora viene, porque non se engañe.
1450. Avnque el hombre non sepa la cosa que mañana berna, pero baste saber que puede venir.
1451. Non entendamos que somos engañados, pues sabemos que venir pueden todas las cosas.
1452. Avnque todas las cosas pueden acaescer, ansi non an de acaescer todas.
1453. Non aprovecha a hombre vencer a muchos quando a si non puede vencer.
1454. El filosofo natural sabe las cabsas e rrazones de las cosas naturales.
1455. La perfecion del anima solo es en la ciencia de los bienes e males.
1456. El verdadero leal antes consentira en su muerte que descubrir el secreto que deve encubrir.
1457. Quanto mas al virtuoso leal le atormenten para que descubra los secretos que non son de dezir, tanto mas los pone en lo alto de su coraçon los siempre guardar.
1458. La virtud non esta en las letras.
1459. Fecho nos muestra la virtud, non son palabras.
1460. La cosa grande, espacio grande dessea.
1461. Echemos lo superfluo fuera de nos, e dexemos nuestro coraçon libre a la virtud.
1462. Tanto se deve tomar de las ciencias e artes quanto nos es necesario.
1463. De rreprehender es aquel que se ocupa en superflua e escusa guarnicion de ciencia e de letras.

1464. Destemplamiento es querer mas de lo que basta saber.  
 1465. El estudio demasiado de las artes liberales faze a los hombres ser renzillosos e parleros e que se tengan en mucho.  
 1466. La alabança que al hombre menos contenta, es que le alaben de buen varon.  
 1467. Non gastes el tiempo demasiadamente.  
 1468. Quien muchas cosas e superfluas sabe, mejor sabe hablar que bivar.  
 1469. La mucha sotileza contraria es a la verdad.  
 1470. Las artes liberales non enseñan ciencia que aproveche.  
 1471. Mal por mal, mejor cosa es saber lo demasiado que non saber nada.

Fin.

AQUI COMIENÇA EL LIBRO DE LOS ENXEMPLOS DE SENECA.

1472. Non ay cosa tan mortal a los yngenios humanos como la luxuria.  
 1473. Quien por maneras torpes sube a lo alto, [mas] ayna cae que subio.  
 1474. Grand provecho faze dar alguna folgura al coraçon, ca despiertase la fuerça con algund ocio.  
 1475. La tristeza que el coraçon toma en la continuacion de rrezio estudio se mengua con la alegria alguna folgança.  
 1476. Todo el mundo peresceria si la misericordia non templase a la saña.  
 1477. Algunas cosas ay que es mejor callarlas, avnque pierda su negocio el ome, que dezirlas desvergonçadamente.  
 1478. La natura misericordiosa amansa los coraçones crueles.  
 1479. Entre las sentencias que son contrarias e yguales, las mas blandas deven vencer.  
 1480. La fazienda faze aver diferencia entre los estados de los omes.  
 1481. Las mugeres feas muchas vezes son castas, non por fallescimiento de voluntad, mas por fallescer quien las siga.  
 1482. La parleria de la muger aquello solo puede callar que non sabe.  
 1483. La confesion del error tiene cercano lugar a la ynocencia, ca donde ay confision ende esta el perdon.  
 1484. El dinero nin sana nin farta el avaricia, antes la enciende.  
 1485. La avaricia es fundamento del pecado de las mugeres.  
 1486. Mejor es padecer tormento que merescerlo.  
 1487. Al que bien non husa non le honrra la grandeza de su padre, mas abaxalo.  
 1488. Las lagrimas non cesan por mandado, antes se encienden.  
 1489. Adultera es la muger, avnque no cometa adulterio de fecho, si desea cometerlo.

1490. El comun yerro de los hombres es mas colorar sus pecados que non esquivarlos.
1491. Non peca alguno contra su voluntad.
1492. Non deve hombre curar a que tantos fagan plazer, mas a quales.
1493. Deve hombre mas inclinarse a oyr que non a fablar.
1494. Non tomes tristeza si pudieres, o a lo menos no la demuestres.
1495. Castiga tus amigos en secreto, e loalos en la plaça.
1496. Lo que quisieres que sea secreto non lo digas a ninguno, ca quien fazer non puede callar a si, como lo fara a otro?
1497. Paresce contra natura el viejo ser avariento, ca que cumple acrescentar grande vianda para breve camino?
1498. Devemos aver a los padres piedad, a los parientes amor, a los amigos lealtad.
1499. Non pidas cosa que negaste, nin niegues cosa que pediste.
1500. Grand riqueza es non desear rriquezas.
1501. Las bienandanças ganau los amigos, mas las contrarias los pruevan.
1502. Non peques ante ti, ca de los otros puedes fuyr e de ti nunca te puedes apartar.
1503. La maldad es pena de si mesma.
1504. Esquivaras el comienço de la luxuria si pensares el fin e la salida que a.
1505. Ansi bive que non te menosprecien los mayores nin te teman los menores.
1506. Non pienses que ay lugar alguno sin testigo.
1507. Mas fuerte es el que vence la cobdicia que el que sojuzga a los enemigos, ca grave cosa es vencer hombre a si mesmo.
1508. A mala vez se ensaña el que a los suyos solamente se ensaña.
1509. Non puede ninguno ser bienaventurado e rico.
1510. Vsa mas a menudo de las orejas que de la lengua.
1511. Non ay cosa mas fea que fallarse en el hombre lo que el tacha e reprehende a otro.
1512. Algunas vezes las cosas que non pueden sanar por razon sanaron con el tiempo.
1513. El que muere por amor de dineros o por deleytes carnales, bien muestra que nunca bivio.
1514. Non ay alguno delante quien non ayas verguença de pecar.
1515. Algund mal cuyda fazer quien faze afeytar a alguna mujer.
1516. En tal lugar deve hombre morar, que sea el señor mas loado que la casa.
1517. La ignocencia cosa es que rrequiere costumbre.
1518. Aquel es bienaventurado que paresce bien aventurado a si mismo, non aquel que parece bienaventurado a otros.

1519. Si sufres los yerros de tus amigos, tu los fazes.  
 1520. Al absente daña quien con el beudo rriñe.  
 1521. El amor non se puede tirar, mas puese poco a poco desfazer.  
 1522. Pocas vezes acaesce quien ama que sea sabidor.  
 1523. El que ama a mala vez siente pena en jurar.  
 1524. El tiempo da fin al amor, mas no el coraçon.  
 1525. El que bien e dignamente da la dadiva, gracia rescibe en la dar.  
 1526. Al que siempre das, si alguna vez le dices de non, tu le dizes que te robe.  
 1527. Quando los pecados aprovechan, peca quien bien faze.  
 1528. Ensañarse deve hombre vna vez contra aquel a quien non querria ensañarle muchas vezes.  
 1529. Quien algo da al avariento, parece que le rruega que le faga mal.  
 1530. La tormenta de la mar se torna en abonança, e la bonança se muda en tormenta.  
 1531. El juez se condena quando al que pena es absente.  
 1532. A la libertad daña el que rruega cosa ynjusta.  
 1533. El sañudo quando torna en si, entonces se ensaña contra si mismo.  
 1534. Con muy grand peligro guardaras lo que muchos desean.  
 1535. La muger que con muchos casa non plaze a todos.  
 1536. Mal faze el enfermo en dexar al fijo por heredero.  
 1537. El deleyte que con muy grand trabajo se alcança, muy mas dulce es.  
 1538. Quanto quiere puede hazer quien tiene que non a de fazer sinon lo que deve fazer.  
 1539. Non solamente se deve pensar lo que suele venir, mas avn lo que puede acaescer.  
 1540. Grand parte de sanidad sera aver dexado los amonestamientos de locura.  
 1541. Todas las cosas fara honestas quien biviere honestamente.  
 1542. Non paresce bien al varon boz mugeril.  
 1543. Pena de los pecados es aver pecado.  
 1544. El tormento de la maldad es la maldad mesma.  
 1545. La fortuna escapa a muchos de la pena, mas no los libra del miedo.  
 1546. A la pobreza fallecen muchas cosas, mas a la avaricia fallescien todas.  
 1547. El avariento non es bueno para ninguno, e para si es malo.  
 1548. Qual es la vida del hombre, asi es su fabla.  
 1549. Non es honesto dezir aquello que es torpe de fazer.  
 1550. Fuye la ganancia torpe como farias de vn gran daño.  
 1551. Perdona muchas vezes a otros e a ti nunca.  
 1552. Piensa bien lo que as de fazer, e despues de bien pensado fazlo ayna.  
 1553. Mas deve el hombre fazer de quanto dixere.

1554. Quien pide lo que es muy grave de fazer, el mesmo se dize de non.  
1555. Jamas deve hombre fazer de mal ageno suyo.  
1556. Pocas vezes viene el mal a ninguno, sinon en grand sobra destos bienes temporales.  
1557. El hombre que es muy risueño, faze a otros que rrian del.  
1558. Non cargues a otro la carga que tu non podras llevar.  
1559. Faras por todos lo que tu deseas que fagan por ti.  
1560. Pequeño loor es vencer non teniendo adversario.  
1561. La grand fuerça o esfuerço sin sabiduria gran locura es.  
1562. Todo hombre se deve proveer de doctrina e ciencia.  
1563. El honesto aprender asi es para el coraçon como el bordon para el cuerpo enfermo.  
1564. Esa mesma fin debes poner al aprender que al bevir.  
1565. Non ay dolor alguno que non se mengue en el largo tiempo.  
1566. Para que la envidia fagamos cesar, nin fagamos nin tengamos cosa buena.  
1567. Quantos gozos tienen los virtuosos, tantos gemidos tienen los envidiosos.  
1568. El dinero es tormento al avariento e deshonrra al desgastador.  
1569. El avariento menesterozo pobre es e daño padece sin gana.  
1570. Debe aver el hombre por gloria la buena fama de su amigo.  
1571. Non ay cosa que non sufra aquel que perfectamente ama.  
1572. Gran solaz es en las adversidades non aver hombre culpa nin merecer lo que padesce.  
1573. Nunca la esperança a ninguno desanpara, mas la fortuna muchas vezes si.  
1574. Nunca a ninguno pesa por callar, por fablar si muchas vezes.  
1575. El bueno es honrra de su linaje, e el malo deshonrra del suyo.  
1576. Doblado dolor siente quien rrecibe la ynjuria, quando es baxo e vil quien la faze.  
1577. Muy duro es de sufrir el mal quando es verguença de confesar quien ge lo fizo.  
1578. Grande solaz es del mal que el hombre rescibe la dignidad e grandeza de quien ge lo faze.  
1579. Tanto es mas grave la ynjuria quanto es mas pariente o devia ser mas pariente o amigo quien la fizo.  
1580. El que tiene cuydado del cuerpo e non del alma, semejante es aquellos que visten vestidura preciosa en cuerpo suzio.  
1581. Verguença avremos de llamar hombre a aquel que huele a olores de mujer.  
1582. Ninguno deve aver por ynjuria el maldezir que de si oyere si sabe que miente quien lo dize.



1583. El hombre que presta al que mal paga, pierde lo prestado e a quien lo presto.
1584. La benignidad e mansedad del capitan en su hueste es mortal rruydo contra los enemigos.
1585. Por menor afan tienen los cavalleros qualquier afan que pasan, quando el capitan toma su parte.
1586. Como la guerra fiere a los hombres con cuchillo, ansi en la paz son llagados con deleytes.
1587. Quien non castiga al malo, el mismo le manda mal fazer.
1588. Para hombre ser amado, faga buenas cosas e fable pocas.
1589. La saña es vn deshordenado deseo de vengança.
1590. Todas las cosas que vienen a desora son mas graves.
1591. Propio acto de locura es ver los pecados agenos e olvidar los suyos.
1592. Cada vno se trate en aquella arte que sabe.
1593. Bienaventuradamente bive aquel a quien su mujer obedesce todos sus mandamientos.
1594. El coraçon por sutil que sea, non sera sabidor sinon a doctrina.
1595. La costumbre muestra al hombre sufrir trabajos e menospreciar las llagas.
1596. El hombre templado consigo mesmo se contenta.
1597. Non te des a las corporales deleytaciones presentes, nin desees las absentes.
1598. La vianda sea tal que ligeramente se pueda aver.
1599. Quien consigo es contento, en rriquezas es nascido.
1600. Quando obieres de comer, non te llegues como a deleyte mas como a vianda.
1601. La fambre despierte tu paladar, non los sabores nin las salsas.
1602. Tus deseos sean tales, que con poco los puedas conplir.
1603. Quien quisiere seguir la virtud de contenencia more en casa sana mas que deleytable, e non conozcan al señor por la casa, mas la casa por el señor.

Fin.

SENECA CONTRA YRA E SAÑA.

Primera Parte.

1604. Saña es la mas rabiosa cosa que en la voluntad del hombre puede ser.
1605. En qualquier mala voluntad alguna cosa ay de sosiego e mensura, mas en la voluntad sañuda non ay ninguna.
1606. Saña non es al sinon locura.

1607. Muy fea es la faz de qualquier persona sañuda.  
1608. Qualquier cosa puede el hombre encubrir, mas la saña non.  
1609. En las alimañas demuestran señales quando se levantan para querer enpescer.  
1610. Yra es deseo de dar penas.  
1611. Non es ninguno de tan pequeño poder, que non aya esperança de fazer mal al mas alto ome del mundo.

#### Segunda Parte.

1612. Bondad e maldad son propriamente en los coraçones de los hombres.  
1613. Cordura non es otorgada a ninguna cosa sinon al ome.  
1614. Vedado es por natura a las animalias las maldades e bondades de los hombres.  
1615. Como la semejança del animal es disforme a la del hombre, ansi mesmo es la natura de dentro.

#### Tercera Parte.

1616. El yrado puede ser que non sea sañudo ; non puede ser que non sea yrado.

#### Quarta Parte.

1617. Non ay en el hombre saña segund natura.  
1618. Non ay cosa mas mansa que el ome quando a el coraçon en sujeto o derecho natural.  
1619. Non ay cosa mas de amar que el ome.  
1620. Non ay cosa mas de aborrescer que la yra.  
1621. Los hombres son engendrados para ayudarse vnos a otros, e la yra para destruir.  
1622. El hombre quiere socorrer a los que non conosce, la yra comete con daño a los que mucho ama.  
1623. Non ay cosa mas sin conocimiento de la natura de las cosas que la yra.  
1624. La demanda de pena que viene de yra non se puede hazer segund natura en el coraçon del ome pacifico.  
1625. La vida de los hombres mantienese por bien fazer e por concordia, non por espanto nin por yra.  
1626. El castigo se deve fazer sin saña, e este tal non trae daño, mas es melezina en semejança de enpescer.  
1627. Provecho es de la republica ver matar a los malos.

1628. Quien trae palabras ajenas a provar su yntencion, las faze ser suyas.

1629. El buen varon e sabio varon nunca enpesce a ninguno.

Quinta Parte.

1630. Non queda ninguna razon nin buen juyzio do el mal apetito se mete vna vez en posesion.

1631. Voluntad e el entendimiento es mudar el coraçon a mejor o peor parte.

1632. La bondad non a menester en ningund lugar socorro nin ayuda de maldad.

Sexta Parte.

1633. Razon e entendimiento por si solos bastan para todas las cosas que el ome a de fazer.

1634. Quien de la yra demanda ayuda, pide de la cosa non cierta cosa cierta.

Septima Parte.

1635. Tan alongada es la yra de grandeza de coraçon como esfuerço bueno de entendimiento loco.

Fin.

SEGUNDO LIBRO CONTRA YRA E SAÑA.

Primera Question.

1636. Non obra ninguno en vengança o en pena sin consentimiento de coraçon.

1637. Aquella es yra que traspasa la rrazon e la tira consigo.

Segunda Question.

1638. Nunca es buena la yra en paz nin en guerra.

1639. Yra la paz faze semejante a guerra.

1640. Ninguna cosa es buena que por acrescentarla se torne mala.

Tercera Question.

1641. Quien yerra e quiere mal a los que yerran, a si mesmo mal quiere.

1642. El justo juez non da vna sentencia en su pleito e otra en el ajeno.

1643. Non ay ninguno que pueda absolver a si mesmo.  
1644. Non es razon el hombre de se ensañar contra aquel que quiere salvar.  
1645. Yra es maldad del coraçon.  
1646. La yra muchas vezes corre mas de quanto conviene, e otras vezes finca atras mas de quanto devria.  
1647. Razon e entendimiento da tiempo a cada vna de las partes.  
1648. La yra muchas vezes da sentencia contra aquel que defiende.  
1649. La yra escoje por mejor la porfia que el arrepentimiento.  
1650. El primero movimiento que es en el coraçon, nin con el entendimiento non lo podemos fuyr.  
1651. La bondad se quiere alçar e abaxar.  
1652. Non ay en el mundo cosa mas mezquina que el que toda su vida pasa con saña e tristeza.  
1653. Si el sabio tantas vezes quantas deve aver razon de yra se moviere a la ver, non es contado por sabio.  
1654. En el ayuntamiento de mucha gente tan poca mengua ay de maldad como de hombres.  
1655. Los vestidos de vestiduras de sosiego poca paz traen consigo.  
1656. El bienandante es el malquisto, e el malandante es menospreciado.  
1657. Del mayor se tiene por agraviado el menor.  
1658. Quien se corre es corrido de muchos.  
1659. La rabia de los omes desfaze a aquellos que los an criado.  
1660. Si el cuerdo començare a se ensañar, nunca cesara de saña, ca vera todas las cosas llenas de maldades.  
1661. Mas es lo que los hombres yerran que lo que se podria emendar.  
1662. Quien non se quiere ensañar con cada vno de los que yerran, deve perdonar a todos.  
1663. Mas justa cosa es dexar hombre de ensañar contra los yerros por ser hombre quien los faze que por ser niño.  
1664. Con tal condicion nascemos que somos obligados a pecar.  
1665. Vnos a otros somos enxemplo de maldades.  
1666. Si toda la hueste yerra, menester es que todos ayan perdon.  
1667. Tira la yra del pueblo la multitud de los que yerran.  
1668. Continua ayuda es menester para los continuos males.

#### Quarta Question.

1669. Mayor peligro es ser temido que menospreciado.  
1670. Por fuerça es que tema a muchos aquel a quien muchos temen.  
1671. Toda cosa es grande fazer miedo a otra.  
1672. Quienquiere que espanta teme.

1673. Non a por que cobdiciar el sabio de ser temido.  
1674. Las cosas vanas se espantan de las vanas.  
1675. La yra asi es temida de los hombres como los niños temen la sombra.  
1676. La yra non es en si ninguna cosa nin firme nin fuerte, mas mueve los coraçones vanos e flacos.

Quinta Question.

1677. Non ay ninguna cosa tan grande nin grave a que entendimiento non la vença.  
1678. Non es ninguno tan fuera de su poder que non se puede amansar con castigo.  
1679. Nunca fallescio abogado a ninguna maldad.  
1680. La guarda de todas la bondades es ligera, e la de las maldades muy grave.  
1681. Nunca sera sañudo el hombre sabio, mas alguna vez fengira que lo es.  
1682. Los que non quieren sufrir liviana sinrazon, son derribados en grandes males.

Sexta Question.

1683. Ninguna cosa puede regir nin governar sinon aquella que puede ser regida.

Fin.

TERCER LIBRO CONTRA YRA E SAÑA.

Capitulo Primero.

1684. La natura del coraçon ardiente e ferviente, muy aparejada es a saña.  
1685. El vino faze crecer la saña.  
1686. El rremedio de los vicios que viene por superfluo, calor es tirarles el vino.  
1687. El rregimiento de los niños deve ser tal, nin criemos en ellos yra, ni encerremos en ellos dolor nin pesar.  
1688. En la criança de los niños non conviene que les fagan ninguna cosa de humildad nin de servidumbre.  
1689. Los niños deven ser enseñados que puedan vencer a sus iguales, mas no que les enpezcan.  
1690. Quando el niño venciere, non deve ser loado en lo que fizo por le escusar sobervia.

1691. Non es de sufrir al niño que sea perezoso nin vagaroso.  
1692. Mucho daña al moço la criança muelle e blanda, mas siempre tenga que fazer.  
1693. La buena andança cria saña.  
1694. La vida del moço non deve ser delicada.

### Capitulo Segundo.

1695. El tiempo abre la verdad.  
1696. Puede hombre la pena alongada dar, e la dada non la puede revocar.  
1697. Muy grand mal faze el creer de ligero.

### Cap. 3º.

1698. Non ay cosa que mas crie saña quel deseo de demasias al non sofrido.

### Cap. 5º.

1699. Las maldades ajenas avemos ante los ojos, e las nuestras las echamos a las espaldas.  
1700. El padre es peor que el fijo quando non castiga sus yerros.

### Cap. 7º

1701. Cada vn hombre a dentro en si coraçon de rrey.  
1702. Quien deve tomar de otro vengança, non la tome por cosa sabrosa mas por provechosa.  
1703. En el contender con el ygal ay dubda, e contra el mayor es locura, e contra el menor es vileza.  
1704. Non ay cosa de mayor fama que mudar yra por amistad.  
1705. Cosa es muy desigual querer mal al hijo por la malquerencia del padre.  
1706. Muchas vezes a menester perdonar aquel que dixo de non quando ge lo demandaron.  
1707. Non ay hombre que con yra se pueda regir nin gobernar.  
1708. Las maldades poco a poco entran en el hombre, mas la yra toda entra a golpe e a desora.  
1709. Quien de yra quisiere fuyr, non entienda en muchos fechos nin en grandes segund su poder.  
1710. Toman los hombres de las condiciones de aquellos con quien biven e husan.

1711. Ninguna cosa es aspera aquel que la husa tratar.
1712. Las cosas que por grave estudio trabajosamente son entendidas, deven las dexar los sañudos.
1713. Nunca hombre toca las cosas flacas e dolientes que non se quexen.
1714. Deve hombre sentir qual es la cosa mas flaca en si, porque aquella provea en mayor grado que lo al.
1715. Non es menester a todo hombre oyr todas las cosas.
1716. Non es de dezir como es fecha la sinrazon, mas como es sufrida.
1717. La cosa querriamos fazer, non la querriamos sufrir.
1718. Toda cosa que querras saber qual es, sufriendo la sabras mejor.
1719. Ninguna cosa se determina bien en grand arrobatimiento.
1720. Dexar deve el hombre el poder de obrar quando se sintiere ayrado.
1721. Su pesar muestra quien muestra deseo de vengança.
1722. Muy caro cuestan a los amigos de los rreyes los buenos consejos que les dan.
1723. Ningund señorío non es tan estrecho que non empezca, menos al hombre que lo comporta mansamente.
1724. El poderío que se vsa por mal de muchos non puede durar luengamente.
1725. Perdonemos al moço su yerro por su hedad, e a la mujer por su natura e ligereza femenil, al de casa por su privança, al estraño por su libertad.
1726. Perdonemos los primeros yerros por quantas vezes nos an fecho plazer.
1727. Perdonemos los muchos yerros que nos an fecho, pues hasta aqui se los emos sufrido.
1728. Si nuestro amigo nos yerra, perdonemosle, ca non lo quisiera fazer ; si es nuestro enemigo, fizo lo que devia.
1729. Non es ninguno tan cuerdo que non aya errado muchas vezes.
1730. Non es ninguno tan temeroso de fazer enojos a otro que non aya cuydado de le enojar, avn queriendose guardar.
1731. Al hombre de pequeño estado es mienos contraria la fortuna que a los grandes.
1732. Non es ningund poder tan grande, contra el qual non corra muchas vezes la sinrazon.
1733. Si sañudo es aquel que nos faze la demasia, demosle espacio en que pueda conocer su yerro e el mesmo se castigara.
1734. Quien toma yra movido es.
1735. Tanto grande non es la fortuna que pueda desfazer la bondad nin valor del hombre.
1736. La medida de la demasia es cierta, e la de yra es sin medida.
1737. Quien puede sufrir la sinrazon puede sufrir la yra.

1738. La locura es ygual escusa en todo loco.  
1739. Muy grave pena es al que fizo la demasia averla fecha.  
1740. Non es ninguno mas atormentado que aquel que es librado por penitencia de arrepentimiento.  
1741. Aquella cosa non es de reprehender que es comun e vsada entre su gente.  
1742. Todo lo que hombre reprehende en otro, en su seno lo fallara.  
1743. Alegres deven ser los buenos quando biven entre los malos.  
1744. Avnque non ayas fecho mal, fazerlo puedes.  
1745. Muy mejor es desechar hombre la sinrazon rescibida que vengarla.  
1746. A muchos trabajos se obliga el hombre que de vna demasia que rrescibio se quiere vengar.  
1747. La vida de los hombres es de tal natura, que en todos los yerros a menudo se buelve.  
1748. En todo lugar sobran razones para el hombre ensañarse.  
1749. El hombre ayrado pierde buen tiempo en mala cosa.  
1750. Grand esfuerço del que fiere es quebrantado por el ferido.  
1751. Nunca nascio cosa tan flaca que sea sin peligro del que la quebranta.  
1752. Los flacos yguales son a los poderosos para les fazer mal algunas vezes.  
1753. Fea cosa es querer mal el ome a aquel que alaba.  
1754. A muchos absolveremos, si antes que nos ensañemos juzgamos.  
1755. Nunca sera bienandante el que se queja por otro mas bienandante.  
1756. Quien demas hubo esperança que devia, contentese con lo poco que huvo.  
1757. Ningund home que mira las cosas ajenas nunca le plaze con las suyas.  
1758. Alegre cosa es quedar algo en que ome tenga esperança.  
1759. De nos ensañar contra alguno ayamos miedo, e de otros ayamos vergueña, e contra otro ayamos asco.  
1760. Yerro es ... con graves tormentos por la cosa que se deve castigar por ligera pena.  
1761. Acerca de las riquezas es la mayor contienda entre los omes.  
1762. Entre las cosas que natura fizo, es contado por yerro mayor aver dado al ome entendimiento racional si del non husa.  
1763. Cosas livianas son aquellas por que nos ayamos alivianamente.  
1764. Non tan solo a de ser verdad lo que hombre dize, mas es de mirar que aquel a quien se fabla sea sofridor de la verdad.  
1765. El bueno se alegra quando le amonestan e castigan; el malo asperamente sufre y rrecibe castigo.  
1766. Deve hombre esquivar los conbites de muchos.  
1767. Castigar al sañudo de derecho en derecho e sin cabtela, mas es alabar su saña que tirarla.



1768. Non es de templar la maldad, mas es de tirarla.

1769. Es de trabajar por bivar sin miedo e sin peligro.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DEL PRIMERO LIBRO QUES LLAMADO  
LUCANO.

1770. La virtud non sabe estar en vn lugar.

1771. Entre aquellos que en ygualdad contienden e el fecho esta en dubda,  
la diligencia vale mucho.

1772. Do el trabajo de las partes o el miedo es ygual, mas de grave se acomete el fecho.

1773. De quitar son de la cibdad los que quieren ser señores, deviendo ser  
servidores.

1774. Avnque sean crueles en las contiendas las voluntades, los debdos e las  
vezindades las fazen amansar.

1775. Quien con amor sirve non a por grave de hazer la cosa, por fuerte que  
sea.

#### Libro Segundo de Lucano.

1776. Quien pasa siempre por buena ventura esta en esperança de la mala.

1777. Guardarse deve ninguno de fazer plazer a su enemigo.

1778. La virtud segura va do los fados la llevan.

1779. Vano es el nombre de casamiento entre los que non pueden fijos aver.

1780. Quien non yerra non puede ser perdonado.

#### Libro Tercero de Lucano.

1781. El hombre que comiença a le yr bien, por que le venga alguna bienan-  
dança tienelo por poco.

1782. Non es poco nin es poca vida al que finca en ella, tener tiempo de  
escoger muerte qual la quisiere morir.

1783. Alabança es morir como varon.

1784. Mientra el ome muere como bueno lidiando, parece que muere de su  
grado e non con miedo.

1785. Quien sabe que a de morir, deve perder todo miedo e escoger la  
mejor muerte que pudiere.

1786. Morir para bivar mucho es bienaventurada cosa.

1787. A la virtud e nobleça de coraçon es fuir el hombre servidumbre e  
matarse con su mano por franqueza.

1788. Los rreyes son temidos por fierro, e perece la franqueza por crueles armas.

1789. El grand miedo el avariento lo encubre.

1790. Los vagares de muchas cosas apresuran la muerte al hombre.

#### Quinto Libro de Lucano.

1791. Al desleal señor desleales pueblos le pertenescen.

1792. Desque la gente murmura e se levanta, non la puede quedar nin amansar el principe.

1793. El pecado de muchos nunca es vengado.

1794. Si lo mucho se nos faze poco, qual cosa nos fartara?

1795. La ventura del principe es, e non de la otra gente.

1796. En Julio Cesar se començo a dezir a vn hombre « vos » por darle la honrra que a muchos pertenesce.

1797. Mucho es segura la sustancia de la pobre vida.

1798. La tristeza non es buen aguero.

#### Sexto Libro de Lucano.

1799. Gran daño es para la hueste estar mucho queda.

1800. Los medrosos en las batallas siempre piensan lo peor.

#### Septimo Libro de Lucano.

1801. Sinrazon faze que lidie el cabdillo que sin lidiar puede verzer.

1802. Nobleza de coraçon es quien vence en vencer como bueno, e si es vencido en ser vencido como bueno.

1803. El bienandante non sabe ser armado.

1804. El verdadero amor en las cuytas se prueba.

1805. La muerte libre es de ventura, e non a que ver con ella.

1806. Terrible cosa es a quien non vencieron biuos, que le vençan e fagan fuyr los muertos.

1807. Nunca en el mundo tanto bueytre se asento en vn lugar como en la batalla de Farsalia donde Pompeo fue vencido.

#### Octavo Libro de Lucano.

1808. Quanta es la bienandança de aquel que en prosperidad s ibe, tanta mas es la malandança quando cae.

1809. Gasta e destruye la luenga hedad a los grandes coraçones.

1810. El hombre bienandante que por su mucho bivar cae en mala andanza la su honrra, primera es mas su deshonorra.

1811. Ninguno se deve llamar bienaventurado antes de su muerte.

1812. Las voluntades adivinadoras de los males, siempre tienen tristes cuidados en los coraçones de los hombres.

1813. El temeroso de la cosa en dubda anda a su sueño en tanto que teme.

1814. En guardar las mujeres los derechos de las leyes a sus maridos e en amarlos mucho e en las desaventuras de ellos aver ellas gran dolor, es la materia sola de alabanzas dellas.

1815. Como las mujeres sean tan flacas en las armas, an de ser fuertes para amar a sus maridos.

1816. La postrimera fieldad de la mujer es llorar a su marido en la muerte.

1817. El triste cuydado de lo que a de venir quebranta mucho a los hombres.

1818. En los fechos de dubda, segura cosa es al principe fenjirse e mostrarse pobre.

1819. Si el que finje ser pobre avnque no lo sea, pasa seguro por do va, quanto mas pasara seguro el pobre verdadero !

1820. La lealtad en las cuytas paresce.

1821. La grand fama es la cosa que mayormente ama el mundo.

1822. Fazer alta lealtad a hombre de hedad conviene, ca el moço dubdoso es.

1823. La muerte en somo de sangre esta.

1824. La fuerça de la batalla en la espada yaze.

1825. Los rreyes que acostumbrados son por luengo tiempo a obedescer señorios non faran cosa de verguença ayan.

1826. La ventura de los rreinos alli bive muy mansa do el rey es nuevo.

1827. Quien al afortunado da consejo, le puede dezir lo que quisiere, e el mezquino lo tiene por fuerça de sufrir.

1828. En la cibdad de Chipre nascio Venus, deesa de fermosura.

1829. Mas hombres ay que al señor consejen el mal que non el bien.

1830. El derecho daña a muchos contra si.

1831. La lealtad muchas vezes da pena al que la guardo.

1832. Guarda al bienandante, e fuye del mezquino e quebrantado.

1833. La piedad e el muy alto poder non se ayuntan nin moran en vno.

1834. Siempre avra miedo el que de los crueles fechos oviere vergueña.

1835. Los hombres de grand coraçon muchas vezes mas se aventuran a la muerte que descubrir su miedo.

#### Noveno Libro de Lucano.

1836. En el grand miedo contesce de ser triste la voluntad del hombre e adivinar las cosas que an de venir.

1837. Dañadores son los ojos que veen las cosas que el ome aborresce.  
1838. Soterrar a los muertos e matar a quien los mata contra razon, es el mas singular bien del mundo.  
1839. La mas fuerte e mayor bienandança que puede ser en los que por varones se precian, es que sepan bien morir.  
1840. Grand fortaleza es venir hombre de su grado a morir quando los fados o la fuerça a ello lo traen.  
1841. Ninguna cosa es de mayor vengança al ofendido que pedirle perdon el ofendedor quando el ofendido se puede devengar.  
1842. Desde Alexandre el grande fasta Julio Cesar pasaron trezientos e diez años.

Libro dezeno de Lucano.

1843. Tanto quiere dezir planeta en griego como estrella andante en su cabo.  
1844. Las compañías que tras mayores soldados andan bendedizas son.

Fin.

AMONESTACIONES FECHAS POR SAN BERNARDO A VN AMIGO SUYO LLAMADO RREYMUNDO SOBRE EL RREGIMIENTO DE SU CASA E DE SU COMPAÑIA.

1845. La renta de cada vno deve ser mayor que su gasto.  
1846. El estado del hombre deligente que non para mientes por su fazienda non es al sinon casa dispuesta para caer.  
1847. La negligencia del governar casa es fuego fuerte encendido que non cesa de la destruyr.  
1848. Mire bien el señor la diligencia de aquellos que le sirven.  
1849. Quien va cayendo en pobreza menos vergueña es ser escaso en non despende lo que le queda que caer de todo en todo en pobreza.  
1850. Gran sabiduria es al señor ver a menudo aquellas cosas que son suyas en que manera estan.  
1851. Para mientes en las tus animalias el su comer y beber, pues non saben nin pueden pedirlo.  
1852. Las bodas de grand costa tienen daño sin honrra.  
1853. La despensa fecha por la cavalleria es cosa de grand honrra.  
1854. Honrrada cosa es entre los hombres entendidos la despensa que es fecha en ayuda de los amigos.

1855. Quien bien quiere mantener su casa crie su compañía a vianda gruesa non delicada.

1856. El hombre goloso en tal costumbre bive, que solo la muerte le aparta della.

1857. En los dias honrrados de las fiestas, es de dar de comer a los servidores abundantamente non manjares delicados.

1858. Es de fazer pelear la garganta con la bolsa, e es de cuydar bien de qual de ellas as de ser abogado.

1859. La garganta prueba sus derechos por malos testimonios, e la bolsa prueba claramente que ella es vazia torpemente.

1860. Non se dara buena sentencia contra la garganta, quando la avaricia faze llegar a la bolsa mas de lo que cumple.

1861. La avaricia entre la garganta e la bolsa non puede juzgar justamente.

1862. Que cosa es avaricia con vileza? Ser omecida de si mesmo el avariento.

1863. Que cosa es avaricia? Vivir en pobreza teniendo riquezas.

1864. Ciertamente el escaso e avariento bive guardando sus riquezas non sabiendo para quien.

1865. Mejor cosa es las rriquezas para otros ser guardadas que por el escaso ser perdidas.

1866. Quien tiene abundancia de trigo non ame carestia, ca si la ama cobdicia ser omecida de los pobres.

1867. Vende tu trigo quando valiere mucho, mas non quando por el pobre non puede ser comprado.

1868. Quien tiene conosciadamente enemigo non aya conversacion con hombre que non conosce.

1869. La flaqueza de tu enemigo, non la tengas por paz, ni por tregua que se faze non sabes por quanto tiempo.

1870. Si tu te aseguras de tu enemigo, tu te pones en peligro de muerte.

1871. Despues que supieres que tu mujer te faze maldad, jamas por fisico podras guarido ser.

1872. La mujer mala mejor se castiga con rrisa que con vara.

1873. La mujer vieja luxuriosa, si la ley la consintiese, biva merescia ser soterrada.

1874. La vestidura preziosa e rica es señal de poco seso.

1875. La muger que vestiduras tiene e otras demanda, señal es que non tiene firmeza en su coraçon.

1876. De los amigos por mas fiel tengamos quien de lo suyo nos de, que aquel que con palabra se ofrece sin obra.

1877. Non fiemos de amigos de palabra, ni de quien en presencia nos alabare.

1878. Consejemos a nuestros amigos lo que nos parece bien, mas non les digamos que lo fagan, porque si a bien sale, es poco el gradescimiento, e si en mal rredunde, es el ome muy culpado.

1879. El nombre de la mujer que su marido tiene juglares sera pobreza, e a su fijo se llamaran escarnio e tristeza.

1880. Si nos aplazen las palabras de los burladores, fagamos que non los oymos e que en otra cosa cuydamos.

1881. El que irrie e a plazer de las palabras del juglar, ya le da prenda e de le escusar non se puede.

1882. Los estrumentos del juglar burlador nunca pluguieron a Dios.

1883. El servidor de altivo coraçon, lançalo de ti como a tu enemigo mortal.

1884. El sirviente que en nuestra presencia nos loa, seamos ciertos que en su coraçon piensa como nos a de engañar.

1885. El sirviente que avergüena de lijera cosa, amemosle como fijo e tengamosle como compañero.

1886. Si queremos edificar casa, non nos mueva voluntad mas pura necesidad.

1887. La cobdicia de edificar non se quita edificando, antes se acrescenta.

1888. La torre complida e el arca vazia de su tesoro fazen al hombre artero e sabidor, mas avisose tarde.

1889. Non venda ninguno su heredad a hombre mas poderoso que el, mas la venda a menor por menos precio.

1890. El techo se deve vender aquel que por el mas diere.

1891. Mejor es padecer fambre que vender el patrimonio que nos quedo de nuestros padres.

1892. Mejor es vender que sojuzgarnos a vsuras.

1893. Husura es ponçoña del patrimonio e ladron leal robante sin temor.

1894. Quando alguna [cosa] compramos por dinero, compremosla de persona menos poderosa que nos.

1895. Sustengamos pacientemente nuestros pequeños compañeros.

1896. El que en la abundancia de diversos vinos es sabio e templado, deve ser honrrado entre todos los hombres.

1897. La beodez muy derecha cosa faze quando echa en el lodo a quien la tiene.

1898. Quien del vino se sienta embargado, alleguese al sueño e quitesse de la fablas.

1899. Non esta bien a hombres mancebos conoscer de muchos vinos quales son mejores.

1900. Fuye del fisico maguer sea sabidor, si sabes cierto que es beudo perdido.

1901. Guardase del fisico aquel que en si quiere provar primeramente como a los otros de semejante enfermedad a de curar.

1902. Banchetes eximios sean para las Reinas e para los clerigos los canes guardadores son mas provechosos.

1903. Ninguno non diga, si la fortuna fuere contraria, que non aprovecha la regla e doctrina del bivir.

1904. Pocas vezes acompaña la diligencia al mal afortunado.

1905. El perezoso tiene esperança que Dios le a de ayudar, el qual en este mundo nos mando que cada vno biviessse por su trabajo.

1906. Pensamos non gastar livianamente nuestro caudal : la vejez se allega, non sabemos quanto sera nuestra vida, el mejor consejo es pagar a nuestros servidores.

1907. Non encomendemos nuestras almas a quien ama nuestros cuerpos, mas a quien ama su alma.

1908. Fagamos nuestros testamentos antes que seamos enfermos, ca el enfermo es siervo de la enfermedad, e el siervo non puede fazer testamento segund Dios e verdad.

1909. Los fijos del padre muerto, cada vno llevara su parte.

1910. Si son pobres los fijos, mejor es esparzimiento que rrepartir la heredad e bivar en pobreza.

1911. Si fueren los fijos trabajadores, fagan lo que quisieren.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNAS SENTENCIAS POR ALGUNOS PHILOSOPHOS ESCRITAS EN SUS SELLOS E EN OTRAS PARTES QUE LAS PONIAN.

En su sello de Esocrates avia iscripto :

1912. Todo hombre que su saber vence a su seso, en vergueña cae e en falencia.

En su carta :

1913. Quien da pasada a las cosas, da folgura a su coraçon.

En la pared de su casa :

1914. O tu hombre, si temieres a Dios tu señor e te guardares de las vias malas, nunca caeras en el mal.

En el sello de Diogenes :

1915. Non pongas tu culpa a Dios en el yerro que tu fizieres.

En su carta :

1916. Quien te ama por rrazon de alguna cosa, pierdes el su amor quando la oviere acabado.

En el sello de Pitagoras :

1917. Mas vale mala andança que aproveche, que bienandança que dañe.

Sello de Platon :

1918. Mas ligera es de mover la cosa quedada que non quedar la cosa movida.

Sello de Aristotil :

1919. El que niega lo que sabe, mas sabio es que non el que pregoná lo que non sabe.

Sello de Ababus :

1920. Non a cosa tan fuerte como dexar hombre su saber.

Sello de Ypocras :

1921. El enfermo que alguna cosa cobdicia, mayor esperança ay en el que en el sano que non cobdicia ninguna.

Sello de Galieno :

1922. Quien non manda su seso non manda su saña.

Sello de Forfilio :

1923. Quien se ata con la lealtad vistese de seguridad, e de quien su lealtad es poca sus enemigos son muchos.

Sello de Fador :

1924. Quien encubre su enfermedad es malo de guarecer.

Sello de Tambar :

1925. El amigo de cada vno es su seso e el enemigo es torpedad.

Sello de Forforis :

1926. Quien guarda su lengua acrescencia en sus ayudadores.

Sello de Tolomeo :

1927. El pesar faze al hombre aborrido.

Sello de Yrmos :

1928. El plazo es juramento de la esperança.

Sello de Metererio :

1929. Quien encubre su poridad, es la escojencia en su mano.

Sello de Aroris :

1930. A quien as menester e non le puedes escusar, preciarte a poco.

Sello de Pantaforis :

1931. Quien te enbarga con la natura, es tanto como si te rascase en el rostro.

Sello de Gazagoris :

1932. El que te a menester, tanto sera cobdicia de ti como te oviere menester.

Sello de Lotañe :

1933. Encubrir hombre lo que vio, es mejor que dezir lo que dubda.

Sello de Alexandre :

1934. Faz bien si quieres que te fagan bien.

Fin.



AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DEL SABIO PLATON.

1935. La Philosophia es cabeça de todos los saberes.
1936. Los enseñamientos buenos es fructo de los entendimientos.
1937. Por conclusion de los sesos e con el pensamiento agudo alcança hombre el buen consejo en las cosas graves.
1938. Mansamente puede el hombre aver mejor la cosa que demanda.
1939. Con palabra blanda dura el amor en los coraçones de los omes.
1940. En la humildad se acaban todas las cosas.
1941. En el espacio de la voluntad faze hombre vida sabrosa e cumple su alegria.
1942. En el bien callar es la reverencia, e con el fablar en su lugar e con rrazon cresce el valor e ensalçase la nobleza.
1943. Con la medida viene la amistad.
1944. Con la castidad son los buenos fechos.
1945. Con el bien fazer es el señorío.
1946. Con la justicia vencen los hombres sus enemigos.
1947. Con la mansedumbre se sirve el hombre de los coraçones agenos.
1948. Con los honrramientos gana el hombre nombradia de bondad.
1949. Por fazer hombre algo merçed meresce.
1950. En la lealtad dura la ermandad e en la verdad cresce el amor.
1951. Parando mientes en las cosas puede hombre recojer buenos enxemplos.
1952. Los dias fazen al hombre maestro de las cosas.
1953. Con la salud es el sabor de comer e de beber.
1954. Amistad del que ayna se enoja, ayna se quita.
1955. El escaso siempre es abilitado maguer que sea rico.
1956. El franco es honrrado, e siempre le loan avnque sea pobre.
1957. La cobdicia es pobre presente.
1958. El que non es cobdicioso, a la rriqueza paresce.
1959. En el solo dezir non es medio saber.
1960. El responder ayna faze al hombre herrar apriesa.
1961. El grande huso aguza el entendimiento.
1962. El buen entendimiento aguza al linage.
1963. El temor a Dios es vestidura de los sabios.
1964. Fazer vida con el loco es pena del coraçon del cuerdo.
1965. Quien mucho se trabaja en mugeres, es loco e sera pobre.
1966. El que se mete en los grandes peligros aventura su alma.
1967. Por desear hombre mucho, le vienen muchas manzillas.
1968. El sofrir es fuerça del ardimiento en lo que el hombre quiere fazer, e es fructo de consolacion.

1969. El amigo del torpe es engañado.  
 1970. El que se conoce non se pierde ante los hombres.  
 1971. De quien es mas su saber que su seso, su saber le daña.  
 1972. El experimentador es mas sabio que el fisico.  
 1973. Quando non fueres enseñado, callate.  
 1974. Quien se esforço non se arrepintio.  
 1975. Quien se aventuro viose en grand afrenta.  
 1976. Quien se apresura mas que deve, engañose.  
 1977. El que penso estudio, e el que pregunto aprendio.  
 1978. Las penas non an fin.  
 1979. El sesudo siempre acresciento en las pruebas.  
 1980. El huso es rrei sobre todas las cosas.  
 1981. Al que las gentes saben que es sabio, a los ojos todos le miran.  
 1982. Con el seso e con el sosiego cumple el hombre, aunque non sea bien  
 razonado.  
 1983. Con el abreuia se asegura el dezir del mal entendimiento.  
 1984. Quien falla el fin de la verdad, escusado es de mucho preguntar.  
 1985. El que non fallo el fin de la verdad, estuuu çabullido en el rrio de la  
 torpeza.  
 1986. En ser hombre sufridor en sus mesmas cuitas, es mas loado que si se  
 quexase.  
 1987. A quien se da a servir a los rreyes sin buen ensanamiento, sale de la  
 salud a la muerte.  
 1988. El subir al señorío es graue e el descender a la abiltacion es rrayz.

Fin.

#### AYUNTAMIENTO DE SIETE PHILOSOPHOS.

E dixo el primero :

1989. Si algund hombre supo las cosas que parescen e que non parescen de  
 saber verdadero e non se lo encubrio nada fallo lo que cobdicio e folgo e fue  
 seguro.

Dixo el segundo :

1990. Si cupiera el saber en el seso del hombre non fuera su saber cumplido.

Dixo el tercero :

1991. Conviene que comencemos en saber quien somos nos, ante que tra-  
 bajemos en saber quien son los otros.

Dixo el quarto :

1992. Mal esta aquel que esta en manera de saber quien es.

Dixo el quinto :

1993. El hombre que ama su alma non dexa de fazer aquellas cosas que sabe que buenas le seran, mayormente pues que sabe que el su ser non es durable e el pasar de este siglo al otro que es cosa verdadera.

Dixo el sexto :

1994. Por amor de aquesto conviene que se allegue el ome a los sabios que mucho aprendieron e estudiaron.

Dixo el septimo :

1995. Quien de otra cosa trabaja sinon de aquella que le conviene fazer, daña a si e a lo que debe fazer.

#### AYUNTAMIENTO DE DIEZ PHILOSOPHOS.

Dixo el primero :

1996. Se que me sacaran deste siglo, e bivo en el peligro, e saldre del miedo con muerte.

Dixo el segundo :

1997. La lengua de la torpedad en algunas razones es mas razonada que la lengua del hombre sesudo.

Dixo el tercero :

1998. Non ay cosa que tanto guarde la merced como las gracias de aquel que la recibe.

Dixo el quarto :

1999. Si non fuere hombre seguro dezidor, sea callado escuchador.

Dixo el sexto :

2000. Lo peor que es en este siglo e en el otro, es en dos carreras pobredad.

Dixo el septimo :

2001. El mal compañero es biva llama de fuego.

Dixo el otavo :

2002. En sufrir hombre las cosas que aborresce, es bondad de la sciencia.

Dixo el noveno :

2003. El fin de todos los fechos es temerse hombre de pecar e saber que Dios es averiguador verdadero.

Dixo el dezeno :

2004. La honrra e alteza deste siglo e del otro es el buen seso.

Fin.

#### AYUNTAMIENTO DE TREZE PHILOSOPHOS.

Dixo el primero :

2005. Los que pasaron deste siglo al otro son castigo e enxemplo para los que an de morir.

Dixo el segundo :

2006. Non murio quien buen nombre dexo e dixo palabras de sapiencia por que lo ayan en memoria.

Dixo el tercero :

2007. Quien quiso aprender aprendio, e quien quiso entender entendio.

Dixo el quarto :

2008. En dezir el sabio alguna cosa de la sapienzia es mejor que callar.

Dixo el quinto :

2009. Mejor es callar que dezir palabra herrada.

Dixo el sexto :

2010. Non libra a hombre de la muerte el fuymiento de ella, nin le estorvece della el gran reinado.

Dixo el septimo :

2011. Quan fermosa es la misura en las cosas e quan fea la desmesura !

Dixo el otavo :

2012. El enderesçamiento de la vida es el enseñamiento, e el señor de las cosas es el buen recabdo.

Dixo el noveno :

2013. Bien vio la cosa quien cato lo que le podria venir della.

Dixo el dezeno :

2014. Non se faze buen consejo sin tres cosas : ser manso, ser de buen rrecabdo, pensar en lo porvenir.

Dixo el honzeno :

2015. La obra de buen consejo esta en tres consejeros : en consejo piadoso, en bueno deleyte, e en oyente e creido.

Dixo el dozeno :

2016. La rraiz de todas cosas el seso es, e sus ramas son las pruebas.

Dixo el trezeno :

2017. La muerte nos faze predicacion e la rriqueza nos muestra la verdad, e asaz basta en saber amar e temer a Dios e a nos.

2018. Por seis condiciones el ome nunca pierde cuidado : El avariento. — El que poco enriquecio. — El envidioso. — El rico que teme la pobreza. — El que demanda estado que no es para el. — El que esta con los sabidores e el non lo es.

#### DICHOS DE DIOGENIS.

2019. Non fables ante ningund hombre fasta que oyas sus palabras, e por ellas pensaras e veras tu sapiencia con la suya.

2020. E vio un mancebo fermoso e sin doctrina e dixo : « Este es palacio fermoso sin cimientto. »

2021. La mejor cosa de los pesares es el sofrir fuerte aquellos.

2022. La enfermedad es carcel del cuerpo.

2023. La vida e ensalçamiento del coraçon es el alegria e la tristeza es su perdimiento.

2024. A la hora quando el hombre deviere comer, es el que lo tiene quando lo oviere gana e el que no lo tiene quando lo tuviere.

2025. La sapiencia es mucha e la vida del hombre es pequeña.

2026. El amor es cobdicia que se faze en el coraçon e ayuntanse en el materias de la cobdicia.

#### DICHOS DE ARISTOTILES.

2027. Por bien fecho son amados los hombres e non por braveza.

2028. Los pueblos quanto pueden dezir tanto pueden fazer.

2029. Todo rrey que faze su rreino obidiente a la ley, aquel merescere reynar.  
2030. Qual bien a en la cosa que las bestias an en ella mayor poder?  
2031. Darse hombre mucho a mugeres le faze enflaquecer el cuerpo e el coraçon e menguar la vida.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE PLATON DEL SU LIBRO LLAMADO FEDRON, DE LA INMORTALIDAD DEL ANIMA.

2032. Qualquier hombre virtuoso querra lo que la rrazon quiere, conviene a saber en no ensuziar a si mesmo.

2033. Desde que sale el sol fasta que se pone, siempre pasa el hombre de esta vida a la otra.

2034. El sabio siempre cobdicia de ser con aquel que es mejor que el.

2035. Las peleas se fazen por cabsa de los yntereses, e buscamoslos por dar honrra y servicio al cuerpo.

2036. Nunca el cuerpo consiente que busquemos la pura verdad.

2037. Mediante el cuerpo non podemos conoscer cosa ninguna puramente.

2038. Quando nuestra anima fuera apartada del cuerpo, entonces puramente conoceremos las cosas.

2039. Non comuniquemos mas con el cuerpo sinon quanto satisfacemos a su necesidad.

2040. Desaguisada cosa es lo que non es puro nin limpio que alcance la cosa pura e limpia.

2041. Quien es cobdicioso de aprender la cosa, necesario es que fable e piense en ella muchas vezes.

2042. Quien tiene el entendimiento purificado, con buena esperança rescibe la muerte.

2043. Mucho es de culpar el hombre que con buen coraçon non conporta el morir, pues por el morir tiene esperança de alcançar la gloria que con gran ferbor amava.

2044. El cuerpo es el que nos enbarga para poder alcançar toda sabiduria.

2045. Grand fealdad seria al perfecto varon temer la muerte, pues tantos bienes della le vienen.

2046. La fortaleza a los hombres conviene.

2047. Cosa fea es ser fuerte por miedo e flaqueza.

2048. Non es camino de virtud trocar deleyte por deleyte, nin dolor por dolor, ni miedo por miedo, nin trocar lo menos por lo menos.

2049. El verdadero trueco por que todas las cosas se an [de] trocar es la sabiduria, por la qual aver todas las cosas devemos dar.

2050. Do no ay sabiduria non ay virtud verdadera.  
 2051. El que sabe puede dar razon de aquello que sabe.  
 2052. Mediante el cuerpo el anima juzga.  
 2053. En vna manera mesma se fazen los hombres enemigos de hombres que de palabras.  
 2054. Simplemente husa el hombre que por enemistad de algunos quiere mal a todos.  
 2055. De los hombres muy pocos son los mucho buenos nin los mucho malos.  
 2056. Los mas de los hombres tienen el medio entre los mucho buenos e los mucho malos.  
 2057. De la memoria e de la opinion se faze la sciencia.  
 2058. La cabsa de cada cosa es lo mejor que en la mesa cosa se puede aver.  
 2059. Mas fermosa e justa cosa es sufrir las penas que la cibdad manda, que fuyr e ser en destierro.  
 2060. Por lo fermoso todas las cosas fermosas lo son.  
 2061. Segund natura non ay cosa contraria a si mesma.  
 2062. Grave cosa es de pensar que alguno desprecie su anima.  
 2063. Si en la muerte el cuerpo y el anima muriesen, mucho ganarian los malos, que por la muerte serian libres del cuerpo e de la maldad del anima.  
 2064. Como el hombre muere, ninguna cosa lleva consigo el anima, salvo el bien que fizo e la doctrina que aprendio.  
 2065. Qualquier que menosprecio los deleites del cuerpo, deve tener buena esperança de su anima.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DEL LIBRO DE PENSAMIENTOS QUE EL BIENAVENTURADO SAN BERNALDO HIZO.

## Cap. II.

2066. En el anima son tres potencias : memoria, entendimiento, voluntad.  
 2067. Por la memoria debemos de remembar de Dios, por el entendimiento lo devemos ver e conoscer, con la voluntad devemos desear abraçarnos con el.  
 2068. Dios es comienço sin comienço e fin sin fin.  
 2069. Los que son en el cielo de Dios toman todos sus gozos e toda su folgura.  
 2070. Quienquier que de Dios se miembra e lo conoce e lo ama, con el es.  
 2071. Entre el fijo de Dios e nos grand parentesco ay, ca el es fecho a la ymagen de Dios, e nos a la suya.  
 2072. El que es fecho a la ymagen de otro conviene que concuerde con su ymagen e non trayga consigo en vano el nombre de la ymagen.

## Cap. III.

2073. Non es costa de quantas son tan semejable a la alta sabiduria de Dios como el anima en que ay razon.

2074. La anima en que ay razon por la memoria e el entendimiento e por la voluntad siempre esta llegada e cosida con la alta Trinidad.

## Cap. V.

2075. Quanto la vida es mas luenga, tanto el cuento de los pecados es mayor.

2076. El tiempo que el hombre mejor en este mundo pasa, non puede ser sin manzilla de pecado.

2077. Ansi como por fazer mala obra es pecado, ansi dexar de hazer bien es fallescimiento engendrante pecado.

## Cap. VIII.

2078. Nuestro apostamiento e los loores de los que nos lisongean e el fervor de la mancebia e las riquezas que avemos, estas quatro cosas nos fazen olvidar quien somos.

2079. Nuestro concebimiento tue culpa, nuestro nacimiento miseria, nuestro bivar pena, nuestro morir angustia.

2080. Quando la señora es manceba y la manceba señora, mal hordenada es la casa.

2081. A los que vn amor de pecado ayunto, vna pena los atormentara.

2082. El sabio en todo lugar espera la muerte.

## Cap. IX.

2083. El fuego del ynfierno de tal manera destruye, que siempre le finca que destruya.

2084. Los dañados ansi biviran en el ynfierno que siempre morran, e ansi morran que siempre biviran

## Cap. XI.

2085. El galardón de los buenos es ver a Dios e bivar con Dios.

2086. Quien a Dios ama non puede otra cosa querer fuera del, ca en el falla todo lo que desea.

2087. Quien la gloria de Dios poseyere conocera la potencia de Dios padre e la sabiduria del fijo e la muy begnina piedad del Espiritu Santo, e ansi avra complida sabiduria de la muy alta trinidad.

*Revue hispanique.*



2088. Pone San Bernardo quatro maneras de hombres que merecen alcançar la gloria del cielo, los quales son el verdadero penitente, el bueno obediente, el compañero leal, el siervo fiel.

Cap. XII.

2089. Verdadera penitencia non es al sinon dolor continuo de los pecados pasados e non començar otros que llorar adelante.

2090. Vana es la penitencia que despues se ensuzia por culpa nueva.

Cap. XIII.

2091. El buen obediente da el su querer todo entero a Dios : presto para entender en Dios, presto para administrar los proximos, presto para galardonar a si mismo.

Cap. XIII.

2092. El compañero leal a de aver dos condiciones : servir a todos e non [ser] enbargoso a ninguno.

2093. Quien sirve a todos es devoto a Dios e benigno a su proximo.

2094. El que es mesurado al mundo, es siervo al señor e compañero a su proximo.

Cap. XV.

2095. El fiel siervo pasa su vida en contemplançion de Dios e en guardar de si mesmo.

2096. Para guardar a si conviene que faga el hombre con gran diligencia todo quanto pudiere.

2097. Non finque en nos pecado que non sea desleydo por pura confesion.

Cap. XVI.

2098. Examinate cada dia muy afincadamente por que conozcas e veas quanto aprovechas e quanto menoscabas, e mira quanto eres arredrado de Dios o quanto allegado.

2099. Estudia e trabaja mucho por te conocer, e enmienda tus deseos, enderesça tus obras, castiga tus demasias.

2100. Quien ama a si non deve amar a Dios, e quien ama a Dios ama al proximo.

Cap. XVII.

2101. Quando entrares en la yglesia para orar o para rezar, dexa fuera todos los pensamientos malos.

2102. Non puede ser que aquel ome fable con Dios, el qual avnque calla fabla con todo el mundo.

2103. Cada vno es templo y casa de oracion para rogar a Dios por si.

2104. Non menospreciemos nuestra oracion, pues aquel a quien oramos non la menosprecia.

2105. Piensa de Dios lo mejor que pudieres e de ti lo peor que pudieres, y cree de el y de ti mucho mas de lo que puedes pensar.

2106. Honrra grande es a Dios semejarle nos e darle reverencia.

2107. A Dios semeja quien es piadoso, e a Dios semeja quien es misericordioso.

2108. De gran guarda nos proveamos, pues Dios es presente a nos e vee quanto fazemos e dezimos e a de ser nuestro juez.

2109. Al que aqui Dios non castiga, en el otro siglo lo daña.

#### Cap. XVIII.

2110. Dios non quiere de nos otra cosa salvo nuestro coraçon.

#### Cap. XXI.

2111. Nunca podremos ser señores de nosotros mesmos, si non fuéramos obedientes a los mandamientos de Dios.

2112. Quien non es ayuntado con Dios es partido de si mesmo.

2113. Nunca ninguno es ayuntado con Dios sinon por la caridad, nin faze ninguno el mandado de Dios sinon por humildad, nin es ninguno humilde sinon por pura verdad.

#### Cap. XXIII.

2114. A quien nos castiga por la cosa que le devemos mas non por esa mesma le aborrecemos.

2115. Non ay cosa en el mundo tan contraria al hombre como cada vno a si mesmo, ca lo que nos puede empecer nuestro es e connusco lo traemos.

2116. La sobervia en el cielo nascio, mas en tal manera cayo que jamas alla pudo tornar.

2117. Poco aprovecha el hombre a si mesmo, si non aprovecha a otros quanto pudiere.

#### Cap. XXIV.

2118. Quantas mas vezes e mas sotilmente nos juzgamos, tanto mayores aborrescimientos fallamos en los rincones de nuestros coraçones.

2119. El miembro llagado, si non siente dolor muerto es, e la enfermedad que se consiente nunca puede sanar.

2120. Señal es de dañacion del anima que siente en si cosas vergoñosas e non teme verguença, e sentir cosas dolorosas e non se quejar.

Cap. XXV.

2121. Non podemos encubrir los nuestros pecados, ca do quier que ymos va la nuestra conciencia.

2122. Con nos mesmos traemos los acusadores e los juezes e los atormentadores : quien acusa es la conciencia, quien da testimonio es la memoria, e el juez es la rrazon, e el temor es el atormentador.

Cap. XXVI.

2123. Non ay menor sospecha para daño del anima de la burla que de la yra, nin ay mayor miedo en las bienandanças que en las tribulaciones.

2124. Mayor temor se deve tener del pecado escondido que del publico.

2125. El mal que de ninguno es visto, de ninguno es reprehendido.

2126. Donde no ay reprehension el fazedor va seguro, e mas seguramente se acaba su maldad.

Cap. XXVII.

2127. Al demonio pertenesce traernos las tentaciones malas, mas a nos pertenesce nin las creer nin las rescibir nin las consentir.

2128. Quando contra las tentaciones rezios estamos, venzemos los demonios, alegramos los angeles, e honrramos a nuestro señor Dios.

Cap. XXVIII.

2129. Nuestros enemigos son el diablo, el mundo, la carne; estos tres enemigos nos combaten a las vezes escondidamente, a las vezes manifestamente, e siempre maliciosamente.

2130. Muy grave peligro es aver de lidiar contra las muchas arterias del enemigo.

Cap. XXXIV.

2131. Non es ninguna cosa que pueda dar turbacion a los santos de Dios.

2132. Los manjares nos enpecen, los ayunos nos enflaquecen, la tristeza nos desgasta, los cuydados nos afligen, las riquezas nos ensobervecen, la pobreza nos abaxa, la mocedad nos faze vanagloria, la vejez es aborrecible, el diablo nos asecha, el mundo nos lisonja, la carne nos deleyta, la anima es puesta en ceguedad. Aquestos defectos padecen mas animas e cuerpos en este mundo.

## Cap. XXXV.

2134. Dios es vida por quien bivimos, Dios es esperança en la qual confiamos, Dios es gloria la qual deseamos.

2135. Do es el galardón que merecemos, ay rreynaremos.

2136. La muerte da fin a todos los vanos gozos de este mundo.

## Cap. XXXIX.

2137. Non es otra ninguna perfecta sciencia sinon a conoscimiento de Señor Dios, e aqueste perfecto saber se acaba en la gloria celestial.

## Cap. XL.

2138. En vano lee o contempla la persona si a Dios non ama.

## Cap. XLI.

2139. Qualquier que desespera la misericordia de Dios, muy gran ynjurja le faze, ca niega la caridad de Dios e la verdad de Dios, e el poderio de Dios en las quales cosas esta nuestra salud.

## Cap. XLIII.

2140. Quien quisiere ser amigo de este mundo es cierto enemigo de Dios.

2141. Quien a Dios conoce, ese le ama, e quien poco lo conoce poco lo ama, e quien poco lo ama poco lo goza.

## Cap. XLVIII.

2142. Non tan solamente el hombre es yqual de los angeles, mas avn es muy mayor porque el hombre es Dios e Dios hombre y no angel.

## Cap. L.

2143. Aquel solo loa a Dios el qual a Dios mesmo reputa el su loor, e aquel loa a Dios el qual cree e confiesa que non puede ser digno de lo loar.

## Cap. LIV.

2144. Dios nos esta aparejado para nos valer, e siempre nos es presente si nos nos aparejamos a el, nunca nos desamparara si non nos desamparamos.

## Cap. LV.

2145. Confesemos todos nuestros bienes venir por Dios e todas nuestras caydas e mezquindades vienen por nos.

## Cap. LIX.

2146. Ansi como non pasa punto nin hora que non rrecibimos beneficios de Dios, ansi non deve pasar tiempo ninguno de no lo aver en memoria en nuestro coraçon.

2147. Aquel no ama a Dios el qual en Dios nin por Dios non ama la cosa que ama.

## Cap. LX.

2148. Fizo Dios al hombre señor de todas las cosas, porque Dios fue señor de todas las cosas y del hombre.

2149. Todas las cosas del mundo fizo Dios para servicio de nuestro cuerpo, e el cuerpo para el anima, e esta fizo para el.

2150. Todo lo que se contiene de yuso del cielo es menos loable que el anima humana.

## Cap. LXII.

2151. Aquellos que de aqueste mundo son consolados non son dignos de la consolacion de Dios.

2152. Muy justa cosa es que quien participa con Dios en la tribulacion participe con el en la consolacion.

2153. Non puede ninguno gozar de este mundo e del otro nin es menester que pierda el vno por gozar del otro.

2154. Muy justa cosa es que pierda a Dios qualquier que busca consolacion fuera de Dios.

## Cap. LXIII.

2155. Non es del hombre querer todo aquello que puede nin poder todo aquello que quiera, mas en solo Dios son estas sustancias.

## Cap. LXVI.

2156. Los que aman a Dios non aman aquellos que siguen la maldad.

2157. El justo que torna a pecar es alegria de los diablos.

## Cap. LXVII.

2158. Ninguno non puede ser alimpiado en la casa non limpia, ca la manzilla de la nuestra limpieza non la podemos esconder a Dios.

## Cap. LXVIII.

2159. Los pecadores roban el rreyno de los cielos, e los fijos del rreyno son echados en las tinieblas.

## Cap. LXIX.

2160. Quien bien a Dios tiene non puede desear otra cosa, porque el es bien acabado e perfecto e en el se acaba todo deseo.

2161. Aquel que non desea todo bien soberano non desea Dios, mas desea a la criatura.

## Cap. LXXI.

2162. Como se puede conoscer aquel que el hombre non puede ver ?

2163. Dios conosce a si mesmo e ninguna otra criatura non lo puede conoscer.

2164. Ninguno non ama a Dios sinon quien lo vec, e ninguno non lo vee sinon quien lo ama.

## Cap. LXXVI.

2165. Toda cosa non cierta se guarda para el tiempo que a de venir.

## Cap. LXXVII.

2166. Al grande conviene de dar grandes cosas.

2167. Como Dios es muy grande, ansi es muy grande la su merced.

2168. Dios como es la grand merced suya, el es coronador que corona de esperança e el es su gloria mesma.

2169. Fuera de Dios non ay Dios.

2170. Alegrense los coraçones que buscan a Dios, e mucho mas los de aquellos que lo fallan.

## Cap. LXXVIII.

2171. Non es quien puede venir a la gloria perdurable sinon por fee.

2172. Muchas vezes consiente Dios que sus siervos sean tentados por tribulaciones por los provar.

2173. En las tribulaciones non traspasemos los mandamientos, e en la probedad ayamos fee en Dios, e en las enfermedades non busquemos encantador nin fechizero.

2174. Grande cosa es la fee, mas sin caridad non vale nada.

2175. Vn solo mal faze perder muchos bienes : por ende non pequemos en la obra que faze acabada la fee.

## Cap. LXXIX.

2176. El galardón del pecado es muerte, e la gracia de Dios es vida perdurable.

## Cap. LXXXI.

2177. El temor es fuente de sabiduria e faze al hombre sabidor e cuydoso.

2178. Quatro son los temores que fabla la escritura : el vno es mundanal, el otro es servil, el otro es dicho començable, e el otro es dicho casto o de fijo.

2179. El temor mundanal es temer los peligros del mundo : este temor es malo porque ayna fallesce con el mundo.

2180. El segundo temor es servil que es quando por temor del ynfierno se parte hombre de fazer pecado ; este temor es bueno e provechoso, mas non cumplido nin acabado.

2181. El tercero temor es quando el hombre comiença a fazer bien por amor de Dios e por aver la gloria del parayso, mas non por temor del ynfierno ; este es mejor.

2182. El quarto temor es dicho casto o de fijo, e es quando tenemos de herrar por nuestro señor e de pecar en el porque le perderemos ; este es el temor que nasce e deciendo de amor.

2183. Este temor de Dios es santo e pertenesce para siempre, ca solamente se teme por reverencia e por amor, e non por pena del ynfierno.

## Cap. LXXXII.

2184. La caridad hordenada es en nos quando amamos los que devemos amar.

2185. Amar el hombre el bien cumplido el qual es Dios, es buena andança e complida.

2186. El que non ama a su proximo que ve, como amara a Dios que non vee ?

2187. La caridad hermana es de Dios e de Dios nace, e el que ama a su hermano de Dios es amado e a Dios vee con los ojos del anima.

2188. Entonces el hombre es acabado quando de caridad es lleno e conplido.

2189. Tanta es la virtud de la caridad que el martirio sin ella non aprovecha nada.

2190. El hombre que non alcança caridad non puede alcançar las otras virtudes, e el que esta tiene todos los otros bienes alcança.

## Cap. LXXXIII.

2191. Aplaze a Dios la nuestra vida quando el bien que començamos acabamos.

2192. Mal para aquellos que bien començaron e non lo acabaron.

2193. Entonces el hombre es mas tentado de los pecados quando comiença a perseverar en el servicio de Dios e en enmendar su vida.

2194. Siempre estan los pecados en paz con el hombre hasta que viene a penitencia, e quando los quiere de si echar es entonces se leban tan contra el.

2195. Mucho aprovecha a los que nuevamente se convierten a Dios mudamiento de lugar para salud de sus animas, ca muchas vezes mudando el lugar se muda la voluntad, esto es quando el cometido tiene alguna ocasion por que non se puede de algun pecado partir si non muda lugar.

2196. Devemos desprender las cosas terrenales e desear las espirituales.

2197. Si el miedo de la muerte tuviesemos siempre en el coraçon, ayna despreciaríamos todas las cosas que ay en el mundo.

2198. Los cuydados de las cosas mundanales tiran los coraçones e las voluntades de las celestiales.

2199. Quien parte de si el cuydado de las cosas del mundo, siempre tiene paz con su anima.

2200. El algo de este mundo apenas se puede ganar sin pecado.

#### Cap. LXXXIV.

2201. Las buenas riquezas son las buenas costumbres e la buena fermosura e la buena vida.

2202. El vestir nin el calçar, nin sea mucho vil nin mucho presciado.

2203. Quanto mas se compone el cuerpo de fuera, tanto mas se ensuziara el anima dentro.

2204. Grand plazer toma el diablo con los paños delicados e en las demasias dellos.

#### Cap. LXXXV.

2205. La tristeza espiritual del anima torna en gozo, e la tristeza mundanal en pecado.

2206. La oracion del que esta siempre triste non a en si virtud nin puede subir ante la cara de Dios.

2207. La tristeza es vno de los pecados principales.

2208. La tentacion de la carne non tan solamente por trabajo mas por oracion se vence.

2209. Por los pecados que fezimos ayamos tristeza e por la esperança de la gloria celestial ayamos alegria.

#### Cap. LXXXVI.

2210. Por cierto Dios non ama al que menosprecia los sus mandamientos.

2211. Amar a Dios de todo coraçon es justicia e bienandança complida, e quanto a Dios el hombre mas ama, mas bienaventurado es.



2212. Amemos a nuestros enemigos por Dios e a nuestros amigos en Dios.

Cap. LXXXVII.

2213. Todos los mandamientos e toda la ley cumple el hombre que faze a los hombres aquello que querria que fiziesen a el.

Cap. LXXXVIII.

2214. Tomad los buenos castigos e non vosparedes de ellos, ca el que aborrece el castigo loco es.

2215. Non aprovecha el castigo de la lengua al entendimiento, que non aprovecha por ferida al loco o al nescio.

2216. El castigo deve ser templado, ca el que cruelmente castiga nin rescibe castigo, nin el tal castigo le aprovecha.

2217. El que mansamente castiga y con amor haze fructo y el castigado da reverencia al que lo castiga.

2218. Algunos deven ser sofridos e algunos deven ser castigados segund la manera que pecan e los pecados que fazen.

2219. Con dolor son de tajar las llagas que con blanduras non pueden guarescer.

2220. Quien con piedad non quiere ser sano nin castigado, conviene que cruelmente sea reprehendido.

2221. Como acaba cada vno el dia de su muerte, ansi sera sano o condenado.

2222. Aquellos lidian bien en este mundo que perseveran en el servicio de Dios fasta la muerte.

Cap. XC.

2223. El cuento de treynta que es el estado de los casados es el primero grado de salvacion en la yglesia de Dios.

2224. El cuento de setenta es el segundo grado : este es el de los biudos e biudas e de todos los otros que fazen vida casta.

2225. El cuento de ciento esto es el tercero grado : este es el estado de las virgines, ca por la virginidad reciben galardon de sus obras ciento tanto de gloria.

2226. La castidad es fructo de bienandança, fermosura de los santos, e sanidad del cuerpo.

2227. La luenga castidad por virginidad es contada.

2228. Mejor es la viuda o casada humildosa que virgen soberviosa.

Cap. XCI.

2229. La primera ocasion de pecar e los primeros dardos que llagan a nuestra anima son los ojos nuestros.

2230. Mejor cosa es morir el hombre que ensuizarse en pecado mortal de la carne.

2231. El coração por los ojos es preso.

2232. Entra la muerte del anima por las finiestras de los ojos.

2233. Pensemos en las penas del ynfierno e acordemonos del día del juyzio e el ardor del infierno mate al ardor de la carne e el mayor dolor venza al menor.

2234. Non fartandose el hombre de comer nin beber nin dormir, sera seguro de las tentaciones de la carne.

2235. La vianda poca e templada provechosa es para el cuerpo e para el anima.

2236. El manjar escaso e el vientre siempre fanbriento mas vale que tres días de ayuno.

2237. Aquel que ayuna bien es el que se guarda de los pecados.

2238. En tal manera governemos nuestro cuerpo que non ensobervezca, e así lo apremiemos con la abstinencia que non desfalezca.

2239. Que gloria esperamos ver en el cielo, si aquí husamos las cosas deley-tosas?

#### Cap. XCIII.

2240. La enbriaguez echa al hombre del rreyno de los cielos, e liebalo a los ynfiernos.

2241. Non te fartes de pan e non desearas el vino.

2242. De tal manera podemos beber el vino que sin sacarnos de entendimiento nin sin el estomago lo echar de si pecaremos mortalmente.

#### Cap. XCIV.

2243. Maguer que el hombre cese de mal obrar, si el mal pensamiento tiene en el cuerpo, non es sin culpa.

2244. Si plazer tomamos en los pensamientos, en ellos pecamos.

2245. Díos juzga a las animas por sus pensamientos.

2246. La consciencia del pecador siempre esta en pena, e nunca el que esta en pecado esta seguro.

#### Cap. XCV.

2247. La honrra de la justicia es callar.

2248. Dexemos el fablar baldio, e el bueno non lo alonguemos mucho.

2249. La lengua demuestra qual es la consciencia, ca de la abundancia fabla la boca.

## Cap. XCVI.

2250. Los mintrosos fazen que non sean creydos los que verdad dizen.  
2251. El primero que mintio, el diablo fue, e quien miente obra faze del diablo.  
2252. Non digas vno por la boca e fagas otro por la obra.

## Cap. XCVII.

2253. El mal que juraremos fazer non lo devemos cumplir.  
2254. Quien nunca jura nunca sera perjuro.  
2255. La verdad non a menester jura ninguna, ca por su palabra llana puede ser creyda.  
2256. El mal dezir entre los pecados mortales es contado.

## Cap. XCVIII.

2257. La embidia a en si dos ramos, el vno que se alegra con el mal del christiano, el otro que le pesa con los bienes del christiano.  
2258. Ansi que mala enbidia todas las virtudes como el fuego astraga todos los bienes.  
2259. La embidia tiña es del anima : primero remuerde al su fazedor que a otro ninguno.

## Cap. XCIX.

2260. La respuesta blanda quebranta la saña, e la palabra dura la abiva.  
2261. La palabra dulce amansa los enemigos e acrecienta en los amigos.  
2262. Tanto se muestra el hombre menos sabio, quanto es menos paciente e mas ayrado.  
2263. La saña del hombre non obra la justicia de Dios.  
2264. Echemos de nos la saña antes que el sol se ponga.  
2265. La malquerencia non se perdona por ninguna penitencia, si nos primero por amor de Dios non perdonamos.  
2266. Muy provechosa es la tribulacion de esta vida.

## Cap. CI.

2267. Non catemos quien nos alabare nin quien nos denostare.  
2268. Alabemos la lengua ajena e non la nuestra, e creamos antes a nos que a los otros de nos.  
2269. Non a ninguno que mejor pueda saber qual es que el mesmo.  
2270. Acrecentemos en nos virtudes, mas non las descubramos.

2271. El pecado manifesto ayna es sano, e el escondido crece e fazese grande.

Cap. CII.

2272. So la mano de Dios nos humillemos, por que nos ensalce en el tiempo de la tribulacion.

2273. Quien es pequeno ante sus ojos, sera grande ante los ojos de Dios.

Cap. CIII.

2274. Sin fierro podemos ser martires aviendo paciencia en nuestras animas.

2275. El pacifico sera parcionero con los angeles, e el sañado con los diablos.

2276. Grand gloria avremos si perdonamos a los que podemos enpecer.

Cap. CIV.

2277. En tres maneras nos castiga Dios nuestro Señor en esta vida. Algunos castiga por su daño así como a los malos que son ya desechados; este es el terrible castigo. A otros castiga por que sean purgados de los pecados; esto es a los buenos quando los vee errar en los mandamientos suyos. A otros castiga porque ayan mayor galardón en el parayso, así como son los justos.

2278. A algunos que son fuertes e valientes, provechosa le es la enfermedad porque no se deleyten mas que deven.

2279. Mala es la salud de la carne que trae a el hombre a la enfermedad del anima.

2280. Tres hordenes son honrradas ante Dios. La primera es quando al ome crecen las tentaciones e las rescibe segund deve. La segunda de los que fazen vidas limpias ante Dios e non an cuydado destas cosas temporales. La tercera de los que son subditos a los mandamientos de su padre espiritual e desechan de sí sus propias voluntades.

2281. Los contrarios del cuerpo remedios son para el anima.

Cap. CV.

2282. Los que aman las rriquezas jamas avran fructo dellas porque por ellas venden sus animas.

2283. La largueza sube al hombre a paraíso.

2284. Nunca fue sobervia sin cobdicia ni cobdicia sin avaricia.

Cap. CVI.

2285. Bienaventurados son aquellos que en las bienandanças e en las tribulaciones siempre dan gracias a Dios.

2286. Grand tesoro es pobreza de voluntad.

2287. Desnudos venimos al mundo porque desnudos e sin embargo subamos al cielo.

Cap. CVII.

2288. La oracion que mas escondidamente es fecha e mas sin ruido, mejor es.

2289. Non aprovecha la oracion de aquel que tiene la malquerencia en el coraçon e persevera en ella.

2290. La oracion para que sea mas oyda ante Dios a menester alas e son estas ayuno e limosna.

Cap. CVIII.

2291. Quando oramos fablamos con Dios, e quando leemos fabla el conusco.

2292. La licion nos enseña a orar e obrar.

Cap. CIX.

2293. La delectacion de la carne por trabajos se viene.

2294. Por la leccion somos enseñados, por el orar somos limpios, por el obrar somos bienaventurados.

Cap. CX.

2295. Quiso Dios que nuestra hora postrimera fuese cierta, porque siempre fuese sospechosa.

2296. El hombre sabio el pensamiento de la muerte tiene presente toda su vida.

Cap. CXI.

2297. Quien engaña al justo en su maldad caera, e los simples avran sus bienes.

2298. Los hombres pecadores aborrecen al justo e simple hombre, mas los justos catan la su salud.

Cap. CXII.

2299. El remedio para la tentacion del diablo es tornarse hombre a la oracion deuotamente con muchas lagrimas.

2300. Las tentaciones por nuestro provecho son, si las vencemos.

## Cap. CXIII.

2301. En esta vida podemos obrar bien, ca en la otra non ay manera ni tiempo de obrar sinon de rrecibir segund las nuestras obras.

2302. En tal manera biuamos, que nuestras vidas nunca se puedan acabar.

2303. Para guardar castidad enteramente aluenñense los hombres de las mujeres e las mujeres de los omes.

2304. Los ojos que se cierran con el poluo de las cosas terrenales non pueden ver las cosas celestiales.

## Cap. CXIV.

2305. Fagamos quanto Dios nos mandar e quitemonos de quanto nos defiende.

2306. En dos maneras cree hombre en Dios : por creencia e por buenas obras; e por otras dos maneras rreniega el hombre de Dios : por palabras e por malas obras.

## Cap. CXV.

2307. Entre las tres virtudes que son fee, esperança, caridad, caridad es la mayor.

2308. Non se puede por cosa mejor el diablo vencer que por amar hombre a su enemigo.

## Cap. CXVII.

2309. El hombre en que ay paciencia siempre esta pensando en las cosas que son a plazer de Dios.

2310. Rogando a Dios por los que nos fazen mal, crece el nuestro galardón.

2311. Este mundo es horno de fuego para prouar quales son buenos e quales son malos.

2312. La paz comienço es de todo bien e desechamiento de todo mal.

## Cap. CXVIII.

2313. Dios es honrra de los humildosos.

2314. El coraçón de dentro se confirma al rregimiento que paresce de fuera.

## Cap. CXXV.

2315. Aquel faze buen ayuno que guarda los mandamientos de Dios.

2316. Aquel non ayuna que tiene de las cosas de este mundo e non las parte con los pobres.

2317. Por derecho deve morir de fambre el que non se quiere fatar de la palabra de Dios.

Cap. CXXVI.

2318. La caridad acabada e verdadera tira al hombre los miedos de este mundo.

2319. Quien teme a Dios ansi ama al pobre como al rico e al amigo como al enemigo.

2320. Grand mal es del hombre que teme la muerte del cuerpo e non teme la muerte del anima que para siempre a de durar.

Cap. CXXVII.

2321. Quien da su fija a casamiento bien faze, mas el que la non da mejor faze.

Cap. CXXVIII.

2322. Dios es derecho, e todos aquellos que fazen justicia son fijos de Dios.

2323. Justicia es que devemos a Dios lo que le devemos, e al proximo eso mesmo sin falta.

2324. Amemos a Dios de todo coraçon e en nuestras obras de tal manera que el anima sea señora del cuerpo.

2325. Al hombre que faze justicia vienele quanto bien quiere.

2326. Que fara el pecador quando los justos a mala vez se podran salvar?

2327. Quando el hombre derecho faze pecado, toda su derecho es olvidada ante Dios; e quando el pecador faz justicia, todos sus pecados son olvidados ante Dios.

2328. Como devemos dar gracias a Dios por la salvacion de los justos, ansi devemos loar la condenacion de los pecadores.

2329. Dios ama al anima del justo mas que al cielo nin a la tierra nin al sol nin a la luna; todas estas cosas Dios fizo para servicio del hombre.

Cap. CXXIX.

2330. Fazer limosna es aver hombre misericordia de si, ca quien de si non a misericordia, como la avra de los otros?

2331. La limosna que el hombre a su anima debe es caridad e misericordia.

2332. Nueve son las obras de misericordia, las cinco corporales e las quatro espirituales. De las corporales la primera es dar de comer e beber a los pobres. La segunda dar de vestir e calçar a los pobres. La tercera dar posada al que la a menester. La quarta visitar a los enfermos socorriendoles con lo que an menester. La quinta es socorrer a los muertos e mas de grado a los pobres que a los ricos. La primera de las obras espirituales es perdonar el hombre a todos sus enemigos por amor de Dios. La segunda es tornar los sobervios en humildad por enxemplo de buenas obras e buenas palabras. La tercera es tornar al hombre loco en su seso, esto es a los que andan herrados de la buena carrera. La quarta es mostrar al hombre nescio la derecha carrera en el servicio de Dios.

## Cap. CXXX.

2333. Non amemos con palabras, mas con obras e bondad.

2334. Non deys al pobre del aver mal ganado, mas dalde de lo vuestro propio, ca de lo al non plaze a Dios.

2335. Las rriquezas terrenales [non] son rriquezas si non se vsan como se deven husar.

2336. Non ay ninguno tan pobre nin tan cuytado que non pueda fazer limosna en fecho o en buena palabra.

2337. Vno de los denuestos que el perlado puede aver, es llegar thesoros.

2338. Mas vale confortar las almas de buenas palabras que fenchir los cuerpos de buenas viandas.

2339. Las rriquezas que el hombre tiene demas de lo necesario, non son suyas mas son de los pobres.

2340. Non creamos que valemos mas que aquellos a quien fazemos limosna.

2341. Mejor es amar hombre a sus proximos que non fazer limosna.

## Cap. CXXXI.

2342. Los cristianos son casa de Dios, e avnque no sea por nos mas por su amor, non devemos menospreciar nuestras animas.

2343. Locura es el hombre amar otra cosa ninguna mas que a Dios.

## Cap. CXXXIV.

2344. Mejor es convertir al malo publico ante todos que amarlo en escondido.

2345. Aquellos que saben la palabra de Dios e non castigan a aquallos que estan en pecados e los dexan morir en ellos, Dios les dara su muerte en el dia del juyzio.



2346. El predicador non deve aver vergueña de falar aquello que el falla en la santa escriptura, e non deve dezir otra cosa allende ninguna.

2347. Aquellos deven castigar a los otros que primeramente quitan de si los pecados.

2348. El hombre que bien enseña e mal obra confonde a si mismo.

2349. Condenado es el que tiene silencio e puede enseñar a los otros e non los enseña.

#### Cap. CXXXV.

2350. Non juzgues segund la vista, mas juzga segund derecho jyzio.

2351. El que loa la palabra de Dios e non la faze, el mesmo se juzga.

2352. Cada vno pare mientes en si mismo en juzgar.

#### Cap. CXLI.

2353. El que quiere ser sabio en Dios sea primeramente loco al mundo, ca el saber de este mundo locura es ante Dios.

2354. Como el arena es vil en comparacion del oro, asi el oro es bil en comparacion de la sabiduria buena.

#### Cap. CXLII.

2355. El temor que a Dios devemos tener non a de ser asi como el que a el siervo a su señor, mas ansi como aquel que a el fijo al padre, temiendole con verdadero amor e con reverencia convenible.

#### Cap. CLII.

2356. Dios non tienta a ninguno, mas a cada vno tienta su cobdicia, e la cobdicia quando concibe pare pecado.

2357. El pecado quando es consentido engendra muerte.

Fin.

#### AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS DE GRANDES SABIOS.

2358. Vituperosa es el amistad que a los ombres obliga a ser virtud.

2359. A todo capitan pertenescen quatro cosas : sciencia, esfuerço, actoridad e buena fortuna.

2360. Ansi trae daño la luenga paz como la luenga guerra.  
2361. El vicioso e el lazerado amos mueren, mas los buenos fechos siempre biven.  
2362. Quien gran fecho quiere fazer, por grand trabajo a de pasar.  
2363. El diablo non tiene poder de fazernos algund mal si nos non le damos lugar.  
2364. El amor es la cosa del mundo que mas faze perder el miedo.  
2365. De aquello que el hombre se contenta, aquello tiene por mejor.  
2366. Del grand mal se faze el grand bien, e del grand bien viene el grand mal.  
2367. La heredad de los buenos es lealtad.  
2368. Culpa tiene el servidor quando su señor yerra.  
2369. La cosa que mas al señor cumple es el buen consejero.  
2370. En el consejo yaze el bien e el mal del señor.  
2371. Por mal consejo podemos fazer vn yerro, que nunca por pelea que fagamos los podamos cobrar ni emendar.  
2372. El buen consejero non deve aver miedo nin vergüenza a su señor.  
2373. Vn grand principe se puede perder por vn mal consejo.  
2374. Non puede lidiar el hombre que contra derecho va, porque Dios es contra el.  
2375. La cosa fuerte muy ligera es de fazer al que esta en grand cuyta.  
2376. Quien faze derecho non deve perder.  
2377. La mala fortuna mucho es de temer.  
2378. En tu juyzio sei misericordioso a los chiquitos en hedad e en saber.  
2379. Como tu feziste a tu padre, asi fara a ti tu fijo.  
2380. Mejor es buen nombre que muchas riquezas.  
2381. En la mala voluntad esta el pecado.  
2382. Ministro de Dios es quien mata los malos.  
2383. Ajeno es todo lo que mal se posee.  
2384. Quando ayamos de fablar, nin devemos dezir la falsedad nin callar la verdad.  
2385. Guay de aquel que dize del bien mal e del mal bien !  
2386. Callara el maldiziente si quien le oyere se parare tryste e cuydoso.  
2387. La obra virtuosa mas esta en la yntencion de dentro que non en la obra de fuera.  
2388. Non guardemos los dineros, pues ellos non guardan años.  
2389. Estar con muger e non conoscer muger, mayor milagro es que resucitar vn muerto.  
2390. El diablo es el principe donde la saña rreyna.  
2391. La saña afoga la razon e non mira justicia nin escoje verdad.  
2392. La saña las amistanças rompe, e al sabidor faze ynocente ser.

2393. Quien dize lo que quiere oye lo que non quiere.
2394. Muy mayor esperanza es de tener encobrar por amigo a quien por fecho quesimos matar que a quien por dicho quesimos dañar.
2395. El hombre ynpaciente mucho ensalça su locura.
2396. Mas gloriosa cosa es desechar la ynjuria callando que vencerla rrespondiendo.
2397. Non nos maravillemos por que los hombres nos ynjurien nin enojen, pues nos contra Dios ansi lo fazemos.
2398. El mucho comer o daña a quien lo come o le faze estar triste.
2399. Son de matar los vicios de la carne por abstinencia, mas non la carne.
2400. La temprança es madre de todas las virtudes e la enbriaguez madre de todos los vicios.
2401. Mejor es rrecibir daño por dezir la verdad que por lisonja recibir beneficios.
2402. Raiz e madre de desesperacion es el vagar e la pereza.
2403. Propia cosa es al hombre en esta vida presente el trabajar, porque de su nascimiento es hordenado para trabajo.
2404. Como el ave quando non vuela en todo lugar esta en peligro, ansi el hombre en la ociosidad es tentado de los vicios e se a de perder.
2405. El cielo es galardón e merced de los que bien obraron.
2406. Non podemos mucho fazer porque non lo queremos fazer.
2407. La ociosidad es sepultura del hombre bivo.
2408. El coraçón del sabio esta donde esta la tristura, e el coraçón del loco esta donde esta el alegria.
2409. La quenta que se aluenga faze oluidar muchas cosas.
2410. Los dineros son el dios de los avaros.
2411. Quien a Dios ofende en el traspasar de vn mandamiento, culpado es en todos.
2412. Falsamente se llama christiano aquel que a el nombre de Christo sin las obras.
2413. Aquel que non ofende de palabra acabado varón es.
2414. Toda la natura de bestia se doina por la natura de hombre, mas la lengua nunca la puede el hombre domar.
2415. La justicia tiene dos partes : la vna es non fazer mal, e la otra es fazer bien.
2416. Jurar de fazer mal non es de guardar, e quien lo juro queda perjuro.
2417. Las hobras que se fazen por piedad, honestas son de fazer en todo tiempo e lugar.
2418. Mucho pecan los padres que non doctrinan sus fijos en la ley de Dios y en actos virtuosos.
2419. Eso mesmo pecan los padres que toman delectacion en los pecados e maldades que fazen los fijos.

2420. Mayor reverencia devemos a nuestros padres que a los señores de quien recibimos bienes temporales.

2421. En todas las cosas, tanto que non sean contra Dios, devemos obedecer a nuestros padres.

2422. La tierra donde justicia mora, non tan solamente humana, mas divina angelica santa se puede llamar.

2423. La virtud es propio oficio del noble coraçon.

2424. Las cosas de gloria e fama son cercanas de la condicion del anima, por ser perpetua.

2425. Quien por honrra toma cargo de la cosa que non sabe bien fazer, mas es difamacion e vergueña suya que gloria nin onor.

2426. El mayor bien de esta vida es buena fama.

2427. En la covardia de los cibdadanos e en la justizia de la cibdad esta el bien de toda la republica.

2428. Aquello que fallece a cada vno que apartadamente bive, en la comun ayuda e en la compañía de los muchos lo alcança.

2429. Como quier que la cibdad non abaste a si mesma, non es de la nombrar cibdad.

2430. De cada cibdad aquesto es propio, contener en si cumplido abastimiento de las cosas que son menester para el vso de la vida.

2431. La cibdad que en si tiene labradores oficiales e defensores, tiene cumplimiento de cibdad.

2432. Mayor cosa es por derecho librar al hombre acusado sin culpa que librarlo por batalla.

2433. La fama nunca de todo en todo es vana.

2434. Non es tiempo de paz en la cibdad quando fuerça se faze a los cibdadanos della.

2435. Aquellas cosas deshonrran la cavalleria que son contrarias al oficio de cavallero e a su profesion.

2436. Como el oficio de cavallero sea de guardar sus cibdadanos, non ay cosa que menos sea de consentir que quando el cavallero faze fuerça o ynjurias.

2437. Muy grave cosa es que de donde aya de venir la salud e donde se espera, de ay venga la enfermedad.

2438. Las ynurias que los otros hombres fazen a los cibdadanos malas son, mas las que el cavallero faze son peores e mas que malas.

2439. Traydor es aquel que da a los enemigos la cosa que le es prometida e dada en guarda.

2440. Honesto es todo aquello que bien e loablemente e por virtud es fecho e dicho.

2441. Nunca sera bienaventurado quien temiere a la fortuna.

2442. Toda virtud es firmacion e deseo del anima.

2443. Todo hombre se deve guardar que el vino no le engañe so semejança de virtud.

2444. La osadia fecha sin consejo non es fortaleza, ante es locura.

2445. Ansi es vicio temer las cosas que non son de temer, como non temer las cosas que con rrazon son de temer.

2446. Justa razon es de aver temor en los peligros, pero en tal manera que, si se deven sufrir, la razon vença e sobrepuje al temor.

2447. Antes deve el sabio sufrir la honesta muerte que la torpe vida.

2448. Virtud es dicha de este nombre « viro » que quiere dezir « varon », el qual nombre parece señalar alguna cosa firme e fuerte.

2449. Como la fortaleza nos torna de la fuyda, ansi la tenperança nos constriñe que non fagamos las luxurias.

2450. La fortaleza nos manda que vamos a las batallas ; la tenperança manda que nos guardemos de las deletaciones que nos son comunes con los otros animales.

2451. Grande cosa es poner freno a las cosas.

2452. El avaro e escaso a muy grande cobdicia de ganar e procura de despende lo que deve ; el prodigo es desatado en el ganar e derramador en el dar ; el medio de estos dos es dicho franco, ca mira en que lugar e quando e quanto a de tomar e de dar.

2453. Ay otros hombres viciosos que honestamente podian conseguir las honrras e oficios e por negligencia o descuydamiento de alma dexanlas pasar e non curan de ellas : estos tales son como los prodigos en el gastar, dando las honrras a quien non conviene de darlas por quitarlas de si ; el medio de estos dos vicios es la graveza que quiere dezir templamiento, por el qual non ligeramente mas con graveza e pesadamente se ynclina a qualquiera destas dos cosas ; pero, mal por mal, mejor es ser hombre mas llegado a la negligencia o descuydamiento que a la ambicion o demasia.

2454. Tanto quanto alguno en si es mas bueno, tanto a mas trabajo del mal fecho de otro.

2455. El oficio del caballero en las batallas es.

2456. En el saber es la certidumbre del bien.

2457. Para bien aprender el hombre qualquier sciencia, a de ser libre de toda premia e de todo cuydado.

2458. El consejo que por muchos viene, muy tarde se acuerda.

2459. El saber es vida, e la necedad es muerte.

2460. Si por bondad es contado al poderoso en perdonar al culpado las pequeñas culpas, muy mayor honrra gana si perdona las mayores culpas e grandes.

2461. Quanto es mayor el hierro que el herrado fizo, tanto es mayor la alabança de aquel que perdona.

2462. Muy mejor cosa es buena servidumbre en paz, que mala franqueza con guerra e con mala ventura.

2463. Dios siempre ayuda al buen hombre en los grandes fechos, e mayormente al que es suyo.

2464. El hombre que se obligo a fazer mayor cosa que puede complir, o se fara mintroso por no la fazer, o si en ella porfia se a de perder.

2465. Cinco cosas son que enbargan al juez de fazer derecho : miedo, malquerencia, amor, temor e verguença.

2466. La mujer en sombra de su marido deve bivar, e non en otra ninguna.

2467. Quien pierde el saber de este mundo pierde la parte que en el tiene.

2468. Para que quiere la vida de este mundo quien en cuyta bive ?

Fin

#### PROVERBIOS DE SENECA LLAMADOS VICIOS E VIRTUDES.

##### De Justicia.

2469. Justicia es virtud por la qual el justo satisfaze a cada vno segund conviene, ansi primeramente a Dios como al proximo.

2470. La Justicia es hordenança derecha en dezir e en fazer.

2471. El pecar es vn arbol que el fruto suyo es pena.

2472. Todos somos locos e acusamos vnos a otros de locura.

2473. Aquel es justo que non es tomado en lo que a otros reprehende, e prueba lo que bien dize obrandolo bien.

2474. Grand piedad es castigar los pecados, e mas perdonando que vengando.

2475. Gran denuesto es al alcalde quando el culpado es absuelto.

2476. Por dos cosas se deven dar las penas : por endereçar a aquel que fizo mal o porque la pena del faga a los otros mejores.

2477. Pues avemos de morir, muramos derechos e non vencidos, derechos e non ricos.

2478. Justicia non es parte de virtud, mas es toda la virtud ; e lo que es sin justicia non es parte del mal, mas es todo mal.

##### Prudencia.

2479. Prudencia es virtud por la qual el prudente obra discretamente

eligiendo lo bueno e lo mas bueno, esquivando lo malo e lo mas malo, proveyendo cerca las cosas posibles e non posibles, provechosas e non provechosas.

2480. Antes de la vejez se deve castigar el bien bivar, e en la vejez el bien morir.

2481. Quien quisiere en su coraçon aver reposo, a de ser pobre o semejante a pobre.

2482. Por que podamos sufrir el mal, seremos mesurados en el tiempo del bien.

2483. Hordena lo presente, mira lo que puede venir, remiembra lo pasado.

2484. A las vezes demandamos afincadamente lo que refusariamos si alguno nos lo ofreciese.

2485. Como aprendimos hablar, ansi aprendamos a leer, ca non es menos provechoso el bien callar donde deve que el buen callar do conviene.

2486. Demanda consejo a los sabios mancebos, e dalo a corregir a los sabios viejos.

#### De Magnanimidad.

2487. Magnanimidad es virtud por la qual el magnanimo su animo fortifica contra pecados, porque pueda conseguir virtudes, e demandar altas cosas porque las meresce.

2488. Con grand furia de si bive el magnanimo, libre, alegre e sin temor.

2489. Non ay cosa tan espantable como el temor mesmo.

2490. Non tan solamente el magnanimo non temera los vanos temores, mas avn no temera los verdaderos.

2491. El varon fuerte non fuye de esta vida, mas sale della.

2492. Quien al cuerpo sirve non es libre, aunque algund amor le devemos, mas non servicio.

2493. Vida reprehendedera faze coraçon medroso.

2494. Nunca puede ser el peligro vencido salvo con peligro.

2495. Mejor es obedescido el que señorea floxamente que el...

2496. El seso del Rey deve ser su privado, ca quando bive de seso prestado, el que se lo presta rreyna.

2497. El fuerte non teme la muerte por las cosas nobles; flaco es quien no la teme por las viles ganancias.

2499. La verdadera fortaleza es tomar el medio entre covarde e atrevido.

2500. So feo cuerpo muchas vezes asiento la natura noble coraçon e bienaventurado yngenio.

2501. De poco seso es aquel que se maravilla de lo que en breve tiempo puede ser mudado.

2502. Mejor es aver vn mal vicio entero que aver vn poco de cada vno de todos.

2503. Non te ayas por tal como te nombraren, mas por tal como tu sabes que eres.

2504. Non loes mucho tus cosas, nin te maravilles de las ajenas.

2505. Tan triste cosa te sea ser alabado de los torpes como si fueses alabado por torpeza si la fizieses.

2506. Quien te rreprehendio si lo meresciste fizote pro, si non lo meresciste quisote aprovechar.

2507. Guardemos los movimientos de nuestro coraçon e de nuestro cuerpo, que los comienços en nuestro poder son.

#### De Temperança.

2508. Temperança es virtud por la qual tiempla las cosas humanas por el deseo que a de las divinas.

2509. Sey compañero a pocos e derecho a todos.

2510. Teme la muerte e desprecia la en el medio del deleyte.

2511. Non cobdicies mucho todo lo que es llamado bueno, nin temas mucho todo lo que es llamado malo.

2512. Do quier que te escondas te faran rruydo los males humanales, avnque no te fieran.

2513. Muy poderoso es el que tiene a si mesmo en su poder.

2514. Dulce cosa es auer dexado todas las codicias, e non es agra alcançar aquello que dexate de codiciares.

2515. Corronpense las uirtudes con el mas e con el menos, e conseruanse con el medio.

#### De Fee.

2516. Fe es uirtud por la qual el fiel cree ser verdadera aquella cosa la qual non siente por el sentido ni entiende por el entendimiento, por la qual cree que merece galardón.

2517. Non desames aquel que se tiene con la uerdad, nin lidies con aquel que es armado de la fee.

2518. Cata en ti mesmo e non fies tu alma de qualquier confesor ni el cuerpo de qualquier físico, duda tu en lo que la fee e la melezina duda.

2519. Non es ninguno bueno sin Dios, ni husa bien sin la su ayuda.

2520. A todos deuemos fee. avnque ninguno no nos la guarde.

2521. Si queremos siempre querer e creer vnas mesmas cosas, conviene que creamos e queramos siempre lo uerdadero.



## De Esperança.

2522. Esperança es uirtud por la qual el esperante espera de Dios ayuda, perdon, galardón, gloria.

2523. El que espera a la muerte sienpre sera esforçado, e el que espera la uida sienpre sera temeroso.

2524. Esperemos del mal lo que merecemos e del bien lo que no merecemos, porque el bien deçien de Dios e el mal de nos mesmos.

2525. Torpe esperança es esperar beneficios de Dios, biuiendo contra lo que a el plaze.

2526. Esperar en los rreyes es esperar en lo mas puro de la uentura e tambien en lo mas peligroso.

2527. El coraçón angosto haze la lengua anisa(?), e el corto saber faze la esperança angosta.

## De Caridad.

2528. Caridad es uirtud por la qual el caritatiuo ama a Dios sobre todas las cosas e a su proximo ygualmente que a si, en Dios e por Dios.

2529. Si amasemos a Dios quanto el nos ama, muy alta perfiction seria la nuestra e seria ygual la criatura a su criador.

2530. Mejor es en el pueblo la amistança que la justicia, porque los amigos non an menester juez e los justos an menester amistança.

2531. La natura nos faze parientes a todos como nos enjendrase de vnas mesmas cosas, e así somos miembro de vn cuerpo grande.

2532. Mejor es aprouechar a los malos por amor de los buenos, que fallecer a los buenos por dañar a los malos.

## De Avaricia.

2533. Avaricia es pecado por el qual los hombres son aredrados de su fin, que es servir el hombre justamente e prudentemente.

2534. Consideremos non qual sea cada cosa, mas de quanto prescio.

2535. Nunca vi hombre mas fuera de razon llamado bienaventurado que el rrico avariento.

2536. Nunca dexaremos de ser avarientos si atendemos fasta non aver que cobdiçar.

2537. Caer la rriqueza en avaro, es caer oro en tristura.

2538. Procurar mucho las cosas de su heredero, es como la bestia que va cargada de oro e come paja.

## De Gula.

2539. Gula es pecado con el qual el goloso tira de si abstinencia e temprança por mucho comer e beber con apetito desordenado.

2540. Mejor cosa es aver fartura en la mengua que fambre en el abundamiento.

2541. Aparejarnos devemos antes del menester contra lo que puede hazer la ventura, provando algunas vezes aspera vianda e mal vestir e recibir sinrazon.

2542. En tal manera hordenemos nuestra garganta como aquellos que non deven bivar por el cuerpo, mas comer porque non podemos bivar sin cuerpo.

2543. Quieres despreciar los deleytes de los muchos comeres? Para mientes que tal es su salida.

2544. El vientre bien acostumbrado e sofrido non puede ser apreciado.

2545. Acostumbremos a las cosas chicas de las quales non podemos caer.

## De Luxuria.

2546. Luxuria es pecado con el qual el luxurioso desbia el juramento carnal de la horden de matrimonio e de la final yntencion.

2547. Los caçadores arman a las aves lazos e las mujeres a los hombres, e ansi caen los vnos como los otros.

2548. Mucho nos deshonorramos con las obras que fazemos, en que somos yguales con las bestias; por ende vsamos dellas en escondido.

2549. El hombre celoso condicion tiene de muger mas que de varon.

2550. Luxuria es juyzio de libiandad e oficio de locos que estan de balde.

2551. La fermosura del hombre es en el entendimiento, e el entendimiento de la mujer es su fermosura.

## De Soberuia.

2552. Soberuia es pecado con el qual el soberuioso demanda honrra que le non conviene e quiere agraviar a quien non lo meresce.

2553. El cabdal de los locos es sobervia, e el cabdal de los sabios es sofrimiento.

2554. Non vses de las manos en las cosas que la lengua puede satisfacer.

2555. Algunos son tan sobervios en el recibir beneficios como otros en darlos.

2556. Sobervia faze quien publica el bien que fizo o al que libro de peligro, e quando el que lo recibio se remiembre de ello por si parecele vida, e quando el que lo fizo ge lo dize parecele muerte.

2557. Que mayor sobervia faras al proximo que colgar su vida en amargura de luenga dubda?

2558. Al que les fecha sobervia, con paciencia le cumple vengarse.

2559. El beneficio dado con sobervia es llamado agro e la fambre lo faze rescibir.

2560. Dulce es e sin sobervia el que da e non quiere gracias e en tanto que dio olvido averlo dado.

2561. Los que se matan con sus manos sobervia fazen a si mesmos e a la muerte porque le toman su oncio, e quien a la muerte faze agravio tambien faze agravio a su vida.

#### De Acedia.

2562. Acedia es pecado con el qual el perezoso a pereza e negligencia en fazer bien e esquivar el mal, e pesale del bien del otro e a plazer de su mal.

2563. La maldad beve la mayor parte de su begnino, e la pereza ella se trae todo su daño.

2564. Non es cosa perdida que menos se pueda cobrar que es el tiempo, ca todas las cosas son ajenas a nos salvo esta.

2565. Ayamos freno para nos refrenar de locura, e espuelas para aguijar la pereza.

2566. Si tan perezosos fuemos en el mal como en el bien, comienço terniamos de ser buenos.

2567. Muy torpe es la vida que por pereza o mal vagar viene.

2568. El vagar sin letras, sepultura es de hombre bivo.

2569. La folgura del perezoso toda es trabajosa.

2570. Quando ovieres pereza en fazer lo que cumple a otro, non te maravilles si otro oviere pereza en fazer lo que cumple a ti.

2571. El perezoso escarnece de diligencia en su trabajo, e el diligente del perezoso en su necesidad, e el astrologo escarnece de ambos e el philosopho de todos.

#### De Embidia.

2572. Embidia es pecado con el qual el envidioso desea non justamente los bienes e honrras de otro, e a dolor en el coraçon por los bienes ajenos.

2573. Muy vil yerro es enbidia e della se siguen muchos males, lo qual nos trabaja mientra nos tiene.

2574. Muchos achaques falla el embidioso para dezir del bien mal e del mal bien.

#### De Yra.

2575. Yra es pecado con el qual el ayrado ata e enlaza su libertad, la qual

devria refrenar por boluntad hordenada so paciencia, e por ende aborrece al bien e desea el mal.

2576. Con la saña cobdicia el sañoso pena para otro, e dalas a si mesmo.

2577. Con consejo venceremos mejor que con saña, e con paciencia sanaremos la enfermedad mejor que con mal fisico.

2578. El que tarde rresfria su saña es malo para ser compañero, e el que tarde se ensaña es bueno para ser señor.

2579. Quando quisieres negar la cosa, sea negada sabiamente e no ayrado nin sañoso.

2580. Amando vn hombre a otro, le mata quando le enciende o ayuda a le ayrar.

2581. De otro comience la saña e de ti la concordia, si quieres ser contado en el numero de los cuerdos.

2582. En lo que el hombre ama siempre es la saña mintrosa, e en lo que desama siempre es verdadera.

2583. Non sabe castigar quien con saña castiga, nin es castigado el que non lo quiere ser.

2584. Quando el sañoso se ensaña, fuera esta de su cuerpo mesmo ; e quando el bueno se ensaña, grave mal es.

#### PROSIGUE SENECA VICIOS B VIRTUDES.

2585. Muertas son las fuerças sin su exercicio.

2586. Vn galardón non muchos meresce.

2587. El que ayuda a los suyos, del mesmo es el provecho.

2588. El que muere por su amigo, non le consiente el coraçón bevir.

2589. De loar es el que obedece a su mayor avnque non faze mas de lo que deve.

2590. Non es de loar en que ay reprehension alguna.

2591. La virtud non se puede mezclar con crueldad.

2592. Los que obran grandes fechos por la fama, ese es su galardón.

2593. Grand bien faze el que vence la cobdicia, pero fazer mas e allende es demanda de aquel que es hombre.

2594. La fortaleza es grand virtud si se junta con prudencia.

2595. El que muere por la verdad gran galardón merece.

2596. Den grandes gracias al que muere por la salud del pueblo.

2597. Mala presumption da de si el que con su gloria quiere escurecer la ajena.

2598. Aquel es honesto que non a ninguna fea tacha en si.

2599. Virtud es segund natura aquello que concuerda con la rrazón.

2600. Todas las virtudes son en el hombre por natura, que virtud por natura se ajunta con el anima.
2601. Sabiduria grande faze quien fortifica su coraçon en buenas obras.
2602. Vn solo dia vale mas sabiduria de vn sabio que luenga heredad de vn loco.
2603. Non ay maldad sin trabajo, ni virtud sin plazer.
2604. El alumbramiento cumplido de virtud non esta fuera de nos.
2605. Non perdemos los deleytes, mas mudanse las voluntades del coraçon al anima e del seso a la conciencia.
2606. El alegria del coraçon es ansi como fuente de agua que nace dentro en casa.
2607. Desprecia las cosas que resplandecen de fuera, e toma alegria de ti.
2608. Virtudes por si fazen al hombre bienandante, e raçon derecha cumple la buena andança al hombre.
2609. El coraçon del hombre es cercado de virtudes.
2610. Si orgullo e malquerencia abaxan el rreyno, ansi virtudes lo ponen en paz e en gloria.
2611. El hombre sabio apreciado mas vale que vna hueste mala.
2612. El coraçon del sabio es ansi como el mundo el qual es sobre la luna e donde siempre ay claridad.
2613. Ninguna cosa ay mas pura que el coraçon do mora Dios.
2614. Alegria trae claridad quando es con bondad mostrada.
2615. Ninguno puede ser sabio sinon por gran tiempo e por muchos ensinamientos de muchas cosas e por grande hedad.
2616. Por mal es en la tierra quien en su vida non crece.
2617. Non es fuerça que el hombre sea moço por su hedad si tiene de bondad fartura.
2618. El siervo non deve aver señorio sobre el principe, e por ende el malo es siervo de sus maldades.
2619. Cada vno es atado con las cuerdas de sus pecados.
2620. Los malos son atormentados en sus coraçones por las cobdicias, y el coraçon que mal hordenado es siempre rescibe pena.
2621. Asi como la buena mujer se deleyta quando engendra hijos, ansi se alegra el anima de obrar virtudes como aquella que de su naturaleza alcança fruto.
2622. Non es tanta nobleza la que por linaje viene como la que se gana por aquel que sube sobre las cosas humanales, e tal como aqueste es verdaderamente noble.
2623. El desastrado coraçon e de gran linaje es ansi como olla de tierra dorada de fuera.
2624. Bienaventurada es la tierra que a noble señor e la razon le da nobleza e abaxa todas sus maldades.

2625. El que es noblecido por natura en virtudes, aquel es noble señor.
2626. La mas alta nobleza es claridad de bondades.
2627. Virtud es de dos maneras : la vna contemplativa y la otra moral.
2628. Todas las cosas desean algun bien, e aquel es su fin.
2629. Virtud contemplativa sigue acabada fin, ca establece el anima sin fin.
2630. Virtud moral establece el coraçon de la virtud contemplativa : por ende es primera la virtud moral que la contemplativa.
2631. La virtud moral es como materia por donde viene a la virtud contemplativa.
2632. Por virtud moral venimos a bien acostumar a nos e a las cosas temporales, e por ella nos aparejamos para servir e amar a Dios por siempre.
2633. La virtud contemplativa a tres partes : fee, esperança, caridad.
2634. La virtud moral es partida en quatro miembros, que son prudencia, temperança, fortaleza, justizia.
2635. La prudencia es fundamento de vnas e de las otras, ca sin saber non puede ninguno bevir bien con Dios nin con el mundo.
2636. Prudencia es virtud del entendimiento e conocimiento de nos.
2637. Prudencia es forma de nos y es governmento de la rrazon.
2638. Sin consejo de prudencia non se pueden bien entender las cobdicias e las obras que son de fuera, e asi todas las virtudes son ayuntadas en vno, e ninguno non puede aver complimiento de la vna sin la otra, nin de la otra sin cada vna.
2639. Non puede ser fuerte nin justo el que no es templado.
2640. Prudencia non es otra cosa sinon gran seso con mucho saber.
2641. Prudencia es conocimiento del mal y del bien, y ella va delante de las otras virtudes y es luz que muestra a las otras la carrera, e ella da el consejo e las otras tres fazen la obra.
2642. El fecho bien ordenado, siempre el consejo va delante la obra.
2643. Antes te conseja que comiences alguna cosa, e quando fueres conseyado, despacha el fecho.
2644. Poca va en las armas de fuera si el consejo non es de dentro para nos guardar, ca ninguno non puede conocer el bien salvo por el conocimiento del mal.
2645. Con todas tus riquezas compra sapiencia, que es mas preciosa cosa que ningund tesoro.
2646. Quien quisiere aver la prudencia averla a por rrazon, y ella avida concordara todas las cosas derecho.
2647. Todas las cosas piensa antes que obres, e pon en horden la dignidad dellas segund su natura y non segund tu apetito.
2648. Si quisieres aver saber, sey siempre vno en todos lugares e non te mudes por los variamientos de las cosas.

2649. Sey tal como la mano, que siempre es vna, abierta e cerrada.
2650. Non des tu consejo presto, mas ten tu conciencia colgada, que cosas ay que parecen ser verdaderas y non lo son, y otras que parecen creybles y son falsas.
2651. Si quisieres ser sabio, debes cuydar todas las cosas que deven acaecer e pensar en tu coraçon todo aquello que puede venir.
2652. Non fagas cosa arrebatadamente que antes non fagas prueba.
2653. Mira tanto fasta que ayas dubda, porque non comiences cosa en que aya mal o verguença.
2654. Al sabio hombre non lo puede contrariar engaño, ca non puede ser engañado.
2655. Las tus opiniones sean ansi como ciencias.
2656. Tu pensamiento sea cierto e firme y tu palabra non mintrosa, mas tal de que pueda hombre tomar enxemplo e castigo.
2657. Da testimonio a verdad e non a mentiras.
2658. Piensa antes que prometas.
2659. Quien quisiere ser sabio hordene su coraçon segund el tiempo.
2660. Hordene las presentes cosas e las por venir, e niembre las cosas pasadas, ca aquel que non piensa en ellas faze su vida non sabia, e quien non se provee de las cosas que an de venir toma yerro con ellas.
2661. Pon en tu coraçon las cosas que an de venir, tan bien las buenas como las malas, en guisa que puedas sufrir las malas e templar las buenas, por que dexen folgar tu coraçon ; pero guarda que aquella folgura sea en pensamiento de sapiencia e honestidad.
2662. El sabio non enpeora por su folgança, si alguna vegada en su coraçon es afloxado nunca por eso desata nin quiebra la sog a o ligamiento del saber.
2663. Apresura las cosas tardias e las que tienes entre las manos del libro, e tiempla de guisa que sepas de qual parte debes partir o començar las cosas o como las debes acabar.
2664. Por las cosas llanas e abiertas debes entender las estrechas, y las pequeñas por las grandes, y las cercanas por las lueñas, y por la vna parte de ellas entender la otra.
2665. Non des testimonio de aquello que oyes, mas cata aquellos que lo an dicho.
2666. Demanda aquello que pueda ser fallado, e tu desea tal cosa quando estas en tu cabo que puedas desear delante todos, e non subas a tan alto lugar que te convenga descendir.
2667. Mientras estas en buena andança, consejate como podras aver la vida perdurable, que ansi te mantendra Dios buen lugar firme e buena andança.
2668. Non te muevas ligeramente, mas cata el lugar donde debes ir y fasta ado, por que en esta virtud son metidos los saberes y todos los enseñamientos, y conoce que es el tiempo pasado por memoria.

2669. Todas las cosas que son a nos estremas por natura, nos faze la uentura llanas e sagradas.

2670. El falso amigo en el consejo lisonja, porque el caymiento del aconsejado sea mas breue.

2671. El malo llora quando vee llorar a su amigo, mas de su mal no se duele.

2672. Antes que comiences a fablar, piensa en tu coraçon quien eres e que es lo que quieres hablar, e guarda si la razon que dezir quieres pertenece de fablar a ti o a otro : si a otro pertenece non te entremetas en ella.

2673. Non barajes por las cosas que te no agrauan ni dañan.

2674. Quando el onbre es buuelto con saña, no haze al sino desmesura.

2675. Saña enbarga el entendimiento que no pueda ver la uerdad.

2676. No te turbes por deseos en manera que tu voluntad no consienta la rrazon.

2677. Quien no puede constriñir su espiritu en fablando, es semejante a la ciudad abierta.

2678. Quien non sabe callar non sabe hablar.

2679. Muy alta uirtud es constriñir la lengua.

2680. Aquel es lleno de Dios que se puede callar constriñido por rrazon.

2681. Quien guarda su boca guarda su anima, e quien no cata sus dichos sentira dolor.

2682. Antes que el onbre por otro sea juzgado, el mesmo se deue juzgar e ordenar.

2683. Nunca fagas lo que denuestras, ca fea cosa es quando la culpa cae en el que enseña.

2684. Bien dezir e mal obrar es gran uituperio.

2685. Para bien fablar todo onbre diga aquello que bien sabe e no nias.

2686. El onbre de buen entendimiento rresponde a lo que sabe e calla a lo que duda.

2687. Non fagas las cosas en que ay duda si es bien o mal, ca la bondad por si mesma reluze e la duda de maldad tiene semejança.

2688. Locura non sea de tu consejo.

2689. Quando quisieres algo dezir, piensa en ti si es uerdad o no.

2690. Delante de tus obras sea palabra uerdadera e consejo perdurable.

2691. Mala cosa es despreciar la uerdad, que la uerdad siempre es buena. si no es mezclada con falsedad.

2692. Las cosas de unidad e mentira sean lexos de ti, ni consientas a otro mentir, ni mientas tu.

2693. Di tal uerdad que sea creyda.

2694. Tu palabra non sea dicha vanamente, mas sea para aconsejar o para amonestar o para mandar.



2695. Quien sigue la rrazon conoce todos los bienes, e quien non la conoce en todo yerro cae.
2696. Tus dichos no sean asperos, mas dulces e con buen talante.
2697. En tanto grado sobrepuja el dulçor de la palabra buena que faze multiplicacion de amigos e vencimiento de enemigos.
2698. El buen onbre no deue hazer membrança de feas cosas.
2699. El onbre que es acostumbrado de feas palabras non sera enmendado toda su vida.
2700. Ten gracia en tus palabras y sabe rresponder a cada vno segun conuiene.
2701. No fables escuramente, mas palabras que se puedan bien entender.
2702. Guarda que tus palabras non sean cubiertas de engaño.
2703. Nin digas nin fagas daño ni enojo a ningun ombre, e esto toma por conclusion.
2704. Non te miembros de cosas que pertenecen a enemigos.
2705. Por vna sinrrazon son otras muchas sinrrazones mouidas, e quien enojare sera enojado.
2706. Mas flemosa cosa es defenderse el onbre de vna sinrrazon callando que vencer rrespondiendo.
2707. Tus ojos non sean para sembrar discordia.
2708. Si de tu amigo escarneces esquivar se te a, e si de tu enemigo escarneces ayna verna contigo a pelea.
2709. Quien descubre las maldades ajenas, en vn punto oyra sus menguas.
2710. Enemiga es de Dios la lengua que mucho se alaba.
2711. En los orgullosos ay mucha locura, e do ay humildad ay esta seso e lealtad.
2712. Quien honestamente fabla entre estraños non deve fablar desonestamente entre los suyos.
2713. Ten tu amigo en tal manera, que non ayas del miedo nin vergueña.
2714. Fabla contigo como si Dios te viese.
2715. Ternas tu puridad encarcelada mientras a ninguno non la dixeres, mas desde que la ayas descubierto, ella terna preso a ti.
2716. Mas segura cosa es callar hombre su secreto que rogar a otro que lo calle.
2717. T en vn amigo e non muchos, e de los otros toma vn consejo entre mill.
2718. Si a ti non viedas el callar, como vedaras a otros que calle tu poridad? pero si quisieres descubrir tu secreto, dilo a tu buen amigo provado leal.
2719. Di tu poridad al leal compañero, e di tu enfermedad al leal fisico.
2720. Non fables mucho con tu enemigo, ca non puedes aver en el ninguna fiança que se concuerde contigo nin con tu provecho.
2721. Non creas a ningund enemigo, ca maguer que se te humille, non lo faze por ningund amor que te a, mas por dañarte en lo que pudiere.

2722. El enemigo que ante ti llora, si su tiempo viese, non se fartaria de tu sangre.

2723. Non ayas compañía con tus enemigos, ca si fazes mal, señalarte lo an, e si fazes bien, desfazertelo an.

2724. Generalmente entre todas las gentes debes guardar lo que fables, ca muchos ay que se muestran por amigos e son enemigos.

2725. De todos aquellos que tu conoces toma sospecha de ellos.

2726. Peor es fablar palabras de sabiduria a los locos que fablar a los que duermen.

2727. Non fables con escarnidor e fuye sus palabras como benigno, ca su compañía seran lazos en que cayas.

2728. Nunca castigues a hombre que mucho se alaba; avnque diga que te ama mas que a si, castiga al sabio que te amare.

2729. Quien demuestra a los escarnidores, faze enojo a si mesmo.

2730. Non consejes con los locos, ca nunca creeran salvo aquello que quieren e les plaze.

2731. Espantable cosa es en la cibdad ome de discordia e loco de palabras.

2732. Quien quiere mal a los escarniadores, mata a las maldades.

2733. Non escuches tus palabras entre las puertas, e guardate de los hombres.

2734. Quien mora cerca de carrera non diga locura.

2735. Quando fablares con tu señor, faze reverencia segund dever.

2736. En tal manera te ayas con todos, que nin tomes lo mucho nin tomes lo poco.

2737. Templança fortifica el talante, e por templança biene hombre a si.

2738. En todas las cosas es certera cosa mesura e cierta señal de derecho.

2739. Tu limpieza sea tal que non sea mal quista por grandes adobos, mas solamente que quiere la necesidad.

2740. Estudia de complacer a los hombres e a los viejos buenos.

2741. La grande osadia muchas vezes parece enpecible vision.

2742. Ser fuerte e fermoso obra es de natura.

2743. Abundar en rriqueza obra es de fortuna.

2744. Enfermedad es del anima cobdiciar las cosas ymposibles.

2745. Mas triste cosa es juzgar entre dos amigos que entre dos enemigos, ca juzgando entre dos enemigos el vno sera amigo, e juzgando entre dos amigos el vno sera enemigo.

2746. Conviene a los hombres ansi averse en los husos de amistad como cosa que puede ser convertida en muy grand enemistad.

2747. Qualquier cosa que pusieres, persevera en lo guardar.

2748. Non alabes al hombre yndigno por sus riquezas.

2749. Lo que tomares, rescibelo demandandolo mas non forçandolo.

2750. Qualquier cosa buena que fizieres, entiende que Dios la faze.

2751. La sabiduria mas cierta cosa es e mas segura que todas las rriquezas ni otros posesiones.
2752. Escoge los amigos e pon grand tiempo en los escoger, e tenlos en vn amor mas non en vn merecimiento.
2753. A tales amigos sigue que non te pongan en verguença averlos seguido nin amado.
2754. La presteza mas gracioso faze parecer al beneficio.
2755. Muy buena cosa es tener la conciencia abraçada con el derecho e ygualza.
2756. El hombre peor afortunado entre los hombre es el que non puede sofrir las contrariedades de la fortuna.
2757. La mejor sapiencia de los sabios es callar.
2758. La mas alta cosa que el hombre puede aver es conocer su estado e quanto es suceso e saber qual es.
2759. Non a cosa que tan mala pro a todos faga como echarse hombre a la bienandança del mundo.
2760. Quien tiene que todos los hombres son yguales, non tiene por amigo a ninguno.
2761. Non te pese de yra del hombre que se paga de la mentira.
2762. El cuydado tambien da pena al coraçon como las otras enfermedades al cuerpo.
2763. El que mucho se acompaña con muchos, non puede estar que non se acompañe con algund malo; por ende conviene que nos mesuremos.
2764. Quanto mas cobdicia hombre la muerte, tanto le da Dios mas vida.
2765. El hombre que non alcanza las cosas con mansedumbre, non a cosa con que las alcance.
2766. El sofrir consume todas las cosas.
2767. Quien mucho se apresura empece a si mesmo.
2768. Quien da pasada a las cosas, da fartura a su coraçon.
2769. Non pongas culpa a Dios en el yerro que tu feziste, ca tu solo lo fazes.
2770. La porfia e la sospecha son dos carreras para caer e nunca levantar.
2771. Non ay en el mundo cosa tan fuerte para venzer como dexar hombre su sabor.
2772. Quien guarda su lengua, sus ayudadores crecen.
2773. Con la humildad deabaxan todas las altas cosas.
2774. Los sesos son de Dios e los enseñamientos son cosa que los toma hombre por si.
2775. A algunos viene bien por mal, e a otros viene mal por bien.
2776. El que sufre es tal como aquel que le fazen bien e lo agradece.
2777. El que mal faze muerto es, maguer que sea entre los bivos.
2778. Quando el fisico es doliente, non puede melezinar a otro.

2779. Non seras bueno cumplido hasta que tu enemigo puede fiar de ti : pues que tal seras, si tu amigo non puede fiar de ti ?

2780. El aver es manto de los que se precian.

2781. Quien precia a su anima, desprecia al mundo e a lo que es en el.

2782. El mundo es ganancia de los que son de buen recabdo e perdida para los locos.

2783. Quando posares en posada, non andes descalço por ella de noche, nin comas yerbas que non conoces.

2784. Todo hombre que se contenta de lo que le dan es rico.

2785. Todo hombre obediente bive en solaz.

2786. Pedid a Dios merced e tomad lo que vos dieren e non escojays, ca por escoger se perdieron asaz

2787. Non tengas en poco los pecados que son pasados.

2788. Non puede ninguno ser sabio fasta que vença todos los sabores del cuerpo.

2789. Las mugeres son rreparadas que non cae en ellas sinon quien se engaña por ellas.

2790. Non pienses lo que perdiste, mas mira en guardar lo que te finca por tuyo.

2791. Quien non fiziere bien a sus amigos mientras pudiere, non los terna quando los oviere menester.

2792. El cabdal del loco es el yngenio, e su ganancia es la quexa; el cabdal del sabio es ser callado, e su ganancia es ser sofrido.

2793. El hombre triste mire la cabsa e tristeza de otros, e sofrira con paciencia a las suyas.

2794. Bienaventurado es el rrey que cresce en su señorio, e malaventurado el rrey que descrece en lo que le dexo su padre.

2795. El hombre mal enfamado su fazienda mejora.

2796. Mejor es dexar cabdal para nuestros enemigos quando murieremos que pedir a los amigos biviendo.

2797. En mejorar hombre su vida toma hombre vengança de sus enemigos.

2798. El hombre que el mesmo se loa, nunca sera loado por otros.

2799. Hombre sañudo nunca le fallaremos alegre, nin a hombre franco nunca le fallaremos ser rico.

2800. Non ay hombre que comience cosa arrebatadamente, que la pueda acabar sinon con arrepentimiento.

2801. Non gana hombre fuerça por comer mucho.

2802. El saber es el escalera del sabio.

2803. Como sera amigo de otro el que es enemigo de su anima mesma ?

2804. El bien razonar es dezir pocas palabras e yr cierto a la rrazon de que se fabla.

2805. La pendola es mostradera del seso e de la lengua.  
2806. Deve el rrey pensar de noche en pro de su rreyno, e de dia mandarlo fazer.  
2807. Non estraga la tierra sinon quien es sabidor della.  
2808. Quien bien fizo bien fallo, e quien mal fizo mal busco e fallolo.  
2809. El mudamiento es ayna e el tornamiento tarde.  
2810. Avra gloria el que bien fiziere.  
2811. Quando vieres a hombre de mala voluntad non lo deseches, mas guardate del.  
2812. Quien mal te dixere de otro, a otros dira mal de ti.  
2813. Quien castiga a su hijo quando es pequeño, folgara con el quando fuere viejo.

#### Del oficio de rrey.

2814. La ley es cimientto del mundo e el rrey es su guarda, pues toda la labor que non ay cimientto presto esta para caer.  
2815. Con tres cosas se mantiene el rreyno : con la ley, con el rrey, y con la justicia ; la ley es guarda del rey, el rey es guarda de la ley, e la justicia es guarda de todo.  
2816. El rrey es arbol que debaxo de su sombra fuelgan los cansados e laze-rados e flacos.  
2817. Quando el rey sigue justicia e verdad, luego fuyen del reyno las fuer-ças, robos e demasias, e quando es por el contrario, crecen e dañan la tierra.  
2818. Nin ay datil sin hueso, nin bien sin lazeria.  
2819. Todo rrey que juzga su pueblo con verdad e con piedad, reynara siempre con Dios.  
2820. Temed a Dios porque es vuestro Señor ; obedeced al rrey por otro tanto.  
2821. Quien ama a Dios ama a su ley e a su rey.  
2822. Quando el rrey fiziere justicia, obedescerle a todo el pueblo de coraçon e de voluntad.

#### El modo de los rreyes.

2823. Quien al rey enojare, el rrey le dañara, e quien se alongare del rrey, el rrey le olvidara.  
2824. Por grand servicio que al rrey ayas fecho, al tiempo de la saña todo es olvidado.  
2825. En el mundo non a peor saña que la del rrey, ca quando quiere juzgando matar e rriendo destruyr.

2826. Quando el rrey quiere, pone al vil en lugar del noble e al covarde en lugar del esforçado.

2827. El amor del rreyno es eredad.

Del rrey e de su rreyno.

2828. El rrey e su rreyno son dos cosas e como vna persona, ansi como el cuerpo e el alma son vna cosa.

2829. La cosa en que conviene mas trabajar al rrey, es que aya amor verdadero con su pueblo e su pueblo con el.

2830. El señor del pueblo es mas lazerado que el mas lazerado del pueblo.

2831. La mejor manera que el rrey puede aver, es fortaleza con mesura, mansedad sin flaqueza.

2832. El rrey a de ser fuerte a los malos e derecho a los buenos e verdadero a todos.

2833. El rrey deve saber la verdad ante que juzgue, e jusgar por cosa cierta e non por sospechosa.

Del poner de los rreyes.

2834. El rrey que alarga las cosas mucho mengua en su fazienda.

2835. Mejor es que yerre el rrey en consejo de los omes buenos de su rreyno en lo que oviere de fazer, que acertar por su solo consejo.

2836. Quatro cosas estan mal a quatro personas, la escaseza en el rico con los que con el biven, la otra ser el alcalde torciero ser el fisico doliente, la otra ser el rrey tal que non osen venir ante el los hombres que son sin culpa.

De esforçado e covarde.

2837. El esforçado espanta a sus enemigos e honrra e defiende a si e a los que son con el.

2838. El covarde desampara padres y hijos y hermanos e amigos, e ayuda a sus enemigos.

2839. Las peores dos maneras que el hombre puede aver es ser covarde e escaso.

2840. Non piensa el covarde que por otra manera puede resistir la muerte, salvo por covardia.

2841. La primera cosa que gana el esforçado es que non se espanta de sus enemigos.

2842. El desmayo e flaqueza del coraçon es ocasion de muerte en las batallas.

2843. En las batallas, mas mueren de los que fuyen que de los que osadamente pelean.

2844. Sofrir el miedo es grand ayuda a los lidiadores.

## De como el tiempo es corriente.

2845. Todos los tiempos buenos e malos tienen plazo cierto en que an de durar.
2846. Si te viniere tiempo malo, sufrela discretamente fasta que se cumplan sus dias e se acabe su plazo.
2847. La mayor parte de la mejoria del tiempo es en el mesmo.
2848. Segund fuere la ventura del rrey, tal sera la ventura de los que biven so su señorio.

## Del saber e de su pro.

2849. Mucho devemos amar ser sabidores e non queramos ser torpes, ca si lo fueramos perdernos emos.
2850. Mas vale el saber que aver, porque el saber nos guarda e el aver abemoslo nos de guardar.
2851. El saber es señor e ayudador de quien lo a.
2852. Los rreyes juzgan la tierra e el saber juzga a los rreyes.
2853. En todas las cosas catemos lo mejor.
2854. Las obras de cada vno es segund su seso e saber.
2855. La ciencia ala de buscar quien la ama ansi como quien perdio la cosa que mas amava.
2856. Todas las cosas del mundo an mayor precio, quanto menos de ella se fallan.
2857. Tanpoco puede escusar el hombre de buena parte el saber como bivar sin la vida.
2858. Con el saber conocemos e agradecemos e merecemos.
2859. La mejor cosa que puede aver el sabio, es que faga lo que el saber manda.
2860. El saber es lumbr e claridad del servicio de Dios e honrra del mundo e provecho de quien lo sabe.
2861. Tres glotones nunca se fartan : vno el que ama el aver, otro el que ama con plazer a su cuerpo, e otro el que ama el saber.
2862. El saber son armas con que se defiende el sabio de sus enemigos.
2863. El saber sin obras, es como arbol sin fructos.
2864. El saber es don que viene de la silla de Dios, e por ende conviene al sabio que obre bien con lo que sabe segund de quien lo hubo e donde vino.

## De mucho fablar.

2865. El seso del hombre yaze debaxo de su lengua, e por ende non es bien callar el sabio donde deve fablar.

2866. Bienaventurado es aquel que es mas largo de su aver que de su palabra.

2867. Muy mejor es al hombre de ser mudo que non que fable mal.

2868. El hombre que fabla en lo necesario antes que mire si ay tiempo y rrazon para dever en ello rrazon faze torpedad.

2869. Acaesce por el mal coraçon grandes yerros e por la lengua muy grandes comienços.

2870. A las vezes son peores las llagas de las lenguas que los golpes de las espadas.

2871. Husemos nuestra lengua a verdad e a bien fablar, pues ella de su natura quiere seguir lo que ha husado.

2872. La peor costumbre que en el hombre puede aver, es que aya su lengua presta para retratar.

#### De paciencia.

2873. Contra paciencia es fazer el hombre mal a aquel de quien lo rrescibio en dicho nin en fecho.

2874. Aprende la paciencia por dos maneras, la vna sufriendo a los mayores que tu, la segunda a los menores de ti.

2875. En los malos ay siempre baraja.

2876. Si non damos pasada a las cosas, nunca seremos pacientes.

#### Alcançamiento de seso.

2877. Puede hombre llegar a lo que quisiere, si sufiere lo que no quisiere.

2878. Si dexa hombre lo que desea en las cosas que le podran dañar, avra lo que quiere en las cosas que le aprovecharan.

2879. Vna de las mayores ayudas que el sesudo pueda aver es el sufriamiento.

#### Del buen talante.

2880. El hombre de buen talante es de buena ventura, e el se faze amar.

2881. El hombre alegre e de buen talante gana amigos sin costa, ca la buena boluntad es la llave del amor.

2882. Los que non an rriquezas para dar, abunden en buen talante o fagan buena vida para ser amados.

2883. En amor de Dios se cumplen las buenas obras.

#### De nobleza.

2884. Siete condiciones de nobleza an de ser en los omes : la primera franqueza, esfuerço, secreto, paciencia, verdad, humildad, castidad.



2885. Quanto el hombre es mas noble, tanto mas es constituydo en las virtudes.

De cortesia.

2886. Cortesia es suma de todas las bondades.

2887. Cortesia es aver verguença hombre a Dios e a los hombres ansi mesmo.

2888. Con cortesia puede hombre ganar lo que non ganaria en su rreligion el monje.

2889. Quien fuere dulce de palabra sera amado de los hombres.

De doctrina.

2890. Si quieres ser de noble nombradia, da al que pediste e non te dio e perdona al que te fizo mal sin tu ge lo fazer.

2891. Non prometas lo que temes que non podras cumplir, nin comiences cosa que pienses non poder acabar.

De humildad.

2892. Sey de grand fee e de baxo coraçon.

2893. El noble quanto mas poder a, mas se humilla, e el vil, por poco poder que oviere, preciarse a mucho.

2894. Fagamos bien non por galardon, e trabajemos de ganar aver non por mala cobdicia.

2895. El que fuere humildoso de voluntad, venirle a el bien a buscar.

De orgullo.

2896. Orgullosos es el que se pone en mas alto lugar que le conviene.

2897. Nunca se precia mucho sinon el vil hombre.

2898. Ocasion del seso es preciarse hombre mas que deve.

2899. El que se precia muchas vezes cae en desverguença e en afrenta.

De mala voluntad.

2900. Necio es el que non sabe que la voluntad es enemiga del seso.

2901. Obedecer el seso a la voluntad es escalera para subir a todas las maldades.

2902. La mas provechosa batalla que el hombre puede hazer, es que siempre lidie con su voluntad.

2903. Vence a tu voluntad e avras vitoria de los mayores que te pueden venir.

2904. El que es de buen entendimiento faze las cosas segund el seso e non segund la voluntad.

De bien fazer.

2905. El bien fazer es thesoro perdurable.  
2906. El bien que ovieres de fazer, fazlo ayna e secreto e piensa en ti que fiziste poco; en estas tres cosas compliras el bien fazer.  
2907. Con el bien fazer se desvia el ome de muchas ocasiones.  
2908. Mucho ama Dios a los que fazen bien a los hombres.  
2909. Quien bien fiziere non caera, e si cayere muchos avra que le ayuden a levantar.  
2910. Quien bien faze, mejor es que el bien, e quien mal faze, peor es que el mal.

Obligacion de parientes.

2911. Deue hombre fazer bien a sus parientes, ca por lo fazer honrra a sus pasados e esfuerça a su linage.  
2912. Bien fazer es temer hombre a Dios.  
2913. Muy mal fecho es fazer bien a los estraños antes que a sus parientes.

De franqueza e escaseza.

2914. Toda la franqueza es en Dios.  
2915. Franqueza trae amor, e escaseza desamor.  
2916. Tan grand sabor a el franco en dar como el escaso en tomar.  
2917. Quien prescia a su aver desprecia a si mesmo; quien prescia a si non se duele de su aver.  
2918. El mejor comienço de la franqueza es non querer lo ajeno de mala parte.  
2919. Al franco siempre le dara Dios ganancia e al escaso perdida.  
2920. Quien non quisiere despende de su aver en guisa que ge lo agradezcan, averlo a de despende donde no gelo agradezcan.  
2921. Faz bien por tu alma e honrra tu cuerpo con tu aver, e faras cordura, ca esto es lo mejor.

De mesura en despende.

2922. Todas las cosas del mundo an mesura e medida.  
2923. Mas vale despende sin mesura que desgastar sin mesura.  
2924. Quien despende con mesura sea cierto que su aver le durara.  
2925. Tan gran maldad es aver rriqueza sobrada como pobreza menguada.

2926. El rrico que non quisiere venir a la pobreza biva con mesura.

2927. Da por Dios, maguer que seas pobre, quanto quier que sea, pues al goce non es poco.

De mansedad e braveza.

2928. Mansedumbre es buena ventura e braveza es mala ventura.

2929. Quien cometiére cosa con mansedumbre, la a sin dubda.

2930. Non se puede alcançar la menor cosa del mundo con braveza.

2931. La braveza es la mas loca manera que el hombre pueda aver.

2932. Mas alcança el manso con poco poder que el loco avnque mucho pueda.

2933. Quien sabe llevar los hombres con mansedad, dara menos de lo que deve e tomara mas de lo que deve, e quedara loado e alabado de todos.

2934. La mansedad es llave de toda buena ventura.

De seso e de locura.

2935. Non ai mejor joya que seso, nin mas vil cosa que torpedad e locura.

2936. El cuerpo es como vn rreyno e el seso como el rrey e las maneras como el pueblo.

2937. Coraçon sin seso es como tierra yerma sin labor.

2938. El seso es guarda del cuerpo en este mundo, e del alma en el otro.

2939. Quando Dios quiere quitar su merced a algund pecador, lo primero que le faze le quita el seso.

2940. El seso es padre del sabio e la paciencia su... la mansedad es su guarda.

2941. Non ai mayor amigo que el seso, nin peor enemigo que la locura.

De saber lleuar a los hombres.

2942. La mayor parte del seso es en saber contentar e comportar a los hombres en manera que le crean e amen.

2943. De los mayores te abaxa por ser amado, e a los menores non los aborrezcas.

2944. El bravo enbravece a los hombres contra si.

2945. Honrra a los hombre segund su voluntad, e liebalos segund sus maneras.

De amor e desamor.

2946. Quien se aviniere con los hombres. ganara su amor.

2947. La mejor amistad es conformarse hombre con la voluntad de su amigo.

## De esfuerço.

2948. Comienço de esfuerço es ser hombre apercibido de las cosas que le pueden contrariar.

2949. Non es esforçado quien sin justa cabsa se pone en peligro conosciado, ca muchos se pierden por mala guarda.

2950. El golpe que viene por mala guarda, tarde sana.

## De apercibimiento.

2951. Apercibimiento es comienço de arte, e el que se atreve en su fuerça pierdese.

2952. El hombre apercibido escapa del peligro a el e a los que seguian por el.

2953. La mala guarda es rred apercibida para tomar a los que mal se guardan.

2954. En mayor grado te ama el que te pone miedo fasta que llegues a salvo, que el que te aliviare de miedo fasta meterte en peligro.

2955. A las vezes mas vale arte que ventura.

2956. Quien demanda la cosa antes de ora averla a con ora, e quien la demanda a su ora es en dubda si la avra.

2957. Para mientes quando te vieres en el vagar como faras quando te vieses en cuyta.

## De osadia.

2958. La osadia pocas vezes toma a mano de hombre si non los comete con ora.

2959. Non dubdes de acometer quando ovieres lugar e sazón de lo acometer, ca la bentura esta en el acometer de la boluntad.

2960. Pocas vezes acaba el perezoso buen fecho porque el vagar es enperrezamiento, el rreboluerse estorvo, e el acometer es esfuerço.

2961. Mejor es amanecer hombre en acabamiento de la cosa que en comienço della.

## Del vagar.

2962. Mejor es llevar la casa por vagar e rrecabdar que arrebatadamente e non rrecabdar.

2963. El vagar es amparo de los sesudos.

2964. El que se mete a las cosas con mansedumbre tiene de con Dios e el que se apresura echase a perder.

2965. Quando es averiguado el buen consejo en la cosa que se conviene fazer, alli conviene el rrezio acometimiento.

De rriqueza e pobreza.

2966. Riqueza es apostura e pobreza es despreciamiento.

2967. Si el pobre fuere esforçado diran que es loco, e si fuere sosegado diran que es necio, e si fuere razonado diran que es parlero, e si fuere callado diran que es torpe.

2968. Non ay mayor vileza en el hombre que pobreza con torpedad.

2969. Al rrico todos le honrran, e al pobre todos le menosprecian.

2970. La rriqueza a muchos es dañosa, e la pobreza a muchos es provechosa.

2971. El bien de este mundo e del otro se concluye en dos cosas, la vna bondad, e la otra rriqueza.

2972. Mas leve es de sufrir la obligacion de la rriqueza que el lazerio de la pobreza.

2973. Non ay mayor miedo que el temor de perder riqueza.

De contentamiento.

2974. Quien codicia lo ajeno nunca fuelga ni siente plazer ninguno.

2975. Mas vale poco con bondad que mucho con maldad, e por esto es mejor lo poco que cumple que lo mucho que mengua.

2976. Trabaja en ganar honestamente, ca muchos acuciosos cuydan de ganar e pierden.

2977. Lo peor de la pobreza es el abaxamiento que faze en pedir lo ajeno.

2978. La honra del bueno es escusar la verguença de otro hombre.

2979. Por mucho que atesores, non sacaras al dello salvo tu gobierno e lo que por Dios dieres.

De cobdicia.

2980. El miedo e la cobdicia siempre anda en vno.

2981. El yrado nunca sera folgado, ni el cobdicioso no sera rico.

2982. Allegate a los mancebos que buscan compañía de viejos e a los viejos que fueron mancebos de virtud.

Fin.

AQUI COMIENÇAN LOS DICHOS DEL LIBRO LLAMADO SENOFONTE.

2983. Non se puede gozar el que es loado de la alabança que le dan, quando siente que se le fazen por lisonja.

2984. Aquellos loores son dulces quando quien dice es libre e non sujeto en nada a aquel por quien los fabla.

2985. Quando el hombre yqual con su yqual casa, ay contentamiento.

2986. Pequeño es el deleyte que a el que casa con menor que si.

2987. En el acato de casamiento non es mayor el señor que el servidor.

2988. El amor mucho rrefusa a los señores, nin a ellos por ningund modo se conviene nin aviene.

2989. Aquellos que jamas an padecido sed non saben quanto deleyte sea el beber, nin quien nunca provo amor non sabe de su plazer.

2990. La cosa que queremos e es fuera de nuestro poder, con mayor voluntad la queremos e seguimos.

2991. Tomar algo de los enemigos contra su grado es muy gran solaz, mas de las personas amadas non avemos plazer de tomár dellas sinon con su plazer.

2992. Las personas subditas muchas vezes con temor muestran quanto mas pueden que aman a sus señores.

2993. El pueblo juzga con los ojos corporales aquello que en los principes veen, quier sea bienandança o en miseria dellos.

2994. En lo secreto del hombre sin dubda estan puestas las bienandanças e las miserias, non en las aparencias.

2995. La paz es vn grandisimo bien de la qual los grandes principes non pueden vsar, e la guerra es vn terrible mal de la qual ellos sostienen la mayor parte.

2996. Los tiranos por todo lugar van como por tierra de enemigos.

2997. Si los hombres privados algun tiempo fizieron guerra, tornados a sus casas son seguros de sus enemigos y biven en paz.

2998. Si la cibdad cercada de los enemigos son en peligro los hombres privados quando son fuera de los muros, mas los tiranos ni dentro ni fuera non tienen seguridad ninguna.

2999. Quanto los tiranos ayan muerto mayor numero de sus enemigos, tanto son menos seguros.

3000. La persona que perfetamente ama con todo coraçon e obra busca, deve aprovechar a aquel que perfectamente ama.

3001. Tan grand bien es la amistad entre las gentes, que parece cosa de horrendança fecha por gracia de Dios e concordança de los hombres.

3002. En todas las amistanças ninguno a menor parte en ellas que el tirano.

3003. Quien amara la vida del padre nin del marido, quando la mujer e el fijo desean e tratan su muerte?

3004. Aquel que la fe mengua, de gran bien es menguado.
3005. Quien con malfechor oviere compañía, deve ser aborrescido en el pueblo.
3006. Quien al tirano mata, gran galardón merescé.
3007. Quien a más de lo necesario tiene asaz, e quien menos tiene poco a.
3008. Non llamaremos pobres a aquellos que sin ynjuría pueden satisfacer a la su necesidad, mas a aquellos a los quales la pobreza constreñe a mal fazer.
3009. Los tiranos por fuerza son constreñidos a robar las cosas humanas e divinas, si non quieren ser destruidos.
3010. Temen los tiranos a los esforçados porque non prueven alguna cosa de su libertad; temen a los discretos porque non traten contra ellos; temen a los justos porque pueblos non busquen de ser gobernados por ellos.
3011. Los tiranos non pueden amar sinon a los hombres malos e apartados de virtud.
3012. Los malos se confortan con los tiranos, porque temen que tornada la cibdad en libertad seran pugnidos.
3013. Confortanse los hombres libres con los tiranos, porque non fazen gran estima de ser libres.
3014. Grand pena es a los tiranos que, conociendo ellos la gente de bien, ayan necesidad de conversar con los desaventurados.
3015. El verdadero e justo señor ama a su ciudad, sin la qual non podría ser bienaventurado.
3016. La tiranía es de tal natura que apremia al hombre ser en aborrescimiento de su mesma patria.
3017. El tirano jamás es mirado con alegría de sus cibdadanos en guerra nin en paz, antes desea los estraños si aquellos a por guardadores de su persona.
3018. El tirano aborrece las posesiones e riquezas de sus cibdadanos, dudando que por ellas se ensobervezcan e desechen el yugo de la servidumbre.
3019. Non an plazer ninguno los hombres con aquellos de quien fueron grandes amigos verse despues siervos dellos, nin los mesmos señores non an plazer ninguno de estar con los que fueron sus yguales, si non tienen grandísimo amor y caridad a lo que cumple a su servicio sin los señores merecergelo.
3020. Teme el tirano la soledad, e teme la multitud de la gente, e teme los lugares non guardados, e de sus guardadores propios a por sospechosos, nin aquellos sin armas ver querría cerca de si, nin dellos mesmos quando son armados se confía.
3021. Traer a los libres en servidumbre e poner los siervos en libertad, son condiciones de corazón temeroso e vil e a miedo sojuzgado.
3022. Muy grave cosa es en la gente trayda por dineros fallar verdadera fe e lealtad.
3023. Gravisima cosa es de fiar de aquel que sabe que en vn punto de tiempo

mayores riquezas en vn punto avra por matar a vno que en toda su vida pueda esperar defendiendolo.

3024. Ni el tirano puede hazer bien ni ayuda a sus amigos, nin ofender a sus enemigos.

3025. Como todos los subditos del tirano sean sus enemigos, nin a todos los pueda matar nin poner en prision.

3026. En vn mesmo punto se fia e se guarda el tirano de los subditos, sabiendo que son sus enemigos.

3027. La honrra es aquella mayor cosa por la qual los hombres ningund trabajo ni peligro refusan.

3028. Varones se pueden llamar los hombres que de las honrras mucho curan.

3029. En las cosas humanas ninguna otra parece mas digna que la honrra, ca la gloria de la onor se rescibe.

3030. Nin la cobdicia de aquellos que non aman es agradescida, ni el amor forçoso es alegre.

3031. Los que fuertemente temen mucho honrran e acatan a los temidos, la qual cosa non es amor, mas el temor los apremia que lo fagan.

3032. Los verdaderos hombres por honrra de virtud se dan, non por temor mas por propia voluntad.

3033. Bienaventurado es aquel que por merito suyo es honrrado e acatado.

3034. Si a algunos fue provechoso el matar a si mesmo, los tiranos lo devian fazer, a los quales solos nin a retener el mal nin a dexarlo les es provechoso.

3035. Los honores tanto adoban a los hombres, que si algund defeto en ellos es, no se paresce, e su poca fermosura estimase por mas alegre e grande.

3036. Non ninguna cosa se compra por mayor prescio que aquella la qual con galardon se guia.

3037. Avnque amado sea el principe de los cibdadanos, necesario es tener gente de armas para guardar su persona.

3038. Ay hombres de condicion que quanto mas se le perdona, tanto mas se tornan dañosos.

3039. A los hombres mal bivientes grand temor les pone la gente de armas que bien bive.

3040. Non ay provecho tan grande para los buenos como la mucha gente favoresciente a la justicia.

3041. Ninguna cibdad es vazia de malos hombres.

3042. Non son ningunos que mejor puedan defender los daños e asechanças que los enemigos fazen o quieren fazer, que los que continuamente son puestos en armas.

3043. La gente de armas es la que padece trabajos e al peligro se pone.



3044. La cibdad que gente darmas tiene, faze a las cibdades sus vezinas mas aparejadas a la paz.

3045. Los hombres que continuamente son aparejados a guerrear, prestamente pueden gobernar a los suyos e ofender a sus enemigos.

3046. Desde que los cibdadanos an conocimiento de gente de armas que en sus pueblos tienen por guardar, son sin peligro los malos e los buenos, e los malos son apremiados que non puedan mal fazer.

3047. De grado contribuye todo cibdadano de pagar a la gente de armas que en la defensa e en honrra de su cibdad esta.

3048. Mas conviniente e honesta cosa es a los señores el despende el bien de su Republica que en la cosa suya propia.

3049. Non es convenible cosa que el señor contienda con sus naturales, nin ninguna gloria se le seguira por aquellos venzer, e si perdiere de toda persona sea escarnecido.

3050. El principe honesto es de contender con otros principes, e el vencedor entonces avra gloriosa vitoria.

3051. Todos se maravillan del principe vencedor, e todo lugar le es seguro e honesto, e los presentes favorecen sus grandes fechos, e los absentes cobdiciosamente lo desean ver.

3052. El Principe vencedor es amado de todos los suyos e el non teme a ninguno.

3053. Quien a sus amigos enriquece, a si mesmo se faze rico.

3054. Quien acrecienta en su cibdad, asimesmo acrecienta su poderio.

3055. El buen principe piensa que su cibdad es su casa propia, e buscara para ella amigos e compañeros : a sus cibdadanos tiene por proximos, a sus amigos tiene por fijos, los sus fijos alos por su anima propia.

3056. Al ladron da deleyte la ganancia que furto, por la mengua que fizo a su enemigo ; mas fazer el hombre demasia a su amigo contra su voluntad e por tal manera la enojar, es dicha enemistad e cosa non sufriende e cruel.

3057. El virtuoso principe busca de vencer sus naturales con beneficios e mercedes, porque quien a sus amigos vence por bien fazer, non le podran sus enemigos enojar nin ofender.

Fin.

AQUI COMIENÇAN ALGUNOS DICHOS QUE EN LA COPILACION DEL GRAN ALEXANDRE, E ANIBAL EMPERADOR DE CARTAGO, E CIPION AFRICANO SE PUDIERON FALAR.

3058. De mayor loor son dignas las personas que de pequeño comienço solo por su virtud vinieron en gloria de tener principados e señorios, que los que siempre se hallaron con grandes poderes.

3059. La grandeza de las obras dan abtoridad e fama de grande a quien la faze.

3060. Muy torpe cosa es entender e saber las virtudes, e non husar ninguna cosa de bien en ellas.

3061. La riqueza del mundo es en tener hombre muy buenos amigos, non en el oro nin en semejantes cosas preciosas.

3062. El bueno non deve tornar a su posada despues que della sale, sin ganar algund amigo de qualquier via que sea.

3063. El estudio del virtuoso debe ser ganar amigos.

Fin. — Laus Deo. — Amen.

#### SENTENCIAS DE DIVERSOS AUTORES.

3064. Non ay cosa tan mortal a los ingenios humanos como la luxuria.

3065. Quien por maneras torpes sube a lo alto, mas ayna cae que subio.

3066. Mucho aprovecha dar alguna hechura al coraçon, ca despiertase la fuerça con algun ocio e descanso.

3067. De toda tristeza que se toma con la continuacion que rrecio estudio se quita e mengua con la alegria de alguna holgança.

3068. Todo el mundo pereceria si la misericordia no templase a la saña.

3069. Algunas cosas ay que es mejor callarlas, avnque pierda el hombre su negocio, que dezirlas desvergonçadamente.

3070. La natura misericordiosa amansa los coraçones crueles.

3071. Entre las sentencias que son yguales e contrarias, la mas blanda deveu vencer.

3072. A la muy buena verdad conviene desistir antes que fallezca.

3073. La riqueza ensalça el pecado de los pecadores.

3074. La fazienda faze aver diferencia entre onbre de cavallo e el del pueblo comun.

3075. Muchas vezes las mujeres feas de cara son castas, no porque las fallesca la uoluntad de pecar, mas porque no las siguen.

3076. La parleria de la mujer aquello solo puede callar que no sabe.

3077. Trayga la dueña los ojos baxos e puestos en tierra, e al que la habla a menudo blandamente respondale duro, e no vergonzoso e cortesmente.

3078. La avaricia es fundamento del pecado de las mujeres.

3079. Mas quiero padecer tormento que merecerlo.

3080. El que no usa bien, no le honrra la grandeza de su poder, antes le abaja.

3081. Las lagrimas no cesan por mandado, antes se encienden.

3082. Adultera es la mujer aunque no cometá adulterios, si desea cometerlo.  
3083. Este es comun horror de todos los hombres, que mas quieren escusar sus pecados que conocerlos.  
3084. Nunca peca alguno contra su uoluntad.  
3085. No cures a que tantos mas a quales aplazes.  
3086. Inclinate sienpre mas de buena mente a oír que a hablar.  
3087. No tomes tristeza si pudieres o a lo menos no lo muestres.  
3088. Castiga tus amigos en secreto e loalos en la plaça.  
3089. Lo que quisieres que este secreto, no se lo digas a ninguno, que si a ti mesmo no pudiste fazer callar, no quieras hacer callar a otro.  
3090. Cosa contra natura parece la avaricia al viejo, ca qual cosa mas loca pudo ser que acrecentar mas vianda para caminar siendo menor el camino ?  
3091. Guardaras al padre e a la madre e aguelos piedad e a los parientes amor, a los amigos lealtad, e a todos ygualdad.  
3092. No pidas cosa que negaste, ni niegues cosa que pediste.  
3093. Non ay cosa tan grande en todas las cosas humanas, saluo el coraçon que menosprecia las cosas grandes.  
3094. Gran rriqueza es no desear riquezas.  
3095. Las bienandanças ganan bien los amigos, mas las cosas contrarias les pruevan muy ciertamente.  
3096. No temas que alguno sepa tus pecados mas que tu mesmo, ca de los otros puedes huir, y de ti no te puedes apartar.  
3097. La maldad es pena de si mesma.  
3098. Esquiuaras el comienço de la luxuria si pensares el fin e la salida que a.  
3099. Asi biue que no te menosprecien los maiores ni te teman los menores.  
3100. No pienses que ay lugar alguno sin testigo.  
3101. Mas fuerte es el que vence la codicia, que el que sojuzga los enemigos, ca cosa es muy graue de fazer vencer a si mesmo.  
3102. Mala ues se ensaña el que a los suios solamente se ensaña.  
3103. La nobleza del coraçon es linpieça y bondad del sentido.  
3104. La nobleza del hombre es el coraçon alto e hidalgo.  
3105. La confision del error tiene cercano lugar a la inocencia, e donde ay confision ende ay perdon.  
3106. El dinero no sana ni harta la avaricia, antes la enciende.  
3107. Non puede ser alguno bienaventurado e rrico.  
3108. Vsa mas ayna de las orejas que no de la lengua.  
3109. Teme mas a ti que a los otros, que sin los otros puedes estar e no sin ti.  
3110. Non ay cosa mas fea que hallarse en el hombre lo que tacha y rreprehende en otro.  
3111. Muchas uezes las cosas que no se pudieron sanar con la rraçon se sanaron con el tiempo.

3112. El que muere por amor de dinero o por deseos carnales, bien muestra que nunca bibio.

3113. No ay ninguno delante quien no ayas berguença de pecar.

3114. Algun mal cuidas hazer, si fazes afeitar alguna mujer.

3115. De tal manera mora, que el señor sea mas loado que la casa.

3116. La inocencia cosa es que rrequiere costunbre.

3117. Esto que todos miran e que cuidas que es bienaventurado muchas vezes se duele, muchas vezes sospira, siguenle los alvardanes e muchas gentes tambien siguen las moxcas la miel e los lobos la carne muerta e las hormigas el grano, e asi esta compañía no sigue al hombre mas a la hazienda por rrobarla.

3118. Aquel es bienaventurado que parece a si mesmo bienaventurado, no aquel que parece bienaventurado a los otros.

3119. Si sufres los horrores de tus amigos, tu los hazes.

3120. Al ausente daña quien con el beudo rriñe.

3121. El amor no se puede tirar, mas puedese poco a poco deshazer.

3122. Entonces es buena la mujer quando claramente es mala.

3123. Pocas vezes otorga a Dios a vn hombre que ame que sea sabidor.

3124. El que ama mala ues siempre peca en jurar.

3125. El tiempo da fin al amor, mas no el coraçon.

3126. El que bien dinamente da la dadiua, gracia recibe en la dar.

3127. La dadiua pierde el que dize que la dio.

3128. Al que sienpre das si alguna vez le dizes no, parece que le mandas que te robe.

3129. Cui a muerte esperan los amigos, bien parece que a los cibdadanos aborrece en bida.

3130. Quando los pecados aprovechan, peca quien bien haze.

3131. El enfermo que mucho demanda faze al fisico sea cruel.

3132. Ensañate una vez contra aquel contra quien no te querrias ensañar muchas vezes.

3133. Quando das algo al auariento, parece que le rruegas que haga mal.

3134. No ay cosa mas rrezia para los flacos que la abundancia del pan, ca la gieste enflaquecida con hanbre mal pelea, e la mengua del pan haze aver vitoria de los enemigos.

3135. La tormenta del pan se torna en bonança, en la bonança se torna en tormenta.

3136. El juez es condenado quando el culpado es suelto.

3137. La libertad dañas quando rruegas cosa injusta.

3138. El sañado quando torna en si, entonces se ensaña contra si mesmo.

3139. Con muy gran peligro guardaras lo que muchos desean.

3140. La mujer que con muchos casa no plaze a muchos.

3141. Mal haze el enfermo en establecer al fisico por su heredero.

3142. El deleite que con gran dificultad se a es muy mas dulce.
3143. Quanto quiere puede fazer aquel que piensa que non deue fazer otra cosa sino lo que deve.
3144. De pensar es no solamente lo que puede venir mas avn lo que acacer.
3145. Gran parte de sanidad es aver dexado los amonestamientos de locura.
3146. Todas las cosas seran honestas si nos bibieremos honestamente.
3147. No parece bien al varon lo mujeril.
3148. Pena a los pecadores es aver pecado.
3149. El tormento de la maldad es la maldad misma.
3150. La fortuna escapa a muchos de la pena mas no los libra del miedo.
3151. No deues beber quanto quieres, mas quanto as menester.
3152. A la pobreça fallecen muchas cosas, mas a la avaricia fallecen todas.
3153. El avariento no es bueno para ninguno, e para si es malo.
3154. De vna materia misma toma cada vno lo que entiende que cumple a su estudio, como vemos que en vn mismo prado falla el buei la yerba y el can la liebre.
3155. Qual es la vida del hombre tal es su habla, e presumes e luxurioso en obra quien lo es en palabra.
3156. Asi tenemos las rriquezas como la hiebre, e dezimos que tenemos hiebre e non es asi que ella viene a nos.
3157. Dezia vn mancebo liviano e loco delante de Pitagoras que mas querria conversar con mujer que con philosophos; rrespondio Pitagoras : tambien los puercos se echan de mejor voluntad en cieno que en linpio.
3158. Socrates dezia : no es honesto de dezir lo que es torpe de hazer. .
3159. Huie de aver ganancia torpe asi como huirias de vn gran daño.
3160. Perdona muchas vezes a otro mas a ti nunca.
3161. Piensa luengamente lo que as de hazer, mas despues de pensado hazlo ayna.
3162. Haras mas de lo que dizes.
3163. Al que pide lo que es dificil de hazer, el mismo dize de no.
3164. No hagas del mal ageno tuio.
3165. Pocas vezes viene el mal sino con gran sombra de estos bienes temporales.
3166. No cunple ser honbre mucho rrisueño asi lo esforçado es que otros rrian del.
3167. No pongas a otro la carga que tu no podras llevar.
3168. Faras por los otros lo que deseas que hagan por ti.
3169. No es loor vencer no te temiendo adversario yo, e por malos testigos los ojos e las orejas del pueblo.
3170. La virtud sin sabiduria peligrosa locura es.

3171. Deben los hombres aperebirse e hazer provision para la vejez de la doctrina e de sciencia asi como de vianda.

3172. No canse aprendiendo e asi son las letras para el coraçon como el bordon para el cuerpo enfermo.

3173. No ay loco alguno que pueda callar.

3174. Muchas vezes me peso que hable, e nunca me arrepentire de aver callado.

3175. Dixo Demetrio a vn rico que callava en vn conbite : esto solo tienes de hombre sabidor.

3176. Dixo Demetrio a vn parlero : mejor farias en callar, ca la natura nos dio vna lengua e dos orejas.

3177. Denosto vn hombre de linaje a un philosopho que no lo era ; rrespondiole : yo me levanto por mi e tu caiste por ti, yo so honrra de mi linaje e tu deshonorra del tuyo.

3178. Doblado dolor a quien recibe la injuria, si es baxo o vil quien se la faze, ca fazese muy malo de sofrir el mal quando es verguença de confesar quien se lo fizo e solaz es del mal que hombre rrecibe la dignidad e grandeza de quien se le haze.

3179. Tanto es graue la injuria, quanto es mas pariente o amigo quien se la haze.

3180. Dixo un mancebo hermoso a Demostenes : si tan mal me quisiesen a mi los hombres como a ti, yo me ahorcaria. Rrespondio : antes me ahorcaria yo, si amasen a mi como a ti.

3181. Aquel que tiene cuydado del cuerpo e no del espiritu, semejante es al que viste vestiduras preciosas en cuerpo suzio.

3182. Vn philosopho vio a vno con muchos olores e dixole : verguença e de te llamar varon, ca siento en ti falso olor.

3183. Este mismo philosopho dezia : el avariento e menesteroso daño recibe si no gana.

3184. Ese mesmo fin debes poner al aprender que al beber.

3185. No ay dolor alguno que no mengue por discurso de tiempo o no mengue al cuerpo e le destruya.

3186. Pregunto vn hombre a Simonides philosopho que manera ternia para que no oviesen envidia del ; rrespondio : si no ovieres cosa buena e si no hizieres cosa bien, ca quanto gozo y plazer tiene el bueno, tantos gemidos tienen los envidiosos del.

3187. El dinero es tormento al auariento e es deshonorra al desgastador prodigo.

3188. Reprendia vno a Socrates que conversaua con luxuriosos ; rrespondio : mas necesario es el fisico a los enfermos que a los sanos.

3189. Deves aver por gloria tuya la buena fama del tu amigo.

3190. No ay cosa que no sufra el que perfetamente ama.
3191. Aristoteles dezia : difficil cosa es probar los amigos en las bienandanças, mas en las aduersidades ligeramente se pruevan.
3192. La mujer hermosa no es tal sino vn templo edificado sobre vn alvañal.
3193. Encerrada esta en ti la palabra que tu solo sabes.
3194. Gran solaz es en la adversidad no aver hombre culpa ni merecer lo que padece.
3195. La fortuna muchas vezes desanpara a la conciencia ynocente, mas la esperança nunca.
3196. Proprio auto de locura es ver los pecados agenos y olvidar los suos.
3197. Quería hurtar vno a Diogenes de noche vna talega de dineros que tenia el ; sintiolo e dixo al ladron : llevala ya, desaventurado, e faras que durmamos e... amos.
3198. Proverbio es de los griegos que cada vno se trabaje en aquel arte que sabe.
3199. Socrates mando vna vez a su mujer delante sus discipulos verter vnos cantaros que avia con miel e azeite e ella obedecio luego. E volviose el a sus discipulos diziendoles : si tal poderio tovieredes en vuestras casas que luego se haga lo que mandaredes, bibireis bienaventuradamente.
3200. La honrra cria las artes e por la fama se encienden muchos a los estudios.
3201. Aquel es verdadero philosopho que no tiene su sciencia para mostrar que sabe mas que otros sino para rrejr bien su vida.
3202. Como el campo no da fructo por grueso que sea si no se labra, asi el coraçon aunque sea sotil no sera sabidor sino a doctrina.
3203. La costumbre muestra al ombre sufrir trabajos y menospreciar las llagas.
3204. Si amas la sciencia y la tenplança, corta las cosas superfluas, rrecoje y estrecha tus deseos, considera contigo lo que la natura pide y no lo que cobdicia.
3205. Estando un filosofo en compaña de hombre que olia olores e sahumarios, dixo en altas bozes : qual varon de vosotros guele mujer ?
3206. Los alcaldes de Atenas mandaron vn dia açotar vn ladron, e viendolo Democrito, dixo : los mayores ladrones castigan a los menores.
3207. Denostava vn hombre a Acrisipo filosofo, y el partiendose del no rrespondio otra cosa sino : tambien so yo señor de mis orejas como tu de tu lengua.
3208. Dezia vno mal de Aristotiles e rrespondiole : no dizes mal de mi, mas de aquel que en si hallare lo que dizes.
3209. Denostava vn hombre a vn philosopho, e rrespondiole : tu te acostumbraste a dezir mal e yo aprendi a menospreciar a los maldizientes.
3210. Dixo vn philosopho a vno que le solia pedir prestado e no le pagava bien : si te prestare mi dinero, perdere a ti y a ello.

3211. La bininidad e mansedumbre del capitan en su gieste no es a el sino rruído contra los enemigos.

3212. Por menor afán an los cavalleros qualquier trabajo quando el capitan toma su parte.

3213. Quien no castiga el pecado pudiendo, parece que le manda pecar.

3214. Así como en la guerra son feridos los cuerpos de los hombres con cuchillo, así en la paz son llagados con los deleytes.

3215. Pregunto vn hombre a vn philosopho que que manera ternia para que le quisiesen bien los hombres; respondiolo: si hizieres muy buenas cosas y hablases pocas.

3216. La saña no es al sino vn deseo deshornado de vengança.

3217. Todas las cosas que vienen a desora son mas graves.

3218. Dixerón a Anaxagoras que era muerto su hijo; respondió: quando yo lo enxendre, bien sabia que avia de morir.

3219. El que contento esta consigo, en riquezas es nacido.

3220. Todas las blanduras e mollezas cavtiban el coraçon con vn escondido deleyte.

3221. No te des a los deleytes del cuerpo presentes ni desees los ausentes.

3222. La vianda tuya sea tal que ligeramente se pueda aver.

3223. Quando fueres a comer, no te llegues a ello como deleyte, mas como a sustentamiento.

3224. La hambre despierte tu paladar, no los sabores ni las salsas.

3225. Tus deseos sean tales que con poco se puedan cumplir.

3226. Si quisieres seguir la virtud de continencia, escoje para tu morada casa mas sana que deleytosa, e no quieras que conozcan al señor por la casa mas a la casa por el señor.

3227. Esto guarda mucho que no sea tu pobreza envidiosa ni sea tu abstinençia de las viandas suzia e vil.

#### Los autores deste libro

San Bernardo. — Seneca. — Salustio. — Boecio. — Aristoteles. — Marco Tulio. — Quinto Curcio. — Lucano. — Reimundo. — Platon. — Xenophonte. — Alexandro. — Anibal. — Cipion. — Muchas sentencias de diversos autores.



## INDICE.

|                                                   | Page |
|---------------------------------------------------|------|
| Seneca. Vita Beata.....                           | 5    |
| Seneca. Providencia.....                          | 10   |
| Seneca. Clemencia.....                            | 15   |
| Salustio. Introduccion.....                       | 21   |
| Boecio. Consolacion.....                          | 29   |
| Aristoteles. Tesoro.....                          | 38   |
| Tulio. De los Oficios.....                        | 46   |
| Tulio. De Senectute.....                          | 61   |
| Quinto Curcio. Dichos.....                        | 63   |
| Seneca. Artes Liberales.....                      | 68   |
| Seneca. Exemplos.....                             | 70   |
| Seneca. Saña e Ira.....                           | 74   |
| Lucano. Dichos.....                               | 82   |
| S. Bernardo. Regimento de casa.....               | 85   |
| Philosophos Varios. Sentencias de sus sellos..... | 88   |
| Platon. Dichos.....                               | 90   |
| Ayuntamiento de diez Philosophos.....             | 92   |
| Ayuntamiento de treze Philosophos.....            | 93   |
| Diogenes. Dichos.....                             | 94   |
| Aristoteles. Dichos.....                          | 94   |
| Platon. Del libro Fedron.....                     | 95   |
| S. Bernardo. Dichos.....                          | 96   |
| Sabios. Algunos dichos de.....                    | 114  |
| Seneca. Vicios e Virtudes.....                    | 119  |
| Jenofonte. Dichos.....                            | 143  |
| Alejandro, Anibal y Escipion.....                 | 146  |
| Diversos Autores. Sentencias.....                 | 147  |

## HISPANIOLUS ?

---

Meyer Lübke, *Roman. Gramm.*, I, 574, führt *español* auf differenziertes *español* zurück. Es ist das eine von Diez citirte, dem *Poema de Fernan Gonçalez* gelaufene, sonst unübliche Nachbildung der *bergoñon*, *breton*, *sajon*, etc. Der Vorgang wäre durchaus ungewöhnlich, da *sabañon*, *riñon*, *cañon*, *piñon*, etc. nicht Teil nehmen. Bestimmend war für M. wohl nur die richtige Erwägung dasz castilisch *-olus* nicht *-ol* geben kann. Ich sehe überhaupt nicht warum man den Ursprung der Benennung zunächst in Spanien selbst suchen soll. Ausland und Inland sind bei der Bildung der Völkernamen gleich häufig beteiligt, und nirgend lag wohl das Bedürfnis nach dem Collectivbegriff ferner als in dem Spanien des früheren Mittelalters, ja bis zum 16. Jh. Auswärts kennen wir altfr. (11-12 Jh.) *espan* hispanus, der Form nach eher provenzalisch, *espaneis* hispanensis s. XII-XIII, auch *espaignois* mit Einmischung des Landnamens (nicht "hispaniensis"), beide erbwörtlich; nachdem die Mauren, an die man bei jenen Adjektiven dachte, aus dem Gesichtskreis verschwunden sind, die Neubildung *espaignard* s. XIV-XVI, die englisch geblieben ist. *Espaignol* vom Volk wird in der 2<sup>ten</sup> Hälfte der 16. Jh. vom Lexicographen verzeichnet, *espaignol* vom Hund seit dem 14., *espaigneul* seit dem 15., beide als gleichwertig im Wörterbuch des 16.; daneben s. XV *espaignox* und *espaigneau*. Nordfranzösisch ist *-ol* nicht, *-eul* konnte dafür bei Entlehnung ohne weiteres eintreten; es kommt der Süden und Italien in Frage. Für den Süden ist oben *espan* als wahrscheinlich bezeichnet worden. Italien, für das gewisz die Bildung einer Collectivbezeichnung beson-

ders nahe lag, besitzt nur *spagnuolo*. Hier ist auch die einzige Stelle an der das Suffix den Bewohner der Länder bezeichnet, *romagnuolo*, *campagnuolo*, *montagnuolo*. Wir brauchen aber *-ölus*, denn Dissimilation findet in *borgognone*, *compagnone*, *rognone* italienisch, provenzalisch und französisch ebenso wenig statt als spanisch. Im Castilischen wüsste ich kein Vorkommen der Worts vor dem Ende des 15. Jh. : da hier *-uolo* direkt als *uelo* übernommen worden wäre müßte es im 14-15 Jh. durch das Catalanische vermittelt worden sein ; eine Annahme die mit den politischen Verhältnissen sehr gut stimmen würde. Einen italien. Beleg kenne ich freilich auch erst um 1400, Sercambi I, 91.

Die Bildung des italienischen *campagnuolo* betrachtet Meyer-Lükbe, *Ital. Gramm.*, S. 268, als gleichartig mit den Handwerker-namen auf *-ajuolo*. Er setzt wohl voraus dasz man sich dabei des Adjektivs *campaneus* bei den Gramatikern erinnere (ib. *montaneosus*) auf das direkt zurückzugreifen ist, nicht auf das erst aus ihm gewonnene Neutrum Pluralis *campaneae* ; die substantivische Verwendung verdrängte dann die adjektivische, in der nur das Diminutiv zurückblieb. Dies erschien nunmehr wie eine Ableitung vom Neutrum, und erst auf dieser Stufe konnte die Analogie für *Spagna* wirksam werden. Also in einer Zeit die man sicher nicht mehr dem Vulgärlatein zurechnen kann. Die construierte Form unserer Ueberschrift ist also aus dem etymologischen Wörterbuch zu streichen, wie sie auch der mittleren Latinität völlig fremd ist.

G. BAIST.

---

## ÉTYMOLOGIES PORTUGAISES

---

M. Gottfried Baist, dans le *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* (5, I, p. 403-408) rejette les étymologies immédiates proposées par M. Leite de Vasconcellos (*Revue hispanique*, V, p. 430) pour les mots portugais *rebelde* > *rebeldar* > \**rebellitare*, *assaz* > *ad satiem*, *revés*, *envés* > *reverse*, *inverse*, et il en donne de nouvelles pour *louça*, anc. castillan *loça*, mod. *loza*. Pour ce dernier M. Baist propose *glaucea* (cp. *lande* > *glan-dem*) ou bien *laucea* (cp. *bouça* « terre inculte » > *baltea* ?). C'est *laucea* qui offre le plus de probabilités en sa faveur ; il ne faut pas cependant accepter en toute confiance la définition donnée par M. Baist, c'est-à-dire que le mot *louça*, *loza* se rapporte toujours à des vases en terre vernie (*vidriados*, port. *vidrados*), ce même adjectif indiquant par son adjonction (*louça vidrada*) qu'il peut y avoir aussi une *louça* en terre, qui ne soit pas vernie.

En effet il y a en Portugal *louça de barro* (en terre), *louça de barro vidrado* (en terre vernie), *louça preta* (en terre noire), *louça do reino* (en faïence grossière), *louça de pó de pedra* (en faïence fine), *louça de porcelana* (en porcelaine) appelée aussi *louça da India*. Il y a également *louça de fôlha* (en tôle), *louça de estanho* (en étain), *louça de cobre* (en cuivre), *louça de ferro* (en fer) etc. Donc, le mot *louça*, par lui-même, n'implique pas la condition qu'elle soit vernie, ou même la matière dont sont faits les vases.

Il en a toujours été ainsi depuis longtemps, comme le prouve la définition donnée par Dom Raphael Bluteau au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle (*Vocabulario portuguez e latino*) : *Louça*.

Pratos de barro, ou de estanho que se guardão na cozinha, e se põem na mesa. *Vasa, vasorum. Plur. Neut. Cic.* — Louça de barro que serve só na cozinha. *Vasa fictilia coquinaria.* — A louça da cozinha. Todo o genero de vasos que tem serventia para cozinhar. *Arma coquinaria.* — Louça das adegas, como são toneis, pipas, tinas, etc. *Vasa vinaria.* — Un exemple frappant de cette dernière acception se retrouve dans l'*Esmeraldo* de Duarte Pacheco : — « e a armada que para a India ouver de hir, compre levar toda a sua louça de tonees, pipas, barris e outras vasilhas, arqueadas de arcos de ferro » (IV, 3).

Philippe André Nemnich, dans son *Waaren-Lexicon in Zwölf Sprachen* (Hambourg, 1797), nous donne pour le portugais les différentes sortes de *louças* suivantes : — *Louça da cozinha.* Kuchengeräthe. — *Louça da India ou do Japão.* Porzellan. — *Louça de barro.* Irdene Ware, Töpferware. — *Louça vidrada.* Fayence. — *Louça de estanho.* Zinnernes Geräthe. — *Louça das adegas.* Fasswerk; et pour l'espagnol : *loza* : irdene Waaren, Töpferwaren; *loza ordinaria de barro* (sic) — *Loza de piedra.* Steinzeug. — *Loza de Fayanza.* Fayence. — *Loza ó barro de la China.* Porzellan. —

Dans l'usage ordinaire *louça* est à présent un collectif désignant toute sorte de vases plus ou moins fragiles, mais surtout la vaisselle employée dans la cuisine et la salle à manger. J. I. Roquete, dans son *Nouveau Dictionnaire portugais-français* (Paris, 1855) donne les correspondants français du mot *louça* de la manière suivante : « vaisselle : ce qui sert à l'usage ordinaire de la table, comme plats, assiettes, etc. — *Da cozinha*, ustensiles, batterie de cuisine. — *Das adegas*, les ustensiles nécessaires pour la vendange, pour garder le vin, comme tonneaux, cuves, etc. — *De pó de pedra*, faïence. — *De barro*, vaisselle de terre, poterie. — *Da India, da China*, ou *fina*, porcelaine. — *De prata*, vaisselle d'argent, argenterie. »

Exception faite de la dernière acception, car on dit plutôt *baixela de prata*, tout cela est de la plus rigoureuse exactitude.

Les vases de porcelaine étaient pourtant appelés, lors de leur introduction en Europe, simplement *porcelanas* : « fora muita soma de porcelana fina » (Fernam Méndez Pinto, *Peregrinação*, chap. LII) — « e tem por costume (les Chinois) oferecerem em hũa bandeja galante hũa porcelana, ou tantas quantas são as pessoas, com hũa agua morna a que chamam cha » (Frei Gaspar da Cruz, *Tratado da China*, chap. XIII. — Ce passage est d'autant plus curieux, qu'il contient peut-être la première mention faite du thé (*chá*) par des Européens.

Par rapport aux mots *assaz*, *envés*, *revés*, aussi bien portugais que castillans, je me range, un peu hésitant, à l'opinion de M. Baist, qui regarde ces mots comme des emprunts faits au provençal, d'autant plus que le premier de ces mots, malgré qu'il figure en un certain nombre de proverbes, qui ne paraissent pas anonymes du reste, n'est pas populaire et n'a guère été employé que dans la littérature, où il joue un rôle de plus en plus effacé. Pour *envés*, usité dans le nord, le peuple du sud dit *avêssu* (*aduersum*); toutefois, *revés* est devenu familier partout.

A ces emprunts il faudrait peut-être ajouter *medes* (*medês* ou *medés*) > *metipse*, provençal *meteis*, catalan *mateix*, car il me paraît assez douteux qu'un dérivé du nominatif *ipse*, qui a donné en portugais *esse* sans perdre l'*e* final, ait pu acquérir la valeur d'un adverbe, avec la signification d'« également », « de même » et la perte de cette voyelle : — « E esso medês de toda outra vianda húmida » — (*Leal Conselheiro de El rei Dom Duarte*), passage où l'on trouve un autre mot emprunté *vianda*. Cet adverbe-là a été plus tard remplacé par la locution adverbiale *assi(m) mesmo*, tombée elle aussi en désuétude, mais d'un emploi fréquent encore aujourd'hui en castillan, *asimismo*.

M. Baist rejette *\*rebellitare*, proposé par M. Leite de Vasconcellos pour expliquer *rebelde* à travers *\*rebeldar*, et nous dit avec une assurance un peu téméraire, il faut l'avouer, que c'est là simplement un emprunt fait à l'italien *rebelle*, et que le *d* de *rebelde* s'explique par l'effort (Bestreben) nécessaire pour rendre le *ll* double (gedehnte) italien.

Comme le docte hispanisant ne donne aucun autre exemple de *ll* devenant *ld* dans des mots italiens empruntés dans la Péninsule hispanique, il est permis de trouver assez étrange ce scrupule singulier de maintenir ou d'imiter, en le déformant d'une façon aussi gauche, le son double du *ll* italien en un mot qui aurait dû entrer en Espagne par voie littéraire, dans le cas où il eût été un emprunt.

Or le mot *rebelde* est analogue à *humilde* par rapport au latin *rebellis*, *humilis*, ce que d'ailleurs M. Leite de Vasconcellos avait remarqué.

Nous avons, il est vrai, *ld* pour *d* cependant et non pas pour *ll*, dans des mots arabes, tels que *arrabalde*, cast. *arrabal*, *alcalde*, où ce groupe tient lieu du *d* emphatique arabe (ص), que les Malais prononcent *dl*.

Il faut pourtant tenir compte de ce que ces mots ont pénétré en Espagne par voie auriculaire, et de ce qu'il n'y a là qu'une imitation mal réussie, favorisée en portugais par la prononciation emphatique, elle aussi, de *l* après une voyelle (*i*), imitation imparfaite, analogue à celle de *f* pour les consonnes arabes حخ comme dans *refem*, *çafaro*, *alfaiate*, *alface*, etc.

L'étymologie proposée par M. Leite de Vasconcellos est donc tout à fait acceptable pour le mot espagnol *rebelde*, d'où sera venu, à une époque relativement récente, le portugais *rebelde*, comme c'est le cas pour *humilde*, les anciennes formes portugaises étant *revel*, d'où *revelia*, et *úmîle*.

M. Baist hésite aussi à accepter les suffixes *-acho*, *-echo*, *-icho*, *-ocho*, *-ucho*, comme provenant de *-asclum*, *-esclum*, etc. (L. de Vasc. *Revue hispanique*, V, 417, et *Revista lusitana*, II, 271). Il suffit de lire les petites notes que le savant portugais a consacrées à ces suffixes pour voir que *-acho* > *as-c(u)lum* est appuyé par *macho* > *masculum*, et que les autres y sont plutôt des hypothèses, assez vraisemblables du reste, nécessitées par le fait que *-aclum*, *-iclum*, etc. après des voyelles, deviennent *-alho*, *-elho*, *-ilho*, en portugais, *-ajo*, *-ejo*, *-ijo* en castillan, les groupes *-cl-*, *-fl-*, *-pl-*

latins ne prenant la forme *ch* dans les deux langues hispaniques, que lorsqu'il sont précédés d'une consonne : *ancho*, *inchar*, *caruncho*, *sacho* > *sarculum*, etc.

*\*cophus*, *\*cophā*, *cophinus*.

Dans l'excellent article de M. A. Thomas, publié dans la *Romania* (XXXIII, pp. 209-229) sur le *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*, de Nizier de Puitspelu, nous lisons (p. 212) que M. Meyer-Lübke admet deux nouvelles formes, *\*cophus*, *\*cophā*, dérivées par voie de régression du latin *cophinus* (grec *κόφινος*), et que l'existence de ces mots populaires est confirmée par certaines formes dialectales italiennes.

Outre ces substantifs, cependant, il faut aussi admettre dans le latin vulgaire un adjectif triforme *\*cophus*, *cophā*, *cophum*, postulé par l'adjectif portugais *côvo*, « profond, concave », employé dans la locution *prato côvo*, « assiette (creuse) à soupe » expression usitée dans le centre et le sud du Portugal, répondant à ce que l'on nomme *prato fundo* dans la Beira-Baixa, et *prato sopeiro* dans le nord.

Il faut aussi rapporter au substantif *\*cophā* le portugais *cova* et le castillan *cueva*, « fosse » et à *\*cophus* le substantif portugais *côvo*, « calotte hémisphérique en grosse vannerie qui sert à encager la volaille dans les marchés » ; tandis que le port. *côvão* (différent de l'oxyton *covão*, « fosse profonde »), et le castillan *cuévano* « panier », analogues pour la forme à l'italien *còfano*, « coffre », doivent être rattachés, comme on l'a déjà reconnu, au primitif *cophinus*, dont le portugais *cabanilho*, pour *covanilho* sous l'influence de *cabana*, est, lui aussi, un dérivé roman, désignant également une sorte de manne à transporter des fruits, à parois verticales, haute d'environ 60 centimètres et large de 20, fermée en haut par un couvercle à crémaillère, également en osier.

Le *cabano*, sous la même forme, a une capacité plus grande et son nom est à son tour une forme régressive du mot précédent.

D'après le Dictionnaire de l'Académie espagnole (1896), le mot

*Revue hispanique.*



*cuévano* signifie d'abord un grand panier, plus large en haut qu'en bas, lequel sert à transporter les raisins à la cuve ; on le nomme en port. *cêsto vindimo*, ou *vendimo*. Outre ce sens, le Dictionnaire de l'Académie espagnole signale encore cette autre acception : « Cesto más pequeño que llevan las pasiegas á la espalda, á manera de mochila, para lo cual tiene dos asas con que se afianza en los hombros. Úsanlo tanto para transportar géneros, como á sus hijos pequeñuelos. » — C'est donc un terme local et à peu de chose près la *gerla* qu'on voit en Italie, surtout dans le Milanais, et que les paysannes portent sur le dos, comme autrefois les chiffonniers portaient leurs hottes ; seulement la *gerla*, que j'y ai entendu nommer aussi *il gerlo*, est formée par deux corps reliés se continuant l'un l'autre en dedans, et dont la partie supérieure est plus évasée, et l'autre bien plus étroite et plus profonde : toutes les deux ont des parois rectilignes, ressemblant par là à une table à ouvrage avec sa poche. Ce panier n'a pas de couvercle.

Nous voyons donc que les formes *\*cophus*, *\*copha* cessent d'être hypothétiques, et qu'on doit les accepter comme ayant existé dans le latin vulgaire à côté de *cophinus*, soit comme substantifs, soit comme adjectifs. Quant au changement de *ph* en *v*, cp. *Stephanus* < port. *Estêvão*, anc. cast. *Estévan*, cast. mod. *Estéban*. Le mot *cofre* en port. et en espagnol est d'origine récente, emprunté au français *coffre*, et il désigne surtout un meuble, à serrure de sûreté, ayant presque toujours le couvercle bombé, comme celui d'un bahut.

Pour ce qui est de l'arabe القفة (ALQUFE), avec ou sans techdid sur le ق, d'où est venu le port. *alcôfa*, et peut-être le toscan *coffa*, vénitien *cofa*, français *couffe*, quoique les dictionnaires arabes le rangent sous le radical قف, « se blottir, sécher le linge », j'incline à croire que c'est là encore un emprunt au latin vulgaire *copha*.

Résumant tout ce qui vient d'être dit, nous aurons :

Grec  $\kappa\acute{o}\phi\iota\nu\acute{o}\varsigma$  < latin littéral *cophinus* : ital. *còfano*, port. *côvão*, cast. *cuévano*, fr. *coffre* : port. et cast. *cofre* ; et le

---

Latin vulgaire \**cophus*, \**copha* : port. *côvo*, *côva*, cast. *cueva*, arabe (AL)QUF(F)E, | fr. *couffe*, toscan *coffa*, vénitien *cofa*, port. *alcôfa*.

Portugais *côvão* : *cabanilho*, < *cabano*.

- » *côva* : augmentatif *covão*, oxyton, et encore toute une série de mots dérivés, tels que *covinha*, « fossette », *coveiro*, « fossoyeur », *encovar*, approfondir, « creuser » etc.

A. R. GONÇALVES VIANNA.

# LE COMMENTATEUR

DU

## LABERINTO

---

Dans le dernier volume paru de la *Revue hispanique* (1903), M. Foulché-Delbosc examine les droits du « Commandeur grec » à la paternité du copieux commentaire qui, depuis 1499, ne contribue pas à alléger les « trois cents » octaves de Juan de Mena. Le résultat de l'enquête était facile à prévoir (il n'arrive guère qu'on se mette en campagne revisionniste pour confirmer les jugements reçus) : M. Foulché-Delbosc, après des considérants peu nombreux mais nettement formulés, déclare mal fondée l'attribution quatre fois séculaire et jusqu'ici incontestée. Au traditionnel Hernán Núñez de Valladolid, il y aurait lieu de substituer Hernán Núñez de Toledo, lequel, sauf ce détail insignifiant, ressemble si exactement à l'autre, que la femme de Sosie elle-même serait excusable de s'y tromper. C'est peu de dire que les homonymes se ressemblent : ils s'offrent à nous sous des apparences identiques. Du même âge à fort peu près (on verra bientôt pourquoi), ils étaient tous les deux commandeurs de Saint-Jacques et également versés dans les langues classiques et orientales, qu'ils professaient à la même époque à l'Université de Salamanque, où ils durent prendre leurs Invalides la même année (1552), — tout au plus à un an d'intervalle. Mais voici qui tient du prodige : les deux « commandeurs grecs » auraient été plus de vingt ans collègues

à la même Faculté des arts, sans s'inquiéter ni l'un ni l'autre du quiproquo fâcheux, du conflit bibliographique qui s'étalait partout et se ravivait à chaque nouvelle édition du *Laberinto*.

M. Foulché-Delbosc se contente de noter en passant cette « coïncidence vraiment curieuse » (on peut trouver l'expression un peu faible); puis, ayant fait place nette, il procède sur l'heure à l'installation du nouveau titulaire: « Il faut reconnaître que le commentaire du *Laberinto* n'est pas l'œuvre de Hernán Núñez de Guzmán. Il est temps de rendre ce qui lui appartient au commandeur Hernánd Núñez de Toledo et de saluer en lui un des plus grands érudits de l'Espagne d'autrefois<sup>1</sup> ». Voilà qui est clair; et peu importe, après cela, que le sens critique, si ferme et si averti, de M. Foulché-Delbosc l'arrête au dernier instant et l'incite même à formuler deux objections, d'ailleurs assez anodines, contre sa propre thèse, et qui, bien entendu, ne l'endommagent pas sérieusement. Ce qui demeure dans l'esprit du lecteur, c'est l'attaque, autrement vigoureuse que la défense, et « le coup est porté ». Ce serait, d'ailleurs, mal connaître le directeur de la *Revue hispanique* que d'attribuer son hésitation à un calcul prudent. Il n'est pas de ceux qui, en pénétrant dans la place, songent à la retraite possible et laissent une porte ouverte derrière eux. S'il s'est repris au moment de conclure, et a finalement ajourné la sentence définitive, c'est, je le répète, que le critique consciencieux qu'il est n'a pas cru pouvoir se prononcer sans un supplément d'instruction.

Je me permets d'en juger différemment. Je pense que M. Foulché-Delbosc avait sous la main tout ce qu'il faut pour formuler solidement une conclusion — contraire, il est vrai, à ses propres prémisses. Et je le pense si bien que je vais m'y essayer avec l'outil, bien inférieur au sien, dont je dispose ici, mais qui suffira, je l'espère, à démontrer l'inanité de sa thèse. Certes, le mieux armé de nos « hispanisants » a gagné d'assez belles parties biblio-

---

1. *Revue hispanique*, vol. cité, p. 112.

graphiques pour se résigner de bonne grâce à en perdre une, d'ailleurs assez menue, et ce serait une sottise d'en triompher bruyamment.

Je vais donc exposer les raisons, à mon sens décisives, qui établissent les droits du *Comendador griego* à la paternité de ce commentaire illisible d'un poème qu'on ne lit plus ; et je crois aussi que, par surcroît, on verra s'évanouir le fantôme de ce Núñez de Guzmán, en tant que personnalité distincte de l'autre, dont il n'est que l'ombre portée ou, pour mieux dire, une simple variante nominale. Sans doute, pour cette seconde partie de l'expérience, il eût été plus prudent d'attendre le résultat d'une petite enquête qu'on a dû instituer, à ma demande, dans les archives universitaires de Salamanque<sup>1</sup> ; mais au point où j'en suis, — m'en croira qui voudra, — je suis plus curieux d'éprouver la valeur de mon instrument critique que pressé de veiller aux petites aventures de mon amour-propre.

## I

C'est peu de constater que tous les témoignages connus, sans une seule exception, s'accordent à désigner Hernán Núñez de Valladolid comme le commentateur de Juan de Mena<sup>2</sup> ; il faut

---

1. Le jour même où je commence à rédiger ces pages (14 juillet 1904), j'écris à M. Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, pour le prier de faire rechercher dans les registres (je crois qu'ils existent depuis 1546) les traces des professeurs Hernán Núñez. Voici le résumé de ma lettre à M. de Unamuno : « Ma thèse est qu'il n'y a qu'un Núñez : il suffit donc, pour la ruiner, de constater une seule fois la présence simultanée des deux professeurs, homonymes mais distincts, sur un registre matricule ou dans un compte rendu officiel (*Actas de claustros*) ». La thèse des deux Núñez est celle de Nicolás Antonio, La Fuente, Ramírez Arellano (*Documentos inéditos*, CIX) et bien d'autres.

2. Pour éviter toute équivoque, et sans rien préjuger encore au sujet de « Toledo » ou de « Guzmán », rappelons que, quand on parle du « Commandeur grec », il s'agit de Hernán Núñez de Valladolid, ou Pinciano, le collec-

ajouter que ces modestes fonctions de lévite littéraire devinrent dès l'abord et pour toujours sa caractéristique. Pendant le demi-siècle qu'employa le faux Dante espagnol à descendre du zénith illusoire où Núñez l'avait trouvé, celui-ci fut surtout connu comme le glossateur et le guide officiel du *Labyrinthe*, celui *che'l gran comento fæo*. Si bien, que j'incline à penser (j'y reviendrai plus loin) que cette antonomase un peu baroque de « commandeur grec », dont il resta désormais affublé, pourrait n'être que le rappel de son premier office, amalgamé, par une sorte de calembour, à son prétendu grade dans l'ordre de Saint-Jacques<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, ces témoignages contemporains, ou presque tels, sont bien plus nombreux et surtout plus significatifs que ne l'a cru M. Foulché-Delbosc. En fait, ils sont illimités puisque, l'exactitude de l'attribution une fois démontrée, on est certain d'avance que toutes les opinions valables doivent coïncider. Il ne s'agit même pas ici de témoignages proprement dits, mais de confirmations involontaires, à propos d'une notion aussi courante que la paternité de la *Divine Comédie* ou du texte même du *Laberinto*. Pourtant, il ne suffit pas de constater que, de Herrera à Gronovius, — en passant par Marineo, Villalobos, Hurtado de Mendoza, Romero (de Salamanque), Luis Zapata, Sánchez de las Brozas, Vázquez del Mármol, André Schott, Pedraza, Nicolas Antonio, Mayans *e tutti quanti*, — tous les témoins sont unanimes ; il faut encore analyser les plus importantes de ces dépositions, c'est-à-dire celles dont les auteurs, par leur situation personnelle, leur attitude mentale et leur caractère, sont le plus dignes de créance. Et si d'aventure *un seul* de ces témoignages

---

tionneur des *Refranes*, collaborateur de la Bible Polyglotte et annotateur de Pline, Pomponius Mela, Sénèque, etc.

1. *Comendador, comentador*. La deuxième édition du commentaire (Grenade, 1505) porte cette suscription curieuse : « Acábanse las trezientas del famoso poeta Juan de Mena : glosadas por Hernand Nuñez de Toledo *cavallero* de la orden de Santiago : y emendadas en esta segunda ympression por el mismo COMENDADOR... »

apportait une probabilité presque indiscernable de la certitude, on devrait affirmer *a priori* que toutes les objections possibles sont nécessairement résolubles. C'est ce travail d'analyse que M. Foulché-Delbosc n'a point fait, et c'est aussi pourquoi ses frêles conjectures semblent se rendre aux premières contradictions. Avant de souffler sur le château de cartes qu'il a laborieusement construit, tâchons de mesurer la valeur et la portée de trois ou quatre des opinions citées; si celles-ci suffisent, l'examen des témoignages secondaires serait superflu.

Le célèbre humaniste Francisco Sánchez (*El Brocense*) fut l'élève et, plus tard, un des successeurs presque immédiats de Núñez Pinchiano à l'Université de Salamanque. Son caractère indépendant et ferme est attesté par sa vie entière et, notamment, par son double procès devant l'Inquisition; il fut un des trois grands érudits de la Renaissance espagnole; et le discernement critique, la relative sûreté d'information sont chez lui qualités professionnelles. En 1579, à Salamanque même, où il enseignait depuis un quart de siècle, il entreprend un commentaire de Juan de Mena dont, par une chance très rare, nous pouvons suivre toute l'évolution, grâce à la correspondance de l'auteur avec Vázquez del Mármol, « chapelain de S. M. et correcteur de livres » à Madrid<sup>1</sup>. Sánchez s'y montre très préoccupé de ses recherches sur le poète et remercie son ami de s'employer à lui procurer des documents. Il a sous les yeux les principales éditions de Mena et, naturellement, la première avec commentaire, la seule qui contienne la biographie du poète: il ne peut s'expliquer (pas plus que son correspondant) qu'on l'ait omise dans les éditions suivantes. Du reste, son admiration pour la poésie de Mena n'empêche pas le Brocense de malmener l'auteur, pour s'être avisé de coudre lui-même une déplorable glose à

---

1. Publiée dans l'*Ensayo de una biblioteca*, de Gallardo, IV, p. 450 et suivantes.

cette *Coronación*<sup>1</sup>. Par contre, il fait si grand cas du commentaire de Hernán Núñez, qu'il se borne à le reproduire, en le suppléant là où il manque ; il se propose, en outre, de réimprimer la *Vida* dans la nouvelle édition. Dans tout cela, il n'est et il ne saurait être question que du « Commandeur grec ». Pour Sánchez, qui, par lui-même et par tout le « cloître » de Salamanque, était demeuré comme en contact journalier avec le maître disparu, l'idée de perdre une minute à démontrer les droits de celui-ci au trop fameux commentaire lui aurait paru aussi saugrenue que celle d'établir, à grand renfort de preuves, qu'il avait enseigné la rhétorique à Salamanque.

Le Commandeur à peine mort (il est même probable que le funèbre panégyriste lui avait pris mesure d'avance), un de ses collègues de Faculté, maître Francisco Romero, élabora dare dare un formidable *Epicedio* en deux cents strophes d'*arte mayor* (les *Doxientas*, pour faire pendant aux *Treixentas* !) qu'il se hâta d'offrir à l'imprimeur Canova et à maître León de Castro, celui-ci désigné par Núñez lui-même pour veiller à l'impression de son recueil posthume des *Refranes*. De la touchante et burlesque allégorie, nous n'avons à retenir que le passage où Juan de Mena fait au nouveau débarqué les honneurs des champs Elysées, pour lui payer sa vieille dette littéraire :

.....la deuda crecida  
Que el Comendador le hizo<sup>2</sup> viviendo  
Su *Laberinto* tan ciego exponiendo,  
A muchos Theseos mostrando salida...<sup>3</sup>

1. Comment M. Pérez Pastor peut-il ignorer des choses si connues, et écrire, dans son *Imprenta en Toledo*, p. 91 : « Hernán Núñez de Toledo glosó la (*sic*) CCC, así consta en algunas ediciones, pero nada se dice de la glosa de la CORONACIÓN » ? Il faut pour cela n'avoir pas lu la glose, qui contient vingt aveux comme celui-ci (strophe L) : *E yo usé aquí desta palabra...*

2. *Epicedio de Valerio Francisco Romero en la muerte del maestro Hernán Núñez comendador, etc.* Strophe 133. (Dans le tome IV des *Refranes*, édition de Madrid, 1804).



Se trouvera-t-il un pyrrhonien assez endurci — et, d'autre part, plutôt crédule en ce qui touche à l'homonyme — pour admettre que l'exécuteur testamentaire du Pinciano, son imprimeur, le tout-Salamanque universitaire et — dans l'hypothèse de M. Foulché-Delbosc — jusqu'à cet autre Núñez de Toledo, témoin impassible de sa propre déchéance, se soient donné la consigne d'« ignorer » mordicus l'in vraisemblable escamotage, au point d'en favoriser la consécration publique — et en vers ?

Mais voici un autre témoignage qui nous rapproche déjà de la première édition du Commentaire, et nous montre le Pinciano bien vivant et non plus à l'état de simple « Commandeur de pierre ». Parmi les lettres du docteur Francisco López de Villalobos<sup>1</sup>, le célèbre médecin de Charles-Quint, il en est jusqu'à trois qui se rapportent à un cas de trissotinisme assez caractéristique de l'époque. (Qu'on se remémore les féroces duels à la massue des Scaliger, Poggio, Scioppius et autres « gladiateurs » de la Renaissance : or, nous sommes ici dans la Salamanque du xvi<sup>e</sup> siècle.)

Villalobos, comme il ressort de sa correspondance, abusait en général du droit de tout dire que s'attribuent volontiers les médecins. Il aimait les contes gaillards et les plaisanteries grasses, assaisonnées de ce sel espagnol qui ne vient pas directement d'Athènes. On le savait vaniteux, emporté, d'une jovialité peu rassurante, tout plein d'Hippocrate et sa « docte cabale<sup>2</sup> » : un parfait exemplaire du « diseur de bons mots, mauvais caractère », également disposé à tout se permettre et à ne rien tolérer. Sur

---

1. Elles forment le tome XXIV de la collection des *Bibliófilos españoles* ; voir pp. 179, 181 et 95.

2. On sait qu'il partit du palais impérial, en faisant claquer la porte, pour avoir vu les remèdes d'un *curandero* préférés aux siens. Ce que devait être cette science médicale de Salamanque au xvi<sup>e</sup> siècle, il suffit, pour en juger, de connaître l'effroyable traitement auquel fut soumis, en 1562, par les princes de la science (dont Vésale), l'infant D. Carlos (le futur héros de Schiller) pour sa blessure à la tête (*Documentos inéditos*, XV et XVIII). Du reste, qu'on se reporte, un siècle après, à la médecine qui a pu inspirer Molière.

ces préliminaires, l'affaire s'engagea. Villalobos avait publié, en 1524, son commentaire des deux premiers livres de Pline ; mais il ne semble pas avoir eu hâte de connaître l'opinion du Pinciano sur son travail. Pourtant, il dut forcément s'exécuter et en envoyer un exemplaire à l'oracle officiel qui, outre sa chaire de rhétorique, était chargé à Salamanque d'un cours spécial sur le naturaliste latin. En remettant son livre au Commandeur, Villalobos lui rappelait leurs anciennes relations d'Alcalá, du vivant de Cisneros<sup>1</sup> ; il regrettait de n'avoir pu faire le voyage de Salamanque pour améliorer son manuscrit grâce aux corrections du maître ; mais enfin, tel qu'il était, il lui soumettait son livre, en le priant de le juger en critique sincère et en ami. Maître Núñez, trouvant sans doute quelque incompatibilité dans les termes, s'en tint à son rôle de critique et prodigua les coups de plume sincères. Même fût-elle strictement juste, sa réponse resterait comme un modèle de mauvaise grâce, de lourde et hargneuse pédanterie, de vanité bouffie et débordante. Ce n'est pas seulement Villalobos que le savantasse renvoie à l'école, mais le pape Adrien, Pierre Martyr, Vargas et tous les autres : il n'y a que lui !<sup>2</sup>

Le médecin de cour n'était pas homme à dévorer l'affront. Il riposta de bonne encre, sauf à tomber à son tour dans la personnalité outrageuse et grossière. Et, sans doute, il avait raison de répondre au pédant que, pour commenter utilement Hippocrate ou même Pline, il fallait posséder autre chose encore que du grec ou du latin ; mais le Sangrado hérissé n'était pas loin du simple

---

1. En 1517, Villalobos avait publié à Alcalá sa traduction d'*Amphytrion*, imprimée par Arnaldo Guillermo de Brocar, l'illustre imprimeur de la Bible Polyglotte. La dédicace (*Epistola al Mecenaz*) est de 1515 ; c'est probablement de cette époque que dataient ses relations avec Núñez, qui enseignait alors à l'Université d'Alcalá et collaborait à la Polyglotte.

2. *Cartas de Villalobos*, 183 : « ... el papa Adriano, los del Consejo Real, el Comendador Mayor Hernando de Vega, el licenciado Vargas, Pedro Mártir y otros, imperitos de estas facultades, y *per cons. quens* ineptos para ser jueces en ellas : *Asini ad lyram*... »

goujat quand il raillait lourdement le Commandeur de sa pauvreté honnête et fière. Pour nous, le seul intérêt que garde encore la fastidieuse polémique est tout entier dans les quelques données biographiques, relatives à celui que Villalobos appelle délicatement le « Commandeur galeux ». Au point où en étaient les choses, il est bien évident que le chantre inspiré des *Pestíferas bubas* n'aurait pas demandé mieux que de pouvoir arracher à son adversaire quelques plumes postiches. Or, il n'y songe pas un instant ; et sa virulente riposte commence précisément par consacrer le fait connu et inattaquable : « Le licencié Acevedo, mon neveu, m'a remis votre lettre ; et, bien que le style n'en soit pas aussi parfait que celui dont vous avez fait usage dans les *Trezientas*, la sentence en ressort bien clairement... <sup>1</sup> ».

Pour nous aussi, la sentence est claire autant que décisive. Qu'on se reporte à la réalité des faits : il ne s'agit nullement ici d'un incident isolé, arrivé une fois pour toutes, et que l'action du temps devait effacer peu à peu. Ce qui est en question, c'est la paternité d'un ouvrage qu'on réimprime à de brefs intervalles, et dont les exemplaires circulent partout — particulièrement parmi la population universitaire et livresque de Salamanque ou d'Alcalá <sup>2</sup>. C'est là un fait qui, bien que datant de dix, vingt ou trente années, demeure toujours récent et présent, puisque l'« impression » — c'est le cas de le dire — s'en renouvelle sans cesse. Or, s'il est certain que, pour des raisons diverses, chacun des témoignages cités réunit toutes les conditions qui le rendent digne de créance, — s'il est presque inadmissible que Sánchez, successeur du Commandeur à Salamanque et « rééditeur » de son commentaire ; que

---

1. *Cartas de Villalobos*, p. 95 : « El licenciado Acevedo, mi sobrino, me dió una carta de v. m. : y aunque el romance della no era tan primo como el que pusistes en las 300, la sentencia á lo menos venía bien clara ».

2. M. Foulché-Delbosc cite quinze éditions du *Laberinto* (avec commentaire) imprimées du vivant de Núñez ; en y ajoutant les contrefaçons, on dépasserait facilement la vingtaine.

Romero, collègue du Pinciano et son panégyriste officiel ; que Villalobos, très intéressé, en la circonstance dite, à contester les titres de son adversaire, aient pu individuellement se tromper, ou tromper, sans une seule exception, les milliers d'universitaires et de lecteurs de Mena, — il faut affirmer que leur coïncidence suffirait à former une conviction presque absolue, même à défaut de plus nombreuses attestations.

Mais il en est bien d'autres ; et, parmi celles-ci, deux sont très caractéristiques et d'un intérêt tout particulier, par le jour qu'elles ouvrent sur l'obscur biographie du Commandeur. M. Foulché-Delbosc, qui les a signalées, n'a pas poussé assez loin la reconnaissance de l'une et de l'autre jusqu'à les faire se rejoindre, et de leur contact, voir jaillir la lumière.

Des deux témoignages auxquels je fais allusion, le premier en date est un extrait d'un livre « d'une extrême rareté », comme dit M. Foulché-Delbosc en transcrivant le passage pertinent ; il est intitulé *Disputatio adversus Aristotelem*, et l'auteur, Hernánd Alonso de Herrera, était le frère aîné de Gabriel Alonso, l'agronome <sup>1</sup>. L'ouvrage (Salamanque, 1517) se compose de huit dialogues en latin, avec la traduction espagnole en regard, entre un égal nombre d'« appelants » et de « défendants » dont on nous donne la liste et des notices biographiques. Les champions supposés de la sixième joute sont Georgio Valla et Hernán Núñez ; et c'est à cette occasion que Alonso de Herrera nous fournit des détails fort intéressants sur son compagnon de jeunesse et, plus tard, collègue à l'Université de Salamanque. En voici le résumé : « Hernán Núñez, surnommé le Commandeur, se fit remarquer, dès son enfance, par son ardeur pour l'étude. Il fit deux séjours en Italie, non point, comme tant d'autres, à la poursuite de prébendes et de bénéfices, mais pour boire à la source même le savoir de l'antiquité. Nouveau Pic de la Mirandole, après le latin et le grec il voulut posséder

---

1. Ne connaissant pas l'ouvrage, je m'en rapporte à M. Foulché-Delbosc et à la description de Gallardo, *Ensayo*, III, 196.

l'hébreu, le chaldéen, l'arabe... Qui voudra mesurer son savoir n'aura qu'à lire le commentaire qu'il écrivit, à peine sorti de l'adolescence, pour les *Treçientas* de Juan de Mena. Je puis le certifier comme témoin oculaire, pour l'époque où nous étions ensemble à Grenade ; il ne se contentait pas d'étudier saint Jérôme, dont les ouvrages ne lui sortaient pas des mains : il voulait encore l'imiter dans les jeûnes et les mortifications. Le cardinal Cisneros, appréciant son savoir et ses vertus, l'appela à Alcalá et lui confia la direction de l'imprimerie... » — Ceci se passait, sans doute, vers 1505, avant la fondation de l'Université d'Alcalá, alors que Núñez se préparait, par l'étude de saint Jérôme, à la traduction latine de la version grecque des LXX, qui représente sa part de collaboration personnelle à la Bible Polyglotte. Certes, on aurait fort étonné le bon Herrera, si on lui eût dit qu'un jour viendrait où ce compagnon de jeunesse, qu'il était fier de mettre en scène et dont il connaissait la vie intime aussi bien que les titres littéraires, serait véhémentement soupçonné de n'avoir jamais touché au *Laberinto* !

Le dernier témoignage que je veuille mentionner, — qui est la lettre de D. Diego Hurtado de Mendoza, — présente cet intérêt spécial et ce côté piquant de se relier précisément aux faits bibliographiques qui constitueraient, d'après M. Foulché-Delbosc, des arguments contre ledit Commandeur. On voit qu'ici notre désaccord est absolu. C'est dans la réponse du soi-disant Salazar au « bachelier d'Arcadie » que D. Diego parle du Commandeur à l'occasion de Juan de Mena dont il juge les vers sur le ton d'ironie et de persiflage qui était de mise dans cet écrit satirique, et qu'il applique même à son ami et successeur D. Luis de Ávila<sup>1</sup>.

1. Don Luis de Avila y Zúñiga, fils du marquis de las Navas, confident de Charles-Quint et son ambassadeur à Rome, après Mendoza, publia en 1548 un *Comentario de la guerra de Alemania*, que « Salazar » critique assez vivement, bien qu'il se retienne, dit-il, d'en dire davantage parce que l'auteur est « son supérieur » (*lo tengo por Señor*). Avila était Grand Commandeur de l'ordre

Voici, en substance, le passage qui touche à notre sujet : « Par ma foi, je me demande si vous seriez homme à vous mettre en frais même pour défendre Juan de Mena, bien qu'il soit l'auteur de trois cents couplets plus durs que noyaux de dattes, et auxquels personne

d'Alcantara auquel D. Diego appartenait aussi : est-ce à cela que ses paroles font allusion, ou ne faut-il y voir qu'une formule de politesse ? En tout cas, c'est à ce haut personnage que Mendoza, presque à la même époque, adressait ses épîtres III et IV (édition Knapp). — Oserai-je, en note, dire un mot de cette édition ? On sait que, par la gaucherie et la rudesse fruste de la forme, Diego H. de Mendoza semblerait l'ancêtre de cet élégant Garcilaso, né la même année que lui. Il ne sentait pas que, dans l'hendécasyllabe, par exemple, ses licences italiennes (finale en oxyton, abus des diérèses et surtout des synérèses déplaçant l'accent et faussant le vers) ne pouvaient s'adapter à une langue moins souple, et incapable, comme l'autre, d'apocoper à volonté les syllabes atones. Décidément, le noble rimeur avait l'oreille dure. Au cours d'un apprentissage de vingt ans qui n'aboutit pas à la maîtrise, il n'a jamais connu, non seulement l'intense émotion poétique, refusée à la race, mais le secret matériel de l'accent et du rythme, le choix instinctif des mots chantants, que le jeune Garcilaso a trouvés du premier jour et sans effort. Il ne fut réellement que le « bachelier » de cette Arcadie, dont l'autre était le berger gracieux et couronné de roses. Vraiment, ce brave D. Diego a toujours l'air de broyer, de sa robuste mâchoire, ces « noyaux de dattes » qu'il reprochait à Mena de nous servir intacts. Comme le pénible Boscan, il est surtout un prosateur. Cela dit, avouons qu'il a été particulièrement maltraité par scribes et éditeurs — sans excepter le plus récent et le plus naïf de tous, M. W. Knapp, fort admiré en Espagne. Ce dernier a mesuré sa tâche au pied carré. Satisfait d'avoir doublé le bagage de Mendoza, en apposant sa marque sur nombre d'épaves qui, je crois, avaient déjà trouvé maître, il s'adresse à la fin de son prologue quelques félicitations sincères et, sur cet *Exegi*, fait débiter son auteur par un vers pied-bot (*Libro, pues que vas ante quien puede*) — suivi de beaucoup d'autres. Pour ne pas être taxé d'exagération, je signale au lecteur l'exemple de la page 113 (*Epistola á Boscan*) dont les premiers tercets contiennent six vers faux sur neuf, — outre les non-sens provenant des mots parasites ou de la folle ponctuation : — et cela, non seulement à notre point de vue moderne, mais d'après le système... métrique (si j'ose dire) de Hurtado lui-même. Je ne dirai pas que l'échec de M. Knapp exaspère notre soif de posséder enfin une bonne édition d'un mauvais poète, mais peut-être fait-il désirer que le futur éditeur ait à sa disposition une certaine connaissance de la langue et même de la prosodie espagnole.

n'oserait mordre si ce bon Commandeur grec n'avait passé les jours et les nuits à nous les tirer au clair. Et encore affirmait-il, d'après ce qu'on raconte, que la hâte d'imprimer son commentaire le lui avait fait abrégé de moitié. Voyez-vous le savoir de ce diable d'homme !... » — Sans nous arrêter à l'impertinence voulue de ce jugement à fleur de lèvres, dont le ton sarcastique était peut-être commandé par l'allure de l'écrit et le besoin de se dissimuler, tâchons d'en mesurer la portée.

M. Foulché-Delbosc déclare ce témoignage intéressant « non seulement parce qu'il émane d'un homme éminent qui était en relations suivies avec des amis du Commandeur, sinon avec le Commandeur lui-même, mais parce que, *s'il fallait le prendre au pied de la lettre. Núñez de Guzman aurait dû être l'auteur du commentaire* ». Qu'est-ce à dire ? Ne s'agit-il pas toujours de ce Núñez Pinciano, qui porte en bibliographie le pseudonyme de « Commandeur grec », et n'est-ce pas la thèse même de M. Foulché-Delbosc, de déposséder ledit Commandeur du commentaire qu'il s'est attribué à tue-tête, pendant plus d'un demi-siècle, sur tous les exemplaires des quinze éditions du *Laberinto* ? — Quant à la première partie de la phrase, — surprenante chez un écrivain si peu enclin au manque de clarté, — à ces vagues relations de Mendoza « avec des amis du Commandeur, sinon avec le Commandeur lui-même », nous essaierons d'en marquer le vrai caractère, qui ne peut manquer d'éclairer la biographie assez confuse du personnage, — surtout si, comme nous avons lieu de le croire, ces relations dataient des jours lointains où le Pinciano faisait sauter sur ses genoux le futur ambassadeur de Charles-Quint.

Peut-être convient-il de fixer approximativement la date de cette « Réponse de Salazar ». M. Foulché-Delbosc la place aux premiers mois de 1554, ou aux derniers de 1553, c'est-à-dire après la mort de Núñez, par la seule raison que Mendoza y parle du Commandeur au temps passé. Cette remarque n'a aucune valeur : tous nos rappels actuels d'événements passés s'expriment par le verbe au prétérit ; et quant à l'incise en question (*dicen algunos que el*

[Comendador] *afirmaba...*), elle s'insérerait sans difficulté dans une proposition analogue à la suivante : « On me dit que ce Núñez, qui enseigne encore à Salamanque, *afirmait* à l'époque où il publia son commentaire, etc. ». Par contre, les bonnes raisons abondent pour reculer de quelques années la date de ces opuscules. Leur plus récent éditeur déclare nettement que la Lettre du Bachelier fut publiée à Naples, en 1548<sup>1</sup> ; la *Respuesta* aurait donc existé à cette date, car, visiblement, elle n'est postérieure que de quelques semaines (*El otro día recibí una carta suya...*). M. Paz y Mélia ne fournit aucun renseignement sur cette édition de Naples ; mais il me semble que, du contexte même des lettres, on pourrait extraire de fortes présomptions en faveur, non pas précisément de leur publication, mais de leur existence dès la fin de 1548 ou le commencement de 1549. Il est certain que cette discussion ne tient pas étroitement au sujet ; mais, outre qu'elle ajoute quelques détails à la biographie de Mendoza, c'est une bonne habitude critique de ne jamais passer à côté d'une erreur sans l'extirper, dût-on, pour cela, perdre un bout de chemin.

Le Bachelier commence par déclarer que le livre de Salazar est parvenu à Rome presque en même temps que l'annonce des victoires de l'Empereur en Allemagne. Or, cette *Rota de Albis* (bataille de Mühlberg), à laquelle le récit de Salazar est principa-

---

1. PAZ Y MÉLIA, *Sales españolas, Introducción*. La publication, en ce cas, serait de la fin de l'année, la première édition de Salazar (Naples, Imp. Sugamappo) étant de septembre 1548. M. Foulché-Delbosc semble nous promettre une prochaine réimpression annotée des deux lettres. Elle sera la bienvenue, car toutes les existantes sont détestables, et peut-être la plus récente (FABIÉ, *Didálogos militares de Alba*, appendice) est-elle la plus mauvaise de toutes. A vrai dire, je ne me suis pas encore fait d'opinion définitive sur l'authenticité de la *Respuesta de Salazar* ; j'espère que la « note » de M. Foulché-Delbosc m'y aidera. En attendant je suis le courant ; mais quelques détails singuliers de cette réponse, rapprochés de certains passages de Sandoval et autres chroniqueurs, invitent à un examen qui nous mènerait trop loin. Il est intéressant de lire sur tout ceci le prologue mis par D. Antonio M. Fabié aux *Didálogos de Núñez Alba*.



lement consacré, fut gagnée par les Impériaux le 24 avril 1547. Les termes employés par le Bachelier (*La fama ha llegado à esta corte de Roma, etc.*) semblent aussi naturels quelques mois après les événements, qu'ils seraient insolites et même inexplicables six ou sept ans après. Il en va de même pour l'allusion au cardinal Bembo (*que agora poco fué a porta (sic) inferi...*) : il mourut en janvier 1547, et il n'est guère admissible que, sept ans après, on écrivît encore qu'« il venait de mourir ». Enfin, l'allusion à Paul Jove (*que està abi en Roma truhaneando toda la vida*), nous paraîtrait plus bizarre encore de la part de l'ambassadeur et de l'humaniste Mendoza (Réponse de Salazar), attendu que, depuis l'année 1549, l'historiographe vénal ne « truandait » plus à Rome, mais à Florence, où, d'ailleurs, il était mort en 1552. Tous ces indices me semblent corroborer singulièrement l'opinion qui donne les deux lettres pseudonymes comme écrites en 1548 : c'est-à-dire du vivant de notre Commandeur, qui a pu les connaître par Zurita (l'ami intime de Juan Páez <sup>1</sup>), et en savourer l'humour prolix, beaucoup moins grec qu'andalou. D'ailleurs, il est douteux qu'il prit garde au tour malicieux de la phrase où « Salazar » parlait de lui. Il était sur le point de livrer à l'imprimeur le manuscrit de ses *Refranes* (l'approbation est de 1549). L'ouvrage porte, comme on sait, deux dédicaces : la première est adressée à D. Luis Hurtado de Mendoza, marquis de Mondéjar ; la seconde, plus récente, à son frère cadet, D. Diego. Cette dédicace, datée du 2 janvier 1555, provient des éditeurs, et il est permis de penser que ce fut le retour du destinataire en Espagne (1554) qui les rappela à un devoir de convenance. Il ne semble pas, en effet, que l'idée tardive de choisir un second « Mécène » dans la famille du premier ait pu être fortuite ou obéir à un calcul intéressé. Les éditeurs étaient amis

---

1. Juan Páez de Castro, fervent humaniste et savant de mérite (voir GRAUX, *Essai*, et surtout DORMER, qui publie ses lettres à Zurita) ; était secrétaire de Mendoza à Rome ; il a certainement connu les lettres de *première main* — je souligne à dessein, et pour mémoire, l'expression équivoque.

intimes du défunt; si, en plaçant son ouvrage sous le patronage des deux frères, ils n'exécutaient pas une dernière volonté du Commandeur, on peut croire qu'ils interprétaient ses intentions, ou, tout au moins, ses sentiments. Dans le Prologue des *Refranes*, Leon de Castro dit de son maître qu'il n'avait pas seulement fréquenté les auteurs grecs et latins, mais aussi, et pendant de longues années, le « palais des grands ». De quels grands seigneurs l'ami et exécuteur testamentaire du Pinciano voulait-il parler <sup>1</sup> ? Assurément, l'allusion aux Mendoza ne s'impose pas; elle serait pourtant fort probable, par le seul fait des anciennes dédicaces de Séville et de Grenade, même en l'absence de tout autre fait corrélatif. Mais les affirmations catégoriques de Lucio Marineo (reproduites par Nicolas Antonio) établissent la certitude : il serait absurde de supposer que Marineo, écrivant à Núñez et lui rappelant le temps où il « instituait » le fils du comte de Tendilla, se prit à raisonner sur des faits imaginaires <sup>2</sup>.

Il faut donc admettre que Núñez Pinciano fut précepteur chez les Mendoza de Grenade (branche de Tendilla-Mondéjar), entre son retour de Bologne et son installation à Alcalá; non point sans discontinuité de 1498 à 1510, mais, à coup sûr, pendant plusieurs années de cette période <sup>3</sup>. Maître et élèves étaient faits pour s'en-

---

1. *Refranes*, prologue de León de Castro : « Y que habia andado tantas tierras y naciones, y estado muchos años en corte y casa de señores. »

2. N. ANTONIO, *Bib. Nova*, I, 382 : « Imprimis, ut credere par est, a Tendillæ comite benigne invitatus frequentavit eum ante alios proceres, doctumque heroa longe doctiorem reddidit, cujus et filium, ut Marinæus Siculus ad nostrum scribens inquit, docte sancteque literis et moribus instituit ». Je ne possède pas, en ce moment, les *Lettres* de L. Marineo; j'espère en recevoir un exemplaire avant la fin de ce travail, et pouvoir constater, non seulement le fait présent, mais surtout celui des relations de Marineo avec le père de Núñez. En tout cas, les lecteurs européens peuvent les vérifier facilement.

3. L'Université d'Alcalá fut inaugurée en 1508, mais Núñez ne figure pas sur la première liste : il est probable qu'il poussait alors sa seconde pointe en Italie, où il avait déjà séjourné comme boursier du collège San Clemente, de Bologne. Le long séjour du Pinciano à Grenade a fait croire à Pedraza qu'il y

tendre; et si une famille princière pouvait nous réconcilier avec la rudesse de mœurs de l'aristocratie espagnole, ce serait cette illustre lignée du marquis de Santillana, où la loyauté chevaleresque s'alliait si bien au goût des choses de l'esprit, que les femmes mêmes y étaient célèbres par leur savoir autant que par leur beauté et leur héroïsme<sup>1</sup>. Le chef actuel de la maison, D. Íñigo López de Mendoza, deuxième comte de Tendilla et premier marquis de Mondéjar, n'avait pas dégénéré de son glorieux aïeul. Ambassadeur à Rome, où il vivait entouré d'artistes et de savants, il s'y était pris de sympathie pour le secrétaire Pierre Martyr d'Anghera, qu'il ramena avec lui en 1487, se faisant une gloire d'attacher pour toujours à son pays un des meilleurs ouvriers de la Renaissance espagnole. Quelques années plus tard, il eut encore l'honneur d'associer son nom à la découverte de l'Amérique, en défendant les projets de Christophe Colomb; et on est heureux de l'apprendre par ce même Pierre Martyr qu'il avait obligé, et qui, entre autres mérites, eut celui de ne pas oublier

était né. Dans la préface du Pline de Lemaire, le jésuite Hardouin explique gravement que Núñez fut surnommé Pinciano « parce qu'il était de Salamanque » : *Pincidianus, a patria salmantica cognominatus*. Du reste, il malmène fort son confrère en Plinius, l'accuse de trancher plus de « nœuds gordiens » qu'il n'en dénoue, et, finalement, lui porte au cœur ce coup mortel : *Sed ita ut neque Græcos sua lingua consuluerit* : ce n'était pas la peine de s'appeler le Commandeur grec!

1. Prescott (*Ferdinand and Isabella*, I, XIX) place au premier rang des *accomplished women* du siècle les deux filles du comte de Tendilla, María de Mendoza et María Pacheco. Celle-ci fut la tragique veuve de Padilla. A toujours entendre vanter son énergie virile et la fascination qu'elle exerçait sur son mari et ses partisans, on se la peindrait volontiers comme une virago : c'était une frêle et pâle créature, toute en charme discret et, pour ainsi dire, en beauté rentrée. On connaît sa fière résistance de Tolède, après le désastre de Villalar. Elle se montra plus grande encore dans la défaite : traquée par la meute impériale, un peu trahie, elle put gagner le Portugal sous un costume de paysanne, et y vécut dans une fière détresse, de quelques bijoux vendus, prudemment oubliée de sa puissante famille. Une fois morte, on se fit gloire de tenir à elle; et son frère Diego lui fit l'épithaphe connue : *Si preguntas mi nombre...*

les bienfaits reçus <sup>1</sup>. Après la chute de Grenade, et pour la part glorieuse qu'il y avait prise, il fut nommé capitaine général du territoire conquis, et reçut en apanage le gouvernement de l'Alhambra pour lui et ses descendants. Il s'y établit avec sa famille, et c'est là que naquirent ses plus jeunes enfants. Par sa tolérance et son humanité, il sut gagner les cœurs des vaincus ; à ce point que, lors du soulèvement de 1500, provoqué par les rigueurs fanatiques de Cisneros <sup>2</sup>, le gouverneur poussa sa confiance dans les bons sentiments des Morisques à son égard, jusqu'à leur laisser sa femme et ses enfants, comme en otages, dans l'Albaycin qu'il devait réduire, c'est-à-dire au foyer même de la sédition. Tel était l'homme qui, vers l'année 1498, et peut-être sur la recommandation de son ami Pierre Martyr <sup>3</sup>, avait appelé près de lui le jeune Núñez pour lui confier l'éducation de « son fils » (c'est-à-dire évidemment de l'ainé, D. Luis, l'héritier des titres et des fiefs), non sans profiter lui-même de ce contact journalier, comme l'indique Antonio. Quant à Núñez, sans doute ce séjour à Grenade, encore toute mauresque, dut pénétrer sa carapace d'érudit, que l'âge n'avait pas ossifiée, et y laisser des traces ineffaçables. Il était jeune, après tout : comment cet éveil à la gloire — il venait de se voir imprimé pour la première fois —

---

1. HARRISSE, *Christophe Colomb*, I, 389 : « C'est le fameux comte de Tendilla, dont l'avis favorable, joint à celui de Talavera, selon Pedro Martyr, décida de l'entreprise ».

2. Trouvant que le gouverneur Tendilla et l'archevêque Talavera n'avançaient guère par la persuasion, Cisneros vint à Grenade pour appliquer à la conversion en gros des Morisques ses procédés de futur Inquisiteur Général. Il dut connaître Núñez chez les Mendoza et apprécier le savoir du jeune commentateur de Mena, qu'il allait bientôt appeler à Alcalá.

3. Núñez ayant été l'élève d'Arias Barbosa et de Nebrija, à Salamanque, a dû l'être aussi de Lucio Marineo, et, par celui-ci, connaître Pierre Martyr, qui, en 1495, fit une leçon triomphale dans l'amphithéâtre de l'Université. En tout cas, là où ailleurs, le maître de la jeune noblesse n'a pu manquer de se faire présenter le nouveau « Pic de la Mirandole » qui émerveillait professeurs et étudiants.

n'aurait-il pas gardé un reflet du ciel d'Andalousie, un vague parfum d'oranger ? Et qui sait même si, plus tard, le *comunero* inattendu que devint le professeur d'Alcalá, ne suivait pas à son insu, sous les enseignes de Padilla, la fuyante vision — oh ! déjà si lointaine — de la fillette pâle qu'il avait vue jouer dans les jardins de l'Alhambra !

Sans être un véritable lettré, ainsi que tels de ses fils, le bienfaiteur de Pierre Martyr professait, comme une élégance héréditaire, l'amour des lettres <sup>1</sup>. Il agréa et, sans doute, reconnut comme il fallait la dédicace du commentaire de Juan de Mena, non seulement pour l'édition princeps (Séville, 1499), mais aussi pour la suivante, imprimée par Juan Varela (Grenade, 1505), et qui contient un nouveau prologue. Peu après, Núñez lui dédiait encore la traduction de certaine *Historia de Bohemia* du cardinal Piccolomini — plus connu comme conteur graveleux — laquelle fut également imprimée par Varela, mais cette fois à Séville, où il s'était établi <sup>2</sup>. M. Foulché-Delbosc a très bien vu que le Núñez

1. Hernando del Pulgar (*Crónica*, III, LIV) raconte qu'on choisit le comte de Tendilla pour l'ambassade à Innocent III « *porque, allende de ser caballero esforzado, era bien mostrado en letras latinas* ». Mais Burchard (cité par Mariéjol) déclare qu'il savait mal le latin. Pour ce que Mendoza allait faire à Rome, il aurait pu dire, avec la morgue du D. Carlos d'Hernani :

Ils se contenteront d'un espagnol hautain.

2. Pendant les premières années du xvi<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas d'imprimerie à Grenade ; tantôt on envoyait exécuter le travail à Séville, tantôt on faisait venir les typographes, de Séville ou d'ailleurs : l'archevêque Talavera prit ce dernier parti, en 1496, pour rééditer la *Vita Christi* du Catalan Eximenis (HAEBLER, *Bibliografía ibérica*). Núñez, en 1499, fit imprimer à Séville l'édition princeps du Commentaire ; six ans plus tard, le passage de Juan Varela à Grenade lui permit d'en donner la deuxième édition, revue, corrigée et allégée des citations latines. Varela imprima encore à Grenade l'*Arte de la lengua arabiga*, de Pedro de Alcalá ; et l'utilité locale de ce traité montre assez qu'il n'y avait pas encore de place pour une imprimerie espagnole, dans une ville où le groupe non mauresque se réduisait presque aux employés et à la garnison. Varela s'établit à Séville, et le premier livre qu'il y imprima fut précisément l'*Historia*

de la traduction ne fait qu'un avec celui du Commentaire. Mais, s'il tombe sous le sens (par le double fait de l'homonymie et de l'identité littérale des dédicaces) que le « client » de l'imprimeur Varela et celui — dans l'autre acception du mot — du comte de Tendilla sont la même personne, comment fermer les yeux à l'autre identité, qui est l'évidence même (malgré la variante du nom complémentaire, sur laquelle je reviendrai), celle-ci n'eût-elle en sa faveur que les deux dédicaces des *Refranes* : ce rappel des relations anciennés du précepteur avec le père, attesté par les relations actuelles de l'universitaire avec les fils — et ses élèves d'autrefois ?

Un précepteur qui n'est pas le premier venu peut se tenir, avec les grands qu'il « humanise », sur le pied de La Bruyère chez les Condé, ou sur celui de Doudan chez les Broglie : ce que nous savons du comte de Tendilla nous autorise à penser que les rapports de Núñez avec les Mendoza se rapprochèrent beaucoup plus du second exemple que du premier. L'éducation finie, le précepteur devint *catedrático* d'Alcalá et de Salamanque, mais sans interrompre ses relations amicales — les *Refranes* le prouvent — avec son ancien élève, aujourd'hui marquis de Mondéjar et Président du Conseil des Indes, pas plus qu'avec l'autre frère, ambassadeur à Rome et grand collectionneur de manuscrits grecs. Avec celui-ci, pourtant, les rapports furent moins intimes, ainsi qu'il ressort de la dédicace, d'une autre main et, pour ainsi dire, de second mouvement. Don Diego ne put pas, en effet, recevoir à l'Alhambra les leçons du Pinciano <sup>1</sup>, soit qu'il y naquît, comme

---

de *Bohemia* (ESCUDERO Y PEROSSO, *Tipografia hispalense*, 20), détail qui corrobore l'identité du commentateur de Mena et du traducteur de Piccolomini.

1. Encore moins pourrait-il y avoir pris celles de Pierre Martyr, ainsi que le répètent pieusement les biographes. P. Martyr quitta Grenade en 1492, pour aller diriger à la cour l'éducation de la jeune noblesse; il y reparut en 1504, dans le cortège funèbre d'Isabelle, qu'on enterrait à l'Alhambra; mais il n'y resta que quelques mois. Il ne revit Grenade qu'en 1526, pour y mourir. (V.

on le répète sans preuves bien solides, soit qu'il fût né à Tolède, ainsi que l'affirme l'annaliste de Castille Tamayo de Vargas, sur un témoignage non moins vague — en vers! — de l'intéressé<sup>1</sup>. La date de sa naissance (1503) est parfaitement établie par lui-même et appuyée par d'autres témoignages : même en admettant que la fréquentation du Pinciano chez les Mendoza se fût prolongée jusqu'à l'année 1510, c'est à peine si ses dernières leçons auraient pu s'adresser à un enfant de huit ans. Par contre, il est à peu près établi que D. Diego a dû suivre le cours de Núñez à Salamanque, vers 1523. En tout cas, ses ferveurs studieuses de jeune homme et, plus tard, d'homme mûr, purent rejoindre sans effort ses impressions d'enfance. C'est ainsi que le double hom-

---

*Colección de Doc. Inéd.* xxxix et surtout MARIÉJOL, *Pierre Martyr d'Anghera*, Paris 1887.) — Par contre, il est bien établi que le futur marquis de Mondéjar, l'élève de Núñez, passa quelque temps dans le collège de la cour, que dirigeait Pierre Martyr.

1. L'*Indice de Pruebas* de l'ordre d'Alcántara donne D. Diego Hurtado de Mendoza y Pacheco (reçu en 1553; Quiñones par l'aïeul paternel, Portocarrero par le maternel : c'est bien le nôtre) comme « originaire de Guadalajara ». Si l'indication se rapporte au lieu de naissance et non au berceau de la famille, il faudrait admettre que le gouverneur de Grenade, après les troubles de 1501, installa sa famille dans ses domaines de Tendilla-Mondéjar, près de Guadalajara, diocèse de Tolède. C'est là que serait né Diego; mais, comme toute son enfance s'écoula à Grenade, on conçoit que, suivant l'occurrence, il ait pu se dire, tantôt tolédan, comme dans ses vers à « Don Gonzalo » (qui ne fut certainement pas le père d'Antonio Pérez comme le marque M. Knapp), tantôt grenadin, comme dans sa lettre du *Bachiller de Arcadia*. — Mais toutes ces biographies espagnoles reposent sur le sable mouvant; et, à voir la façon dont les modernes emboîtent le pas aux anciennes (compter les bévues de M. Knapp dans sa notice), il semble que ce soit la matière même qui porte la contagion de l'inexactitude. On est d'autant plus heureux de poser le pied sur quelques points solides, comme les indications de M. Fitzmaurice-Kelly sur la mission de Mendoza en Angleterre, et celles, plus importantes encore, de M. Foulché-Delbosc (*Revue hispanique*, II et III) sur les dernières démarches de l'ancien ambassadeur. Grâce à eux, et à quelques autres, on pourrait presque, dès à présent, entreprendre une biographie de D. Diego.

mage posthume des *Refranes* ne fit que consacrer la tradition d'estime affectueuse que tous les Mendoza gardaient au « Commandeur grec », et dont avaient témoigné, un demi-siècle auparavant, les dédicaces du Commentaire et de l'*Historia* au chef de la famille.

Il serait oiseux, je crois, de prolonger les auditions de témoins. Ce n'est point par le consensus universel, comme dans les disputations théologiques, que se décide un point d'histoire littéraire, mais par l'appréciation critique d'un petit nombre de témoignages concluants. Personne ne peut mettre en doute que chacun de ceux que j'ai produits ne remplisse toutes les conditions de la preuve historique. Entre les déclarations unanimes de Francisco Sánchez, élève et successeur de Núñez; de Romero, son élève, collègue et panégyriste; de Villalobos, son adversaire et détracteur; de Herrera, son camarade de jeunesse; enfin, de Mendoza, qui, en ouvrant les yeux, trouva Núñez installé dans la maison paternelle et apprit peut-être à lire dans le Commentaire tenu devant lui par le Commentateur, — on hésiterait vraiment à faire un choix raisonnable, car toutes imposent également la conviction. Il ne s'agit même pas ici d'affirmations détachées et provoquées par un interrogatoire, mais bien de démarches habituelles, qui s'appuient sur le fait du Commentaire comme sur un postulat connu de tous. Loin, donc, qu'il faille multiplier encore ces témoignages (tout au plus en citerai-je quelque autre par incidence), je trouve que la présentation de cinq ou six, alors qu'un seul suffisait, ôte à la démonstration quelque élégance mathématique. Or, si la conviction est fondée sur une véritable preuve, on doit affirmer d'avance que toutes les objections possibles seront réduites à néant par un examen convenablement fait. L'homonymie intermittente et persistante de deux écrivains se succédant à quelques années d'intervalle; la présence simultanée de ces deux mêmes « rivaux », devenus professeurs de Salamanque, exerçant pendant la même période et se retirant la même année; cette concurrence vitale, qui commence à Grenade, se poursuit encore à l'Université et dure



plus d'un demi-siècle : ce sont là des faits bizarres, improbables, incroyables, mais, après tout, non pas impossibles. Ce qui l'est, impossible, moralement et matériellement, c'est que Herrera, le compagnon de jeunesse du Pinciano; Mendoza, son pupille de l'Alhambra; Romero, son panégyriste officiel; Sánchez Brocense, qui réédite son ouvrage, et les autres, se soient mépris, pendant vingt ans et plus, sur la véritable personnalité d'un auteur célèbre qu'ils voyaient tous les jours — et que tout le « cloître » universitaire, trois ou quatre générations d'étudiants et de public lisant aient partagé leur illusion. Par conséquent, — et cette conséquence est rigoureuse, — il faut reconnaître l'existence du seul fait qui ne puisse pas ne pas être vrai, et s'occuper à trouver aux autres faits allégués une explication logique, probable, admissible, — mais à laquelle, d'ailleurs, nous ne sommes pas tenus. Telle est la seule attitude scientifique, et non point celle qui, sous couleur d'impartialité critique, ballotte le lecteur du pour au contre, en attribuant la même importance au détail équivoque ou au racontage irresponsable qu'au document décisif. On ose à peine répéter, tant c'est une notion banale, qu'en histoire littéraire, il importe beaucoup moins de compter les suffrages que de les peser.

## II

Les trois objections énoncées par M. Foulché-Delbosc, et qui lui ont à peu près suffi pour « reconnaître que le commentaire du *Laberinto* n'est pas l'œuvre de Hernán Núñez de Guzmán », peuvent se résumer ainsi : 1<sup>o</sup> sur les deux premières éditions du Commentaire, l'auteur de celui-ci est identiquement appelé Hernán Núñez de Toledo; or, ce même nom se retrouve encore un demi-siècle plus tard, à Salamanque, où il semble désigner un autre professeur que Núñez Pinciano ou le Commandeur grec; 2<sup>o</sup> l'âge qu'aurait eu le Commandeur grec, à l'époque (1497-1498)

où il devrait avoir écrit le Commentaire, implique une précocité si extraordinaire qu'il y a lieu d'en tirer un argument contre l'attribution; 3° la présence simultanée à Salamanque, vers 1550, d'un professeur Hernán Núñez de Toledo et d'un autre Hernán Núñez, qui serait le Commandeur grec, est attestée par les registres de l'Université. Nous allons discuter soigneusement les trois objections ainsi formulées; non point que, par elles-mêmes, elles exigent un grand appareil de réfutation, mais parce que l'examen en est intéressant et ouvre des jours curieux sur la biographie du personnage et le monde universitaire contemporain.

La première démarche doit être, semble-t-il, de bien déterminer le débat. Nous sommes tous d'accord sur ce fait que le surnom de « Commandeur grec » s'applique à Hernán Núñez Pinciano, le professeur d'Alcalá et de Salamanque, collaborateur de la Bible polyglotte, glossateur de Pline, Sénèque, Pomponius Mela, Moschus, etc., et, en dernier lieu, compilateur du recueil de *Refranes* publié après sa mort. Nous pouvons, en outre, tenir pour un fait acquis le long séjour dudit Pinciano à Grenade, peu d'années après la conquête, sous le gouvernement du comte de Tendilla dont il éleva un ou plusieurs fils. D'autre part, nous convenons encore (du moins avec M. Foulché-Delbosc), que le commentateur de Mena et le traducteur de l'*Historia de Bohemia* sont le même Núñez de Toledo. Tout le différend porte donc sur un point unique, à savoir si ce Núñez (de Toledo), qui a écrit le Commentaire et traduit l'*Historia*, est distinct de l'autre Núñez (de Guzmán ou de Valladolid), comme le soutient M. Foulché-Delbosc, ou bien, comme je le prétends, si le Commandeur grec, le Pinciano, Hernán Núñez de Toledo, Hernán Núñez de Guzmán — cette foule — ne représentent que les diverses « hypostases » du même individu.

Pour affirmer que Núñez de Toledo n'est point la même personne que Núñez Pinciano, M. Foulché-Delbosc se retranche dans cet argument en apparence inexpugnable : de tous les ouvrages indiqués plus haut, deux seulement, le commentaire du *Laberinto*

et la traduction de Piccolomini, — qui appartiennent à la même époque et, peut-on dire, au même lieu, — sont signés de Núñez de Toledo. Comment expliquer cette bizarrerie ? Et, si elle est inexplicable dans l'hypothèse d'un seul auteur, pourquoi admettre cette hypothèse ? Telle est, en résumé, l'argumentation de M. Foulché-Delbosc. Elle semble, en effet, de texture solide et serrée ; mais il est aisé de voir que ce n'est qu'un simulacre logique. Il faut répondre, tout d'abord, que l'opposition de Núñez de Toledo avec Núñez de Guzmán, en tant qu'auteurs de livres, ne repose sur aucun fait positif. Personne n'a jamais vu d'ouvrage ni lu de préface portant la souscription *Hernán Núñez de Guzman* : bibliographiquement, Hernán Núñez de Guzmán n'existe pas. Tous les ouvrages du groupe examiné, qui n'apparaissent pas comme de Hernán Núñez de Toledo, exhibent en latin la signature de *Fredenandus Pincianus*, ou bien, en espagnol, celle de « Comendador Hernán Núñez <sup>1</sup> ». De cette particularité facilement vérifiable, et que M. Foulché-Delbosc ignore moins que personne, il s'ensuit que la *struggle for life* n'est engagée qu'entre Hernán Núñez de Toledo et Hernán Núñez tout court : Guzmán n'est pas en cause. Or la question bibliographique ainsi posée, — et on ne peut la poser autrement, — il ne me semble pas que la solution en soit bien difficile. Si l'on prétendait que la différence existant entre la signature complète et la signature abrégée suffit à démontrer la présence de deux auteurs distincts, on serait directement conduit à cette conséquence saugrenue : que toutes les éditions du Commentaire (on sait qu'il en parut une quinzaine du vivant

---

1. En général, les lettres de Núñez sont signées : EL COMENDADOR, ou même, en abrégé : EL COM<sup>ADOR</sup> ; les dernières ne portent pas de date d'année. La plupart des lettres publiées ailleurs, comme provenant de l'*Academia de la Historia*, se trouvent déjà chez Dormer. Pourtant, Pérez Pastor (*La Imprenta en Medina del Campo*, p. 101) en donne une (tronquée), du 14 novembre [1543 ?], que je crois inédite. — Après le Commentaire, le recueil des *Refranes* est le seul ouvrage espagnol de Núñez, et il faut voir comme son éditeur Castro s'excuse de se commettre en « vulgaire » !

du commentateur), postérieures aux deux premières de Séville et de Grenade, doivent être d'un autre auteur que celles-ci, puisque les unes le nomment H. Núñez de Toledo, et les autres (sans excepter l'édition de 1506) simplement H. Núñez! De cette constatation *ab absurdo*, il n'y a sans doute pas encore lieu de conclure à l'identité des deux auteurs supposés; mais il reste acquis, par cela seul, que la variante des noms n'est pas un argument contre la thèse. Cela posé, nous pouvons examiner les causes probables de cette « polyonymie » ou, pour mieux dire, les diverses hypothèses qui en rendraient compte, d'après les usages de l'époque et du pays.

Quand il s'agit du xv<sup>e</sup> siècle, il faut tout d'abord renoncer à l'espoir de puiser directement aux sources habituelles, registres des paroisses ou des ordres militaires, papiers d'État, etc. Du reste, il suffit de comparer deux actes notariés se rapportant à la même personne pour reconnaître que ceux-ci égalent généralement, en incertitude et en fantaisie, les données fournies par les documents littéraires. Quant aux registres officiels, ils n'existaient pas. Les actes baptistaires, quoique prescrits dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle par l'archevêque Cisneros dans son diocèse de Tolède, n'entrèrent dans l'usage général qu'après le Concile de Trente<sup>1</sup>. Il en fut à peu près de même pour les archives des ordres militaires : les dossiers individuels n'ont été conservés qu'à partir de leur incorporation à la couronne, sous les Rois Catholiques — et encore en faut-il rabattre, même pour l'ordre de Saint-Jacques, le plus important de tous, à cause des incendies, sièges et autres fâcheuses aventures dont le prieuré d'Uclés fut, comme on dit, le théâtre.

---

1. Parmi les réformes disciplinaires de Cisneros, on trouve une décision synodale sur les *Libros que han de tener en cada iglesia*. Le Concile de Trente prescrivit bien (session XXIV) cette « tenue des livres » paroissiale, mais surtout pour les mariages; c'est même à ce seul point de vue qu'on mentionne, au chapitre suivant, l'empêchement créé (parenté spirituelle) par le baptême, entre parents et parrains.

En ce qui concerne notre Núñez, — s'il était vraiment, comme tout le monde le répète, chevalier de Saint-Jacques dès avant 1499, — l'absence forcée de son dossier dans les archives de l'ordre est infiniment plus regrettable que celle de son extrait baptistaire : les démarches indispensables, pour établir la noblesse et la pureté de sang, conduisaient à des enquêtes documentées où la vie et les origines du candidat étaient fouillées avec un soin méticuleux, un zèle jaloux à peine égalé par la procédure du Saint-Office<sup>1</sup>. Tout dossier manquant (Núñez n'a malheureusement pas été cité devant l'Inquisition, comme Sánchez Brocense ou Luis de León) sur la famille et le lieu de naissance, nous sommes condamnés aux conjectures et aux hypothèses par analogie. Voyons, pourtant, si quelques-unes de celles-ci présentent une assez large base de probabilité pour y asseoir une induction relativement solide.

Tout d'abord, devant ce conflit provoqué par l'homonymie de plusieurs personnages ou la polyonymie d'un seul, on se pose nécessairement la question : Quels étaient les véritables noms du Commandeur grec ? — A cette demande, la seule réponse possible se présente sous une forme si vague et si flottante, si peu conforme à notre rigide précision moderne, qu'elle équivaut presque à l'ignorance absolue. En Espagne (et même un peu partout), au xv<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup>, entre les quatre ou cinq noms propres dont tout homme plus ou moins né se parait aux grandes occasions, c'est à peine si le prénom

---

1. Ici, encore, l'intérêt personnel était un bon stimulant du zèle religieux et de l'esprit de corps. Les enquêtes se prolongeaient, recommençaient sans cesse, ne finissaient pas. Ces commissions, réservées aux membres de l'ordre, étaient devenues un métier lucratif, comme on le voit par cet article de la Règle : « Al cavallero que fuese á hazer la informacion, se le dé de salario cada día seis ducados, y al freile se le puede dar la mitad; la cual costa se paga por las personas cuyas informaciones se hizieren, á quien mandamos que ante todas cosas depositen los dineros ». Après des années d'enquêtes, bien des postulants, à demi ruinés par la procédure, devaient renoncer à l'honneur de porter aux grands jours le « lézard rouge » (*lagartija*) brodé sur le manteau blanc.

restait fixe, maintenu par le parrainage, en l'absence de tout registre ou acte notarié. Tous les autres pouvaient être arbitraires. Sans doute, l'usage du patronymique était de règle pour le fils aîné, mais il y adjoignait tantôt celui de la mère, tantôt celui d'un ascendant de l'une ou l'autre ligne. Quant aux autres frères, ils pouvaient puiser dans le tas, *ad libitum*, même les femmes. En outre, les nobles ajoutaient au prénom et au patronymique, à défaut d'un titre héréditaire, un nom de terre ou de fief. Les roturiers, et surtout les convertis, y suppléaient par un surnom géographique (les lettrés le latinisaient), lequel n'indiquait pas toujours le lieu de naissance, mais parfois celui d'un long séjour ou encore le berceau de la famille. Enfin, il n'était pas que, le choix une fois fait, chacun s'y tint, comme Don Quichotte à sa ferraille, qu'il ne quittait même pas pour dormir : à quelques années de distance, et parfois la même année ou le même jour, suivant l'humeur et l'occurrence, la signature protéiforme se tronquait, s'épanouissait, se montrait transformée en tout ou en partie... De tout ce flottement onomastique, on fournirait aisément des exemples nombreux ; il suffit d'en signaler en note un ou deux de chaque espèce, en plus de ceux que l'examen de la question fera surgir <sup>1</sup>.

1. Les Mendoza en fourniraient quelques exemples (n'oublions pas qu'il s'agit ici d'une grande famille à généalogie enregistrée). Des neuf enfants du comte de Tendilla, aucun ne porte le vrai patronymique López : l'autre patronymique Hurtado (provenance féminine lointaine) n'est pris que par l'aîné et le plus jeune (D. Diego) ; une des filles se nomme Mendoza, l'autre Pacheco. — La littérature fourmille de variantes fantaisistes. Cervantes ne devient Saavedra qu'après la *Galatea*, et au même titre que Lope de Vega est Carpio : noblesse parnasienne. Les surnoms locaux, devenus *apellidos*, sont presque de règle dans la classe moyenne : rappelons le Tostado (sobriquet du père), changé d'abord en Madrigal, de son lieu de naissance, puis devenu *El Abulense*, pour son évêché d'Avila ; et surtout l'auteur du *Corvacho*, dont on ne sait pas encore si le « Toledo » se rapporte à la famille ou au pays. Mais c'est la trouble population universitaire, maintenue en effervescence par l'incessante montée du mérite personnel, qui fournit les cas les plus typiques, grâce aux mixtures de latin et

Le « Commandeur grec » Hernán Núñez avait-il droit à l'*apellido* de Guzmán, dont le gratifient la plupart des historiens et bibliographes espagnols ? Le plus ancien de ces témoignages, et certes un des plus considérables, est celui du jurisconsulte navarrais Martin de Azpilcueta, qui fut l'élève de Núñez à Alcalá et plus tard son collègue à Salamanque. L'édition latine de l'ouvrage en question, que j'ai sous les yeux, fut imprimée à Lyon en 1580<sup>1</sup>. La notice d'André Schott est un peu postérieure (1582). Antonio, un siècle plus tard, précise le renseignement : « Grâce au crédit de son père, issu de l'illustre famille de Guzmán et trésorier du Roi Catholique, Hernán Núñez fut admis, à peine d'âge, dans l'ordre de Saint-Jacques...<sup>2</sup> ». Tous ceux qui sont venus après ont copié ceux que nous citons. Ces affirmations sérieuses et circonstanciées, si elles ne suffisent pas à démontrer l'exactitude du fait avancé, prouvent tout au moins qu'il était admis assez couramment à Salamanque... un quart de siècle après la mort de l'intéressé. Malgré tout, Núñez Pinciano lui-même ne s'est jamais, croyons-nous, ni sur ses livres, ni dans ses lettres, pas même dans ses inscriptions académiques, attribué ce nom fulgurant dans les fastes de la Reconquête ; et de la part de ce *magister gloriosus*, qui vivait affublé de sa douteuse commanderie et n'eût jamais omis son titre au pied du moindre billet —

de grec. Rappelons le jurisconsulte Palacios Rubios, que l'on suppose né dans ce village voisin d'Avila, mais qui semble s'être appelé Juan López : de là le bouquet de ses signatures également authentiques : Juan López, Juan López de Vivero, Juan López de Palacios Rubios, Doctor Palacios Rubios — sans compter celle-ci (avec glose), omise par son biographe La Fuente, et que je relève sur son traité *De Beneficiis : per Joannem Flavum seu AB AULA FLAVA* (de Palacio Rubio!).

1. *Commentarius de oratione, horis canonicis* etc. Voici le passage (Cap. xix, conclusio 15) : « Movit me ad hoc, præter supradicta, autoritas illius eruditissimi, et cum primis totius Europæ in auctoribus Græcis et Latinis profanis versatissimi Ferdinandi Nunnii de Guzman, professoris cathedratici Rhethoricæ et Plinii, in nobilissima illa Academia Salmanticensi, etc. »

2. *Bibliotheca hispana nova*, I, 382.

ce contre-témoignage paraît accablant. Même avant de pouvoir nier la matérialité du fait affirmé par Azpilcueta, Antonio et les autres, il suffirait de cette abstention du personnage, unie à sa très modeste situation de fortune, pour nous le faire suspecter, ou, tout au moins, nous autoriser à croire que quelque circonstance s'opposait à ce que ce Guzmán-là « ne connût pas d'obstacle ».

Sauf cela, d'ailleurs, rien n'aurait empêché le Commandeur grec d'être à la fois Toledo et Guzmán, — car, pour Toledo, on peut déjà presque affirmer qu'il l'est en toute certitude <sup>1</sup>. A ce point de la discussion, en effet, l'hypothèse d'un H. Núñez de Toledo, distinct du Commandeur grec mais faisant tout ce qui concerne l'état de celui-ci, revêt une apparence fantastique. Elle entraînerait la nécessité d'un homonyme et *alter 'ego* du premier lui ressemblant « beaucoup plus qu'un frère », marchant dans son ombre depuis les jours de leur adolescence à Grenade, s'occupant aux mêmes labeurs littéraires, fréquentant aussi le gouverneur Mendoza et lui dédiant le Commentaire et la traduction de l'*Historia*; — puis, après un plongeon d'un quart de siècle, reparaissant à Salamanque comme maître ès arts et collègue de l'autre, pour disparaître en même temps que lui! — Nous saurons bientôt s'il y a lieu d'admettre que le Pinciano fût réellement sinon Commandeur, du moins chevalier de Saint-Jacques; et, dans ce cas, nous serons certains qu'il s'agit avec lui d'un état civil régulier, tiré au clair : rien de l'origine douteuse ni des allures bohèmes d'un Cervantes ou d'un Lope, qui, certes, n'ont jamais vu briller la fulgurante croix rouge dans leurs rêves les plus ambitieux. M. Foulché-Delbosc écarte avec raison l'hypothèse que ce nom complémentaire de Toledo fût, pour Núñez, comme pour tant d'autres, une étiquette d'origine : sa qualité d'enfant

1. Dans la liste des chevaliers de Saint-Jacques, depuis 1501 (VIGNAU et UHAGÓN, *Índice de pruebas*), on trouve deux Toledo y Guzmán et trois Guzmán y Toledo, outre trois Núñez de Guzmán.



de Valladolid est inhérente à sa personne, et Pinciano est inséparable de Núñez <sup>1</sup>. Quant à la substitution habituelle du nom de famille par le surnom local, elle n'a pas besoin d'explication chez un humaniste de la Renaissance. Les deux seuls ouvrages de Núñez qu'on puisse tenir pour écrits en vulgaire, sont aussi les seuls où il ait apposé sa vraie et complète signature. Et encore, même dans ce Commentaire du *Laberinto*, à partir de la troisième édition le *de Toledo* tombe et n'est plus relevé ; il faut arriver aux dernières années pour le retrouver employé çà et là par l'universitaire, au bas de quelques documents officiels, ou en des circonstances tout à fait spéciales qui l'exigent. Partout ailleurs, au cours d'une carrière d'écrivain qui se prolongea au delà d'un demi-siècle, il signe tous ses livres latins et n'est connu dans le monde littéraire que comme *Fredenandus* [*Nunius*] *Pintianus* (en espagnol, *El Pinciano*, ou *El Comendador*) ; et le surnom ou demi-pseudonyme devient aussi célèbre que le nom vrai reste obscur — comme il arrive pour Érasme (Geerts), Nebrija (Martínez de Jarava) et vingt autres érudits contemporains.

Un titre auquel notre Pinciano montrait tenir autant, pour le moins, qu'à son surnom d'origine ou à son illustre parentage avec les Toledo, c'était celui de Commandeur — entendez de l'ordre de Saint-Jacques, bien qu'en général il s'abstint de préciser. Cette dignité, toujours assez rare, l'était surtout alors parmi les « civils ». Mais il est, je le répète, impossible de vérifier le fait matériel dans les archives de l'ordre <sup>2</sup> : l'admission de Núñez

1. Ce surnom, naturellement, a été porté par d'autres enfants célèbres de Valladolid. En disant *El Pinciano* tout court, sans indication d'époque, on désignerait plutôt le médecin Alonso López, poète, critique et même « esthète » génial avant la lettre, ainsi qu'il résulte, non pas de sa *Philosophia antigua poetica* (1596), mais de l'appréciation dithyrambique et *espumante* qu'en a donnée M. Menéndez y Pelayo.

2. Les affirmations modernes, comme celles de Fuensanta del Valle (*Colección de documentos*, CXI) ne sont ici d'aucun poids : elles répètent, en général, Nicolas Antonio. Celui-ci est, sans doute, une autorité pour le fait d'appartenir

aurait dû être antérieure à l'année 1500, puisque le titre figure déjà sur l'édition *princeps* du Commentaire. Né vers 1475, il aurait donc été reçu chevalier profès de l'ordre de Saint-Jacques avant de quitter les bancs de l'école, à l'âge de vingt ans à peine, si on en compte trois ou quatre pour les enquêtes interminables. La chose en soi n'a rien d'impossible, puisqu'on pouvait professer à quatorze ans; pourtant, un honneur si rare, décerné à un étudiant, avant toute preuve de mérite personnel, suffirait presque à établir (comme chez nous, sous l'ancien régime, le fait d'être colonel à quinze ans) qu'il appartenait réellement à la famille puissante dont il se réclamait, ou plutôt à laquelle ses biographes l'ont rattaché... Mais revenons d'abord à la prétendue Commanderie.

Nous constaterons tout à l'heure que Núñez était bien chevalier de Saint-Jacques. Quant au grade de commandeur, il offre d'autres difficultés; la prééminence sur le titre ordinaire en était si marquée, si « substantielle », que, s'il n'est pas douteux que parfois les simples chevaliers se fissent passer pour commandeurs, la réciproque paraît inadmissible. Il s'est trouvé, dit-on, — même en France! — des « légionnaires » stoïques, poussant le mépris de la gloire jusqu'à la dénudation totale de la boutonnière; on n'en découvrirait pas un, j'imagine, qui ait pris la peine d'arborer les insignes du grade inférieur au sien. Or, nous voyons le Pinciano, dans les premières éditions du Commentaire et la traduction de Piccolomini, s'attribuer indifféremment — et quelquefois à la même page — les deux titres de l'ordre dont il était si fier. Et, certes, il ne s'agit pas ici d'une vaine formule ni d'un nœud de ruban. Si le fait d'être chevalier de Saint-Jacques et le droit de porter, à de certains jours, une croix rouge brodée sur un manteau blanc, conféraient alors, même aux plus nobles,

---

à l'ordre (dont lui-même était membre); mais, n'étant pas averti, il n'avait pas à discuter le grade de Núñez, et il prenait les choses comme la tradition et les couvertures des livres les lui donnaient.

une indéniable plus-value sociale, les privilèges d'un commandeur de l'ordre étaient autrement palpables et positifs. Etre commandeur, c'était posséder en titre une commanderie, une *encomienda*, dont le revenu représentait pour le bénéficiaire l'aisance assurée, sinon la fortune. L'ordre de Saint-Jacques — le plus riche et le plus recherché des quatre ordres militaires — possédait, au xvi<sup>e</sup> siècle, tout près de cent commanderies, produisant environ 300.000 ducats de rente <sup>1</sup>. L'importance en était, naturellement, très inégale. A l'exception de quelques *juros*, — redevances locales assimilées à des *encomiendas*, et dont les plus faibles n'atteignaient pas 2.000 réaux annuels, — le revenu moyen d'une commanderie dépassait 10.000 réaux de l'époque, et plusieurs valaient dix fois plus. Si l'on songe qu'un professeur ordinaire de Salamanque, se nommât-il Nebrija, parvenait à vivre avec ses émoluments de quelque 100 réaux mensuels, comment s'expliquer que le « Commandeur » Núñez, qui pouvait joindre au produit de ses deux chaires le revenu double, triple, et peut-être décuple de son *encomienda*, pût se dépeindre, dans sa lettre à Villalobos, comme un pauvre diable « sans autre bien que sa cape sur le dos » <sup>2</sup> ?

L'explication la plus simple — et, je crois, la seule bonne — est que la commanderie du Pinciano n'existait que sur la couverture de ses livres. Avant toute preuve positive, l'in vraisemblance de l'attribution suffirait à la tenir pour suspecte. On pourrait

---

1. Exactement 99 *encomiendas*, y compris les *juros*. Les ventes successives en diminuèrent le nombre et l'importance : au xviii<sup>e</sup> siècle, il n'en restait plus que 88, produisant une rente liquide de 250.000 ducats, qui représentaient à peu près le tiers de cette somme deux siècles auparavant. (Voir : RUIZ DE VERGARA ALAVA, *Regla y establecimientos de la orden... de Santiago*. — C. MARQUEZ, *Tesoro militar de cavalleria*).

2. VILLALOBOS, *op. cit.*, p. 100. — VICENTE DE LA FUENTE, II, 204. — Núñez étant laïque, il n'y a pas lieu de songer à l'autre acception du terme *comendador*. — Il va sans dire que le cumul d'une seconde chaire ne donnait lieu, en général, qu'à une « haute paye » de la première.

presque affirmer qu'il ne se trouvait pas, dans tout le corps universitaire espagnol, un seul commandeur de Saint-Jacques. Le nombre de ces favoris de la fortune (tenus à la résidence une partie de l'année) était bien moindre que celui des *titulados* de Castille <sup>1</sup>, — auxquels, d'ailleurs, on réservait en général les fructueux bénéfices. Comment ne pas sourire de la facilité avec laquelle nos enquêteurs acceptent, sans sourciller, l'hypothèse de la double commanderie (pour l'amour du grec !) des homonymes de Salamanque ?

Pour appuyer notre présomption négative, nous avons deux témoignages de valeur inégale, mais doublement intéressants l'un et l'autre, en ce sens que, s'ils montrent d'une part que Núñez Pinciano n'avait aucun droit au titre contesté, ils établissent, d'autre part, sa qualité bien authentique de chevalier de Saint-Jacques. Le premier témoignage n'est qu'une opinion individuelle ; mais elle est de D. Luis Zapata, poète presque ridicule et prosateur presque excellent, dont la *Miscelanea* <sup>2</sup> rappelle par la substance les *Essais* de Montaigne, — à peu près comme le vin de Valdepeñas rappelle celui de Château-Yquem. Il y mentionne le Commandeur grec à plusieurs reprises, et une fois à propos de cette dénomination insolite. De très illustre lignée aragonaise sous l'apparence un peu terne de son patronymique, Zapata était surtout au fait, comme personne au monde, des choses de Saint-Jacques. Fils, petit-fils et neveu de hauts dignitaires, né à Llerena même, dans le Grand Prieuré de León, et, comme on voit, « nourri dans le sérail », il adhérerait à l'ordre — dont il

---

1. Jusqu'à l'avènement de Charles-Quint (1516), le nombre des titres de Castille était de 147. (BERNI Y CATALÀ, *Creación, antigüedad y privilegios de los Titulos de Castilla*). Parmi les privilèges des *titulados*, l'auteur consigne celui d'être « *predilectos para las encomiendas y ábitos de las órdenes militares de Santiago, Alcántara y Montesa* ». L'omission de l'ordre de Calatrava, qui devrait venir après Santiago, est un lapsus.

2. Publiée dans le *Memorial histórico español*, XI, avec une assez mauvaise introduction de Gayangos.

faisait partie, cela va sans dire — par tous ses tenants et aboutissants <sup>1</sup>. Or, c'est ce maître juré en chevaleries qui nous dit catégoriquement : « Le vrai nom du Commandeur grec de Salamanque était Hernán Núñez, lequel s'appela plus tard (ou fut appelé) « Commandeur », quoique improprement, *parce qu'il était de l'ordre de Saint-Jacques*, et « grec » parce qu'il était grand helléniste » <sup>2</sup>.

Mais la véritable preuve documentaire, et dix fois répétée, de notre allégation, c'est Núñez lui-même qui la fournit dans sa correspondance avec Zurita <sup>3</sup>. Tout le monde sait que le premier annaliste de l'Aragon fut un personnage considérable ; mais il faut lire ses lettres, et celles que lui adressent ses plus célèbres contemporains, pour reconnaître que la noblesse de son caractère restait bien au-dessus de ses charges et dignités, et même de ses talents réels. Toujours disposé à mettre son grand crédit au service de ses amis, il possédait le mérite, infiniment plus rare encore, de ne pas tolérer leurs petites manœuvres secrètes pour s'évincer mutuellement dans sa faveur. Zurita leur imposait de s'estimer entre eux, s'ils voulaient garder son estime : c'est une admirable règle de conduite pour les puissants. Núñez, très honnête homme au fond, nous apparaît, dans cette correspondance, inquiet, défiant, vaniteux à l'excès, ombrageux de toute

1. L'*Indice de pruebas* énumère trente-deux Zapata ayant appartenu à l'ordre, dont 22 en un siècle (1523-1625). Peut-être convient-il de rappeler que Zapata était Toledo par sa mère ; sa sœur, Maria de Toledo, avait épousé Álvarez de Meneses, encore chevalier de Saint-Jacques, et frère d'Antonio de Padilla, Président des ordres militaires.

2. ZAPATA, *Miscelúnea*, 402 : « El Comendador griego de Salamanca, cuyo propio nombre fué Hernán Núñez, y Comendador se llamó, aunque impropiamente, por ser del hábito de Santiago, y griego por ser gran griego. » C'est aussi la raison qu'en donne plus naïvement Mayans dans son *Specimen*. Zapata mentionne encore le Pinciano dans son poème *Carlo Famoso*.

3. Dans l'ouvrage si connu de Dormer, *Prograssos de la historia en Aragon*, Zaragoza, 1680. Les lettres du Comendador commencent à la page 528 : celles de Páez de Castro, encore plus intéressantes, partent de la page 458.

rivalité possible dans l'affection de son ancien élève, jusqu'à se permettre contre d'autres intimes (notamment contre Florián de Ocampo) les plus fâcheuses insinuations. Quoi qu'il en soit, à partir de 1541 (ou dès bien avant, car la première lettre publiée n'est rien moins qu'un début de correspondance), Zurita — déjà secrétaire de l'Inquisition, bientôt envoyé de Charles-Quint en Allemagne, un peu plus tard annaliste d'Aragon, toujours très influent et bien en cour, — s'était bénévolement chargé des intérêts du Commandeur par-devant le Conseil de l'ordre de Saint-Jacques. Il s'agissait (comme dix passages des lettres en témoignent) de poursuivre le recouvrement régulier d'une petite pension assignée à Núñez sur les caisses de l'État, ou plutôt sur la « mense magistrale » de Saint-Jacques, qui fonctionnait à Valladolid depuis l'incorporation des trois ordres militaires à la couronne <sup>1</sup>. Entre deux discussions sur quelque passage de Pline, se glisse toujours le rappel de *las blanquillas de la Orden* ; et il faut dire, à la louange de Zurita, qu'il était aussi infatigable à s'entremettre que l'autre à quémander, car les lettres de remerciements — avec mention de la précieuse *libranza* — succèdent invariablement aux placets annuels. De quelle nature était cette pension assignée par le Conseil ? La réponse n'est pas douteuse, et c'est Núñez lui-même qui nous la fournit <sup>2</sup> : il s'agit de la petite rente appelée *pan y agua*, remplaçant l'ancienne ration en nature des chevaliers pauvres (*paniaguados*) agrégés à une commanderie. Voilà qui suffit, évidemment, pour écarter toute idée d'*encomienda*. Et de cela, nous aurions pu être avertis, non seulement par la modicité de la somme (ainsi qu'il résulte des termes employés par Núñez), mais surtout par le mode de perception,

1. En 1499. L'incorporation du maestrazgo de Montesa n'eut lieu qu'en 1587, sous Philippe II.

2. DORMER, ouvrage cité, p. 540, lettre de Núñez à Zurita : « De la tardanza de mi libramiento estoy en sospecha si ha venido alguna suspensión de Su Majestad, en que nos quite ese *pan y agua* que nos daba.... »

lequel n'avait rien de commun avec l'usufruit d'un bien-fonds qui constituait la commanderie <sup>1</sup>. On aperçoit ici, pourtant, la fissure par où l'équivoque a pu se glisser et s'installer dans la place, après être née du jeu de mots indiqué plus haut, et sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Ainsi, voilà deux points définitivement acquis. Le premier est que Núñez Pinciano était bel et bien chevalier de Saint-Jacques. Or, pour qui connaît la rigueur des enquêtes d'estoc et de ligne qui précédaient l'admission (et d'où un Velázquez ne put sortir que sur un décret royal ordonnant de passer outre aux objections du Conseil de l'Ordre), il n'est pas douteux que la biographie de notre maître ès arts de Salamanque en prenne une autre allure. Enfin, c'est un second point également établi qu'il n'avait aucun droit à ce titre de commandeur, qui avait fini par se substituer dans sa signature à tous ses noms, prénoms et surnoms. — Il ne semble pas, d'ailleurs, que cet abus tout platonique (analogue aux « titres de courtoisie » que s'arrogeaient chez nous, sans autorisation royale, les gentilshommes de noblesse dûment constatée) fût sérieusement poursuivi — encore moins assimilé à l'usurpation des insignes de l'ordre. C'était, sans doute, une infraction disciplinaire, qu'un simple chevalier s'intitulât commandeur, mais le « Chapitre des Treize » se contentait de blâmer l'incorrection sans y attacher la moindre idée de flétrissure : la défense manquait de sanction pénale <sup>2</sup>. Du reste, les cas

---

1. Il n'en est pas moins vrai que ce modeste supplément, ajouté au produit de ses deux chaires, lui avait procuré une aisance relative. Moins de vingt ans après la lettre à Villalobos, où il se plaignait amèrement de sa pauvreté, Núñez écrivait à Zurita (Dormer, 531) que, dans le cas où il viendrait à Salamanque à l'occasion des noces du prince Philippe (la lettre est donc de 1543), il voudrait bien descendre chez lui avec toute sa *comitiva*, « *que aunque v. m. sea casado y tenga ancillarum gregem, para todo habrá sobra...* » Et il ajoutait, avec une pointe de fierté nobiliaire : « *Soy Gramático, solo en la profesión, in coeteris, algunos más espíritu tengo.* »

2. VERGARA ALAVA, ouvrage cité, 142 : « Mandamos que los cavalleros

devaient en être assez rares; on ne portait guère le titre de « commandeur » tout court, devant le nom; et s'il arrivait qu'on eût à le mentionner, l'usage voulait qu'on spécifiât l'*encomienda* dont on était titulaire. J'incline donc à penser que l'étiquette de « Commandeur », obstinément accolée à Hernán Núñez, — avant même que l'adjectif « grec » n'en redoublât la bizarrerie, — a pris son origine dans le *retruécano* auquel j'ai fait allusion et que je n'ai pas été le seul ni le premier à mettre en avant <sup>1</sup>. Mais loin de croire, comme D. José M. Sbarbi, que l'antonomase soit éclos tout d'une pièce à Salamanque, je la vois poindre dès 1505, dans le colophon du Commentaire (édition de Grenade), où il est dit : « ...*glosadas (las Trezientas) por Hernand Nuñez de Toledo Cavallero de la orden de Santiago : y emendadas en esta segunda impresion por el mismo Comendador...* » Que l'équivoque phonétique (*comendador*, *comentador*), facilitée ici par la contamination de la seconde dentale adoucie, ait été voulue par Núñez ou simplement saisie au vol et mise en circulation par quelques lecteurs, il n'est guère possible de le savoir, et d'ailleurs peu nous importe : le seul fait constant, c'est que le sobriquet resta, surtout après l'adjonction de l'épithète, — bien suggérée, celle-ci, par les travaux et l'enseignement universitaire du professeur. Il est certain que « commentateur grec » semble aujourd'hui aussi naturel et compréhensif que « commandeur grec » a l'aspect baroque. Mais, la vanité nobiliaire du grammairien en *us* y trouvant son compte, le calembour fit fortune, courut partout, fut reproduit à des milliers d'exemplaires, officiellement sanctionné par le *Yo el Rey* des approbations et privilèges, et finit par s'incruster à demeure dans une niche obscure de ces *columbaria* de l'histoire que sont les dictionnaires biographiques.

---

que no tienen encomienda no se llamen comendadores por escrito ni por palabra. »

1. JOSÉ MARÍA SBARBI, *Refranero general español*, I, VI : « Hernán Núñez de Guzmán, llamado comunmente... el *Comendador griego*, á causa de haber *comentado* ó explicado los autores helenistas en la Universidad de Salamanca. »



## III

La dernière objection formulée par M. Foulché-Delbosc — l'âge invraisemblable auquel le Commandeur grec aurait dû écrire son commentaire — pourrait être brièvement résolue; je demande pourtant à m'arrêter un peu sur quelques faits concomitants qui me semblent intéresser l'histoire littéraire.

Dans une lettre du 18 janvier 1545, Núñez annonce à Zurita qu'il a déjà réuni plus de quatre mille *refranes*; dans une autre, du 8 octobre, mais malheureusement sans autre date, Núñez parle à ce même correspondant de sa santé assez médiocre, comme d'un homme « presque septuagénaire »; il ajoute qu'il a déjà recueilli près de six mille proverbes... De ces données, prises au pied de la lettre, M. Foulché-Delbosc tire cette première déduction, inattaquable, que la lettre sans date est postérieure à celle de janvier; puis encore celle-ci, beaucoup moins solide, que ladite lettre « dut être écrite en 1547 ou 1548; peut-être même est-elle postérieure. » Enfin, de ce que Núñez s'avouait presque septuagénaire à cette date, il s'ensuivrait qu'il avait commencé à dix-sept ou dix-huit ans son commentaire du *Laberinto*... Et c'est sur ce raisonnement, en grande partie conjectural, que se fonde l'objection déjà citée contre la paternité du Commandeur grec. On va voir que plusieurs de ces hypothèses sont arbitraires, et que, de plus, elles se relient les unes aux autres par des chaînons qui ne tiennent pas.

Remarquons d'abord que, dussions-nous assigner à l'auteur du commentaire l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, nous ne serions pas en droit de rejeter l'attribution. Núñez nous est décrit, par un compagnon de jeunesse, qui devint lui-même un homme distingué, comme un phénomène d'acquisivité mentale, un « nouveau Pic de la Mirandole ». Comme le reconnaît M. Foulché-Delbosc, on citerait facilement d'autres exemples de cette

précocité toute mnémonique. Je trouve, pour moi, le cas de Filelfo, professeur à l'Université de Padoue et déjà célèbre à dix-huit ans, plus extraordinaire encore, parce qu'il témoigne d'autre chose que d'une mémoire miraculeuse. En fait, on sait bien qu'aucun de ces récitateurs prodiges n'a laissé de trace dans la science : le vrai tour de force n'est pas de collectionner les outils des autres, mais d'en reforcer et retremper le métal en vue d'un emploi nouveau.

Cela dit, il n'est aucun besoin de faire appel à une extraordinaire virtuosité d'érudition, et M. Foulché-Delbosc, qu'il me permette de le lui dire, a un peu sollicité les documents dans le sens de son paradoxe. De ce que Núñez annonce à Zurita, en janvier 1545, qu'il a réuni quatre mille trois cents proverbes, on ne peut pas déduire que la lettre où il en compte six mille « dut être écrite en 1547 ou en 1548 — peut-être même plus tard » (on verra que nous avons des indices certains du contraire). Ce n'est pas ici le cas d'appliquer la règle de répartition proportionnelle. Dans son travail de compilation, Núñez ne se piquait nullement, comme nos zélés folk-loristes, de puiser les éléments inédits à la source populaire. Autour du noyau de Santillana <sup>1</sup>, s'adhéraient tous les jours des collections nouvelles, encore inédites, mais dont les matériaux étaient en grande partie identiques <sup>2</sup>; — et ce triage préalable explique le total, relativement assez faible, atteint par Núñez. Vers 1544, au plein de sa ferveur parémiologique, nous voyons le Commandeur, après avoir

---

1. *Refranes que dicen las viejas tras el fuego... que recopiló Iñigo Lopez de Mendoza d ruego del rey Don Juan*. La première édition semble être celle de Séville, 1508. Inutile de rappeler que ce mince recueil n'a rien de commun — que le nom de l'auteur — avec les *Proverbios* en vers, commentés par Pero Díaz de Toledo et imprimés dès 1494.

2. On trouvera dans J. M. SBARBI, *Monografía sobre los refranes*, la bibliographie espagnole du sujet. On sait qu'en dehors des recueils proprement dits, ce fut la grande mode, au xvi<sup>e</sup> siècle (elle persiste jusqu'à la *Dorotea* de Lope), de farcir les romans et les « actions en prose » de proverbes imprimés en ita-

dépouillé les recueils imprimés ou manuscrits qu'il pouvait atteindre, quêter à droite et à gauche, s'enquérir des gens occupés au même travail et leur soutirer des listes de proverbes, quelquefois par des moyens d'une correction douteuse, avec l'impudeur naïve des collectionneurs. (Voir la lettre où il propose à l'honnête Zurita (Dormer, 542) de se faire prêter le cahier de proverbes du docteur Espinosa, *so color de leerle*, pour en tirer subrepticement une copie.)

Grâce à l'ouvrage cité de Dormer, nous assistons ainsi à la formation du recueil par l'accession presque simultanée des principaux affluents. La lettre n° 26 (p. 542, sans date d'année, mais antérieure au voyage de Páez à Trente, qui est de 1545) se rapporte à la manœuvre précédemment indiquée, mais confirme, en outre, la réclamation postérieure de Páez de Castro au sujet de sa collaboration : il s'agirait de plus de trois mille proverbes « prêtés » par lui au Commandeur <sup>1</sup>. Dans une autre lettre à Zurita, presque de la même époque <sup>2</sup>, le même Núñez supplie son ami d'interposer ses bons offices auprès de certain boursier du collège *del Cardenal* (Valladolid), grand collectionneur de *refranes* (comme il s'obstine à écrire), afin d'obtenir que le pauvre diable

---

lique et généralement réunis à la fin du volume. Voir *La Celestina*, *La Lozana Andaluza*, *Lisandro y Roselia*, etc., — jusqu'aux *Didlogos del Soldado*, de Núñez Alba.

1. DORMER, *op. cit.* 467. Páez à Zurita : « Querria que... hiziese (Núñez) mención en su prólogo de lo que á mi me es en cargo (deudor) en esta parte, porque es verdad que le di más de tres mil refranes, etc. ». La lettre est datée de Trente, 14 décembre 1545.

2. DORMER, lettre 27, p. 542. La lettre est très probablement de l'année 1545 : le Commandeur y parle de la *Crónica General* de Florián de Ocampo, qui est de 1544, comme d'un ouvrage déjà lu et qu'il vient de relire en partie, par égard pour Zurita qui l'admire. La coïncidence de ces démarches à droite et à gauche, relatives au même travail en train, est toute naturelle et n'a pas besoin d'explication. — Il va sans dire que, chez Dormer, le numérotage des lettres sans date est complètement arbitraire : sauf deux ou trois, peut-être, on es daterait facilement par le contexte.

se laisse dépouiller par persuasion. Ce *colegial* à dictons ne serait-il pas le bachelier aragonais Mosen Pedro Vallés, auteur d'un *Libro de Refranes* qui, par bien des détails caractéristiques, évoque le futur recueil du Commandeur <sup>1</sup> ? Et c'est encore, un peu plus tard (lettre n° 15, du 15 février 1546), le *libro de refranes del señor Vicecancellor* dont il demande et obtient communication par l'intermédiaire de l'éternel Zurita, en laissant une caution de cent ducats...

On voit le *modus operandi* du Commandeur, de lui-même fort casanier et d'ailleurs à demi perclus. Les plus grosses parties de sa compilation, de seconde ou troisième main, s'étaient faites par brusques poussées, en blocs compacts de plusieurs milliers de proverbes, qui, au triage, se réduisaient à la moitié ou au tiers. Ce travail, du reste, a été fait assez négligemment ; les doubles et même les triples abondent dans le recueil définitif. Et quand au commentaire, on est tout surpris, après avoir vu dans ses lettres l'importance énorme qu'il lui attribue, d'en constater la rare insignifiance — outre qu'il est trop souvent appliqué à

---

1. Il est soigneusement décrit dans Sbarbi, *Monografía*, 222 : en voici le titre : LIBRO DE REFRANES, compilado por el orden del A B C. En el qual se contienen quatro mil y trezientos refranes. El más copioso que hasta oy ha salido. Impreso. Año MDXXXIX. En Çaragoça. — On remarquera ce nombre de 4300 proverbes, qui est exactement celui que Núñez donne à Zurita, quelques mois après avoir demandé communication du « trésor » du bachelier. Dans Vallés, le sonnet « au pieux lecteur » présente ce début énigmatique :

No pienses que es *saber*, lector humano,  
Ni *nobleza*, ni menos *hidalguia*,  
Ni virtud, ni valor, ni cortesía,  
*En ajena labor meter la mano...*

Serait-ce montrer trop d'imagination que d'entrevoir ici quelque tour joué par l'excellent Núñez qui, drapé dans son *hidalguia* et sa commanderie, aurait pu s'approprier le cahier du *colegial*, comme il avait fait du calepin de Páez ? Si la conjecture est vraie, Vallés se serait hâté de gagner de vitesse son démarqueur : mais le recueil de l'obscur bachelier passa inaperçu, tandis que celui de l'autre, qui englobait tous les antérieurs, devenait en quelque sorte classique.

rebrousse-poil <sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, il demeure évident que tout calcul, basé sur le chiffre des proverbes recueillis à une époque donnée, flotte en plein arbitraire : c'est exactement comme si l'on s'essayait à trouver le taux d'accroissement annuel d'une fortune gagnée à coups de bourse.

Mais je m'en voudrais de prolonger ces fioritures critiques et d'avoir l'air de faire languir M. Foulché-Delbosc, alors qu'il me montre lui-même l'endroit où son paradoxe doit recevoir le coup de grâce. Il est, en effet, inexplicable qu'un critique aussi attentif ait pu citer la lettre n° 13 du Commandeur, sans remarquer que la phrase même, sur la première partie de laquelle il appuie son objection, se trouve la résoudre le plus simplement du monde dans l'incise finale. Voici le passage auquel M. Foulché-Delbosc nous renvoie (*Revue hispanique*, X, 111) en ayant soin de nous signaler la page correspondante de Dormer <sup>2</sup> :

« De los muchos (refranes) que han menester exposicion... tengo ajuntados obra de quatro mil y trecientos; *espero aora de Zamora un libro en que diz que ay seis mil, que me ha de embiar un amigo grande mio.* »

On n'a aucune raison de mettre en doute que le livre du « grand ami <sup>3</sup> » n'arrivât de Zamora à l'époque dite, c'est-à-dire quel-

1. Dans un travail spécial sur les proverbes espagnols, je parle des nombreux contresens commis et transmis dès l'époque même de Santillana. D'ailleurs, il faut oser le reconnaître, — ne fût-ce que pour échapper au travers des critiques qui s'engouent de leur auteur, — le Pinciano, en dehors de ses mérites d'humaniste, dont je ne suis pas juge, ne donne pas l'idée, par ses lettres, préfaces et commentaires, d'un homme très intelligent. Mais peut-être porte-t-il un peu la peine d'avoir eu pour éditeur León de Castro (l'ennemi déclaré de Luis de León), lequel, sans erreur possible, personnifie, lui, l'ancien pédant de Salamanque, soit le cuistre élevé au cube.

2. DORMER, *op. cit.*, 535.

3. Quel était ce « grand ami » ? Florian de Ocampo était bien de Zamora, mais, outre que Núñez et lui, en 1545, étaient à couteaux tirés, on ne s'expliquerait pas qu'il le désignât aussi vaguement en s'adressant à Zurita, leur ami commun.

ques jours après la lettre du 18 janvier 1545; et nous voilà bien loin de la date conjecturée par M. Foulché-Delbosc. Quant à l'écart des chiffres, il n'est même pas nécessaire de supposer — ce qui est fort probable — que le collectionneur de Zamora eût enflé les siens; il suffit de remarquer que le déchet, causé par les proverbes répétés, devait augmenter à mesure que la collection s'enrichissait. C'était déjà beaucoup que, sur un bloc de six mille, près du tiers fût utilisable. En somme, tout nous autorise à dater la lettre n° 18 de l'année 1545, comme la lettre n° 13; et la moitié de l'objection s'évanouit.

L'autre moitié se rapporte à l'âge du Commandeur. M. Foulché-Delbosc s'autorise du passage de la lettre n° 18, où Núñez s'avoue *prope septuagenario* pour supposer qu'il n'avait alors que « soixante-huit ou soixante-neuf ans ». C'est là un autre exemple de cette argumentation abusive à laquelle l'auteur ne nous avait pas habitués. Où a-t-on entendu un vieillard de soixante-huit ans en avouer *presque* soixante-dix? Ce qu'on doit affirmer, tout d'abord, de l'âge de Núñez, c'est qu'il n'en savait rien au juste, pareil en cela aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses contemporains. Jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, par l'absence de registres, la plupart des biographies commencent — ou devraient commencer — par un aveu d'ignorance sur l'âge et le lieu de naissance du « héros ». Mais, dira-t-on, dans le cas présent, nous avons le *reum confitem*. Hé! fût-il vrai, par exception, que Núñez connût la date exacte de sa naissance: qui ne voit qu'en fait d'âge, c'est chez l'intéressé que gît la première cause d'erreur — et toujours dans le sens qu'on devine? On serait à peu près sûr qu'Érasme est né en 1466, s'il ne s'était chargé lui-même d'établir la date — avec quatre ou cinq variantes. Les formalités modernes ont amélioré tout cela, mais en ce sens seulement qu'elles nous permettent de négliger les affirmations des intéressés: si on s'en tenait à leurs dires, rien ne serait changé. On peut relever dans Sainte-Beuve, avant Chateaubriand et après Vigny, la liste des « coquettes » illustres que le malin critique surprend en flagrant délit de « rajeunissement ».

Admettons, pour ne pas chicaner, que le Commandeur grec n'eût pas plus de soixante-dix ans quand il avouait y toucher, c'est-à-dire en 1545, ce qui le ferait naître en 1475. Le commentaire du *Laberinto*, terminé en 1498, aurait pu être commencé en 1495, quand l'auteur était dans sa vingtième année. Je crois qu'aucune considération rationnelle ne s'y oppose; bien que témoignant d'un acquis énorme, l'effort n'a rien de surhumain. S'il faut tout dire, cette rhapsodie scolaire m'étonne surtout par la platitude de la pensée et du style. C'est de bien autres prouesses mentales qu'il s'agit avec un Pascal; ou encore avec un Leopardi, possédant à dix-huit ans les principales langues anciennes et modernes, avec leurs littératures et leurs philosophies, mais, surtout, composant et donnant comme originaux des pastiches grecs d'une beauté classique, auxquels les plus grands philologues se laissent prendre. C'est ainsi que l'objection de l'âge disparaît comme les autres. D'ailleurs, c'est M. Foulché-Delbosc lui-même qui, cette fois encore, va nous fournir les moyens d'en démontrer l'inconsistance.

L'intéressante étude de la *Revue hispanique* se termine sur cette « flèche de Parthe », que j'ai déjà signalée : « Par une coïncidence vraiment curieuse, le Commandeur grec eut comme collègue à l'Université de Salamanque, un certain Hernán Núñez de Toledo qui enseignait l'hébreu et prit sa retraite en 1552 <sup>1</sup> ». La coïncidence est, en effet, si curieuse, que je me demande comment notre expert n'a pas eu le soupçon que, décidément, elle l'était trop... Nous allons examiner tout cela de près; mais, d'abord, j'hésite à croire que M. Foulché-Delbosc tienne à introduire un troisième homonyme dans l'affaire, ainsi que la vague formule « un certain Hernán Núñez de Toledo » le donnerait à penser.

---

1. *Revue hispanique*, étude citée, dernières lignes. L'auteur se réfère au Catalogue de Morante, mais (La Fuente nous en avertit lui-même) cette notice lui appartient et elle est reproduite, *mutatis mutandis*, dans l'*Historia de las Universidades*, II, XLVI.

Ce serait trop d'un, sinon de deux, comme parle Ruy Gómez ; et il y aurait lieu de ressusciter le vieil axiome nominaliste : *Entia non sunt multiplicanda...* Tenons pour accordé, provisoirement, que ce nouveau Núñez de Toledo n'est autre que l'ancien, celui dont la prétendue coexistence avec le Commandeur grec est la matière du présent débat.

C'est le célèbre jurisconsulte et ancien professeur à Salamanque, D. Vicente de la Fuente, qui, dans son *Historia de las Universidades* (pleine d'intérêt et de verdeur, mais de méthode peu sévère et d'écriture trop lâchée), a donné l'essor à quelques centaines de demi-vérités semblables à celle-ci, que M. Foulché-Delbosc a répétée. — La demi-vérité est l'erreur ailée, qui vole et s'éparpille partout, échappant à nos prises et devenant, par là même, infiniment plus nuisible que l'erreur pure. — Donc, le vénérable La Fuente a compulsé les archives de Salamanque, et voici ce qu'il a découvert dans les registres d'inscriptions, dont il nous dit que le plus ancien date de l'année 1546 (je cite le texte, page 231, pour décliner toute responsabilité dans le galimatias) :

« En la matricula de 1551 aparecen León de Castro y el Maestro Vasco : en pos de ellos viene un Maestro Hernán Núñez, catedrático de hebreo en propiedad. Quizá sea el mismo que en la matrícula anterior (1550) aparecía con el título de Hernán Núñez de Toledo, por lo cual no se puede confundir con el Comendador Pinciano, *mucho más antiguo*, y de distinta cátedra. En la matrícula de 1552 *aparece éste* (Núñez de Toledo) *como jubilado*, y en su lugar el Maestro Alonso de Montemayor, Doctor en letras, catedrático de caldeo. »

Tâchons de nous retrouver dans ce brouillamini.

Remarquons, d'abord, que, dans les lignes transcrites, il est parlé de Núñez de Toledo, de Núñez tout court et du Comendador Pinciano ; on ne fait aucune mention de Núñez de Guzmán : il semblerait donc que l'existence universitaire de cet être insaisissable fût aussi ignorée que son existence bibliographique. Quant à l'affirmation de La Fuente, qu'on ne saurait confondre le Núñez de Toledo porté sur le registre de 1550 avec le Commandeur grec (Pinciano), parce que celui-ci « était de beaucoup antérieur », c'est une absur-



dité manifeste. Il est acquis, par l'approbation des *Refranes*, que le Commandeur, déjà professeur en 1524 (voir Villalobos) l'était encore en 1549 — on peut même dire en 1550, puisque cette approbation est du 18 décembre. D'autre part, si Núñez de Toledo était déjà retraits en 1552, c'est qu'il comptait à l'Université de Salamanque plus de vingt ans de services. Loin, donc, qu'un des Núñez pût être fort antérieur à l'autre, les deux homonymes auraient dû être collègues et se coudoyer dans le « cloître » pendant un quart de siècle. Et il fallait encore, évidemment, que Núñez de Toledo fût à fort peu près du même âge que le Commandeur grec : car, supposé plus jeune et auteur du Commentaire, ce serait le cas de crier à la précocité invraisemblable; et, supposé plus vieux, il aurait continué de faire son cours à plus de soixante-quinze ans (1550), après que son cadet avait obtenu sa retraite. L'égalité d'âge est donc une dernière coïncidence à joindre à toutes les autres...

Mais peut-être le lecteur se sent-il déjà un peu « las des pédants de Salamanque », comme le Jongleur de François Coppée, et trouve-t-il que, poussée plus loin, la discussion tournerait au sport et à l'enfoncement des portes ouvertes. Je crois que la conviction est faite. L'hypothèse d'un homonyme de Núñez Pinciano, du même âge que lui, professeur, humaniste et écrivain comme lui, prenant comme lui le titre de « commandeur » sans l'être, et marchant dans son ombre (*Toujours lui! Lui partout!*), l'obsédant de son quiproquo pendant un demi-siècle à Grenade, à Séville, à Alcalá, à Salamanque, sans qu'un seul mot dans la correspondance du Commandeur nous laisse entendre qu'il soupçonne l'existence de ce *horla* qui tourne sans cesse autour de lui et boit tout le temps dans son verre : cette hypothèse-là revêt, au point présent de la démonstration, une apparence si délirante, si falote, que je croirais manquer moi-même de sérieux en feignant de croire plus longtemps à sa possibilité. Il saute aux yeux que le professeur Núñez de Guzmán n'a jamais existé que dans les notices mal faites; et que le Commandeur grec ou Pinciano ne fait qu'un

avec Hernán Núñez de Toledo — ou Hernán Núñez tout court, comme il signait le plus souvent, là où le simple et cher EL COMENDADOR n'était pas de mise. La cause est entendue.

Après cela, je ne refuse pas de fournir aux lecteurs quelques explications complémentaires sur certains détails bizarres ou obscurs du dossier. Comment se fait-il que Hernán Núñez figure deux fois, pour certaines années, sur le tableau des professeurs de Salamanque ; et d'où vient que l'helléniste par antonomase apparaît, d'après La Fuente et M. Foulché-Delbosc, sur le tableau de 1552, comme retraité (*jubilado*) pour la chaire d'hébreu ? A vrai dire, les deux questions n'en font qu'une ; et dans cette même biographie de León de Castro, reproduite dans l'*Historia de las Universidades* <sup>1</sup>, D. Vicente de la Fuente nous fournit la meilleure explication analogique de l'une et de l'autre.

On sait que León de Castro, élève et collègue de Núñez, fut expressément désigné par lui pour diriger la publication des *Refranes* <sup>2</sup>. En l'espèce, le choix était heureux. Castro représente le parfait professeur de Salamanque au xvi<sup>e</sup> siècle. Non seulement son *curriculum vitae* offre le type de la carrière universitaire, mais il reproduit — en la vulgarisant — celle de son maître et ami. Il me suffira d'en rappeler deux ou trois incidents qui éclairent notre sujet. En novembre 1549, Castro avait été nommé professeur titulaire (*en propiedad*) de grammaire ; il fut, en outre, d'abord chargé de cours, puis titulaire de rhétorique et de grec <sup>3</sup>. Après une carrière professorale et tutoriale <sup>4</sup> remplie d'épisodes

---

1. Tome II, chapitre XLVI (chiffé par erreur LXVI).

2. On a souvent relevé la bêtise de quelques éditeurs des *Refranes* — et même de l'illustre Salvá — qui attribuent le prologue du recueil à Luis de León. On n'a pas suffisamment souligné tout ce qu'a d'énorme la confusion du poète de *Noche serena* avec le pédant féroce qui fut son persécuteur acharné, — moins, peut-être, par animosité personnelle que par incompatibilité de nature.

3. Il est possible qu'il ait été d'abord suppléant de Núñez lui-même ; je crois qu'il serait facile de s'en assurer à Salamanque.

4. Castro était aussi *pupifero*, c'est-à-dire qu'il recevait chez lui, comme

pittoresques, et même picaresques, ayant atteint ses vingt ans de services comme *gramático*, il fit valoir ses droits à la retraite devant le Conseil universitaire (*clauastro pleno*) du 25 juin 1569. Sur un rapport favorable, où la balance la plus minutieuse était faite des absences du professeur, et, par compensation, de ses leçons extraordinaires, la retraite fut accordée. En quoi consistait cette résolution et quels en étaient les effets pratiques ? Un court extrait du procès-verbal va nous l'expliquer : « Dès aujourd'hui, la retraite est accordée au maître ès arts León de Castro pour sa chaire de grammaire, à telle fin qu'il en puisse jouir pour les jours et années de sa vie, bien qu'il ne la remplisse pas, avec faculté de payer au substitut la part que déterminent les statuts et usages de l'Université <sup>1</sup> ». La situation est très nette : le professeur retraits restait titulaire et touchait ses appointements ; quitte à en céder une partie au suppléant choisi par lui et, bien entendu, agréé par l'Université. En fait, la retraite était assimilée au congé, sauf que le titulaire n'y était pas à demi-solde <sup>2</sup>. D'ailleurs, cette retraite

pensionnaires, un certain nombre d'étudiants qu'il était appelé à examiner ; de là certaines accusations fâcheuses, d'où cet autre « licencié Cabra » sortit un peu moins blanc que neige.

1. LA FUENTE, *op. cit.*, II, 259.

2. Fermin Caballero (*Vida de Melchior Cano*, p. 473) donne un intéressant extrait des *Libros de clauastro* de la période 1546-1552. Le 26 janvier 1551, il est traité, en réunion plénière du Conseil, du congé avec suppléance du professeur Melchior Cano, désigné par l'empereur pour prendre part au Concile de Trente : le congé est accordé au titulaire avec jouissance de ses appointements, à charge par lui de payer les suppléants de ses chaires, mises à *media mulla* jusqu'à son retour. — Je signale, en passant, une des rares et des plus graves erreurs commises par Ch. Graux, dans son admirable *Essai sur le fonds grec de l'Escurial*. Toute une discussion (page 202) sur la provenance de certains manuscrits grecs de Mendoza porte sur ce postulat que « Melchior Cano est l'un des Pères qui prirent part (avec Mendoza) à la première session du Concile. Or, Mendoza quitta Trente dans le courant de l'année 1546, etc. » L'extrait cité confirme ce que nous savions par Pallavicini et les autres historiens : Cano n'assista qu'à la deuxième reprise du Concile (il quitta Salamanque en

assurée se rapportait à la chaire spécifiée, non au professeur lui-même, qui restait libre d'en garder ou même d'en postuler une autre dans la même Faculté. C'est ainsi que Castro, après sa retraite, retint à Salamanque, pendant plusieurs années encore, la chaire de grec « qu'il préférerait à l'autre » (*que le gustaba más*); enfin, le cours de 1574 terminé, il sollicita une seconde retraite, c'est-à-dire l'autorisation, qui lui fut également accordée, de se choisir un autre substitut.

Ces phases successives de la profession, conformes aux statuts de Salamanque, et, d'ailleurs, d'une époque assez rapprochée de celle du Commandeur, sont applicables de tout point à la carrière de celui-ci, et en éclairent certains tournants un peu inattendus pour les profanes. Mais ce n'était pas le cas de D. Vicente de la Fuente <sup>1</sup>; et on se demande comment ce vieil universitaire a pu accepter immédiatement l'hypothèse bizarre des deux Núñez, alors que le cumul de deux chaires — fait connu de tout le monde — suffisait à lui expliquer la répétition du nom sur le tableau des *catedráticos*. Professeur titulaire de rhétorique depuis 1523 <sup>2</sup>, ce fut

février 1551), dont la première séance (la 11<sup>e</sup> de la série complète) se tint le 1<sup>er</sup> mai 1551. Il n'est pas moins certain, d'autre part, que D. Diego de Mendoza n'assista qu'aux dix séances de la première période (décembre 1545-juin 1547), et qu'en 1548 il était de retour à Rome. Cano (qui, d'ailleurs, était théologien et non humaniste) ne put donc pas se rencontrer à Trente avec Mendoza pour y cataloguer la collection grecque de l'ambassadeur : par conséquent la copie de Londres n'est pas de lui, etc.

1. Je vois aussi La Fuente se scandaliser de certaines bizarreries de langage qui étaient alors courantes, même chez les grammairiens quand ils descendaient au « vulgaire ». C'est ainsi qu'il souligne d'un *sic* infatigable *cdreda*, *catredadico*, etc., sous la plume officielle du *Vicescolástico* Solís ou du notaire Guadaluara. Mais c'est ainsi qu'ils disaient tous ! Et ces métathèses barbares (comment La Fuente ne l'a-t-il pas vu ?) émaillent les lettres d'un Luis de León aussi bien que les billets de convocation du solennel appariteur Gregorio de Robles — qu'on voit d'ici. Le souci de l'exactitude, dont l'orthographe n'est que la manifestation la plus vulgaire, est une qualité toute moderne.

2. Il y a ici une erreur (voir l'Appendice) : c'est la chaire de grec qui date de 1523 ; celle de rhétorique est de 1527.

naturellement comme tel qu'il obtint sa première retraite en 1548, ainsi qu'il l'annonçait à Zurita par sa lettre n° 25 <sup>1</sup>. Nous ignorons si ce fut aussi alors qu'il permuta sa chaire de grec pour celle d'hébreu ou peut-être de « chaldéen » (l'araméen des Targoum, unique texte à interpréter), qui devait l'intéresser davantage, — comme Castro le disait du grec, — parce qu'il y trouvait bien plus à apprendre qu'à enseigner, et puis encore, sans doute, par le ressouvenir lointain d'Alcalá et de la Bible Polyglotte. Du reste, cette flânerie philologique dura peu, s'il est vrai que Núñez, avant 1552, avait dû se faire suppléer dans sa seconde chaire. L'octogénaire s'alita pour ne plus se relever : l'année suivante, la mort, qui depuis plusieurs mois s'était assise à son chevet, lui accordait enfin la bonne retraite.

*Evanescent objecta.* Malgré tout, le plein jour n'est pas fait sur cette surprenante dénomination de *Guzman* qui, du vivant de Núñez, ne lui fut jamais appliquée par personne, et qu'on trouve partout accolée à son nom après sa mort. Nous l'avons déjà remarqué : le Pinciano ne s'attribue pas plus l'illustre *apellido* sur les titres de ses livres ou au bas de ses lettres, qu'on ne l'en gratifie sur les registres de Salamanque ou dans les écrits contemporains. Or, répétons-le, chez ce « Commandeur » infatué de sa chevalerie, pareille omission totale d'un nom historique, plus ancien, certes, et plus glorieux encore que celui de Toledo, démontre suffisamment qu'il n'y avait pas droit — d'autant que son admission dans l'ordre de Saint-Jacques écarte toute idée

---

1. DORMER, *op. cit.*, 542 : « Yo estoy ya muy embuelto en mi locura pasada de los refeanes, y desde la Navidad primera está en júbilo la Retórica; estaré muy más desocupado... » La lettre est du 25 novembre; il y parle d'une ophthalmie qui, pendant plus d'un an, lui a interdit tout travail, en dehors de ses deux chaires. Cette lettre de fin novembre ne peut être de 1549 (époque où son recueil de *Refranes* était à l'approbation), mais elle est postérieure à la lettre n° 23 (29 mai) qui doit être de 1548, puisque Nuñez y réclame sa pension *del año siete* : la retraite est donc aussi de l'année 1548.

de naissance douteuse ou entachée de bâtardise. Il ne s'est jamais dit « Guzman », parce qu'il ne l'était pas ; voilà qui est clair. On conçoit sans peine qu'il le soit devenu pour les biographes répétiteurs, avec la spécification précise d'appartenir à cette *illustrissimæ Guzmanæ familiæ* : connaissant l'esprit critique qui sévit encore dans l'histoire littéraire espagnole <sup>1</sup>, on ne songe pas à s'étonner une minute que Pedraza après Azpilcueta, Antonio après Pedraza, Mayans après Antonio et, pour faire court, le gros des modernes après Mayans, se soient successivement copiés, à moins que les derniers n'aient puisé, sans ombre de contrôle, leur formule toute faite chez le grave « docteur navarrais ». Mais celui-ci, dont l'ouvrage date au moins de 1580, et qui semble avoir été le premier à lancer dans la grande circulation la fable « guzmanesque », d'où la tenait-il, — puisque l'idée ne peut venir à personne qu'il l'ait tirée du néant et forgée à plaisir ?

Un quart de siècle s'était écoulé depuis la mort du Pinciano ; c'est à peine si quelques traces de son passage subsistaient encore dans le cloître universitaire <sup>2</sup> ; mais son nom surnageait, ou plutôt son surnom bizarrement chevaleresque, grâce au recueil des *Refranes* bien plus qu'aux rapetassages poussiéreux de l'érudit. Cette survivance crépusculaire est le milieu le plus favorable à la légende. Le mythe nobiliaire germa parmi les générations d'étudiants, s'étendit par propagation orale à travers l'Espagne jusqu'à

---

1. Le *Diccionario enciclopédico* de Montaner commence ainsi la notice (prise, sauf ce détail, dans N. Antonio) de Núñez : « Nació en 1473 ó 1488 » !

2. Je n'ai pas à ma disposition l'édition de Pomponius Mela, publiée par Schott à Anvers, en 1582. (C'est la misère de travailler à cette distance des sources.) J'ignore donc si l'érudit belge y accueille la fable de « Guzman » ; cela n'a pas d'importance. Dans l'édition de Gronovius (Leyde, 1722) se trouve une épître de Calvete de Estrella à A. Schott, dans laquelle il félicite celui-ci d'avoir écrit la vie du Pinciano, dont il fut l'élève : *Vivet per te in hominum memoria Pintianus, cujus nomen, quod jam penè extinctum erat, deinceps durabit...* » Hélas ! peut-être est-ce déjà une garantie insuffisante contre l'oubli que d'avoir sa notice dans le *Pomponius* d'Andréas Schott !

gagner l'étranger, où Azpilcueta put le recueillir et le fixer dans son livre. Tel est, semble-t-il, le processus probable. Sur l'éclosion du germe lui-même, — *ex nihilo nihil*, — on ne peut que hasarder des conjectures. Celle qui vient d'abord à l'esprit, par une analogie naturelle, c'est que le ronflant *apellido* ait eu chez Núñez une origine locale, comme il est arrivé pour saint Dominique, dont toute la parenté avec ces mêmes Guzmán consiste à être né à Caleruega, sur un fief dépendant de l'illustre famille <sup>1</sup>. Mais il faut rejeter aussitôt cette hypothèse, comme un vêtement essayé qui ne va pas : nous savons, d'une part, qu'on ne trouve chez Núñez, ni aucun de ses contemporains, la moindre allusion au nom de Guzmán ; d'autre part, l'origine « vallsolétaine » est proclamée, du premier au dernier jour d'une existence octogénaire ; le surnom de *Pinciano* s'affiche partout, concurremment avec celui de « Commandeur grec ».

Il ne me reste alors qu'à proposer — timidement — une dernière conjecture : la plus banale, la plus simple, et par là même peut-être, celle qui a le plus de chance d'être vraie. L'espagnol fourmille d'*apellidos* doubles, géminés (provenant presque toujours à l'origine de l'adjonction d'un nom de fief au patronymique),

---

1. On sait que cette partie de la légende dominicaine a été combattue par les graves et pieux Bollandistes (*Acta Sanctorum*, Aug. I). C'est une discussion très bien menée, qui occupe le chapitre *An Sanctus ex nobilissima Guzmanorum familia oriundus fuerit*, à partir de la page 384. Pendant plus de trois siècles, depuis Jordanus Saxo (le seul qui orthographie correctement le nom du village natal) jusqu'au *Bréviaire* de 1549, pas un hagiographe (et Dieu sait !) n'avait songé à Guzmán : c'est en 1555, dans l'édition parisienne dudit *Bréviaire*, que l'accès nobiliaire se déclare et devient tout de suite un prurigo épidémique chez ces apôtres d'humilité. Outre l'origine locale du surnom, il semble qu'il y ait eu contamination d'un autre Dominique, celui-ci Guzmán authentique et prieur d'un couvent, vers 1200. Tout cela est excellemment déduit par les Bollandistes. Inutile d'ajouter que, du P. Brémond à Lacordaire, la thèse a été abondamment réfutée à coups de *distinguo* et *nego* scolastiques. Mais, avec ce furieux besoin d'aristocratiser leurs légendaires, que feront-ils bientôt des saints qui ne sont pas nés ?

et dont le premier appelle presque irrésistiblement le second : tels, Ponce de León, Hurtado de Mendoza, Calderón de la Barca, etc. ; de même, chez nous, Simard de Pitray, Gontaut de Biron, Bussy d'Ainboise (noblesse de coups d'épée, surtout depuis la *Dame de Montsoreau*)<sup>1</sup>. Le plus souvent, c'est grâce à l'intéressé que s'accomplit cette métamorphose de la larve en papillon : nous y assistons journellement dans l'Amérique espagnole, où il n'est guère d'immigrant Díaz ou Fernández, débarqué en espadrilles, qui, à sa première paire de bottes, ne parvienne (participe futur : *parvenu*) à se raccrocher aux Vivar ou aux Córdoba. Il arrive, pourtant, que la mue s'élabore en dehors et à l'insu du sujet, sous l'action sympathique de l'entourage, ou, plus simplement, par la répétition machinale d'une formule suggérée et presque imposée par l'histoire et la tradition : *et si vous n'en sortez vous devez en sortir*.

Dans le cas présent, l'accouplement de Núñez et de Guzmán était tout indiqué, le premier nom étant le patronymique de l'illustre famille : c'est ainsi qu'on voit certains traités d'héraldique (par exemple celui de Vilar y Pascual) renvoyer à Núñez pour la généalogie de Guzmán. Mais, en outre, quelques circonstances particulières, que je ne puis qu'indiquer ici, devaient faciliter la « guzmanisation » de notre Núñez. D'abord tous les Núñez de Guzmán, de Valladolid, avaient été *comuneros*, comme le Commandeur grec. Parmi eux, il convient de signaler spécialement Pero Núñez de Guzmán, ancien régent de ce « collège noble », créé par la reine Isabelle pour l'éducation du prince D. Juan. Ce même personnage (*clavero* de Calatrava) fut, plus tard, gouverneur du prince Fernando, frère de Charles-Quint,

---

1. Au collège, nous avons un camarade inscrit sous le nom de Cossé, mais qui, pour nous et même pour quelques surveillants, n'existait que comme Brissac. Personne ne savait à quel moment s'était accomplie la transformation, qui n'a pas besoin d'être expliquée au lecteur français ; il arrivait au professeur, pour transiger, de l'appeler Cossé-Brissac.



lequel, comme pur castillan (né à Alcalá), servit de pivot à l'opposition anti-flamande <sup>1</sup>. Tous ces souvenirs, un peu flottants après un demi-siècle, ont pu se *précipiter* facilement sous la chiquenaude d'un historien vaguement informé. Enfin, l'erreur était ici d'autant plus explicable que la qualité de chevalier de Saint-Jacques équivalait, comme on l'a vu, aux meilleures preuves de noblesse, — outre qu'Azpilcueta, s'il est vraiment le propagateur de la méprise, avait passé presque toute sa vie et écrivait son livre à l'étranger.

Voilà, je crois, tous les doutes dissipés, et il est temps de clore le débat. Le « Commandeur grec » Núñez Pinciano est bien l'auteur du commentaire de Mena et il ne fait qu'un avec Hernán Núñez de Toledo. Le prétendu Hernan Núñez de Guzmán, humaniste et professeur, n'a jamais existé. Il y a donc lieu de supprimer cet article dans les nouveaux dictionnaires bibliographiques et à le considérer comme non avenu dans les anciens, notamment dans celui de Nicolás Antonio. Ou plutôt, il convient d'en appliquer la matière, revue et corrigée, à ce pauvre Hernán Núñez de Toledo, injustement dépossédé, et qui fait si piètre figure dans la *Bibliotheca nova*. En définitive, c'est bien Toledo qui hérite du Commentaire, mais seulement après avoir prouvé qu'il est le « Commandeur grec » : nous revenons ainsi au *statu quo ante bellum*, sauf que Guzmán s'évanouit. Tout en ayant grandement tort, M. Foulché-Delbosc avait donc un peu raison : c'est quelque chose ; et, dans les discussions « seul à seul chez Barbin », il n'arrive pas toujours à ses adversaires de s'en tirer à si bon compte. Sa thèse équivalait, pour employer une comparaison familière, à celle qui aurait pour but de restituer le

---

1. Sur Pero Núñez de Guzmán, voir : *Memorias de la Academia de la Historia*, VI, 385. — ALVAR GÓMEZ, *De Rebus gestis*, etc. (cité par Hefelé, 179, 429). — QUINTANILLA Y MENDOZA, *Archetypo de virtudes...*, p. 52. — RODRÍGUEZ VILLA, *Juana la loca*, *passim*. A la page 445, Rodríguez Villa publie le mémorial de P. Núñez de Guzmán. — Cf. GUSTAVE REYNIER, *La Vie universitaire en Espagne*, 138.

*Recueil des dames* à son véritable auteur, lequel ne serait nullement le seigneur de Brantôme, « comme tout le monde le répète », mais bien messire Pierre de Bourdeille. Pour mettre les plaideurs d'accord, il suffisait de démontrer que Bourdeille et Brantôme constituent le même hâbleur périgourdin — et l'on a vu que ce n'était pas difficile.

Paul GROUSSAC.

Buenos Aires, 24 août 1904.

## APPENDICE

Une première réponse à la lettre dont il est parlé à la page 166 m'est arrivée à Buenos Aires (par vapeur *Danube*) le 3 septembre. Cette lettre de M. Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, est datée du 13 août ; il m'y annonçait le « prochain envoi » de plusieurs extraits officiels des archives universitaires qui, effectivement, me sont parvenus le 20 novembre (par vapeur *Magellan*). Les renseignements absolument dignes de foi, que veut bien me transmettre M. de Unamuno (et pour lesquels je lui exprime publiquement ma profonde reconnaissance), suffisent à corroborer la thèse soutenue dans les pages précédentes. J'en transcris littéralement les clauses substantielles, ainsi que j'en avais demandé d'avance l'autorisation à l'auteur :

« ... Lo primero <sup>1</sup> con que tropezamos fué lo de más bulto, y es el *evidente equivoco* (souligné dans le texte) del Libro de Claustros de 1552 á 1553, en « que aparece *dos veces* (id.) Hernán Núñez de Toledo, y es lo que indujo á error « á D. Vicente de la Fuente. Nuestras posteriores indagaciones — del bibliotecario-archivero y mías — nos han convencido de que, *como usted cree, no hubo más que uno*. Hemos encontrado su jubilación en 1548, y el Claustro que se « celebró el día mismo en que falleció, 2 de setiembre de 1553, dando cuenta « de ello y abriendo proceso para proveer la cátedra. »

---

1. Lettre du 3 septembre, datée de Salamanque, le 13 août 1904.

« En los Libros de cuentas, que son la mejor guía, no aparece cobrando más que un Hernán Núñez de Toledo, desde 1523, en que se muestra por primera vez; y si aparece repetido es porque tenía, además de su cátedra de retórica en propiedad, la encargada de griego... De estos y de otros datos que le enviaremos, con copia del acta de jubilación, de fallecimiento y demás circunstancias, resulta que evidentemente no hubo más que uno... »

« Lo que no aparece es eso de *Guzmán*. »

« Ante todo *es indudable* (souligné dans le texte) que no hubo más que un Hernán Núñez (de Toledo) — así se le llama siempre y no de otro modo... En los libros de cuentas aparece por primera vez en el de 1523-24 como maestro de griego, y como faltan los libros de claustro de esos años no se ha podido ver la provisión. No hay libros de cuentas de 1524 á 1529. »

« En el de 1529-30 aparece por primera vez la cátedra de Retórica como del Comendador é Maestro Fernand Núñez de Toledo », figurando, además, en la de griego; de modo que tenía dos, y esto de aparecer dos veces en los libros de cuentas, debió dar lugar en el año aquel al equívoco de ponerle dos veces en el libro de matrículas. »

« La provisión de la cátedra de retórica — que se le dió al Comendador, teniendo ya desde 1523 la de griego — aparece en el libro 9º de Claustros, folio 3, vuelto, en que se publica la vaca de la cátedra de retórica en 19 de octubre de 1527, por muerte del R. S. M. Hernando de Herrera \*. Se proveyó en el Comendador, mediante oposición, el 5 de diciembre de 1527. En el Libro de claustros no se hace sino dar la noticia remitiendo al proceso, que no queda en el archivo. »

« En el claustro de 7 de diciembre de 1527, se refieren á que le habían dado cátedra de griego y de Plinio; pero le quitaron esta porque « les pareció que la cátedra de Plinio hera consumida e que por agora e asta mas ver en ello no se entendiese en quien la lehería »; y le confirman en la de griego (que tenía desde 1523) con treinta mil maravedís, si quiere leer, como hasta entonces hacía, hora y media. Y llamado que fué dijo que no leería más de una hora por no tener obligación de más según el asiento que con él estaba hecho. Se discutió sobre esto y si le darían 30 000 ó 13.000 maravedís \*. »

1. Lettre reçue le 20 novembre, datée de Salamanque, 28 octobre 1904.

2. Il s'agirait, semble-t-il, du Herrera de la *Dispute contre Aristote*.

3. Il résulte d'une biographie récente de Nebrija (Suaña) que le grand humaniste espagnol touchait, « pour tout potaige », 40.000 maravedís par an. Il semble que ce fût à peu près le traitement de Núñez, en ajoutant aux 30.000 du grec, le supplément provenant de l'autre chaire; et nous voilà aux 100 réaux mensuels dont j'ai parlé dans le texte.

Après quelques mois de *dimes y diretes*, en avril 1528 le différend se résout à l'amiable :

« El Comendador dijo entonces que, aunque tenía la cátedra de griego por su vida (en propiedad) con 30.000 maravedís de salario y una hora de lectura, mas que por servir á la Universidad le aceptaba con 30.000 y hora y media, como lo solía leer antes que llevase la cátedra de Retórica. »

« Después de 1528 sigue apareciendo en los libros de cuentas como maestro de griego y de retórica sin interrupción hasta 1548. Fué jubilado primero en retórica, en 8 de enero de 1548, y luego en griego en 15 de setiembre del mismo año <sup>1</sup>. En el claustro de 2 de enero de 1548 se dice :

« El maestro Hernán Núñez, catedrático de la cátedra de retórica en propiedad de dicho estudio pide á vuestras mercedes : que yo he leydo en esta dicha cátedra veynte años conforme á la constitucion desta Universidad para poder jubilar ; así mismo he fecho veynte repeticiones, por lo qual pido e suplico á Vs. M<sup>s</sup>. que para que á Vs. M<sup>s</sup>. les conste e parezca scr así la verdad, manden nonbrar, conforme á la constitucion é costumbre antigua desta Universidad, dos señores diputados deste dicho claustro para que se junten con el Bedel de las Escuelas y bean sus libros de las vueltas e por ellos vistos los referian á vuestras mercedes en el primero claustro. E así lo pido y suplico...»

La retraite est accordée. Le 15 septembre de la même année, Núñez renouvelle sa pétition pour la chaire de grec, en annonçant qu'il lègue sa bibliothèque particulière à l'Université. Le procès-verbal universitaire rend compte des démarches faites à ce sujet :

« Iten los dichos señores del dicho claustro cometieron al muy magnífico señor D. Juan de Quiñones, maestrescuela, e al señor maestro Francisco Sánchez <sup>2</sup> que sus mercedes hagan azer un ynventario de todos los libros que tiene

1. Quoique plus ancien en grec, il préféra commencer par abandonner la rhétorique, qui sans doute l'ennuyait, ses vingt ans de services à peine accomplis. La pétition qui suit est doublement intéressante comme formulaire et comme copie de la pièce originale du Commandeur, qui est au dossier.

2. Outre ce quasi-homonyme du Brocense, il y en avait un autre qui l'était tout à fait et que La Fuente distingue ainsi : « El Maestro Francisco Sánchez el clérigo ».

« el Comendador Hernan Nuñez de Toledo ansi de latin como de griego, e la  
 « misma comision dieron al señor maestro Leon de Castro ; e fecho el dicho  
 « ynventario levasen á él (incluyesen en él) á todos los libros para que ninguno  
 « se pueda vender ni enagenar atento que son de la Universidad, pues el  
 « Comendador Hernan Nuñez los da para la librería della después de sus  
 « dias. »

« E hablando e praticando sobre lo contenido en la dicha cédula e sobre la  
 « licencia que a pedido el dicho Comendador Hernan Nuñez de Toledo, para  
 « que le uviesen por jubilado en la cátedra de griego, atento que es ya muy  
 « viejo e cansado e a trabajado muy mucho en la dicha cátedra, por donde  
 « pidió e suplicó... le diesen la dicha licencia para no leher en la dicha cátedra  
 « de griego e pudiera llevar el salario della... » — « ... E atento que el dicho  
 « Comendador es muy viejo y cansado e a trabajado mucho en esta universi-  
 « dad, e atento que la librería que el dexa á la universidad este claustro está  
 « informado que es muy buena : y mandaron al dicho Comendador se saliese  
 « del claustro para proveher en ello e proveyeron lo siguiente aviendose salido  
 « el dicho Comendador. »

« Iten todo el *dicho* claustro, como *dicho* es, dixeron que daran e dieron la  
 « *dicha* comision arriba *dicha* al *dicho* señor maestrescuela e maestros para lo  
 « *sobredicho* (Oh ! le style du secrétaire Guadalaxara !) e al señor doctor Anto-  
 « nio de Aguilera para que hordene las escripturas e donacion de los dichos  
 « libros del dicho Comendador, e para ello les dieron comision e poder en  
 « forma como mejor les paresciere para la universidad. »

« Iten dixeron que daran e dieron licencia al dicho Comendador Hernan  
 « Nuñez de Toledo [e le] uvieron por jubilado en su cathedra de griego desta  
 « manera : que de los treinta mill maravedis que lleva de salario de la dicha  
 « cátedra de griego se le azen de gracia los veynte e cinco mill maravedis, e los  
 « cinco mill maravedis que restan se le sacan... para ayuda al que a de leher la  
 « dicha cáthedra... » E con tal condicion que el dicho Comendador no tome ni  
 « acepte partido ninguno de ninguna universidad ni de señor alguno, e con esta

---

1. Le Conseil alloua 5.000 maravédís d'appoint au maigre traitement du suppléant. Il est visible que, grâce au legs de ses livres, Núñez avait bénéficié d'une mesure de faveur : on tablait sur ses soixante-quinze ans. Comment, après cela, revint-il à la charge et mourut-il — ou presque — sous le harnais d'un maître d'hébreu ? Outre la part admissible d'illusion sénile, il faut croire que cet enseignement (comme celui de l'arabe, qui en 1546 avait 3 auditeurs) n'était encore qu'une tentative sans importance, presque une amusette. Ce n'était pas à Salamanque, mais à Alcalá, que se formaient alors les hébraïsants. La cédule de création du « Collège des trois langues », à l'imitation de celui d'Alcalá, ne

« condicion le daban la dicha licencia e no de otra manera e que se pueda yr  
« donde quysyera e por bien tubiere. »

« E luego yo el dicho notario, de mandamiento del dicho clauastro, presen-  
« tes los señores y el Comendador que luego entró, le notifiqué el dicho auto  
« y el Comendador lo consintió, segun e como en el se contiene. Testigos los  
« unos de los otros e los otros de los otros (*sic*) e yo Andrés de Guadalajara  
« notario. »

En attendant que d'autres documents annoncés, et ceux qui pourront résulter de nouvelles recherches, nous mettent à même d'esquisser une notice plus complète du Commandeur, nous pouvons déjà fixer les jalons principaux de la biographie future, — et même essayer de les réunir par un trait provisoire, encore un peu arbitraire (ce sont, dans les lignes suivantes, les parties comprises entre crochets), mais dont la probabilité oscille entre des limites très rapprochées :

Hernán Núñez de Toledo naquit à Valladolid [en 1475]; son père, homme instruit et considéré, était employé à la Trésorerie royale (Marineo). Il fit ses premières études dans sa ville natale [au collège du « Grand Cardinal », récemment fondé]. A quatorze ans, minimum réglementaire, il fut admis dans l'ordre de Saint-Jacques (Antonio). [Vers 1490, il obtint une des vingt-quatre bourses fondées au collège San Clemente de Bologne]. Revenu en Espagne, il entra comme précepteur [1498] dans la maison des Mendoza, à Grenade; il y termina le Commentaire du *Laberinto*, qui parut à Séville, en 1499, dédié au comte de Tendilla. En dehors des heures employées à l'Alhambra, chez ses élèves, il poursuivait avec acharnement ses études des langues classiques et orientales (Herrera). En 1505, il publia, à Grenade, une deuxième édition du Commentaire, et, en 1509, à Séville, la traduction de l'*Historia de Bohemia*, l'une et l'autre dédiées encore au même patron. [Grâce à la recommandation de celui-ci], il fut appelé à Alcalá par Cisneros, qui le nomma censeur de l'im-

date que de 1555, et, deux ans après, on en était encore aux fondements. Née au milieu des études savantes de la Bible Polyglotte, l'Université d'Alcalá en garda une sorte de consécration et de suprématie pour les langues orientales.

primerie (Herrera) et l'attacha à la Bible Polyglotte. Bientôt il était nommé professeur de rhétorique à l'Université nouvellement fondée. Il adopta dès lors, en espagnol, la signature de Hernán Núñez, et le surnom de *Comendador griego*; en latin, il signait *Fredenandus Nunius Pincianus*, — le plus souvent sans le patronymique. Il publia à Alcalá quelques textes grecs, avec des traductions juxta-linéaires très remarquables pour le temps (Ch. Graux). Sa vie tranquille et studieuse fut bouleversée par la tempête des *Comunidades*. L'Université était divisée en deux camps : Núñez fut *comunero* déclaré, en communication directe avec les chefs rebelles. Entraîné par l'évêque Acuña, il s'engagea dans des démarches compromettantes, et fut même assailli, en plein cloître, par un jeune fou qui se disait trompé par lui (La Fuente). Après Villalar, il ne fut pas compris dans la liste de proscription (Alco-cer), mais sa situation à l'Université étant devenue insoutenable, il se rendit à Salamanque et profita du départ de Nebrija pour s'y faire nommer professeur de grec en 1523 (Villalobos, Unamuno). Il atteignait la cinquantaine, et désormais ne vécut que pour l'étude. En 1527, il ajouta la rhétorique et, pendant quelques années, l'explication de Pline, à sa chaire de grec. Ses éditions savantes de Sénèque, Pline et Pomponius Mela lui avaient acquis un grand renom dans le monde universitaire européen. En 1548 (Dormer, Unamuno) il obtint sa retraite, d'abord pour la rhétorique le 8 janvier, puis pour le grec, le 15 septembre. En 1549, il livra à l'imprimeur Canova son manuscrit des *Refranes*, qui fut approuvé cette même année, mais ne parut qu'en 1555. Après sa seconde retraite, il semble s'être occupé de l'enseignement de l'hébreu à l'Université; mais, accablé par l'âge et la maladie, il dut abandonner tout travail suivi, et même le commentaire des *Refranes*; à partir de 1552, il ne bougea plus de chez lui (León de Castro). Il mourut le 2 septembre 1553.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici d'autres détails connus; et quant aux erreurs matérielles de mon travail, que les extraits officiels de M. de Unamuno sont venus rectifier, je laisse à quelques-uns de mes lecteurs le plaisir de les relever.

# NOTES SUR LE SONNET

## *SUPERBI COLLI*

---

La troisième série des *Études sur l'Espagne* de M. Morel-Fatio (Paris, 1904) contient quelques remarques<sup>1</sup> sur ce sonnet et en reproduit cinq autres — deux français et trois espagnols — qui en sont des traductions ou des imitations. Bien que les pièces que l'on trouvera réunies ici soient sensiblement plus nombreuses, je n'oserais assurer qu'elles permettent, à elles seules, d'écrire l'histoire du sonnet italien dont elles dérivent.

Le texte original se trouve au f. 137 d'un recueil publié à Venise en 1547 : *Rime di di- || versi nobili hvo || mini et eccellenti || poeti nella lingua || Thoscana. || Libro secondo*, parmi les pièces « D'incerti autori ». J'en dois la copie à l'obligeance de M. Hugues Vaganay :

Superbi colli, & uoi sacre ruine,  
Che'l nome sol di Roma anchor tenete;  
Ahi che reliquie miserande hauete  
Di tante anime, eccelse e pellegrine.  
Theatri, archi, colossi, opre diuine  
Triumphal pompe gloriose e liete,  
In poco cener pur conuerse sete  
E fatte al uulgo uil fabula al fine.  
Cosi se ben' un tempo, al tempo guerra  
Fanno l'opre famose, à passo lento :

---

1. Publiées précédemment sous le titre « Histoire d'un sonnet », dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, tome I, 1894, pp. 97-102.



E l'opre, e i nomi insieme, il tempo atterra.  
 Viurò dunque fra miei martir contento,  
 Che se'l tempo da fine à ciò ch'è in terra,  
 Dara forsi anchor fine al mio tormento.

Ce sonnet a été traduit par Joachim Du Bellay (*Antiquitez de Rome*); M. Morel-Fatio reproduit cette traduction d'après l'édition originale (Paris 1558):

Sacrez costaux, et vous saintes ruines,  
 Qui le seul nom de Rome retenez,  
 Vieux monuments, qui encor soustenez  
 L'honneur poudreux de tant d'ames divines,  
 Arcz triomphaux, pointes du ciel voisines,  
 Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,  
 Las, peu a peu cendre vous devenez,  
 Fable du peuple et publiques rapines!  
 Et bien qu'au temps pour un temps facent guerre  
 Les bastimens, si est-ce que le temps  
 Œuvres et noms finablement atterre.  
 Tristes desirs, vivez donques contents:  
 Car si le temps finist chose si dure,  
 Il finira la peine que j'endure.

Il y a d'indubitables réminiscences de cette pièce dans deux autres sonnets de Du Bellay. L'un fait partie de ces mêmes *Antiquitez de Rome*:

Toy qui de Rome emerueillé contemples  
 L'antique orgueil, qui menassoit les cieux,  
 Ces vieux palais, ces monts audacieux,  
 Ces murs, ces arcz, ces thermes, & ces temples,  
 Iuge en voyant ces ruines si amples,  
 Ce qu'a rongé le temps iniurieux,  
 Puis qu'aux ouriers les plus industrieux  
 Ces vieux fragmens encor seruent d'exemples.  
 Regarde apres, comme de iour en iour  
 Rome fouillant son antique seïour,  
 Se rebatist de tant d'œuures diuines:  
 Tu iugeras, que le dæmon Romain

S'efforce encor d'une fatale main  
Ressusciter ces poudreuses ruines.

L'autre se trouve dans *Les Regrets*:

Ronsard, i'ay veu l'orgueil des Colosses antiques,  
Les theatres en rond ouuers de tous costez,  
Les columnes, les arcz, les haults temples voultez,  
Et les sommets pointus des carrez obelisques.

I'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,  
I'ay veu leurs monuments que le temps a dontez,  
I'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a surmontez,  
Et des vieux murs Romains les poudreuses reliques.

Bref, i'ay veu tout cela que Rome a de nouveau,  
De rare, d'excellent, de superbe, & de beau :  
Mais ie n'y ay point veu encores si grand'chose

Que ceste Marguerite, ou semble que les cieulx,  
Pour effacer l'honneur de tous les siecles vieux,  
De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.

Il y aurait quelque injustice à ne pas rappeler qu'un très illustre poète anglais, Edmund Spenser, traduisit les *Antiquitez de Rome* : voici notre sonnet, d'après l'édition princeps (Londres, 1591) :

Ye sacred ruines, and ye tragick sights,  
Which onely doo the name of *Rome* retaine,  
Olde moniments, which of so famous sprights  
The honour yet in ashes doo maintaine :

Triumphant Arcks, spyres neighbours to the skie,  
That you to see doth th' heauen itselfe appall,  
Alas, by little ye to nothing flie,  
The peoples fable, and the spoyle of all :

And though your frames do for a time make warre  
Gainst time, yet time in time shall ruinate  
Your workes and names, and your last reliques marre.

My sad desires, rest therefore moderate :  
For if that time make ende of things so sure,  
It als will end the paine, which I endure.

Je citerai aussi une traduction de Capel Lofft<sup>1</sup>, datée du 25 septembre 1806, et faite sur le texte italien :

Ye Hills superb, ye Ruins which retain  
Of Rome the Name august, and but the Name,  
What Reliques of the height of human Fame  
What Traces of exalted Souls remain ?  
Those Statues, Arches, Theatres ; — in vain  
Those Works divine, that Splendor which became  
The Queen of Cities. Time — devouring Flame  
Have sunk in Dust !... Pomp, Joy, long and triumphal Reign,  
A Theme of vulgar scorn ! — If Works like these  
Can for some space with Time the Conflict dare,  
Slowly the Victor marches, sure to seize. —  
Content my own Distress shall I not bear ?  
Since all on Earth must yield to Time's Decrees,  
Time will relieve my Anguish, end my Care.

M. Morel-Fatio copie la traduction castillane de Gutierre de Cetina, lequel « pasó todo este aparato y ornamento de edificios y fabricas romanas a Cartago », suivant la remarque de Fernando de Herrera qui publia le premier ce sonnet dans son commentaire de Garcilaso (Sevilla, 1580, p. 216):

Ecelso monte, do el romano estrago  
Eterna mostrarà vuestra memoria ;  
Sobervios edificios, do la gloria  
Aun resplandece de la gran Cartago ;  
Desierta playa, qu'aplazible lago  
Fuiste lleno de triunfos i vitoria ;  
Despedaçados marmoles, istoria  
En quien se lê cual es del mundo el pago ;  
Arcos, anfiteatros, baños, templo,  
Que fuistes edificios celebrados,  
I aora appena vëmos las señales ;  
Gran remedio a mi mal es vuestro exemplo,

---

1. *Laura*, vol. IV, London 1813.

Que si del tiempo fuistes derribados,  
El tiempo derribar podra mis males.

Il a été réimprimé par Adolfo de Castro (*Poetas líricos... I*, Rivadeneyra XXXII, p. 46) et par M. Joaquín Hazañas y la Rua (*Obras de Gutierre de Cetina*, Sevilla 1895, I, p. 96). Le texte de l'édition Hazañas ne présente avec celui de Herrera que deux variantes : vers 8, En que se lee ; v. 11, Y ahora apenas.

Je citerai un autre texte, que n'ont pas utilisé les éditeurs de Cetina ; il a été publié en 1858 dans la *Revista de ciencias, literatura y artes* (t. IV, p. 761) :

Excelso Monte que el romano estrago  
Despiertas pavoroso en la memoria ;  
Soberbios edificios, dó la gloria  
Aun resplandece de la gran Cartago.  
Desierta playa, en cuyo extenso lago  
Resuena el eco de feroz victoria,  
Despedazados mármoles, historia  
Que publica cual es del mundo el pago.  
Arcos, Anfiteatro, baños, templo,  
Edificios un día celebrados,  
Y de que apenas yá quedan señales :  
Gran remedio á mi mal es vuestro egemplo ;  
Que si del tiempo fuisteis derribados,  
El tiempo derribar podrá mis males.

Le sonnet se trouve aussi dans six manuscrits de la Biblioteca Nacional de Madrid. La paternité en est attribuée

1° à Diego Hurtado de Mendoza par le ms. M. 223, ms. utilisé à la p. 481 de l'édition Knapp (*Colección de libros españoles raros ó curiosos*, XI) ; on y note les variantes suivantes :

Vers 4, Aún permanece ; v. 5, Playa desierta, que apacible lago ; v. 8, En que se ve ; v. 10, Que ya en un tiempo fuistes celebrados ; v. 11, Y agora apenas ; v. 12, Gran consuelo ; v. 13, Que pues del.

2° à Fray Luis de Leon par le ms. M. 269 ; ce ms. offre comme variantes :

Vers 5, apacible; v. 6, fuisteys de claros triunfos; v. 8, en que se vee del mundo el triste pago; v. 10, edificios señalados; v. 11, y apenas oy parecen los señales.

3° à Lupercio Leonardo de Argensola par le ms. 3796.

Variantes: v. 1 ado; v. 3 de la gl.; v. 4 resplandecen; v. 5 (qu'); v. 6 que en otro tiempo fuiste tan notoria; v. 8 en quien se ve; v. 9 vanos t.; v. 10 que en otro tiempo fuistes zelebrados; v. 11 y agora apenas; v. 12 grande alivio; v. 13 fuistes zelebrados; v. 14 el tiempo bien podra curar mis males.

Trois autres manuscrits donnent le sonnet sans nom d'auteur: ms. M. 82, f. 301. Variantes:

V. 1 ado; v. 2, eterna dexara; v. 3, Hermosa playa; v. 6, fuisteis llena; v. 7 marmoles y historia; v. 8, en quien se uee; v. 10, que en otro tiempo fuisteis celebrados; v. 11, y aora apenas.

ms. M. 84, f. 94 v°. Variantes:

V. 5, apacible; v. 7, marmores; v. 8, en quien se vee; v. 11, apenas.

ms. M. 381:

Soberuios edificios do la gloria  
aun resplandeze de la gran Cartago,  
excelso monte do el romano estrago  
eterna dexara vuestra memoria;  
despedazados marmores, que istoria  
donde se vee cual es del mundo el pago,  
desierta playa e profundo lago  
fuiste llena de triunfos y victoria;  
arcos, anfiteatro, baños, templo,  
que en algun tiempo fuistes celebrados  
y agora apenas vemos las señales,  
gran consuelo a mi mal es vuestro exemplo,  
que pues el tiempo pudo derribaros,  
el tiempo derribar podra mis males.

Un autre texte a été imprimé en 1875, à la p. 117 des *Memo-  
rias del cautivo en la Goleta de Túnez* (*Bibliófilos españoles*, XIII)<sup>1</sup>:

1. D'après une note de l'édition de Mendoza publiée par M. Knapp (p. 506),  
« Este Soneto se atribuye á Cetina, Cervantes y al autor del Cautivo de

Excelso monte do el romano estrago  
Eterna mostrará vuestra memoria,  
Soberbios edificios, cuya gloria  
Aun permanece de la gran Cartago.  
¡ Ah, incierta playa, que apacible halago  
Fuiste, llena de triunfos y victoria,  
Despedazados mármoles, historia  
A do se ve cuál es del mundo el pago!  
Arcos, anfiteatros, vanos templos,  
Que fuisteis en un tiempo celebrados,  
Y agora apenas vemos las señales.  
Gran bien es á mi daño vuestro ejemplo,  
Que así como el tiempo pudo derribaros,  
El tiempo derribar podrá mis males.

Le sonnet publié en 1580 semble avoir exercé une influence plus ou moins accentuée sur les suivants.

De Francisco de Rioja :

Estas ya, de la edad, canas ruínas,  
Que aparecen en puntas desiguales,  
Fueron anfiteatro, y son señales  
Apenas de sus fábricas divinas.  
¡ O á quan mísero fin, tiempo, destinas  
Obras que nos parecen inmortales!  
I temo, i no presumo, que mis males  
Así á igual fenecer los encaminas.  
A este barro, que llama endureciera,  
I blanco polvo humedecido atara,  
¡ Quanto admiró y pisó número humano!  
I ya el fausto i la pompa lisonjera  
De pesadumbre tan ilustre i rara  
Cubre yerba, i silencio i horror vano.

De Juan de Arguijo :

---

Túnez ». En réalité personne n'a encore attribué le sonnet à l'auteur du *Don Quichotte*; l'erreur provient de l'interprétation erronée d'une conjecture de Gayangos, conjecture exposée, il est vrai, en des termes d'une ambiguïté fâcheuse (*Memorias del cautivo en la Goleta de Túnez*, pp. xxix et 281).

Este soberbio monte y levantada  
Cumbre, ciudad un tiempo, hoy sepultura  
De la grandeza, cuya fama dura  
Contra la fuerza de la suerte airada,  
Ejemplo cierto fue en la edad pasada,  
Y será fiel testigo a la futura,  
Del fin que ha de tener la mas segura  
Pujanza, vanamente confiada.

Mas en tanta ruina nueva gloria  
No os pudo fallecer, oh celebrados  
De la antigua Cartago ilustres muros!  
Que mucho mas creció vuestra memoria  
Porque fuistes del tiempo derribados  
Que si permanecierades seguros.

Du même poète :

No los marmoles rotos que contemplo,  
Reliquias nobles de la gran Cartago,  
Ni de Numancia el miserable estrago,  
Ni los despojos del efesio templo;  
No de Sagunto el fin, unico ejemplo  
De la lealtad y de su injusto pago,  
Descrecen mi dolor, ni satisfago  
Con su memoria el mal que nunca templo.

Bien que prueba tal vez la fantasia,  
Mas en vano, aliviar su desventura  
Con el desastre de sucesos tales ;  
Mas la razon advierte que confia  
En remedio engañoso si procura  
Con los ajenos consolar sus males.

De Fernando de Herrera :

#### MARIO EN CARTAGO

Del peligro del mar, del hierro abierto  
Que vibró el fiero Cimbro, y espantado,  
Huyo la airada voz, salio cansado  
De la infelice Birsá Mario al puerto.  
Viendo el estéril campo y el desierto

Sitio de aquel lugar infortunado,  
Lloró con el su mal, y lastimado,  
Rompio asi en triste son el aire incierto:  
« En tus ruinas miseras contemplo,  
Oh destruido muro, cuanto el cielo  
Trueca, y de nuestra suerte el grande estrago.»  
Cual mas terrible caso, cual ejemplo  
Mayor habrá, si puede ser consuelo  
A Mario en su dolor el de Cartago?

De Bartolomé de Argensola:

Estas son las reliquias saguntinas  
injuria y gloria al sucesor de Belo,  
cuando en fabrica excelsa las vio el cielo  
al orbe, origen de la luz, vecinas.

De hiedra presas yacen y entre espinas  
con que sus riscos arma el yerto suelo,  
y hoy libran la venganza y el consuelo  
en la contemplacion de sus ruinas.

Sagunto precia mas verse llorada  
de la posteridad, que si a Cartago  
con propicia fortuna leyes diera.

O tu, que sobrevives al estrago,  
candida fe, procura que yo muera  
si amor me tiene igual piedad guardada.

M. Morel-Fatio cite aussi une traduction, plus littérale que celle attribuée à Cetina, qui se trouve à la p. 102 des *Discursos, epistolas y epigramas de Artemidoro, sacados a luz por Micer Andres Rey de Artieda* (Zaragoza 1605):

*Traduction de Artemidoro.*

Sacros collados, sombras y ruynas,  
que mostrays lo que Roma vn tiempo ha sido,  
y de los hombres que han preualecido  
conseruays las memorias peregrinas;

Arcos, theatros, fabricas diuinas,  
que en cenizas el tiempo ha conuertido,  
ya vuestra pompa se acabo y ruydo



que el nombre dilato y fuerças Latinas ;  
 Y assi puesto que al tiempo hizistes guerra,  
 todo lo acaba el curso y mouimiento  
 del aligero tiempo quando cierra.  
 Viuire, pues, con mi dolor contento,  
 Que, si con todo el tiempo da por tierra,  
 Tambien dara al traues con mi tormento.

Je rapprocherai de cette traduction un texte anonyme inédit que contient le manuscrit espagnol 372 de la Bibliothèque Nationale de Paris (fol. 252 v<sup>o</sup>). Comme on le verra, le dernier tercet est à peu près identique dans les deux sonnets :

Soneto  
 a Roma.

O soberbios cogallos y sagradas Ruynas  
 que sustentays el nombre de Romanos,  
 quales Reliquias ay en vuestras manos  
 de sus eçelsas almas peregrinas.

Theatros, coliseos, obras diuinas,  
 solenes pompas, triumphos soueranos,  
 convertidas al fin en poluos vanos,  
 hechos del bulgo fabulas continuas.

Si al tiempo con el tiempo hazen guerra,  
 obras famosas a su passo lento,  
 el tiempo con el tiempo las atierra.

Viuire pues con mi dolor contento,  
 que si el tiempo da fin a todo en tierra,  
 quiza que dara fin a mi tormento.

Le même manuscrit donne, à la suite (fol. 253), une imitation anonyme du sonnet précédent :

Soneto contra-  
 haziendo a  
 este pa-  
 sado.

La fama de la gran reyna del mundo,  
 los Çessares, Marçelos, y Scipiones,

los triumphos, los theatros, los pendones,  
el rico Capitolio sin segundo,  
Aquel sacro senado tan facundo,  
los patrios y equestres esquadrones,  
quan poco a poco, o tiempo, los traspones  
las tristes aguas del letheo profundo !  
Al fin, tu que consumes la memoria,  
a pesar de la fama que resiste  
algun tanto tu fuerza valerosa,  
Si quieres alcançar perpetua gloria,  
alavando el mayor hecho que hiziste,  
convierte esta cruel en piadosa.

Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de rapprocher du sonnet d'Artemidoro les suivants <sup>1</sup> :

Inédit. Attribué à Bartolomé de Argensola :

Ministra fue del tiempo aquella furia  
que derribò estas torres peregrinas;  
mas oy Sagunto, viva en sus ruynas,  
con ellas haze al tiempo illustre injuria.  
No estima que en su nombre junto al Turia  
al cielo esten mill fabricas vecinas,  
ni ver Scipion tus aguilas latinas  
contra el Carthagines que las injuria.  
Que entre sepulchros y epitafios tiene  
la venerable antigüedad mas gloria  
de su constancia y fee ciertos indicios.  
Suerte a los dos comun, que en mi memoria  
yazen oy con honor los edificios  
que fueron dulce templo a mi Syrene.

1. Et aussi cette strophe de l'*Ulyssea* de G. P. de Castro :

Amphitheatros, machinas e muros,  
Pyramides, colossos levantados,  
Obeliscos que mostram star seguros  
Contra a força dos tempos e dos fados,  
Jazem sem fama em cinza vil, escuros,  
Das idades por fabula postrados;  
Que o tempo os bronzes e columnas parte,  
E os poderes da morte iguala Marte.

## De Lupercio de Argensola :

Muros, ya muros no, sino trasunto  
de nuestras breues glorias y blasones,  
pues teneis puesto al mundo en opiniones  
si sois o no reliquias de Sagunto,

Donde estubo la fee tan en su punto,  
que sois exemplo a todas las nazioni,  
resistiendo a los ruegos, a los dones,  
y al poder de Cartago todo junto

De oy mas, juntos los vuestros y mis males  
se quenten, pues la fee perpetua y pura  
y el tiempo los a hecho tan vguales ;

y pues os a dejado la uentura  
memoria y sepultura de leales,  
dadme tambien memoria y sepultura.

## Inédit, anonyme :

O marmoles soberbios, o ruinas,  
de el tiempo injurias, pues aun el no puede  
borrar vuestra memoria sin que os quede  
señal que al cielo fuisteis tan vezinas,  
testigos fieles de las obras dinas  
de ti, o gran Roma, a quien el orbe zede,  
de oi mas con justa causa se os concede  
las mas heroicas ser peregrinas.

Adonde estan los Zessares y Marios,  
los Camilos, Antonios, y Cipiones,  
de tan honrrossos triunfos coronados?

O tiempo, o muerte, de ambos tributarios,  
ni aun zenizas ai de estos varones,  
en el eterno olvido sepultados.

## De Francisco de Medrano :

## A LAS RUINAS DE ITALICA

Estos de pan llevar campos ahora,  
Fueron un tiempo Italica, este llano  
Fue templo ; aqui a Teodosio, alli a Trajano  
Puso estatuas su patria vencedora.

En este cerco fueron Lamia y Flora  
Llama y admiracion del vulgo vano ;  
En este cerco el luchador profano  
Del aplauso esperó la voz sonora.

Como fenecio todo ! ay ! Mas seguras,  
A pesar de fortuna y tiempo, vemos  
Estas y aquellas piedras combatidas ;  
Mas si vencen la edad y los extremos  
Del mal piedras calladas y sufridas,  
Suframós, Amarilis, y callemos.

De Lope de Vega :

Entre aquestas columnas abrasadas,  
frias cenizas de la ardiente llama  
de la ciudad famosa, que se llama  
exemplo de sobervias acabadas :

Entre estas otro tiempo levantadas,  
y ya de fieras deleytosa cama,  
entre aquestas ruinas, que la fama  
por memoria dejó medio abrasadas :

Entre estas ya de purpura vestidas,  
y ahora solo de silvestres hiedras,  
despojos de la muerte rigurosa :

Busco memorias de mi bien perdidas,  
y hallo solo una voz, que entre estas piedras  
responde : Aqui fue Troya la famosa.

De Francisco Pinel y Monroy (1674) :

Estas piedras que miras esparcidas,  
Fueron un tiempo muro ; aqueste llano  
Que contemplas desierto, a culto vano  
Fábricas nobles ostentó erigidas.

Aqui mas de una vez fueron vencidas  
Las coronadas huestes del Romano :  
Yacen del tiempo agora y del tirano  
Olvido sus grandezas confundidas.

De las ruinas apenas se presume  
Que fue Numancia : pues de tantas glorias  
Ni a la ceniza perdonó la llama.

La edad, Fenisa, todo lo consume :  
 No adquiere la constancia mas memorias,  
 Ni ha de tener la obstinacion mas fama.

De José Vicente Alonso (mort en 1841) :

EL PODER DEL TIEMPO

Tus placeres huyendo, oh vulgo insano !  
 Corro á las soledades de contino,  
 Y con el pensamiento allí examino  
 Los imperios y el tiempo más lejano.  
 Del asirio y el persa busco en vano  
 Los vastos pueblos que tragó el destino,  
 Pasó el griego esplendor, y encuentra el tino  
 Rastros apenas del poder romano.  
 Nino, Ciro, Alejandro presurosos  
 Dad al tiempo voraz duro castigo,  
 ¿En dónde estais, oh Césares gloriosos ?  
 Polvo se han vuelto ; en vano me fatigo :  
 Si lleva al Letes héroes poderosos  
 El tiempo destructor ¿ qué hará conmigo ?

M. Morel-Fato cite enfin deux sonnets, l'un de Lope de Vega, publié dans les *Rimas humanas y divinas, del licenciado Tome de Burguillos* (Madrid, 1634), l'autre de Scarron.

Le premier se trouve au f. 28 r° (et non 5 v°) du volume cité :

*A imitacion de aquel Soneto, superbi colli.*

Soberuias torres, altos edificios,  
 Que ya cubristes siete excelsos montes,  
 Y agora en descubiertos Horizontes  
 Apenas de auer sido dais indicios :  
 Griegos Liceos, celebres hospicios  
 De Plutarcos, Platones, Xenofontes  
 Teatro que le dio Rinocerontes  
 Olimpías, Lustros, Baños, sacrificios :  
 Que fuerças deshizieron peregrinas  
 La mayor pompa de la gloria humana,  
 Imperios, triunfos, armas y dotrinas ?

O gran consuelo a mi esperanza vana,  
 Que el tiêpo que os boluio breues ruinas,  
 No es mucho que acabasse mi sotana !

Le sonnet de Scarron se trouve dans ses *Œuvres burlesques*,  
 3<sup>e</sup> partie (Paris, 1651, p. 62).

Superbes monumens de l'orgueil des humains,  
 Pyramides, tombeaux dont la vaine structure  
 A témoigné que l'art, par l'adresse des mains  
 Et l'assidu travail, peut vaincre la nature !  
 Vieux palais ruinez, chefs-d'œuvres des Romains,  
 Et les derniers efforts de leur architecture,  
 Collisée, où souvent ces peuples inhumains  
 De s'entr'assassiner se donnoient tablature,  
 Par l'injure des ans vous estes abolis,  
 Ou du moins la plus part vous estes démolis !  
 Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.  
 Si vos marbres si durs ont senty son pouvoir,  
 Dois-je trouver mauvais qu'un meschant pourpoint noir  
 Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ?

\*  
 \* \*

L'influence du sonnet publié par Herrera en 1580 est manifeste dans deux des meilleures pièces de l'époque. L'une est le *Poema de la Pintura*, de Pablo de Céspedes, dont nous n'avons que des fragments : on retrouve des souvenirs très apparents de notre sonnet dans un passage qui, au jugement de Martínez de la Rosa, « ne serait pas indigne d'Homère » :

Los soberbios alcázares alzados  
 En los latines montes hasta el cielo,  
*Anfiteatros* y arcos levantados  
 De poderosa mano y noble celo, . . . . .  
 Por tierra desparcidos y asolados  
 Son polvo ya, que cubre el yermo suelo :  
 De su grandeza apenas la *memoria*  
 Vive y el nombre de pasada *gloria*.

De Priamo infelice solo un día  
 Deshizo el reino, tan temido y fuerte;  
 Crece la inculta yerba do crecía  
 La gran ciudad, gobierno y alta suerte :  
 Viene espantosa con igual porfía  
 A los hombres y mármolos la muerte;  
 Llega el fin postrimero, y el olvido  
 Cubre en oscuro seno cuanto ha sido.

.....

Todo se anega en el Estigio lago :  
 Oro esquivo, nobleza, ilustres hechos.  
 El ancho imperio *de la gran Cartago*  
 Tuvo su fin con los *soberbios* techos :  
 Sus fuertes muros de espantoso *estrago*  
 Sepultados encierra en sí y deshechos  
 El espacioso puerto, donde suena  
*Ahora* el mar en la *desierta* arena.

.....

.....

O Numancia! o Sagunto! que testigos  
 Ahora sois de humano desengaño,  
 Caisteis, mas quitó vuestra venganza  
 Al vencedor la palma y la esperanza.

Qué mucho si la edad hambrienta lleva  
 Las peñas enriscadas y subidas,  
 El fiero diente y su crueza ceba  
 De piedras arrancadas y esparcidas!  
 Las altas torres con estraña prueba  
 Al tiempo rinden las eternas vidas :  
 Hiéndese y abre el duro lado en tanto  
 El marmol liso, el simulacro santo.

.....

Cuantas obras la tierra avara esconde  
 Que ya ceniza y polvo las contemplo!  
 Donde el bronce dorado y oro? y donde  
 Atrios y gradas del Asirio templo,

Al cual de otro gran rey nunca responde  
De alta memoria peregrino ejemplo?

....

L'autre est la célèbre *Cancion a las ruinas de Italica*, de Rodrigo Caro<sup>1</sup> :

Estos, Fabio, ¡ ai dolor!, que ves aora  
campos de soledad, mustio collado,  
fueron un tiempo Italica famosa.  
Aqui de Cipion la vencedora  
colonia fue : por tierra derribado  
yaze el temido onor de la espantosa  
muralla, i lastimosa  
reliquia es solamente.  
De su invincible gente  
solo quedan *memorias* funerales,  
donde erraron ya sombras de alto *exemplo*.  
Este llano fué plaça, alli fué *templo*,  
de todo *apenas* quedan *las señales*.  
De el gymnasio, i las *thermas* regaladas,  
leves vuelan cenizas desdichadas.  
Las torres que desprecio al aire fueron,  
á su gran pesadumbre se rindieron.

Este *despedaçado amphiteatro*,  
impio honor de los Dioses, cuya afrenta  
publica el amarillo xaramago,  
ya reducido á trágico *theatro*,  
¡ ó fabula del *tiempo*! representa  
quanto fué su grandeza, i es su *estrago*.

1. Le texte que nous citons est celui du ms. M. 82 de la Biblioteca Nacional de Madrid, publié aux pp. 336-338 des poésies de Rioja, édition citée ci-après. — Sur les divers textes de la célèbre *Cancion a las ruinas de Italica*, voir *Poesías de D. Francisco de Rioja... ilustradas... por D. Cayetano Alberto de la Barrera y Leirado*, Madrid 1867 (*Sociedad de bibliófilos españoles*), pp. 144-148 et 336-341; Rodrigo Caro, *Memorial de la villa de Utrera*, Sevilla, 1883 (*Sociedad de bibliófilos andaluces*), pp. XL-XLII, 21-23 et 96-99; Rodrigo Caro, *Días geniales ó lúdicos*, Sevilla, 1884 (*Sociedad de bibliófilos andaluces*), pp. 433-436.



¿ Cómo en el cerco vago  
de su *desierta* arena  
el gran pueblo no suena?  
¿ Dónde, pues fieras ai, está el desnudo  
luchador? ¿ Dónde está el atleta fuerte?  
Todo desapareció : cambió la suerte  
voces alegres en silencio mudo :  
mas aun el tiempo da en estos despojos  
espectáculos fieros á los ojos;  
i miran tan confusos lo presente,  
que voces de dolor el alma siente.

.....  
Aquí ya de laurel, ya de jasmínes  
coronados los vieron los jardínes  
que aora son çarçales y lagunas.  
La casa para el César fabricada,  
¡ ai! yaze de lagartos vil morada.  
Casas, jardínes, Çésares murieron,  
i aun las piedras que de ellos se escribieron.

Fabio, si tu no lloras, pon atenta  
la vista en luengas calles destruidas,  
mira *marmoles* i *arcos* destroçados,  
mira estatuas soberbias, que violenta  
Nemesis derribó, yazer tendidas;  
i ya en alto silencio sepultados  
sus dueños celebrados.  
Así á Troya figuro,  
asi á su antiguo muro,  
i á ti, Roma, á quien queda el nombre apenas,  
¡ ó patria de los Dioses i los Reyes!  
i á ti, á quien no valieron justas leyes,  
fábrica de Minerva, sabia Athenas.  
Emulacion ayer de las edades,  
hoi çenizas, hoi vastas soledades;  
que no os respetó el hado, no la muerte,  
¡ ai! ni por sabia á ti, ni á ti por fuerte <sup>1</sup>.

---

1. Mentionnons accessoirement une ode de Francisco de Paula Nuñez y Díaz (mort vers 1832) à ces mêmes *Ruinas de Itálica* (Rivadeneira, LXVII, 613); le poète connaissait très probablement la pièce de Caro.

La conclusion que l'on peut tirer du rapprochement de ces diverses pièces, c'est que la poésie des ruines a été souvent, en Espagne, exprimée d'une manière peu variée. Mais si Troie, Carthage, Rome, Sagonte, Italica n'ont inspiré que des pensées sensiblement pareilles, cela tient moins, semble-t-il, à l'identité des sujets qu'à ce fait que toute cette littérature est le décalque — ou parfois la paraphrase — d'un même sonnet italien.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

# UNA PUEBLA EN EL SIGLO XIII

(CARTAS DE POBLACIÓN DE EL ESPINAR)

---

## I. LOS DOCUMENTOS

Es El Espinar una villa de quinientos vecinos, perteneciente á la provincia de Segovia y situada á treinta kilómetros de la capital, en las estribaciones del Puerto de Guadarrama. Por dicha, se conservan en el archivo municipal <sup>1</sup> infinidad de documentos, entre los cuales tuvimos la suerte de encontrar la carta de población de la villa mencionada, dada en el año 1297 por el Concejo de Segovia; la confirmación de la misma hecha por Don Fernando IV, en el año 1300, y otras dos cartas de heredamiento, que, sin duda, merecen el nombre de pueblas, concedidas por dicho Concejo; la primera de 1317, contenida en una confirmación de Don Alfonso XI hecha en 1337, y la segunda de 1368, contenida en una confirmación que de ella hizo Don Juan I y un año antes confirmada por Don Enrique II.

Según luego hemos de ver, estos documentos, especialmente el primero, tienen no escasa importancia y valen la pena de ser conocidos de los que se dedican á tal género de investigaciones: por lo cual, y con el buen deseo de llevar á éstas el grano de arena que nuestras fuerzas nos consientan, vamos á dar una idea de lo que son las cartas encontradas y de los materiales para el estudio histórico que guardan entre sus líneas.

---

1. Aprovecho esta ocasión para expresar públicamente mi agradecimiento á los dignísimos Alcalde y Secretario del Ayuntamiento de El Espinar, D. Angel





*La carta puebla de 1297.*

La carta puebla de 1297 está escrita en un pergamino de 0<sup>m</sup> 65 × 0<sup>m</sup> 39; tiene pendiente de una cinta de cáñamo el sello en cera del Concejo de Segovia (0<sup>m</sup> 075 de diámetro): en el anverso se ve el escudo de Castilla y en el reverso el de Segovia, representado por el acueducto de esta ciudad; la leyenda ha desaparecido y lo poco que de ella queda está completamente borrado. Del tipo de la letra, puede juzgarse por el facsímile que acompaña á este trabajo; y el texto, deshechas las abreviaturas, dice así:

Sepan quantos esta carta vieren *commo* nos el concejo de la cibdad de Segouia aiuntados a campana repicada <sup>1</sup> a sservicio de Dios ⁊ de nuestro sennor el rey don Ffernando otorgamos ⁊ tenemos por bien de ffazer una puebla en el espinar *que* es en *nuestro* termino por rrason *que* es lugar hyermo ⁊ se fazen y furtos ⁊ robos ⁊ otros males muchos ⁊ tenemos por bien *que* se pueble de omes de otros lugares ⁊ non de termino de segouia nin de villa nin de aldeas nin de aquen sierra nin de alenssierra <sup>2</sup> njn del sesmo de ma(n)çanares <sup>3</sup> sacado ende los *que*

Rodríguez y D. Daniel Ortega, quienes, con una amabilidad exquisita, me dieron todo género de facilidades para hacer el examen de los documentos, ayudándome el segundo de los señores mencionados en el cotejo de las copias. Y también aprovecho la oportunidad para felicitar muy cordialmente al Sr. Ortega, encargado del archivo, por el orden, puntualidad é inteligencia que ha demostrado en la conservación del mismo.

1. Es, próximamente, la misma frase que se ve en el Fuero Viejo, cuando al tratar de como deben los fijos algo tomar conducho en las behetrias, dice que envíen un mensajero delante y que éste ha de « *repicar la campana* so vos a tanto que lo puedan oir a cabo de sus eredades e venir á la viella (lib. I, tit. VIII, ley II).

2. En el Fuero de Guadalajara de 1133 se lee: « Home que oviere iodicio con ome de *allent sierra* » y en el del Castillo de Aurelia de 1139 se dice también « algun omme que sea *dallende sierra* o *aquende sierra* ».

3. Notable es este dato que nos demuestra la grande antigüedad de una institución que ha llegado hasta nuestros días; nos referimos á la *Comunidad de Ciudad y Tierra de Segovia*, para cuyos efectos considérase dividida esta tierra

agora moran en prados <sup>1</sup> *que alla quisieren yr, z el que tiene la casa de Nauaznar* <sup>2</sup> *z el que tiene la casa de sancto domingo de la can(n)ada* <sup>3</sup> *z los que agora moran en el espinar z los otros que fueren mouidos de sus tierras para uenir morar a esta puebla del espinar z se fueron morar a otros lugares por razon que non era dada la carta de la puebla z attendien fasta que la diessen z los que uinieren daqui a adelante que non sean de termino de Segouia sinon los destos lugares sobredichos nin de termino de Auilla nin de huerta de y(u)ssso que es en tierra de sancto domingo por razon que nos dizen que son omnes de malas rebueltas* <sup>4</sup> *z por que el espinar es lugar hyermo z los que y poblaren puedan uedar los furtos z los robos z los otros males que se y fazien z nuestro sennor el rey sea sseruido z la puebla sea meior tenemos por bien que sean escusados z quitos z libres de oy que esta carta es fecha fasta veynte annos de todo pecho z de todo pedido z de fonsado z de fonsadera z de toda fazendera z de seruicios z de puente z de agua z de las medias fanegas de los andadores z de los otros pechos en qual manera quier que sean sinon de moneda forera de siete en siete annos que es de nuestro sennor el Rey z qual quier que contra esto fuere o passare en qual quier cosa que sea fasta el plazo de los ueinte annos*

en once partes ó *sexmos*, alguno de los cuales comprende más de veinte pueblos. El objeto de la *Comunidad* es el aprovechamiento en común de montes, prados, etc. Los productos se distribuyen por igual entre los pueblos que componen el *sexmo*; cada *sexmo* está representado por un *procurador sexmero* y todos los procuradores, reunidos en el Ayuntamiento de Segovia, administran los *sexmos* de la Comunidad.

1. Prados, se llama hoy el coto redondo del Sr. Marqués de Perales. Merece fijar la atención la circunstancia de que la mayor parte de los nombres de lugares, contenidos en este y en los siguientes documentos, sean los mismos que en la actualidad, hecho del que hemos de deducir alguna consecuencia en la segunda parte de este trabajo.

2. En la dehesa boyal del pueblo hay un paraje denominado *El Avasnal*, palabra que quizá sea corrupción de *Navaznar*.

3. Existe actualmente un término llamado de *Santo Domingo* donde hay restos de una antigua ermita.

4. « ¿ Non te dixes z te castigué que los omnes desta villa que eran omnes malos z de mala rrepuela (corregido : manera)? » (*Libro de los engannos e los asayamientos de las mujeres*, tomo XIV de la *Biblioteca Hispanica*; ed. del Sr. Bonilla y San Martín).

sobredichos passado *que* peche en pena  $\tau$  en calona mill *maravedis* de la buena moneda la meatad paral concejo de Segouia  $\tau$  la otra meatad *para* los pobladores de la puebla del espinar. Et otrosi les damos  $\tau$  les otorgamos a los *que* a esta puebla fueren destos lugares sobredichos de prados  $\tau$  a los *que* y estan agora en el espinar  $\tau$  al de la casa de Nauaznar  $\tau$  al de la casa de *sancto* domingo  $\tau$  a los *que* fueren mouidos de sus lugares *para* esta puebla sobredicha  $\tau$  a los otros *que* y uinieren segund sobredicho es este heredamiento *para* lauores desde la cabeça hermosa <sup>1</sup> *como* vierten aguas a Rranales <sup>2</sup>  $\tau$  al angostura de Rranales  $\tau$  al guijo blanco <sup>3</sup> de *sancta* maria de caloco <sup>4</sup>  $\tau$  dende *como* ua a los uillarejos de ual passado <sup>5</sup>  $\tau$  a la cabeçuela *que* esta sobre *sancto* domingo  $\tau$  a la cuerda de la penna *que* ua por somo de los poyales <sup>6</sup>  $\tau$  dende a los (a los) guijos blancos que uan por somo del uillar  $\tau$  dende a la cabeça del uillar  $\tau$  a naua portiello <sup>7</sup>  $\tau$  dende al *guiton* <sup>8</sup>  $\tau$  de somo del camino *que* ua de uilla castin a

1. Hoy, *Cabeza Hermosa*.

2. Hoy se llama *Cabeza de Renales* y es continuación del término de Santo Domingo.

3. Se conoce aún con el mismo nombre.

4. El cerro del *Caloco* está á unos dos kilómetros de El Espinar. Al pié de este cerro hubo una ermita, llamada de *Santa Maria del Caloco*, advocación que en el año 1618 se cambió por la del *Santisimo Cristo del Caloco*, que es la que aun conserva. En aquel año, ó poco después, se derribó la antigua ermita y en el mismo sitio se construyó la actual.

5. En la llamada *Mata de Santo Domingo* hay un término conocido con el nombre de *Valposado*. En un pedimento de últimos del xvi, que hemos visto en el archivo municipal de la villa, escríbese *Valpasado*, y en un testimonio (expedido en Labajos, á 28 de Diciembre de 1600) de los pleitos seguidos por consecuencia de dicho pedimento, se escribe, como hoy, *Valposado*.

6. Hay un término conocido con el nombre de *el Poyal del cardador*, y está formado por unas tierras de pastos situadas en una ladera. En el Fuero de Sahagun, dado por D. Alfonso X en 1255, se dice: « Otrosí mandamos que los suelos despoblados et los *poiales* del mercado... et los portales, et las mesas que embargan las calles, que sean desfechos.

7. Este nombre ha desaparecido, pero hay un sitio llamado *Cerca de portillo*, fuera de la población.

8. No hay en la actualidad ningún término ó lugar que en la villa se conozca con los nombres de *Quitón* ó *Guitón*, pues de las dos maneras pudiera leerse.



pinares lanos <sup>1</sup> *comme* las aguas uierten a portiel dex <sup>2</sup> z dende a la cabeça de ual de lobiello <sup>3</sup> z dende a los uillareios de ual de lobiello assi como tiene el estepar <sup>4</sup> fasta el arroyo del aluerca *que* es al exito <sup>5</sup> z dende al camino salinero <sup>6</sup> z dende a la cabeça alta *que* está a la ladera grant *que* es so el espinar z dende al arroyo del espinar z a la cabeça retamosa <sup>7</sup> z dende al arroyo primero *que* esta a oriella de la cabeça e dende por los moiones *que* pusieron los caballeros de la maiada de *pero* uiequez assi *comme* da en la cumbre z *comme* ua a la raya z el campo ayuso z da en la carrera que ua (a) Auilla z *comme* uierten las aguas de cabeça hermosa a Rranales z damos gello en esta manera : los *que* agora y fueren luego z uinieren <sup>8</sup> fasta el dia de Naudat esta primera *que* uiene a poblar *que* en la tierra *que* plantaren uinna o ffizieren huerto plantado con arboles *que* lo ayan por suyo z ninguno de los otros *que* despues uinieren del dia de Naudat adelante *que* non ayan en ello parte. Et otrossi lo que derronpieren en los campos *que* lo ayan por doce annos z lo *que* derronpieren en las rroças <sup>9</sup> *que* lo ayan por treze annos. Et otrossi tenemos por bien *que* los *que* agora al comienço de la puebla fueren luego *que* ayan quatro (qua-

En el Diccionario de la Academia Española nos encontramos con la palabra « *jitar* (del bajo latín *gitare*, del lat. *iactare*, arrojar) a. pr. Aragón. Lanzar, arrojar, vomitar. U. ya solo en las montañas. En « *El Maestro de las dos lenguas, diccionario español y francés; francés y español; en dos tomos, que compuso el Doctor D. Francisco de la Torre y Ocon...* » (Madrid, 1728) hallamos las palabras castellanas *giton* ó *guiton* (masculino) *gitona* ó *guitona* (femenino) á las que se les da en francés la equivalencia de « *vagabond, vagabonde, pauvre déchiré, pauvre déchirée* ».

1. Hoy, *Pinares Llanos*; es término que pertenece á la *Comunidad de Ciudad y Tierra de Segovia*.

2. Ignoramos lo que significan estas palabras, que se encuentran copiadas del mismo modo en la confirmación de la puebla hecha por D. Fernando IV.

3. Hoy, *Valdelobillos*.

4. Se conoce con el mismo nombre.

5. Esta palabra aparece más adelante en la forma castellana : *exido* ó *ejido*.

6. Más adelante se escribe *camino salinero* con todas las letras; el nombre ha desaparecido.

7. Ha desaparecido este nombre.

8. En el manuscrito dice *ouieren*, pero es, sin duda, un error de copia.

9. *Roxar* tiene el significado de roturar, y también el de limpiar de maleza los montes ó las tierras.

tro) obradas de tierra<sup>1</sup> cada uno por suyo por juro de hereditat de meioria que los otros que despues uinieren *z* que los ayan del arroyo de pero uiequez<sup>2</sup> fasta el arroyo de Rranales poro mas quisieren por razon del trabaio que tomaron. Et los que uinieren del dia de nauidat adelante que labren en lo otro que non fuese alçado o derroto *z* lo que estos derronpieren que lo ayan por tres annos *z* lo que derronpieren en las rroças que lo ayan por ocho annos. Et tan bien los que agora y yran como los otros que uinieren de la nauidat adelante que despues segund se contiene en los plaços sobredichos que uenga todo a particion comunal mientras para todos los pobladores que alcançare el escusa fasta doce annos *z* que pague cada uno su parte en la costa segund le uiniere *z* dixieren ysidro (?) esteuan *z* domingo mingues *z* domingo blasco que son quadrelleros sobre sus almas *z* despues del plaço cumplido de los doce annos que hayan todo el heredamiento segund dizen los moiones por suyo por juro de hereditat. Et lo que copiere a cada uno segund lo partieren sus quadrelleros que lo puedan uender o enpennar *z* fazer dello o en ello lo que quisieren en tal manera que lo non puedan uender njn dar nin enagenenar a sennorio ninguno njn a orden njn a omme de otro lugar que sea morador de fuera de la puebla sobredicha del espinar saluo que lo puedan conprar los caualleros o los escuderos o las duennas (*z* los escuderos o las duennas<sup>3</sup>) de Segouia. Et si los caualleros lo conpraren *z* lo quisieren uender que lo non puedan uender saluo entressi o a uezino de la puebla sobredicha. Et si a otro lo uendiere o lo diere o lo enpennare o lo mal metiere que peche cient maravedis de la bona moneda en penna *z* que pierda todo el heredamiento *z* las casas *z* esta penna que sea la meatad paral concejo de Segouia *z* la otra meatad pora los de la puebla sobredicha. Et si se fuere o casare en otro lugar *z* ala fiziere la morada que pierda el escusa *z* todo el heredamiento *z* las casas que sea communal mientras pora todos los otros pobladores. Et otrosi damos para defesa *z* para

1. La obrada es todavía en El Espinar y en otros varios lugares de España, medida de superficie. En aquella villa la obrada consta de cuarenta estadales y es equivalente á 39 áreas y 40 centiáreas.

2. Hoy se conoce con el nombre de *Arroyo de Pedro Viquez*.

3. Esta repetición se corrigió en la confirmación de D. Fernando IV.

4. Dehesa.

salido para los ganados <sup>1</sup> para esta puebla sobredicha del espinar que ayan que sea comunal para todos. Et en esta defesa que pascan y los bueys <sup>2</sup> z las uacas que fueren de arar de los caualleros en todo tiempo. Et la defesa es commo ua el camino salinero <sup>3</sup> del espinar arriba fasta el camino de Robledo que ua a Segouia z del camino de Robledo commo vierten las aguas al Espinar z el pie ayuso fasta el exido <sup>4</sup>. Et el exido commo tiene el arroyo del aluerca ayuso z da en el camino salinero z dende a la cabeçuela que esta en fondon de la ladera grant z passa el arroyo del espinar z da en la cabeça retamosa z lega al ualeio primero z el ualleio arriba z da en el camino salinero z parte con la defessa z este salido quel tengan hyermo o labrado commo se pagaren los de la puebla sobredicha. Et otrosi tenemos por bien que para partir los heredamientos z los solares para las moradas que ayan quadrelleros z que sean los sobredichos ysidro (?) esteuan z domingo mingues z domingo blasco z que lo sean pora en toda su uida. Et quando alguno destos muriere que el concejo de los pobladores del espinar que puedan poner otro entre si. Et otrosi por que la eglefia de sancto domingo de la canada es lugar muy sancto z muy deuoto en que se fazen muchas uirtudes z non puede ser sin algun omme bueno que la mantenga tenemos por bien que el que la su casa mantouiere tan bien el que agora y esta commo el que uerna adelante que aya la franqueza z el escusa fasta los ueinte annos sobredichos z parte en todo el heredamiento assi commo uno de los otros que luego fueren alla puebla morar maguer el non aya a fazer su morada a la puebla. Et otrosi tenemos por bien que los desta puebla que puedan escarmentar z peyndrar : a todos los que fallaren en la defesa sacando corteza o descortezando robre por diez maravedis de la guerra en pena. Et otrosi

1. Hoy se dice *salida de ganados ó paso*, que son los caminos exclusivamente destinados para este objeto.

2. De este modo aparece también la palabra en el Fuero de Plasencia « bueys de arada ». En la provincia de León se hace todavía este plural de la misma manera.

3. Véase la nota 6, pág. 248.

4. Véase la nota 5, pág. 248.

5. *Prendar*, se dice aún en León y en Castilla la Vieja.

que ayan penna <sup>1</sup> los que metieren ganado en la defesa por la manada de las oueias o de las cabras çinco *marauedis* ⁊ por cada yegua medio *maravedi* ⁊ por cada uaca çinco *ssueldos* ⁊ por cada puerco un *ssueldo* saluo buey o uaca d(e) arada o bestia de siella o de aluarda ⁊ esta pena que sea para los omnes bonos de la puebla. Et los de la puebla que puedan poner defeseros <sup>2</sup> que la guarden commo sobredicho es. Et qual quier que contra esto que sobredicho es passare quier en la franqueza o enel heredamiento o en la defesa o en el exido que el concejo de Segouia que los peyndre por la pena de los mill *marauedis* ⁊ que los partan assi commo sobredicho es. Et otrosi damos que de portiello alla que podamos nos los caualleros o los que los nuestros bues touiere(n) o los de la puebla sobredicha del espinar o que los nuestros algos touieren sin pena ninguna ⁊ esto que non se pueda uender nin enagenar nin tenello por suyo por juro de heredamiento mas que siempre sea comunal de todos. Otrosi que puedan tener qual medida de uino quisieren pora uender ⁊ pora comprar saluo que sean las medidas eguales por la que compraren ⁊ por la que uendieren. Et non ayan pena ninguna por ello esto les damos por siempre por que non an uinnas ningunas de suyo. Otrosi los guardadores (de los) montes que en ningun tiempo que les non peyndren nin les demanden penna ninguna por las roças nin por deraygar en este heredamiento sobredicho que nos el concejo les damos por suyo nin ellos non cayan en pena por ello. Et en este heredamiento sobredicho que puedan auer huertas ⁊ lauores pora pan coger ⁊ prados defesados ⁊ uinnas ⁊ que non ayan pena ninguna por ello. Otrosi los montes sobredichos que son en estos heredamientos que sean comunales pora ellos ⁊ pora nos pora pacer ⁊ pora cortar mas que les sean guardados los panes ⁊ las huertas ⁊ los prados de gua-

1. La palabra se ha conservado alli hasta hoy, como lo demuestra el que en los actuales pliegos de condiciones de remates de guarderías de los sembrados se establece que « el guarda tendrá tanto ó quanto de pena » ó que « la pena del guarda será tal ó cual » y esta pena no es otra cosa que la cantidad que cobra el guarda por cada una de las infracciones que se cometan, cantidad que es independiente de la multa que pueda imponerse al infractor.

2. La misma palabra se encuentra en muchos fueros; el de Soria, por ejemplo, dice «... el concejo ponga cada año juez e alcaldes, e pesquisas, e montañeros e *deheseros*. »

dan(n)a <sup>1</sup> *que ninguno non les faga danno en ello z el que fiziere que se pare a la penna que el fuero manda assi como si otro uezino lo fiziesse en lo suyo. Otrosi les damos fasta en cumplimiento de los veynte annos a los que moraren en esta puebla sobredicha del espinar que fueren quantiosos de çiento z ueinte maravedis fasta en mill z docientos maravedis de la moneda de la guerra que sean uezinos a nuestro fuero assi como yazen en esta carta z esta puebla que les damos sea pora siempre iamas z en ningun tiempo que non sea reuocado assi como sobredicho es z porque esto sea firme z estable z non uenga en dubda mandamos les dar esta nuestra carta seellada con las tablas del seello de concejo. Dada por mandado del concejo ocho dias de Junjo Era de mill z ccc<sup>as</sup> z treynta z çinco annos.*

*Confirmación de la carta anterior hecha por D. Fernando IV  
en el año 1300.*

El pergamino en que se halla escrita esta confirmación mide 0<sup>m</sup> 54 × 0<sup>m</sup> 58. El sello en cera de que en el texto se hace mención, ha desaparecido y la letra es la característica del xiv y sumamente clara.

Dice de este modo :

Sepan quantos esta carta vieren como yo Don Fernando por la graçia de Dios Rey de Castiella de Toledo de Leon de Gallizia de Seuilla de Cordoua de Murçia de Jahen del Algarbe z sennor de Molina vi una carta del Concejo de Segouia seellada con su siello de cera colgado ffecha en esta guisa (*se inserta literalmente*) E yo el sobredicho Rey don Fernando con consseio z con otorgamiento de la Reina donna Maria mi madre z del Inffante don Henrrique mio tio z mio tutor z por ffazer bien z merced a los pobladores de la puebla del Espinar z porque el Concejo de Segouia me lo enbiaron pedir por merced, otorgoles esta carta z confirmola z mando *que uala segund que en ella dize. Et defiendo firme mientras que ninguno non sea osado de les passar contra ella en ninguna manera. Et qual quier que lo ffeziesse*

---

1. Con el mismo nombre se designan hoy los *prados de siega*.

pechar mi e en pena mill *marauedis* de la moneda nueva ⁊ a los pobladores de la puebla sobredicha todo el danno ⁊ menoscabo *que* por ende recebiessen doblado. Et porque esto sea firme ⁊ estable mande seellar esta carta con mio siello de cera. Ffecha en Valladolit treynta dias de Mayo Era de mill ⁊ trezientos ⁊ treynta ⁊ ocho annos. Yo Don Alfonsso la fize escreuir por mandado del Rey ⁊ del Inffante don Enrique ssu tio ⁊ ssu tutor.

*Puebla de 1317 y confirmación de la misma hecha  
por Don Alfonso XI en 1337.*

Como se ha dicho en otro lugar, estos dos documentos se contienen en uno solo, que es en la confirmación hecha por D. Alfonso XI, gracias á la cual podemos conocer el texto íntegro de la puebla de 1317. El mencionado documento es un pergamino con señales evidentes de haber sido recortado por las márgenes, pues en la inferior no aparecen los agujeros correspondientes á los hilos del sello. Tiene 0<sup>m</sup> 29 × 0<sup>m</sup> 21. Con objeto de observar el orden cronológico, vamos á insertar primeramente la puebla de 1317, entresacándola de la confirmación, y luego insertaremos ésta.

*Puebla de 1317 : Hé aquí el texto :*

Sepan quantos esta carta vieren como nos el concejo de la cibdat de Segouia en vno abenidos Otorgamos *que* por ffaser bien ⁊ merced al concejo del Espinar *nuestra* aldea por *que* ellos puedan sser mas ricos et sse pueda el dicho logar mejor poblar *para* seruicio del Rey *nuestro* sennor ⁊ *nuestro* damosles *que* ayan por eredamiento *para* sienpre jamas demas del eredamiento *que* les diemos al comienzo de la puebla este eredamiento ⁊ termyno *que* aqui ba dicho: Como naçe la fuente del viento <sup>1</sup> ⁊ decende el arroyo aiuso ⁊ atrauiesa ⁊ va por fondo del pie de la ssierra ⁊ da en la majada vertosa.

---

1. Ya no se conoce esta fuente, pero hay un paraje llamado *Cañada el viento*.

Et dende commo da a fondo del arroyo del fforniello <sup>1</sup> et asi commo entra en Godiellos <sup>2</sup> ⁊ Godiellos ayuso commo da en rrio moros <sup>3</sup>. Et rrio moros ayuso asi commo entra Rrenales en el dicho rrio moros ⁊ pasa el rrio ⁊ da en el guijo que esta so la carrera que va a las vegas <sup>4</sup> ⁊ dende a una penna sobre la carrera ⁊ dende adelant ⁊ atrauies a el val de Santa Maria de Caloco et va al mojon viejo de la primera poblacion de la cabeça entrante a la dicha yglesia de Santa Maria de Caloco. Este eredamiento les damos que lo ayan destos dichos mojonos adentr<sup>o</sup> commo la otra eredat que tienen con las condiciones que an los otros eredamientos que les diemos a la su poblacion segund se contienen en la carta que les diemos. Et demas sobre todo esto ponemos les condicion que lo non puedan vender nin dar nin camiar nin en agenaar en ningund tiempo nin en ninguna manera a omme de orden nin a clerigo nin a coronado nin a omme de fuera de nuestro termino. Et qual quier que contra esto pasare que peche la pena que en la otra nuestra carta de la poblacion que les diemos se contiene. Et lo que contra esto pasare que non vala. Et porque esto sea firme ⁊ non venga en dubda diemoles esta carta seellada con nuestro seello que mandamos signar a Johan Peres ⁊ Martín Sanches escriuanos publicos por nuestro sennor el Rey en nuestra cibdad. Dada por mandado del concejo quinse dias de Mayo Era de mill ⁊ tresientos ⁊ cinquenta ⁊ cinco annos. Et esta emendada en esta carta do dise vertosa ⁊ nol enpesca. Yo Martyn Sanches el dicho escriuano fuy a esto presente ⁊ por mandado del dicho conçejo fis aqui este mio signo en testimonio. Et yo Johan Peres escriuano publico a la mercet del Rey en Segouia por mandado del dicho conçejo fis aqui este mio signo en testimonio.

*Confirmación de la anterior hecha por D. Alfonso XI en 1337.*

— Dice del siguiente modo :

Sepan quantos esta carta vieren commo Nos Don Alfonso por la

1. Hoy, Arroyo de los Hornillos.

2. Hoy, Godillos.

3. Río Moros, se llama hoy también.

4. Las Vegas de Matute, lugar situado á dos leguas de El Espinar.

*gracia* de Dios Rey de Castiella de Toledo de Leon de Gallisia de Seuilla, de Cordoua de Murcia de Jahen del Algarbe ⁊ Sennor de Molina, vimos vna carta del Concejo de Segouia escripta en pergamino de cuero et seellada con ssu ssello de çera fecha en esta guisa (*se inserta integra*) Et nos el sobredicho rrey Don Alfonso por fazer bien ⁊ merced a los pobladores de la puebla del Espinar otorgamosles esta carta. Et confirmamosla et mandamos *que uala segund que en ella dise. Et defendemos firmemente que ningund non \*sea osado de lo facer nin los ⁊ pasar contra ella en ninguna manera. Et qualquier o quales quier que lo fisieren\** pechar nos y a en penna mill *maravedis* de la moneda nueua. Et a los pobladores de la puebla sobredicha todo el danno ⁊ menoscabo *que* por ende rescibiesen doblado. Et desto les mandamos dar esta carta seellada con *nuestro* sello de plomo. Dada en Madrydt dos dias de Abril Era de mill ⁊ tresientos ⁊ setenta ⁊ çinco annos. Yo fernando Peres la fis escreuir por mandado del Rey. fernando Peres <sup>̄</sup>V̄S (rubricado) (hay señales de haberse raspado un nombre y una rúbrica).

*Puebla de 1368 y confirmaciones de la misma hechas por D. Enrique II (1378), y D. Juan I (1379).*

Estos tres documentos están contenidos en la confirmación hecha por D. Juan I en 1379, en la que se hallan incorporados todos los precedentes. El pergamino, de 0<sup>m</sup> 47 × 0<sup>m</sup> 38, no tiene sello pero presenta las señales de haberlo tenido, pues en su parte inferior conserva los *hilos de seda á colores* (azul, rojo y blanco), de donde aquel estuvo pendiente. La letra es bastante clara.

Para la exposición de estos documentos seguiremos el mismo orden cronológico que seguimos en la puebla anterior.

*Puebla de 1368.* — Como las de 1297 y 1317, fué dada por el concejo de Segovia y dice así :

---

1. Entre renglones aparece la palabra *moions* y otras que son completamente ilegibles, por coincidir con un doblez del pergamino. Es, sin duda, una enmienda ó adición, que está, por cierto, sin salvar. La imposibilidad de leerla es causa de que el sentido del texto quede incompleto. El renglón que aparece debajo de tales palabras es el comprendido entre los asteriscos.



Sean quantos esta *carta* vieren como nos el concejo de la cibdat de Segouia estando ayuntados en *nuestro* concejo cerca de la iglesia de Sant Myllan <sup>1</sup> de la dicha cibdat a canpana rrepicada segund *que* lo auemos de vso *z* de costumbre otorgamos *que* por rason *que* el concejo *z* omnes buenos del espinar aldea de la dicha cibdat se nos enbiaron *querellas* disiendo *que* en la puebla *z* termino *que* por el concejo desta dicha cibdat primeramente les fue dado *que* es poco termino *z* non pueden en el beuir por el acrescentamyento del pueblo nyn han donde labrar por pan nyn cryar sus ganados *z* enbiaron nos pedir por merced *que* les diesemos o mandasemos dar mas termino para donde podiesen labrar por pan *z* criar sus ganados *z* cortar *z* rroçar por *que* el dicho pueblo fuese mejor acrescentado *z* multiplicado sobre lo qual enuiamos al dicho lugar espinar ciertos caualleros *z* omnes buenos de la dicha cibdat *z* su termino con poder que ouieron de nos el dicho concejo para que viesen el dicho termino *que* asy tenian *que* por el concejo de esta dicha cibdat les fue dado *z* sy viesen *que* mas termino auyan menester segund la multiplicacion del dicho pueblo gelo diesen *z* amojonasen *z* sennalasen por donde a ellos bien visto fuese, los quales caualleros *z* omnes buenos fueron al dicho lugar del espinar *z* vieron los terminos *que* el dicho lugar espinar tenia *z* fallaron *que* era poco termino para donde labrasen por pan *z* cryasen sus ganados segund la multiplicacion del dicho pueblo por *que* el dicho pueblo del dicho espinar fuese mejor poblado *z* lo pasasen bien asy en labrar por pan como en criar sus ganados dieronles *z* sennalaronles mas termino *z* posieron mojonos los dichos caualleros *z* omnes buenos por el dicho poder *que* de nos ouieron los quales mojonos son estos *que* van por los lugares *que* aquy (se) diran : desde el guijo blanco de en somo de Santa Maria de caloco *z* derecho al collado del valle de Santa Maria *z* el valle ayuso como sale por somo de la cerca de la casa del rromo <sup>2</sup> *z* dende

1. Frente á esta iglesia de Segovia está la llamada *Casa de la tierra*, construcción antiquísima, que actualmente es propiedad de la *Comunidad de Ciudad y Tierra de Segovia*, cuyas juntas de comuneros ó procuradores sexmeros se celebraron en dicha casa hasta hace poco tiempo. Las palabras « cerca de la iglesia de Sant Myllan » autorizan para suponer que el Concejo de Segovia se reunía en la citada casa ó en otra que ocupase el mismo solar.

2. Próximo al pueblo de Las Vegas de Matute, hay un sitio denominado *Cerca del Romo*.

como va derecho al camino que va del espinar a Santa Maria de la losa z dende como va derecho al vado de las vacas *que* esta en rrio moros z dende derecho al poyal z dende a val de escuro <sup>1</sup> derecho a la cumbre de las rrenconadas z como va la cumbre vertiendo las aguas fasta la vereda *que* sale de las renconadas <sup>2</sup> a las nauas da Sant Miyllan (o Miguel) e dende derecho por la ladera fasta las dichas nauas derecho al collado de los vallejuelos z dende por la cumbre derecho al lanchar <sup>3</sup> alto *que* esta asomante a la venta de la crus <sup>4</sup> z dende como da en el camino espartero <sup>5</sup> z el camino adelante fasta naua forcados <sup>6</sup> z dende derecho al aceña desertida <sup>7</sup> de Pero Martin el descornado *que* es en rrio moros z dende derecho a majada los bollos <sup>8</sup> z dende derecho al cerro alto *que* disen de la majada de Pero Myngo z dende derecho a la majada de la baruojana z el arroyo ayuso de la dicha majada fasta dar en la casa de gudiellos z dende al cerrillo alto *que* esta en somo del prado de la naua de gudiellos z dende derecho al forcado donde se parten los caminos *que* van del espinar a guadarrama z al canpillo z dende por la cuerda de las queseruelas fasta dar en la cumbre del rreal z dende al collado la gasca <sup>9</sup> z a la cabesça del guijar <sup>10</sup> z dende por la cumbre como vierten las aguas contra el espinar fasta el collado del fornillo a juntar con la cepeda <sup>11</sup> z dende por los

1. A dos leguas de El Espinar, hay un término llamado *Fuente-oscura*.

2. De *Las Rinconadas*, se llama el término en la actualidad.

3. *Lancha* es, según el Diccionario de la A. E. « piedra naturalmente lisa, plana y de poco grueso » y *lanchar* « la cantera de donde se sacan lanchas ». Los lanchares abundan mucho en El Espinar y así se les denomina ahora.

4. *Venta de la Cruz* se llama hoy una que está situada entre los términos municipales de El Espinar y Otero.

5. Con el mismo nombre se conoce hoy, aun cuando se ignora la causa de llamársele así.

6. Hoy, *Nava-ahorcados*.

7. Abandonada.

8. Hoy se conoce el *Arroyo Bollos*.

9. En el llamado *Pinar de Aguas vertientes*, y en su parte más alta, hay un monte, conocido actualmente con el nombre de *La Gasca*.

10. Hoy, *Cabeza del Hijar*.

11. *Dehesa de La Cepeda*, se llama hoy.

mojones de la dicha cepeda fasta juntar con los otros mojones de la puebla primera que les fue dado por el concejo desta dicha cibdat z ansy amojonado z senñalado el dicho termino z mojones por los lugares suso dichos por el poder *que* de nos el dicho concejo ouieron los dichos caualleros z omnes buenos nos el dicho concejo de la dicha cibdat de Segouia por faser bien z merced al dicho pueblo del dicho espinar damosles z otorgamosles el dicho termino por los mojones suso dichos para *que* lo ayan por suyo por termino por juro de heredad para sienpre jamas z *que* en ningund tiempo non sea rreuocado para en *que* puedan labrar por pan z rroçar z cortar z criar sus ganados z *que* lo ayan por suyo de mas del termino *que* primeramente tenian z defendemos *que* ninguno nyn algunos vezinos de la dicha cibdat z su tierra nyn de otras partes que les non entren en los dichos terminos de los dichos mojones adentro a pascer ni labrar nyn rroçar nyn cortar en algund tiempo ny por alguna manera so las penas contenidas en *nuestros* ordenamientos z damos poder conplido al concejo z alcaldes z alguasiles z omnes buenos del dicho lugar espinar a los que agora son o seran de aqui adelante para que puedan guardar z guarden z poner guardadores en los dichos terminos de los dichos mojones adentro z leuar las penas contenidas en *nuestros* ordenamientos a los *que* en ellos les entraren a pascer o rroçar o cortar o labrar z porque esto sea cierto z firme nos el dicho concejo mandamos dar esta *nuestra carta* al concejo del dicho espinar sellada con *nuestro* sello z signada del signo de Bartolome *Martines* escriuano publico en la dicha cibdat. Testigos *que* fueron presentes a esto Pero *Garcia* alcalde z Juan Sanches escriuano publico z Millan Velasco de Escarujosa z Pero Martin de Sarçuela del Monte z Esteuan *ferrnandes* clerigo del Aldea del Rey <sup>1</sup>. Fecha esta *carta* en la dicha cibdat de Segouia siete dias de Setembre Era de mill z quatrocientos z seys annos. Yo Bartolome *Martines* escriuano publico a la merced de *nuestro* sennor el rrey en la cibdat de Segouia fuy presente a esto *que* dicho es con los dichos testigos z por rruego z otorgamiento del dicho concejo de la dicha cibdat fise escreuir esta *carta* para los del dicho lugar del espinar z fis aquy este myo signo en testimonio.

---

1. Escarbajosa, Zarzuela del Monte y Aldea del Rey, son los nombres con que actualmente se conocen otros tantos pueblos de la provincia de Segovia.

*Confirmaciones de la puebla anterior hechas por D. Enrique II en 1378 y D. Juan I en 1379. — Dicen de este modo :*

Señan quantos esta carta vieren como nos Don Juan por la gracia de Dios rey de Castilla de Toledo de Leon de Gallisia de Sevilla de Cordoua de Murcia de Jahen del Algarbe de Algesira ⁊ sennor de Lara ⁊ de Viscaya ⁊ de Molina vimos una carta del rrey Enrrique nuestro padre que Dios perdone escripta en papel ⁊ firmada de su nombre ⁊ sellada con su sello en cera en las espaldas el tenor de ella es este que se sigue. Don Enrrique por la gracia de Dios Rey de Castilla de Toledo de Leon de Galisia de Seuilla de Cordoua de Murcia de Jahen del Algarbe de Algeſiras e sennor de Molina vimos vna carta del concejo de la cibdat de Segonia escripta en papel ⁊ sellada con su sello en cera en las espaldas ⁊ signada de escriuano publico fecha en esta guisa (*se inserta íntegramente*). E agora el concejo ⁊ omnes buenos del dicho lugar Espinar enbiaron nos pedir por merced que les otorgasemos ⁊ confirmasemos la dicha carta de suso encorporada ⁊ todo lo en ella contenido ⁊ gelo mandasemos guardar ⁊ nos el sobre dicho rrey don Enrrique por facer bien ⁊ merced al dicho concejo ⁊ omnes buenos del dicho lugar Espinar ⁊ por que el concejo de la dicha cibdat de Segouia nos lo enbiaron pedir por merced touimoslo por bien ⁊ otorgamosles ⁊ confirmamosles la dicha carta de suso encorporada al dicho consejo ⁊ omnes buenos del dicho lugar espinar ⁊ mandamos que les vala ⁊ les sea guardada en todo bien ⁊ conplidamente segund que en ella se contiene ⁊ defendemos firmemente que nyngunos ny algunos non sean osados de les yr nyn pasar contra lo contenido en la dicha carta nyn contra parte dello por gelo quebrantar nyn menguar en nyngund tiempo nyn por alguna manera ca qualquier que lo feziere aura la nuestra yra ⁊ pechar nos y a myll marauedis desta moneda vsual ⁊ al dicho concejo ⁊ omnes buenos del dicho lugar Espinar o a quien su voz touiese ⁊ todas las costas ⁊ dannos ⁊ menoscabos que por ende rrescibiesen doblados ⁊ desto les mandamos dar al dicho concejo ⁊ omnes buenos del dicho lugar

1. Es frase usada y corriente en los siglos XIII y XIV y que significa el poder que uno recibía de otra persona para representarla en juicio « ...ome que dier sua vos d otro... » (*Fuero Viejo*, Lib. III, Tit. I, ley II). « ...e a los clerigos de hi de Castro Xeriz o a quien su vos tuuiese » (*Fuero de Castrojeriz*, de 1299).

Espinar esta *nuestra carta* firmada de *nuestro nombre* z sellada con *nuestro sello*. Dada en Illescas quatro dias de Discenbre era de mill quatrocientos z diez z seys annos. Yo el rrey. Yo Diego Garcia escriuano del rrey la fis escreuir por su mandado z tengo la dicha *carta* del dicho concejo de Segouia. E agora el dicho concejo z omnes buenos del dicho lugar Espinar enbiaron nos pedir por merced que la dicha *carta* suso encorporada z gela mandasemos guardar z nos el sobredicho rrey don Juan por fazer bien z merced al dicho concejo z omnes buenos del dicho lugar Espinar touimoslo por bien z confirmamosles la dicha *carta* z la merced en ella contenida z mandamos que les vala z les sea guardado todo lo en ella contenido bien z conplidamente segund que mejor z mas conplidamente les fue guardado en tiempo del dicho rrey *nuestro padre* que Dios *perdone* z en el *nuestro* fasta aqui z defendemos firmemente que nyngunos nyn algunos non sean osados de les yr nyn pasar contra la dicha *carta* nyn contra lo en ella contenido nyn contra parte dello en algund tiempo nyn por alguna manera para gelo quebrantar o menegar ca qual quier o quales quier que lo fiziesen auran la *nuestra* yra z pechar nos y an la pena contenida en la dicha *carta* del dicho rrey *nuestro padre* z al dicho concejo z omnes buenos del dicho lugar Espinar o a quien su vos touiese todas las costas z dapnnos z menos cabos que por ende rrescibiesen con el doblo z demas por qualquier o quales quier por quien fincare de lo asi fazer z conplir mandamos al omme que les esta *nuestra carta* mostrare que los enplase que parescan ante nos do quier que nos fuere del dia que los emplazare fasta quinse dias primeros siguientes so la dicha pena a dezir por qual rrason non cunplen *nuestro* mandado so la qual dicha pena mandamos a qual quier escriuano publico que para esto fuere llamado que de ende al que la mostrare testimonio signado con su signo por que nos sepamos commo se cumple *nuestro* mandado z desto les mandamos dar al dicho concejo z omnes buenos del dicho lugar Espinar esta *nuestra carta* escripta en pergamino de cuero <sup>1</sup> z sellada con *nuestro* sello de

1. La ley 5ª, Tit. XVIII, Partida III, titúlase « Quales cartas deben seer fechas en pergamino de cuero et quales en pergamino de paño », llamado así, sin duda, por la materia de que el papel se fabrica. El código de la Biblioteca Real no dice *paño*, sino *paper*, y el escorialense *papel*.

plomo colgado. Dada en las cortes de la muy noble cibdat de Burgos quinse dias de Agosto era de mill  $\tau$  quatro cientos  $\tau$  dies  $\tau$  siete annos. Yo..... (borrado) go..... (borrado) la fis escreuir por mandado de.. (borrado) (hay dos firmas ilegibles de las que casi no quedan señales).

## II. ESTUDIO ACERCA DE LOS DOCUMENTOS ANTERIORES

Pocas veces habrá sido posible como en este caso reunir todos aquellos documentos, por cuyo testimonio, mejor que por relato de historia ó crónica alguna, podemos asistir al nacimiento y desarrollo de un municipio y á la fijación de sus límites y términos, términos y límites que, comenzando á señalarse á fines del siglo XIII, quedan á mediados del XIV definitivamente establecidos, por obra de aquellos caballeros apoderados del Concejo de Segovia, alcaldes, quadrelleros, hombres buenos y vecinos de El Espinar, que al colocar los hitos y mojones en los montes y en los caminos, á la orilla de los ríos y en los picos de las peñas, acaso no sospecharon que estaban echando los cimientos de una obra secular, sin interrupción respetada desde los días en que ellos vivieron hasta los días que nosotros alcanzamos, porque, en efecto, el término municipal de El Espinar es hoy el mismo que el que aparece descrito en las cartas y confirmaciones que hemos copiado anteriormente.

Hay además otra circunstancia que concurre á que las cartas mencionadas sean merecedoras de consideración, á saber, la de estar dadas por un Concejo, el de Segovia; que no es frecuente, ni mucho menos, antes bien puede calificarse de excepcional, el hecho de que un concejo, usando de una facultad que en su origen solamente al rey correspondía, concediese cartas y privilegios de población. Más de novecientos son los documentos catalogados por la Academia de la Historia en la *Colección de Fueros y Cartas-pueblas de España*, y de ellos, únicamente cuatro (salvo

error en la cuenta), aparecen concedidos por concejos; el de San Cristóbal, de 1184, el de Tamayo, de 1194, el de Nora, de 1243 y el de Navamorcuende, de 1276; los dos primeros, son á manera de ordenanzas municipales que los respectivos concejos de San Cristóbal y Tamayo dictaron para su gobierno; el de Nora, dado por el Concejo de Oviedo, á cambio de doscientos maravedís que el pueblo había de pagarle; y el de Navamorcuende, que es la donación de una heredad, hecha por el Concejo de Avila, á un particular, otorgándole que la poblase de quien quisiere. Como se vé, ninguno de estos cuatro fueros, presenta el carácter de la carta puebla que á El Espinar concedió el Concejo de Segovia, y aún cuando es sabido que el derecho de poblar, que residía originariamente en el rey <sup>1</sup>, podía éste delegarle en quien lo tuviese por bien, como lo demuestra el gran número de pueblas hechas por abades, señores, órdenes militares, etc., es lo cierto que no conocíamos, al menos nosotros, una carta de población castellana dada en las condiciones y con las circunstancias que en ésta concurren; demostración palmaria del vigor del municipio en los siglos XIII y XIV al par que de lo débil del poder real, cuyas grandezas, esplendores y prerrogativas, allá se quedaban entre la letra muerta del derecho de Partida. Porque no hay que olvidar que la puebla, origen de este trabajo, es casi contemporánea de aquel dramático episodio, que refiere con sinceridad ingenua la Crónica de D. Fernando IV, ocurrido ante los mismos muros de Segovia, cuando al ir Doña María de Molina á entrar con su hijo en la ciudad y posesionarse de ella, se halló con que sus moradores, en quienes acaso había prendido ó estaba próxima á prender la discordia que sembraban por Castilla los infantes D. Juan y D. Alfonso, salían, sí, á besarles las manos muy rendidos, pero no sin dejar bien cerradas las puertas de la villa y aquélla por donde debían entrar los reyes, prudentemente custodiada con más de dos mil hombres, que antes cuidaron de armarse de lori-

---

1. Véase Santamaría, *Curso de Derecho político*, 2ª ed. Madrid, 1883, pag. 482.

gas, perpuntes y ballestas que de prevenir algún yantar para las regias personas, puesto que cuando al cabo se les concedió la entrada, « era ya hora de visperas, e non tenian guisada ninguna « cosa de comer, e atendieron fasta que fué adobado e era ya la « noche ». Y no fué éste el único sinsabor que en Segovia aguardaba á aquella augusta y varonil señora, porque allí recibió las nuevas de que el infante D. Juan había tomado á Astudillo, Dueñas y Paredes, D. Alfonso á Mansilla, Juan Nuñez la villa de Palencia, y Lope Rodriguez de Villalobos el castillo de Tariego, á causa de lo cual se vió obligada Doña María á salir con gran premura de la ciudad castellana, y al despedirse de los hombres buenos de Segovia y lamentarse de « cuan sin merescimiento le « tomaban asi las sus viellas é castiellos », tuvo que olvidarse ó hacer como que se olvidaba de que era reina, para rogarles humildemente que guardasen el señorío y servicio del rey.

¿ Tiene, pues, algo de extraño que la ciudad y el concejo que podían dejar ó no á los monarcas entrar en su recinto, admitirlos á parlamento cuando convenía, tratar con ellos de igual á igual sobre los pechos y tributos y aun escuchar súplicas y ruegos de sus regios labios ; tiene algo de extraño, decimos, que tales concejo y ciudad, aún sin previa delegación del rey, dispusiesen de su tierra y la poblasen, concediendo á los nuevos moradores los privilegios y franquicias que en las cartas transcritas se contienen ? Ciertó que todas éstas aparecen confirmadas por los reyes, pero cierto es también que la confirmación no les corría, en verdad, mucha prisa : más de tres años mediaron entre la carta de la primera Puebla y la confirmación que de ella hizo D. Fernando IV en Valladolid ; veinte entre la segunda y la confirmación de D. Alfonso XI, y diez entre la tercera y la confirmación de D. Enrique II, de lo que rectamente puede deducirse que tales confirmaciones antes se hacían por cumplir con una fórmula inveterada que por necesidad que los pueblos tuviesen de ellas.

Tampoco debemos pasar por alto otra notable particularidad de la Puebla de 1297, á saber, la de estar escrita en castellano, y



no ciertamente del peor que por aquellos tiempos se usaba. Notorio es que para esta clase de documentos reservábase el poco pero abominable latín que quedaba como deteriorado patrimonio de clérigos de armas tomar, monjes iliteratos y rutinarios tabeliones de la corte, cuyos conocimientos en la hermosa lengua del Lacio, capaces de hacer estremecerse en sus tumbas á las venerandas cenizas de Cicerón y de Virgilio, se hallaban reducidos á escribir con punible despárpajo « si habuerit caballum », « vicino qui rapuerit sua vicina », « homo qui si voluerit ire ad alia villa vaziet sua casa », y otras galas de estilo y lindezas de este jaez, salidas de la culta mollera de algún *Bernaldus Munminiz, clericus regis, qui notavit*. Ni aún esto, con no poder ser menos, debía de quedar ya en las postrimerías del siglo XIII; la carta de El Espinar lo demuestra, y lo demuestra también, por modo más elocuente, un documento que hubo de escribirse dos años después que aquélla : la confirmación hecha por el mismo D. Fernando IV en 1299 del Fuero de Castrojeriz, donde se dice : « Et agora los canónigos e los clérigos de hi de Castro Xeriz por razon que el dicho privilegio es en latín, e non lo pueden los legos entender, pidieronnos merced que los mandasemos desto dar privilegio romanzado... », con lo cual no solamente saldrían ganando los legos, á quienes, como se ve, se quería echar la culpa de la indigencia literaria, sino que es muy posible que también se alegrase de la mudanza algún que otro clérigo de hi de Castrojeriz.

\*  
\*\*

« La frase *carta-puebla* — dice Antequera — tomada de las palabras latinas *charta populationis*, es, generalmente hablando, la manera vulgar con que los vecinos de una villa ó lugar solían denominar su fuero, *si bien no se encuentra usada esa palabra en los Fueros que se designan con tal nombre*, ni en nin-

« guno de otra clase, como no sea en los epígrafes de algunas « copias sacadas en tiempos modernos <sup>1</sup>. »

No es muy frecuente, en verdad, encontrar en tales documentos usadas semejantes palabras, pero de esto á afirmar en absoluto, como lo hizo el Sr. Antequera, que no se encuentran nunca, y que eran tan solo la manera vulgar de denominar el fuero de una villa, hay una gran diferencia. Entre otros casos, recordamos el Fuero de población de Villanueva de Pampaneto <sup>2</sup>, de 1032, donde puede leerse : « Facta *carta* donationis et *populatio- nis* », y el de Longares de 1063, que dice : « Hæc est *carta* « *populationis*... », lo cual prueba que la frase en el siglo xi era no solamente de empleo vulgar, sino también *técnica*, como diríamos hoy; y de que siguió siéndolo hasta el xiv, habremos podido convencernos al ver en la puebla de 1297 que « algunos « se fueron morar á otros lugares por razon que non era dada « la *carta de la puebla* », y en la de 1317 la referencia que el Concejo de Segovia hace á « la otra nuestra *carta de la pobla- ción* ».

Desde que Marina en su *Ensayo histórico-crítico* dijo, al hablar de las diversas acepciones de la palabra *fuero*, que se daba también este nombre á « las cartas pueblas, escrituras de población « y pactos anejos á ellas <sup>3</sup> », han venido usándose como sinónimas las palabras *fuero* y *carta puebla*. Los Doctores Asso y Manuel llámanlas fueros y exenciones <sup>4</sup>; Antequera dice terminantemente que « la voz carta-puebla venía á ser sinónima de la de *fuero*,

---

1. Antequera, *Historia de la legislación española*, Madrid 1870, pág. 140.

2. Muñoz y Romero, *Colección de Fueros municipales y cartas pueblas*, Madrid, 1847. Cuando citemos de ahora en adelante algún fuero ó carta puebla, sin mencionar especialmente la edición, entiéndase que nos referimos á los que se contienen en aquella obra.

3. Marina, *Ensayo histórico-crítico sobre la antigua legislación*, Madrid, 1788, pag. 80, § 101.

4. Asso y Manuel, *El Fuero Viejo de Castilla*, Madrid, 1847, prólogo, § XXIV.

« expresando una y otra la carta constitutiva del municipio <sup>1</sup> » ; Adame y Muñoz sostiene que los fueros municipales llegan « á principios del siglo xi, y son las mismas cartas-pueblas <sup>2</sup> », y el Sr. Altamira dice también <sup>3</sup> que « los reyes <sup>4</sup> fijaban las libertades de cada villa en un documento que se llamaba *fuero* ó « *carta de población*, de los que se conocen algunos del siglo x... y otros de comienzos del xi (León, Villavicencio, Bayona de Miño, etc.) <sup>5</sup> . No es necesario insistir mucho para comprender la

1. *Loc. cit.*, pág. 140.

2. Adame y Muñoz, *Curso histórico-filosófico de la legislación española*, Madrid, 1874 (pág. 32).

3. Altamira, *Historia de España y de la civilización española*, tomo I.

4. Ya hemos visto que no eran solamente los reyes los que concedían las cartas pueblas.

5. Claro es que también los hay importantísimos de mediados y de fines del siglo xi y además en número considerable de los siglos xii, xiii y xiv.

En cuanto á los fueros ó cartas pueblas de comienzos del xi, citados como ejemplo por el Sr. Altamira, sentimos discrepar del parecer del ilustrado profesor de la Universidad de Oviedo. Acaso no haya inconveniente en admitir que el Fuero de León tiene algo de puebla; el modo de empezar el capítulo xx autoriza á creerlo así : « Constituimus adhuc ut legionensis civitas quæ *depopulata* fuit a Sarracenis in diebus patris mei Veremundi Regis, *repopuletur* per hos foros... » Las palabras de la inscripción sepulcral grabadas en la tumba que en el panteón de los Reyes de León encierra las cenizas de D. Alfonso V (en cuyo reinado se celebró el famoso Concilio) « ...qui populavit Legionem post destructionem Almanzor », indican que, en efecto, la repoblación de la tierra fué un problema, y no pequeño, que tuvieron que resolver. Pero, de todos modos, el Fuero de León es más bien que una puebla un cuerpo legal que iba á regir en un territorio que ya estaba poblado y como tal cuerpo ha sido considerado desde Marina hasta la fecha.

El Fuero de Villavicencio (suponemos que será el de Villavicencio de los Caballeros — Valladolid —, puesto que hay otros dos fueros de lugares del mismo nombre) aparte de lo dudoso de la fecha, pues como dice Muñoz y Romero, el P. Escalona no dió otra razón para asegurar que era *de los años de 1000* que el de parecerle á él que lo era, salta á la vista que falta en el documento una de las circunstancias más características de las pueblas; á saber, la asignación de territorio y la demarcación de límites.

diferencia que existe entre el fuero y la carta puebla. Toda carta puebla es indudablemente un fuero, puesto que con ella se trataba de exceptuar á una villa ó lugar del derecho común, pero todo fuero no es una carta puebla, y para convencerse de ello basta ver cómo hay muchos fueros que no tienen por fin único, ni siquiera principal, fomentar y favorecer la población, entre otras razones por la de que en los lugares, villas ó ciudades para las que fueron dadas la población estaba ya hecha por entonces. Nadie sostendrá, por ejemplo, que el Fuero de Santa Cristina, otorgado por D. Alfonso IX en 1212, es una carta puebla, pues sus disposiciones se refieren á las obligaciones de los labradores respecto del cultivo de sus tierras y al tributo que habían de pagar; á los mercaderes que fueran á Santa Cristina ó su término; á las penas señaladas para los que causaren destrozos en los sembrados; á la concesión de algunos privilegios á los caballeros, etc., pero no hay en el documento ningún indicio que nos haga sospechar que tenemos á la vista una carta de población. Por no ser necesario, no citamos más ejemplos, aunque pudiéramos hacerlo por millares. En cambio, cuando se trata de una verdadera carta puebla, no es difícil hallar en ella, aparte de su carácter general, algo que nos indique que es la *población* el fin que principalmente se persigue: « ...jussimus fieri hanc pagilom nam *propter populationem*...<sup>1</sup> »; « ...pro anima mariti mei Gar-siæ et animas predecesorum meorum remedio misericorditer « *populare* (decrevi)<sup>2</sup> »; « Hæc est carta *populationis* ...facimus

Y por lo que se refiere al Fuero de Bayona de Miño, pueblo que, sin duda, es el de la provincia de Pontevedra, confesamos no haberlo visto ni en copia, pero si es el que se consigna en el *Catálogo* de la Academia de la Historia, no puede ser incluido entre los de comienzos del siglo XI, pues fué dado por D. Alfonso IX de León en la isla de Faro á 7 de Mayo de 1201, es decir á principios del siglo XIII.

1. Carta de población de Villanueva de Pampaneto, año 1032.

2. Carta puebla de las sernas de la Iglesia de San Julián de Sojuela, año 1059.

« enim *populamus* villam cui vocitant Longares <sup>1</sup> »; « ...vobis  
« populatores de Exea qui estis, vel qui de ista ora in antea vene-  
« ritis ibi *populare* <sup>2</sup> »; « a sservicio de Dios e de nuestro señor el  
« rey don Fernando otorgamos e tenemos por bien de *facer una*  
« *puebla* <sup>3</sup> » ¿ A qué multiplicar los ejemplos, si bastan los cita-  
dos para que no quepa duda alguna respecto de lo que decimos?

\*  
\* \*

Veamos ahora á qué clase de privilegios pertenecían las cartas pueblas y qué eran éstas.

Unas cartas, dice la ley de Partida, « se ganan segunt fuero, « et las otras contra fuero, et la tercera manera es de otras « cartas que non se ganan segunt fuero, pero non son contra el <sup>4</sup> »; á las primeras pertenecían aquellas cartas que el rey ó quien tuviese su poder, daban « para complir alguna cosa señalada segunt « fuero » y tenían fuerza de ley; las segundas no debían ser cumplidas hasta otra vez que fuesen enviadas y ratificadas, salvo los casos de ir contra la fe ó contra el derecho natural, en los cuales no deberían serlo nunca; y las terceras « son las que da el rey « queriendo facer gracia et merced á los homes así como en dar- « les heredamientos ó quitarles de pecho, ó de hueste, ó de fon- « sadera... et decimos que tales cartas como estas han fuerza de « ley et deben seer guardadas como ley <sup>5</sup> ». Estas eran las llama-  
das *cartas de gracia*, entre las que deben y pueden ser incluidas las cartas pueblas, puesto que más adelante, al hablar de las diferentes clases que hay de ellas (*por pro que ende nasce, porque ha meester que sean dados y por merescimiento de servicio*), dicese que

- 
1. Carta de población de Longares, año de 1063.
  2. Carta de población de Ejea, año 1180.
  3. Carta de población de El Espinar, año 1297.
  4. Partida III, tit. XVIII, ley XVIII.
  5. Partida III, tit. XVIII, ley XXXIV.

las « que son dadas por pro son en estas maneras ; así como aquellas que dan de quitamiento de pecho ó de portadgo á los que pueblan algunt logar <sup>1</sup> ».

Bajo dos aspectos interesantes pueden ser consideradas las cartas pueblas y, por tanto, la de El Espinar que es de la que especialmente hemos de ocuparnos ; como medios de fomentar la población y como testimonio que son del nacimiento del municipio.

Cierto es que á fines del siglo XIII las circunstancias de los reinos cristianos no eran ya las mismas que en los tres siglos anteriores, en los cuales la guerra con los árabes y la natural despoblación, que era su inmediata consecuencia, debieron de ser problemas que por igual preocuparon á los reyes y á los pueblos. Las atrevidas y terribles incursiones de Almanzor, que cierran el negro conjunto de la décima centuria ; la invasión de los almoravides, un siglo después, tribu africana, que llega con sus huestes salvajes hasta las montañas de Cuenca ; la irrupción de los feroces almohades, en el último tercio del siglo XII, que convierten los campos de Alarcos en sangriento escenario de su victoria... ; basta bosquejar el cuadro para darse cuenta de las condiciones en que habían de vivir los tristes moradores de las aldeas, villas y ciudades : fija constantemente su vista en la línea del horizonte, que de improviso se nublaba con la polvareda levantada por los corceles de guerra ; siempre atento su oído, por si allá, á lo lejos, sonaban los belicosos clarines ; siempre intranquilo su sueño, turbado con frecuencia por los angustiosos clamores de la campana de rebato. Y si el peligro daba mayor espacio y lo permitía la menor proximidad del enemigo, formábanse aquellas peregrinaciones de fugitivos, de que nos hablan las viejas crónicas, cuya marcha rompían los clérigos y monjes, llevando en andas el tesoro de las iglesias, los objetos sagrados, las efigies, seguidos de una muchedumbre

---

1. Partida III, tit. XVIII, ley XLIX.

de ancianos, niños y mujeres, turba miserable, que ponía en salvo sus famélicas personas y sus ajuares de mendigo, buscando refugio en las espesuras del monte ó en las fragosidades de la sierra. Es muy natural, que tan pronto como hubiera pasado el peligro inmediato y en los cortos intervalos que dejaban tan tremendas luchas, se dedicasen los que podían á poblar ó repoblar la tierra, la cual es sabido que en sus amores y coloquios con el hombre exige aquel tranquilo reposo que nace de la paz.

Cierto es, repetimos, que al tiempo de darse la puebla de El Espinar, las circunstancias ya no eran las mismas por lo que á la guerra con los árabes se refiere; las principales conquistas estaban hechas: Toledo, Córdoba, Valencia, Sevilla, eran ciudades cristianas; los islamitas hallábanse encerrados en las tierras de Murcia y de Granada; los benimerines, que durante el tiempo que estuvo ausente D. Alfonso X,

« para ir á Dios servir, »

intentaron una irrupción, no les fué dado pasar de la frontera andaluza; las grandes campañas de D. Sancho IV quedan reducidas á imponer una tregua á los moros de Jaen y á la expedición de Tarifa, que apenas se recordaría á no ser por la feroz é insólita bravura del leonés Guzman; en cuanto á D. Fernando *el emplazado*, nada tiene que contar la historia, como no sean las contiendas de su turbulenta minoridad y las leyendas juglarescas de su inopinada muerte. Pero no hay que creer por esto que era mayor la tranquilidad de las comarcas cristianas; al contrario, aumentó, si cabe, la inquietud y el malestar en el tiempo que media entre D. Alfonso X y D. Alfonso XI, y no fué mayor en los reinados sucesivos. Desde que el Rey Sabio, al regresar á España, después de aquella odisea en recuesta de la corona de Alemania, derogó el derecho de Partida, con perjuicio de sus nietos los infantes de la Cerda, no hubo en Castilla punto de reposo, porque á ello se opusieron sucesivamente la guerra civil que estalla contra los

infantes, en la que tomaron el partido de D. Sancho los reyes de Portugal, de Aragón y de Navarra; las banderías que, muerto D. Alfonso X, se forman y mueven contra el hijo desheredado, cuyas sienes ciñó, sin embargo, con la corona real, al mismo tiempo que en Badajoz proclamaban rey á su sobrino D. Alfonso y que D. Juan intentaba apoderarse de Sevilla; las no interrumpidas luchas del reinado de D. Fernando IV, reinado que se inaugura con las pocas tranquilizadoras nuevas que, ápenas quitados de los hombros del rey niño los paños de la fúnebre márfaga, se recibieron de « Don Deonís de Portugal, é otras muchas « cosas de trabajos », y sigue con la guerra que le hacían, de un lado, el infante D. Alfonso, cuyas pretensiones apoyaban los monarcas lusitano y aragonés, mientras que Don Juan se llamaba rey de León; de otro, el revoltoso Juan Nuñez, que con el auxilio del rey de Francia y con un ejército reclutado en Aragón y en Navarra, corría la tierra de Castilla, sembrando el pánico y la discordia, y de otro, enfin, los inquietos vizcaínos, que iban haciendo méritos para que, andando los años, mostrase D. Pedro I toda su viril y legendaria energía.

Fácil es comprender por lo dicho, el estado á que habrían reducido el reino estas contiendas civiles que duraron más de un siglo y no difícil de sospechar la zozobra constante de los pueblos, hoy saqueados por unos y mañana por los contrarios, y por unos y por otros sumidos en la miseria, con todo el cortejo de calamidades y toda la indisciplina social que á la miseria acompaña, con toda la inseguridad personal que es consecuencia de la continua inquietud y con todas las privaciones de quienes no podían consagrarse tranquilos al trabajo, ni en las labores de la agricultura ni en las faenas de la industria, ante el temor de la destrucción ó la rapiña.

Los documentos que al comienzo de este trabajo se han insertado nos sirven para deducir lo que era una puebla al darse la primera carta y lo que representaban las posteriores concesiones. Estudiémoslos con un poco de atención.



El Espinar, antes de 1297, no estaba, por lo que hemos visto, completamente despoblado; cierto que la carta de esta fecha dice « que es lugar hyermo » pero basta leerla una sola vez para convencerse de que allí había una población anterior, escasa, sin duda alguna, pero con una organización social más ó menos perfecta. No será difícil demostrarlo.

En primer término, salta á la vista que en la fecha en que se dió la carta de 1297 tienen ya sus nombres todos los sitios de la comarca y, como habrá podido observarse por las notas del texto, estos nombres son en su mayoría los mismos que los con que hoy se siguen conociendo los parajes mencionados : *Renales* y *el Caloco*, *Cabeza Hermosa* y *Valposado*, *Valdelobillos* y *el Arroyo de Pedro Viquez*, llamaban á otros tantos lugares los hombres de aquella remota centuria y así los llaman aún los que ahora viven en El Espinar : estos nombres son, pues, anteriores á la carta puebla y demuestran por modo irrecusable que mucho antes también de que aquélla se concediese por el Concejo de Segovia hubo pobladores en el término. El documento habla de algunos de ellos en particular, para otorgarles los privilegios que en la carta se contienen : menciona en efecto al « que tiene la casa de Navaznar » y al « que tiene la casa de « Sancto Domingo de la Cannada » y aun cuando éstos serían, por la cuenta, dos honrados y barbudos eremitas, de los que en aquellos tiempos calamitosos se retiraban del mundo, ora para hacer penitencia de sus culpas, ora por evitarse la ocasión de tomar alguna parte en las continuas pelazas de sus inquietos contemporáneos, es de suponer que procurarían hacer compatible lo austero y solitario de su retiro con la proximidad á tal cual poblado, á cuyos moradores pudiesen proporcionarles, juntamente con el ejemplo santo, motivo de ejercitar en la limosna sus cristianos sentimientos. Que no nos equivocamos en tales apreciaciones nos lo dice la carta puebla, que habla, no solamente de « los que agora moran en El Espinar », sino también de « los que agora moran en Prados », lugar situado á una

legua de aquél y que entonces debía de ser un poblado por el estilo.

Deducimos de esto un hecho que nos conviene consignar, á saber, que si en El Espinar había moradores, con anterioridad á 1297, es preciso que tuviesen una organización, perfecta ó imperfecta, pero organización, al fin. ¿Y quién dudara de esto, si ha leído el documento con atención? En él aparecen, en efecto, unos tales Isidoro Esteban, Domingo Minguez y Domingo Blasco, de los que se dice que « *son quadrelleros sobre sus almas* », es decir, que *lo eran ya* al tiempo de escribirse la carta de población, y á quienes se les da el encargo de hacer la partición comunal y de determinar la parte que á cada cual le correspondiese en la costa. Que estos quadrelleros, con anterioridad á la carta desempeñaban alguna función, nos lo demuestra el que más adelante el Concejo de Segovia *les confirma* en el cargo, nombrándoles por toda su vida, disponiendo que cuando alguno ó algunos de ellos falten puedan los vecinos de El Espinar « poner « otros entre sí » y asignándoles la nueva misión de « partir los « heredamientos e los solares para las moradas ». Cuáles eran las funciones que antes de la carta realizaban tales quadrelleros, no lo sabemos á punto fijo, pero por lo que queda dicho y por lo que se dirá más tarde es lícito suponer que fuesen análogas á las que en la carta se consignan, y refiriéndose estas funciones á la propiedad individual y colectiva, no sería muy descaminado pensar que acaso entendiesen también, á falta de otros jueces, en la resolución de los conflictos que con motivo de aquéllas pudiesen originarse.

¿Qué era, pues, El Espinar antes de darse la carta puebla que nos ocupa? Pues era, por lo pronto, un conjunto de gentes, tal vez de muy distintas procedencias y Dios sabe por qué causas reunidas, que llevaban residiendo allí un cierto tiempo que no es posible determinar, pero que no fijará en unos cuantos meses, ni siquiera en unos cuantos años, todo el que haya reparado en lo trabajoso de la formación de estos grupos sociales; aquellas

gentes tenían una propiedad, pues sin ella no hubieran podido vivir, propiedad precaria, es cierto, porque la tierra era del Concejo de Segovia y éste no había hecho hasta entonces acto ostensible alguno de cesión en favor de aquéllos que la poseían con el título natural de primeros ocupantes y, sin duda, con la tolerancia del Concejo; en ella tendrían sus casas y sus campos dedicados, como hoy, al cultivo de cereales y apacentamiento de sus ganados; tenían sus iglesias y ermitas, alguna de ellas como la de Santo Domingo, de verdadera devoción y fama en la comarca, porque era lugar en el que, al decir de la puebla, se *facian muchas virtudes*; y como todo esto supone una vida colectiva y toda vida colectiva supone, á su vez, una organización social, no será aventurado deducir que la tenían también, aunque rudimentaria, maxime cuando para ello nos autoriza el hecho de encontrar aquellos *quadrelleros* de que hemos hablado, los cuales, allá, á su manera, procuraban que fuese equitativo el aprovechamiento de la tierra, jurando sobre sus almas proceder como mejor pudiesen y supiesen.

Ahora bien; esto ¿no nos está diciendo por modo elocuente que se trata de un municipio que nace?; su espontánea formación, ¿no lo proclama así, sin que deje lugar á duda de ningún género? Claro es que debía de ser muy poco envidiable la vida de aquellos miseros moradores, porque á los respetables hombres buenos, que á campana repicada se ayuntaban en el Concejo de Segovia, llegó la noticia de que allí se hacían « furtos e robos » e otros males muchos », para lo que ofrecería más de una ocasión la proximidad del puerto de Guadarrama y lo intrincado de sus pinares, brindando seguro asilo á los bandidos, aventureros de diferentes castas y especies y demás gentes de mal vivir, que aprovechaban lo revuelto de los tiempos, ya para formar la canallesca retaguardia de las mesnadas, ya para saltar al caminante, ya para merodear por las aldeas y villorrios y apoderarse de alguna que otra cabeza de ganado. Consta además en el documento de 1297 que muchas personas, que fueron con inten-

ción de establecerse en El Espinar, se vieron precisadas á marchar de allí, « por razón que non era dada la carta de la puebla », lo cual demuestra que la seguridad era muy problemática, pero demuestra también que dicha carta era algo importantísimo y decisivo para aquella gente, pues le suponía el reconocimiento de su existencia, entrar en el orden del derecho, completar su organización social, haciéndola más perfecta, tener garantizada su propiedad y una norma constante para dirimir los pleitos y contiendas; estar más seguros que hasta entonces en cuanto á los bienes y en cuanto á las personas, en una palabra, nacer á la vida legal del municipio, después de una gestación secular y laboriosa.

\*  
\* \*

El momento al que hemos llegado de la historia de aquel pueblo es interesantísimo para que pasemos por él con rapidez. La carta nos ofrece ocasión propicia de observar el procedimiento que se siguió para hacer la puebla y base para sospechar, con grandes garantías de acierto, que no sería El Espinar el único punto de la comarca donde se hizo de esta manera.

Es casi seguro que el Concejo de Segovia no obrase al conceder la carta de un modo completamente espontáneo, sino á pedimento de los vecinos de El Espinar, los cuales, con el fin de remediar lo inseguro de su situación y de mejorar su suerte, tratarían del asunto más de una vez en sus rústicas asambleas y más de una vez también irían á Segovia en demanda del anhelado privilegio.

Fijáronse en éste, primeramente, quiénes habían de ser los pobladores, extremo importante y con gran minuciosidad consignado en la carta, en la que se da la preferencia, como era natural, á « los omnes de otros lugares » que en aquel quisieran aforarse, pero se les prohíbe ir á los que procediesen del « término de Segovia, nin de villa, nin de aldeas, nin de aquen

« sierra nin de allensierra, nin del sesmo de Mançanares », porque esto hubiera sido con detrimento de la población de otros lugares de la tierra segoviana, vedándoseles también á los de « termino de Avila » y de « huerta de yuso », en quienes el Concejo veía huéspedes harto peligrosos y gente que no era de fiar, por haberse corrido la voz de ser « omnes de malas re-  
« bueltas ».

Como lo principal de que en la carta se trata es de la concesión de la propiedad, claro es que lo primero fué determinarla. Era costumbre, por lo visto, designar para esta empresa á ciertas personas de la confianza del Concejo, que, en unión de los que habitaban en el lugar, conocedores del terreno, hiciesen la demarcación. En la puebla de 1297, se habla de los « moiones « que pusieron los *cavalleros* », y quiénes eran éstos y cuál era su misión lo dice bien claro la carta de 1368, en la que aparece que después de haber enviado los de El Espinar á pedir por merced al Concejo de Segovia que les diesen más término, este Concejo mandó allá á « ciertos cavalleros e omnes buenos de « la dicha cibdat e su término con poder que ovieron de nos « el dicho concejo para que viesen el dicho término... e si vie-  
« sen que mas término avyan menester segund la multiplica-  
« ción del dicho pueblo gelo diesen e amoionasen e sennalasen « por donde a ellos bien visto fuese », y estos caballeros y hombres buenos, fueron, en efecto, á El Espinar y pusieron los correspondientes mojones « por el dicho poder que de nos ovie-  
« ron ». Practicada esta operación, era preciso que el Concejo la aprobase y confirmase, y de ello encontramos testimonio en el documento últimamente citado, donde dice que, así amojonado el término, « nos el dicho concejo de la dicha cibdat de « Segovia... damosles e otorgamosles el dicho termino por los « moiones susodichos ».

Pero la puebla no se hizo de una vez, ni la misión del Concejo de Segovia terminó con la concesión de la carta de 1297, que puede considerarse como el comienzo de la obra solamente,

puesto que pasados apenas veinte años, en el de 1317, aquel Concejo, ya fuera *motu proprio*, ya á petición de los vecinos de El Espinar, que es lo más probable, les dió y señaló mayor término del que les había dado y señalado en un principio, y cincuenta años más tarde, ó sea en 1368, se dice que los moradores de la puebla enviaron á Segovia á pedir « por merced que « les dieseis o mandaseis dar mas termino para donde « podiesen labrar por pan e criar sus ganados e cortar e rozar « por que el dicho pueblo fuese mejor acrescentado e multiplificado », lo cual indica el desarrollo que la población de El Espinar alcanzó en poco más de setenta años que median entre la primera y la tercera carta, é indica también la situación de dependencia en que dichos vecinos quedaron respecto del municipio segoviano, que ejercía sobre ellos un verdadero patronato.

Tras de estas concesiones del Concejo, que, como se ve, eran lo principal, venían las confirmaciones de los reyes que, sin duda, eran lo secundario, confirmaciones que desde la hecha por D. Fernando IV en 1300, llegan hasta la de D. Juan I, último monarca confirmante de tales documentos. Mas si las pueblas se acaban en 1368, á partir de la de 1317 podemos observar otro hecho interesante, que viene á comprobar lo que dijimos antes acerca del crecimiento del municipio que hemos visto en los gérmenes y comienzos de su vida. En efecto, si nos fijamos en la primera puebla, llamará nuestra atención la circunstancia de que en ella no se mencione ni una sola vez el *concejo de El Espinar*, y esto quiere decir ó que tal concejo no existía ó que, aunque de hecho existiese, no se le había reconocido como tal; del texto del documento, se desprende que en la esfera administrativa, sino en todo, al menos en gran parte, El Espinar quedó dependiente de Segovia, pues en aquel, al fijar las penas que habían de aplicarse á los que contravinieren lo establecido respecto del heredamiento y la franqueza, no se da á los vecinos de la puebla otro derecho que el de *escarmentar* y *peyndrar* á los que hallaren en la dehesa sacando corteza ó

descortezando roble y sólo por cuantía de diez maravedis de la guerra, disponiéndose en todo lo demás que « qualquier que « contra esto pasare... que el *Concejo de Segovia* que los peyndre » : esto nos basta para comprender que tal concejo se reservó el derecho de ejecutar y hacer cumplir los preceptos en la carta consignados. Pero leyendo la de 1317, nos encontramos con estas palabras : « por faser bien e merced al *concejo* e omnes « buenos del Espinar » ; las que demuestran que en los veinte años transcurridos desde la primera, el concejo se había constituido y que el municipio iba desarrollándose, hasta que en 1368, fecha de la última puebla, hallámonos ya con « *concejo e alcal-* « *des, e alguasiles e omes buenos* del dicho lugar Espinar », es decir, con una organización administrativa completa y acabada, que poco á poco había de ir emancipándose de la tutela que sobre ella vino ejerciendo el Concejo de Segovia.

En el orden de la vida interna, hay otro hecho que nos permite también comprobar el desarrollo de aquel municipio, á saber, la aparición del *derecho consuetudinario*. Aún antes de terminarse la que pudieramos llamar *serie de las pueblas*, comienza la serie de confirmaciones hechas por los reyes de los privilegios, *usos y buenas costumbres del Espinar*, cuyas cartas se guardan en el archivo municipal de aquella villa, donde pueden verse, entre otras, la de D. Enrique II, de 1367, que sirve además para convencernos de que aquel monarca fratricida obraba como rey en vida de su hermano y que como á tal se le tenía y respetaba en parte de Castilla; la de D. Enrique III, hecha en las Cortes de Madrid de 1391; la de D. Juan II, de 1421; la de D. Enrique IV, de 1455; la de los Reyes Católicos, de 1481; la de Doña Juana, de 1509; la de D. Felipe II, de 1569, y la de D. Felipe III en 1599. Estas confirmaciones de usos y costumbres nos hacen ver que el municipio, tan pronto como nació á la vida legal y tuvo el suficiente poder para ello, procuró que su derecho propio, el derecho que sus costumbres y usos peculiares habían ido creando por tan trabajosa manera, y que se

contendría en los fallos dictados en el corral de los alcaldes y en los acuerdos de su concejo, fuese reconocido y respetado por los monarcas, porque en él veían su máspreciado patrimonio y el signo más evidente de la independencia de su vida.

\*  
\* \*

Fijémonos ahora en los *privilegios y derechos* contenidos en las cartas de El Espinar, que pueden dividirse en dos grupos; primero: el de los que se refieren á la *exención de tributos*, y segundo: el de los que se refieren á la concesión de la *propiedad* y á las condiciones en que ésta había de ser disfrutada por los moradores de la puebla.

Los primeros, con tener grande importancia, no llegan, ni con mucho, á la que revisten los segundos, cosa que no debe extrañarnos tratándose de un municipio cuyos habitantes estaban dedicados á las faenas de la agricultura y ganadería y en el que los oficios, si es que por entonces existieron, debían de llevar vida muy menguada, cuando sus nombres ni una sola vez en la carta se mencionan.

« Tenemos por bien que sean escusados e quitos e libres de  
« oy que esta carta es fecha fasta veinte annos de todo pecho e de  
« todo pedido e de fonsado e de fonsadera e de toda fazendera  
« e de servicios e de puente e de agua e de las medias fanegas de  
« los andadores e de los otros pechos en qual manera quier que  
« sean sinon de moneda forera de siete en siete annos que es de  
« nuestro Sennor el Rey. » Hé aquí lo único que aparece en la puebla de 1297 respecto de la *exención de tributos*, extremo que no vuelve á mencionarse en la de 1317, sin duda porque cuando ésta se escribió no faltaban más que veinticuatro días para cumplirse el plazo de los veinte años por el que les fueron concedidos aquellos privilegios, de los cuales hemos de decir muy poco, pues la circunstancia de que apenas pueda presentarse una carta de población en que no aparezcan las mismas exenciones, ha hecho que sean materia bastante conocida.



Dejando á un lado los que sólo se designan de un modo general con las palabras *pechos* y *pedidos*, porque no es cosa de emprender con tal motivo un estudio acerca de los infinitos tributos de que los fueros y códigos nos dan noticia, detengámonos un instante en aquellos que se mencionan con sus nombres especiales.

Sabido es que ir de *fonsado* ó en fonsado se decía de la « gente miliciania alistada para ir á la guerra <sup>1</sup> ». Su definición aparece bien clara en el Fuero del Monasterio de Cardena de 1039: « et « non habeant super se ipsas villas iam supradictas nullum laborem « ex castellis et nulla expeditione publica quae dicitur *fossato*. » La *fonsadera*, dice el Sr. Pidal (copiando íntegramente un texto de la *Crónica de España*, de Morales, libro III, cap. 34), era « el tributo que debían pagar los que estando obligados á ir á la « hueste, no podían concurrir personalmente á ella <sup>2</sup> », lo cual no es completamente exacto, porque las mujeres no estaban, que sepamos, obligadas á ir á la hueste y, sin embargo, podían estarlo á pagar fonsadera, extremo del que cualquiera se convence leyendo el Fuero de Nájera: « Vidua de Nagara, que non habet filium, non « debet *ullam fonsaderam*, et si habet filium qui possit ire in apel- « lido, vel in fonsado, et non fuerit ille, aut homo suus pro illo, « *pectet fonssaderam*. » De este texto, se deduce, en primer término, que al tributo venían obligados los cabezas de familia, pues no hay que olvidar que aquí se trata de un derecho de excepción y que, por tanto, lo general debía de ser que la viuda, aunque no tuviese hijo, y á título de sucesora del marido para este efecto, pagase fonsadera: en otro caso no se hubiese consignado como un privilegio el precepto anterior. Dedúcese tam-

---

1. Asso y Manuel, *loc. cit.*, pág 4, nota 2ª.

2. Pidal, *Adiciones al Fuero Viejo de Castilla*, edición citada anteriormente. Más exacta es la definición que da el Sr. Bonilla y San Martín: « Fonsadera (fonsataria, fossatera) era el tributo que pagaban los que no iban al fonsado » (*Anales de la Literatura Española*, 1900-1904; Fueros de Villavicencio, pág. 118, nota 1ª).

bién de las palabras « aut homo suus pro illo » que estaba admitida la sustitución en el servicio militar, y, en fin, es lícito deducir del mismo modo, por la naturaleza de este tributo, que sus productos se destinarían á los gastos de guerra, aunque no siempre, si juzgamos por otro texto de la carta de población de Villanueva de Pampaneto en la que se lee : « ...et pro illa fonsateras *pro vineas plantare*. » Por lo que se refiere á la duración del privilegio, sabemos que « la carta que fuese dada de quitamiento de hueste ó de « fonsadera non debe valer sinon en vida de aquel rey que la da, « porque estas son cosas que estan ayuntadas siempre al señorío « del regno<sup>1</sup> » ; pero que á tal señorío no siempre debían de ir *ayuntadas estas cosas*, se encargó de demostrarlo, entre otros, el Concejo de Segovia, á quien la ley de Partida no le impidió conceder la exención á plazo fijo, ni le tuvo con gran cuidado que la fonsadera fuese una de las cuatro cosas que al decir del Fuero Viejo eran « naturales al señorío del Rey, que non las debe dar « a ningund ome, nin las partir de si ».

La *facendera* consistía indudablemente en una prestación personal para obras comunales, ya en servicio del municipio, ya en el del señor, ya en el del rey, y nos confirma en esta opinión el hecho de que al darse algunos fueros y cartas pueblas, comprendiéndose todo el alcance de esta exención y la resistencia nativa que siempre ha habido á ocuparse en tales menesteres (pues estamos seguros de que ya por entonces se decía *quien sirve á comun, no sirve á ningun*), se determinaron cuidadosamente y con toda claridad el número de días que cada vecino venía obligado á trabajar en aquellas labores, de lo que puede servir de ejemplo la carta de población de Longares, donde se dice : « et posuimus « eis scriptum, ut in anno serviant duos dies ad arare, duos dies « ad cabare, duos dies ad entrare, duos dies ad secare, et uno die « ad vendimiare. » La *facendera*, á veces no consistía solamente

---

1. Partida III, tit. XVIII, ley XXXIV.

en el trabajo personal, sino que podía ser causa de un tributo extraordinario que se pagaba en dinero y por reparto entre los vecinos, como lo indica la ley de Partida, cuando al hablar de las obras comunales dispone que « ...entonce deben los morados de aquel lugar pechar comunalmente cada uno por lo que « hobiere fasta que ayunten tanta cuantia de que se pueda com-  
« plir la labor<sup>1</sup> », clase de facendera que acaso fuese el pecho conocido con el nombre de *servicios* del que la carta exceptua á los pobladores de El Espinar. También las mujeres debían pagar facendera; así lo demuestra el Fuero de Palenzuela cuando dice : « Aliqua mulier quæ embibdare non faciat serna fasta cabo de « ano » y que la serna (heredad que se sembraba, ó el tributo equivalente para atender á ello) era un género de facendera lo comprueba el mismo documento al disponer que « clericus non « faciat sernam nec ullam facenderam ».

No podemos dar noticias tan exactas respecto de las exenciones de *punte* y de *agua*, pues nada que con ellas se relacione hemos hallado en los documentos que tenemos á la vista, pero desde luego se comprenderá que la primera se refiere al tributo llamado de *pontazgo* ó *pontático*. En cuanto á la segunda, carecemos de datos para determinar en qué consistía, ya que lo mismo pudiera ser materia de riegos, que de abastecimiento de aguas, que de derechos de barcaje (hipótesis que hace verosímil la circunstancia de aparecer en la carta inmediatamente después del pontazgo), que de algo, en fin, parecido á las exenciones que el Fuero de Plasencia establece con estas palabras : « Nengun omme « non aya poder en taio (Tajo) ni en los otros rios que perte-  
« nescen a Plazencia o de vedar varcos ni pescadores<sup>2</sup>. »

*Las medias fanegas de los andadores.* De los textos de algunos fueros podemos deducir con bastante exactitud quién era el *andador* y cuáles eran sus funciones. En el Fuero de Villavicencio se

1. Partida III, tit. XXXII, ley XX.

2. Benavides Checa, *El Fuero de Plasencia*, Roma, 1896.

lee : « Por la festa de Sancti Johanis Baptiste a iuntarse el concilio con nos herederos que furen ena villa e pongan sus Alchal-des, et *Andador* », y en el mismo documento se dispone también que « nengun non tome *posada* sin andador. » En el Fuero de Salamanca<sup>1</sup> se le atribuye el cumplimiento de « todas las *mandaciones* que conceio mandare »; en el de Plasencia<sup>2</sup> se dice que « deben andar en mensaie de conceio et en *mandamiento del iuez et de los alcaldes* ho ellos mandaren », encargándoles también de la no muy honrosa, pero transcendental tarea de *enforcar los malsechores*, y en el de Soria de 1256, aparece perfectamente claro y determinado el cometido de estos funcionarios, pues se les asigna la misión de asistir al juez como *alguacil*, cumplir los *mandamientos* del juez ó del Concejo, *prender* por disposición del juez ó del Alcalde, hacer los *emplazamientos* y *custodiar los presos*<sup>3</sup>. Por todo lo expuesto, venimos en consecuencia de que las funciones de los andadores variaban según los diferentes concejos, si bien en ninguno de ellos debían de holgarles las tabas, como se dice vulgarmente, pues en todos, justificando lo gráfico de su nombre, habrían de acudir á infinidad de menesteres, desde el de proporcionar posada al viandante hasta el de despachar para el otro mundo, en nombre de la justicia humana, á algun foragido, condenado á expiar en la picota los malos pasos y hazañas de su vida. Necesitábase, en efecto, ser verdadero andador para cumplir con los deberes de este cargo, y si queremos de ello una prueba, el Fuero de Salamanca nos la ofrece concluyente, al preceptuar que « andador vieio non entre en portiello, e los alcaldes que lo y metier caiales en periuro e trasquilenlo en conceio al andador<sup>4</sup> », signo infamante, que como un resto de las costum-

1. Sanchez Ruano, *El Fuero de Salamanca*, Salamanca, 1870, pág. 15-xxxvi.

2. *Loc. cit.*, pág. 53.

3. Loperraez Corvalan, *Colección diplomática citada en la descripción histórica del Obispado de Osmá*, tomo III, Madrid, 1788, pág. 100.

4. *Loc. cit.*, ccclxi.

bres visigodas se conserva hasta los siglos XII y XIII y hecho que nos demuestra que no ya solamente los que desempeñaban cargo en concejo, para quienes, sin duda, era un necesario apéndice de su persona, sino los vecinos todos debían de tener en grande estima sus garnachas, confirmado por el título del Fuero de Plasencia llamado *de los denuestos et de las desondras*, en donde se dice que « todo omme que a otro tresquilar peche C mrs. » y, como si esto fuera poco, se agrega « et despues guardel en ssu casa fasta « que la barba olos cabellos sean conplidos ' » ¡ Fuerte era, en verdad, la pena del desventurado y misero andador sexagenario, que por todo pago de sus muchos y dilatados servicios, veíase condenado por sus jueces implacables á sufrir la rapadura á cercén de sus honradas canas, en pleno corral del concejo, para mayor vergüenza y, quizá, por mano del verdugo ! Poco trabajo les hubiera costado á aquellas gentes contestar á la pregunta de Max Müller, ¿ *qué hacemos de los viejos* ?

En cuanto á las *medias fanegas*, bien se comprende que eran los derechos de los andadores, pagados en especie por los vecinos, forma de retribución que también variaba según los pueblos y los servicios de que se tratase : así el Fuero de Salamanca, en la ley ó capítulo CCLV, dispone que « soldar de andadores enna villa « media ochava de cevada ; et ennas aldeas media de trigo a « nuestro fuero ; e coianlos dende sant martin fasta carnes tol- « liendas » ; en el Fuero de Villavicencio se manda que « qui al « andador revelar posada pectet V solidos » y que « el andador « el dia que der posada dene que comma », y el de Plasencia concédele « quatro dineros de todos los herederos e de todos « los menestrales ».

Del único pecho ó tributo de que la carta de El Espinar no exceptuó á los pobladores fué del de la « *moneda forera* de siete en « siete annos », fundándose para ello en « que es de nuestro Sennor

---

1. *Loc. cit.*, pág. 38.

« el Rey », quitamiento, excusa ó franqueza difícil de conseguir, reservada á « los hijosdalgo, sus hijos y mujeres, los clérigos de « orden sacra, las villas y castillos fronteros de moros » y demás privilegiados que expresan las leyes 1ª y 2ª, tit. 33, lib. 9º de la *Nueva Recopilación* <sup>1</sup>. De lo raro de esta excusa nos convencen las siguientes palabras de la ley de Partida : « Debe hi (en la carta) « seer nombrada la moneda señaladamente si el rey le ficiese « aquella merced, quel quiera quitar della, porque maguer diga « quel quita de todo pecho, non se podrie excusar de ella si « señaladamente non la hi nombrase... ca la moneda es pecho « que toma el rey en su tierra apartadamente en señal de señorío « conocido <sup>2</sup>. » La circunstancia de que el Concejo de Segovia no exceptuase de tal tributo á los moradores de El Espinar, proclama con toda claridad la *condición de solariegos* en que éstos quedaron respecto de aquél, puesto que en otra ley de Partida vemos que « solariego tanto quiere decir como home que es poblado « en suelo de otri... et en tales solariegos como estos non ha el « rey otro derecho ninguno, sinon tan solamiente la moneda ».

\*  
\*\*

Según hemos dicho anteriormente, los privilegios principales que aparecen en la carta puebla son los que se refieren á la *propiedad* y á las condiciones en que ésta fué concedida y había de ser disfrutada por los pobladores.

Para proceder con orden, será conveniente estudiar la propiedad en atención á sus clases, y para venir en conocimiento de cuáles sean éstas, basta examinar con un poco de cuidado el texto de la carta. En efecto las palabras « les damos e les otorgamos... este *heredamiento para lavores* » y las que vienen después, « damos para *defesa* e para *salido* para los ganados » con la mención

---

1. Asso y Manuel, *loc. cit.*, pág. III, nota 1.

2. Partida III, tit. XVIII, ley X.

que se hace más tarde de los *montes* y de las tierras de *portiello allá*, indicannos, y así es verdad, que se trata de propiedades distintas, pues, como pronto hemos de ver, el heredamiento para labores era la porción de terreno que con el tiempo y por virtud de las condiciones en la carta establecidas, había de transformarse en *propiedad individual*, mientras que las tierras que en segundo lugar se concedieron, son desde el primer momento la *propiedad comunal* ó colectiva. Considerémoslas separadamente.

**Heredamiento para labores** (*propiedad individual*). La carta determina primeramente cuál es esta propiedad y después las personas que habían de disfrutarla, las cuales se dividen en dos grupos; uno, el de los que residían ya en El Espinar ó fuesen á poblarlo hasta el día de Navidad, es decir en un plazo de poco más de seis meses á contar desde la fecha del documento; y otro, el de los que fueran después de pasado el plazo sobredicho, pero antes de cumplirse doce años á contar desde aquella fecha. Claro es que los privilegios otorgados á unos y á otros no son los mismos.

La propiedad concedida á los primeros, que eran los más beneficiados, es de tres clases, según las condiciones de la concesión, á saber, las *plantaciones* de árboles y viñas, lo que *derrompieren* en los campos ó en las rozas y una *porción de tierra* que desde luego se le asigna á cada uno en pleno dominio. « En la tierra « que plantaren vinna—dice la carta—o fficieren huerto plantado « con arboles que lo ayan por suyo e ninguno de los otros que « despues vinieren del dia de Naudat adelante que non ayan en « ello parte. » Además, « lo que derrompieren en los campos que « lo ayan por doçe annos e lo que derrompieren en las roças que « lo ayan por treze annos<sup>1</sup> ». Y, en fin, se les daba también

---

1. Las palabras *derromper* y *rozar* son muy usadas en los Fueros y Cartas pueblas, y ambas significan la acción de poner el campo en condiciones de cultivo, es decir, *roturar*. En tal sentido, aparecen, entre otros, en los siguientes textos: « Mugier que *arrompier* en heradat del marido ó el marido en la heradat

« quatro obradas de tierra cada uno por suyo por juro de heredad  
« de meioria que los otros que despues vinieren... por razon  
« del trabaio que tomaron ».

No era tan beneficosa la situación de los que fueran á poblar después del día de Navidad, pues, aparte de que éstos no entrarían con el tiempo á disfrutar de lo que los primeros hubiesen plantado de árboles y viñas, ni tampoco se les daba porción alguna de tierra en juro de heredad, solamente por tres años se les concedía lo que derrompieren en los campos y no más que por ocho lo que derrompieren en las rozas.

Pero tanto los primeros como los segundos pobladores habian de sujetarse á una condición de cuyo cumplimiento dependió el momento que mayor interés ofrece en la historia de la puebla : transcurridos los plazos por los que se concedió la propiedad á cada morador, es decir, pasados los trece, los doce, los ocho ó los tres años, según la clase de propiedad y la cualidad del propietario, habria de venir todo á *partición comunal*, salvo lo que hemos visto que fué dado en juro de heredad, partición en la que entrarían todos los pobladores á quienes alcanzase el privilegio, ó sea cuantos viviesen allí al comienzo de la puebla ó hubiesen ido á establecerse en ella en los doce primeros años, pagando cada uno su parte en la costa según les viniere y dijeren los *quadrelleros*. Los quadrelleros : he aquí la ocasión de que sepamos quiénes eran y qué hacían estos vetustos personajes.

« ...segun le viniere, e dixieren Isidoro Estevan e Domingo  
« Minges e Domingo Blasco que son quadrelleros sobre sus  
« almas. »

de la mulier, entre el cuarto... » (*Fuero de Usagre*, tomo I, pág. 32, § 88, de la importantísima publicación de los Profesores Sres. Ureña y Bonilla, titulada *Colección de documentos jurídicos españoles anteriores al siglo XIX*) : « Aquel que roçare en su heredad non sea montado por ello » (*Fuero de Soria*, *loc. cit.*, pág. 90). Tanto del texto de la puebla como de otros muchos que pudiéramos citar, se deduce que la palabra *roçar* se empleaba especialmente para indicar lo que se derrompía en los montes.



« ... e lo que copiere a cada uno segund lo partieren sus quadrelleros. »

« ...tenemos por bien que para partir los heredamientos e los solares para las moradas que ayan quadrelleros. »

Tales son los textos que encontramos en la puebla de 1297 á los quadrelleros referentes. Ni en la de 1317, ni en la de 1368 vuelve á hacerse mención de ellos, lo cual es una prueba evidéntísima de que por aquellas fechas su misión había terminado.

En el título XXVI de la Partida Segunda, que « fabla de la parte que los homes deben haber de lo que ganaren en las guerras », aparece la siguiente ley (la XII) : « Otros oficiales hi ha (en la hueste) que llaman *quadrilleros*, et estos han de seer tomados faciendo quatro partes de la hueste ó de la cabalgada, et escogiendo de cada quarto un ome bueno que sea tal que sepa temer á Dios et haber en si vergüenza... Et por esto son llamados *quadrilleros*, porque cada uno dellos han de saber las herechas<sup>1</sup> que cayeren en la su quadriella : et segun aquello la parte que deben haber de lo que fincare... et por ende han de tomar la jura dellos (ya salió lo de ser quadrelleros *sobre sus almas* ) luego que los hobieren escogidos que estas cosas sobre dichas fagan bien et lealmente ». Al hablarse después de cómo había de hacerse almoneda para vender las cosas que se ganaren en la guerra, se dice : « Et el recabdo que hi debe haber por ser esto bien guardado es que sean hi los *quadrilleros*<sup>2</sup>. » En el Fuero de Plasencia, leemos también : « El día que el algara departieren todos los sexmos den sendos *quadrelleros* que partan la prenda<sup>3</sup> » y poco después nos hallamos con un Título « *De los Quadrelleros* », consagrado á disponer cómo habían de hacerse las particiones de los bienes que en la guerra se adqui-

1. « Erecha llaman en España á las emiendas que los homes han de rescibir por los daños que resciben en las guerras » (partida II, tit. XXV, ley I).

2. Partida II, tit. XXVI, ley XXII.

3. *Loc. cit.*, pág. 120.

riesen y á determinar las obligaciones de aquellos oficiales. De estos textos resulta que los quadrelleros desempeñaban funciones militares ó, por lo menos, con ellas relacionadas. Ahora bien, en la carta puebla de El Espinar nada hallamos que nos haga sospechar que los quadrelleros tuviesen aquel carácter; ¿ es que la institución fué primitivamente militar y de esta esfera se llevó después á la civil, ó es que en su origen fué civil y de aquí se copió más tarde en la milicia? No tenemos datos suficientes para absolver la duda, pero sí diremos que en el Fuero de Usagre se habla de la *heredit de quadriella* y se dispone que si « non fue « partida non se pase tras anno á aquellos de su quadriella <sup>1</sup> », y que el P. Santa Rosa de Viterbo <sup>2</sup> asegura que en Portugal se llamaba *coirela*, *quairella* ó *quadrella* al « *casar* ó *casal*, compuesto « de diversas piezas de tierra, ora juntas, ora separadas, pero « siempre bastantes para el sostenimiento de un labrador y su « mujer, además de los hijos y servidores necesarios para la « labranza »; de ahí (sigue diciendo), que se titulasen « *Coire-* « *leros* ó *Quaireleiros* los hombres buenos del concejo, llanos y « abonados, que antiguamente eran designados para repartir en « *caseas* ó *coirelas* las tierras conquistadas. » El caso de la puebla de El Espinar nos indica que en Castilla sucedía una cosa parecida y lo corrobora el hecho de que en el Fuero latino de Cáceres, según observa el Sr. Costa <sup>3</sup>, se lee : « Otorgavit totas partitiones « quas fecerint per suos *Quadrillarios* », palabras que en el texto romanceado del mismo Fuero se traducen de este modo : « Todas « sus particiones que fueren fechas por sus *Sexmeros* ». Quadrelleros y sexmeros eran, por tanto, una misma cosa; acaso el primer nombre se aplicase más especialmente á los oficiales militares y el segundo á los que en el concejo desempeñaban fun-

1. Ureña y Bonilla, *loc. cit.*, § 91, pág. 33.

2. Citado por el Sr. Costa en su notabilísima obra, *El colectivismo agrario en España*, Madrid, 1898, pág. 447.

3. *Loc. cit.*, en la nota anterior.

*Revue hispanique.*

ciones análogas á las de aquéllos. Y de que en tierra de Segovia habia *sexmos* por entonces, no puede caber duda alguna, después de leer en la carta de 1297, « nin de aquen sierra nin de « allensierra nin del *sexmo de Mançanares*. » Pero, ¿ qué decimos por entonces ? Aún hoy se conservan los *sexmos* en aquella noble é histórica comarca. La *Comunidad de Ciudad y Tierra de Segovia*<sup>1</sup> supone dividida la provincia en once partes ó *sexmos* para el aprovechamiento comunal de los montes, campos y prados: cada uno de estos *sexmos* nombra ó elige un *procurador sexmero*, y todos los *sexmeros* administran la Comunidad y atienden á que aquel aprovechamiento sea equitativo. ¿ Sería muy aventurado suponer que estos procuradores son los descendientes legítimos, por línea recta de institución, de Isidoro Esteban, Domingo Minguez y Domingo Blasco ?

Sea como fuere, ello es que los quadrelleros de El Espinar estaban encargados de dividir una propiedad que no procedía, ciertamente, de ganancia de guerra; que la carta les encomienda la misión de hacer los lotes el día en que todo el heredamiento viniese á partición comunal entre los pobladores, y que desde este instante se les daba á los vecinos « por suio *por juro de heredit* », es decir, haciéndoles de él una cesión completa « con carácter de « perpetuidad, y que solo por infidelidad podía perderse en los « términos que expresa el Código de las Partidas<sup>2</sup> ».

De todo lo dicho, se deduce que en la propiedad de que tratamos se distinguen tres momentos. Es el primero aquel en que no se concede á cada poblador una propiedad determinada, sino cuanto pudiese plantar y roturar en los campos ó en los montes, período de adquisición continua, al que podemos llamar *de presura*, usando de una frase que, como dice el Sr. Costa, aparece

1. Véase la nota 3, pág. 245.

2. Azcárate, *Ensayo sobre la historia del derecho de propiedad*, Madrid, 1880, tomo II, pág. 101.

con frecuencia en documentos antiguos, y que significa « ocupar « la tierra de monte, romperla ó descuajarla, poblarla (*jus « adprisionis*), forma de colectivismo agrario cuya característica es la ocupación por el trabajo <sup>1</sup> ». En este período el concejo de Segovia, concede á los pobladores una cantidad de terreno con la condición de que la labren como verdaderos colonos, aunque sin pagar canon de ningún género, circunstancia que recuerda las *vitas* ó *quínones*, cuyo precedente se halla en el *allmend* suizo y que consisten en dividir « las tierras arables « entre los vecinos ó comuneros para que cada cual usufructúe el « que le haya tocado, en un período fijo ó por toda la vida <sup>2</sup> ». De estas dos clases de concesiones hallamos ejemplo en la carta; de las *temporales*, en las que se hacían por los plazos de tres á trece años, y de las *vitalicias* en las que primeramente se hicieron de las tres obradas á los primitivos pobladores y en las que al término de aquellos plazos se otorgaron según la distribución practicada por los quadrelleros.

El segundo período de la propiedad es aquel en que, transcurrido el tiempo por el que fué concedida, viene toda ella á un acervo, para hacer inmediatamente la partición comunal entre los primeros pobladores y todos aquellos que hubieren ido en los doce años que siguieron á la obtención del privilegio.

El tercer período, por último, es aquél en que cada poblador comienza á disfrutar en juro de heredad la propiedad que le hubo correspondido, transformándose la primitiva posesión precaria en un dominio perfecto.

Este dominio no tuvo más que una limitación por lo que se refiere á las transmisiones del mismo, y la cual demuestra el gran cuidado que puso el Concejo de Segovia en impedir que en ningún caso ni en ningún tiempo fuese á parar la propiedad concedida á manos muertas, á personas que estuviesen sujetas á otro fuero ó á vasallos dependientes de otro señor. En efecto,

---

1. Costa, *loc. cit.*, pág. 251 y 249.

2. *Id.*, pág. 383.

dispónese en la carta que lo que á cada uno le cupiere « que lo « puedan vender o enpennar o fazer dello o en ello lo que « quisieren en tal manera que lo non puedan vender nin dar « nin enagenar a sennorio ningund, nin a orden nin a omme « de otro lugar que sea morador de fuera de la puebla sobre- « dicha ». La de 1317, dice también : « Ponemos la condición « que lo non puedan vender nin dar nin camiar nin enagenar « en ningund tiempo nin en ninguna manera a omme de orden « nin a clerigo nin a coronado nin a omme de fuera de nues- « tro termino ». No es esto, ni mucho menos, una novedad de tales cartas : las mismas prohibiciones vense con harta frecuencia en documentos análogos, como perenne testimonio de la lucha secular de dos tendencias en orden al carácter de la propiedad. En el Fuero otorgado por D. Alfonso VI á los mozárabes de Toledo se manda también « que poblador venda á poblador, et « el vecino al vecino, mas non quiero — dice el rey — que « alguno de sus pobladores vendan cortes o heredades a algun « conde o home poderoso ». En el Fuero de Plasencia se lee : « ...fueras que non la venda al obispo, nin al sennor de la villa, « o a omnes de la corte del rey, o a cogullados de orden ». En el Fuero de Villaturde se dice : « que non puedan vender nin- « gun suelo a cavallero nin a fijodalgo ninguno nin a orden « nin a otro ome ninguno porque nos perdiessemos nuestros « derechos. » Este fué el sentido de las constantes peticiones de los procuradores en Cortes, como las que hicieron en las de Nájera, celebradas en tiempo de D. Alfonso VII, y que motivaron aquella ley del Fuero Viejo que manda que « ningund ereda- « miento del Rey que non corra á los Fijosdalgo, nin a Mones- « terio ninguno<sup>1</sup> »; las que elevaron hasta el trono de D. Sancho IV los hombres buenos de Castilla, Leon y Extremadura, cuyo feliz resultado fué la prohibición establecida en el

---

1. *Fuero Viejo*, lib. I, tit. I, ley II.

*Ordenamiento* de Palencia de que los « ricoshomes, nin infan-  
« zones, nin ricasfembras compren nin hayan en las mis villas  
« nin en los mis realengos heredades foreras, nin pecheras nin  
« otras ningunas; y, en fin, las que se hicieron en las Cortes  
« de Valladolid, presididas por D. Alfonso XI, primera súplica  
« que este monarca escuchó de sus vasallos después de salir de  
« tutoría, y ruego al que hubo de acceder, vedando á los señores  
« que no estuviesen á él sujetos la adquisición de propiedades  
« en los términos de sus villas y ciudades, porque de estos  
« homes poderosos atales resciben muchos males e muchos  
« daños, e yo pierdo los mis pechos e los mis derechos <sup>1</sup> ».

En la carta de El Espinar se consignan, sin embargo, algunas excepciones á favor de « los cavalleros o los escuderos o las « duennas de Segovia », quienes podían comprar el hereda-  
miento de aquellos pobladores, pero, en tal caso, adquirirían la obligación de no enajenarlo « salvo entressi o a vezino de la puebla » so la pena, establecida para los que contravinieren dichas disposiciones, de perder todos los privilegios y pechar de añadidura « cient maravedis de la moneda buena <sup>2</sup> ». Consecuen-

---

1. Véase Martínez Marina, *loc. cit.*, §§ 178 y 179, y véanse también las leyes XIII y XIV, tit. XXXII del *Ordenamiento de Alcalá*.

2. En la puebla de 1297 menciónanse la moneda *buena*, la moneda *buena* y la moneda *de la guerra*.

En la ley I, tit. VI, lib. I del *Fuero Viejo*, se lee lo siguiente : « ...debe pechar quinientos sueldos *de los buenos*. » Los Sres. Asso y Manuel, refiriéndose al *Tratado de la Nobleza*, del P. Guardiola, dicen que, según éste, el *sueldo bueno* era el burgalés, si bien ellos se inclinan á creer que eran los sueldos acuñados en 1258, que se denominaron así para distinguirlos de los que entonces se anularon. El nombre de *moneda buena* no le hemos hallado en documentos anteriores á 1258; con posterioridad á este año se le encuentra ya usado con alguna frecuencia : citaremos, como comprobación de ello, la cédula, concedida por D. Alfonso X en 1259 á todos los pueblos de Castilla y villas del Obispado de Osma (Corvalán, *loc. cit.*, pág. 187) donde se dice : « pecharme hi a en pena cien mrs. de la *bona moneta*. Quizá este nombre se usase en contraposición al de *moneda de la guerra*, cuya ley debía de ser inferior. Con lo que no estamos

cia de estas prohibiciones era la condición que se imponía á los vecinos de El Espinar de vivir en el pueblo y no poder morar en otro, pues si « se fuere ó casare en otro lugar e ala ficiese su « morada que pierda el escusa e todo el heredamiento e las « casas », circunstancia que es otra prueba más de la cualidad de solariegos de los moradores de la puebla, porque la obligación de

conformes es con lo que dicen los Sres. Asso y Manuel, á saber, que esta moneda fué la acuñada por D. Alfonso X en 1258, y que se llamó *moneda nueva para la guerra*, añadiendo que así se la denomina en los capítulos I y VII de la *Crónica* de aquel rey. En primer lugar, no pudo ser la moneda que se acuñó dicho año, porque en los Fueros de los solariegos de Quintanilla de Onsoña, de 1242, dados por Don Pedro Gonzalez, Comendador del Hospital de Don Gonzalo de Carrión, se hallan estas palabras : « ...e al merino cuatro sueldos de la *moneda de guerra* ». En segundo lugar, leídos con detenimiento los capítulos citados de la mencionada *Crónica*, en efecto, no hemos visto en ellos usado ni una sola vez el nombre de *moneda nueva para la guerra*, como aseguraron aquellos comentaristas. Posible es que el nombre de *moneda nueva* comenzase á usarse en tiempo del Rey Sabio, pues bien conocidas son las mudanzas que su sabiduría introdujo en la moneda, y es notorio que al comienzo de su reinado « fizo labrar la moneda de los burgaleses que valía noventa dineros el maravedí », « e de estos le ovo de dar cada año el rey de Granada docientos e noventa maravedís », no ignorándose tampoco que pocos años después « mandó desfacer la moneda de los burgaleses » y acuñó los *dineros prietos* y que « de estos dineros facía « quince dineros el maravedí » (véase la *Crónica*). El nombre hallámosle en una ley del Fuero Viejo (lib. I, tit. VIII, ley XV) corregida en tiempo de D. Alfonso X ó quizá posteriormente : « e lo que fuer tomado de San Johan en adelante que sea pagado de la *moneda nueva* »; en un Privilegio de D. Sancho IV de 1288 : « ...e pecharnos hi ende en coto mill mrs. de la *moneda nueva* (Corvalan, *loc. cit.*, pág. 225), y en una Sentencia arbitral de Doña Violante de 1295 : « ...pecharme an en pena mill mrs. de la *moneda nueva* » (*Id.*, pág. 231), etc.

La *moneda de la guerra* no sabemos á punto fijo en que consistía, pues lo mismo pudo ser la acuñada especialmente para los gastos de las campañas, que la cogida al enemigo y puesta en circulación en Castilla, de lo cual hay más de un ejemplo, que la moneda, en fin, en que se pagaban las parias por los reyes moros, caso en el que el texto de la *Crónica* de D. Alfonso X, antes citado, puede arrojar alguna luz sobre el asunto.

residir en el término era una de las particularidades en que se diferenciaban los vasallos de solar de los vasallos de behetría : « Homo qui es de benefactoria, — dice el Fuero de León — « cum omnibus suis bonis *et hereditatibus suis eat liber quocumque* « voluerit <sup>1</sup>. »

**Dehesa, salido, montes y tierra de portillo allá** (*propiedad comunal*). — Poco es lo que hemos de decir de esta propiedad, porque es muy poco también lo que respecto de ella aparece en la carta : no era necesario más, dada su organización sencillísima.

Los bienes comunales que en la carta se mencionan son la *dehesa* y *salido* para los ganados, la tierra de *portillo allá* y los *montes*.

Del mismo modo que se hizo con los terrenos en heredamiento concedidos, señálanse los límites y mojones de esta otra propiedad ; pero en cuanto á las condiciones en que había de ser disfrutada, la puebla se circunscribe á decir y repetir que el aprovechamiento sea *comunal*, por lo cual no cabe duda acerca de su carácter.

« Et otrossi les damos para *defesa* <sup>2</sup> e para *salido* para los ganados <sup>3</sup> para esta puebla sobredicha del espinar que ayan que « sea *comunal* para todos », concediéndoles además autorización para que pusieren *defeseros* ó guardas y para *escarmentar* y *peyn-drar* á los que hallaren sacando corteza ó descortezando roble.

En la tierra de *portiello allá*, que debía de ser la no *aportellada*, es decir, la no amojonada, se les da derecho para que puedan apacentar los bueyes y se advierte asimismo que « non se

---

1. Fuero de Leon de 1020. XIII.

2. *Defesa*, dehesa; viene indudablemente de *defensa*, *x*, ó del verbo *defenso*, *as*, *are*; y, en efecto, en los Fueros se usa la palabra tanto en la significación del sustantivo como en la de *defender* y *prohibir*, y á veces en ambas y en una misma oración, v. gr. : « La *defesa* de conceio siempre sea *defesada* » (Fuero de Salamanca, LXXIV).

3. Véase la nota 1, pág. 250.



« pueda vender, nin enagenar nin tenello por suio por juro de  
« heredamiento, mas que siempre sea *comunal* de todos ».

Y en cuanto á los *montes* se hace la misma advertencia diciendo  
« que sean *comunales* pora ellos e pora nos pora pacer e pora  
« cortar ».

\*  
\* \*

Antes de concluir este trabajo hemos de exponer dos dudas que no hemos podido resolver.

Es la primera, referente á la disposición, en la puebla de 1297 contenida, que dice así: « Otrossi les damos fasta en cunpli-  
« miento de los veinte annos a los que moraren en esta puebla  
« sobredicha del espinar que fueren quantiosos de ciento e veinte  
« maravedís fasta en mill e docientos maravedís de la moneda de  
« la guerra que sean vecinos a nuestro fuero assi commo yacen  
« en esta carta. » El precepto es bastante oscuro. Parece, sin embargo, que aquí se trata de conceder los privilegios y franquicias mencionados en la carta á todos aquellos que se estableciesen en El Espinar y que, aun cuando no se dedicasen al cultivo de la tierra, gozasen de una renta ó ingreso por cualquier concepto que representasen la cantidad mencionada, ó bien que dispusiesen de un capital por valor de tal cuantía. No hemos hallado otra explicación, que, con ser la más verosímil que se nos ocurre, no nos satisface completamente.

La segunda duda se refiere á las condiciones en que se dió la propiedad en las cartas de 1317 y 1368. Ya sabemos que en 1317 había vencido el plazo en el cual la propiedad á cada vecino concedida en un principio tenía que venir á partición comunal; ahora bien, en la carta del año últimamente mencionado dicese que la tierra que de nuevo se les adjudica la « ayan por heredamiento  
« para siempre jamás » y luego se agrega « con las condiciones que  
« han los otros heredamientos que les diemos á la su población,  
« segund se contienen en la carta que les diemos ». Estas condicio-

nes, ¿ eran realmente las mismas y habían de cumplirse en los mismos plazos ? ¿ Quieren decir tales palabras que la propiedad posteriormente concedida había de pasar por los tres períodos por los que hemos visto que pasó el primer heredamiento ? Algo difícil es que así sucediese. En cambio, la carta de 1368, que también les dió la propiedad de nuevas tierras, se limita á decir que se los otorga « para siempre jamás », sin aludir á otras condiciones ni pactos anteriores, lo cual acaso nos indique que tal concesión se hizo no á los vecinos, sino al concejo, para que éste después dispusiera de ella según lo tuviese por conveniente.

Como algún término han de tener las cosas, aquí acaba este trabajo, más bien por temor que sentimos de incurrir en prolijidad, que porque del todo se haya agotado la materia. Fué nuestro primer pensamiento anotar solamente el texto de las cartas; creimos después que sus disposiciones nos brindaban espléndida oportunidad para entrar en un estudio más detenido. Es lo que sucede siempre con la investigación histórica : una sola palabra, escrita en amarillento pergamino, es acaso un conjuro que hace surgir ante nosotros hombres é instituciones que duermen el sueño de los siglos ; las antiguas ciudades y villas, con el erizado cerco de sus torres y murallas ; las primitivas juntas del concejo y las ceremoniosas de las Cortes ; el reclutamiento de la mesnada ó del ejército ; el oficial en su taller ó el labrador en su campo ; las compañías de obreros franceses y tudescos que labran la ermita ó la catedral, el castillo ó el alcázar ; los jueces, que en el pórtico de la iglesia fallan los pleitos y sentencian al malhechor ; el penitente, que cubierta de ceniza su cabeza y lacerado su cuerpo con el cilicio, purga sus culpas en el dintel del templo..... todo aparece á nuestra vista con vivísima luz iluminado y hasta asistimos á las conversaciones de aquellas gentes y oímosles hablar el solemne romance castellano. Un solo documento nos proporcionó el motivo de este trabajo, con buena voluntad emprendido, aunque, sin duda, no con tan buen acierto

realizado. Hagan lo mismo los que puedan y quieran. En las bibliotecas y archivos españoles yacen muchas cartas y diplomas, códices y manuscritos de toda especie, que deben estar allí para algo más que para ser catalogados, cuando no para servir de pasto á la insana voracidad de algún mur entremetido: hay que sacudirles el polvo en que se hallan envueltos, hay que interrogarles, hay que entablar con ellos detenido é íntimo coloquio: á veces, no responden, y guardan el secreto con implacable avaricia y mutismo desesperante; otras contestan con meridiana claridad, y siempre nos ofrecen en sus borrosos pero venerables caracteres el único guía seguro para reconstruir la historia de la patria.

Julio PUYOL Y ALONSO.

---

# SOUVENIRS

## D'EMMANUEL-FRÉDÉRIC SPRÜNGLIN

---

Emmanuel-Frédéric Sprünglin naquit à Rüderswyl, paroisse du canton de Berne dans l'Emmenthal. Il était fils d'Emmanuel-Frédéric Sprünglin, vicaire de la paroisse, et de Marie-Catherine Hemmann. Il fut baptisé le 3 septembre 1773 à Rüderswyl et eut pour parrains MM. Daniel Sprünglin et Samuel Hopf, et pour marraine M<sup>lle</sup> Catherine Hemmann<sup>1</sup>.

La famille Sprünglin appartenait à la bourgeoisie de la ville de Berne, mais ses membres ne faisaient pas partie du gouvernement, ce n'était pas une famille patricienne. Un décret du Grand Conseil de Berne, rendu en 1793, permit aux bourgeois de Berne de prendre la particule<sup>2</sup> : Emmanuel-Frédéric signa quelquefois « de Sprünglin », et plus souvent « Sprünglin » tout court. Il ne paraît pas avoir attaché une grande importance à sa noblesse municipale.

Il fit ses études au collège de Lausanne.

Au mois d'avril 1794 il entra au service de Leurs Hautes Puissances les États Généraux des Provinces-Unies comme cadet dans le corps du major Mathieu, qui se formait à Venloo, et qu'on nommait les Volontaires de Mathieu. Il fut placé avec plusieurs autres cadets, MM. Caron, de Bisournet, Pape et Behr dans la compagnie du capitaine Herlitz.

Les volontaires de Mathieu faisaient partie de l'armée du prince héréditaire de Hollande, plus tard roi des Pays-Bas, et Sprünglin fit ses premières armes contre la France.

---

1. *Dépôt de la guerre à Paris*. Archives administratives. Dossier Sprünglin. Certificat de baptême délivré à Berne, le 20 nov. 1816 par l'archidiacre Stettler, et visé le jour même, par le secrétaire de la Légation de France, Faily.

2. Renseignements donnés par M. le Dr H. Türlér, archiviste d'État du canton de Berne.

Le major Mathieu eut une jambe emportée au combat des Quatre Bras, le 16 juin 1794, et mourut le lendemain.

Le 15 juillet de la même année, le corps de Mathieu, en position sur le canal entre Louvain et Malines, près de la cavalerie de Béon, fut forcé et éprouva de grandes pertes. A la suite de cette affaire, Sprünglin fut envoyé à Venloo, au dépôt du corps commandé par le lieutenant de Bellangé.

La ville fut bientôt assiégée par les Français, et le dépôt du corps de Mathieu n'ayant qu'un seul officier, qui ne pouvait à lui seul assurer le service, le major général Pfister, commandant de place, nomma le cadet Sprünglin sous-lieutenant et le fit reconnaître en cette qualité à la parade.

Après la reddition de Venloo (octobre 1794), la garnison ayant été laissée libre de rejoindre l'armée hollandaise, le dépôt de Mathieu se rendit à Heusden et y retrouva le corps commandé par le lieutenant-colonel Von Heyden. Sprünglin fut confirmé dans son nouveau grade par le commandant du corps.

Après la perte des lignes entre Bréda et Gertruidenberg (27 déc. 1794) il rentra avec son corps dans la place de Willemstadt.

A la reddition de toutes les places, le gouvernement de la République batave envoya le corps de Heyden à Oudenbosch, puis à Lier en Brabant, où il fut cantonné pendant deux ou trois mois et d'où il partit pour Nimègue.

Dans cette place, le corps fut divisé en quatre détachements, et dirigé sur les dépôts des quatre bataillons de chasseurs bataves que le gouvernement était en train d'organiser.

Sprünglin fut mis à la tête d'un de ces détachements et envoyé à Groningue, où il fut incorporé au 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, dans la compagnie du capitaine Van Hugenpoth.

Le 5 août 1795, le lieutenant-colonel Trip, commandant le bataillon, lui remit son brevet de lieutenant en second (*tweede Lieutenant*), au nom du gouvernement batave (*Comitte tot de Algemeene Zaaken van het Bondgenootschap te Lande*). En réalité, il était déjà au service de la France, puisque la division dont il faisait partie était commandée par le lieutenant général Dumonceau, et que la garnison de Groningue était placée sous les ordres du général-major Bonhomme.

Le 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs resta à Groningue, ou cantonné sur les frontières de Frise jusqu'en 1797, époque à laquelle il fut embarqué sur la flotte de l'amiral Winter. Sprünglin fit la croisière avec sa compagnie, à bord du *Skaalen General*, commandé par le contre-amiral Story.

Lorsque les troupes eurent été débarquées, le 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs bataves revint à Groningue et tint garnison dans cette place, ainsi qu'à Delfzyl, Nieuwe-Schanz et Bourtange.

La Suisse ne tarda pas, elle aussi, à avoir sa révolution. Au mois de mai 1798, Sprünglin obtint de son chef une permission de trois mois pour se rendre dans

son pays. Lorsqu'il fut arrivé à Berne, le nouveau gouvernement helvétique lui fit des propositions si avantageuses qu'il se décida à quitter le service batave, et le 12 juillet 1798, il adressa sa démission au colonel Trip. Elle fut acceptée le 18 octobre de la même année <sup>1</sup>.

Pendant huit ans, Sprünglin resta en Suisse. Les archives du Dépôt de la guerre de Paris sont à peu près muettes sur cette période de sa vie. Il n'y fait lui-même que quelques allusions dans ses mémoires. D'obligeantes communications de M. le Dr Türler, archiviste d'État du canton de Berne, et de M. le professeur Dr Strickler nous permettront de reconstituer les principales phases de sa vie pendant ces quelques années qui marquèrent l'apogée de sa fortune.

Le 8 août 1798, il obtint au concours la place d'interprète et traducteur auprès du Grand Conseil de la République helvétique, et il occupa ces fonctions jusqu'à la fin de mars de l'année 1800.

Le 22 avril 1800 il fut nommé greffier en chef de la Cour suprême de justice et garda cet emploi jusqu'à la suppression de la Cour (mars 1803). Il reçut alors du Landammann d'Affrey la mission de traduire en allemand l'Acte de médiation, proposé par Bonaparte à l'acceptation des cantons, le 19 février 1803. Sa traduction servit à l'édition officielle de la nouvelle constitution.

Le 17 juin 1802, à Elzendorf, où son père était ministre du saint Évangile, il épousa Katherine Louise Bay, fille de l'avocat bernois David Ludwig Bay, membre influent du parti libéral bernois, ancien membre du Directoire exécutif de la République helvétique (*Vollziehungsdirektorium*) et qui fut longtemps doyen de l'ordre des avocats.

Notaire du canton de Berne depuis le 22 avril 1802, il fut nommé après la réorganisation de la Suisse avoué près le tribunal d'appel de Berne <sup>2</sup>.

Mais ces fonctions civiles ne paraissent pas l'avoir pleinement satisfait. Il avait la nostalgie du métier des armes. Dès le 13 juin 1801, il s'était fait nommer capitaine à la suite dans les carabiniers helvétiques; le 6 avril 1804 le Conseil d'État du canton de Berne le nomma lieutenant dans la compagnie de chasseurs carabiniers de la Légion bernoise, et le 2 octobre 1805, il fut promu dans le même corps au grade de capitaine.

---

1. *Dépôt de la guerre*. Note adressée par Sprünglin au ministre de la guerre (21 avril 1827). Tous les détails donnés par Sprünglin sur son service en Hollande sont confirmés par lettres du lieutenant-général hollandais Cort-Heyligers (14 août 1827), du commissaire général de la guerre hollandais Friedrichs (19 nov.) et du baron de Fleugnagell, général-major, directeur du personnel et des affaires militaires (19 nov.).

2. Son titre officiel était « Procurator »; nous mettons avoué pour éviter l'équivoque entre le vieux sens du mot procureur, représentant des parties, et l'acception moderne, magistrat représentant l'État.

Une mésintelligence profonde paraît avoir régné entre Sprünglin et son beau-père l'avocat Bay. Une pièce du dossier l'attribue à des motifs politiques. M<sup>me</sup> Sprünglin subit l'ascendant de son père et le mariage fut rompu. Sprünglin nomme plusieurs fois sa femme dans ses mémoires ; il écrit toujours son nom en chiffres, et plusieurs passages écrits en langue allemande prouvent qu'il garda longtemps à sa « bonne Louise » une profonde affection. Un rapprochement eut lieu en 1808 entre les deux époux, M. Bay permit à sa fille de correspondre avec son mari. La correspondance durait encore en 1813, mais en 1818 un divorce par consentement mutuel<sup>1</sup> sépara définitivement les deux époux. Louise Bay, alors valétudinaire, resta en Suisse, et mourut à Berne le 27 février 1851, à l'âge de 75 ans.

Sprünglin, réduit à quitter sa patrie, la bourse peu garnie et le cœur malade, résolut de profiter des facilités qu'un décret de Napoléon accordait aux officiers émigrés et Suisses pour entrer au service de la France. Il arriva en août 1806 à Paris et le 12 décembre, il était nommé capitaine à la 2<sup>e</sup> Légion du Nord, en formation à Nuremberg ; mais arrivé à Mayence, le maréchal Kellermann changea sa destination et l'envoya à la 1<sup>re</sup> légion du Nord à Spandau.

Il commença sa brillante carrière militaire au siège de Dantzig.

Le 6 mai 1807, le maréchal Lefebvre le désigne pour commander les quatre

---

1. Voici cet acte, qui nous a été communiqué par M. le Dr Türler.

« Nous N... juge et interprète du droit, certifions ici qu'il nous a été  
 « aujourd'hui présenté une demande écrite de divorce de dame Katherine  
 « Louise, née Bay, contre son mari, absent depuis de longues années et établi  
 « colonel en France, M. Emmanuel Friedrich Sprünglin de Berne. En consi-  
 « dération du certificat de médecin qui nous a été présenté, d'après lequel la  
 « maladie de la demanderesse ne lui permet pas de comparaître en personne  
 « devant nous, nous l'avons, ainsi que sa partie absente, dispensée de cette  
 « comparution. Et après avoir examiné le motif du divorce, considérant ensuite  
 « et principalement le long abandon de l'époux et son établissement en  
 « France, qui ôte tout espoir de retour, comme aussi son adhésion écrite à ce  
 « même divorce, datée de Saint-Dié, département des Vosges, le 12 janvier 1818,  
 « et son désir d'être dispensé de l'appel public, nous avons prononcé le  
 « divorce de ce mariage sans enfants, sans imposer aux parties un délai avant  
 « un second mariage. Mais nous avons condamné M. Sprünglin aux frais.  
 « Pour le partage des biens, les parties sont invitées à s'entendre à l'amiable,  
 « ou, en cas de besoin, renvoyées devant le juge de la ville. »

*Grand-livre du Tribunal des mariages.*

T. XXXV. — fo 511. — 29 juin 1818.

compagnies d'élite chargées d'enlever l'île de Holm. Sprünglin s'empare de la position, est blessé d'un biscaïen à la main droite et obtient la croix de la Légion d'honneur.

Le 31 mai 1808, il passe comme capitaine au 45<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.

Le 9 octobre, il est attaché comme capitaine-adjoint à l'État-major du 6<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne, sous les ordres du maréchal Ney. Il prend part en cette qualité à la campagne d'Aragon, il entre à Madrid, poursuit l'armée anglaise jusqu'en Galice, fait la campagne de Galice et revient avec le 6<sup>e</sup> corps s'établir à Salamanque.

En 1810 il assiste au siège de Ciudad-Rodrigo. Le 24 mai, le maréchal Ney lui donne le commandement du bataillon des chasseurs du siège, qui, en récompense de sa valeur, obtient l'honneur de monter le premier à l'assaut. Il prend part avec son bataillon au combat du pont de la Coa, sous Almeida. Les chasseurs du siège y sont tellement éprouvés que le maréchal les déclare dissous le 28 juillet.

Le 27 septembre, à Busaco, le maréchal lui donne le commandement de quatre compagnies de voltigeurs, destinées à lier la gauche du 6<sup>e</sup> corps avec la droite du 2<sup>e</sup>.

Le 3 octobre, il est nommé chef de bataillon adjoint à l'État-major de l'armée de Portugal.

Quand la retraite est décidée, le maréchal le désigne encore pour commander six compagnies de voltigeurs et 50 chevaux chargés d'assurer l'arrière-garde du 6<sup>e</sup> corps.

Il assiste au beau combat de Redinha (12 mars 1811) et à la bataille de Fuentes de Oñoro (5 mai).

Le 28 mai 1811, Marmont l'envoie à Valladolid prendre la direction des dépôts généraux de l'armée de Portugal.

Dès le 20 octobre, il rentre à l'État-major, comme sous-chef d'État-major de la 4<sup>e</sup> division de l'armée de Portugal.

En 1812, il assiste à la retraite de l'armée de Portugal sur l'Ebre. Nommé le 28 juin 1812 au commandement de la place de Zamora, il la met en état de défense et la conserve à l'armée, malgré tous les efforts de l'armée espagnole de Galice, commandée par Santocildes, et d'une division portugaise aux ordres du général Silveira.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1812 Clausel le nomme chef d'État-major de la 2<sup>e</sup> division de l'armée de Portugal. Il suit les armées du Nord et du Portugal dans leur marche vers le Tage et assiste à leur jonction avec l'armée du Midi commandée par Soult. « En quittant le commandement de l'armée de Portugal, le général Clausel prie le ministre de recevoir avec intérêt l'état des services de « M. Sprünglin » et le 10 nov. 1812 « S. E. invite le général comte Reille à



« témoigner à M. Sprünglin sa satisfaction pour le zèle et le dévouement qu'il « apporte dans le service <sup>1</sup>. »

Au commencement de 1813, Ney, appelé à servir en Allemagne, réclame Sprünglin pour son État-major, et si le ministre prie le maréchal de faire un autre choix, c'est, « à cause du long intervalle de tems qu'il faudrait pour que « M. Sprünglin revint à Paris <sup>2</sup> ».

Le 24 avril, Sprünglin est attaché comme major au 44<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.

Le 21 juin, il est promu adjudant-commandant, et nommé chef d'État-major de la 2<sup>e</sup> division du 1<sup>er</sup> corps de la grande armée. Il assiste à la bataille de Dresde et est fait prisonnier à Kulm, le 31 août.

Il retrouve dans les rangs ennemis son compatriote Jomini, qui vient de trahir la cause de Napoléon, et qui lui offre un brevet de général-major s'il veut passer au service de l'empereur Alexandre ; Sprünglin refuse de changer de drapeau et reste dix mois prisonnier en Hongrie.

Quand il rentre en France, le 14 juillet 1814, l'Empire est tombé et ses serviteurs sont devenus suspects au nouveau gouvernement. La France est encombrée d'étrangers, qui se sont compromis dans leur pays pour la cause vaincue et qui viennent demander à Louis XVIII de récompenser les services rendus à Napoléon. C'est le naufrage de toutes les ambitions, et la misère contraint les plus braves à courber l'échine et à renier leur passé.

Sprünglin compte parmi les plus dignes. Grâce à la protection du maréchal Ney, il obtient sa mise en demi-solde (1<sup>er</sup> septembre 1814) et se retire à Saint-Dié, d'où il ne bougera plus guère.

Cependant le retour de Napoléon rallume l'espoir au cœur du colonel en demi-solde. Dès le 24 mars 1814, il sollicite un emploi. Il est nommé, le 15 juin, chef d'État-major des Gardes nationales du Haut-Rhin et va s'enfermer dans Schelestadt, bloqué par les alliés.

Waterloo amène encore une fois la chute de l'Empire, Sprünglin se retrouve devant les autorités royalistes en bien plus mauvaise posture que l'année précédente, et le duc d'Elchingen ne peut plus rien pour lui.

Dès le 17 novembre 1815, le préfet des Vosges le représente au ministre comme « cachant des sentiments contraires au gouvernement légitime, ayant « montré de l'attachement à Buonaparte et témoigné un grand zèle pour sa « cause ».

Le 6 sept. 1816, sa feuille d'inspection le dépeint comme très instruit, de

---

1. *Dépôt de la guerre*. Rapport au ministre, 28 février 1813.

2. *Dépôt de la guerre*. Apostille du ministre au rapport précédent, 3 mars 1813.

bonne moralité, sans fortune, garçon, d'un physique ordinaire et demandant à continuer le service. Mais l'inspecteur ajoute : « qu'il a montré beaucoup de « satisfaction au retour de Buonaparte... qu'il a, dès le 24 mars, sollicité l'ac-  
« tivité et protesté de son dévouement à Buonaparte. »

La demi-solde, unique ressource de l'officier, paraît extrêmement compromise. Sans platitude, sans bassesse, par la seule correction de sa conduite, Sprünglin sut conserver sa position.

Le 25 janvier 1817, le préfet des Vosges lui rendait hommage dans un rapport qui fait autant d'honneur à l'administrateur royaliste qu'à l'ancien colonel de l'Empire : « Depuis que j'ai fait connaître à V. E. que le colonel Sprünglin  
« pouvait être un homme dangereux, je l'ai toujours observé avec soin. Dans  
« un temps où la loi du 29 octobre a reçu tant d'applications, je n'ai pas cru  
« devoir prendre de mesures de haute police à l'égard de l'individu dont il  
« s'agit. En le faisant je me serais écarté de l'intention du législateur.  
« C'est à tort que l'on a mandé à V. E. que le colonel Sprünglin laissait  
« appercevoir des dispositions peu favorables au gouvernement. On peut  
« craindre que son attachement apparent ne soit pas bien réel, mais sa con-  
« duite est si prudente que, malgré l'exacte surveillance exercée à son égard,  
« jamais il ne m'est parvenu qu'une indiscretion lui fût échappée. C'est un  
« homme très adroit et qui paraît savoir très bien se conformer aux circon-  
« stances. Tous les discours de M. Sprünglin tendraient à prouver qu'il sent  
« tout le prix et la nécessité de la tranquillité, de la paix intérieure et de la  
« réunion des esprits. Enfin, il ne laisse échapper aucune occasion de protester  
« de sa persévérance dans les principes qu'il prétend avoir adoptés. Je parle  
« à V. E. de M. Sprünglin en parfaite connaissance de cause, parce que je l'ai  
« souvent rencontré et que je me fais rendre compte de tout ce qui le concerne.  
« Il a le grand talent de se taire et d'être toujours à la conversation, enfin de ne  
« jamais entendre ce qu'on pourrait supposer de contraire à son opinion. V. E.  
« me demande s'il me paraît convenable de renvoyer le Sr Sprünglin dans son  
« pays. Je vais à cet égard, vous présenter, Monseigneur, quelques réflexions  
« qui découlent de tout ce que j'ai pu observer et de ce que j'ai fait connaître  
« précédemment à V. E. Le colonel Sprünglin ne donne d'autres garanties  
« qu'une conduite soutenue depuis le second retour du Roi. Il n'est pas pleine-  
« ment démontré qu'il ne soit pas dangereux dans un moment de troubles, mais  
« heureusement le calme et la confiance s'affermissent et effacent de jour en  
« jour les traces de nos dissensions et les craintes pour l'avenir. Lorsque la pers-  
« pective est si rassurante, il serait peut-être bien rigoureux de renvoyer un  
« individu sur des soupçons qui peuvent être sans fondement. Le Sr Sprünglin,  
« depuis le second retour du roi, a obtenu une pension de retraite de 3000 fr. »

1. Le rapport fait au ministre sur la lettre du préfet des Vosges déclare ce  
*Revue hispanique.*

« je dois présumer que les grâces de S. M. ne lui ont été accordées que dans  
 « la conviction qu'il se montrerait à l'avenir sujet fidèle. Quelques personnes  
 « assurent que le véritable motif du séjour du Sr Sprünglin en France provient  
 « de ce qu'il est du nombre des militaires bernois sur lesquels pèse l'ostracisme  
 « pour avoir servi l'usurpateur contre la volonté des Cantons pendant les Cent-  
 « jours. Il paraît en outre qu'il s'est brouillé avec son beau-père et même sa  
 « femme résidant en Suisse pour diversité d'opinions politiques. Il serait donc  
 « difficile qu'il pût trouver un asile dans une patrie qui semble l'avoir rejeté de  
 « son sein. Vouloir l'y renvoyer serait l'exposer au bannissement ou à des  
 « peines plus graves. Le colonel Sprünglin, je le répète, s'est mal conduit pen-  
 « dant l'usurpation, mais il a de l'esprit, des connaissances, de la réflexion et  
 « avec ces qualités il doit nécessairement apprécier le bonheur de vivre sous un  
 « gouvernement légitime. De plus il y a amendement en lui et il semble être  
 « revenu à des idées saines. Les grâces de S. M. l'ayant honoré depuis l'usur-  
 « pation, une opinion contraire au désir du Sr Sprünglin de rester en France  
 « me paraîtrait en contradiction avec les principes d'indulgence et de bonté de  
 « S. M. qui a fait plus que de lui pardonner puisque, malgré la mauvaise con-  
 « duite qu'il a tenue, ses anciens services ont trouvé une récompense. »

La lettre du préfet fut transmise au ministre le 11 février 1817, et apostillée ainsi qu'il suit : « Puisqu'il ne peut retourner dans son pays, on se voit forcé  
 « de le maintenir en France avec la demi-solde. »

Le 11 mars 1818 une ordonnance royale accordait à Sprünglin ses lettres de naturalité française<sup>1</sup>.

Le 24 juillet 1819, une décision ministérielle régularisait sa situation au point de vue de la demi-solde, mais le classait parmi ceux dont la pension devait cesser au 30 juin 1828. On refusait de lui tenir compte de ses services en Hollande.

Menacé de voir disparaître ses ressources au moment même où l'âge les lui rendrait plus indispensables, Sprünglin protesta contre la mesure dont il était l'objet et se défendit avec une dignité et une hardiesse extrêmes. « Les ser-  
 « vices à l'étranger, écrit-il le 7 septembre 1819 au Ministre de la guerre, ont  
 « été et sont encore journellement portés en compte aux officiers émigrés et  
 « servent à établir leurs droits à une pension de retraite. L'instruction du  
 « 4 septembre 1815 déclare en termes exprès (Art. 7) que le service à l'étranger  
 « est compté en totalité pour leur retraite aux officiers en faveur desquels il a  
 « été pris en considération lors de leur admission au service de France. Si on

fait inexact, mais il est probable que le préfet aura voulu parler de la demi-solde dont Sprünglin continuait à jouir.

1. Bulletin des lois. 1818. 1<sup>er</sup> semestre, p. 262.

« opposait au soussigné que n'étant pas né Français, il ne peut prétendre à une  
« faveur que le gouvernement se voit forcé par les circonstances à restreindre  
« et à ne faire porter que sur les officiers français, il répondrait que l'histoire  
« de tous les temps et de tous les peuples nous apprend que le plus noble  
« comme le plus universellement reconnu de tous les moyens d'acquérir les  
« droits de citoyen parmi une nation est celui de servir sous ses drapeaux —  
« que des milliers d'exemples ont prouvé et prouvent tous les jours que le  
« gouvernement français admet cette naturalisation par les services rendus et  
« le sang versé. — Que si enfin de longues années de bons et loyaux services,  
« mentionnés honorablement dans le *Moniteur* et des récompenses obtenues  
« sur le champ de bataille n'avaient acquis au soussigné les droits de citoyen  
« français, le roi a bien voulu les lui accorder par ses lettres de naturalisation  
« du 11 mars 1818. »

Les documents du Dépôt de la guerre ne permettent pas de savoir si la réclamation de Sprünglin fut admise ; il est probable qu'il ne lui fut pas fait de réponse immédiate et que le gouvernement ne fut pas fâché de s'assurer de sa sagesse avant de lui faire une nouvelle faveur.

En 1823, la guerre d'Espagne offrit à Sprünglin une occasion honorable de prouver son loyalisme et il la saisit avec empressement.

Voici la lettre qu'il écrivit le 26 février 1823 au maréchal duc de Bellune ministre secrétaire d'État au département de la guerre : « Monseigneur, au  
« moment où la France va se trouver en état de guerre, je crois qu'il est du devoir  
« de tout officier capable encore de la faire d'offrir ses services au gouvernement  
« qui a eu soin de son existence pendant la paix. J'ai servi pendant cinq ans en  
« Espagne et en Portugal, sous les ordres de Messieurs les maréchaux ducs  
« d'Elchingen et de Raguse et du général en chef comte Reille. Je réclame avec  
« confiance les témoignages de ces officiers généraux sur ma manière de ser-  
« vir. Employé soit aux États-majors, soit à des expéditions et chargé du com-  
« mandement de troupes de toutes armes, j'ai obtenu mes grades sur le champ  
« de bataille, je parle la langue espagnole et, ayant parcouru ce pays en tout  
« sens, j'y ai acquis quelque connaissance du terrain. Fondé sur ces motifs,  
« j'ose adresser à V. E. ma demande d'être mis en activité de service et  
« employé à l'armée d'Espagne. N'ayant pas été compris dans le corps royal  
« d'État-major, je suis classé comme colonel d'infanterie, arme dans laquelle j'ai  
« servi comme capitaine et comme major au 44<sup>e</sup> de ligne. Partout où V. E.  
« daignera m'employer, soit à l'État-major général, soit à la tête d'un régiment  
« d'infanterie, j'ose espérer pouvoir donner des preuves de mon dévouement  
« au Roy et de mon zèle pour son service. J'ai l'honneur d'être avec le plus  
« profond respect, Monseigneur, de V. E. le très humble et très obéissant ser-  
« viteur — de Sprünglin, colonel. »

Cette lettre fut transmise le 6 mars au ministre par le comte Villatte, lieute-

nant-général commandant la 3<sup>e</sup> division militaire et la réponse du ministre fut négative, mais courtoise : « Il a déjà été pourvu à quelques emplois réclamés par les besoins du service, mais si les circonstances permettaient d'étendre le cadre des officiers placés à la suite des États-généraux de l'armée, je me ferais représenter la demande de M. Sprünglin, dont j'ai fait prendre note. »

Cette démarche fut certainement prise en bonne part, car, à la suite d'une nouvelle réclamation en 1827, Sprünglin obtint la continuation de sa demi-solde après la fatale échéance du 30 juin 1828.

La révolution de 1830 triompha aisément de son zèle royaliste. Le drapeau tricolore excita en lui le même enthousiasme que dans l'immense majorité de la nation.

Dès le 6 août, il écrivait au lieutenant-général comte Gérard, ministre de la guerre : « Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à V. E. que le conseil municipal de la ville de Saint-Dié ayant réorganisé sa garde nationale, la confiance de mes concitoyens m'a appelé à prendre le commandement supérieur. Ma position de colonel d'État-major en demi-solde, par conséquent à la disposition de V. E. m'exemptait du service de la garde nationale, mais dans cette circonstance j'ai cru devoir accepter provisoirement. J'aime à croire que V. E. ne verra dans cette démarche que le désir sincère d'être utile à la chose publique et de servir, autant qu'il est en moi, la cause de la liberté et de la patrie. J'attends avec confiance les ordres que V. E. voudra bien me donner, soit qu'elle m'appelle de nouveau à l'activité que j'ai vainement réclamée depuis le licenciement de l'ancienne armée, soit qu'elle m'ordonne de continuer à exercer l'emploi auquel j'ai été appelé par la confiance de mes concitoyens. J'ai l'honneur etc... »

Après l'élection de Louis-Philippe, Sprünglin, de plus en plus enthousiaste, écrit encore au général Gérard : « Monseigneur, un officier de l'ancienne armée, condamné depuis quinze ans à une pénible inactivité, n'a pu voir qu'avec transport le rétablissement du glorieux drapeau qu'il a suivi depuis 28 ans et l'avènement au trône d'un prince aussi distingué par son patriotisme et ses vertus civiques que par son brillant courage et ses hautes qualités militaires. Retiré depuis le licenciement de l'ancienne armée dans la ville de Saint-Dié, département des Vosges, j'y ai joui et j'y jouis encore du traitement de non activité de mon grade de colonel d'État-major. En applaudissant du fond de mon âme à l'avènement au trône de Mgr le duc d'Orléans, je suis heureux que mon âge et ma santé me permettent encore d'offrir au roi des Français mes services dans tout poste de mon grade où V. E. trouvera bon de les utiliser. En attendant les ordres de V. E. j'ai accepté provisoirement le commandement supérieur de la garde nationale de cette ville, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à V. E. par ma lettre du 6 de ce mois. J'ai l'honneur etc... »

Les protestations belliqueuses de Sprünglin furent prises en considération. La commission de classement l'inscrivit sur l'état des officiers de son grade susceptibles d'être rappelés à l'activité ; mais l'hiver de 1831 paraît avoir éteint l'ardeur du colonel. Le 2 avril 1831, il écrivit au maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre, une lettre digne et mélancolique qui est comme son testament militaire : « La France restant dans l'état de paix, j'ai cru qu'arrivé à l'âge de 57 ans, il était de mon devoir de laisser à des officiers plus jeunes et plus dispos que moi l'avantage d'être rappelés à l'activité. Si, au contraire, la France doit faire la guerre, je rougirais de ne pas offrir à mon pays les restes d'une vie passée à son service. Malheureusement, mes forces ne répondent plus entièrement à mes désirs et l'état de ma santé ne me permettrait guère de faire une campagne active, telle que j'ai eu le bonheur d'en faire sous les ordres de V. E. et sous M. le maréchal Ney. Je suis donc forcé, M. le maréchal, de demander à V. E. la faveur de me placer, soit comme chef d'État-major d'une division territoriale, ou d'une division de gardes nationales mobiles, soit de me donner le commandement d'une légion de gardes nationales, lorsqu'elle sera mobilisée. Je suis un officier de l'ancienne armée, arrêté dans sa carrière par la Restauration. J'ai salué avec transport le retour du glorieux drapeau pour lequel j'ai servi, j'aime le roi et la patrie et leur sacrifierai avec plaisir la dernière goutte de mon sang. Ces sentiments et mes anciens services sont les titres que je présente avec confiance au grand capitaine chargé de la haute direction de l'armée. J'ai l'honneur etc. »

Le maréchal de camp baron Meuriau, commandant le département des Vosges, ne se donna sans doute pas la peine de lire la lettre de Sprünglin, mais l'apostilla très favorablement : « M. le maréchal, ministre de la guerre, je prends la liberté de recommander à votre bienveillance la demande de rappel à l'activité, formée par M. le colonel Sprünglin, c'est un officier dévoué au roi et à son gouvernement, il est dans les meilleurs principes, son instruction le rend propre aux fonctions dont il sollicite l'emploi, ce sera un bon officier expérimenté, dont l'armée ferait l'acquisition. Épinal le 4 avril 1831. Le maréchal de camp commandant le département des Vosges. »

Le ministre devait recevoir des milliers de demandes semblables ; il comprit que Sprünglin ne réclamait plus son rappel à l'activité que par point d'honneur. Il le laissa à Saint-Dié, et le 28 octobre 1833, une ordonnance royale lui accorda une pension de retraite de 3.240 francs avec jouissance du 28 sept. 1833, date de l'accomplissement de ses trente ans de services.

Cette pièce est la dernière du dossier officiel de Sprünglin. Il vécut dès lors de la vie paisible et monotone de l'officier retraité, fréquentant chez le docteur Mirbeck, médecin à Saint-Dié, et chez la comtesse d'Olonne qui le traitait en

vieil ami de la maison <sup>1</sup>. Il mourut le 2 avril 1844 à Saint-Dié <sup>2</sup>, où personne ne se rappellera bientôt plus le vieux brave qui fut en son temps un bon et loyal serviteur de la France.

Les *souvenirs* de Frédéric Sprünglin<sup>3</sup> remplissent les 285 premières pages d'un gros cahier in-quarto (204 millimètres × 255), solidement relié en basane verte et doré sur tranches. Une pièce de couleur rouge, collée sur le dos, porte le titre : *Mémoires sur la campagne d'Espagne en 1808*. Une autre pièce de même couleur, en forme de losange, et collée sur le plat, porte le mot : *Souvenirs*. Les dernières pages du cahier sont restées blanches.

La feuille de garde porte deux alphabets en chiffres pour la correspondance de Sprünglin. Un certain nombre de noms propres, dont le nom de Louise Bay, sont écrits en chiffres dans l'intérieur du manuscrit, toujours d'après le premier alphabet. Nous les avons marqués d'un astérisque dans notre texte.

Le manuscrit est écrit tout entier de la main de Sprünglin, comme nous avons pu nous en assurer en comparant notre manuscrit aux lettres autographes de l'auteur conservées au ministère de la guerre. L'écriture est extrêmement nette et régulière, sans ratures, reprises ni surcharges. Nous avons respecté l'orthographe du vieil officier, très correcte, en général, avec des traces de germanisme et une certaine indécision au sujet des lettres doubles. Nous n'avons corrigé que les noms propres, auxquels nous avons restitué leur forme régulière.

Vers la fin du manuscrit, Sprünglin quitte à plusieurs reprises le français pour l'allemand. Les trois dernières pages sont écrites en cette langue. Les passages allemands offrent en général un caractère sentimental assez accusé. Sprünglin y parle à cœur ouvert et laisse voir quel profond souvenir il gardait encore, après trente ans de séparation, à sa femme et à sa patrie.

---

1. Ces derniers détails m'ont été donnés par M. Henry Volf, conseiller à la Cour d'appel de Poitiers, d'après le témoignage de M<sup>me</sup> Carrière, âgée aujourd'hui de 83 ans, qui se rappelle encore « avoir vu M. Sprünglin s'installer tous les après-midi au jardin avec M<sup>me</sup> d'Olonne ».

2. *Ville de Saint-Dié*. — *Bulletin de décès*. Le deux du mois d'avril mil huit cent quarante quatre est décédé à Saint-Dié (Vosges), Emmanuel-Frédéric Sprünglin, âgé de 70 ans 1/2, né à Berne (Suisse) le 3 septembre 1773, colonel d'État-major en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, domicilié à Saint-Dié, époux divorcé de Louise Bay, fils des défunts... (inconnus.)

3. Les souvenirs de Frédéric Sprünglin m'ont été donnés vers 1888 par mon beau-frère M. Boulard, commissaire-priseur à Cherbourg, qui les avait achetés à la vente d'un officier supérieur d'État-major, décédé dans cette ville.

D'après les renseignements fournis par l'auteur lui-même, dès la première page de ses mémoires, il ne rédigea ses souvenirs qu'en 1836, mais le soin qu'il apporta à leur rédaction et l'exactitude de tous les détails que nous avons pu contrôler prouvent clairement qu'il les a transcrits sur des notes très complètes, qu'il avait dû rapporter de ses campagnes, et laisser à Paris pendant la campagne de Saxe. Il cite lui-même les *fragments d'un journal des marches du 6<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne, depuis Soria jusqu'à l'occupation de la Galice*.

Il a connu l'*Histoire de la guerre de la Péninsule* du colonel Charles Napier (Paris, 1828-38, 10 vol. in-8<sup>o</sup>) et l'*Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España* du comte de Toreno (Madrid, 1845-48). Les premiers volumes de l'*Histoire du Consulat* de Thiers n'ont paru qu'un an avant sa mort (1843).

Les Mémoires de Sprünglin sont avant tout des mémoires militaires. C'est la guerre racontée par un tacticien de valeur, grand admirateur du maréchal Ney, et témoin plus impartial que beaucoup d'autres puisqu'il n'était pas de nationalité française.

Parmi les pages les plus intéressantes, nous citerons les impressions sur Berlin en 1807, les détails sur un projet de partage de la Suisse en 1808, sur la société liégeoise en 1808, les itinéraires détaillés des marches du 6<sup>e</sup> corps en Espagne, la description de la Galice, les remarques sur la carte de Tomás Lopez, les intrigues de Soult pour se faire nommer roi de Portugal, les combats de Tamames (18 octobre 1809) et d'Alba de Tormes (28 nov.), les détails sur le marquis d'Almenara, ministre de Joseph, la réorganisation du 6<sup>e</sup> corps par le maréchal Ney pendant les premiers mois de 1810, les préparatifs du siège de Ciudad Rodrigo, les démêlés de Ney avec le général Hugo, l'arrivée de Masséna à l'armée de Portugal, l'historique des sièges de Ciudad-Rodrigo, et d'Almeida, la bataille de Busaco, le blocus des lignes de Torres-Vedras, les combats de Redinha et de Fuentes de Oñoro, les querelles de Ney et de Masséna, les missions particulières données à l'auteur en 1811, une curieuse anecdote sur le chef des guerillas *El medico*, des détails sur les archives du duc de Crillon, la légende de l'ouverture du tombeau de D. Carlos à l'Escorial par ordre de Napoléon, le siège de Zamora, les sages conclusions de l'auteur sur les causes de nos malheurs en Espagne, bien des traits intéressants de la campagne de Saxe en 1813, un bon récit de la bataille de Kulm, un tableau pittoresque de la vie des prisonniers français en Autriche-Hongrie après la capitulation.

Écrits avec une grande simplicité, beaucoup de jugement et de méthode, ces souvenirs n'ont ni l'originalité ni le relief des récits que nous ont laissés les grands conteurs de l'épopée impériale, mais ils l'emportent sur ces brillantes compositions en précision et en sincérité. Ils méritaient certainement d'être tirés de l'oubli.

G. DESDEVICES DU DEZERT.



## SOUVENIRS

1806

Le 12 décembre 1806 je fus nommé capitaine à la 2<sup>e</sup> légion du Nord. J'étais depuis quatre mois à *Paris* pour solliciter mon admission au service de France ; un décret de l'Empereur y admettait les officiers émigrés, *suisse*s et autres, eussent-ils même servi contre la France, dans le grade qu'ils avaient eu au service étranger. Mon ami Kayser me mit en relation avec quelqu'un qui avait de l'intimité avec M. Tabarié, chef de division du personnel au ministère de la Guerre (aujourd'hui en 1836, il m'est permis de dire que c'était une femme). M<sup>e</sup> Morlot de Wingy me fut également utile. On ne voulait, en premier lieu, me placer que comme lieutenant, grade dans lequel j'avais donné ma démission du service de la République batave en 1798. Un brevet de capitaine de carabiniers au service helvétique servit près de M. Tabarier à lever cette difficulté et je fus admis comme capitaine.

Il était tems pour moi de sortir de la position presque désespérée où je me trouvais alors.

Ayant reçu l'ordre de me rendre à *Nuremberg*, où se formait la 2<sup>e</sup> légion du Nord, je partis de *Paris* le 20 ou le 22<sup>e</sup> décembre par la diligence, fort léger d'argent, car autant qu'il m'en souvient aujourd'hui, je n'avais guère que 500 francs pour m'équiper et faire le voyage. Je passai par *Châlons*, *Metz* et arrivai à *Mayence*.

A *Mayence*, le maréchal Kellermann changea ma destination. La formation de la 2<sup>e</sup> légion du Nord était ajournée, et les officiers nommés pour ce corps devaient être incorporés dans la 1<sup>re</sup> légion du Nord, pour lors à *Spandau*. C'est donc sur ce lieu que je fus dirigé.

Les officiers isolés voyageaient alors d'une manière fort agréable, et surtout peu coûteuse. D'une étape à l'autre, le commandant de place leur fournissait une voiture suspendue, tantôt bonne, tantôt mauvaise, avec deux chevaux, et arrivé à l'étape son billet de logement, qui pour le grade de capitaine était ordinairement fort bon. C'est de cette manière que je voyageai de *Francfort* jusqu'à *Spandau*, de compagnie avec le capitaine Larrey, nommé comme moi à la 1<sup>re</sup> légion du Nord.

## 1807

Nous passâmes par *Giessen*, où nous étions au 1<sup>er</sup> janvier 1807, et où nous fûmes retenus pendant quelques jours, parce qu'une insurrection de paysans hessois rendait les routes peu sûres. Puis par *Marburg*, *Jesburg*, *Cassel*, *Münden*, *Göttingen*, *Duderstadt*, *Osterode*, *Elbingerode*, *Wernigerode*, *Halberstadt*, *Egeln*, *Magdebourg*, *Hobenziaetz*, *Ziesar*, *Brandenbourg* et arrivâmes à *Spandau*, le 15 janvier, et je fus le lendemain incorporé dans le 2<sup>e</sup> bataillon de la 1<sup>re</sup> légion du Nord, où je pris la compagnie n<sup>o</sup> 5.

C'était un singulier composé que cette légion du Nord. Les soldats étaient tous Polonais, anciens soldats prussiens faits prisonniers dans la dernière campagne. Les officiers, 2/3 également Polonais et 1/3 réputés Français et venus de tous les coins de la terre, émigrés français, suisses, allemands, etc...

Le colonel était le prince Michel Radzivil, jeune homme qui faisait ses premières armes et auquel on adjoignit, par conséquent, en qualité de major, M. Coquigniot, qui avait le commandement effectif, surtout durant l'organisation, car le prince Radzivil ne nous rejoignit qu'au mois de mars, devant *Dantzig*.

La légion avait 4 bataillons de 8 compagnies chaque. Les compagnies étaient de 150 hommes, de sorte que la légion, forte de 4.800 hommes, formait à elle seule une brigade, commandée par le général Puthod.

Mon chef de bataillon s'appelait Roumette et sortait je ne sais

d'où. Le commandant du 1<sup>er</sup> était Van Rosoum, ancien officier belge. Celui du 3<sup>e</sup> était un gascon nommé Marte. Je ne puis aujourd'hui (1836) retrouver le nom du commandant du 4<sup>e</sup>; c'était un Polonais, ancien aide-de-camp du général Savary.

Je fis pendant notre séjour à *Spandau* quelques excursions à *Berlin* pour voir cette capitale si intéressante et si curieuse, surtout à cette époque. L'opinion publique y était à cette époque singulièrement agitée par des pamphlets, hostiles au gouvernement royal et surtout aux prétentions de la noblesse. Le plus virulent de ces pamphlets avait pour titre *die Sauerbrände*. Le souvenir du grand roi recevait encore le même culte, mais la mémoire de son successeur était livrée au mépris et la faiblesse du roi régnant n'était pas ménagée. La reine seule restait respectée. La conduite de la noblesse, et surtout de la noblesse militaire, était rudement flagellée. Tant de bassesse et de couardise après tant de forfanterie inspiraient l'indignation.

Dans les premiers jours de février, l'Empereur ordonna la formation du 10<sup>e</sup> corps de la Grande armée qui devait faire le siège de *Dantzig*. Le maréchal Victor était destiné à le commander, lorsqu'il fut enlevé par le partisan Schill. Ce commandement fut donné au maréchal Lefèvre. La légion du Nord forma dans ce corps d'armée une brigade commandée par le général Puthod.

En conséquence, la légion du Nord se mit en marche dès les premiers jours de février pour se rendre à *Stettin*, passant par *Oranienbourg*, *Zehdenik*, *Templin*, *Prentzlow*, *Pasewalk*, *Stettin*, et par *Altdam*, *Stargard*, *Dramburg*, *Tempelburg*, *Schlochau*, *Stargard*; elle se réunit dans les environs de *Dirschau*, où eut lieu, le 23 février, un combat avec les Prussiens de la garnison de *Dantzig*, qui furent forcés de se rapprocher de la place, et après un séjour de 10 à 12 jours dans un bivouac, près du village de *Milbam* la légion arriva le 12 mars au soir sur les hauteurs en face de *Dantzig*.

La légion du Nord fut placée à *Pizzikendorf* et *Langenfurth*, qui fut occupé par le 2<sup>e</sup> bataillon. Le 25 mars, le prince Radzi-

vil, qui était venu prendre le commandement de la légion, me nomma capitaine de grenadiers du 3<sup>e</sup> bataillon. Les quatre compagnies de grenadiers de la légion furent réunies dans une grande redoute à la tête du village de *Langenfurth* et occupèrent ce poste pendant toute la durée du siège.

Le 26 mars, le général Kalkreuth fit une sortie générale, qui fut repoussée sur tous les points. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 avril.

Le 3 avril, trois compagnies de la légion du Nord, dont une des grenadiers du 1<sup>er</sup> bataillon, s'emparèrent de la redoute de *Kalk*, en avant de la porte d'Oliva, mais elle fut reprise au jour par les Prussiens. Le feu de notre artillerie commença dans la nuit du 23 au 24.

Dans la nuit du 6 au 7 mai le maréchal Lefebvre décida qu'on s'emparerait de l'île du *Holm*. L'adjutant-commandant Aimé eut le commandement de cette expédition, à laquelle je pris part avec ma compagnie de grenadiers et qui eut une pleine réussite.

Je fus blessé le 7 au matin, par un biscayen, à la main droite, et reçus le 10 la croix de la Légion d'honneur. [Dans le *Moniteur*, au compte rendu de cette action, mon nom se trouve estropié et écrit *Sprangzi*.]

Depuis ma blessure, qui fit d'abord craindre l'amputation de la main, je ne fis plus de service jusques à la fin du siège. Le 11 mai, 20.000 Russes et Prussiens, sous les ordres du général Kamenski, débarquèrent au camp de *Neufabrwasser*, pour tâcher de faire lever le siège. Mais il perdit inutilement du temps, et, dès le 12 au soir, la division de grenadiers et de voltigeurs réunis du général Oudinot vint renforcer l'armée de siège.

Le 15, le général Kamenski attaqua, fut battu et perdit 2.000 hommes.

Le 24 une corvette anglaise de 24 canons, chargée de poudre, essaya de remonter la Vistule jusqu'à la ville, mais le feu des batteries et la fusillade des postes établis sur la rive gauche du fleuve empêchèrent de manœuvrer; la corvette échoua et amena son pavillon.

Le 21 mai, au moment où l'assaut allait être livré au *Hagelsberg*, le général Kalkreuth entra en pourparlers pour la reddition de la place, et le 24 la capitulation fut signée.

J'avais durant le siège rencontré le général Von der Weidt, qui était une ancienne connaissance de la Suisse; ce général n'ayant pas d'aide-de-camp me proposa d'en faire le service près de lui, jusques à l'arrivée de celui qu'il attendait, et le prince Radzivil m'y ayant autorisé, j'acceptai. Je restai près de lui pendant deux mois, jusqu'au 26 juillet, tant à *Dantzig* que dans la *Nehrung*, où il était chargé d'observer la garnison de *Pillau*. Je fis un jour avec 50 hussards badois une reconnaissance du côté de cette place, et m'en étant approché jusques à une demi lieue, sans avoir rencontré ni grand'garde, ni patrouille, je cachai mes hussards derrière une maison, et m'avançai avec seulement deux hommes, dont heureusement un trompette, sur le sommet d'une dune. Là, je me trouve à l'improviste à 200 pas de la tête de pont prussienne, occupée par un bataillon. Je n'eus que le tems de faire sonner mon trompette, et je m'annonçai comme parlementaire chargé de sommer le commandant de *Pillau*, au nom du général Von der Weidt, qui s'avançait, disais-je, pour faire le siège de la place. L'officier commandant dans la tête de pont renvoya prévenir le gouverneur, et peu s'en fallut qu'on ne capitulât avec moi. Cependant on se ravisa, et on me fit connaître qu'on attendrait l'arrivée des troupes du général Von der Weidt pour entrer en pourparlers, et je parvins à me tirer d'affaire sans encombre.

C'est aussi à cette époque que j'eus à *Dantzig* une audience du prince de Neuchâtel, qui me donna des inquiétudes sérieuses sur le sort futur de la Suisse. Le prince m'offrit d'abord d'entrer dans le bataillon neuchâtelois qu'il levait pour le service de la France. Je refusai franchement, me fondant sur le peu de chances d'avancement que présenterait ce service, sur quoi le prince se mit à me parler de sa principauté, de la Suisse, et me laissa entrevoir qu'il pourrait exister des éventualités pour l'aggrandis-

sement de Neufchâtel. Il avait apparemment du tems de reste, car la conversation continua et je crus entrevoir qu'il existait un plan de partage de la Suisse, au profit de la France, du grand-duc de Baden et du prince de Neufchâtel. Il paraît que l'empereur ne goûta point ce beau projet, mais je suis sûr qu'il a existé. Du reste le prince ne fut point offensé de mon refus d'entrer à son service particulier. Le capitaine Varnery, un de mes camarades de la légion du Nord, accepta les offres du prince, et l'événement prouva la justesse de mes prévisions, car Varnery était encore capitaine lorsque j'étais colonel.

Le 26 juillet, je rentrai au corps et trouvai ma compagnie cantonnée à *Heubuden*, à une lieue de *Dantzïg*.

Dans le courant d'aout, attaqué fortement d'une fièvre tierce, je rentrai à *Dantzïg* où je me fis soigner dans mon logement.

Un décret de l'Empereur rendu à cette époque fit entrer la légion du Nord au service du roi de Saxe, devenu grand-duc de *Varsovie* et elle se mit en route pour *Posen*, où elle entra sous les ordres du général Dombrowski.

Dans les premiers jours de septembre, j'allai rejoindre le corps à *Posen* en passant par *Dirschau*, *Mewe*, *Marienwerder*, *Graudenz*, *Culm*, *Thorn*, *Guickow*, *Inowroclaw*, *Strzelce* et *Gnesen*.

La légion était en cantonnement dans les environs de *Posen* et l'Etat-major avec les 4 compagnies de grenadiers en garnison dans cette ville. Je trouvai mes camarades tous préoccupés de la question du sort futur des officiers français de la légion et fort déterminés à mettre tout en œuvre pour rentrer au service direct français. Le 5 novembre, le général Dombrowski ayant ordonné de réunir les quatre compagnies de grenadiers pour leur faire prêter serment au roi de Saxe, les officiers français de ces quatre compagnies ayant fait prêter serment à la troupe, refusèrent de le prêter eux-mêmes et remirent au lieutenant général Dombrowski une déclaration de ce refus, motivé sur ce que « nous ne pouvons, d'après les lois françaises, prêter un serment à un prince étranger sans y être autorisés par notre souverain. »

Nous envoyâmes copie de cette protestation au maréchal Davoust, commandant les troupes françaises en Pologne, et attendîmes avec impatience, mais non sans inquiétude, le résultat de cette démarche, qui fut imitée par les officiers français des quatre bataillons.

Le reste de l'année 1807, la légion occupa divers cantonnements sur la ligne de *Meseritz* à *Zakrockzyn*.

### 1808

Le 1<sup>er</sup> janvier 1808, j'étais cantonné avec ma compagnie à *Podmichowe* près *Zakrockzyn*, où se trouvait l'État-major.

Le 15 février, tous les officiers français de la légion du Nord, ou plutôt tous les officiers non-polonais reçurent l'ordre de se rendre à *Mayence* où le maréchal Kellermann leur donnerait de nouveaux ordres. Tel fut le résultat de nos démarches pour être conservés au service de France.

Nous quittâmes avec regret des camarades qui avaient toute notre estime, des soldats dont la bravoure et l'attachement étaient éprouvés et un chef bienveillant et aimable. Je partis pour *Mayence*, voyageant seul, à volonté, et m'arrêtant où je voulais, toujours logé et nourri chez l'habitant, et voituré par réquisitions.

Je passai par *Wiszogorod*, *Plotsk*, *Dobrzin*, *Dobrownik*, *Inowracław*, *Strzelno*, *Gnesen*, *Posen*, *Bytin*, *Pinne*, *Meseritz*, *Landsberg*, *Custrin*, *Frankfort-sur-l'Oder*, *Münchenberg*, *Berlin*, *Potsdam*, *Treuenbrietzen*, *Wittenberg*, *Düben*, *Leipzig*, *Naumbourg*, *Erfurt*, *Gotha*, *Eisenach*, *Wach*, *Hünfeld*, *Fulda*, *Schlüchtern*, *Hanau*, *Frankfort*, *Mayence*. Je m'arrêtai plusieurs jours à *Berlin*, *Potsdam*, *Leipzig*, *Erfurt*, *Fulda* et *Frankfort* et j'ai conservé de ce voyage des souvenirs agréables.

Dans cette première campagne en *Allemagne* et *Pologne*, j'ai vu des objets intéressants, des hommes, des femmes, des familles bons à connaître, et j'en ai rapporté une profonde estime pour le

caractère allemand, pour sa bonté, sa solidité et son patriotisme dans toutes les classes.

Après quelques jours de séjour à *Mayence*, le maréchal Kellermann réunit les officiers étrangers de la ci-devant légion du Nord (qui depuis notre départ était devenu le 6<sup>e</sup> régiment de ligne polonais), leur témoigna la satisfaction de l'Empereur pour leur conduite et leur remit individuellement un brevet de leur même grade pour des régiments d'infanterie française où ils seraient à la suite, et l'ordre de rejoindre les différents dépôts de régiments. Nous nous réunîmes une dernière fois et partîmes pour nos différentes destinations.

J'étais nommé (le 31 mars 1808) capitaine au 45<sup>e</sup> régiment de ligne, dont le dépôt était à *Liège*. J'arrivai à ma destination dans les premiers jours d'avril par *Coblence*, *Cologne*, *Aix-la-Chapelle*, *Liège*.

Depuis qu'au siège de *Dantzig* j'avais eu l'occasion de me distinguer, que mon nom avait été cité dans le *Moniteur*, que j'avais obtenu la croix et qu'il m'était permis d'espérer quelques chances plus heureuses pour mon avenir, M. Bay\* s'était un peu radouci et avait permis que Louise rentrât en correspondance avec moi. Le *Geldstag*\* avait eu lieu, et il ne me restait plus d'espoir de rentrer dans ma patrie, si mes affaires ne pouvaient s'arranger dans un avenir plus ou moins éloigné. Ce sentiment cruel empoisonnait ma vie et me donnait une morosité et une tristesse habituelles qui me rendait peu propre à jouir de la position douce et tranquille que me donnait ma position au dépôt et le bon accueil de la société à *Liège*.

Le 45<sup>e</sup> régiment se trouvait en *Hanovre* et, dans le courant de l'été, il se rendit en *Espagne*, sans passer à son dépôt. Son colonel était M. Barrié, devenu depuis général de brigade et retraité à Toulouse sa patrie.

Le dépôt était commandé par le major Lamarque, qui en août fut nommé colonel du 3<sup>e</sup> d'infanterie légère, devint depuis général de brigade et est, je crois, mort depuis.



Il me laissa en partant le commandement du dépôt comme au plus ancien officier.

Le quartier-maître était le capitaine Bidron-Grangier ; je ne me souviens plus du nom du capitaine d'habillement. L'adjudant-major s'appelait Roussel.

Dans le reste de ma carrière militaire, je n'ai plus revu aucun de ces messieurs qui se sont conduits envers moi en bons camarades. J'aime surtout à me rappeler le major Lamarque, homme remarquablement aimable, qui le fut constamment pour moi et m'introduisit dans la meilleure société, où il était bien accueilli. Le préfet du département de l'Ourthe était à cette époque M. Micoad d'Ument et le commandant, le général Laurent.

Je retrouvai à *Liège* mon ancienne amie de *Venlo* en 1794, Ursule Enderlin\*, mariée à M. Bassenge\*, député au corps législatif, et mère d'une fille de douze ans. Elle vivait avec sa sœur, M<sup>me</sup> Brusching\* sa fille et les deux filles du premier lit, les demoiselles Teigman\*, ce qui réuni formait une famille des plus agréables, et dans laquelle je passais une partie de mon temps.

Parmi le nombre de connaissances que je fis à *Liège*, je citerai la comtesse Ursule de Berlo\*, ancienne chanoinesse de *Mons*, une des femmes les plus aimables que j'aie rencontrées.

La comtesse de Ziethen\*, née Berlo, épouse d'un colonel prussien, et qui était venue passer un été dans sa patrie.

Le comte d'Argenteau\*, jeune homme d'une des familles les plus distinguées du pays, bien élevé, aimable, mais qui, attaché au char de M<sup>me</sup> de Ziethen, ne se souciait nullement de quitter *Liège*. Il reçut en 1810 un brevet de sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de hussards et l'ordre de rejoindre son régiment en Espagne. Je le rencontrai en 1811 à *Salamanque*.

Son frère aîné, le comte de Mercy Argenteau\*, chambellan de l'Empereur, et plus tard son ministre plénipotentiaire à *Munich*. Il avait épousé une comtesse de Paar\*, de Vienne, et passait l'été à sa terre d'Argenteau\*.

La famille de Berlaimont\*.

Le payeur de la guerre Montaigni\*.

M. de Sinetti\*, officier aux chasseurs à cheval d'Aremberg.

Je fus pendant mon séjour à *Liège* commandé pour conduire à *Anvers* un détachement de matelots danois, cédés par le roi de *Danemark* à la *France* et destinés à être embarqués sur la flotte d'*Anvers*. Je m'y rendis par *Tongres*, *Hasselt*, *Diest* et *Malines*.

*Anvers* offrait à cette époque le spectacle le plus intéressant par l'immense activité qui y régnait pour les constructions et les travaux de marine ordonnés par l'empereur ; j'y passai deux jours et revins à *Liège* par la même route.

Cependant cette vie de dépôt ne menait à rien ; je me consumais dans une inaction qui augmentait mon irritation morale. Vainement je sollicitais mon départ pour les bataillons de guerre, aucune vacance ne s'y présentait.

Enfin, mon ancien et vrai ami Kayser parvint à intéresser en ma faveur l'adjudant-commandant Jomini, chef d'État-major du maréchal Ney, et le 27 septembre 1808, je fus nommé capitaine-adjoint à l'État-major du 6<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne, commandé par le maréchal Ney, duc d'Elchingen. Ce corps était alors en marche pour l'Espagne, et je reçus ordre de le rejoindre, soit à Bordeaux, soit à Bayonne, soit en Espagne.

Je partis de *Liège* dans les premiers jours du mois d'octobre passant par *Saint-Trond*, *Tirlemont*, *Louvain*, *Bruxelles*, *Braine-le-Comte*, *Mons*, *Maubeuge*, *Avesnes*, *Landrecies*, *Guise*, *Laon*, *Soissons*, *Senlis*, *Paris*, où je m'arrêtai huit jours chez Kayser, puis pour *Versailles*, *Rambouillet*, *Chartres*, *Châteaudun*, *Vendôme*, *Tours*, *Châtellerault*, *Poitiers*, *Ruffec*, *Angoulême*, *Barbezieux*, *Saint-André-de-Cubzac*, *Bordeaux*, *Castres*, *Bazas*, *Mont-de-Marsan*, *Tartas*, *Dax*, *Bayonne*, où je séjournai quelques jours pour organiser mon entrée en Espagne, puis par *Saint-Jean-de-Luz*, *Irun*, *Ernani*, *Tolosa*, *Villafranca*, *Vitoria*, *Miranda del Ebro*, *Pancorvo*, *Briviesca*, *Burgos*.

Je trouvai le quartier général impérial à Burgos, et au bout de deux jours, le prince de Neufchâtel m'expédia avec des dépêches

pour le maréchal Ney, que je devais rejoindre dans sa marche sur Saragosse.

Je partis de nuit par *Lerma, Aranda de Duero, San Estevan de Gormaz, Borgo d'Oisma, Almazan, Soria*, où j'arrivai le 23 novembre et rejoignis enfin le quartier général du maréchal Ney après 52 jours de marche. Je courus quelques dangers depuis Burgos à Soria, les routes étant déjà infestées de partis et les officiers d'État-major voyageant encore alors sans escorte.

Déjà le 28 novembre je fus réexpédié avec des dépêches du maréchal Ney pour l'Empereur et repassai par *Ageda, Soria, Almazan, Burgo d'Oisma, Aranda, Boceguillas, Somosierra, Buytrago, San Augustin*, où je trouvai le quartier général impérial, que je suivis le 2 décembre à *Chamartin* où l'Empereur fixa son séjour. J'assistai à l'investissement, l'attaque et la capitulation de *Madrid*, où nous entrâmes le 4. J'y suivis le général Belliard, aide-major général, qui m'avait fait donner un cheval pour tout le temps que durerait mon séjour au quartier général impérial. Ce séjour se prolongea jusqu'au 7, jour où je rejoignis le 6<sup>e</sup> corps à *Guadalaxara*.

Le 6<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne était commandé par le maréchal Ney, duc d'Elchingen.

Le chef de l'État-major général était l'adjudant-commandant Jomini.

Le commandant de l'artillerie était le colonel Digeon.

Le commandant du génie le colonel Valazé.

Le chef de bataillon de la Chasse Vérigny était sous-chef d'État-major.

Les chefs de bataillon et d'escadron Girard et Vannot, et les capitaines Jomini, Esménard, Bonami, Bory de Saint Vincent, Fontaine, François étaient adjoints à l'État-major général.

L'ordonnateur Marchand était l'intendant général.

La première division était commandée par le général Marchand, ayant sous lui les deux généraux de brigade Maucune et Marcognet.

Elle se composait du 6<sup>e</sup> d'infanterie légère, colonel Lami.

Du 69<sup>e</sup> de ligne, colonel Fririon.

Du 39<sup>e</sup> de ligne, colonel Soyer.

Du 76<sup>e</sup> de ligne, colonel Chemineau.

La 2<sup>e</sup> division était commandée par le général Maurice Mathieu et plus tard par le général Mermet. Les deux généraux de brigade étaient le général Latapie et le général Bardet.

Elle se composait du 25<sup>e</sup> léger, colonel Anselme.

Du 27<sup>e</sup> de ligne, colonel Menne.

Du 50<sup>e</sup> de ligne, colonel Frappart.

Du 59<sup>e</sup> de ligne, colonel d'Alton.

La brigade de cavalerie légère était commandée par le général Colbert, plus tard par le général Lorcet.

Elle se composait du 3<sup>e</sup> de hussards, colonel Laferrière l'Evêque.

Du 15<sup>e</sup> de chasseurs, colonel Mouriez.

Plus tard le 6<sup>e</sup> corps fut augmenté d'une 3<sup>e</sup> division d'infanterie, d'une brigade et enfin d'une division de dragons.

*Fragments d'un journal des marches du 6<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne depuis Soria jusques à l'occupation de la Gallice, jetté rapidement sur le papier pendant le séjour du quartier-général à La Corogne.*

Le 25 novembre, on a marché de *Soria* sur *Ageda*.

La première division a suivi la route directe, par *Fuensauco* et *Aldea del Piso*. Il y a 8 lieues d'Espagne, qui sont de 17 1/2 au degré. La route est difficile pour les voitures, néanmoins on y passe dans la belle saison. Cette division n'est arrivée qu'à neuf heures du soir, elle a bivouaqué sur la route. Le 76<sup>e</sup>, qui venait d'*Almazan*, en est parti dans la nuit du 24 au 25 et n'est arrivé qu'à dix heures du soir à *Ageda*.

La 3<sup>e</sup> division, sous les ordres du général Desolles, est partie de *Soria* et a marché par la route d'*Almenar*, qui est très bonne, jusqu'à *Hinojosa*, six lieues de *Soria*. Le pays que cette route traverse est beau et fertile, et de belles plaines couvertes de villages attestent la bonté du sol; on y avait récolté beaucoup de grain

et une quantité considérable de bestiaux paissait dans les champs. Les premiers villages sont à droite *Dueñas*, à une lieue de *Soria*, *Almenar* à une lieue plus loin. Ensuite on trouve *Ojuel*, *Cabrejas* et *Cantidijena*. Enfin on rencontre *Maravete* qui est sur la route et *Premiel* à gauche.

*Almenar* est situé au centre de cette belle vallée. Ce bourg est riche en toute espèce de productions, le vin excepté. En sortant d'*Almenar*, la route fait un angle, la vallée suit à droite et le chemin entre à gauche dans un pays un peu plus montueux. A une lieue d'*Almenar*, et au delà d'un petit bois, se trouve une vallée, avec de bons villages à droite et à gauche. Les principaux sont *Castejon* à droite et *Esteva* à gauche; de là on trouve un assez grand bois jusqu'au village d'*Hinojosa*, situé à deux grandes lieues d'*Almenar*. On entre alors dans des montagnes rocailleuses et arides, le chemin est affreux et on fait une grande lieue sur des monceaux de roc. L'artillerie et les équipages y ont beaucoup souffert. On trouve à droite le village de *Conejares*. La route, un peu plus praticable, parcourt néanmoins environ deux lieues sur des rochers qui se terminent vers *Agreda*.

Le quartier général du maréchal était à *Agreda*.

La division Desolles a pris position à une lieue en arrière.

On a su que l'ennemi avait été battu à *Calahorra*, qu'il avait perdu ses munitions et 36 pièces de canon, et qu'il se retirait en désordre sur *Saragosse*; 4 à 5.000 hommes se trouvaient la veille à *Agreda*, ils en sont partis précipitamment et se sont retirés sur *Borja*. Cette circonstance donne gain de cause à Jomini, qui voulait qu'au lieu de perdre trois jours à *Soria*, on eût marché dès le 22 par *Agreda*, on aurait alors pris et détruit tout ce qui restait de l'armée de Castaños battu à *Tudela*. Le maréchal Ney, attendant les ordres de l'Empereur, n'osa pas prendre ce mouvement sur lui.

26 novembre. — La 1<sup>re</sup> division, ainsi que le maréchal, ont marché d'*Agreda* à *Tarazona*. La distance est de 4 lieues 1/2. Le sol que les troupes ont parcouru est aride et montueux. En sor-

tant d'*Agreda* on laisse à gauche la route de *Pampelune*, et à une portée de fusil à droite, celle qui mène en ligne directe à *Borja*.

La route d'*Agreda* à *Tarazona* est assez bonne, quoique monotueuse ; on n'y rencontre que des bruyères arides.

La 2<sup>e</sup> division est détachée au corps du maréchal Moncey.

La 3<sup>e</sup> est également détachée.

La 4<sup>e</sup>, aux ordres du général Desolles, qui avait bivouaqué à deux lieues en arrière d'*Agreda*, a marché sur cette ville où elle est restée pour se reposer des fatigues de la veille. Elle a pris position en avant et en arrière d'*Agreda*, observant les routes de *Saragosse* et de *Calatayud*.

La brigade de cavalerie du général Beaumont a poussé les avant-postes à *Inestrillas*, et des reconnaissances sur *Cervera*, qui ont rapporté que l'ennemi n'avait pas paru sur ce point. Dans cette direction, on a trouvé des chemins escarpés et couverts de rochers au point d'être obligé de conduire les chevaux par la bride. La brigade Beaumont a pris position à *Debanos*.

La petite ville de *Tarazona*, de 4 à 5.000 âmes, est située sur la rivière de *Brodo*<sup>1</sup>. La vallée qu'elle arrose est fertile, et produit l'olivier. On remarque partout des irrigations ménagées avec intelligence pour fertiliser le pays, et la ville de *Tarazona* est la première dont les habitants n'eussent pas pris la fuite.

27 nov. — La 1<sup>re</sup> division et le quartier général ont marché par *Borja* sur *Mallen*.

De *Tarazona* à *Borja* 4 lieues. De *Borja* à *Mallen*  $2 \frac{1}{2} = 6$  lieues  $\frac{1}{2}$ . On traverse la vallée qui aboutit à *Tudela* et dans laquelle se trouve la route directe de *Tarazona* à *Tudela*.

A une lieue de *Tarazona* on monte assez rapidement et sur la hauteur on ne trouve que des bruyères, le chemin est beau et facile pour les voitures. On descend après dans la vallée de la *Huecha*, dans laquelle est située la petite ville de *Borja*, et là on

---

1. Le *Queiles*.

retrouve les oliviers et les vignes ; le pays est très abondant en vin, la ville peut avoir 2.000 âmes.

Sur la gauche de *Borja*, on découvre une belle plaine bien cultivée et plusieurs bons villages.

De *Borja* à *Mallen* il y a deux routes ; celle par *Magallon* et *Ayon* est la plus longue, mais la meilleure pour les voitures, les deux se rejoignent dans la plaine que la route traverse en serpentant et au milieu de laquelle on trouve le gros village de *Frescano*. Toute cette plaine abonde en vignobles.

La 1<sup>re</sup> division a été logée à *Mallen*.

La 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> détachées.

La 4<sup>e</sup> est arrivée très tard à *Borja*.

28 nov. — La 1<sup>re</sup> division se rend à *Pedrola*, à une lieue en arrière d'*Alagon*, où est établi le quartier général du maréchal.

Cette ville est occupée également par les troupes et le quartier-général du maréchal Moncey.

La route de *Mallen* à *Alagon*, six lieues, est très facile, sur un sol dur et sans culture. Dans une grande étendue, elle a une pente douce depuis *Mallen* jusqu'au canal de l'*Ebre* qu'elle suit pendant deux lieues, et qu'on passe par un pont de pierre à une lieue d'*Alagon*. Dans l'espace qu'on parcourt en suivant ce canal, on rencontre trois ponts de pierre. A hauteur de *Mallen*, il y a à *Novillas* sur l'*Ebre* un bacq pouvant contenir 80 hommes, un autre avec deux barques à *Alcala*, et une barque à *Cabañas*, en outre deux gués, de bon fonds de gravier et deux pieds et demi d'eau, entre ces deux points, près *San Pedro*.

La nature du sol change en approchant d'*Alagon*, on descend dans la vallée de l'*Ebre*, qui là peut avoir une demi-lieue de largeur, et qui est d'une belle culture, surtout sur la rive droite, tandis que la rive gauche est bordée de montagnes escarpées et arides.

29 novembre. — Les divisions se rapprochent d'*Alagon*.

La cavalerie légère à *Pedrola* et *Cabañas*.

Le 1<sup>re</sup> division a sa 1<sup>re</sup> brigade à *Vardalhar*, *Geramon* et *Onda*.

La 2<sup>e</sup> brigade à *Plaitas*, *Grisen* et *Figueridas*, le quartier général de la division à *Geramon*, le tout à une lieue en arrière d'*Alagon*, sur la route de *Tudela*.

La 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> division détachées.

La 4<sup>e</sup> division à *Mallen*.

Le quartier général du maréchal à *Alagon*.

La 2<sup>e</sup> division (Maurice Matthieu) qui avait eu un engagement avec l'arrière-garde de Castaños et fait 300 prisonniers reçut ordre de ne pas suivre l'ennemi ; elle n'avait pas de munitions, son parc étant resté en arrière depuis *Langon* sur la *Garonne*.

30 novembre. -- Par suite des dispositions arrêtées entre les maréchaux Moncey et Ney, les deux corps doivent marcher pour faire de concert l'investissement de *Saragosse*.

En conséquence, le corps du maréchal Moncey doit attaquer le *Monte-Torrero*, et ce mouvement doit être soutenu par la 1<sup>re</sup> division qui va prendre position à *Las Casetas*, à deux lieues en avant d'*Alagon*, sur la route de *Saragosse*, et doit le lendemain, depuis là, faire tourner par une avant-garde les redoutes qui protègent les écluses.

La division du général Desolles (4<sup>e</sup>) passe l'Ebre par le bacq de *Gallur*, mais le bacq ne portant que 80 hommes, ce mouvement ne peut s'opérer que très lentement. La cavalerie passe un gué au-dessous de *Gallur*. L'Ebre peut avoir en cet endroit de 30 à 40 toises de largeur, et coule sur un fonds rocailleux, ce qui, avec les basses eaux, opposait à la navigation des obstacles qui motivèrent la construction du canal de *Tudela* à *Saragosse*.

Le village de *Gallur* est situé à l'extrémité d'un vaste plateau qui domine la rive gauche du fleuve.

La division du général Desolles, en passant sur la rive gauche, doit tomber par le défilé de *Castejon* sur *Zuera* et former l'investissement de *Saragosse* sur la rive gauche. La brigade de cavalerie du général Beaumont suit le mouvement de la division Desolles, à laquelle sont réunis trois bataillons polonais du corps du maréchal Moncey.



1<sup>re</sup> décembre. — Par ordre de l'Empereur, le 6<sup>e</sup> corps quitte les positions sous *Saragosse* et se met en marche sur *Madrid*, par *Calatayud*. En conséquence, le mouvement sur *Saragosse*, combiné avec le maréchal Moncey, ne peut avoir lieu.

La 1<sup>re</sup> division, qui s'était portée sur le couvent de la Trinité, et qui avait des postes très avancés, les rappelle et n'arrive que dans la nuit à *Epila*, village sur la rive droite du *Xalon*, à quatre lieues d'*Alagon*, mais au moins à six lieues des positions que la division occupait le matin.

La division de cavalerie du général Lefèvre Desnouettes, composée de la brigade de cavalerie légère du général Colbert, et de celle de dragons du général Digeon, suit le mouvement du 6<sup>e</sup> corps et passe sous le commandement du maréchal duc d'Elchingen. Cette cavalerie, qui était le matin sous le feu de la place à *Saragosse*, et qui doit faire son mouvement avec prudence, ne peut arriver le soir à *Epila*.

La division du général Desolles (4<sup>e</sup>) a sa première brigade à *Zuera* et son avant-garde à deux lieues de *Saragosse*, et sa 2<sup>e</sup> brigade avec le quartier général de la division à *Tauste*, où on trouve de grandes ressources en grains et en vin.

De *Tauste* à *Castejon*, il y a quatre lieues et très bonne route.

De *Castejon* à *Zuera* cinq fortes lieues, et chemin assez difficile, surtout à la descente du col, à une lieue et demie de *Castejon* et principalement au tournant des rampes.

Il y a deux chemins qui conduisent de *Castejon* à *Saragosse*. Le premier est avant de monter au col et n'est pas praticable pour l'artillerie, le second suit le sommet de la montagne à droite et est très bon pour les voitures.

De *Zuera* à *Saragosse* quatre lieues, grande route qui passe par *Villanueva*.

La nature du pays jusqu'à *Castejon* est rocailleuse et sans culture, elle ne change que dans la vallée du *Gallego*. La route traverse un bois assez touffu pendant une lieue, en descendant la montagne du côté de *Zuera*.

La 2<sup>e</sup> division, commandée par le général Maurice Matthieu, qui se trouvait détachée depuis quelque temps, doit suivre le mouvement du 6<sup>e</sup> corps et occupe *Calatayud*. Le quartier général se porte par *Epila* à *Ricla* sept lieues, d'*Alagon* à *Epila* quatre lieues. Il y a deux routes qui toutes deux suivent la belle vallée du *Xalon*. L'une sur la rive droite par *Plasencia*, l'autre sur la rive gauche par *Plaitas* et *Linpinguite* ; toutes deux sont praticables pour l'artillerie, on communique de l'une à l'autre par plusieurs ponts, dont celui d'*Epila* est en pierre.

Le *Xalon* coule du midi au nord et fertilise une vallée assez large, richement ensemencée, on y voit de magnifiques touffes d'oliviers, des arbres fruitiers et quelques prairies.

En suivant la route de la rive gauche, il faut faire un assez long détour pour aller à *Epila* et revenir prendre la route de *Ricla* ou de *La Almunia*. Celle-ci est la grande route. On prend un chemin à peine tracé et rocailleux à travers la montagne, pour se jeter à droite sur *Ricla*, qui est à une lieue ou deux de *La Almunia*. La route pour aller à cette dernière ville passe par *Calatorao*, où on traverse la vallée sur laquelle le *Xalon* se répand en flaque d'eau. Cette partie de la route doit être très mauvaise dans les temps de pluie. La rivière se passe au gué, le pont ayant été rompu. *Ricla* est un assez bon village et *La Almunia* un joli bourg. Les équipages ont dû passer par *La Almunia*.

2 décembre. — Le quartier général du maréchal et la 1<sup>re</sup> division à *Calatayud*. La 2<sup>e</sup> division part de *Calatayud* pour aller prendre position à *Sisamon* à six lieues en avant sur la route de *Madrid*. Elle est obligée d'attendre les munitions dont elle manque et ne peut aller plus loin ce jour là. La 4<sup>e</sup> division est réunie en entier à *Tausie* où elle commence à passer le fleuve. La division de cavalerie du général Lefevre à *Calatayud*.

En sortant de *La Almunia* on voit partout des oliviers, des terres fertiles, des arbres fruitiers, et des canaux d'irrigation, pendant à peu près une lieue, ensuite on entre dans des gorges et on monte pendant plus de deux heures et demie, par un assez mauvais chemin sur les montagnes pelées de la *Sierra de Molina*.

En sortant de *Ricla*, on remonte dans le lit du torrent l'*Arunda* pour rejoindre la route de *Madrid*. A une demi-lieue on trouve la *Venta de Morata*, auberge. A une lieue et demie *El Frasnó*, 200 maisons. *Calatayud* à trois lieues. Ville, 1.500 maisons, 7 à 8.000 âmes. Cette ville est située au pied des montagnes, on y retrouve la rivière du *Xalon* dans une jolie plaine. Le sol en est fertile, comme tout celui qu'il arrose de ses eaux bienfaisantes. Il produit beaucoup de grains, de fruits et de légumes. Les habitants avaient abandonné la ville.

3 décembre. — Séjour pour le quartier général du maréchal, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> division et la division de cavalerie. La 4<sup>e</sup> division porte sa 1<sup>re</sup> brigade à *Lampiasque* et la 2<sup>e</sup> à *Epila*.

4 décembre. — La 1<sup>re</sup> division se porte à *Sisamon* et bivouaque en arrière de ce village, où s'établit le quartier général du maréchal avec la division de cavalerie.

La 2<sup>e</sup> division se rend à *Iruecha*, pour y attendre les munitions que la 1<sup>re</sup> division doit lui laisser.

La 4<sup>e</sup> division porte sa 1<sup>re</sup> brigade à *El Frasnó* et la 2<sup>e</sup> à *Calatayud*.

De *Calatayud* on remonte encore la vallée du *Xalon*, qui se rétrécit considérablement. La route est tracée sur le flanc de la montagne et quoique étroite, est assez facile. On rencontre: *Terrer*, une lieue; *Ateca*, une lieue; *Bubierca*, une lieue; *Alhama*, une lieue. A ce dernier village on laisse à droite la route de *Medina Celi*, qui suit la vallée, et le corps d'armée a pris le chemin à gauche, qui, quoique dans les montagnes, est le meilleur. Les pentes sont rapides et la route mal tracée à travers des monticules couverts de chênes verts, et formés d'une terre glaiseuse que les pluies doivent aisément délayer. D'*Alhama* à *Sisamon* il y a trois lieues.

*Sisamon* est un petit village, situé sur une hauteur rocailleuse et privée d'eau. On ne trouve à portée de ce village qu'une seule fontaine, laquelle ne peut fournir à l'abreuvement de la cavalerie. Le pays ne produit que des grains et point de vin.

5 décembre. — Le quartier général du maréchal à *Alcolea*. La division de cavalerie se poste à *Sauca* et *Estriama*, à deux lieues d'*Alcolea*. La 1<sup>re</sup> division à une lieue en arrière d'*Alcolea*. La 2<sup>e</sup> division à *Iruecha* et villages voisins, la 4<sup>e</sup> se réunit à *Calatayud*.

Sur la route de *Sisamon* à *Alcolea*, on trouve d'abord le village de *Iruecha* (deux lieues) qui a offert des ressources en grain, mais qui manque de vin. De là on passe au pied de deux autres villages qui ont donné beaucoup de fourages. Le second offre un de ces abreuvoirs qu'on sçait artistement ménager dans un pays où l'eau est aussi rare; en général le sol est aride et ne produit que quelques plantes aromatiques, même dans les plaines.

A *Alcolea* les habitants se présentent au devant de l'armée et lui offrent les secours qu'ils possèdent, beaucoup de très beau pain confectionné, d'avoine, de foin et un peu de vin. L'eau est toujours rare, surtout dans les villages, qui sont presque tous bâtis sur des hauteurs, et il faut souvent l'aller chercher à une demi-lieue des habitations.

6 décembre. — Le quartier général en chef à *Grajanegos*.

La division de cavalerie bivouaque à *Urquique*, village à une lieue en avant de *Grajanegos*, et situé près d'un ravin profond où on trouve de l'eau.

La 1<sup>re</sup> division à sa 1<sup>re</sup> brigade à *Almadron* et *Mirabueno*, la seconde à *Algora*.

La 2<sup>e</sup> division vient de *Torremocha* et *Sauca*.

La 4<sup>e</sup> division à *Sisamon*.

D'*Alcolea* à *Sauca*, une lieue: 20 ou 25 maisons — de là à *Torremocha*, une lieue et demie: 50 à 60 maisons — de là à *Algora*, une demi-lieue: 90 à 100 maisons — de là à *Grajanegos*, quatre lieues: 50 à 60 maisons. Tous ces villages offrent de grandes ressources pour les subsistances, principalement en grains.

Deux lieues avant d'arriver à *Grajanegos* commence la chaussée qui conduit jusqu'à *Madrid*. Elle est comme le petit nombre de celles qui existent en Espagne, parfaitement tracée et construite à grands frais. Le sol dans cette partie se trouvant des plus désa-

avantageux, les pluies doivent rendre très mauvais les chemins qui conduisent à la chaussée (*camino real*)

Une demi-lieue avant d'arriver à *Grajanegos*, on trouve sur la route une venta, qui est située à la naissance d'une large crevasse, pratiquée dans une plaine étendue et aride. Cette crevasse a plusieurs ramifications et forme un vallon très profond, dans lequel on trouve des villages et quantité d'habitations sur un terrain bien cultivé, et fertilisé par un cours d'eau qui y attire la population. Près de la venta, on voit d'abord dans le fonds le village de *Ledanca* : le vallon se prolonge en s'élargissant et se retrouve au bas du village de *Grajanegos*, qui est situé sur des rochers fort élevés au dessus de ce vallon, mais au niveau de la plaine sur laquelle passe la route et à une portée de fusil à droite de la chaussée. Il faut aller puiser l'eau à  $3/4$  de lieue dans le vallon. On a trouvé à *Grajanegos* du grain et des fourages.

7 décembre. — Le quartier général en chef à *Guadalaxara*.

La division de cavalerie à *Marchamalo* et *Cavanillas*.

La 1<sup>re</sup> division avec une brigade à *Torrija* et la seconde à *Trijeque*.

La 2<sup>e</sup> division à *Taracena* et environs.

La 4<sup>e</sup> division à *Alcolea*.

De *Grajanegos* à *Trijeque*, 2 lieues : 45 à 50 maisons — de là à *Torrija*, 1 lieue : 90 à 100 maisons — de là à *Taracena*, 2 lieues : 40 à 50 maisons — de là à *Guadalaxara*, 1 lieue.

La route est très belle, sur une plaine élevée et sèche, qui n'a d'autres cultures que quelques vignes jusqu'à *Torrija*. Ce village est encore situé sur une hauteur et conserve quelques vestiges de la guerre contre les Maures, tels qu'une enceinte crénelée et une tour à machicoulis. Au pied de ce bourg et du mur circulaire qui soutient la chaussée sont pratiqués plusieurs bassins d'abreuvoir qui recueillent les eaux.

Le bourg de *Torrija* eût offert de grandes ressources si elles n'eussent été détruites, comme partout par le pillage, et cela quoique les habitants n'eussent pas fui. De là à une  $1/2$  lieue la route est bordée d'arbres et d'un peu d'eau.

En approchant de *Guadalaxara* la campagne présente une culture soignée et annonçant l'industrie.

Cette ville, assez grande, possède deux édifices remarquables, le château du duc de l'Infantado et la manufacture royale de draps, la plus considérable de l'Espagne. Elle faisait travailler 6.000 ouvriers. Les draps confectionnés avaient été enlevés par les Espagnols et les premiers corps français qui y étaient entrés, cependant on put encore en faire une distribution aux divers corps, mais les matières premières existaient en grande quantité et les mécaniques avaient été conservées.

8 décembre. — Le quartier général en chef à *Guadalaxara*.

La division de cavalerie cantonnée à *Santos Dios, Polo, Corpa, Villa del Campo* et *Sant'Orcas*.

La 1<sup>re</sup> division réunie à *Guadalaxara*.

La 2<sup>e</sup> division avait également sa première brigade à *Guadalaxara* et la seconde à *Taracena*.

La 4<sup>e</sup> division avait sa première brigade à *Ledanca* et *Argecilla*, la deuxième à *Almadron* et *Mirabueno*.

9 décembre. — Le quartier-général en chef à *Guadalaxara*.

Les deux brigades de cavalerie des généraux Beaumont et Digeon marchent sur *Alcala* et *Madrid*.

La brigade de cavalerie légère du général Colbert se concentre et s'établit à *Corpa*.

La 1<sup>re</sup> division avec la première brigade à *Meco* et la deuxième à *Villanueva* et *Azuqueca*.

La 2<sup>e</sup> division réunie à *Guadalaxara*.

La 4<sup>e</sup> division avec la première brigade également à *Guadalaxara*, la seconde à *Taracena* et *Griopel*.

10 décembre. — Le quartier général à *Guadalaxara*.

La brigade de cavalerie légère à *Corpa*.

La première division cantonnée.

La 1<sup>re</sup> brigade à *Torre, Mejorada, los Santos* et *Villavilla*.

La 2<sup>e</sup> à *Daganzo* et *Alcala de Henares*.

Les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> divisions réunies à *Guadalaxara*.

11 décembre. — Même position.

12 décembre. — Une brigade de la 4<sup>e</sup> division en avant de *Guadalaxara*, le reste du corps d'armée dans la même position.

13 décembre. — Même position.

14 décembre. — Le quartier-général en chef à *Alcala de Henares*.

La brigade de cavalerie légère à *Canillejas*.

La 1<sup>re</sup> division établit sa 1<sup>re</sup> brigade à *Rejar* et *San Fernando*, la seconde à *Torrejon*.

La 2<sup>e</sup> division à *Alcala*.

La 4<sup>e</sup> reste à *Guadalaxara*.

La ville d'*Alcala de Henares* est assez bien conservée, cependant le palais de l'archevêque de Tolède, qui est immense, a été pillé, ainsi que quelques couvents dont les moines s'étaient enfuis.

De *Guadalaxara* à *Alcala* il y a 4 lieues et pas un village situé sur la route.

15 décembre. — Le quartier général en chef à *Madrid*.

La cavalerie légère, la 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> division à *Madrid*.

La 4<sup>e</sup> division a sa 1<sup>re</sup> brigade à *Alcala* et conserve la seconde à *Guadalaxara*.

Il y a d'*Alcala* à *Torrejon* 2 lieues, de là à *Canillejas* 1 lieue  $\frac{1}{2}$ , de là à *Madrid* 1 lieue  $\frac{1}{4}$  — (de *Guadalaxara* à *Madrid* 7 lieues  $\frac{3}{4}$ ). La route est superbe, la campagne bien cultivée. Les environs de *Canillejas* sont ombragés et offrent quelques maisons de campagne. Du reste une surface immense sans arbres, ni buissons.

16, 17, 18 décembre. — Même position.

Je profitai de ce loisir pour parcourir un peu cette capitale de l'Espagne, soumise depuis si peu de jours. Le roi Joseph y était rentré et occupait le palais. L'Empereur était à son quartier-général à *Chamartin*, et ne vint, je crois, à *Madrid* qu'une fois dans le plus strict incognito. La physionomie des habitants était triste et sombre, leur fierté nationale était profondément

blessée, et il était facile à prévoir qu'il serait bien difficile, sinon impossible de les ramener à supporter le gouvernement du roi Joseph.

19 décembre. — L'Empereur passa la revue du 6<sup>e</sup> corps dans la plaine à gauche du chemin de *Madrid* à *Chamartin*, où était établi, dans le petit château du duc de l'Infantado, le quartier général impérial. Il y eut peu de faveurs accordées, l'Empereur était préoccupé et venait de recevoir des nouvelles de l'armée anglaise, qui préparait son mouvement rétrograde sur la *Galice* et qu'il craignait de lui voir échapper.

Dans la soirée, le maréchal reçut l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain avec son corps d'armée, moins la 4<sup>e</sup> division, qui depuis, n'en fait plus partie. Conformément à l'ordre du 19, la marche du 6<sup>e</sup> corps fut réglée ainsi qu'il suit pour le 20.

20 décembre. — La brigade de cavalerie légère, commandée par le général Colbert, six compagnies de voltigeurs fournies par la 1<sup>re</sup> division et 2 pièces de 4 forment l'avant-garde et se portèrent sur *Guadarrama*.

La 1<sup>re</sup> division se dirigea sur le même point.

La 2<sup>e</sup> suivit le mouvement.

Un bataillon du 59<sup>e</sup> ferma la marche et escorta le parc.

Le corps d'armée sortit de Madrid par la porte de Ségovie et suivit la route d'*El Pardo* jusqu'à  $\frac{3}{4}$  de lieue environ. A cette distance on prend sur la gauche pour traverser le *Mançanares* sur un pont de pierre. Cette petite rivière est partout guéable. Au peu d'eau qui y coulait il était facile de juger qu'elle doit être presque à sec en été.

De Madrid à *Guadarrama*, il y a 7 fortes lieues : de Madrid à *Aravaca*, 1 lieue ; de là à *Las Rozas*, 1 lieue  $\frac{1}{2}$  — de là à la *Venta de Moros*, 1 lieue  $\frac{1}{2}$  — de là à *Galapagar*, 1 lieue — de là à *Guadarrama* 2 lieues. La route est large, belle, solide et ferrée ; le pays nud et légèrement inégal.

Après *Aravaca* on aperçoit le parc d'*El Pardo* à droite, des chênes verts assez médiocres sont le seul bois dont il paraît rempli.



Non loin de *Las Rozas*, la route se partage. Celle qu'on laisse à gauche conduit à l'*Escorial* et celle de droite va sur *Ségovie*.

Après *Venta de los Moros*, que l'on laisse à gauche, le terrain s'accidente plus sensiblement. A *Galapagar*, on est sur l'un des appendices de la grande chaîne qui sépare le bassin du *Duero* de celui du *Tage*. Les eaux coulent, à droite, vers le ruisseau de *Guadarrama* et à gauche dans l'*Aulencia*, qui prend sa source aux environs de l'*Escorial*. A *Galapagar*, la route se fourche encore. L'embranchement de droite poursuit directement sur *Ségovie* éloigné de 7 lieues, celui de gauche conduit à l'*Escorial*. A mesure que le corps d'armée approchait des montagnes, la température devenait plus froide. Un vent violent et glacial, accompagné de bourrasques de givre, rendit la marche extrêmement pénible. La journée avait été forte, les troupes étant parties tard de *Madrid* et obligées de marcher la nuit, éprouvèrent de grandes fatigues et ne purent arriver toutes sur les points désignés.

La brigade Colbert, les voltigeurs d'avant-garde et le quartier-général du maréchal atteignirent *Guadarrama*.

La 1<sup>re</sup> brigade de la division Marchand ne put arriver qu'à *Zear el querido*.

La 2<sup>e</sup> brigade, n'ayant pu joindre sa division, resta à *Galapagar* avec la division Maurice Matthieu.

Le parc d'Artillerie ne put aller au delà de la *Venta de los Moros*.

Le corps d'armée reçut ordre de se tenir prêt à partir à la pointe du jour.

21 décembre — On reçut l'ordre de se diriger sur *Villacastin*. Le froid était très vif, le vent impétueux et une neige épaisse augmentait les difficultés de la route. De *Guadarrama* à *Villacastin*, il y a 7 lieues. De *Guadarrama* à *Venta de Juan Calvo*, 1 lieue — de là à *Venta San Rafael* 1 lieue 1/2 — de là à *Venta Coloco*, 2 lieues. — De là à *Las Nuevas de San Antonio*, 1 lieue — de là à *Villacastin*, 1 lieue 1/2.

*Guadarrama* est un bon village; il offre des ressources en blé et en orge; on y trouva du vin et du foin, ce dernier, dont on fait peu d'usage en Espagne parce qu'il est rare, se trouva assez abondant dans les vallées des monts que le corps d'armée devait traverser.

Peu après *Guadarrama*, la chaussée ayant atteint la base des montagnes apellées *las Sierras Carpetanas* commence à s'élever sur ses flancs. Elle est parfaitement belle et bien entendue.

Les *Sierras Carpetanas* peuvent avoir dans le point où la route les coupe 250 toises au-dessus du niveau de *Madrid*. En remontant au Nord-Est, elles se relient à ces pitons dépouillés qu'on trouve au Sud de *Buytrago* et aux montagnes apellées la *Somosierra*. On remarque dans l'étendue de cette chaîne qu'elle court à peu près de l'Est à l'Ouest et que toutes les parties méridionales en sont presque inaccessibles et très arides. Le peu de routes qui la traversent sont belles et bonnes; elles offrent les seules communications par lesquelles on peut franchir la chaîne avec l'artillerie.

D'énormes rochers d'un granit gris, arrondis et roulés, remplissent non seulement les pentes mais la base des monts. On remarque peu de végétation dans les interstices, et les seuls arbres rabougris qui y croissent sont des petits chênes verts; aussi la disette de bois est-elle sensible dans tous les environs et les habitants brûlent de simples broussailles. Les pentes septentrionales paraissent bien plus adoucies et l'on y remarque des vallées prolongées. Du pont culminant de la route que suivit le 6<sup>e</sup> corps, il fut facile de remarquer qu'on descend bien moins qu'on n'a monté, et que le plateau de *Madrid* est bien plus bas que celui de *Vieille-Castille* vers lequel on va descendre.

La route avait été coupée en deux endroits, et on avait fait sur le revers de la montagne de mauvais abattis, non loin de la *Venta de Juan Calvo*, auberge située aux 2/3 de la montée. Ici le vent qui soufflait depuis le 19 avait tellement augmenté qu'il devint insupportable, glacial et chargé d'une neige épaisse. Il suspendait d'instant en instant la marche des plus déterminés et

quelques malheureux soldats, excédés de fatigue, et forcés par la lassitude de s'arrêter un instant, périrent de froid.

En descendant, on suit jusqu'à la *Venta de San Rafael* une vallée dont la pente gauche est couverte de pins assez serrés, de l'espèce si commune dans le nord. Ces pins forment un bois plus épais que tout ce qu'on rencontre généralement en Espagne, où les forêts sont si rares.

Peu après *Venta Coloco*, on laisse une route secondaire à gauche, elle conduit à *Espinar*, qu'on voit depuis la chaussée à  $\frac{3}{4}$  de lieue de distance. Ce village est composé de 150 maisons.

A *San Antonio* on laisse encore à gauche une route qui va à *Aldea vieja*, grand bourg distant d'une lieue.

Après *San Antonio* la route descend par un assez grand ravin, sur lequel est construit un pont de pierre à cinq arches et fort élevé.

Le quartier-général, la brigade Colbert, les voltigeurs et les deux pièces d'avant-garde s'établirent à *Villacastin*.

La division Marchand demeura à *Las Nuevas de San Antonio* et à *Vegas de Matute*.

La division Maurice Mathieu s'établit à *Espinar*.

Le grand parc était resté en arrière.

*Villacastin* est une petite ville de 1.200 âmes, on y trouva les habitants dans toutes les maisons et de plus du bon pain, de la viande et d'excellent vin rouge.

22 décembre. — Le corps d'armée eut ordre de se diriger sur *Arevalo*. Le vent si incommode de la veille ayant cessé, il faisait moins froid, mais il tombait de la neige.

De *Villacastin* à *Arevalo* il y a 7 lieues, sçavoir : de *Villacastin* à *Labajos*, 2 lieues — de là à *San Chidrian*, 1 lieue  $\frac{1}{2}$  de là à *Adanero*, 1 lieue — de là à *Orbita*, 1 lieue — de là à *Espinosa*  $\frac{1}{2}$  lieue — de là à *Arevalo* 1 lieue.

Depuis *Villacastin* à *Arevalo* le pays s'aplatit plutôt sensiblement, et bientôt on ne distingue plus que plaines, autant que la vue peut s'étendre. Le peu de neige dont le pays était couvert

permettait de distinguer un sol qui, quoique léger et encore un peu sabloneux, était généralement assez bien cultivé en grains, mais sec et dépouillé dans toute son étendue.

*Labajos* et *San Chidrian* sont deux grands et bons villages de 250 maisons chacun. Près d'*Adanero*, qui n'en contient que 150, le corps d'armée laissa sur la droite la belle chaussée qu'il avait suivie jusque là et qui est celle de *Ségovie*. Le chemin qu'il prit traverse *Adanero*, descend peu après dans un large vallon et remonte bientôt dans le plat pays. On distingue au loin et sur la gauche un bois considérable de ces pins d'Italie dont on mange l'amande et qui ne donnent pas de résine. Le prolongement septentrional de ce bois se rapproche d'*Orbita*. L'on distinguait les habitants des villages voisins de la route s'y réfugiant avec leurs troupeaux et leurs effets les plus précieux chargés sur des mulets.

Après la descente d'*Adanero*, on commence à distinguer les clochers d'*Arevalo*, tant ce sol est uni; aussi la pierre est-elle rare dans ce canton et les villages assez nombreux qu'on y découvre sont-ils tous bâtis en brique, ou simplement en terre durcie, mêlée avec de la paille.

Cette extrême égalité du terrain dérobe différents vallons qui le coupent et que les eaux ont creusé. Entre *Espinosa* et *Arevalo*, on en traverse un assez considérable, c'est le lit de l'*Adaja* et cette rivière se jette dans le *Duero*, vis-à-vis le rio *Pisuerga* qui passe à *Valladolid*.

La route qui depuis *Adanero* n'est qu'un chemin passable à travers champ, est bonne et pavée, tant à la montée qu'à la descente du vallon de l'*Adaja*. Elle passe sur un beau pont de pierres à cinq arches fort élevé, et dont la construction prouve que quoiqu'il y eût peu d'eau dans la rivière pour le moment, il y en a souvent beaucoup.

On laisse en descendant l'*Adaja* une route à droite dont l'embranchement sur la tête de pont est pavé. Cette route rejoint la chaussée que le corps d'armée avait quittée depuis

*Adanero*, elle débouche sur *Ségovie* à gauche et sur *Peñafiel* et *Pesquera* à droite.

*Arevalo* est une ville d'environ 4.000 âmes ; les maisons sont généralement assez propres, mais les rues sont étroites ; elle a offert des ressources en pain, viande et fourages. Le vin était blanc et mauvais ; il ne croît pas dans le canton, et on ne trouve plus ni oliviers, ni vignes depuis *Madrid*.

Il fait froid sur tout le plateau central du royaume de *Leon* que coupe le *Duero* ; son élévation au-dessus du niveau de la mer doit être d'à peu près 300 toises, du moins la nature de la végétation l'indique.

Une chaussée ancienne en briques et un vieux château carré qui tombent en ruines perpétuent dans *Arevalo* le souvenir des Maures, ce château est situé au confluent d'une petite rivière que le corps d'armée avait traversée et de l'*Arevalillo*, autre torrent qui vient s'y jeter, précisément au pied de la ruine.

Le quartier-général s'établit à *Arevalo*, ainsi que l'avant-garde du général Colbert, qui eut ordre de faire occuper par un escadron *San Vicente* sur la route de *Medina del Campo*, et d'y prendre des renseignements sur la position de l'ennemi, soit qu'il se trouvât sur *Salamanque*, soit qu'il se fût porté sur *Valladolid*.

La division Marchand cantonna à *Espinosa* et à *Gutieramuñon*.

La division Maurice Mathieu à *Adanero* et *San Chidrian*.

Le parc d'artillerie à *Labajos*.

Le corps d'armée reçut l'ordre de se tenir prêt à partir le lendemain à la pointe du jour pour se diriger sur *Medina del Campo*.

23 décembre. — Le quartier-général demeura à *Arevalo*. Le maréchal reçut l'avis que la division Lapisse passait momentanément sous ses ordres. Il établit ses troupes de manière à pouvoir se diriger également sur *Tordesillas* et sur *Salamanque*.

La brigade Colbert qui devait d'abord demeurer à *Medina-del-Campo* eut ordre de dépasser cette ville pour occuper *Rueda* et *La Seca*, route de *Tordesillas*. Elle dut aussi pousser des reconnaissances sur la route de *Salamanque*.

La division Marchand se porta d'*Espinosa* à *Medina del Campo*.

La division Maurice Matthieu demeura en avant d'*Arevalo* et sa première brigade vint cantonner dans les villages à deux lieues sur la route de *Salamanque*.

Le parc d'artillerie était en arrière.

L'Empereur arriva à *Arevalo* et le corps d'armée reçut ordre de se tenir prêt à se diriger le lendemain en totalité sur *Medina-del-Campo*.

24 décembre. — Le quartier-général partit d'*Arevalo* à la pointe du jour pour *Medina-del-Campo*. D'*Arevalo* à *Medina-del-Campo* il y a 5 lieues — d'*Arevalo* à *Ataquines*, 2 lieues — de là à *San Vicente*, 1 lieue — de là à *Medina*, 2 lieues.

On passe l'*Arevalillo* pour sortir de la ville ; la route est bonne ; elle passe sur un pont élevé et bien construit, on laisse une petite chapelle à droite et l'on suit une large route de champs, quelquefois assez belle, mais qui en certains endroits doit être très mauvaise, lorsqu'il a plu.

Le pays est toujours parfaitement uni, aussi loin que la vue peut s'étendre, surtout vers la gauche ; on distingue ça et là, et surtout près des chemins, divers villages plus ou moins considérables. Le sol est léger et sablonneux, le bled et l'orge en sont la seule culture jusqu'à *Ataquines*.

Un bois de pins francs touche la route à gauche, à  $\frac{3}{4}$  de lieues d'*Arevalo*. Une forêt composée des mêmes arbres, et fort étendue du Nord au Sud paraît à environ une lieue sur la droite.

*Ataquines* est un fort village de plus de 200 maisons. Aussitôt après le terrain présente de légers mouvements. Des mamelons détachés et peu saillants se remarquent à gauche près du chemin. Bientôt après le sol se couvre de vignes et on ne trouve plus que cette culture jusqu'au *Duero*, toutes les fois que le terrain s'y prête.

Vers la droite et en avant on commence à distinguer au loin de plus fortes ondulations de terrain. Après *San Vicente*, le sol est bas et même marécageux jusqu'à *Medina-del-Campo*. En

approchant d'un bois de pins dans lequel on aperçoit une chapelle, on a été obligé de construire en trois endroits des bouts de chaussée et des ponts pour l'écoulement des eaux.

*Medina del Campo*, vilaine ville peuplée de 2.000 âmes, est située sur la petite rivière de *Zapardiel*. On y voit sur une hauteur un vieux château qui tombe en ruines, sur la gauche de la route, en arrivant d'*Arevalo* est un vaste édifice, qui n'est pas fini, et paraît avoir été une caserne de cavalerie.

Excepté le bois de pins cité plus haut, on n'aperçoit pas un arbre dans la vaste plaine sur laquelle les regards peuvent s'étendre. Il est remarquable que les Espagnols paraissent à peine sentir la privation des combustibles, quoiqu'ils soient naturellement frileux et qu'ils ne quittent jamais leur manteau. Les maisons sont généralement dépourvues de cheminées, et l'on bâtit dans tout le royaume de *Leon* comme si le pays était entre les tropiques.

D'après l'ordre de marche donné pour le jour, le général Colbert avec la cavalerie légère, ainsi que la division Marchand devaient demeurer dans leurs positions, tant à *Medina del Campo* qu'en avant de cette ville, mais de nouvelles dispositions furent prises dans la journée.

Le quartier-général, avec 2.000 hommes et la brigade Colbert, se porta de suite à *Tordesillas*. Ce dernier dut prendre position en avant de cette ville et pousser ses reconnaissances sur la route de *Medina del Rio Seco*, ainsi que sur celle de *Toro*.

La division Marchand s'établit à *Rueda*.

La division Maurice Matthieu à *Medina del Campo*.

La division Lapisse, qui avait couché à *Adanero* et *San Chidrian*, dut se rendre à *Ataquines* et *San Vicente*.

De *Medina del Campo* à *Tordesillas*, il y a 4 lieues, sçavoir : de *Medina del Campo* à *Rueda*, 2 lieues — de là à *Tordesillas*, 2 lieues.

Après qu'on a passé le *Zapardiel* dans *Medina* même, le sol devient inégal ; il n'est plus composé que de vallées à pentes

adoucies excavées dans la plaine, de sorte que la cime des monticules présente souvent des plateaux fort étendus.

La vigne n'y donne que du vin blanc. Cette disposition particulière du sol rappelle celle des environs du *Neckar* et de certaines parties de la *Franconie*. En approchant du *Duero*, *Tordesillas* se présente bientôt sous un aspect très pittoresque. Cette petite ville située sur la rive droite du fleuve et sur la hauteur qui le borde est disposée en amphithéâtre.

Le *Duero* est ici de la largeur de la Seine à Paris, il était alors gelé sur ses bords, la rive gauche est très basse, la droite est élevée de 60 à 80 pieds au-dessus du niveau de ses eaux.

Le pont construit sur le fleuve est solide mais un peu étroit ; une porte ancienne est construite à l'entrée de ce pont, et pourrait donner le temps à une troupe poursuivie de le rompre, même en présence des assaillants, surtout si la ville était munie de quelques pièces d'artillerie. Toutes ces circonstances font de *Tordesillas* une assez bonne position défensive.

25 décembre. — *Tordesillas* était un point important pour les communications qu'il offre sur *Valladolid*, par *Simancas*, sur *Lam* par *Medina del Rio Seco* et sur *Zamora* par *Toro*.

Le quartier-général y demeura. Le général Colbert eut ordre de s'établir avec ses voltigeurs à *Torrelobaton*, en portant le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval sur *Castromonte* et *Valverde*, route de *Rio Seco* et le 3<sup>e</sup> d'hussards à *la Mota* et *Adulia* sur celle de *Toro*, de manière à pouvoir prendre indifféremment la direction qui serait ordonnée.

Le quartier-général de la division Marchand demeura également à *Tordesillas*. Les troupes furent réparties à *Pedrosa*, *Villator*, *Torrecilla de la Abadesa*, *Vetilla*, *Bercera*, *Villavieja*, *Matilla del Caño*, *Belleza*, *Villalan*, *Robladillo*, *Simancas*, *Villamurciel* et *San Miguel*.

La deuxième division se réunit en totalité à *Tordesillas*.

La division Lapisse cantonna à *Villanueva de Duero*, *la Seca*, *Pollos* sur la rive gauche du fleuve.



Le parc d'artillerie s'établit à *Rueda*.

La cavalerie légère poussa une reconnaissance sur *Mayorga*.

L'Empereur arriva dans la soirée à *Tordesillas*.

26 décembre. — Le matin la première brigade de la division Maurice Matthieu prit des cantonnements en avant de la ville et la deuxième en prit vers *la Mota*, direction de *Toro*.

Le corps d'armée ne reçut que tard l'ordre de se diriger sur *Medina del Rio Seco*.

De *Tordesillas* à *Medina del Rio Seco* il y a 7 lieues et demie — de *Tordesillas* à *Torrelobaton*, 3 lieues — de là à *San Pelayo*, 3/4 de lieue — de là à *Castromonte*, 2 lieues — de là à *Valverde*, une lieue — de là à *Medina del Rio Seco*, 3/4 de lieue.

Tous les chemins que devait tenir le corps d'armée pour aboutir à *Medina del Rio Seco* sont des traverses médiocres, que le dégel rendait encore plus mauvaises. L'escarpement du *Duero* est couronné par une plaine assez unie, mais qui bientôt s'élève ; on atteint des monticules, au sommet desquels se trouvent des plaines encore plus étendues. Quelques vallées y ont été creusées par les eaux : telle est celle où est située *Torrelobaton*. Ce bourg n'a rien de remarquable que la conservation d'un château maure flanqué de quatre tours.

Le sol de la vallée est gras, même marécageux ; on y voit quelques prairies. Le terrain des plateaux est plus pierreux, quelques vignes y croissent et le bled est la grande culture dans les lieux les moins arides. Après *San Pelayo*, on s'élève sur une de ces plaines ; l'œil ne peut distinguer ses limites ; elle se lie au *Paramo de Castrodeja*, vaste sommet de même nature. On longe et on traverse ensuite un fort taillis, dont deux espèces de chênes en bouquet composent la principale verdure ; cette partie du plateau doit être généralement plus froide que le reste du pays, la neige, fondue partout ailleurs, ne l'était pas encore ici.

Après *Castromonte*, on descend par une pente assez brusque dans le lit du petit torrent nommé *Arroyo de Badajos*, et l'on remonte ensuite sur un plateau rocailleux pour gagner *Valverde*,

d'où l'on n'a plus pour aller à *Medina* qu'un sol bas, gras et fertile. Le chemin n'est guères meilleur aux approches de la ville qu'il ne l'est depuis le départ de *Tordesillas*.

Le quartier-général s'établit à *Medina del Rio seco*. L'avant-garde du général Colbert s'y réunit et le 3<sup>e</sup> d'hussards, détaché à *La Mota*, vint la compléter; le 15<sup>e</sup> de chasseurs ayant poussé trop lestement sa reconnaissance sur *Mayorga* avait été vivement ramené.

La première division avança par *Torrelobaton*, *Adelaja* et *San Pelayo*.

La première brigade de la 2<sup>e</sup> división se trouva en tête à *Castromonte* et *Valverde*.

La deuxième brigade, cantonnée la veille vers *La Mota* était restée en arrière et je me souviens qu'envoyé par le maréchal Ney à la recherche de cette division, je trouvai le général Maurice Matthieu presque seul avec son État-Major, qui m'assura avoir besoin d'au moins 12 heures pour réunir ses troupes. Le tems nébuleux et pluvieux achevait de gâter les routes et retardait la marche des troupes. Le sol gras et délayé n'offrait plus qu'une fange épaisse, dont à peine on pouvait arracher les pieds. L'Empereur donnant partout l'exemple de la patience, arriva à *Medina* couvert de boue et mouillé jusqu'à la peau.

*Medina del Rio Seco* est une vilaine ville d'environ 4.000 âmes, située sur le rio *Seguillo* qui tombe dans le *Duero* près de *Zamora*. Elle est guéable partout.

De *Medina del Rio Seco*, la route de *Leon* passe, selon les renseignements pris sur les lieux, par *Berupe*, 1 lieue, 70 maisons — *Ceinos de Campos*, 2 lieues, 100 maisons — *Vecilla*, 1 lieue 1/2, 170 maisons — *Mayorga*, 1 lieue 1/2, 300 maisons — *Alvilla*, 2 lieues, 100 maisons — *Matallana*, 2 lieues, 100 maisons — *Mansilla*, 3 lieues, 250 maisons — *Leon*, 3 lieues, 3.000 maisons. — En tout, 16 lieues.

Quelques trainards anglais trouvés dans les villages éclairés en avant de la route dirent que 11.000 hommes de leur armée avaient passé à *Mayorga*, venant de *Benavente* par *Villafer*.

Le quartier-général partit vers 1 heure de l'après-midi pour se rendre à *Aguilar* distant de 5 lieues.

L'avant-garde du général Colbert s'établit à *Villa Vicente* et à *Villagra* s'éclairant sur *Mayorga* et *Valderas*.

La première division poussa jusqu'à *Ceinos del Campo*, la seconde à *Barcia de Lama*.

28 décembre. — L'Empereur arriva par un temps affreux à *Aguilar* et ordonna de diriger le corps d'armée sur *Valderas*. D'*Aguilar* à *Valderas*, il y a 4 lieues, savoir : d'*Aguilar* à *Villalon*, 1 lieue — de là à *Valonguillo*, 1 lieue — de là à *Valderas*, 2 lieues.

*Aguilar*, décoré du nom de ville, serait un pauvre village en France et en Allemagne ; il renferme 200 maisons. Quelques moulins à vent qu'on distingue dans les environs, annoncent un pays à grains, les maisons étaient remplies de bled, mais le vin devenait rare.

*Villalon* peut contenir 160 maisons. Entre ce village et *Valonguillo*, on traverse le *Valderaduey*, ruisseau marécageux qui tombe dans le rio *Sequillo*. Son lit est très large et orné de prairies, il était presque couvert d'eau et de nombreux troupeaux de bêtes à laine paissaient sur ses bords.

*Valonguillo* contient 100 maisons et un couvent. On trouva quelques ressources en vin et orge, le temps était affreux.

Le maréchal s'établit à *Valderas* avec la 1<sup>re</sup> division.

La brigade Colbert se porta sur la route de *Villafer* et s'établit à *Campuzas*.

La seconde poussa jusqu'à *Villafer* avec le quartier-général.

En arrivant à *Villafer*, on trouve sur la route, à 1/4 de lieue du bourg, une grande quantité de caves en plein champ ; ce sont des trous profonds, dans lesquels on s'introduit par une pente brusque et par une petite porte élevée en taupinière ; ces caves rapprochées ressemblent en grand à des clapiers de lapins, ou à certaines aldées de peuplades sauvages de l'Afrique et de la mer du Sud. Ici les vignes abondent, mais le vin est mauvais. *Villafer*

peut renfermer 120 maisons. Ce lieu est situé sur la rive gauche de la rivière l'*Esla*, dont les eaux grossies par les fontes des neiges des montagnes des *Asturies* et par des pluies continuelles devaient arrêter l'armée. Un bacq, qu'on croyait trouver sur ce point avait été percé, rempli de pierres et coulé sur l'autre rive par l'ennemi, dont un escadron avait la veille longé l'*Esla* pour détruire tous les moyens de communication.

Les soldats français réduits à ne pouvoir les attaquer, virent avec dépit les vedettes anglaises postées à demi portée de canon.

Des renseignements pris à *Villafer* indiquent une bonne route pour Leon sur la rive gauche, en passant par *Castrillino*, *Villa Ornata*, *Castrofuerte*, *Valencia de D. Juan* et *Villa Noana*, où est un bon pont et une route directe pour *Astorga*.

29 décembre. — La position de *Villafer* est une des plus belles et des plus avantageuses qu'on puisse désirer, soit pour établir un pont malgré l'ennemi, soit pour passer la rivière, au gué, soit enfin pour protéger la formation des troupes lorsqu'elles auront passé la rivière de manière ou d'autre.

La rive gauche, sur laquelle se trouvait l'armée française, est coupée à pic le long de l'eau. L'escarpement est de sable durci et de couches de graviers roulés, déposées par les eaux pluviales; sa hauteur peut être de 50 pieds. Un plateau uni, situé à la base du clocher de *Villafer*, peut contenir 20 pièces d'artillerie dont le feu serait décisif.

La rivière est ici partagée par plusieurs isles, de sorte que son lit est moins profond, le bras le plus profond, et le plus près de *Villafer* avait alors 25 toises de large; la saleté des eaux empêchait d'en distinguer la profondeur. De l'autre côté est une belle et vaste plaine, qui à une lieue de distance environ, s'élève doucement en un plateau semblable à celui de la rive gauche. *Cumanes* et *Buriones*, deux villages sur la rive droite, pouvaient dans la soirée du 28, et lorsque la 2<sup>e</sup> division arriva à *Villafer*, contenir 4 à 500 hommes de cavalerie, à en juger par une grand'garde de 50 chevaux postée très militairement à l'entrée de

*Cumanes*. Le 29 au matin, la grand'garde paraissait avoir été relevée ; il n'y avait plus qu'un petit poste et les vedettes. Dès que les vedettes firent un mouvement rétrograde, quelques déserteurs anglais parurent sur le bord de l'*Esla*. Comme l'ennemi tenait toujours la plaine et qu'on voyait de nouveaux détachements se diriger sur *Benavente*, quelques soldats français essayèrent de construire des radeaux pour essayer d'aller secourir ces déserteurs. Le passage de l'*Esla* à *Villafer* pouvant être une opération importante, le colonel Jomini, chef de l'État-major général, avait donné ordre de préparer les matériaux d'un pont ; de nouveaux ordres du maréchal vinrent activer les travaux, une église et quelques maisons furent démolies. Cependant on n'avait encore pu réunir que des matériaux insuffisants et il fallait attendre l'arrivée des outils de la compagnie de sapeurs dont les voitures étaient arrêtées par les mauvais chemins.

Ce fut ce jour là qu'eut lieu l'échaffourée du général Lefèvre-Desnouettes. Ce général passa la rivière au gué, avec 600 chasseurs de la Garde Impériale et culbuta les vedettes, piquets et grands gardes des Anglais, mais attiré par Lord Paget, tout près de *Benavente* où celui-ci avait massé sa cavalerie, il fut vivement ramené vers la rivière, perdit 150 hommes et fut blessé et pris.

Vers une heure de l'après-midi, un chasseur à cheval du 25<sup>e</sup> régiment voulant sauver les déserteurs anglais, montés sur une espèce de radeau qui coula bas parce qu'il était trop chargé, trouva un gué excellent, qui n'avait que 2 pieds 1/2 d'eau dans l'endroit le plus profond. Une forte reconnaissance eût pu être poussée sur le champ à la faveur du gué découvert sur la route de *Benavente* et d'*Astorga*, mais la cavalerie légère qui eût seule pu la tenter en fut informée trop tard ; elle avait déjà reçu l'ordre de se diriger sur *Castro-Gonzalo* et elle était en marche.

Les divisions d'infanterie ne bougèrent pas de leurs cantonnements.

30 décembre. — Tout le corps d'armée dut se porter sur *Castro-Gonzalo*. Non loin de ce village avait existé un pont, mais il avait été détruit.

L'avant-garde, qui avait couché à *Castro-Gonzalo*, eut ordre de se rendre à *Villareja*.

La première division à *Barco*.

La deuxième en arrière, sur le plateau de *Castro-Gonzalo*, en attendant qu'on pût trouver un moyen de passer sur l'autre rive.

Entre les positions qu'occupaient les deux divisions d'infanterie et *Castro-Gonzalo* se trouvait encore la petite rivière de *Cea*; elle passe à *Mayorga* et se jette dans l'*Esla* entre *Sequillos* et *Castro-Gonzalo*. Une route directe et assez bonne conduit de *Villafer* à *Castro-Gonzalo* par *Rubiales* et *Sequillos*. Les eaux de la *Cea* étaient gonflées et on ne pensait pas pouvoir la passer à son gué ordinaire.

De *Villafer* jusqu'à une maison de chasse, distante d'une lieue et nommée *Belviso*, on suit la route dont il vient d'être question. Ici le terrain s'accidente et les inégalités conduisent sur un terrain uni. On prend une route de traverse sur la gauche et on passe un bois de  $\frac{3}{4}$  de lieue de longueur; ce bois est composé de chênes verts et d'aubépines; ces arbres, comme tous ceux d'Espagne, n'ont point atteint leur hauteur naturelle et sont tous étêtés; il n'y en a pas un qui ait 25 pieds d'élévation. Ils ombragent une pelouse rase, où de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis broutent dans toutes les saisons.

La route de traverse que suivit la seconde division se réunit non loin de la *Cea* au petit chemin qui vient de *Valderas*. Sur cette rivière était un moulin avec un mauvais pont de fascines pour les piétons; les chariots et les chevaux étaient obligés de prendre un gué un peu au-dessous, et qui était plus profond et plus rapide que celui qu'on avait négligé à *Villafer*. On doit remarquer que l'*Esla* et tous les torrents qui grossissent son cours forment un bassin particulier, dont tous les affluents se ressemblent. La *Cea*, l'*Orbigo*, la *Tera* qui en sont les principaux, présentent, ainsi que l'*Esla*, un cours rapide, peu profond, divisé en îles souvent très nombreuses, marécageux sur l'une des rives, longeant un escarpement du côté opposé. Au-dessus de cet escar-

pement peu élevé, et dont la coupure ne présente que des sables ou des cailloux roulés, est un plateau assez uni. Ces vallons sont tous d'une largeur considérable en comparaison des courants qui les ont creusé; ils sont séparés par des plateaux souvent couverts d'arbres; de nombreux villages prouvent que toute la lisière des eaux est fertile et susceptible d'une bonne culture; des oliviers qu'on voit dans quelques jardins font présumer que la température du bassin de l'*Esla*, abrité du Nord par les monts des *Asturies* et du *Leon*, est généralement douce.

*Castro-Gonzalo* est un triste amas de cahutes, comme toutes celles de la partie du *Leon* que le corps d'armée avait parcourue; ces habitations sont construites en torchis, des caves éparses entre les maisons, les profondes fissures du sol, des ravins creusés dans les rues par les eaux pluviales, la teinte uniforme du sol et des murs, tout donnait à ce lieu un aspect horrible; il y faut sans cesser monter et descendre, une boue grasse déferrait les chevaux et déchaussait les piétons.

Le maréchal Bessières était établi à *Castro Gonzalo* avec toute la cavalerie.

La grande route remonte au sortir de ce village sur le plateau; ce n'est qu'à 1/4 de lieue de là qu'elle descend entre les parois qu'on lui a creusées vers le pont, dont la construction solide n'avait pas résisté à la mine des Anglais. Deux grandes arches étaient brisées, M. le Maréchal visita ce lieu de bonne heure; il reconnut que l'écartement de la brisure était trop considérable pour qu'on pût rétablir le pont assez vite mais il remarqua que les débris de sa partie détruite avaient tellement comblé le lit de l'*Esla* qu'on pourrait, au moyen d'échelles, descendre sur les décombres et remonter de l'autre côté.

L'Empereur vint, vers midi, à la tête du pont. Toute la cavalerie qui le suivait fut alors dirigée vers *Barco* où était un gué. L'Empereur s'y rendit. On donna au général Colbert l'ordre de suivre ce mouvement et de passer la rivière pour se rendre à *Benavente*.

La première division commença à passer le pont un à un, ce qui causa du retard. A mesure qu'un bataillon avait passé, il était formé sur le champ et dirigé sur *Benavente*.

31 décembre. — Tout le corps d'armée fut dirigé sur *Astorga*.

D'après les renseignements pris à *Benavente*, il y a de ce lieu à *Astorga* 12 lieues : sçavoir : de *Benavente* à *Villabrazara*, 1 lieue  $\frac{1}{4}$  — de là à *Mayre*, 2 lieues — de là au pont de la *Vezana*,  $\frac{1}{4}$  de lieue — de là à *Alija*,  $\frac{1}{2}$  lieue — de là à *La Bañeza* 3 lieues  $\frac{3}{4}$  — de là à *Astorga*, 4 lieues  $\frac{1}{4}$ .

Entre *Villabrazara*, qui contient 100 maisons, et *Mayre* qui peut en renfermer 200, on trouve les ruines du village de *Herberos* détruit depuis quelques années.

La *Vezana* est un hameau, composé d'une venta, de deux masures et d'une église. Il y a un pont sur l'*Orbigo*. Les Anglais avaient détruit l'arche principale, et si bien qu'il était impossible d'entreprendre la moindre réparation.

Toute la cavalerie ayant passé la rivière, qui est divisée en trois bras, à un gué situé à  $\frac{1}{2}$  lieue au dessous du pont, ce gué devint la route de l'armée. A portée de fusil au dessus et au dessous du pont, des cavaliers avaient aussi traversé l'eau, mais le courant fut jugé trop rapide pour l'infanterie.

La 1<sup>re</sup> division passa l'*Orbigo* au gué, et vint s'établir à la *Quintana del Moro*, *Beceres*, *Ginistalio*, *Navianos de la Vega* et *Alija*.

La 2<sup>e</sup> division, qui n'avait fini que tard son passage de l'*Esla* fut d'abord réunie en arrière de *Benavente* et dirigée sur la *Vezana* par *Villabrazara*, elle fut répartie dans ce village et ceux de *Mayre*, de *Palacios del Valle*, de *Pobladura* et de *S. Roman del Valle*.

Le quartier-général s'établit à *Alija*. Ce village est presque tout bâti en pierre, ainsi que ceux qu'on rencontre jusqu'à *Astorga* ; il a un vieux château fort. Depuis le gué de l'*Orbigo*, le sol est bas et marécageux.



1809.

1<sup>er</sup> janvier. — Le quartier-général s'établit à *La Bañeza*.

La 1<sup>re</sup> division cantona dans les villages de *Riega de la Vega*, *Bastos* et *Toralino*, distants d'environ 3 lieues du quartier-général.

La seconde division commença à passer le gué de l'*Orbigo* de bon matin et s'établit à *Palacios de la Valduerna*, *San Martin de Torres* et *La Bañeza*.

L'Empereur passa à *La Bañeza* vers trois heures après midi, par un temps affreux. Il se rendait directement à *Astorga* où venait d'arriver de *Leon* le 2<sup>e</sup> corps d'armée sous les ordres du maréchal Soult.

*La Bañeza* est une ville un peu moins grande que *Benavente*. Sa situation est assez heureuse et promet un pays de ressource. Placée un peu au dessus du confluent de l'*Orbigo* et du *Tuerto*, dont les vallées sont fort larges, les environs un peu marécageux sont assainis par des fossés bien entendus et sont fertiles en fourrages. Les hauteurs voisines, adoucies et couvertes de chênes noirs étêtés, et d'arbustes toujours verts dont le feuillage sombre n'égaye point le paysage.

La route d'*Astorga* en sortant de *La Bañeza* unie et large, et bordée d'arbres de la plus belle venue, ressemble moins à un grand chemin qu'à une allée de parc. Cette route traverse le pays plat de la vallée du *Tuerto*.

2 janvier. — La première division occupa *Astorga*.

La seconde division, cantonnée à *Morales d'Astorga*, *Pedredo*, *Murias*, *San Martin*, *Piedra alta*, *San Lorenzo*, *Val San Roman* et *Valdespina*, demeura jusqu'au 7 janvier dans ces villages.

L'artillerie eut ordre de se réunir en avant d'*Astorga*, sur la route de *la Corogne*, et de placer ses chevaux dans les villages les plus à portée.

M. le maréchal établit son quartier général à *Astorga*, d'où partait le 2<sup>e</sup> corps, sous les ordres du maréchal Soult, et y resta jusqu'au 14.

*Astorga*, ville ancienne et une des premières conquises par les chrétiens lorsque ceux-ci, sortant des *Asturies*, secouèrent le joug des Maures, est irrégulière, oblongue, entourée de murs très épais et flanqués de tours. Cinq portes y introduisent et trois pauvres faubourgs sont bâtis devant les principales de ces portes.

Des arbres bien venus et en assez grand nombre, un sol agréablement accidenté, les sinuosités du *Tuerto* et des ruisseaux qui s'y jettent, une végétation vigoureuse, enfin une culture passable distinguent les environs d'*Astorga*.

*Astorga*, par sa position, aurait dû être le théâtre de grands événements dans cette campagne. C'est sur ce point que s'étaient dirigées toutes les marches. Il devenait la clef de la *Galice*. Les routes de *Leon* ou de *Portugal*, que les Anglais devaient naturellement suivre, y aboutissent. On avait pu espérer un moment y couper sinon la totalité des colonnes ennemies, du moins une partie considérable de leur armée. Les mauvais chemins, les débordements des rivières, la rupture des ponts ayant, comme nous l'avons vu, ralenti tous les mouvemens de l'armée française, *Astorga* n'offrit plus la même importance. Cette ville était évacuée quand on y arriva. Quelques malades et traînards y demeurèrent seuls. Les habitants épouvantés par les rapports des Anglais avaient presque tous abandonné leurs foyers. Après *Astorga* la route de *La Corogne*, que les Anglais prirent, se resserrant dans des gorges étroites et ne faisant aucune espèce de détour dont on puisse profiter pour gagner des marches, il fallut se borner à poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, et sans espoir de le forcer à quelque affaire qui pût amener un résultat brillant. La présence de l'Empereur cessa d'être utile. Dès le 4 janvier, Sa Majesté partit pour *Valladolid*, et bientôt après pour la *France*, où l'appelaient les premiers symptômes du mauvais vouloir de l'Autriche et de la nouvelle coalition que vit former et anéantir l'année 1809.

Le maréchal Soult avec le 2<sup>e</sup> corps, plus fort que le 6<sup>e</sup>, fut chargé de suivre la retraite des Anglais et de les forcer à se rem-

barquer. La marche des Anglais commençait à dégénérer en déroute. Le 6<sup>e</sup> corps, destiné à soutenir au besoin le maréchal Soult, se tint prêt à marcher sur *La Corogne* où les Anglais se dirigeaient pour se rembarquer.

L'on sçavait qu'après leur réunion à Astorga et leur départ de cette ville, les ennemis s'étaient séparés. Les Espagnols, sous le marquis de la Romana, avaient dû se diriger sur *Ponferrada* et *Orense*, laissant leur artillerie aux Anglais, qui, commandés par sir John Moore, marchaient en toute hâte sur *La Corogne*.

Pendant le repos dont les divisions d'infanterie jouissaient dans les cantonnemens, la cavalerie légère fut poussée en avant, et le 2<sup>e</sup> corps marchant sur *La Corogne* et *Le Ferrol*, elle resta en intermédiaire entre les deux corps, jusqu'au moment où, se joignant à la 1<sup>re</sup> division, elle marcha avec celle-ci sur *Orense* et *Saint Jacques de Compostelle*.

2 janvier. — Dès le 2, une grande quantité de trainards anglais et presque tout le régiment espagnol de Catalogne étaient tombé au pouvoir de la cavalerie légère à *Torre*, sans tirer un coup de fusil; l'ennemi pressé avait ensuite essayé de prendre position à *Cabañas raras*, mais il avait été débusqué de nouveau et la nuit obligea la cavalerie légère à s'arrêter sur ce lieu.

3 janvier. — Le 3, à la pointe du jour, l'ennemi était posté : sa droite à la grande route, et sa gauche au village de *Magadabo*, au pied des hauteurs; il avait environ 3000 hommes d'infanterie de sa légion hanovrienne (the King's German legion) et des chasseurs du 2<sup>e</sup> régiment et 150 chevaux, deux pièces de quatre ll. et un obusier.

L'artillerie était sur la route, la cavalerie, qu'on ne revit plus pendant le combat du jour, en bataille à gauche. L'infanterie avait un fort détachement embusqué dans un petit bois à gauche et en avant de sa position.

Le général de division Merle était arrivé avec de l'infanterie du 2<sup>e</sup> corps, soutint la brigade Colbert et fit les dispositions suivantes : un bataillon à droite de la route, un autre à gauche, deux

pièces de canon et la cavalerie soutenue par quelque peu d'infanterie au centre.

On marcha en attaque dans cet ordre.

L'ennemi effectua sa retraite par *Cacabellos*, sans qu'il fut possible de l'entamer ; on lui prit une douzaine d'hommes. La cavalerie légère arriva la première devant *Cacabellos*, mais malgré tous ses efforts, elle ne put passer le pont et perdit quelques hommes et chevaux du 3<sup>e</sup> d'hussards.

L'ennemi avait posté de l'infanterie dans une maison et derrière des hayes en face du pont, il avait pris position à une portée de fusil, à cheval sur la grande route. L'arrivée de l'infanterie le détermina de nouveau à la retraite, qui fut protégée par du canon et des chasseurs à pied éparpillés à droite et à gauche de la grande route.

L'infanterie, fatiguée, ne pouvait joindre les Anglais, et la cavalerie, qui ne pouvait agir que sur la chaussée, éprouva des pertes en voulant les poursuivre.

Ils s'arrêtèrent derrière *Pierros* pour y prendre une position assez respectable, ayant eu soin de remplir les hayes et les maisons de tirailleurs ; ils se formèrent, la droite à des hauteurs, à portée du village, la gauche à des obstacles. L'infanterie française attaqua de suite et entreprit de tourner *Pierros*, mais les difficultés qu'éprouvèrent ses mouvements par les vignes, les hayes, les enclos et autres inégalités du terrain furent cause que la brigade de cavalerie légère demeura quelques instants à découvert, elle souffrit et fit une perte sensible ; son brave chef, le général Colbert, fut tué en débouchant du village pour charger sur l'artillerie, ses deux aides-de-camp, de la Tour Maubourg et d'Astor furent blessés à la même décharge. La fuite de l'ennemi ne consola pas l'armée de la perte cruelle qu'elle venait d'éprouver. Colbert fut universellement regretté. Le Moniteur a prêté à Colbert mourant des paroles qu'il n'a point dites, il tomba frappé de plusieurs balles et ne donna aucun signe de vie.

5 janvier. — La brigade de cavalerie légère, dont le général Lor-

cet prit le commandement après la mort de Colbert, s'avança jusques à *Villafranca* où les ordres du maréchal l'arrêtèrent.

7 janvier. — M. le maréchal se décida à pousser sa première division jusqu'à *Villafranca* pour être mieux à portée d'appuyer si cela était nécessaire le 2<sup>e</sup> corps.

La 1<sup>re</sup> division coucha le 7 à *Manzanal*, et se réunit le 8 à la brigade de cavalerie légère à *Villafranca* où elle cantona.

La deuxième division occupa les cantonnements de la première et mit une brigade à *Astorga*.

14 janvier. — La 1<sup>re</sup> division et le 3<sup>e</sup> d'hussards partirent de *Villafranca* et se dirigèrent sur *Orense*. Le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval fut poussé à *Doncos* sur la route de la *Corogne*. La 1<sup>re</sup> brigade de la 2<sup>e</sup> division coucha le 13 à *Bembibre*, le 14 à *Villafranca* et prit le 15 des cantonnemens vers *Doncos*.

La 2<sup>e</sup> brigade, laissant un régiment à *Astorga*, vint avec le quartier général le 14 à *Bembibre* et le 15 à *Villafranca*.

17 janvier. — Le quartier-général s'établit avec la seconde division à *Lugo* et dans les environs.

Les Anglais n'ayant cessé de fuir, M. le maréchal Soult n'a pas eu besoin des secours du maréchal Ney. Après une bataille livrée le 16 sur les hauteurs en avant de *La Corogne* et dans laquelle le général en chef de l'armée anglaise, sir John Moore, fut tué, les Anglais s'embarquèrent et le 2<sup>e</sup> corps occupa par capitulation *La Corogne* et *Le Ferrol*.

Le 2<sup>e</sup> corps eut ordre d'entrer en *Portugal*. Le maréchal Soult rassembla son corps d'armée vers *Santiago de Compostelle*, l'y laissa reposer pendant quelques jours et se dirigea ensuite vers le *Portugal*.

Le 6<sup>e</sup> corps, destiné à occuper la *Galice*, fut augmenté d'une brigade de dragons, commandée par le général Fournier, et composée du 15<sup>e</sup>, colonel Tréville, et du 25<sup>e</sup>, colonel Ornano.

31 janvier. — Le quartier-général s'établit le 31 à *La Corogne*.

Il y a d'*Astorga* à *La Corogne* 41 lieues, divisées en à peu près, par journées de marche, ainsi qu'il suit : D'*Astorga* à *Bembibre*,

6 lieues — de *Bembibre* à *Villafranca*, 5 — de *Villafranca* à *Doncos*, 8 — de *Doncos* à *Lugo*, 7 — de *Lugo* à *Guitiriz*, 5 — de *Guitiriz* à *Betanzos*, 6 — de *Betanzos* à *La Corogne*, 4.

En sortant d'*Astorga*, la route devient magnifique; aucune chaussée d'Europe n'est plus belle, plus solide, ni mieux entendue; l'artillerie et les bagages des deux armées n'y causèrent pas le moindre dommage, tant le fond en est solide.

Jusques à *Prado del Rey* le terrain s'élève insensiblement; on approche de l'arête qui sépare le bassin du *Tuerto* de celui du *Minho*. Le sol rougeâtre et argileux est la plupart du tems couvert par les cimes d'humbles bruyères broutées par les animaux. Dans ce village, entièrement incendié, qui comptait auparavant 50 feux, on passe un petit torrent; ce torrent s'est creusé une jolie vallée, sur les flancs de laquelle la route descend et monte en faisant de grandes sinuosités.

A 1/2 lieue de *Prado del Rey* est *Combarros*, situé près d'un second torrent dont les eaux s'écoulent vers le *Tuerto*; ce village a 70 feux.

A une lieue de *Combarros*, on trouve *Rodriguados*, qui n'a que 8 feux et dont le ruisseau se jette encore dans le *Tuerto*.

*Manzanal*, composé de 24 feux, est à 1 lieue de *Rodriguados*. Ce village est le dernier du bassin du *Tuerto*. De ses dernières maisons on commence à descendre vers le *Minho*.

Ici le pays a cet aspect particulier des hautes montagnes. Le sol, déchiré par les eaux pluviales et par les fontes de neige, présente des rochers décharnés, saillant çà et là et des précipices à pic, entre lesquels le chemin est habilement tracé. Des chênes roux se mêlent aux bruyères de deux ou trois espèces et aux arbousiers dont quelques vallons sont décorés; d'autres lits de torrents sont d'une aridité sinistre.

C'est surtout à *Venta del Calvo*, à 1 lieue de *Manzanal*, et à *Torre*, distant d'une autre lieue de *Venta del Calvo*, que les sinuosités de la route sont remarquables. Quelques sommets décharnés, dont elles font presque le circuit, rappellent les formes imposantes des *Alpes* et des *Pyrénées*.

*Torre* a 19 feux et un beau pont sur un fort torrent. Le long de ce torrent circule une route pour les *Asturies*, dont l'embranchement est passable.

A 1/2 lieue de *Torre* est la *Venta de San Antonio*. De ce point le chemin comence à faire un coude considérable. Il continue à longer le *Sil*, à la naissance duquel on a voyagé depuis *Manzanal*<sup>1</sup>. Une vallée spacieuse et fertile s'ouvre aussitôt. Le contraste du tableau sauvage qu'on vient de voir et du paysage riant qui se présente est brusque et ravissant.

*Bembibre* est encore à une lieue. Il faut pour s'y rendre traverser un torrent dont le pont est beau. Ici le sol est formé aux dépens des monts qu'on vient de franchir. La terre végétale qui recouvrait autrefois la crête de ces monts, les cailloux longtemps roulés sur leurs flancs et des fragments de roches de nature diverse ont été amoncelés à leur pied par l'action lente mais continue des eaux. La vigne, l'olivier, le cyprès, le laurier, le figuier décorent à l'envi le sol fertile que l'on va parcourir. La vallée du *Sil*, large, spacieuse, également garantie et des vents du nord et des ardeurs du midi, est un jardin jusqu'à *Ponferrada*. D'autres affluents, qui viennent des monts des *Asturies*, forment des vallées secondaires non moins riches.

Pour se rendre à *Villafranca* en partant de *Bembibre* qui a 120 feux, on trouve : *San Roman* à un quart de lieue, avec 80 feux et un beau pont sur un gros torrent — *Congosto*, avec 64 feux et un pont — *Cubillos* un peu à droite de la route avec 95 feux — *Cabañas raras*, avec 120 feux. — *Cacabellos*, grand village de 180 feux avec un pont ; c'est ici qu'est le point de départ de la route de *Ponferrada*. — *Pierros*, sur la hauteur avec 32 feux. — *Villafranca*, à 1 lieue de *Pierros* avec un ancien château, une caserne et 208 feux. Cette petite ville est située au confluent de la *Burbia* et du rio *Valcarlos*. Il y a un beau pont sur chacun de ces torrens. *Villafranca* offre des ressources de tout genre, les

1. Légère erreur. La route ne rejoint le *Sil* qu'à *Congosto*.

fourrages, le vin, la viande étaient de bonne qualité, le vin blanc, dont malgré les nombreux passages de troupes, les caves étaient encore remplies, était spiritueux et de meilleure qualité que tous ceux trouvés depuis *Madrid*.

Après *Villafranca*, la route continue de côtoyer le rio *Valcarce*, dont la vallée étroite, mais rafraîchie par des irrigations nombreuses, est fertile en foin. Cette vallée naît à *Piedrafitia*, misérable village situé sur un col. L'autre versant de ce col est l'origine du rio *Navia*, petite rivière qui traverse les *Asturies* et tombe dans le golfe de *Gascogne*.

La carte du royaume de *Galice* en 4 feuilles, publiée par Thomas Lopez en 1784, a dû servir de régente à toutes les cartes qui ont été publiées depuis. Cette carte, où les cours d'eau sont généralement assez exacts, ne donne cependant aucune idée de la physionomie du pays, les monts représentés en pain de sucre, détachés et comme jettés au hasard, une foule de villages omis, ou mal placés, ou d'autres qui n'existent pas, font désirer des corrections ou un travail mieux entendu.

Dans la carte Espagne et Portugal en 9 feuilles, publiée en 1808 par Chaulaire et Mentelle, la *Galice* a été encore plus négligée que les autres parties, surtout dans les parties voisines du royaume de *Leon*, par exemple *Astorga*, dont les environs sont fertiles et bien peuplés, y est représentée comme le centre d'un vaste désert. La grande route qui conduit de cette ville à *La Corogne* y passe par *Ponferrada*. On dirait que cette dernière ville est la clef de la *Galice* et le confluent de toutes les communications de cette province. *Villafranca* est à peine marqué, tous les villages jusqu'à *Doncos* sont confondus au hasard, ce dernier endroit, par lequel passe la grande route de *La Corogne* est représenté sur un autre chemin secondaire et sans communication directe avec *Lugo*.

Ces défauts essentiels n'existent point dans une carte allemande (*Neueste general Charte von Portugal und Spanien*) publiée par Schremble. Celle-ci, du moins pour les parties de la Péninsule que j'ai parcourues, est ce que je connais de mieux, les routes y



sont en général exactes, celle, par exemple, de *Bembibre* à *Cacabellos* par *Congosto* et *Cubillos* y est cependant omise, quoique tous ces points y soient marqués bien à leur place. *Ponferrada*, dont la position est si mal indiquée sur les cartes françaises est située dans une grande plaine que traverse le *Sil*, tandis qu'on le laisse à plus d'une lieue sur la gauche en allant de *Bembibre* à *Villafranca*.

La route d'*Orense*, qui traverse *Ponferrada*, est affreuse et impraticable pour l'artillerie.

Du reste M. Bory de Saint-Vincent, capitaine-adjoint à l'État-major de M. le maréchal Ney, s'occupe d'une carte de la *Galice*.

Le 6<sup>e</sup> corps d'armée occupa pendant 5 mois entiers la *Galice*.

Le quartier-général du maréchal fut constamment à *La Corogne*.

Celui du général Marchand à *Santiago de Compostelle*.

Celui de la 2<sup>e</sup> division, commandée d'abord par le général Maurice Mathieu et plus tard par le général Mermet, occupait *Le Ferrol*.

Mon tems se passait assez agréablement. *La Corogne*, jolie ville et port de mer, offrait, par cette raison même, plus de ressources que les villes de l'intérieur de l'Espagne. Il y avait un théâtre.

La société de mes camarades à l'État-major et des aides-de-camp du maréchal était douce et agréable. Je me souviendrai toujours avec plaisir du colonel Jomini, chef de l'État-major général, du colonel Béchet, 1<sup>er</sup> aide-de-camp du maréchal, du chef de bataillon de la Chasse Vérigny, sous-chef d'État-major, du chef de bataillon Gérard, adjoint à l'État-major, d'Esmenard, capitaine adjoint, de Bory de Saint-Vincent, Bonami, Barbut, capitaines adjoints, de Laboissière, aide-de-camp du maréchal, de La Brune, chef d'escadron, aide-de-camp du maréchal, de Clouet, chef d'escadron aide-de-camp du maréchal, de d'Albignac, capitaine et aide-de-camp du maréchal.

Je fus souvent envoyé en mission au *Ferrol*, port de mer de la marine royale espagnole, dont il restait quelques grands vaisseaux désarmés et de grands arsenaux, soit à *Saint-Jacques de Com-*

*postelle*, grande ville peuplée de moines, enfin à *Lugo* où était établi le général Fournier avec sa brigade de dragons et le 69<sup>e</sup> de ligne.

May. — Des insurrections continuelles désolaient la *Galice*. Le marquis de la Romana les organisait. En *Galice*, comme dans toute l'Espagne, la guerre prenait un caractère horrible. Les colones mobiles du 6<sup>e</sup> corps perdaient chaque jour beaucoup de monde, les communications avec *Leon* et *Madrid* étaient souvent coupées, des officiers d'État-major assassinés, enfin un bataillon entier fut pris à *Villafranca*.

Le maréchal Ney combina alors avec le général Kellermann, qui était à *Astorga*, un mouvement sur les *Asturies*.

Le 12 mai, le maréchal partit de *Lugo* avec 12 bataillons d'infanterie et trois régiments de cavalerie, laissant le commandement de la *Galice* au général Marchand qui s'établit à *La Corogne*. Trois bataillons avec le général Maucune restèrent à *Santiago de Compostelle*. Trois avec le général d'Armagnac à *La Corogne*, un au *Ferrol*, et trois, avec un régiment de dragons et le général Fournier à *Lugo*.

Le colonel Digeon avait organisé 4 pièces d'artillerie de montagne portées à dos de mulet.

Le général Mahi occupait une position à *Navia de Suarna*, qu'il abandonna à notre approche, et rentra à notre insu dans la *Galice* par la vallée de la *Sil*.

Le maréchal, pensant que la plus grande force des Espagnols était vers *Oviedo*, continua sa marche par la vallée de la *Narcea* et atteignit *Cornellana* et *Grado*.

Le marquis de la Romana fit un faible et inutile effort de résistance, le 18 mai, au pont de *Peñaflor*, à deux lieues d'*Oviedo*, et le maréchal entra à *Oviedo* le même soir.

Le maréchal me laissa au pont de *Peñaflor*, avec deux compagnies de voltigeurs, et je ne rentrai à *Oviedo* qu'à 11 heures du soir. Les littérateurs parmi nos soldats se souvinrent de *Gil Blas* en se trouvant sur le théâtre des premières excursions du héros de ce roman.

A minuit le maréchal me fit appeler et m'ordona de partir le 19 à 4 heures du matin avec 2 compagnies de voltigeurs et 50 dragons du 25<sup>e</sup> et de me mettre sur la route d'*Oviedo* à *Leon*, en communication avec le général Kellermann, qui devait arriver de *Leon* par le défilé de *Pajares*.

Le 19, je fus coucher à *Mieres*, à 4 lieues d'*Oviedo*, où je m'établis militairement, et le 20, à la pointe du jour, ayant rencontré à un pont près de *Vega* un parti ennemi fuyant devant le général Kellermann, je l'attaquai vivement, forçai le pont et appris par mes prisonniers que le général Kellermann après avoir forcé le défilé de *Pajares* s'avance sur *Oviedo*. Je le rencontrai, en effet, à deux lieues de là, et après avoir conféré avec lui, je revins coucher à *Mieres*, d'où je rentrai à *Oviedo* le lendemain et y retrouvai le maréchal, qui revenait d'une excursion sur *Gijon*. Le général Kellermann vint rejoindre le maréchal à *Oviedo*.

Le maréchal Ney, inquiet de ce que l'armée de Mahi, qui lui avait échappé, avait pu entreprendre contre les troupes qu'il avait laissé en *Galice*, revint à *Lugo* par le chemin de la côte, par *Castropol* et *Mondoñedo*.

En effet, le général Mahi ayant échappé au maréchal par la vallée de la *Sil* et réuni un grand nombre de paysans à son armée, repoussa les avant-postes du général Fournier et l'investit à *Lugo* le 19 may. En même tems Carrera, venant du côté d'*Orense*, parut devant *Santiago de Compostelle* et le 23 attaqua et battit le général Maucune à *Campo d'Estrella*. Celui-ci revint vers *La Corogne*.

Heureusement, le maréchal Soult, dont l'expédition en Portugal n'avait pas réussi, apprit en arrivant à *Orense* l'état des affaires et se porta aussitôt au secours de *Lugo* par la route de *Monforte*. A son approche Mahi décampa le 22 et se porta sur *Mondoñedo*, qu'il abandonna également à l'approche du maréchal Ney qui revenait des Asturies, et entra le 30 à *Lugo*.

Juin. — Sur ces entrefaites, la Romana avait rejoint l'armée de Mahi à *Mondoñedo*, marcha le long de la frontière des *Asturies* jusques aux sources de la *Negra*, ensuite traversant le che-

min royal au dessus de *Lugo*, il s'enfonça encore une fois dans la vallée de la *Sil*, atteignit *Orense* le 6 juin et ouvrit ses communications avec *Carrera* à *Santiago de Compostelle* et avec les insurgés de *Vigo*.

Les maréchaux *Ney* et *Soult* restèrent 3 jours réunis à *Lugo*.

Ce fut alors que plusieurs officiers généraux du 2<sup>e</sup> corps et particulièrement le général *Loison*, dénoncèrent au maréchal *Ney* les manœuvres clandestines du maréchal *Soult*, et son dessein de se faire reconnaître Roy de Portugal. Ils appuyaient leur dire de beaucoup de circonstances qui semblaient le corroborer et insistèrent vivement pour que le maréchal *Ney* intervint et fit arrêter son collègue. Je sais pertinemment que le maréchal *Ney* hésita un instant, et que ce ne fut que cédant aux avis de son secrétaire, le commissaire des guerres *Cassaing*, qu'il renonça à cette mesure et se contenta de mettre toute cette affaire sous les yeux de l'Empereur. Toute cette intrigue est restée couverte d'un voile impénétrable jusques à présent. L'Empereur seul a su la vérité et n'en parle point dans les différents écrits qui nous sont restés de lui. On prétend néanmoins qu'il dit : « *Il faut faire couper la tête à Soult, ou tout ignorer, et je m'arrete à ce dernier parti.* »

Le maréchal *Ney* fit réoccuper *Mondoñedo*, *Le Ferrol*, *Santiago de Compostelle* et revint à *La Corogne* où le quartier général rentra le 2 juin. Il fit fournir au maréchal *Soult* des arsenaux de *La Corogne* et du *Ferrol* des moyens de réparer son artillerie et concerta avec lui les opérations futures.

En conséquence, dès le 5 juin, le maréchal *Ney* quitta *La Corogne*, avec environ 6000 hommes et marcha à *Santiago de Compostelle*. *Carrera* se replia sur *Pontevedra*, où le comte de *Noronha* le rejoignit, et ayant pris le commandement, continua sa retraite jusqu'à l'*Oitaben*, derrière lequel il prit position, en plaçant le gros de ses forces au *Pont de Sampayo*.

Nous arrivâmes devant cette position le 7 juin.

Les Espagnols avaient 13.000 hommes, 2 mortiers et 9 pièces de campagne. Le pont de *Sampayo* était coupé, l'artillerie en posi-

tion derrière la coupure, dominée par une batterie de mortiers. On tirailla à peu près sans effet pendant la journée du 7. Le but du maréchal était d'occuper les Espagnols jusqu'à ce qu'on eût reçu les rapports des officiers envoyés reconnaître la position du maréchal Soult qui devait coopérer avec le 6<sup>e</sup> corps. Ces officiers revinrent le 8 au soir. Ils avaient appris que le maréchal Soult, renonçant à la coopération promise, abandonnait la *Galice* et se retirait sur la *Castille*. Le maréchal Ney furieux retira ses troupes et rentra à *La Corogne*.

Le maréchal Ney fit encore une tentative pour engager le maréchal Soult à réunir les deux corps d'armée pour garder la *Galice*. Le maréchal Soult refusa et marcha le 25 juin sur *Puebla de Sanabria*, le 28 sur *Mombuey*. Le 29 et le 30, il passa l'*Esla* aux ponts de *San Pelayo* et *Castro Gonzalo*, et le 2 juillet il entra à *Zamora*.

Ces événements décidèrent le maréchal Ney à évacuer la *Galice* qu'il ne pouvait plus garder avec son seul corps d'armée, et prouvèrent, comme au reste toute la guerre d'Espagne et Portugal, depuis 1808 jusqu'en 1813, que hors de la présence de l'Empereur les maréchaux ne s'entendaient plus et provoquaient les désastres par leurs dissentiments.

Le maréchal prépara l'évacuation de la *Galice*. Il concentra les troupes sur *Betanzos*. Je fus envoyé au *Ferrol* et aux forts qui en dépendent, pour détruire, autant que possible, les ouvrages, l'artillerie et les provisions, ce qui eut lieu le 20 juin, et le 22, je rejoignis par *Puentedeume* le quartier-général à *Betanzos*. Le corps d'armée marcha sur *Lugo*, et toutes les troupes ayant été réunies, on marcha à petites journées sur *Astorga*, où on arriva le 30 juin.

Juillet. — Pendant le mois de juillet, le quartier-général fut successivement à *Astorga*, *Benavente* et *Toro*. Je fus envoyé de *Benavente*, près du maréchal Soult à *Toro* et là je rencontrai Grafenried\*, dit Piccolomini\*, alors chef de bataillon au 2<sup>e</sup> Suisse, qui faisait partie du 2<sup>e</sup> corps. Il me donna quelques nouvelles de Berne\*. Déjà à *Astorga* j'avais trouvé Rodolphe Ernst\*, capitaine dans ce même régiment, qui rentrait à son dépôt en France.

Ce fut également à *Benavente* que nous quitta le colonel Jomini, chef d'État-major général. M. le maréchal l'envoyait en Allemagne porter à l'Empereur tous les renseignements recueillis sur l'intrigue dont on accusait le maréchal Soult. Il emmena avec lui son frère, capitaine adjoint à l'État-major. Jomini fut remplacé par le colonel Bechet de Léocourt, premier aide-de-camp du maréchal.

Le 30 juin, étant à *Zamora*, le maréchal Soult reçut une dépêche de l'Empereur, dattée de *Ratisbonne*, qui lui conférait le commandement suprême des 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps d'armée, avec ordre de les concentrer et d'agir d'une manière décisive contre les Anglais. « *Wellesley avancera probablement par le Tage contre Madrid*, disait Napoléon, *dans ce cas, passez les montagnes, tombez sur son flanc et ses derrières et écrasez-le.* »

Le maréchal Soult concentra les trois corps d'armée sur *Salamanque*.

Le 6<sup>e</sup> corps y arriva le 31 juillet et continua sa marche sur *Plasencia* par *Baños*.

Aoust. — Mais déjà il était trop tard. Dès le 28 le roi Joseph et les maréchaux Jourdan et Victor avaient livré la bataille de *Talavera*, malgré que le maréchal Soult eût prié le roi de *prendre position sur l'Alberche et d'attendre l'effet de ses opérations sur les derrières de l'armée anglaise*.

La bataille de *Talavera* fut perdue par les Français.

Mais sir Arthur Wellesley (depuis Lord Wellington) ne tarda pas à sentir le danger de sa position, et sans tarder un instant, passa le Tage à *Puente del Arzobispo* et rentra en Portugal.

Le 6<sup>e</sup> corps arriva le 8 août devant *Puente del Arzobispo*, et le 9 à *Navalmoral*, où on chercha en vain toute la journée à découvrir un gué dans le Tage. Le maréchal Ney, pressé de se soustraire à l'autorité du maréchal Soult, proposa au roi Joseph de reprendre *Salamanque* et d'occuper les lignes de la *Tormes* pour couvrir la *Castille*. Le roi goûta cet avis, d'autant plus que des dépêches arrivées de Schönbrunn défendaient toutes opérations offensives,

jusques au moment où les renforts que la paix avec l'Autriche rendait disponibles auraient rejoint.

Le 6<sup>e</sup> corps, isolé de nouveau, quitta *Plasencia* le 11 août et rencontra le 12 Sir Robert Wilson en position à *Baños*. Il le battit, força le défilé avec peu de perte, continua sa route sur *Salamanque* où il s'établit sur la ligne de la *Tormes*.

Septembre. — Le quartier général resta dès lors fixé à *Salamanque* jusques à la campagne de Portugal. La ville est assez agréable; il y avait un peu de société, et à part quelques reconnaissances dans tout le terrain occupé par le corps d'armée et quelques courses à *Valladolid*, *Toro*, *Zamora*, *Avila*, les officiers d'État-major vivaient assez paisiblement dans des logements agréables.

Le maréchal Ney quitta le corps d'armée le 25 septembre pour se rendre à Paris. Le moment n'était pas bien choisi, ainsi que la suite le prouva, aussi ne put-il rester à Paris que 5 jours, l'Empereur l'ayant fait repartir immédiatement après avoir appris l'événement de *Tamames*.

Le général de division Marchand prit le commandement.

Le corps d'armée n'est plus dans ce moment que de 15.000 hommes, dont 1.200 de cavalerie.

Il est toujours composé de deux divisions d'infanterie, d'une brigade de dragons, d'une de cavalerie légère, et de 28 bouches à feu.

1<sup>re</sup> division d'infanterie, général Marchand. — 1<sup>re</sup> brigade, général Maucune: 6<sup>e</sup> léger, 2 bataillons, colonel Lami. — 69<sup>e</sup> de ligne, 3 bataillons, colonel Fririon. — 2<sup>e</sup> brigade, général Marcognet: 39<sup>e</sup> de ligne, 3 bataillons, colonel Lamour. — 76<sup>e</sup> de ligne, 3 bataillons, colonel Chemineau.

2<sup>e</sup> division, général de division Mermet. — 1<sup>re</sup> brigade, général Labassée: 25<sup>e</sup> léger, 2 bataillons, colonel Anselme. — 27<sup>e</sup> de ligne, 3 bataillons, colonel Menne. — 2<sup>e</sup> brigade, général Bardet: 50<sup>e</sup> de ligne, 2 bataillons, colonel Frappart, 59<sup>e</sup> de ligne, 3 bataillons, colonel Coste.

Brigade de dragons, colonel Ornano. — 15<sup>e</sup> de dragons, 2 escadrons, colonel Ornano, 25<sup>e</sup> de dragons, 2 bataillons, colonel Ornano.

Brigade de cavalerie légère, général Lorcet. — 3<sup>e</sup> d'hussards, 3 escadrons, colonel Laferrière, 15<sup>e</sup> de chasseurs, 3 escadrons, colonel Moriez.

Quatre compagnies d'artillerie à pied.

Une compagnie d'artillerie à cheval.

Une compagnie de sapeurs.

1<sup>er</sup> octobre. — Le général Maucune venait de rentrer à *Salamanque*, avec le 6<sup>e</sup> et le 69<sup>e</sup> et la cavalerie légère. Il avait laissé à *Ledesma* le 25<sup>e</sup> léger et le 3<sup>e</sup> d'hussards. Un bataillon du 59<sup>e</sup> était à *Alba de Tormes*, et quelques compagnies étaient détachées à *Arcediano* et *Fuentesauco* pour la communication avec *Valladolid* par *Toro*.

3 octobre. — Le 6<sup>e</sup> d'infanterie légère et le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval vont prendre position à *Alba de Tormes*, et le bataillon du 59<sup>e</sup>, auquel on réunit deux compagnies du 27<sup>e</sup>, quitte cette dernière ville pour se porter à *Peñaranda*, à 5 lieues d'*Alba* et à 8 lieues de *Salamanque*.

*Peñaranda* est un gros bourg qui devait offrir beaucoup de ressources à l'armée, en grains, légumes et bestiaux; les marchés y sont considérables, une fabrique de couvertures de laine pouvait fournir aux hopitaux et au casernement.

5 octobre. — Le colonel Ornano, avec 400 dragons et une compagnie de voltigeurs, se porte à *Matilla*, 4 lieues de *Salamanque* (direction de *Ciudad-Rodrigo*) pour avoir des renseignements sur les mouvements de l'ennemi et ramener des bestiaux. C'est dans cette contrée et dans tout le pays compris entre *Salamanque*, *Ledesma* et *Ciudad-Rodrigo* qu'on voit errer à travers des forêts de chênes verts d'une assez grande étendue, des troupeaux de 1.000 à 1.500 bœufs sauvages. Il est très difficile de les joindre et encore plus de les conduire; les gens du pays peuvent seuls y réussir et ils n'y sont pas portés de bonne volonté. Ces troupeaux appar-



tiennent aux communes et c'est parmi eux que les cultivateurs choisissent les bœufs de labour.

7 octobre. — Le colonel Ornano ne put les atteindre et ne ramena que des bœufs de labour, mesure désastreuse, aussi nuisible aux propriétaires qu'à l'armée, dont elle paralysa les moyens de transport.

Il n'eut pas non plus des renseignements bien positifs sur la position de l'ennemi. La colonne dirigée sur *Peñaranda* rentra également à *Salamanque*, ramenant avec elle comme otage de toutes les fournitures qui devaient être faites le principal propriétaire du pays.

Cependant l'armée ennemie, qui avait reçu des renforts, principalement en cavalerie, s'avancait jusque près de *Matilla*, et selon le rapport des habitants, avait pris position à *Tamames*. On la portait à 30.000 hommes, dont 3.000 de cavalerie, avec 30 pièces de canon, commandée par M. le duc del Parque, et composée de trois divisions, avec une avant-garde sous les ordres de La Carrera, le seul de ses généraux qui eût quelque réputation. Ce qu'il y avait de certain, c'est que tout annonçait l'approche d'une armée insurgée qui avait confiance en ses forces.

Les convois de vivres pour *Salamanque* étaient interceptés, les habitants des campagnes, soutenus par le voisinage et les insinuations des insurgés, se refusaient à exécuter les réquisitions.

Dans la ville de *Salamanque* même, qui jusque là s'était montrée soumise, fermentaient des germes insurrectionnels, les esprits étaient agités, les têtes se montaient. Il devenait urgent de s'assurer des forces réelles de l'ennemi.

11 octobre. — Le général Marchand fit replier sur *Salamanque* les troupes qui étaient à *Ledesma* et *Alba de Tormes*, puis fit marcher en avant le général Mermet, avec les secondes brigades de chaque division, toute la cavalerie et 6 pièces de canon, à fin de pousser une reconnaissance à fond sur *Matilla* et *Sancho*.

15 octobre. — Le général Mermet rentre et rapporte les mêmes renseignements que ceux qu'on avait déjà par les gens du pays.

L'armée du duc del Parque était en position à *Tamames*, 11 lieues de *Salamanque* sur la gauche de *Ciudad-Rodrigo*; elle avait son avant-garde à *Sancho*, 6 lieues de *Salamanque*.

Alors le général Marchand se décida à marcher à la rencontre de l'ennemi, à le reconnaître et à l'éloigner.

17 octobre. — Le corps d'armée, à l'exception du 50<sup>e</sup> régiment, qui resta à *Salamanque*, et des détachemens nécessaires pour la correspondance avec *Valladolid* se mit en mouvement dans l'ordre suivant :

L'avant-garde, comandée par le général Lorcet, composée des deux régiments de cavalerie légère et de 5 compagnies de voltigeurs.

La seconde division, 3 pièces entre les deux premiers régimens et 5 à la gauche de la première brigade.

Le 59<sup>e</sup> fermait la marche.

La brigade de dragons flanquait la droite et rejoignit à *Matilla*.

Le corps d'armée prit le soir position à *Matilla*.

18 octobre. — Il en partit le lendemain, à la pointe du jour, et vit, à deux lieues de là, les traces du camp que l'avant-garde ennemie venait de quitter. Dès lors, la nôtre hâta sa marche et rencontra les tirailleurs au débouché du bois, avant d'arriver à *Tamames*. On jugea bientôt que l'ennemi avait l'intention de tenir cette position, et qu'il avait des forces massées derrière la montagne, aux pieds de laquelle le village de *Tamames* est situé, puisque sa cavalerie se retirait sur cette montagne, et que l'infanterie, forte d'environ 3.000 hommes, restait embusquée dans le village.

Pendant le tems que notre infanterie mettait à arriver (ayant déjà fait 6 lieues sans s'arrêter), on reconnut la position et il était facile de s'apercevoir qu'elle n'était abordable que par sa gauche. On fit en conséquence marcher de suite le général Maucune avec sa brigade, les voltigeurs de l'avant-garde, la brigade de cavalerie légère et 3 pièces d'artillerie. Arrivé sur la hauteur, il devait faire tête de colonne à gauche et tomber sur les flancs de

l'ennemi. Dans le même moment, on dirigeait une batterie sur le village, afin d'en chasser l'infanterie qui y était embusquée.

Ce mouvement se faisait avec le plus grand succès, déjà la cavalerie légère et les voltigeurs avaient enlevé 3 pièces de canon et le village était évacué, quand, pour envelopper la position, on fit marcher la 2<sup>e</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division et le 25<sup>e</sup> d'infanterie légère. Celui-ci devait tourner la position par un vallon sur la gauche, tandis que la brigade, passant hors de portée du village, se dirigeait sur le centre. Mais cette colonne prit trop à gauche, et méprisant les difficultés du terrain autant que son ennemi, voulut gravir perpendiculairement une montagne d'une pente très rude, hérissée de broussailles et de rochers, derrière lesquels les tirailleurs ennemis venaient tirer à coup sûr et sans danger.

L'ennemi, concentré sur le même point, et cachant ses mouvements sur la pente opposée de la montagne, se portait rapidement sur les deux attaques fort éloignées l'une de l'autre, ce qui fit que celle de droite, ne se voyant pas soutenue, quand elle fut arrivée sur les batteries de l'ennemi, et sous un feu terrible, voulut profiter d'une pente qui l'abritait et fit pour cela un mouvement à gauche, qui l'entraîna en arrière et au bas de la position.

Le 27<sup>e</sup> d'infanterie et le 15<sup>e</sup> dragons marchèrent aussitôt pour la reprendre. Il n'était plus tems de rétablir le combat. Ces deux braves régimens arrêtèrent bien l'ennemi sur ce point, mais la colonne de gauche, ne pouvant surmonter les obstacles que le terrain lui opposait, se replia également jusques au pied de la position, où les tirailleurs ennemis, qui étaient rentrés dans le village firent un feu de flanc, qui nous mit beaucoup de monde hors de combat.

Dès ce moment, la retraite fut décidée; le 27<sup>e</sup> et le 59<sup>e</sup> furent chargés de la soutenir. La cavalerie la protégea également jusques au défilé du bois, qui se trouvait à 400 toises en arrière. Ce mouvement s'exécuta avec le plus grand ordre, malgré que les tirailleurs de l'infanterie ennemie se portassent en grand

nombre et à toute course sur les flancs et sur les derrières de la colonne. Lorsqu'elle eut passé le défilé, elle se déploya sur les hauteurs de *Carrascalejo* et ensuite continua sa marche jusqu'à *Matilla* où le corps d'armée se plaça, la seconde division et la cavalerie dans la plaine, en avant du ruisseau, la première division en arrière, sur un plateau assez élevé au dessus du village. Ces hauteurs, qui se prolongent le long du ruisseau, forment escarpement, dominant la plaine et s'étendent en un vaste plateau, qui au premier coup d'œil semble présenter une bonne position, mais elle est sans appui, et sans ressource pour y abriter et faire vivre la troupe. On eut soin, le même soir, de faire passer à toute l'artillerie et à toutes les voitures le défilé que forme la route creusée dans l'escarpement et de les parquer sur le plateau.

De *Matilla* à *Villalba*, 1 lieue  $\frac{3}{4}$  — De là à *Carrascal del Obispo*, 1 lieue — De là à *Sancho*, 1 lieue — de là à *Carrascalejo*, 1 lieue — de là à *Tamames*, 1 lieue : 5 lieues  $\frac{3}{4}$ .

Le chemin est étroit et difficile, il est coupé par de profonds ravins. Avant d'arriver à *Tamames*, on traverse un bois de plus d'une demi-lieue de largeur.

Le corps d'armée fit donc ce jour là près de douze lieues de chemin, en outre des mouvements qui ont eu lieu sur le champ de bataille.

La perte éprouvée dans le combat de *Tamames* s'éleva à 1.500 hommes, dont au moins 1.000 blessés légèrement et qui pourront rejoindre leur corps. On regretta beaucoup le colonel Anselme, du 25<sup>e</sup> léger, qui mourut de ses blessures et fut remplacé plus tard par le colonel de Conchy.

La perte de cette affaire fut entièrement due à la faute que fit le général Marchand de multiplier ses attaques et de s'engager par petits paquets. Il y avait d'ailleurs de l'hésitation dans le commandement, tout le monde se mêlait de donner son avis et on remarquait l'absence de M. le Maréchal.

Tel fut le résultat d'un combat tenté avec la confiance de vaincre, par 10.000 Français contre 30.000 Espagnols, qui auraient été

battus si l'affaire eût été mieux engagée et menée plus rondement. L'effet le plus fâcheux de ce revers fut l'effet que pouvait concevoir l'ennemi d'un succès inattendu, surtout lorsqu'à la suite de cette affaire, ses forces furent augmentées d'une division et portées à 40.000 hommes. Il se manifestait aussi dans l'esprit des habitants, disposés à recevoir des impressions fausses sur l'issue de cette guerre. L'erreur et le fanatisme eurent de nouvelles armes à employer, ce qui mit le corps d'armée dans une position difficile.

19 octobre. — Le corps d'armée se remit en marche de *Matilla* et arriva à *Salamanque* sans être poursuivi. Il y logea en entier.

Les renforts de cavalerie demandés au général Kellermann avant l'affaire de *Tamames* n'arrivaient point. L'éloignement de ceux que le Roy pouvait envoyer livrait l'armée à ses propres forces. Le corps d'armée se trouvait réduit à 12.000 combattants devant une armée de 40.000 hommes, et point de position militaire à occuper sur une rivière guéable partout, même pour l'infanterie. La *Tormes* n'est point une ligne à pouvoir défendre. En occupant *Salamanque*, il faut également occuper *Ledesma* et *Alba de Tormes*, mais comment se maintenir à ces deux points, distants le premier de 6 et le second de 4 lieues de *Salamanque*? Les forces qu'on y laisserait seraient évidemment compromises, l'ennemi pouvant se porter avec facilité et en entier sur l'un des deux.

*Ledesma* est une petite ville située sur la *Tormes*, à 6 lieues au-dessous de *Salamanque* et bâtie sur un rocher, défendue autrefois par une enceinte de murs que le général Lapisse fit détruire. Sa position est dominée.

*Alba de Tormes* a un vieux château sur la rive droite de la *Tormes* à 4 lieues au-dessus de *Salamanque*. Il serait susceptible de défense si l'on y faisait quelques travaux.

L'une et l'autre de ces deux villes ont un pont de pierres sur la *Tormes*. Si l'on se renfermait dans *Salamanque*, il n'était plus

possible d'y vivre, enveloppé par une armée aussi nombreuse; d'ailleurs cette ville, entourée d'une simple muraille, et d'un très grand développement, ne présentait aucun moyen de défense.

Il fallait donc se retirer sur le général Kellermann et sur la ligne du *Duero*, pour conserver une communication tant avec *Madrid* qu'avec la *France*, et aussi dans l'espoir de revenir bientôt chasser l'ennemi de *Salamanque*, si le général Kellermann réunissait ses troupes au 6<sup>e</sup> corps.

Néanmoins le général Marchand sentait vivement la perte que le roi faisait par l'évacuation, même momentanée, de la province de *Salamanque*, relativement aux ressources que l'armée insurgée y trouverait et surtout à l'effet que cela produirait sur les habitants. Il resta encore quatre jours à *Salamanque* après la retraite de *Tamames*, et ne se détermina à en sortir que lorsqu'il se fut assuré par des reconnaissances, que l'armée ennemie avait passé tout entière à *Ledesma* et qu'elle se portait sur notre communication avec *Toro*.

24 octobre. — Le corps d'armée enmenant avec lui tous ses blessés et malades, sortit de *Salamanque* à 11 heures du soir, marchant la gauche en tête.

Tous les équipages de l'armée, le convoi de malades et le parc de réserve marchèrent après le 59<sup>e</sup> de ligne qui ouvrait la marche.

Le 15<sup>e</sup> de dragons flanquait la gauche de cette colonne d'équipages, qui composée en grande partie de voitures à bœufs ralentissait la marche.

La cavalerie légère faisait l'arrière-garde.

25 octobre. — Le corps d'armée, après avoir pris position pendant deux heures à *Fuente el Sauco*, continua sa marche jusqu'à *Villabuena* et il passa la nuit. La cavalerie resta à *La Boveda*.

La 1<sup>re</sup> division bivouaqua en avant du village de *Villabuena* qui est à une portée de fusil sur la droite de la route. Elle était dans la plaine. La seconde division était placée sur la hauteur.

L'armée ennemie entra ce même jour à *Salamanque* et n'envoya que quelques partis sur la route directe de *Ledesma* à *Toro*.

Des détachemens partis dans la nuit pour éclairer la rive gauche du *Duero* et pour ramasser des bestiaux rencontrèrent des partis ennemis du côté de *Valdefinjas*. Les blessés filèrent sur *Toro* pendant la nuit.

Le corps d'armée arriva de bone heure dans cette ville, n'ayant que trois lieues à faire et ne fut nullement inquiété dans sa marche. Il ne laissa aucune voiture en arrière.

De *Salamanque* à *San Cristoval*, 1 lieue 1/2 — de *San Cristoval* à *Arcediano*, 1 1/2 — d'*Arcediano* à *Aldea nueva*, 1 — d'*Aldea nueva* à *Fuente el Sauco*, 2 — de *Fuente el Sauco* à *Gurate*, 1 — de *Gurate* à *La Boveda*, 1 — de *La Boveda* à *Villabuena*, 1 — de *Villabuena* à *Toro*, 3 — en tout: 12 lieues.

27 octobre. — Aussitôt son arrivée à *Toro*, le général Marchand s'occupa à faire prendre position à son armée sur le *Duero*, sa droite à *Zamora*, sa gauche à *Tordesillas*.

En conséquence :

La 1<sup>re</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division, avec le 3<sup>e</sup> d'hussards allèrent occuper *Zamora*.

La 2<sup>e</sup> brigade de la 2<sup>e</sup> division, avec le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval se rendit à *Tordesillas*.

Les 4 autres régimens d'infanterie, ainsi que l'artillerie et le quartier-général restèrent à *Toro*.

La brigade de dragons à *Tagarabuena*, gros village, offrant beaucoup de ressources pour la cavalerie, à un quart de lieue de *Toro* entre les routes de *Benavente* et de *Valladolid*.

Des postes intermédiaires entre *Toro* et *Zamora* furent occupés par un bataillon de la garnison de *Toro* et observèrent le gué au-dessous de *Fresno de la Ribera*.

Ce gué manqua un jour de me devenir fatal. Un escadron ennemi avait observé ma sortie de *Fresno de la Ribera*, d'où je me rendais près du général Maucune à *Zamora* avec 25 hussards, il tenta de me couper le passage en essayant de passer ce gué. Mes hussards l'ayant apperçu nous forçâmes de course et arrivés au gué avant l'ennemi, nous y fîmes bone contenance. Nous échan-

geâmes quelques coups de carabine jusqu'à ce qu'une compagnie de voltigeurs envoyée à ma rencontre depuis *Zamora* lui fit lâcher prise.

La ligne du *Duero*, si importante par cette continuation de positions qui se présentent sur la rive droite, devient moins importante dans les temps où la rivière est guéable. Il y a alors divers points à observer, entre *Toro* et *Tordesillas*. La position de *Toro* est inattaquable de front, mais en passant la rivière au-dessus et au-dessous elle tombe naturellement et on se trouve séparé des forces qui sont à *Zamora*, point essentiel à occuper en ce qu'il est celui par lequel on peut pivoter pour garantir le nord de l'Espagne et qu'il est sur la communication directe de la *Galice* avec *Ciudad Rodrigo* et l'*Estremadoure*.

Des postes d'observation furent également placés entre *Toro* et *Tordesillas*. *Castronuño*, où il y avait autrefois un bacq, fut occupé sur la rive gauche. Ce poste se liait avec une brigade de dragons du général Kellermann, placée à *Nava del Rey*.

Le général Marchand, après avoir ainsi établi le corps d'armée et s'être lié avec celui du général Kellermann, s'empessa de se rendre près de lui à *Valladolid*, pour concerter un mouvement et reprendre l'offensive.

1<sup>er</sup> - 4 Novembre. — Par suite de la conférence tenue à *Tordesillas* entre les généraux Marchand et Kellermann, il fut résolu que le 6<sup>e</sup> corps quitterait ses positions sur le *Duero* le 5 pour marcher sur *Salamanque*. Il fallait au moins 4 jours au général Kellermann pour rassembler sa division de dragons, et pour former un corps de 1.500 grenadiers et voltigeurs, pris dans les corps d'infanterie dispersés dans toute la haute Espagne. La brigade du général Ferrey, venue du 2<sup>e</sup> corps, et mise sous les ordres du général Kellermann, devait également suivre ce mouvement.

Enfin la brigade Godinot, de la division Desolles, avait été envoyée de *Madrid* au secours du 6<sup>e</sup> corps, aussitôt que le Roy avait eu connaissance des résultats du combat de *Tamames*. Cette



brigade s'était d'abord dirigée sur *Salamanque*, mais ayant été informée que cette ville venait d'être évacuée, elle vint par *Medina del Campo* rejoindre le 6<sup>e</sup> corps à *Tordesillas*. Alors la brigade du général Bardet lui céda la place et vint à *Alaejos*, point intermédiaire entre *Medina del Campo*, occupé par une brigade de dragons du général Kellermann, et *Toro* ou était le quartier général du 6<sup>e</sup> corps.

De *Tordesillas* à *Alaejos* il y a 5 lieues, on passe le *Duero* sur le pont de *Tordesillas* et de là bonne route. On traverse *Siete Iglesias* à 1 lieue d'*Alaejos*. Ce sont deux bons villages abondants en tout, le dernier est le plus considérable.

Les troupes réunies sous le commandement du général Kellermann, comme le plus ancien général de division, formaient un corps de 34 bataillons et 18 escadrons, environ 22.000 combattants.

4 novembre. — La brigade du général Maucune et le 3<sup>e</sup> d'hussards qui étaient à *Zamora* rentrèrent à *Toro*.

De *Zamora* à *Toro* il y a six lieues, bonne route suivant la rive droite du *Duero*, en passant par *Fresno de la Ribera*, à moitié chemin.

Au dessus de ce village est un gué, un autre plus bas, à 1 lieue 1/2 au dessus de *Zamora*; celui-ci est praticable dans presque toutes les saisons. A une lieue avant d'arriver à *Zamora*, on trouve un pont étroit sur un ruisseau qui forme un défilé dangereux, où les guerillas placent des embuscades.

5 novembre. — Les 3 brigades d'infanterie Maucune, Marcognet et Labassée et les deux de cavalerie Lorcet et Boyer, ainsi que l'artillerie et le quartier-général furent réunis à la pointe du jour, sur la rive gauche du *Duero*, en avant du pont de *Toro*.

Le général Kellermann avait réuni ses troupes le 4 à *Cantalapiedra* et le 5 vint prendre position à *Pitaga*, 4 lieues. Il se liait au 6<sup>e</sup> corps par la brigade du général Bardet, partie le même jour d'*Alaejos* et marchant à hauteur des deux colonnes. Elle devait se réunir au corps d'armée à *Fuente el Sauco*, où il prit position le soir, mais elle reçut ordre de rester à *Villanueva de los Pavones*, à une lieue en avant et sur la gauche de *Fuente el Sauco*.

Le général Kellermann espérant que l'armée ennemie tiendrait en avant de *Salamanque*, à cause des grandes ressources qu'elle tirait de cette ville, avait résolu de l'attaquer sur sa droite et de faire passer la cavalerie de l'autre côté de la *Tormes* pour lui couper la retraite.

6 novembre. — En conséquence, le 6<sup>e</sup> corps appuya à gauche, et en sortant de *Fuente el Sauco*, quitta la route directe de *Salamanque* pour prendre celle par *Villa Escusa*. Mais en approchant de *Salamanque*, on apprit que l'armée espagnole avait évacué cette ville dès le 5 au matin et qu'elle se retirait dans les montagnes. Aussitôt le général Marchand fit marcher la brigade Maucune et le 3<sup>e</sup> d'hussards sur *Ledesma*, afin d'occuper ce point important.

Les troupes du général Kellermann, qui n'avaient fait ce jour là que 4 lieues, tandis que les nôtres en avaient 6 à faire, arrivèrent les premières aux portes de *Salamanque*.

La division de dragons traversa la ville et passa le pont de la *Tormes* pour aller à la poursuite de l'ennemi.

Aussitôt que nos têtes de colonne parurent, l'infanterie du général Kellermann et la brigade Godinot passèrent également la rivière. Les généraux Kellermann et Marchand, furent eux-mêmes jusqu'à 3 lieues sur la route de *Baños*, direction que l'ennemi avait prise, mais il avait 36 heures d'avance et on ne put le joindre.

Le corps d'armée entra à *Salamanque* et s'y logea. L'infanterie qui avait passé en avant rentra le soir. Il ne resta sur la rive gauche de la *Tormes* qu'une brigade de dragons, qui bivouaqua à deux lieues en avant sur la droite de la route de *Baños*.

Les renseignemens annonçaient que l'ennemi s'était retiré sur *Baños*, ce qui fit croire au général Kellermann qu'il se dirigeait sur l'*Estremadoure* pour aller se réunir à l'armée de la *Manche*.

7 novembre. — En conséquence, ce général fit aussitôt retrograder ses troupes sur *Valladolid* et laissa le 6<sup>e</sup> corps dans cette mauvaise position. Mais la brigade du général Godinot lui restait, et il pouvait, renforcé de ces 4.000 homes de bones troupes,

(12<sup>e</sup> léger et 51<sup>e</sup> de ligne) résister à toute tentative de la part de l'ennemi. Il était encore fort de 18.000 hommes. Il lui manquait seulement un peu de cavalerie, l'arme qu'on peut employer avec le plus de succès, tant pour se battre en ligne contre l'espèce de troupes à laquelle nous avons affaire que pour se rendre maître du pays et faire arriver des subsistances. Les 4 régimens de cavalerie du corps d'armée ne pouvaient présenter à l'ennemi plus de 1.200 chevaux.

Les deuxièmes brigades de chaque division et celle de dragons furent aussitôt envoyées à la poursuite de l'ennemi, sous les ordres du général de division Mermet, et se dirigèrent entre les deux routes de *Baños* et de *Tamames* pour tomber également sur les colonnes qui se retireraient par l'une ou l'autre route.

La correspondance avec *Valladolid* par *Cantalapiedra* et *Medina del Campo* fut aussitôt rétablie.

On apprit bientôt que l'armée ennemie avait pris position entre *Baños* et *Bejar*, le quartier général était dans ce dernier endroit, par cette position elle se liait avec *Ciudad Rodrigo*, couvrait l'*Estremadoure* et menaçait notre gauche.

9 novembre. — En conséquence, le général Marchand fit occuper *Alba de Tormes* par la brigade du général Godinot, et rentrer à *Salamanque* les troupes qu'il avait envoyées à la poursuite de l'ennemi. Le 25<sup>e</sup> de dragons se rendit à *Alba de Tormes*, sous les ordres du général Godinot, et le 15<sup>e</sup> de dragons vint à *Salamanque*.

Ainsi le corps d'armée se trouvait en position sur la *Tormes*, qui n'est point, je le répète, une ligne militaire, puisque cette rivière ne présente aucun obstacle. Il occupait les deux points importants pour conserver *Salamanque*, qui sont *Alba de Tormes* et *Ledesma*, et il avait encore 6 régimens d'infanterie et deux de cavalerie à *Salamanque*, point central des opérations. Il pouvait dès lors faire les détachemens nécessaires pour alimenter des rassemblemens aussi considérables, qu'il était important de conserver devant un ennemi aussi nombreux et lui même rassemblé.

Les six régimens en garnison à *Salamanque* fournissaient un bataillon de garde à 1 lieue en avant de la ville sur les communications de *Ciudad Rodrigo* et de *Baños*, mais les positions n'étant pas avantageuses pour un développement trop étendu, ce service cessa bientôt, et on laissa seulement une compagnie de voltigeurs à *Aldea Tejada*, à une petite lieue sur la route de *Baños*, depuis les hauteurs à droite et à gauche du village, elle pouvait observer les divers débouchés de l'ennemi.

15 novembre. — La brigade du général Godinot fut bientôt enlevée au corps d'armée, elle se mit en marche pour Madrid, par ordre du Roy, qui, voyant sa capitale menacée par l'armée de la *Manche* et l'armée anglaise, crut devoir appeler aussi la brigade Marcognet. Cette brigade se mit également en marche le 15 pour aller à *Segovie*.

Le 6<sup>e</sup> corps restait donc fort seulement de 3 brigades d'infanterie et de deux de cavalerie, formant un total de 9000 combattans, pour faire face à une armée de 40.000 hommes, qui avait eu un succès et qui s'était refaite à *Salamanque*.

16 novembre. — De suite, le 25<sup>e</sup> léger fut occuper *Alba de Tormes* et le 69<sup>e</sup> vint le remplacer à *Salamanque*, le 6<sup>e</sup> léger resta à *Ledesma* avec le 3<sup>e</sup> d'hussards.

18 novembre. — La position de l'armée ennemie indiquait assez qu'informée de la réduction des forces du 6<sup>e</sup> corps, elle se dirigerait sur *Alba de Tormes* pour lui couper sa communication directe avec *Valladolid*. En conséquence le général Marchand envoya à *Alba de Tormes* les 27<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> régimens pour se réunir au 25<sup>e</sup> léger et 25<sup>e</sup> dragons, qui y étaient déjà, et donna le commandement de toutes ces troupes au général de division Mermet.

Le même jour, en effet, l'armée ennemie marchait sur *Alba de Tormes*. Le soir, elle poussa une forte reconnaissance, qui nous prévint de la présence de l'armée entière; elle était composée de 4 divisions d'infanterie et de 4.000 chevaux, et toujours commandée par le duc del Parque.

On fit aussitôt rentrer à *Salamanque* le 6<sup>e</sup> léger et le 3<sup>e</sup> d'hussards, qui avaient 6 lieues à faire en venant de *Ledesma*.

19 novembre. — A la pointe du jour les colonnes ennemies débouchèrent sur *Alba de Tormes*, le général Mermet en fit prévenir le général Marchand, et annonça que se retirant devant des forces aussi supérieures il allait se mettre en marche sur *Salamanque*.

Le général Marchand prit aussitôt la résolution de se retirer sur *Toro* et fixa au général Mermet le point d'*Arcediano* pour la réunion de tout le corps d'armée. Je fus chargé de porter cet ordre au général Mermet. J'avais avec moi 50 chevaux du 15<sup>e</sup> de chasseurs, et je levai chemin faisant les postes de correspondance entre *Salamanque* et *Alba de Tormes*, ce qui me fit une centaine de chevaux. Quatre escadrons espagnols, descendant la rive gauche de la *Tormes*, m'ayant aperçu, passèrent la rivière et manœuvrèrent pour me couper. Le plus léger retard pouvait compromettre la division Mermet qui, ignorant le mouvement de retraite sur *Arcediano*, marchait vers *Salamanque*. Je chargeai le premier escadron, qui avait passé la *Tormes*, et parvins à me faire jour et à rejoindre le général Mermet. J'eus 7 morts et une vingtaine de blessés.

Les moyens de transport étaient préparés pour l'évacuation des malades; on les enleva tous et même on put charger quelques farines.

Les deux colonnes venant de *Salamanque* et d'*Alba de Tormes* se réunirent à *Arcediano* et y prirent position.

Le général Mermet fut suivi par toute la cavalerie ennemie et une nuée de tirailleurs d'infanterie qui ne purent rien entreprendre contre ses troupes. Elles marchaient en colonnes serrées, par échelons, la cavalerie dans les intervalles, elles firent ainsi en manœuvrant 5 lieues et n'eurent que quelques hommes blessés.

20 novembre. — Le corps d'armée arriva en entier à *Toro*, après avoir fait une longue halte à *Fuente el Sauco*. Il fit ce jour là 9 lieues et ne laissa pas une voiture en arrière. La cavalerie fut placée à *Tagarabuena*, village près de *Toro*, offrant des ressources pour cette arme.

21 novembre. — Le général Marchand devait rapprocher le 6<sup>e</sup> corps de *Valladolid*, cette ville étant menacée par la marche de l'ennemi qui d'*Alba de Tormes* se dirigeait sur *Medina del Campo*.

Il se rendit avec la 2<sup>e</sup> division et la brigade de dragons à *Tordesillas*, laissant à *Toro* la brigade Maucune et celle de cavalerie légère. On marcha la droite en tête, les dragons ouvrant la marche, et le parc de réserve entre les deux brigades d'infanterie.

Le même jour le général Kellermann faisait marcher sa division de dragons sur *Medina del Campo* et réunissait le peu d'infanterie qu'il avait de disponible. De *Toro* à *Morales*, 1 lieue, bon chemin, plaine découverte — de *Morales* à *Villalar*, 2 lieues — de *Villalar* à *Tordesillas*, 3 lieues; on laisse à gauche un bois.

Il y a deux autres routes pour se rendre à *Tordesillas*; celle qui suit le bord de la rivière sur la rive droite est la plus longue et n'est pas bonne pour les voitures, l'autre est la plus courte, mais n'est pas aussi bonne que celle qu'a tenue le corps d'armée. Ces deux dernières sont sur le plateau élevé qui domine le *Duero*. La ville de *Tordesillas* se trouve située comme *Toro* sur l'arête de ce plateau, commandant au loin l'immense plaine de la rive gauche.

22 novembre. — La brigade Labassée, ainsi que celle de dragons, furent s'établir à *Medina del Campo*. De *Tordesillas* à *Medina* il y a 4 lieues. On passe par *Rueda*, joli bourg où il y a beaucoup de vin.

La brigade du général Marcognet, partie de *Ségovie* par ordre du Roy, arriva également à *Medina*, où se trouvèrent réunies les brigades d'infanterie des généraux Marcognet et Labassée et les deux brigades de dragons du général Kellermann, sans un général de division pour prendre le commandement du tout.

Ce même jour l'armée ennemie s'avança sur cette ville et repoussa une forte reconnaissance de dragons, qui manœuvra avec avantage dans l'immense plaine entre *Carpio* et *Medina del Campo*. L'ennemi ne put profiter ni du terrain, ni de sa grande supériorité.

Il arriva ce que produit toujours l'absence de l'unité dans le

commandement. Les différens généraux de brigade des deux corps d'armée réunis dans *Medina* décidèrent entre eux qu'ils se retireraient sur *Valdestillas*, sans attendre de nouveaux ordres du général en chef, qui était une seconde fois le général Kellermann.

La position de *Valdestillas* était en effet très importante à conserver, c'est le point de partage des deux routes de *Valladolid* à *Madrid* et de *Valladolid* à *Simancas*.

On peut deffendre le défilé de l'autre côté du pont, sur la rive droite de l'*Adaja*, petite rivière très encaissée qui se jette dans le *Duero* et sur laquelle il y plusieurs ponts de pierre. On donna ordre et contre-ordre de couper celui de *Valdestillas*. Ce n'eût été qu'à la dernière extrémité qu'on eût mis cet obstacle à la communication de *Valladolid*, et par conséquent de *France* avec *Madrid*. La route de *Madrid* prend à gauche en sortant de *Valdestillas*. Aussitôt son arrivée à *Tordesillas*, le général Marchand s'empressa d'aller trouver le général Kellermann à *Valladolid*, où furent concertés les moyens de se concentrer et de couvrir la communication avec *Madrid*, qui ne fut interceptée qu'un instant par des partis que l'armée ennemie jetta de *Carpio* sur sa droite et vers *Olmedo*.

24 novembre. — La brigade Bardet partit de *Tordesillas*, ainsi que le quartier-général, pour se rendre à *Simancas*. On laissa seulement un bataillon pour deffendre la position et le pont de *Tordesillas*, qui se trouvaient découverts par le mouvement rétrograde des troupes de *Medina*. Ce bataillon devait attendre la brigade Maucune et celle de cavalerie légère qui venaient de *Toro* et enfin celles-ci être relevées dans cette position par quelque infanterie du général Kellermann.

De *Tordesillas* à *Simancas* il y a trois lieues, le chemin est très bon, pays plat et découvert, la rive droite du *Duero* s'abaisse.

*Simancas*, petite ville qui offre plus de ressources que les apparences n'en promettent, en grains, vins et bonnes habitations, est située sur une hauteur qui comande la plaine du côté de *Tordesillas* et le cours de la *Pisuerga*.

Cette petite rivière est là près de son confluent avec le *Duero*

très encaissée et non guéable ; on la passe sur un pont de pierre pour aller à *Madrid* et *Valladolid* : pour cette dernière ville, la route prend à gauche dès qu'on a passé le pont et longe la rive gauche de la *Pisuerga*. Il y a deux lieues.

C'est à *Simancas* que sont conservées dans un château les Archives de la Castille ; on y mit une garde et elles furent soigneusement respectées.

25 novembre. — La brigade Maucune venant de *Toro*, ainsi que la cavalerie légère, avaient 11 lieues à faire pour venir le même jour à *Simancas*. Elles ne purent arriver que pendant la nuit et toutes les troupes se mirent en marche à la pointe du jour pour se rendre à *Puente de Duero*. De *Simancas* à *Puente de Duero*, 1 lieue ; de *Valladolid* à *Puente de Duero*, 2 lieues.

Les trois brigades prirent position sur la route de *Valladolid*, adossées au bois qui est à une portée de fusil du village et que la route de *Valladolid* traverse.

On envoya de suite un poste de cavalerie au pont sur l'*Adaja*, près de son confluent avec le *Duero*, et du couvent d'*Aniago*. Il était important de s'en emparer, dans la supposition que l'ennemi voulût forcer la position de *Valdestillas*.

Nos forces réunies, nous étions encore sur la défensive. Le général Kellermann, qui s'était rendu de sa personne à *Valdestillas*, avait donné des ordres pour couper le pont de *Puente de Duero*, ce qui parut inutile, puisqu'on passait au gué, au-dessus et au-dessous. Les brigades Marcognet et Labassée avaient quitté *Valdestillas* et étaient venu prendre position dans un bois à 1/4 de lieue en avant de *Puente de Duero*.

La brigade de dragons resta réunie à la division du général Kellermann, qui était toujours en avant de *Valdestillas*.

Cependant on avait connaissance de la victoire décisive que le Roy venait de remporter à *Ocaña*. L'ennemi devait également en être informé et ne pouvait guère s'aventurer davantage. Des reconnaissances furent envoyées sur *Medina del Campo*. Elles rentrèrent le soir et rapportèrent qu'effectivement l'armée ennemie n'avait pas quitté sa position de *Carpio*.



26 novembre. — Toutes les troupes se mirent en marche sur *Medina del Campo*.

Chaque brigade reprit son ordre de bataille.

La première division va prendre position à *Campillo*, une lieue au delà de *Medina*, pour soutenir la cavalerie réunie, qui se porte sur *Carpio*.

La seconde division a une brigade en position au bois sur la gauche, à 1/2 lieue en avant de *Medina*. La deuxième brigade à *Medina*, avec le quartier-général du corps d'armée.

Le parc de réserve et les équipages à *Rodillana*, village à 1 lieue en arrière de *Medina*.

Le général Kellermann fit tâter le soir même la position de *Carpio* qui ne parut pas formidable.

Elle s'étend sur une élévation peu sensible et sur un terrain sans obstacle pour la cavalerie, qui peut l'aborder de partout.

Les dragons prirent sur la droite, pour gagner le flanc de la position, et communiquer avec la brigade d'infanterie du général Ferrey, qui devait venir, le même soir, prendre position à *Nava del Rey*. Le général Kellermann attendait l'arrivée de ces troupes pour frapper un coup plus certain. Mais, dans la nuit, l'ennemi s'empessa de quitter sa position et de se retirer sur *Fresno*, et de là sur *Cantalapiedra* et *Alba de Tormes*.

27 novembre. — Nos troupes ne se mirent en mouvement que très tard, et perdirent ainsi l'avantage certain qu'elle auraient eu à combattre un ennemi déjà ébranlé par les succès du Roy et sur un champ de bataille qui semblait être choisi pour nous.

C'est ici que se fit sentir le résultat de la faute commise par les généraux Marcognet et Labassée d'avoir abandonné *Medina*. Point de doute que si on ne l'eût pas évacué, que, par conséquent, les troupes du 6<sup>e</sup> corps qui se trouvaient à *Tordesillas* eussent pu, sans perdre les deux journées de marche à *Simancas* et *Puente de Duero*, marcher directement de là sur le flanc de la position de l'ennemi, le général Kellermann l'abordant de front, alors qu'il était encore disposé à s'y défendre, on eût combattu avec tout l'avantage que

des troupes manœuvrières peuvent avoir sur celles qui ne le sont point, et il était d'autant plus malheureux de manquer cette occasion que le 6<sup>e</sup> corps avait à prendre sa revanche du combat de *Tamames*.

Le corps d'armée se mit en mouvement à 9 heures du matin, se dirigeant sur *Carpio* où s'établit la brigade Bardet avec le parc de réserve.

La brigade Labassée à *Fresno*.

La 1<sup>re</sup> division à *Cantalapiedra*, avec les quartiers généraux des généraux Kellermann et Marchand.

La cavalerie poussa à 2 lieues en avant de *Cantalapiedra*.

De *Medina del Campo* à *Carpio*, 3 lieues, bone route, pays découvert. *Carpio*, bon village qui avait été pillé par l'ennemi. De *Carpio* à *Fresno*, bon bourg, 1 lieue. De *Fresno* à *Cantalapiedra*, 2 lieues, pays découvert.

Les dragons venant de *Castrejon* joignirent à *Cantalapiedra*.

28 novembre. — Les colonnes se formèrent en marche à 9 heures du matin, dans le même ordre que la veille, sur *Alba de Tormes*.

La cavalerie, qui avait 2 lieues d'avance sur l'infanterie, placée en échelons sur 4 lieues de profondeur, dut nécessairement, en partant à la même heure, gagner beaucoup sur celle-ci. De *Cantalapiedra* à *La Boveda*, 1 lieue 1/2 ; de *La Boveda* à *Rio Lobos*, 1 lieue 1/2 ; de *Rio Lobos* à *Villoria*, 1 lieue ; de *Villoria* à *Alba de Tormes*, 3 lieues ; total 7 lieues. Le chemin est bon, le terrain plus ondulé depuis *Rio Lobos* jusques à *Villoria* et ensuite, en approchant d'*Alba de Tormes*, présente plus d'accidens.

La brigade de cavalerie légère s'étant portée en avant rencontra l'ennemi sur les hauteurs, à 1 lieue en deçà d'*Alba*, elle l'amorça et fit même un mouvement rétrograde qui l'engagea à rappeler de ce côté-ci de la *Tormes* une division, croyant sans doute qu'il n'avait affaire qu'à un détachement et que l'armée avait marché sur *Salamanque*.

Les dragons arrivèrent, le général Kellermann les forma sur

trois lignes par brigade, et engagea une charge où la brigade de cavalerie légère du général Lorcet donna en première ligne. Elle culbuta la cavalerie ennemie, rompit la première ligne d'infanterie, prit deux drapeaux et 3 pièces de canon.

Ce fut l'unique charge de cavalerie que j'aie jamais fait pendant ma carrière militaire, et encore fut-ce par hasard, car étant de service près du général Kellermann, je portai au général Lorcet l'ordre d'exécuter une charge, et lorsque je retournai mon cheval pour rejoindre le général Kellermann, je vis la 1<sup>re</sup> ligne de dragons commençant son mouvement. J'allais être culbuté par cette ligne, mais étant bien monté, je me mis à la droite du 3<sup>e</sup> d'hussards et mettant le sabre à la main, je chargeai avec ce régiment.

La 1<sup>re</sup> ligne de dragons (3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> régiments) fit une charge également heureuse.

La brigade de dragons du 6<sup>e</sup> corps (15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup>) commandée par le colonel Ornano, qui n'était qu'en troisième ligne, voyant la première ligne engagée, se porta vivement sur les flancs de l'ennemi et lui enleva du canon.

La 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> ligne des Espagnols formèrent le carré sur une position en arrière.

La cavalerie disparut.

La division de dragons fit quelques tentatives sur ce carré, elles eurent du succès, mais il eût fallu de l'infanterie ou au moins du canon pour le rompre. Ces deux armes ne purent joindre qu'à l'entrée de la nuit. L'artillerie à cheval n'avait même pas pu suivre le mouvement de la cavalerie, on était parti trop tard.

Le carré ennemi, enveloppé dans une obscurité profonde, en profita pour se sauver de l'autre côté de la *Tormes* en jettant en grande partie ses armes.

La brigade du général Maucune, arrivée à l'entrée de la nuit, put seule suivre les fuyards et les suivit à la voix. Elle entra dans *Alba* et établit des postes en avant du pont, sur les hauteurs, en

face du camp ennemi. Le 6<sup>e</sup> léger occupa le château d'*Alba de Tormes* et les voltigeurs s'emparèrent de deux obusiers que l'ennemi fut forcé d'abandonner.

Les résultats de ce combat de cavalerie furent la prise de 9 pièces d'artillerie, de 5 drapeaux et de près de 3.000 hommes tués sur le champ de bataille. On ne peut guère voir plus de morts réunis sur un très petit espace. Ils y étaient entassés.

Ce combat est d'autant plus glorieux pour la cavalerie française que le terrain, couvert de pierres roulantes, lui présentait un champ de bataille peu avantageux : qu'aurait donc fait cette même cavalerie dans les plaines de *Medina* ?

La cavalerie espagnole se couvrit de honte et croisa à peine le sabre avec notre cavalerie légère.

Le 6<sup>e</sup> corps et la cavalerie du général Kellermann bivouaquèrent sur le champ de bataille.

L'armée espagnole leva son camp en toute hâte et se dispersa pendant la nuit dans différentes directions. Il fut d'autant plus difficile de la suivre le lendemain.

29 novembre. — Le général Kellermann fit marcher la brigade de dragons du colonel sur la route de *Salvatierra* et à la tête de sa division et du 6<sup>e</sup> corps, il se dirigea sur *San Pedro de Rozados*. Arrivé là, et croyant avoir perdu la trace des fuyards, il résolut de s'arrêter, et poussa seulement la brigade Maucune à *Miguel Muñoz*, à 2 lieues sur la route de *Baños* et la brigade Marcognet à 1 lieue sur celle de *Tamames*.

L'armée ne fit ce jour-là que trois lieues. Elle passa par *Palmares* et *Los Perales*, à 1/2 et 1 lieue d'*Alba*. On monte, en sortant de cette ville, sur un terrain rocailleux et boisé. Le chemin est difficile jusqu'à *Los Perales*. Puis on arrive sur un plateau immense. On traverse ensuite un grand bois de chênes verts et on descend sur *San Pedro de Rozados*. Ce village se trouve sur la droite et à une portée de fusil sur la route de *Salamanque* à *Baños*. Il est à 3 lieues de *Salamanque*.

La 2<sup>e</sup> division bivouaqua en avant de ce village où s'établirent les quartiers-généraux.

Le général Marchand voyait avec peine l'armée ennemie échapper à la vengeance du 6<sup>e</sup> corps. Il aurait voulu la poursuivre plus vivement. Tous les rapports annonçaient qu'elle était entièrement dispersée, mais on eût toujours atteint son artillerie, qui resta abandonnée pendant plusieurs heures du côté de *Tamames*.

Il était difficile de croire à une telle déroute, quand plus des deux tiers de l'armée ennemie placés sur la rive gauche de la *Tormes* n'avaient point pris part au combat d'*Alba de Tormes*. La suite des événemens prouvera quel effet produisit le choc de quelques escadrons français sur une armée aussi nombreuse.

30 novembre. — Le 6<sup>e</sup> corps d'armée, livré encore une fois à ses propres forces, fit un détachement pour suivre les débris de l'armée ennemie.

Le général Maucune avec sa brigade, le 39<sup>e</sup> régiment et la cavalerie légère se porta sur *Nava Redonda*, mais il était trop tard et on ne put joindre que quelques traînards.

Le reste du corps d'armée vint s'établir de nouveau à *Salamanca*. Cette ville n'avait été occupée pendant notre absence que par quelques partis de cavalerie, qui s'enfuirent si précipitamment qu'ils n'eurent pas le tems d'enlever la contribution en argent qu'ils avaient frappée et dont les contribuables eurent bien soin de retirer leur cote-part avant notre arrivée.

Le général Kellermann se rendit le même jour à *Alba de Tormes*.

La brigade de dragons du corps d'armée, après avoir ramassé bon nombre de traînards, sur la route de *Salvatierra*, était également revenue à *Alba*.

Décembre. — Dans le courant du mois de décembre, il n'y eut d'autre événement marquant pour le corps d'armée que le retour de M. le maréchal, qui vint en reprendre le commandement.

Après l'affaire d'*Alba*, qui eut les suites les plus désastreuses pour les Espagnols, ils cherchèrent à se rallier dans les environs d'*El Bodon* et de l'autre côté de l'*Agueda*, rivière qui passe sous

cette forteresse. On ne put y réunir que 15 à 18.000 hommes, qui journellement désertaient par bandes, se dirigeant sur la *Galice*, où ils s'étaient formés. Il n'y avait plus rien à espérer d'une nouvelle entreprise de l'ennemi pour l'attirer dans la plaine et l'éloigner de son point d'appui, *Ciudad Rodrigo*, qui arettait aussi toute tentative du 6<sup>e</sup> corps. Celui-ci fut donc condamné de nouveau au triste rôle de corps d'observation.

La colonne du général Maucune, envoyée à la poursuite de l'ennemi, ne pouvant l'atteindre, se divisa et prit deux directions.

1<sup>re</sup> décembre. — Le général Maucune, avec le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, le 6<sup>e</sup> léger et le 59<sup>e</sup> de ligne alla jusqu'à *Tamames* et se rabattit sur *Carrascal del Obispo*. Le 3<sup>e</sup> d'hussards et le 69<sup>e</sup> de ligne, sous les ordres du colonel Fririon, se dirigèrent de *Nava Redonda* sur *San Muñoz*.

Aussitôt son arrivée à *Salamanque*, le général Marchand s'empessa de faire occuper *Alba de Tormes* par le 25<sup>e</sup> d'infanterie légère.

Le 25<sup>e</sup> de dragons se porta d'*Alba* à *Macotera* en intermédiaire avec *Peñaranda* que le général Kellermann fit occuper par une brigade de dragons de sa division.

2 décembre. — Le général Maucune rentra à *Salamanque* avec le 15<sup>e</sup> de chasseurs, le 6<sup>e</sup> léger et le 59<sup>e</sup> de ligne.

Le colonel Fririon, se dirigeant sur *Ledesma*, vint prendre position à *Sando*.

Il traversait le pays le plus abondant en bœufs sauvages et devait en ramener pour la subsistance du corps d'armée, mais n'ayant pu employer pour cela les habitants, qui avaient déserté leurs habitations, il ne put en amener qu'une quantité insuffisante. On tomba encore sur les bœufs de labour, calamité aussi grande pour les cultivateurs que pour l'armée, qui a besoin de moyens de transport.

Les postes de correspondance furent rétablis sur la route de *Valladolid* jusqu'à *Cantalapiedra*, par *Aldea longa*, 2 lieues, *Babilafuente*, 2, *Cantalpino*, 2, *Cantalapiedra*, 2 ; total : 8 lieues. Ces

postes furent occupés par un bataillon, ils étaient assez forts pour qu'ils pussent en outre faire rentrer à *Salamanque* des subsistances.

On fut obligé aussi de détacher 8 compagnies d'infanterie dans le canton de l'*Armunia*, qui fournit constamment à la consommation de l'armée ; c'est le pays compris entre *Salamanque* et la province de *Toro*.

3 décembre. — Le colonel Fririon, avec le 69<sup>e</sup> de ligne et le 3<sup>e</sup> d'hussards vint occuper *Ledesma*. Il établit un poste de correspondance à *Almenara*, à moitié chemin de *Ledesma*, par la rive droite de la *Tormes*.

8 décembre. — La brigade de dragons du colonel Ornano, ne pouvant vivre à *Macotera*, revint à *Alba*.

Du 8 au 22, les troupes restèrent dans leurs positions. M. le maréchal arriva le 16 et fut reçu avec les démonstrations non équivoques de la satisfaction générale du corps d'armée.

Il ramena avec lui 70 chasseurs à cheval hanovriens, qui formèrent depuis l'escorte du quartier-général ; ils étaient commandés par le capitaine Uhlmann.

Le premier soin de M. le maréchal fut de demander un travail sur les places vacantes dans les bataillons de guerre, tant pour les officiers que pour les sous-officiers, sur l'avancement à proposer, sur les récompenses et décorations méritées.

Il prit également connaissance de la situation de l'habillement et équipement des bataillons de guerre, et particulièrement de la chaussure, de ce que ces bataillons pouvaient tirer de leurs dépôts, tant pour ces objets qu'en hommes pour leur complément, enfin des arrérages des appointemens, soldes, masses, etc.

M. le maréchal voulut aussi voir ses troupes et s'aboucher avec les chefs avant d'ordonner aucun mouvement. Cependant il sentait bien que le corps d'armée ne pouvait plus longtemps rester concentré presque en entier à *Salamanque* où il se faisait une consommation en subsistances à laquelle les détachemens ne pouvaient fournir.

Pour bien connaître la position de l'ennemi, il ne fallait pas non plus en rester à 20 lieues, laissant cet intervalle aux courses des guerillas, partisans très entreprenants. Ces bandes, organisées et reconues par les armées espagnoles, se portent sur les communications et parcourent le pays, où ils ont l'avantage d'être prévenus par les habitans de tous nos mouvemens, en sorte qu'ils tombent avec sûreté sur de petits détachemens. Ils parcourent également tous les villages qui ne sont pas occupés par nos troupes, les menacent, les effrayent et interceptent les subsistances que ces communes auraient l'intention de nous fournir. Souvent aussi cela leur sert de prétexte pour ne pas satisfaire à leurs obligations. Il faudrait pour se débarrasser de toutes ses bandes, mille fois plus nuisibles à l'armée française que toutes les armées régulières espagnoles, occuper tout le pays, avoir beaucoup de cavalerie, en organiser en partisans, leur ôter tout refuge et les poursuivre à outrance. Si on ne parvient pas de suite à les détruire totalement, au moins on les fatiguera, ils se disperseront et il ne restera que des voleurs de grand chemin.

Cependant, il n'arrivait rien à *Salamanque* de toutes les réquisitions faites dans le pays compris entre cette ville et *Ciudad Rodrigo*, et c'est de là seulement qu'on pouvait tirer la viande sur pied nécessaire à la consommation de l'armée.

Il était important également de diviser les troupes sur les trois points principaux de la ligne de la *Tormes*, savoir *Salamanque*, *Ledesma*, *Alba de Tormes*, villes qui toutes offrent des ressources, et d'où le rayon des détachemens peut être plus étendu.

22 décembre. — En conséquence, le général Maucune dut aller prendre poste à *Vitigudino* avec le 6<sup>e</sup> léger, 2 pièces de canon et 100 chasseurs du 5<sup>e</sup>. Il se rendit le 22 à *Ledesma*.

Le général de division Marchand se rend à *Ledesma* où il trouve le 69<sup>e</sup> de ligne et le 3<sup>e</sup> d'hussards. Sa présence sur ce point paraissait nécessaire pour faire croire dans le pays à un mouvement plus prononcé.

Par le même motif, le général de division Mermet fut s'établir



à *Alba de Tormes*, avec le général Labassée et les 25<sup>e</sup> léger et 27<sup>e</sup> de ligne. Ce dernier régiment fournit un bataillon de correspondance sur la ligne de *Cantalapiedra*.

Le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval passe sous les ordres du général Mermet et sert d'escorte au parc de réserve qui se rend également à *Alba*.

Les brigades Marcognet et Bardet forment la garnison de *Salamanca*.

La brigade de dragons y vient également.

23 décembre. — Le général Maucune se rend avec ses troupes à *Vitigudino*, 6 lieues de *Ledesma*.

24-30 décembre. — En outre de ces dispositions, M. le maréchal organise un service de reconnaissance sur trois points différens : sur *Castro de la Boveda*, par la *Calzada de D. Diego*, route directe de *Ciudad Rodrigo* — sur *Matilla*, route de *Tamames* — sur *Siete Carreras* et *Frades*, route de *Baños* et de l'*Estremadoure*.

Ces reconnaissances remplissaient le double objet de recueillir des renseignemens sur les mouvemens de l'ennemi, et de faire exécuter les réquisitions, en menaçant les communes d'exécution militaire ; cet acte de présence suffisait pour leur faire craindre l'arrivée de forces plus considérables. Souvent ces reconnaissances, qui étaient composées de deux compagnies de voltigeurs et de 50 dragons, rencontraient les guerillas, qui s'enfuyaient à l'approche de nos troupes, ce qui produisait toujours bon effet dans le pays.

D'après l'ordre de l'Empereur de mettre le château d'*Alba de Tormes* en état de deffense, et de choisir également à *Salamanca* un poste à l'abri d'un coup de main, le colonel Valazé, commandant le génie du corps d'armée, fut chargé de l'exécution de cet ordre. M. le maréchal mit à sa disposition les fonds nécessaires, ainsi que des ouvriers du corps d'armée. Le couvent de *Saint-Vincent*, dans la partie ouest de la ville, fut jugé dans la situation la plus convenable à ce projet. Ce couvent est susceptible d'être isolé, quoique compris dans l'enceinte de la ville. Cette enceinte

est commune à celle du couvent dans la partie où, par son élévation sur un rocher à pic sur la rivière, elle vient concourir à la défense de ce poste. Il n'y avait donc à fermer que du côté où la position est accessible, quoique contournée en partie par un ravin. C'est dans cette partie qu'on travailla à élever un mur crénelé de 3 pieds d'épaisseur, flanqué de manière à profiter des murs des bâtimens du couvent qui avaient la même épaisseur. Une vaste terrasse offrait assez d'emplacement pour y renfermer un parc d'artillerie.

Les travaux du fort Saint-Vincent comencèrent le 27. On mena de front ceux du château d'*Alba*, qui sont moins considérables, en ce que le mur d'enceinte existe, et qu'il n'y a qu'à le flanquer par quelques redans. Ce château, d'ailleurs dans une position assez avantageuse, a un excellent réduit en une tour de 80 pieds de hauteur, entourée d'une fausse braye, d'où 50 à 60 hommes peuvent faire feu.

Ces deux postes fortifiés rempliront sans doute le but qu'on s'est proposé, celui de se rendre maîtres du pays, dans le cas où les opérations militaires en éloigneraient momentanément l'armée française, et principalement au moment où on serait en mesure de faire le siège de *Ciudad Rodrigo* ou d'entrer en *Portugal*. De faibles garnisons dans ces deux postes protégeraient les communications.

M. le maréchal ordonna en même tems que tous les postes de correspondance fussent placés dans un local à l'abri des surprises des guerillas. Le commandant du génie fut également chargé du choix de ces postes et d'y faire exécuter les travaux nécessaires.

#### 1810

Le 1<sup>er</sup> janvier, à *Salamanque*.

Le mois de janvier ne fut pas plus fécond en événemens militaires que le mois précédent. Ce fut dans le courant de ce mois que je fus chargé d'escorter, de *Salamanque* à *Valladolid*, D. José

Hervas, marquis d'Almenara, ministre de l'intérieur du roi d'Espagne. J'avais pour cela 50 dragons, et quant à l'escorte d'infanterie, je la renouvellais aux divers postes de correspondance. Le marquis d'Almenara était un homme très intéressant ; il avait été ambassadeur d'Espagne à Constantinople, en même tems que le général Sebastiani y représentait la France et il seconda parfaitement ce dernier dans toutes les mesures qu'il fit prendre à la Porte, lors de l'apparition de l'amiral anglais Dukworth devant Constantinople. Il était beau-père du général Duroc, avait beaucoup voyagé et longtems habité Paris. Il était parfaitement aimable et je fus on ne peut plus satisfait de cette mission. Ayant appris à *Valladolid* que le 2<sup>e</sup> régiment suisse se trouvait à *Tordesillas*, je résolus de faire mon retour par cette ville. J'y trouvai plusieurs anciennes connaissances, entre autres le colonel Thomasset et le chef de bataillon Louis d'Ernest, que j'eus bien du plaisir à revoir.

2 janvier. — Le corps d'armée occupe les positions suivantes :

Le quartier-général du général Marchand à *Ledesma*, avec le 69<sup>e</sup> de ligne et le 3<sup>e</sup> d'hussards.

Le général Maucune à *Vitigudino* avec le 6<sup>e</sup> léger et 100 chasseurs du 15<sup>e</sup>.

La brigade Labassée avec le quartier-général du général Mermet et le restant du 15<sup>e</sup> de chasseurs à *Alba de Tormes*, à l'exception d'un bataillon du 27<sup>e</sup> de ligne employé sur la ligne de correspondance de *Salamanque* à *Cantalapiedra*, route de *Valladolid*.

Les brigades Marcognet et Bardet, avec l'artillerie de la 2<sup>e</sup> division, à *Salamanque*.

Le quartier-général du maréchal, ainsi que les administrations, également à *Salamanque*, avec la brigade de dragons comandée par le colonel Ornano et plus tard par le général Cavouris.

La force du corps d'armée est de 15.000 hommes d'infanterie, et de 1.200 de cavalerie, présens sous les armes, 18 bouches à feu.

Le service des reconnaissances se continuait sur les débouchés de *Ciudad Rodrigo*.

L'armée ennemie, réduite à 15.000 hommes, quitta la position d'*El Bodon* dès les premiers jours de janvier, et se retira à la *Sierra de Gata*, à l'extrémité sud de la province de *Salamanque*, son quartier-général à *San Martin de Trevejo*, à 9 lieues en arrière de *Ciudad Rodrigo*, et la cavalerie à *Robleda*, 5 lieues plus près.

Elle laissa environ 3.000 hommes dans la place de *Ciudad Rodrigo*.

Tous les rapports annonçaient que cette armée était dans le plus pitoyable état, surtout la cavalerie. Elle était toujours commandée par le duc d'El Parque.

3 janvier. — La garnison de *Salamanque* est toujours obligée de fournir des détachemens dans le canton de l'*Armunia*, d'où l'on tire continuellement les grains et la paille nécessaires à la consommation de *Salamanque*. On est parvenu, malgré cette énorme consommation, à faire un approvisionnement de réserve de 3.000 quintaux de farine et de 75.000 rations de biscuit. Ce résultat est dû à l'habileté et à l'activité du commissaire ordonnateur Marchand et des commissaires des guerres Dandy et Regnaud, qui étaient sous ses ordres.

7 janvier. — M. le maréchal voulant avoir des renseignemens certains sur la position de l'ennemi et lui enlever d'un pays qu'il avait toujours occupé des ressources qu'il était bon de faire tourner au profit de l'armée, rapprocha de lui sa droite pour marcher avec le centre.

Il fit replier le général Maucune sur *Ledesma*, où on laissa le 6<sup>e</sup> léger avec 50 chevaux du 3<sup>e</sup> d'hussards. Le colonel du 6<sup>e</sup> eut pour instructions d'entretenir une correspondance par la voye des paysans, avec le général Rouyer à *Zamora*, d'envoyer des reconnaissances sur les routes de *Rollan* et de *Vitigudino*, enfin d'établir un service de patrouilles, de manière à être informé chaque jour de ce qui se passerait sur la *Tormes* depuis *Ledesma* jusqu'à *Salamanque*. Dans le cas où il serait forcé d'évacuer ses positions,

il se retirerait sur cette dernière ville par la rive droite de la *Tormes*.

10 janvier. — Le général de division Marchand avec le général Maucune, le 69<sup>e</sup> de ligne, le 3<sup>e</sup> d'hussards, les 100 chasseurs du 15<sup>e</sup> et son artillerie rentra à *Salamanque*.

Le colonel Chemineau avec son régiment (le 76<sup>e</sup>), deux bataillons du 39<sup>e</sup>, un du 59<sup>e</sup> et 80 chasseurs et dragons, se mit en marche pour aller s'établir à *Miranda del Castañar*. Il fut ce jour là à *Frades* : De *Salamanque* à *Tejada*, 1 lieue — de *Tejada* à *San Pedro de Rozados*, 3 — de *San Pedro de Rozados* à *La Venta de Siete Carreras*, 1/4 de lieue — de *La Venta de Siete Carreras* à *Frades*, 3. Total 7 lieues 3/4.

Le colonel Ornano, à la tête d'une autre colonne, composée de la brigade de dragons et de deux bataillons du 59<sup>e</sup>, partit le même jour pour se rendre à *Rollan*. De *Salamanque* à *Tejares* 1/2 lieue — de *Tejares* à *Perrialva*, 2 — de *Perrialva* à *Rollan*, 1 1/2 — total, 4 lieues.

Cette colonne doit se porter à *Tamames*, courir le pays entre *Salamanque* et *Ciudad Rodrigo*, en chasser les partis ennemis et approvisionner *Salamanque* de viande sur pied.

Le colonel Ornano communiquera avec le colonel Chemineau par *Nava Redonda* et se retirait sur lui en cas qu'il fût poussé par des forces supérieures.

Ce mouvement était appuyé par un bataillon du 25<sup>e</sup> léger, que le général Mermet envoya d'*Alba* avec 20 chasseurs pour aller s'établir à *Frades* et par l'autre bataillon du 25<sup>e</sup> qui fut occuper *Salvatierra de Tormes*, à 5 lieues d'*Alba*, en remontant la rivière. Ce dernier détachement, auquel on adjoint 100 chasseurs du 15<sup>e</sup>, doit pousser des reconnaissances sur *Puente del Corogosto*, province d'*Avila*, pour entrer en communication avec les troupes du Roy occupant cette province et communiquer également avec *Frades*.

Tous ces détachemens ont ordre de faire des vivres pour les approvisionnement de *Salamanque* et d'*Alba*.

11 janvier. — Le colonel Ornano vient de *Rollan* prendre poste à *Matilla*, 2 lieues.

Le colonel Chemineau se rend de *Frades* à *San Estevan*, à 5 lieues.

12 janvier. — La première colonne se rend de *Matilla* à *San Muñoz*, 5 lieues. La seconde de *San Estevan* à *Miranda del Castañar*, 3 lieues.

13 janvier. — Le colonel Ornano se rend de *San Muñoz* à *Tamames*, 2 lieues.

14 janvier. — Les deux colonnes établies l'une à *Tamames*, l'autre à *Miranda del Castañar*, établirent aussitôt leur communication par *Nava Redonda*, *Frades* et *Alba* avec *Salamanque*. De *Tamames* à *Nava Redonda*, 2 lieues — de *Nava Redonda* à *Miranda del Castañar*, 6 — de *Miranda del Castañar* à *Frades*, 7 — de *Frades* à *Alba de Tormes*, 6.

15 janvier. — Le colonel Ornano fit un mouvement pour se rapprocher du colonel Chemineau.

16 janvier. — Celui-ci, après avoir fait battre les cantons de *Béjar* et de *Miranda*, et pousser des reconnaissances jusqu'au pied de la *Sierra de Francia*, avoir levé des contributions et en avoir chassé les partis ennemis, se mit en marche pour revenir à *Salamanque*.

Il avait des renseignemens très positifs sur la position de l'armée ennemie, cachée dans les montagnes et réduite à l'état le plus déplorable. Elle occupait *Robleda* et *San Martin de Trevejo*.

17 janvier. — Le colonel Chemineau vint à *Frades*.

Le colonel Ornano le suivit de près et vint à *Endrinal*.

18 janvier. — Les deux colonnes rentrèrent à *Salamanque*.

La difficulté d'approvisionner la ville de *Salamanque* en fourrages pour la grande quantité de chevaux qui s'y trouvaient décida M. le Maréchal à porter la brigade de dragons dans le pays entre *Salamanque* et *Toro*, où elle pouvait encore vivre et même faire des approvisionemens.

20 janvier. — Le colonel Ornano avec la brigade de dragons et un bataillon du 39<sup>e</sup> fut s'établir à *Fuente el Sauco*, *Fuente la Peña* et environs. Le bataillon d'infanterie fut réparti dans les

cantonemens de dragons, pour donner la facilité de les étendre davantage, sans les exposer aux surprises des guerillas, qui infestaient le pays et qui avaient pour retraite un bois voisin de ces cantonnemens.

Le colonel Ornano eut d'ailleurs pour instruction d'envoyer des reconnaissances sur les directions de *Ledesma*, de *Zamora* et de *Cantalapiedra* et de dissiper toutes les bandes de guerillas qui se trouvaient dans le pays entre la *Tormes* et le *Duero*.

Le 59<sup>e</sup> de ligne partit également de *Salamanque* pour aller relever avec un bataillon les postes de correspondance sur la route de *Valladolid*, et avec les deux autres bataillons aller occuper *Medina del Campo* pour la garde du parc de réserve qui s'y rendit d'*Alba de Tormes*.

Il restait encore à *Salamanque* les 39<sup>e</sup>, 69<sup>e</sup> et 76<sup>e</sup> régiments avec le quartier-général en chef et celui de la première division ; néanmoins cette ville se trouvait considérablement allégée, principalement pour la consommation en fourrages, à laquelle il est le plus difficile de fournir.

25 janvier. — Le parc de réserve quitta *Medina del Campo* pour venir s'établir à *Cantalapiedra*. Les deux bataillons du 59<sup>e</sup> qui formaient sa garde suivirent ce mouvement.

26 janvier. — Ces deux bataillons furent aussitôt établis dans les cantonnemens suivans.

L'État-major, avec le 2<sup>e</sup> bataillon à *Espino de la Orbada*, *Villanueva de los Pavones* et *El Pedroso*. Ces trois villages ne sont qu'à 1/4 ou 1/2 lieue l'un de l'autre.

Le 3<sup>e</sup> bataillon à *Arrabayona*, *Villafuerte* et environs.

Deux compagnies furent occuper *Alaejos*, village considérable à 4 lieues d'*Espino de la Orbada*, et à 3 lieues de *Fuente de la Peña* où était établie la brigade de dragons.

Tous ces cantonnemens se liaient entre eux et se trouvaient à de très petites distances les uns des autres. Ils couvraient le canton de l'*Armunia* contre les courses de guerillas, de sorte qu'on pouvait en tirer des subsistances en toute sécurité.

30 janvier. — En outre de ces dispositions faites pour éloigner les bandes de guerillas, M. le maréchal envoya le capitaine Uhlmann des chasseurs hanovriens avec 30 de ses chasseurs, 30 husards du 3<sup>e</sup> et une compagnie de voltigeurs, aller à leur poursuite et tâcher de les atteindre. Il doit parcourir tout le pays entre *Salamanque*, *Toro*, *Tordesillas* et *Zamora*, jusqu'au confluent de la *Tormes* et du *Duero*.

- Février. — La garnison de *Salamanque*, composée de huit bataillons, ne vivait qu'au jour le jour, et M. le maréchal, voulant mettre les administrations à même de faire des approvisionnemens, fit sortir de *Salamanque* le 39<sup>e</sup> de ligne. Le 1<sup>er</sup> bataillon de ce régiment était déjà dans le canton de l'*Armunia*, entre la *Tormes* et le *Duero* avec la brigade de dragons.

1<sup>er</sup> février. — Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons du 39<sup>e</sup> furent mis en cantonnemens dans les villages aux environs de *Salamanque*, sur la rive droite de la *Tormes*, à 2 lieues de rayon de la ville.

En cas de rassemblement nécessité par les circonstances de la guerre, le 2<sup>e</sup> bataillon devait se réunir sur les hauteurs à gauche de *Villamayor*, route de *Ledesma*, et le 3<sup>e</sup> à gauche de *Cabrerejos*. M. le maréchal autorisa le colonel du 39<sup>e</sup> à faire vivre sa troupe par réquisition, mais il lui enjoignit en même tems de maintenir le bon ordre dans les distributions et d'observer la plus sévère discipline, afin d'atteindre le but qu'il se proposait, celui d'approvisionner *Salamanque*.

Cette distribution de troupes aux environs de cette ville en éloignait aussi les bandes de guerillas, qui auparavant venaient se présenter jusque sous les murs.

Les moyens de transports manquant aussi bien que les denrées, on fut obligé d'envoyer les équipages militaires charger des grains dans la province d'*Avila*. Le corps d'armée n'avait à sa suite que 20 caissons, qui étaient continuellement en route.

Ce fut dans les premiers jours de février que M. le Maréchal apprit officiellement les succès de l'armée du Roy en *Andalousie*. Par suite de ces succès, le maréchal duc de Dalmatie, major-



général de Sa Majesté le Roy d'Espagne, engageait le Maréchal Ney à faire une tentative sur *Ciudad Rodrigo*. On disait que cette place, après des événemens aussi décisifs dans le midi de l'Espagne, était sans doute disposée à se soumettre, qu'il n'y avait qu'à se présenter avec des forces imposantes, pour tirer un grand fruit de ces dispositions et prévenir les longueurs d'un siège dans un pays où il est si difficile de réunir les moyens nécessaires. Alors M. le Maréchal, cédant au vœu du Roy, autant qu'à la probabilité des rapports qu'on lui faisait sur la situation de la place, marcha avec son corps d'armée pour se présenter devant *Ciudad Rodrigo*.

8 février. — M. le maréchal réunit son corps d'armée à *Salamanque*.

Le 59<sup>e</sup> de ligne quitta ses cantonemens de *Cantalapiedra* et environs, ramenant avec lui le parc de réserve d'artillerie.

La brigade de dragons du colonel Ornano et le 39<sup>e</sup> de ligne quittèrent également le canton de l'*Armunia*.

9 février — Le général Mermet, avec les trois régimens de ligne et le 15<sup>e</sup> de chasseurs, qui occupaient *Alba* et les environs, arrivèrent aussi à *Salamanque*.

Toute l'armée prit du biscuit pour 10 jours et les cartouches furent complétées à 40 par homme.

La brigade de cavalerie légère, réunie de nouveau sous les ordres du général Lorcet, vint prendre position à la *Calzadilla*, deux lieues en avant de *Salamanque*, sur la route de *Ciudad Rodrigo*.

La brigade de dragons avec deux pièces d'artillerie en seconde ligne derrière la cavalerie légère.

Les équipages passèrent la *Tormes* et furent parquer au village de *Tejares*. Les travaux des forts de *Salamanque* et *Alba* n'étaient pas encore achevés, mais ils étaient déjà à l'abri des bandes de guerillas, qui seules pouvaient se présenter devant *Salamanque* et inquiéter les communications avec *Valladolid*. On laissa 200 hommes dans le fort de *Salamanque* et 150 dans celui d'*Alba*.

Le général Kellermann avait reçu l'ordre d'appuyer le mouvement du 6<sup>e</sup> corps et de venir occuper les postes de correspondance, mais comme ses troupes, disséminées dans toute la province de *Valladolid*, pouvaient tarder à se porter sur *Salamanca*, il était important de mettre en sûreté les malades et de rassurer les autorités du pays, qui devaient pourvoir à la subsistance de l'armée. Ainsi M. le maréchal, par l'occupation des deux forts de *Salamanca* et d'*Alba*, avait assuré ses communications et ses subsistances. Ce fut une occasion de reconnaître l'utilité des travaux qu'on y faisait : aussi les officiers d'Etat-major qui y commandaient, reçurent l'ordre de faire continuer les travaux sur les plans donnés par le commandant du génie, qui leur laissa ses instructions.

Ces deux forts devaient communiquer entre eux par de petites patrouilles de nuit, et celui d'*Alba* en outre avec le général Hugo, commandant dans la province d'*Avila*, qui avait un poste à *Puente del Congosto*, à 9 lieues d'*Alba* en remontant la *Tormes*.

10 février. — Toutes ces dispositions prises, le corps d'armée se mit en marche dans l'ordre suivant :

Les brigades de cavalerie légère et de dragons.

La 1<sup>re</sup> division avec son artillerie entre ses deux brigades.

La 2<sup>e</sup> division, son artillerie également entre ses deux brigades.

Le parc de réserve et les bagages à la gauche absolue de la colonne, le 3<sup>e</sup> bataillon du 59<sup>e</sup> fermant la marche.

Ce jour là le corps d'armée fut établi :

La cavalerie légère et les dragons, avec 4 pièces d'artillerie légère, à *San Estevan* et autres villages en avant de la *Boveda de Castro*.

La 1<sup>re</sup> brigade de la 1<sup>re</sup> division à *La Boveda de Castro*, et à *Aldehuela de la Boveda*.

La 2<sup>e</sup> brigade à *Quexigal* et à *Robleja*.

La seconde division, le parc et les équipages à *La Calzada de San Diego*.

Le quartier-général en chef à *Aldehuela de la Boveda*.

Il jugea également que pour faire le siège de *Ciudad Rodrigo*, et ne pas compromettre l'artillerie, qu'il était si difficile d'amener jusque là, il fallait éloigner les armées anglaises et espagnoles qui se trouvaient réunies à deux ou trois marches de cette place.

Des reconnaissances de dragons, dirigées sur la route de *Robleda*, de l'autre côté de l'*Agueda*, avaient rencontré les postes de l'armée espagnole à deux lieues de *Ciudad Rodrigo*. Cette armée, forte de 12.000 à 15.000 hommes occupait toujours les positions de *San Martin de Trevejo* et de *Robleda*. Elle ne fit aucun mouvement.

L'armée anglaise se rassemblait du côté d'*Almeida* et envoyait des reconnaissances jusqu'à *San Felices el Grande*, de ce côté de l'*Agueda* sur notre droite.

La division Mermet avait été dirigée de *San Spiritu* sur *Naval-peral* et *San Felices el Chico*, dans le coude que forme l'*Agueda*. Elle observait de là les mouvements de l'armée anglaise, tandis que le maréchal, avec la division Marchand et sa cavalerie, faisait la reconnaissance de la place et observait l'armée espagnole.

Enfin le maréchal, après avoir appuyé sa sommation de quelques obus jettés dans la nuit du 12 au 13, ordonna les mouvemens suivans.

13 février. — La division Marchand partit de la position devant *Ciudad Rodrigo* à la pointe du jour, pour se diriger, la gauche en tête, sur *San Felices*. Elle prit position à *Valboraz*.

La brigade de dragons suivit ce mouvement et dépassa la 1<sup>re</sup> division pour arriver le soir à *San Felices el Grande*.

La division Mermet se rendit également à *San Felices* et prit position en avant.

Le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval fut dirigé sur *Salamanque* par la route la plus directe, celle que l'armée avait prise en marchant en avant.

Le 3<sup>e</sup> d'hussards resta devant *Ciudad Rodrigo* jusqu'à midi, et M. le maréchal s'y tint également pour observer l'effet que ferait son mouvement.

Les troupes de la garnison ne manquèrent pas de sortir et s'avancèrent à toute course en poussant des cris de victoire. Le 3<sup>e</sup> d'hussards était placé de manière à se dérober à la vue de ces bandes de tirailleurs qui arrivaient comme des étourneaux. Un seul peloton, auquel le maréchal fit joindre son escorte, chargea et suffit pour les chasser jusque sous les murs de la place. On en tua quelques uns, ensuite le 3<sup>e</sup> d'hussards se mit en marche sans être suivi et vint prendre position à *Navalperal*.

Le maréchal se rendit à *San Felices el Grande*, où fut établi le quartier-général en chef.

14 février. — La division Marchand vint à *San Felices*.

La division Mermet, les équipages et le quartier-général en chef à *Vitigudino*.

Le parc de réserve à *Yecla*, sous la garde d'un bataillon du 25<sup>e</sup> léger.

Le 15<sup>e</sup> de chasseurs dirige un détachement de 150 chevaux sur *Ledesma*, un autre de 50 sur *Alba*, et le reste du régiment se rend à *Salamanque*, où il trouve le 3<sup>e</sup> régiment de dragons que le général Kellermann avait envoyé pour occuper cette ville.

Le 3<sup>e</sup> d'hussards passe sous les ordres du général Marchand.

15 février. — La première division avec le 3<sup>e</sup> d'hussards séjournent à *San Felices el Grande*.

La brigade Labassée arrive à *Ledesma* avec le quartier-général en chef.

La brigade Bardet avec le général Mermet suit la route directe de *Vitigudino* à *Salamanque* et couche à *Villamayor* et environs.

La brigade de dragons va au delà de *Ledesma* occuper les villages de *Santaren* et *Santos*.

16 février. — La première division fut établie en échelons depuis *Yecla* jusqu'à *Ledesma*, inclusivement, ayant des avant-postes sur les hauteurs qui dominent le pont de la *Yeltes*.

Le général Maucune à *Vitigudino* doit envoyer des reconnaissances sur *San Felices*, *Saucelle*, *Vilvestre* et *San Muñoz*.

La division Mermet rentra à *Salamanque* ainsi que le maréchal et son Etat-major.

Le parc de réserve, escorté d'un bataillon du 76<sup>e</sup>, arriva à *Ledesma*.

La brigade de dragons va prendre ses cantonnemens à *Fuente la Peña* et *Fuente el Sauco*.

Le corps d'armée prit alors les positions suivantes :

17 février. — La brigade Maucune, avec 160 chevaux du 3<sup>e</sup> d'hussards à *Vitigudino* et *Yecla*.

La brigade Marcognet à *Ledesma* avec le quartier-général du général Marchand.

La division Mermet à *Salamanque* avec le quartier-général en chef.

Le 15<sup>e</sup> de dragons est cantonné à *Fuente la Peña* et *Fuente el Sauco*.

Le 25<sup>e</sup> de dragons se rend à *Toro* pour la garde du parc de réserve.

Les détachemens de ces deux régimens de dragons, provenant de la dissolution d'un régiment provisoire, les ont rejoint, ce qui les porte à 4 escadrons.

Le parc de réserve se dirige sur *Toro*, passant par *Cañedo*, *Pelayo*, *Alares* et *Aldea Rodrigo*.

On est obligé d'envoyer de nouveau des détachemens dans l'*Armunia* pour assurer les subsistances nécessaires à la consommation de *Salamanque*.

22 février. — M. le maréchal voulant faire observer les mouvemens de l'armée anglaise envoya le général Lorcet avec le 15<sup>e</sup> de chasseurs sous les ordres du général Marchand pour occuper tout le terrain depuis le confluent de la *Tormes*, jusqu'au coude du *Duero*, au dessus de *Miranda*, afin de bien éclairer cette partie et de s'assurer si les Anglais ne pouvaient pas passer le *Duero* sur ce développement.

Ce mouvement fut appuyé par quelques compagnies d'infanterie.

La première division est placée en échelons depuis *Yecla* jusqu'à *Ledesma* et doit se réunir à *Villar de Pedro Alonso*, point de

jonction des routes de *Ledesma* et de *Salamanque*, dans le cas où l'armée anglaise déboucherait en force par *San Felices*.

La première brigade dirige ses reconnaissances sur *San Felices*, *Sobradillo*, *Hinojosa*, *Saucelle* et *Vilvestre*, ainsi que sur *San Spiritu*, pour observer également la garnison de *Ciudad Rodrigo*.

La 2<sup>e</sup> brigade observe les deux rives de la *Tormes*, jusqu'à son confluent dans le *Duero*.

Le 15<sup>e</sup> de dragons quitte ses cantonnemens de *Fuente el Sauco* et *Fuente la Peña* pour se rendre à *Salamanque*, où il passe sous les ordres du général Mermet.

La 2<sup>e</sup> division est toujours réunie à *Salamanque*.

Le 25<sup>e</sup> de dragons laisse deux escadrons à *Toro* pour la garde du parc de réserve, et vient avec les deux autres occuper *Fuente la Peña* et *Fuente el Sauco*.

23 février. — Deux escadrons du 15<sup>e</sup> de dragons et le 25<sup>e</sup> léger partent de *Salamanque* sous les ordres de l'adjudant commandant Rippert, pour aller occuper des positions intermédiaires entre *Salamanque* et *Ciudad-Rodrigo*, pour couvrir toutes les communications entre ces deux villes et établir une correspondance avec le général Maucune qui est à *Vitigudino*.

M. le maréchal, après avoir fait ces dispositions militaires, s'occupa de suite à mettre en exécution le décret de l'Empereur portant que les revenus ordinaires et extraordinaires des provinces de *Salamanque*, *Zamora*, *Toro* et *Leon* seraient versés dans la caisse du payeur du 6<sup>e</sup> corps, pour subvenir au payement de la solde des troupes qui le composent.

Les revenus ordinaires étant loin de suffire à ces dépenses, Son Excellence fut obligée de frapper une contribution extraordinaire sur ces provinces et chargea une commission composée de l'inspecteur aux revues Barthe, du commissaire des guerres Daudi et du sous-chef d'État-Major chef de bataillon de la Chasse Vérigny, d'en faire la répartition de concert avec les autorités du pays, et d'en suivre la perception. Mais il fallut en même temps employer la force armée à l'exécution de ces mesures.

En conséquence, le général Labassée partit de *Salamanque* avec le 27<sup>e</sup> de ligne pour se rendre à *Zamora*. Il était d'autant plus urgent d'accélérer les versements de cette province, qu'il n'y avait plus rien à tirer de celle de *Leon*, occupée par le 8<sup>e</sup> corps.

Le général Labassée doit occuper toute la partie de la province de *Zamora* en deçà de l'*Esla* et établir des postes sur la route de *Carvajales* et *Alcañices*. Il doit aussi avoir un poste de correspondance à *Peñausende* pour communiquer avec le général Marchand à *Ledesma*.

Route de *Salamanque* à *Zamora* : *Aldea seca*, 1 lieue; *Calzada de Valdunciel*, 2; *Gulmos*, 1; *Yscala*, 2; *El Cubo*, 1; *Valparaiso*, 1; *Corrales*, 1; *Morales*, 2; *Zamora*, 1 — total : 12 lieues.

Cette route est la plus directe et la meilleure pour les voitures, mais dans le tems des pluies, les eaux y gâtent tellement la partie du chemin d'*El Cubo* à *Zamora*, qu'il est toujours mieux de passer par *Villanueva del Campeon*, quoi qu'il y ait une lieue de plus.

24 février. — Le colonel Rippert établit ses troupes à *San Muñoz*, *Matilla* et *Rollan*.

Le général Labassée arrive à *Zamora* avec le 27<sup>e</sup> de ligne et prend le gouvernement de cette province.

Par ordre de l'Empereur, la division des dragons, composée des 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 10, 11<sup>e</sup> régiments et la division d'infanterie du général Loison passent sous les ordres de M. le maréchal et font partie du 6<sup>e</sup> corps.

Le général Kellermann, qui commandait la division de dragons, conserve le gouvernement de Valladolid, et la division reste sous le commandement du général de brigade Millet.

La division du général Loison prend le nom de 3<sup>e</sup> division. Elle est commandée par le général de division Loison et les généraux de brigade Simon et Ferrey.

La division de dragons qui occupait la province de Valladolid vint prendre des cantonemens à *Cantalapiedra*, *Peñaranda*, *Macotera* et *Alba de Tormes*, où s'établit le quartier-général du général Millet.

28 février. — La division du général Loison remplaçait la division de dragons dans la province de *Valladolid*, et s'était présentée pour sommer la ville d'*Astorga* dans laquelle les insurgés s'étaient fortifiés.

Le général Loison avait son quartier général à *La Bañeza*. Cette division ne pouvait pas faire de mouvement avant d'être remplacée dans ses positions par les troupes du 8<sup>e</sup> corps qui arrivaient de France.

Itinéraire des routes de *Salamanque* à *Ciudad-Rodrigo* par *San Spiritu*, et de *Ciudad-Rodrigo* à *Salamanque* par *San Felices el Grande* :

1<sup>re</sup> journée. A *Tejares*, 1/2 lieue — à *Calzadilla*, 1 lieue : quelques maisons dispersées dans une petite plaine, mauvais chemin — à la *Calzada de D. Diego*, 2 lieues : terrain plus élevé et boisé — à *Aldehuela de la Boveda*, 4 lieues : ce village se trouve à 100 toises à gauche de la route ; il est de 30 à 40 maisons. Total : 7 lieues 1/2.

2<sup>e</sup> journée. A *San Martin del Rio*, 4 lieues : on laisse à droite, à moitié chemin, le village de *San Muñoz* et on traverse un petit bois — à *San Spiritu*, 2 lieues 1/2 : il y a un pont de pierre sur un ruisseau. Total : 6 lieues 1/2.

3<sup>e</sup> journée. A *Ciudad Rodrigo*, 2 lieues 1/2. — En tout : 16 lieues 1/2.

Le chemin depuis *Salamanque* est mauvais dans certaines parties de terre grasse sur laquelle les eaux séjournent. En approchant de *Ciudad Rodrigo* il devient rocailleux et resserré entre deux montagnes, qui forment un défilé jusqu'à un quart de lieue de la place. De là on arrive par un plateau jusque dans les faubourgs, sans rencontrer aucun obstacle. A droite et à gauche de ce plateau sont deux larges ravins ; dans celui de gauche coule un ruisseau qui se rend dans l'*Agueda*. A droite près de l'*Agueda* s'élève un mamelon, d'où l'on plonge à très petite portée dans les ouvrages extérieurs de la place, qui consistent en une fausse braye revêtue ne présentant d'autre obstacle que de ne pouvoir



battre le pied du rempart de l'enceinte principale. Celle-ci a un relief de 30 à 40 pieds, mais mal flanquée, n'ayant que de petites tours carrées pour sa défense.

Les environs de *Ciudad Rodrigo* n'offrent aucune espèce de ressource pour faire subsister des troupes.

De *Ciudad Rodrigo* à *Navalperal*, 2 lieues — à *Valboraz*, 1 lieue — à *San Felices el Grande*, 2 lieues : total 5 lieues. — Tout ce pays n'est couvert que de bois et de pierres. Il offre un aspect sauvage. Le chemin est difficile et montueux.

*San Felices el Grande* est une petite ville qui offre des ressources. Elle est à 2 lieues de la frontière de *Portugal*, et à 4 d'*Almeida*. Dans cette direction, on passe l'*Agueda* sur un pont. Cette rivière coule contre des roches élevées et escarpées. Elle est guéable pendant les basses eaux ; le meilleur gué est *Aldea Nueva*.

De *San Felices el Grande* à *Olmedilla*, 2 lieues — au pont de *Yeltes*, 2 lieues — à *Yeda*, 1/2 lieue — à *Vitigudino*, 1 lieue 1/2. Total : 6 lieues. Le chemin jusqu'au pont est assez difficile ; on descend des côtes très rapides, on passe dans un bois où la route est étroite. Le pont sur la *Yeltes* est en pierre et de plusieurs arches, les deux rives sont d'un accès difficile. *Vitigudino* est un gros bourg offrant des ressources.

De *Vitigudino* à *Peralejos de abajo*, 1 lieue — à *Villar de Pedro Alonso*, 3 lieues — à *Ledesma*, 2 lieues : total : 6 lieues. Cette ville est élevée sur un amas de roches assez singulièrement agglomérées, au milieu desquelles la *Tormes* s'est creusé un lit très profond. La rive droite domine la ville à une petite distance.

La route de *Ledesma* à *Salamanque*, par la rive droite de la *Tormes*, est bonne et sur un bon terrain. De *Ledesma* à *Almenara*, 3 lieues — à *Villamayor*, 2 lieues — à *Salamanque*, 1 lieue. Total : 6 lieues. Avant d'y arriver le terrain s'élève et offre une position de laquelle on peut observer les débouchés des deux rives de la *Tormes*.

Il y a une route de *Vitigudino* à *Salamanque*, qui ne passe pas par *Ledesma*.

De *Vitigudino* à *Peralejos de abajo*, 1 lieue — à *Villar de Pedro Alonso*, 2 — à *Villaseca de los Garitos*, 1 — à *Zafron*, 1 — à *Villamayor*, 1 — à *Golpejar*, 1 — à *Posterios*, 1 1/2 — à *Calzadilla* 1 1/2 — à *Tejares*, 1 — à *Salamanque* 1/2. Total : 11 lieues 1/2.

Mars. — Le corps d'armée avait ses quartiers dans la province de *Salamanque*. Ils étaient établis de manière à contenir la garnison de *Ciudad Rodrigo* avec un petit corps détaché à *San Muñoz*, et à observer l'armée anglaise, qui avait ses postes avancés sur l'*Agueda* depuis (*Castel*) *Rodrigo* jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans la *Tormes* et couvrant la place d'*Almeida*. On portait alors cette armée à 16.000 Anglais et 20.000 Portugais. Le quartier-général de lord Wellington était à *Vizeu*.

La division du général Marchand était échelonnée depuis *San Felices el Grande* jusqu'à *Ledesma*.

La cavalerie légère était cantonnée dans les environs de *Fermoselle* au confluent de la *Tormes* et du *Duero*.

Mais ce qui devait fixer particulièrement l'attention du maréchal, c'était la rentrée des contributions, qui, d'après le décret de l'Empereur, devaient servir à acquitter 9 mois de solde arriérée due à l'armée, c'était également la rentrée des subsistances, qui chaque jour donnait de nouvelles inquiétudes, en raison de l'épuisement des moyens de transport, et surtout de la mauvaise volonté des habitants, qui avaient pour prétexte les incursions et les menaces des bandes de guerillas. On ne pouvait donc rien obtenir que par la présence d'une force armée, qui pût en imposer aux propriétaires ainsi qu'aux bandes.

1<sup>er</sup> mars. — La division du général Mermet (2<sup>e</sup>) avait le 27<sup>e</sup> de ligne dans la province de *Zamora* et le 59<sup>e</sup> dans les environs de *Cantalapiedra*. Ce dernier régiment tenait aussi la ligne de correspondance jusqu'à *Valladolid*. Le 25<sup>e</sup> léger et le 50<sup>e</sup> de ligne tenaient garnison à *Salamanque*, et envoyaient des détachemens dans le canton de l'*Armunia*, déjà occupé par le 25<sup>e</sup> de dragons. Le 15<sup>e</sup> de cette arme faisait partie du petit corps détaché à *San Muñoz* sous les ordres du colonel Rippert.

La division de dragons occupait *Alba de Tormes* et s'étendait jusqu'à *Peñaranda* qui offrait encore beaucoup de ressources pour la cavalerie.

6 mars. — La division Loison (3<sup>e</sup>) fit son mouvement pour se rendre des environs d'*Astorga* à *Ledesma*, laissant à *Zamora* une garnison suffisante pour y relever le 27<sup>e</sup> qui devait rentrer à *Salamanque*.

Itinéraire de la route d'*Astorga* à *Ledesma*.

*La Bañeza*, à 4 lieues (200 feux) — *Benavente*, à 6 lieues (607 feux). On passe l'*Orbigo* sur un pont de pierre, une lieue au dessus de celui qui fut coupé par les Anglais en janvier 1809. Cette route, qui ne fut pas reconnue alors, est la meilleure. — *Manganesé*, 6 lieues 1/2 (120 feux). Le pont sur l'*Esla* est racommodé, mais pas solidement, la route est belle et en plaine. ' — *Peñausende*, 4 lieues (150 feux), beau chemin, partie dans les bois, beaucoup de charbonnières. *Ledesma*, 4 lieues (500 feux). Total : 24 lieues 1/2.

On passe la *Tormes* sur un pont de pierre, au-dessous de *Ledesma*; la rivière est solidement encaissée et coule sur le roc vif. La ville est bâtie sur ce même roc, elle a un vieux château, construit par les Maures; elle est entourée d'une muraille susceptible de quelque défense vu la position.

M. le maréchal s'occupait déjà de former des magasins pour le siège de *Ciudad Rodrigo*. On était prévenu qu'un équipage de siège, tiré en grande partie des arsenaux du Nord de la France, était en marche pour se rendre à *Salamanque*. Il fallut donc faire de nouveaux efforts pour obtenir un approvisionnement extraordinaire. L'augmentation des consommateurs devait agir ici en sens contraire des cas ordinaires. En Espagne on ne trouve à vivre qu'avec des bayonettes. Plus on en a, plus on occupe de pays, et plus on comprime les intentions malveillantes des habitants. Aussi-

---

1. Il y a ici une lacune d'environ 45 kilomètres. Entre l'*Esla* et *Peñausende*, la route franchit le *Duero* à *Zamora*.

tôt qu'il fut possible d'envoyer des troupes dans les provinces de *Toro*, de *Zamora* et d'*Avila*, on dut en tirer des ressources considérables; cette dernière province en particulier n'ayant aucunement souffert, ni par le passage, ni par la présence des armées.

L'arrivée de la 3<sup>e</sup> division à *Ledesma* devait nécessairement faire faire un mouvement à la 1<sup>re</sup> qui se dirigea sur *Tamames*.

9 mars. — Mais le général Maucune, avant de quitter ses positions, eut ordre de faire une reconnaissance sur la rive gauche de l'*Agueda*, sur le pont de *Barba del Puerco*, et s'étant avancé jusqu'à *Villar de Ciervos*, deux lieues de là, poussa devant lui quelques postes de cavalerie anglaise qui se retirèrent sous le fort de *la Concepcion*.

Après le retour du général Maucune à *San Felices el Grande*, toutes les troupes de la 1<sup>re</sup> division furent relevées successivement par celle de la 3<sup>e</sup>.

La brigade de cavalerie légère fut prendre des cantonnemens à *Alba de Yeltes*, *Aldehuela de Yeltes*, *Morasverdes* et *Tenebron*, aux débouchés de deux vallées qui descendent de la *Sierra de Francia*. Celui de *Morasverdes* offrait des ressources pour la cavalerie.

La brigade Maucune fut occuper *Monsagro*, *El Malillo*, et *Morasverdes*, au pied de la *Sierra de Francia*, observant les mouvemens du corps de troupes espagnoles sous les ordres de La Carrera, qui était posté sur la *Sierra de Gata*. La brigade Marcognet s'étendait depuis *Tamames* jusqu'à *Sigueros* dans la vallée de l'*Alagon*, sur la gauche de *Tamames*. Ce pays pouvait encore fournir à la subsistance des troupes, et on observait de là le débouché de *Baños* et la route d'*Estremadoure*.

10-20 mars. — Le 25<sup>e</sup> de dragons passe sous les ordres du général Marchand et le 15<sup>e</sup> sous ceux du général Loison. Ce dernier régiment prit d'excellens cantonnemens à *Corrales* et *Morales*, entre *Zamora* et *Salamanque*, dans un pays abondant en grains et en vins.

Les septièmes bataillons des 26<sup>e</sup>, 66<sup>e</sup> et 82<sup>e</sup> de ligne de la 3<sup>e</sup> division furent dirigés sur *Zamora* pour y tenir garnison. Les deux bataillons du 27<sup>e</sup> rentrèrent alors à *Salamanque* avec le

général Labassée. Le 3<sup>e</sup> bataillon fut à *Toro* pour faire des approvisionnemens de grains et les expédier sur *Salamanque*.

Le général Ferrey, commandant une brigade de la 3<sup>e</sup> division à *San Felices el Grande*, passa de nuit sur la rive gauche de l'*Agueda* pour avoir des renseignemens sur la position de l'armée anglaise. Elle était toujours concentrée dans les environs de *Vizeu* et *Celorico*, n'ayant en deça qu'une avant-garde.

21 mars. — D'un autre côté, il importait de savoir ce qui se passait en *Estremadoure* et s'il était possible d'entrer en communication avec le 2<sup>e</sup> corps. Le colonel Dommanget, du 1<sup>er</sup> de dragons, avec un bataillon du 69<sup>e</sup> et 800 chevaux tirés de la division de dragons poussa une reconnaissance jusqu'à *Plasencia*, où il ne trouva que quelques cavaliers espagnols et beaucoup d'hommes dispersés, qui, à son approche, durent se réunir au corps de La Carrera qui se trouvait alors à *Coria*.

Le 2<sup>e</sup> corps était sur la rive gauche du *Tage* et trop éloigné pour pouvoir entrer en communication avec lui.

22 mars. — En même temps le colonel Laferrière, du 3<sup>e</sup> d'husards, avec 150 chevaux et deux compagnies d'infanterie s'avancait sous les murs de *Ciudad Rodrigo*, chassant devant lui les postes extérieurs de cette place. Il s'assura que la garnison n'avait point fait de nouveaux ouvrages ; il fit quelques prisonniers pour avoir des renseignemens sur la composition de la garnison et entra dans ses cantonemens. La force de la garnison était de 7.000 à 8.000 hommes, tous Espagnols, dont 800 hommes d'artillerie et 300 chevaux. La junte insurrectionnelle de Castille y siégeait et le L<sup>r</sup> Général D. Pedro Errasti, chargé de la défense de la place, en était président. L'artillerie, qu'on portait à 100 pièces, était en bon état.

27-31 mars. — Le colonel Dommanget au retour de sa reconnaissance avait pris position au col de *Baños*. Le général Lorcet avec la brigade de cavalerie légère fut le relever, et plaça ses avant-postes au delà du défilé à *Aldea nueva del Camino*. Il établit son quartier général à *Bejar*, petite ville que l'industrie de

ses habitants rend recommandable. Mais les rochers qui l'environnent et la rendent presque inaccessible à la cavalerie n'en faisaient point un poste propre à cette arme. On y envoya le 6<sup>e</sup> d'infanterie légère, qui était venu à *Salamanque* pour y recevoir des renforts et s'organiser à 2 bataillons.

Le superbe munument connu sous le nom de Collège des Jésuites à *Salamanque* fut consacré à l'établissement d'un second hôpital. La division du général Loison n'était composée que de jeunes soldats, qui succombent plus facilement aux fatigues et surtout aux dégoûts de la guerre. Cette division, depuis trois mois qu'elle était en Espagne, avait déjà 3.000 malades sur un effectif de 12.000 hommes.

Tout le pays occupé par le corps d'armée était rempli de déserteurs ou fuyards, qui y étaient rentrés après la défaite de l'armée espagnole à *Alba de Tormes*. Chaque jour les bandes de guerillas se grossissaient de ces hommes, qui préféraient le métier de brigands à l'état de soldat ; les habitants et leurs parents même les excitaient à la vengeance nationale. On prit alors le parti de faire inscrire ces déserteurs sur un registre ouvert dans chaque commune et on en rendit responsables les alcades.

Avril. — La 1<sup>re</sup> division avait son quartier-général à *Tamames* et s'étendait depuis *Tenebron* jusqu'à *Fuente Roble*. La brigade de cavalerie légère qui faisait partie de cette division gardait le débouché de *Baños*, le 25<sup>e</sup> de dragons était sur la ligne de correspondance de *Salamanque* et le 59<sup>e</sup> sur la communication avec *Valladolid*.

La 3<sup>e</sup> division occupait le pays compris entre l'*Agueda* depuis *San Felices*, le *Duero* et la *Tormes* jusqu'à *Ledesma*, conservant une garnison à *Zamora* et des postes intermédiaires.

La division de dragons était cantonnée depuis *Salamanque* jusqu'à *Peñaranda* sur la rive droite de la *Tormes*, et jusqu'à *Salva-tierra de Tormes* sur la rive gauche.

Le quartier général du 6<sup>e</sup> corps était toujours à *Salamanque*. Le corps d'armée, composé alors de trois divisions d'infanterie

(35 bataillons), deux régiments de cavalerie légère et six régiments de dragons (34 escadrons), deux compagnies d'artillerie légère et 34 pièces de campagne, bien attelées et aprovisionnées, présentait une force de 30.000 hommes présens sous les armes sur un effectif de 36.000 hommes.

Les premiers convoys d'artillerie de siège étaient déjà arrivés à *Salamanque* ainsi que son comandant, le général Ruty. Elle fut parquée dans un fauxbourg près du couvent de Saint-François, local propre à l'établissement des ateliers, qui présentèrent de suite la plus grande activité.

2 avril. —Après le départ du 6<sup>e</sup> léger pour *Baños* et *Montemayor*, le 50<sup>e</sup> régiment quitta également *Salamanque* et fut occuper *Alba de Tormes* et *Salvatierra*.

On voulait avoir des renseignemens sur les communications principales entre les cantonnemens, particulièrement entre *Salamanque* et *Salvatierra*, *Salvatierra* et *Tamames*, enfin *Tamames* et *Bejar*. M. Barbut, capitaine d'État-major, fut chargé d'en faire la reconnaissance et dressa l'itinéraire suivant.

De *Salamanque* à *Salvatierra* — *Mozarves*, 2 lieues 1/2 (40 feux) — *Beleña*, 2 lieues (30 feux) — *Fresno*, 1 lieue (16 feux) — *La Maya* 1/2 lieue (18 feux) — *Montejo*, 1 lieue (60 feux) — *Salvatierra*, 1 lieue (70 feux). En tout 8 lieues. Mauvais chemin pour les voitures en temps de pluie, plusieurs torrens à traverser, bons pâturages et bestiaux dans les fonds, grains, vignes et chênes sur les plateaux.

De *Salvatierra* à *Tamames* — *Cabezuela*, 1 lieue (45 feux) — *Palacio*, 1/2 lieue (40 feux) — *Aldea nueva del Campo Mojado*, 1 lieue (2 feux) — *La Sierpe*, 1 lieue (30 feux) — *Ondura*, 1 lieue (25 feux) — *Monteflorido*, 1 lieue 3/4 (12 feux) — *Tamames*, 1 lieue (140 feux). En tout 7 lieues 1/4. Les deux premières lieues, bon chemin pour les voitures, après mauvais par les pluies, pays fertiles.

De *Tamames* à *Bejar* — *Aldea nueva*, 1 lieue (20 feux) — *Ciriada*, 1 lieue (40 feux). — *Arroyo Muerto*, 1 lieue (25 feux) — *Segueros*,

1 lieue (140 feux) — *Villanueva del Conde*, 1/4 de lieue (170 feux) — *Miranda del Castañar*, 1 lieue (300 feux) — *Santibañez*, 2 lieues (60 feux) — *Val de Fuente*, 1 lieue 1/2 (brûlé) — *Navalmoral*, 1 lieue 1/4 (50 feux) — *Fuente Buena* 1/4 de lieue (18 feux) — *Bejar*, 3/4 de lieue (700 feux) — En tout 11 lieues.

Le chemin, frayé dans des gorges, par son peu de largeur et la rapidité des pentes et contre pentes n'est praticable que pour les charrettes du pays à demi-charge. Le pays produit du vin, des châtaignes, des bestiaux et de l'huile. Les environs de *Bejar* sont incultes, mais l'industrie des habitans y supplée. Plusieurs fabriques de drap commun y font vivre la population. L'art a fait peu de frais dans tout ce pays pour la construction des ponts; encore en a-t-il réduit le nombre au-dessous du besoin.

Le capitaine Barbut était chargé en outre de pousser la rentrée des contributions dans le pays qu'il devait parcourir. Il rendit compte que la moitié des contributions extraordinaires avaient été acquittées et que les mesures prises par le général Marchand assuraient la rentrée de tout ce qu'il était possible d'obtenir dans la partie de la province de *Salamanque* qui avait le plus souffert du séjour des armées.

Les postes du col de *Baños* furent renforcés par un bataillon du 39<sup>e</sup> qui fut mis sous les ordres du général Lorcet et placé à *Aldea Nueva del Camino*, *Baños*, *Montemayor* et *Bejar*.

6 avril. — Par suite de ce mouvement, le 76<sup>e</sup> en fit un de droite à gauche et fut occuper *Endrinal*, *Los Santos*, et *Fuente Roble*.

Le 50<sup>e</sup>, écheloné depuis *Alba* jusqu'à *Salvatierra*, eut ordre de soutenir au besoin le général Lorcet.

Sur la demande du général Ruty, commandant l'équipage de siège, on forma un corps de 400 auxiliaires pour le service de cette artillerie. Ils furent choisis dans l'infanterie et parmi les hommes les plus exercés aux différens métiers pouvant servir aux travaux des ateliers. Le maréchal, voulant accélérer ces travaux, ainsi que ceux du génie, mit à la disposition de ces deux



armes 150.000 francs prélevés sur les contributions ; 50.000 francs furent mis aussi à la disposition du commissaire ordonnateur pour l'achat des grains nécessaires au complément de l'approvisionnement extraordinaire.

Cependant des convoys de grains sortis de *Salamanque* et destinés pour *Ciudad Rodrigo* furent arrêtés à nos avant-postes. Aussitôt des moyens sévères parèrent autant que possible au danger de voir approvisionner cette place, aux dépens des moyens qu'on réunissait avec tant de peine pour la réduire. Mais cette fraude était d'autant plus difficile à détruire que l'approvisionnement de la ville de *Salamanque* en denrées ne pouvait se faire que par des moyens d'échange de la seule production du pays, qui est le grain. Les troupes de La Carrera, renfermées dans leurs montagnes et manquant de vivres, avaient nécessairement des intelligences dans le pays, afin de s'en pourvoir par ce moyen.

10 avril. — Néanmoins elles furent bientôt obligées de sortir de leurs repaires, et vinrent tâter nos avant-postes, en avant de *Baños*, mais le 50<sup>e</sup> ayant marché aussitôt pour soutenir le général Lorcet, l'ennemi dut renoncer à toute tentative sur cette position qui devenait plus importante à conserver, au moment où on allait découvrir *Salamanque* pour marcher sur *Ciudad Rodrigo*.

Un décret de l'Empereur avait mis primitivement la province de *Leon* parmi celles qui devaient fournir à la solde et à l'entretien du 6<sup>e</sup> corps, mais elle venait d'en être soustraite et affectée au 8<sup>e</sup> corps. Pour couvrir ce déficit considérable, M. le maréchal invita le général Hugo, gouverneur de la province d'*Avila*, à venir au secours de l'armée française au moment où elle allait entreprendre une opération dont dépendait la tranquillité de la province qu'il gouvernait au nom du Roy d'Espagne.

M. le maréchal le prévenait en outre qu'il demandait à l'Empereur la province d'*Avila* en remplacement de celle de *Leon* et qu'il ne doutait pas qu'elle ne lui fût accordée. En conséquence le 11<sup>e</sup> régiment de dragons fut mis à la disposition de ce général pour faire exécuter sur le champ le versement de 1.500.000 francs

ainsi que les réquisitions en denrées auxquelles cette province avait été imposée. Mais le général Hugo, craignant de se compromettre envers son souverain, s'opposa ouvertement à l'acquittement de ces réquisitions, malgré que les habitans s'y prêtassent d'assez bonne volonté. Il fut même jusqu'à déclarer qu'il repousserait la force par la force, et eut l'imprudence de faire mettre sous les armes le Régiment Royal-Étranger, nouvellement levé par le Roy d'Espagne. Déjà le 11<sup>e</sup> de dragons était consigné dans les faubourgs et des gardes aux portes de la ville lui en fermaient l'entrée. Mais le colonel Dejean, qui comandait le 11<sup>e</sup> dragons, opposa à cette conduite irréfléchie une prudence et une tenue rare et parvint par la voye de la persuasion à faire revenir le général Hugo sur des mesures qui seraient devenues funestes à la garnison. M. le maréchal, informé de cette équipée, ne put contenir son indignation, et déjà des ordres allaient être expédiés pour s'emparer d'*Avila* et en expulser le général Hugo, mais réfléchissant à la mauvaise impression que cette mésintelligence pouvait produire, le maréchal crut devoir, dans cette occasion, sacrifier son autorité à la saine politique, qui dans une guerre telle que celle d'Espagne devait l'emporter souvent sur toute autre considération.

13 avril. — Le colonel Dejean eut ordre de surseoir à la levée de la contribution en argent, mais de poursuivre la rentrée des réquisitions en denrées avec la plus grande activité. Le 50<sup>e</sup> de ligne fut à cet effet dirigé sur *Piedrahita* pour seconder le colonel Dejean.

14 avril. — Le général Mermet se rendit à *Alba de Tormes* avec le 59<sup>e</sup>. Il était essentiel de s'étendre pour faciliter les approvisionnemens, il était bon en même tems d'en imposer à l'ennemi par la présence de quartiers généraux divisionnaires sur plusieurs points.

On s'apercevait chaque jour que le pays ne pouvait suffire aux moyens de transport qui depuis longtems étaient épuisés, l'administration de l'armée n'en avait que de très faibles. Il fallut donc

se servir des chariots à munition de l'équipage de siège pour le transport des grains sur les grandes communications de *Toro* à *Valladolid*. Le général Ruty s'y prêta avec tout le zèle que les circonstances pouvaient exiger, ces convoys furent peu inquiétés par les bandes de brigands qui infestaient le pays.

Parmi les chefs de ces bandes, celui qu'on distinguait dans le pays occupé par le corps d'armée est D. Julian Sanchez, cultivateur de la commune de *San Martin del Rio*, jeune homme d'une force et d'une agilité surprenante, qui, dit-on, a pris le parti de lever une guerilla pour venger le déshonneur d'une sœur et le pillage de la maison de son père. Ce n'était pas un homme sans moyens; sa guerilla était forte de 300 hommes à cheval et souvent de 500 à pied. A la rentrée de Ferdinand VII, il devint maréchal de camp et a, je crois, été tué en 1823, au combat de *Logroño*. Sa guerilla avait alors pour point de ralliement la place de *Ciudad Rodrigo* et dirigeait de là ses courses dans la province de *Salamanque*. La nature du pays qui sépare ces deux villes est très favorable à ce genre de guerre, il est très couvert et coupé par des accidens de terrain propre aux embuscades.

15 avril. — Le 25<sup>e</sup> de dragons fut mis à la disposition du général Loison pour le lancer à la poursuite de ces coureurs qui gênaient réellement les mouvemens de l'armée, mais soit que nos troupes ne missent pas assez d'importance à battre un ennemi qu'elles méprisaient, soit que l'arme des dragons ne convînt pas à ce genre de guerre, on ne put ni les joindre, ni les combattre.

21 avril. — M. le maréchal tenait beaucoup à mettre les villes de *Salamanque* et *Alba de Tormes* à l'abri des incursions de ces bandes lorsque l'armée se porterait en avant. Il activait en conséquence les travaux pour y laisser des postes en sûreté. Le fort d'*Alba de Tormes* était déjà fermé et en assez bon état. Celui de S<sup>t</sup> Vincent à *Salamanque* acquérait chaque jour de nouveaux moyens de deffense. Une enceinte pallissadée du côté de la ville en défendait les approches.

On avait établi dans ce fort un dépôt de convalescens.

Il devenait aussi important de faire évacuer les hôpitaux qui s'encombraient de malades. Ceux de *Zamora* particulièrement donnaient de l'inquiétude. La mortalité y devenait effrayante. Le maréchal fut informé en même tems de quelques abus dans la perception et l'employ des contributions, ce qui le décida à envoyer dans cette ville le général de brigade Simon, de la 3<sup>e</sup> division.

Cet officier général fit changer en peu de jours la face des affaires, de nouveaux ressorts mis en mouvement donnèrent des résultats avantageux. La division du général Loison tira de la province de *Zamora* un approvisionnement de deux mois de vivres.

26 avril. — Déjà une brigade de cette division se mettait en mouvement pour aller former le blocus de *Ciudad Rodrigo* sur la rive droite de l'*Agueda*. La brigade de dragons, composée des 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> s'y portait également. Le général Ferrey eut alors sous ses ordres 5 bataillons et 8 escadrons. D'un autre côté le général Maucune, avec le 69<sup>e</sup> de ligne et le 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval prenait position à *Tenebron* et poussait des patrouilles pour entrer en communication avec le général Ferrey. Celui-ci avait été obligé de se resserrer vers la droite, les eaux inondant les approches de la place et les rendant impraticables. On ne pouvait rien entreprendre et les troupes, surtout la cavalerie, souffraient beaucoup. Néanmoins on disposait la première division à faire un mouvement général pour la rapprocher de *Ciudad Rodrigo*. Le général Lorcet quitta ses positions au col de *Baños*, et y fut remplacé par un bataillon du 59<sup>e</sup>, deux escadrons du 6<sup>e</sup> dragons et deux pièces d'artillerie légère, sous les ordres de l'adjutant, commandant Rippert, qui avec ce peu de forces ne put occuper *Montemayor* et *Aldea nueva del Camino* ; il dut les concentrer au-dessus de *Baños*.

Le 3<sup>e</sup> d'hussards et le 6<sup>e</sup> d'infanterie légère furent dirigés par *Fuentes* et *Linares* sur *Tamames* où ces troupes rejoignirent la 1<sup>re</sup> division.

28-30 avril. — Cependant les préparatifs du siège étaient poussés avec la plus grande activité ; le principal obstacle, la

pénurie de vivres, était levée. L'artillerie rassemblait des moyens qui paraissaient exagérés et qui suffirent à peine. Le 4<sup>e</sup> bataillon du train, venant des bords du Danube, arrivait avec 1.000 chevaux en bon état, ce qui équivalait au double de mulets, malgré l'opinion contraire, que du reste l'expérience a détruit au moins pour nous. Effectivement, soit que nos soldats du train répugnent à soigner ces animaux, soit qu'ils ne puissent pas leur administrer la nourriture et le régime qui leur convient, il est prouvé qu'au moins dans nos armées, les mulets résistent moins à la fatigue que nos chevaux, bientôt acclimatés partout et s'accoutumant promptement à tous les changemens de nourriture.

M. le maréchal organisa un bataillon de chasseurs du siège, de 300 tirailleurs, choisis dans tous les régiments d'infanterie du corps d'armée parmi les meilleurs tireurs. Ils furent formés en 3 compagnies et on mit à leur tête des officiers de choix. Il en donna le commandement à M. François, capitaine de l'État-Major général. Ces tirailleurs étaient destinés aux coups de main et surtout à tirer continuellement sur les embrasures de la place, pour gêner la manœuvre du canon et protéger nos tirailleurs. Ce fut ce bataillon dont j'eus le commandement après la mort du capitaine François.

Enfin la province d'*Avila* venait de passer sous le commandement du maréchal, comme il l'avait fait pressentir au général Hugo, et tout annonçait pour le mois prochain l'opération bien importante du siège de *Ciudad Rodrigo*, qui devait s'exécuter à la vue des armées anglaises, portugaises et espagnoles.

May. — Dans les premiers jours de may on apprit la formation de l'armée de Portugal, créée par décret impérial du 17 avril, et composée des 2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, et 8<sup>e</sup> corps d'armée. Le 2<sup>e</sup> corps ne devait en faire définitivement partie que lorsqu'il aurait passé sur la rive droite du Tage. Il était encore devant *Badajoz*.

Le 6<sup>e</sup> corps était sur place.

Le 8<sup>e</sup> venait de prendre *Astorga* et était écheloné depuis cette ville jusqu'à *Valladolid*.

M. le maréchal Masséna, prince d'Essling, avait le commandement en chef de cette armée. Il y fut devancé par sa vieille réputation et la renommée de ses nouveaux exploits à Essling et à Wagram. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait survécu à lui-même et que l'enfant gâté de la Victoire avait été délaissé par l'inconstante déesse. Épuisé au physique comme au moral, Masséna n'était plus que l'ombre de lui-même et n'avait conservé de toutes ses héroïques qualités qu'une fermeté dégénérée en entêtement sourd à toute représentation.

Le 2<sup>e</sup> corps était commandé par le général Reynier, mon ancien camarade de collège de Lausanne, et que je n'avais pas revu depuis la Hollande en 1795.

Le 6<sup>e</sup> par le maréchal Ney qui, au premier moment, ne parut pas flatté de se trouver sous les ordres d'un autre maréchal. Cette humeur s'accrut par la suite. Elle se manifesta plusieurs fois pendant la campagne, surtout au combat de *Busaco*, où Masséna se fit battre par une série de fautes, et particulièrement pendant la retraite que le maréchal Ney était chargé de soutenir. Enfin elle prit un tel caractère de gravité que Masséna renvoya le maréchal Ney, au moment où l'armée de Portugal rentra en Espagne.

Le chef de l'État-major général du prince était le général de division Fririon.

Le commandant général de la Cavalerie le général de division Montbrun.

Le commandant de l'artillerie le général de division Éblé.

Le général commandant le génie, le général de division Lazowski.

Le 6<sup>e</sup> corps était commandé par le général Junot, duc d'Abrantes, peu jaloux également de rentrer sous les ordres d'un autre dans un pays dont il avait été à peu près le Roy.

Il se trouvait encore au quartier-général du prince d'Essling plusieurs émigrés portugais de marque, qui par leurs connexions devaient nous devenir utiles. Les plus marquans étaient le marquis d'Alorna, lieutenant-général, le général de brigade Pamplona,

le colonel marquis de Loulé, le marquis de Valenza. De plus des anciens émigrés français, comme le comte de Chambord, général de brigade, et le baron de Viomesnil, colonel d'État-major.

Les principaux aides-de-camp du prince d'Essling que j'ai connus étaient : le chef de bataillon Pelet, aujourd'hui (1836) lieutenant-général ; les deux frères Marbot, dont l'un aujourd'hui aide-de-camp du Roy Louis Philippe ; le chef d'escadron de Ligniville, aujourd'hui maréchal de camp ; le chef d'escadron Casabianca, tué en Russie ; le capitaine Oudinot, aujourd'hui lieutenant-général ; le capitaine Bricqueville, aujourd'hui colonel en retraite.

Les préparatifs du siège de *Ciudad Rodrigo*, les grands moyens qu'on réunissait, l'activité qu'on y mettait, tout annonçait l'importance que l'Empereur attachait à cette opération. En effet, il s'agissait de détruire le boulevard de l'insurrection dans la *Castille*, et de donner un débouché pour entrer en *Portugal*. C'était aussi appeler au combat l'armée anglaise, qui paraissait décidée à secourir *Ciudad Rodrigo*, ou bien dévoiler aux yeux des Espagnols l'impuissance de leurs alliés. Le maréchal Ney brûlait du désir d'obtenir ces beaux résultats ; déjà il avait fait pressentir au duc d'Abrantes que s'il voulait appuyer le 6<sup>e</sup> corps, on pouvait de suite commencer les opérations du siège, mais le prince d'Essling était annoncé et avait seul le pouvoir de faire agir avec ensemble les divers corps qui composaient l'armée de Portugal.

La prise d'*Astorga* procura à l'équipage de siège une augmentation de 3 pièces de 24, de 2 de 16 et d'un mortier de 10 pouces. Les convois de poudre et de toute espèce de munitions se succédaient rapidement. On avait organisé des convois de *Burgos* à *Salamanque* ; les attelages étaient continuellement en route et faisaient le double service des approvisionnement de guerre et de bouche.

L'arrivée prochaine du prince d'Essling ne pouvait que faire hâter l'exécution des mesures déjà prises pour former des magasins de vivres. Il fallait même les augmenter en raison des opéra-

tions successives que la formation de l'armée de Portugal faisait pressentir.

5 mai. — La division de dragons fut répartie de manière à faire rentrer plus promptement les réquisitions et à soutenir le corps du colonel Rippert en position au débouché de *Baños*. Il devenait plus important que jamais de conserver ce poste pour entrer en communication avec le 2<sup>e</sup> corps.

6 mai. — Un bataillon de la légion hanovrienne (3<sup>e</sup> division) fut dirigé sur ce point pour le renforcer. Le second bataillon de la même Légion passa au parc de siège comme auxiliaire. Je retrouvai dans ce corps, comme lieutenant-colonel, Schenk, capitaine dans les chasseurs de Matthieu en *Hollande* en 1794, ancien et bon camarade que je n'ai pas revu depuis.

J'y fis également la connaissance de quelques autres officiers, entre autres du capitaine baron de Böklin qui fut tué au combat de *Busaco*, et du capitaine comte de Nassau-Laleck, dont la sœur, en pension à *Lausanne* dans ma jeunesse, avait épousé le baron de Rehbinder, Livonien que j'avais aussi connu à *Lausanne*.

7 mai. — En même tems le maréchal Ney faisait faire au corps d'armée un mouvement pour se rapprocher de *Ciudad Rodrigo*.

Le général Marchand porta la brigade du général Maucune, composée du 3<sup>e</sup> d'hussards, du 6<sup>e</sup> léger, 69<sup>e</sup> de ligne et de 3 pièces de canon, à *San Pedro de Toro*, à l'entrée de la plaine de *Ciudad Rodrigo*, au débouché des routes de *San Muñoz* et de *Tamames* à 5/4 de lieue de la place. Cette brigade campa à *San Pedro*, gardant à sa gauche le couvent de la *Caridad* sur le bord de l'*Agueda*.

Le 39<sup>e</sup> de ligne était placé à *Tenebron*, en intermédiaire avec *Tamames*, qu'occupait le 76<sup>e</sup> et où se tenait le général Marcognet et le général de division Marchand. Cette division fournissait aussi des postes à *San Martin* et *Miranda del Castañar* pour être en relations avec le corps posté à *Baños*.

Le général Mermet porta également en avant la brigade Labas-



sée, le 25<sup>e</sup> léger (où le colonel de Conchy avait remplacé le colonel Anselme, mort des suites des blessures reçues au combat de *Tamames*) entra en ligne avec les brigades de la 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> division, pour remplir l'intervalle qui existait entre ces deux brigades. Il campa dans la plaine, au débouché de la gorge de *San Spiritu*.

Le 27<sup>e</sup> de ligne fut baraqué à ce dernier village, sur la route directe de *Salamanque* à *Ciudad Rodrigo*, à 3 lieues de cette place.

La brigade du général Bardet resta à *Salamanque*.

Le 15<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> de dragons, sous les ordres du général Carrois, furent attachés aux troupes du blocus, et placés en échelon depuis *San Spiritu*, jusqu'à *Castro* pour la correspondance avec *Salamanque*.

Le général Loison (3<sup>e</sup> division) avait sous *Ciudad Rodrigo* la brigade du général Ferrey, composée des 15<sup>e</sup> de chasseurs, 15<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> légers, la légion du midi, le 26<sup>e</sup> de ligne et 4 pièces de canon. Elle était campée, la droite à *San Felices el Chico*, et la gauche appuyée au 25<sup>e</sup> léger, au débouché de la gorge de *San Spiritu*.

Le 66<sup>e</sup> et le 82<sup>e</sup> furent échelonés depuis *San Felices el Grande*, jusqu'à *Ledesma*.

La 3<sup>e</sup> division fournissait encore la garnison de *Zamora* qui, ainsi que les postes intermédiaires avec cette ville, devait être relevée par les troupes du 8<sup>e</sup> corps. Le général Loison était à *Vitigudino*, au centre de sa division, il communiquait avec *Salamanque* par *Santa Maria de Sando* et *La Calzada de D. Diego*, poste central de la correspondance.

Ces postes, établis au milieu de l'armée, n'en durent pas moins être retranchés pour les protéger contre les fréquentes incursions des guerillas qui, ayant un refuge assuré dans la place de *Ciudad Rodrigo*, devenaient plus entreprenants que jamais. Leur chef D. Julian Sanchez avait une grande influence dans la place ainsi que dans le pays.

Le général de division Mermet eut le commandement des trois brigades formant le blocus, et je fus envoyé près de lui pour

y faire les fonctions de chef d'État-major. Ces trois brigades devaient faire alternativement le service devant la place. Le général Mermet était chargé d'établir ce service et de le surveiller de manière à resserrer la garnison et à lui ôter toute communication sur la rive droite de l'*Agueda*. Sa retraite, dans le cas où l'armée anglaise ferait un mouvement décidé sur lui, se faisait sur *Salamanque*, par *San Martin del Rio* et *Castro*, où les 2<sup>es</sup> brigades des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> divisions devaient se réunir.

Le général Mermet établit son quartier-général à *San Spiritu*. J'y restai près de lui jusqu'au moment où le quartier-général du Maréchal Ney vint s'établir au couvent de *La Caridad* et qu'il lui arriva un chef d'État-major. Mon service était très fatigant ; tous les jours à cheval, à la petite pointe du jour, pour me rendre à 2 lieues de là, à une des 3 brigades devant la place, et puis au retour, le travail du bureau et les ordres à expédier, mais je me portais bien et avais quelque espoir que le siège que nous allions faire serait favorable à mon avancement.

Des établissemens d'approvisionnement et de manutention placés à *Tamames*, *San Spiritu* et *San Felices el Chico* devaient servir d'entrepôts pour le siège.

Les forts de *Salamanque* et d'*Alba de Tormes* allaient recevoir les hommes et les chevaux hors d'état d'entrer en campagne, ils devaient en même temps servir à la deffense de ces forts. Les comandans étaient chargés de recueillir et faire mettre en magasin les armes, équipements et effets d'habillement des hommes morts aux hopitaux.

Les ponts de chevalets préparés par les soins du chef de bataillon du génie Conche allaient être déposés à *San Spiritu*, afin de pouvoir les transporter rapidement sur les points où ils devaient être jettés en amont et en avant de la place, aussitôt qu'on voudrait en faire l'investissement sur les deux rives de l'*Agueda*.

Comme la rentrée des contributions éprouvait des retards inquiétans, au moment où l'armée allait être rassemblée et forcée de rapeller ses détachemens, il fallait avoir des garanties du pays

qu'elle allait cesser d'occuper. On prit des otages parmi les plus riches propriétaires, qui devaient rester détenus au Fort de *Salamanque* jusqu'à l'entier acquittement des contributions. Mais dans une situation insurrectionnelle l'influence des riches n'étant plus aussi positive, cette mesure ne produisit pas l'effet qu'on en attendait.

11 may. — Néanmoins l'arriéré de la solde se payait aux troupes qui, d'un autre côté, recevaient de leurs dépôts des hommes et des effets d'habillement.

L'équipage de siège avait déjà en réserve 3.000 fanegas d'orge (de 82 ll. la fanega) pour ses chevaux d'attelage. L'artillerie du corps d'armée, la cavalerie et les États-majors avaient aussi leur approvisionnement pour un mois. Tout le corps d'armée avait des vivres pour six semaines, dont une partie en biscuit.

15 may. — Tout était ainsi disposé quand le maréchal prince d'Essling arriva à *Salamanque* suivi du duc d'Abrantes commandant du 8<sup>e</sup> corps et des généraux Eblé, Lazowski et Montbrun.

Le prince et le duc d'Abrantes, après avoir concerté avec le maréchal Ney les opérations du siège de *Ciudad Rodrigo*, qui devait être fait par le 6<sup>e</sup> corps, repartirent pour *Valladolid*, d'où devaient être expédiés les ordres de mouvement combinés par les 2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps.

Cependant on faisait reconaitre la route la plus praticable pour le transport de l'artillerie de siège. Celle par *La Calzada de D. Diego, Castro, San Martin del Rio et San Spiritu* présente les plus mauvais passages, des bas-fonds, et après ce dernier endroit, un défilé à travers des roches pour déboucher dans la plaine de *Ciudad Rodrigo*.

Il y en a deux autres qui ne diffèrent que par le plus ou moins de dégât que les eaux peuvent y faire pendant la saison pluvieuse. En voici les itinéraires.

La première : de *Salamanque* à *Matilla*, 5 lieues — à *Tamames*, 4 — à *Puebla de Yeltes*, 1 — à *Morasverdes*, 1 — à *Tenebron*, 1 — à *San Pedro de Toro*, 2 — à *Ciudad Rodrigo*, 1. — Total : 15 lieues.

La seconde : à *Matilla*, 5 lieues — à *San Muñoz*, 3 — à *Cabrilas*, 1 — à *Aldea de Yeltes*, 2 — à *Alba de Yeltes*, 1 — à *San Pedro de Toro*, 2 — à *Ciudad Rodrigo*, 1 — Total : 15 lieues.

Celle de droite, par *San Muñoz*, étant moins coupée par les eaux et présentant le moins de difficultés, fut jugée la plus convenable. Le bataillon de la Légion hanovrienne, faisant le service d'auxiliaires au parc de siège, fut disposé sur cette communication pour y faire les réparations nécessaires. Le village de *San Pedro de Toro* où ces deux routes aboutissent, a une vingtaine de maisons et était le seul qui offrit un abri. Les troupes, là comme sur toute la ligne, se firent des baraques. Sur la droite, il fallait aller chercher le bois fort loin. Les genêts y suppléèrent. Les montagnes qui environnent *San Felices el Chico*, *San Spiritu* et *San Pedro* fournissaient le bois nécessaire pour les fascines, gabions, etcetera. La plaine, entre *San Pedro* et (*Ciudad*) *Rodrigo* est découverte ; longue d'une lieue, elle produit beaucoup de grains qui devinrent la pâture des chevaux.

Il était important d'éloigner et même de rejeter sur la rive gauche de l'*Agueda* les troupes espagnoles que La Carrera avait du côté de *Saugo* et de *Martago*. On y envoya le 3<sup>e</sup> de dragons avec quelques compagnies de voltigeurs, sous les ordres du colonel Grizard, qui les eurent bientôt chassé de là.

28 may. — La division de dragons se mit en marche pour aller s'établir dans les environs de *Tamames* et y relever les troupes du général Marchand, qui devaient se réunir sous *Ciudad Rodrigo*. Cette cavalerie pouvait s'étendre dans la vallée de *Linares*, d'où elle observait le débouché de *Baños*.

La brigade du général Bardet partit en même tems de *Salamanque* pour remplacer à *San Spiritu* le 27<sup>e</sup> de ligne, qui fut rejoindre le 25<sup>e</sup> léger devant *Ciudad Rodrigo*. Ces troupes furent relevées à *Salamanque* par le 8<sup>e</sup> corps.

Le maréchal prince d'Essling et le duc d'Abrantes vinrent s'établir dans cette ville.

Le général Loison portait en même temps son quartier-général à *San Felices el Chico*.

Le colonel Rippert, en position au défilé de *Baños*, fut également relevé par le 8<sup>e</sup> corps.

Toutes les dispositions étant prises pour accélérer et couvrir la marche de l'artillerie de siège, on la mit en mouvement le 28, mais il fut indispensable de la réunir et de l'aretter à *San Muñoz*, avant de lui faire franchir le mauvais pas entre ce dernier village et *Cabrillas*, que les pluies avaient rendu presque impraticable. On prit des mesures pour la mettre à l'abri de toute surprise.

30 may. — Enfin le 6<sup>e</sup> corps, fort de 30.000 hommes bien équipés et bien approvisionné allait sortir de cette longue inaction à laquelle l'avait réduit la dissolution de l'armée espagnole à *Alba de Tormes*.

M. le maréchal Ney, après avoir définitivement conféré avec le prince d'Essling sur les opérations qui lui étaient confiées, vint établir son quartier-général sous *Ciudad Rodrigo*, au couvent de la *Caridad*, à 5/4 de lieue de la place.

Il était arrivé un chef d'État-major à la division du général Mermet et je rentrai à l'État-major général.

Le maréchal et ses aides-de-camp, le chef d'État-major général et tous ses officiers, l'intendant avec toutes les administrations étaient établis dans cet immense couvent.

3 juin. — Le premier soin de M. le maréchal fut l'établissement de deux ponts sur l'*Agueda*, l'un en amont, l'autre en aval de la place. La crue des eaux, provenant des pluies presque continuelles des mois de mars et d'avril présentait de grandes difficultés à l'établissement de ces ponts. Elles furent vaincues. Le pont en amont fut établi le premier sur une largeur de 40 toises. L'un et l'autre furent couverts par des têtes de pont. Celle du pont d'amont pouvait contenir 300 hommes et 3 canons, celle du pont d'aval 600 hommes et 4 pièces.

Les pluies continuèrent au commencement de juin de telle sorte qu'on fut obligé de concentrer à *San Muñoz* le parc de siège.

5 juin. — D'un autre côté, il était important de connaître la

position et les forces de l'armée anglaise et pour cela il fallait être établi sur les deux rives.

En conséquence, le maréchal Ney voulut tenter une reconnaissance sur la rive gauche et passa la rivière avec la division de dragons, mais il vit l'impossibilité, non seulement de la faire manœuvrer, mais même marcher sur un terrain détrempe et qui ne pouvait porter les chevaux. Il fallut repasser la rivière, après avoir toutefois reconnu que le fauxbourg de la rive gauche n'était point fortifié, mais totalement comandé par les batteries de la place.

En même tems le général Loison faisait occuper par des postes retranchés les hauteurs du *Teson*, qui sont de niveau avec le relief très élevé du corps de la place. C'était le point d'attaque déterminé par les officiers du génie et de l'artillerie. Il était dirigé sur un des saillans de la fortification, le plus accessible, et présentait l'avantage de voir avec les premières batteries les deux revêtemens des deux enceintes de la place. Toutes les autres parties accessibles de la fortification étaient couvertes par un fauxbourg retranché qui nous eût entraîné dans une guerre de murailles périlleuse et longue.

6 juin. — Mais le général Loison ne fut pas plutôt établi dans cette position que l'ennemi dans la journée du 6 fit trois sorties successives sur ces postes.

L'une par la gauche, pour tourner le *Teson*, les deux autres par la plaine qui sépare le *Teson* de la rivière.

La première, de 5 à 600 hommes, fut bientôt repoussée.

La seconde était composée de bourgeois bien habillés, en bas blancs et manteaux, qui s'avançaient sur les deux rives de l'*Agueda* avec cette confiance de l'inexpérience et du délire. Une compagnie de voltigeurs suffit pour les faire repentir de leur audace et les faire rentrer honteusement dans la place.

Enfin, vers midi, parut une colonne de près de 3.000 hommes, en très bon ordre, qui sortait de la place à la faveur d'une forte canonade, et soutenue par trois pièces, placées dans la fausse braye, mais nos voltigeurs la reçurent sans perdre un pouce de

terrain, tandis que le général Simon, avec trois compagnies d'élite la tournait en débouchant du vallon derrière le *Teson*. Cette sortie fut repoussée comme les autres à la bayonnette. Nos jeunes soldats de la 3<sup>e</sup> division écoutant au premier moment la voix du courage, plutôt que celle de leurs chefs, bravaient le danger sans réflexion et allaient se faire tuer sur le glacis de la place, mais on parvint à les ramener. L'ennemi a laissé plus de 50 morts sur le champ de bataille et beaucoup de blessés. De notre côté, nous avons eu à regretter la mort de 10 de nos braves et 34 blessés. Ainsi se sont terminés tous les efforts que la garnison a faits en rase campagne.

Pendant que les pluies retardaient les opérations du siège, de manière à ne rien pouvoir entreprendre, on créait des établissements pour le parc de siège, ainsi que pour la manutention des vivres, dans un pays où il fallait tout créer et tout transporter. L'intendant Marchand organisait un service régulier de transports sur une ligne de 16 lieues, n'ayant d'autres ressources que les équipages militaires du 8<sup>e</sup> corps et les moyens de transport du pays étant absolument nuls. Ces difficultés donnèrent au prince d'Essling l'idée de celles que le maréchal Ney avait dû rencontrer quand il s'agissait de rassembler à *Salamanque* les subsistances nécessaires pour faire vivre son armée et même les chevaux de l'artillerie de siège, pendant 40 jours, durée présumée du siège.

9 juin. — On put enfin hasarder d'envoyer de la cavalerie sur la rive gauche. Quatre escadrons de dragons y furent établis par échelons poussant des vedettes jusque sur la route d'*Almeida* et des reconnaissances sur *La Puebla de Azava* où se trouvait le quartier-général de La Carrera. Elles rencontrèrent les postes espagnols à une lieue.

M. le maréchal avait formé un bataillon de chasseurs du siège d'hommes choisis parmi les meilleurs tireurs pour être employés dans un coup de main et pour tirer sur les embrasures de la place. Il en donna le commandement à M. François, capitaine à l'État-major et officier d'une bravoure distinguée. Ce bataillon fut mis à la disposition du général Loison.

10 juin. — Dans la nuit du 10 au 11, cent de ces chasseurs, sous les ordres de leur commandant, se dirigèrent sur le couvent de *Sainte-Croix* pour y surprendre le poste ennemi. Il était extrêmement important de le chasser de là, ce couvent se trouvant situé sur la droite de notre attaque. Le poste ennemi fut égorgé, mais on ne put se maintenir dans le couvent, qui est très vaste et sous les murs de la place. Les chasseurs du siège étaient spécialement employés à tirer continuellement sur les embrasures pour y atteindre les canoniers au moment où ils manœuvraient les pièces. A cet effet, ils pratiquaient des trous en avant des tranchées et des ouvrages, ils s'y enterraient, toujours par deux, s'y formaient des créneaux avec des sacs à terre et faisaient un feu continu pendant les 24 heures que durait leur service. On les relevait la nuit.

Quatre autres escadrons passèrent sur la rive gauche et concurremment avec les 4 premiers, formèrent le blocus de la place sur cette rive. Ils poussèrent une reconnaissance sur *Gallegos* et *Cartio*. On y trouva les avant-postes de l'armée anglaise.

Enfin le soleil de la saison parut et vint sécher le terrain, sur lequel on ne pouvait jusqu'alors ni ouvrir la tranchée, ni amener l'artillerie. Les formes et la nature de ce terrain facilitèrent heureusement l'écoulement des eaux.

15 juin. — Enfin pendant que les fausses attaques, dirigées sur plusieurs points, attiraient l'attention de l'ennemi, tantôt sur le front de *la Caridad*, tantôt sur le fauxbourg de la rive gauche, la nuit du 15 au 16 juin et à la clarté de la pleine lune la plus éclatante, 2.000 travailleurs, soutenus par le bataillon des chasseurs du siège, 9 compagnies de grenadiers et 5 bataillons en réserve ouvrirent la tranchée sur le front de la véritable attaque et à 200 toises de la place.

Le chef de bataillon Conche dirigeait l'attaque de droite et le chef de bataillon Constantin celle de gauche. Avant le jour les travailleurs furent à couvert sur un développement de 1.200 toises, y compris les communications, et dès la même nuit on donna à la tranchée 4 pieds de largeur sur 3 de profondeur.



Cette opération importante fut conduite avec tout le talent et la bravoure qu'elle exige. Elle fit le plus grand honneur aux officiers du génie qui l'exécutèrent, d'autant plus heureusement que nous perdîmes peu de monde.

Les diversions faites par les autres points réussirent également et détournèrent parfaitement l'attention de l'ennemi de l'attaque principale.

Tout le feu de la place fut réuni sur le fauxbourg de la rive gauche pour en déloger nos troupes qui s'en étaient emparées. L'objet rempli, celles-ci se retirèrent en bon ordre, malgré un feu de mitraille très actif.

16 juin. — Tandis que le canon de la place annonçait aux Anglais, Portugais et Espagnols que pour cette fois *Ciudad Rodrigo* était sérieusement attaqué, des reconnaissances furent dirigées sur tous les points et rapportèrent que rien n'annonçait un mouvement de leur part.

19 juin. — La parallèle était perfectionnée et portée à 10 pieds de largeur dans tout son développement. La partie en plaine a offert les plus grandes difficultés, à cause des eaux, les travaux ont dû même être interrompus à diverses reprises.

Tant que l'ennemi occupait les couvens de *Sainte-Croix* à la droite, de *San Francisco* à la gauche, il était difficile de déboucher de la première parallèle. Il fallut même faire des retours aux extrémités de cette parallèle, pour se défilier de la mousqueterie qui partait de ces deux couvens, mais on attendait l'artillerie pour faire brèche à ces couvens qui étaient de véritables forteresses, et afin de ne pas risquer la perte de beaucoup de monde contre les murs, derrière lesquels les Espagnols, comme les Turcs et tous les peuples peu civilisés, sont extrêmement tenaces.

L'artillerie et ses approvisionemens arrivaient successivement, mais on voulut attendre qu'elle fût toute en batterie pour frapper d'épouvante une population nombreuse et égarée et tâcher de lui épargner une ruine totale en la décidant à se soumettre à un appareil de force aussi imposant.

On entreprit donc au même moment la construction de six batteries à 10 toises en avant de la première parallèle. Ce travail était long, pénible et périlleux à cette distance du feu de la place, qui devint furieux lorsqu'elle s'aperçut de ces dispositions prises dans le calme le plus menaçant.

21 juin. — Cependant, la nuit du 21 au 22, le génie débouchait de la première parallèle par deux zigzags, en se défilant, autant que possible, de la place et des deux couvents, ce qui nécessairement emportait beaucoup plus de tems, de travail et de dangers. Les officiers du génie, qui sçavent allier la prudence à la plus belle bravoure, ne s'avançaient pas moins vers la place ; cette nuit même, ils s'en approchèrent à 30 toises.

23 juin. — Dans la nuit du 23 au 24, on fit encore une nouvelle tentative sur le couvent de *Sainte-Croix*, et y ayant pénétré par la porte du côté de la place qu'un sachet de poudre renversa, on parvint à incendier le couvent. Nous y perdîmes le brave capitaine François, commandant les chasseurs du siège qui, parcourant, la torche d'une main et le sabre de l'autre, les vastes galeries de ce couvent, tomba mort au bas d'un escalier, que l'ennemi avait coupé et du haut duquel il se deffendait encore. M. de Maltzen, capitaine du génie, y périt aussi.

24 juin. — Le lendemain matin, je fus prier le maréchal de me donner le commandement des chasseurs du siège. Il me l'accorda très gracieusement, en me promettant la continuation de ses bontés. J'en pris immédiatement le commandement, et me rendis près du général Loison, sous les ordres duquel il se trouvait barraqué, près des barraques qu'on avait construites sur le *Teson* pour le maréchal, son État-major et les officiers du génie.

25 juin. — Dans la nuit du 24 au 25, l'artillerie, avec l'activité qu'elle sçait déployer dans les circonstances difficiles, parvint à mettre en batterie 46 bouches à feu, dont 9 pièces de 24 en une seule batterie, destinée à battre en brèche, et une batterie incendiaire de 10 mortiers. Le 25, à 4 heures du matin, un feu roulant comença sur tout le front de l'attaque. Celui de l'ennemi

y répondit d'abord avec vivacité, mais le nôtre prit la supériorité, et plusieurs pièces du saillant sur lequel se dirigeait notre attaque furent démontées.

Vers le soir, deux explosions de magasins à poudre dans nos batteries rallentirent notre feu; la nuit fut employée, de part et d'autre, aux réparations. Au même moment où le feu commençait, les deux divisions de cavalerie, sous les ordres du général Montbrun, passaient sur la rive gauche de l'*Agueda*, où il y avait déjà quatre bataillons d'infanterie. Le blocus fut alors reserré et la cavalerie se porta en avant jusqu'à *Carpio*, d'où elle délogea les postes anglais. Bientôt on devait connaître les véritables intentions des Anglais relativement à la place de *Ciudad Rodrigo*.

Le 8<sup>e</sup> corps était en mouvement pour venir former le corps d'observation et le maréchal prince d'Essling, commandant en chef, vint s'établir au couvent de *la Caridad* pour se tenir prêt à parer à tout événement.

26 juin. — Le 26, le feu recommença avec plus d'activité que la veille. Nos batteries incendiaires ont fait sauter trois magasins à poudre de la place et brûlé plusieurs maisons. Les autres ont continué à ruiner les défenses de l'ennemi. Le génie, à la faveur de ce feu, a cheminé droit au mur d'enceinte du couvent de *Sainte-Croix*, y a ouvert des communications et fortifié un réduit, à l'effet d'y tenir un poste.

Dans les 24 heures suivantes, on a cheminé par un retour de 60 toises sur la place. Cet ouvrage, tracé sous le feu de la mitraille et de la mousqueterie, a été vivement poussé à la sape volante.

28 juin. — Les batteries de brèche continuaient à tirer avec le même succès. Le 28 au soir, les brèches à la fausse braye, comme au corps de la place, paraissaient assez praticables pour en obtenir l'effet qu'on en attendait. Les batteries incendiaires avaient brûlé et détruit la plus grande partie de la ville, principalement les maisons les plus marquantes, alors on envoya en parlementaire au gouverneur, M. le capitaine-adjoint Esménard,

pour lui dire qu'il était encore tems d'arrêter l'effusion du sang dans une ville prise d'assault. Il répondit en homme qui n'était plus maître de ses actions et qui, victime d'un délire populaire, ne pouvait plus avoir de volonté. Le feu recommença avec plus de violence que jamais.

Juillet. — 1 au 4. Cependant les travaux du Génie pour l'établissement de la seconde parallèle et le couronnement du glacis allaient nécessairement laisser le tems à l'ennemi de se retrancher sur la brèche et d'en débayer le pied. Ainsi, il fut décidé qu'on établirait une nouvelle batterie de brèche, sur un plateau intermédiaire, à 60 toises du corps de la place, presque aussi avantageusement situé que le premier. La batterie incendiaire fut également rapprochée. Ces travaux furent dirigés par le colonel du Génie Valazé, qui vint prendre le commandement du Génie du 6<sup>e</sup> corps. Ils furent faits sous le feu de l'ennemi, auquel les mouvemens de notre artillerie permettaient de reprendre momentanément la supériorité. Ils étaient extrêmement périlleux. La grande quantité de bombes lancées par l'assiégé, avec une justesse parfaite, retardait la construction de la batterie de brèche élevée sur un roc pelé; elle ne put être construite qu'en sacs à terre, que les bombes bouleversaient à mesure qu'on les posait.

2, 3, 4 juillet. — On s'est emparé successivement du couvent de *Saint François* sur la gauche de notre attaque, du couvent de *Santa Clara*, au centre du fauxbourg, enfin de celui de *Saint-Dominique*, à l'extrémité du fauxbourg, devant lequel l'ennemi avait fait quelques fortifications, qui se trouvèrent alors totalement tournées et évacuées. La possession du couvent de *Saint-François* donna la facilité de construire une batterie à ricochet qui produisit le meilleur effet. Elle procura également au génie l'avantage de pouvoir déboucher avec plus de sécurité de la seconde parallèle afin d'aller couronner le glacis. Ce travail fut exécuté en grande partie à la sappe volante avec une intrépidité admirable, au milieu d'une grêle de grenades, d'obus et de bombes, que les assiégés faisaient rouler sur le glacis et qui venaient éclater parmi les travailleurs.

6 juillet. — On est entré en galerie sous le glacis pour aller faire sauter la contrescarpe, tandis que par deux têtes de sappe, on s'établissait de droite et de gauche sur le glacis.

8 juillet. — Le 8, l'ennemi qui, depuis l'ouverture de la tranchée, n'avait pas osé se montrer hors de la place, tenta deux sorties, l'une sur les postes du 76<sup>e</sup> régiment, à la rive gauche de l'*Agueda*, où ils étaient avancés de manière à ne plus permettre aux assiégés de venir puiser de l'eau à la rivière, l'autre sur la gauche du couvent de *Saint-Dominique*, voulant tomber sur nos travailleurs à la faveur d'un ravin. Ces deux sorties, l'une de 500 et l'autre de 1.000 hommes, étaient soutenues par une canonade qui n'annonçait pas pénurie de munitions dans la place. Ces deux sorties furent aussitôt repoussées et particulièrement sur la gauche du faubourg, où une compagnie de voltigeurs du 27<sup>e</sup> reçut l'ennemi dans un retranchement à peine ébauché et le ramena avec une perte considérable.

9 juillet. — Le 9 au matin, le feu de la batterie de brèche commença ; elle était composée de 9 pièces de 24, qui eurent une action bien décisive sur des murailles déjà ébranlées, qu'elles battaient à la distance de 60 toises. Les bombes des assiégés toujours dirigées sur ce point, inquiétèrent d'abord notre feu, mais notre batterie fut bientôt dégagée par l'effet prompt et actif de la nouvelle disposition des autres batteries. Elles atténuèrent bientôt les défenses extraordinaires d'une place qui avait des moyens d'artillerie inépuisables.

10 juillet. — Enfin, le 10 juillet, les boulets creux ayant achevé d'écarter le haut de la brèche, elle fut jugée praticable pour y monter 25 hommes de front.

On se détermina à donner l'assaut à 5 heures du soir. Ayant eu connaissance des dispositions faites, je fus près du maréchal Ney réclamer pour le bataillon que je commandais l'honneur d'avoir la tête de l'assaut ; ce poste revenant de droit à ceux qui pendant tout le siège avaient fait le service le plus pénible et le plus dangereux. Le maréchal accorda ma demande.

Les troupes furent rassemblées dans la tranchée en face de la brèche. Le bataillon des chasseurs du siège, sous mes ordres, marchait en tête, il était suivi de 6 compagnies de grenadiers, commandées par M. Delomme, chef de bataillon au 6<sup>e</sup> léger, et de 6 compagnies de voltigeurs sous les ordres de M. Dutoga, chef de bataillon au 69<sup>e</sup>.

Tout le 6<sup>e</sup> corps d'armée était sous les armes.

Alors M. le maréchal Ney me fit demander 3 volontaires pour tâter la brèche, et je fus autorisé à leur promettre la croix. Il s'en présenta vingt et je choisis les només Thirion, caporal au 50<sup>e</sup>, Bourbois, carabinier, et Bellezé, chasseur au 6<sup>e</sup> léger.

Ils s'élancèrent sur la brèche où leur présence et les cris de Vive l'Empereur! répétés par eux répandirent une telle terreur dans la place que le drapeau blanc parut à l'instant.

Je me rendis sur la brèche, que je fis à l'instant occuper, et fis avertir M. le maréchal. Il arriva de suite sur la brèche et là dicta ses conditions au gouverneur. Celui-ci rendit la place à discrétion et M. le maréchal accorda protection aux personnes et aux propriétés. La garnison, prisonnière de guerre, fut envoyée en France et les officiers qui ne voulurent pas servir le roi Joseph durent suivre son sort. Le gouverneur fut traité avec beaucoup d'égards par M. le maréchal, qui appréciait sa belle défense.

Aussitôt les troupes entrèrent dans la place par la brèche et par toutes les portes, et relevèrent tous les postes de la garnison, qui déposa les armes.

On fit l'inventaire des magasins d'artillerie et des vivres. Ainsi 5.000 prisonniers, 7 drapeaux, 120 pièces de canon, beaucoup de projectiles de toute espèce, une assez grande quantité de poudre, mais peu de subsistances, tombèrent en notre pouvoir après 26 jours de tranchée ouverte et 15 jours de feu. Mais aussi cette ville servira d'exemple. Elle est transformée en un monceau de décombres et de cendres, pas une maison n'a été épargnée. Une population triple de ce qu'elle était dans les tems ordinaires, triplait aussi la misère des assiégés, entassés dans des lieux infects.

Les hopitaux étaient encombrés de malades et de blessés, tant de la garnison que des habitants. On y a trouvé 7 à 800 blessés.

Les membres de la Junte Suprême de Castille, composée en majeure partie de prêtres, ont été envoyés comme prisonniers à *Salamanque*.

Cet événement, marquant par les suites qu'il doit avoir et les obstacles que faisait naître la présence de l'armée anglaise, eut un immense résultat sur l'opinion publique. L'indignation de la garnison et des malheureux habitants de *Ciudad Rodrigo* fut au comble et Carrera abandonna avec son corps d'armée : les Anglais et s'en fut rejoindre La Romana en *Estrémadoure*. Et cependant Lord Wellington avait de puissantes raisons pour agir comme il le fit. Elles sont très bien développées par le colonel Napier dans son *Histoire de la guerre dans la Péninsule*, ainsi que par le comte de Toreno dans l'*Histoire de la Révolution d'Espagne*. En effet les chances d'une bataille avec des troupes encore peu aguerries contre les vétérans français n'étaient guère en sa faveur. Gagnée, elle avait peu de résultats favorables ; perdue, elle entraînait nécessairement la perte du Portugal et forçait l'armée anglaise à se rembarquer. Lord Wellington temporisa et fit bien. Son succès à *Busaco* et sa retraite dans les lignes de *Torres Vedras* en usant l'armée française obtinrent pour résultat final la retraite de Masséna et l'abandon du Portugal.

La possession de la place de *Ciudad Rodrigo* et de son armement devait compléter l'équipage nécessaire pour réduire la place d'*Almeida*. Les ressources que purent créer les généraux d'artillerie Eblé et Ruty en rapprochaient l'époque. Mais une opération préparatoire était de s'assurer si le fort de la *Concepcion* n'entraverait pas notre marche et n'exigerait pas à lui seul l'emploi des préparatifs qu'on faisait pour *Almeida*.

21 juillet. — Le maréchal Ney, après avoir fait passer l'*Açueda* à la 2<sup>e</sup> division, pour soutenir la 3<sup>e</sup> qui était déjà en position sur l'*Azava*, vis à vis l'armée anglaise, dirigea une forte reconnaissance sur le fort de la *Concepcion*, que les Anglais firent

sauter en partie, et abandonèrent à l'approche de nos troupes. On garda la ligne sur le *Turon* et je fus placé avec les chasseurs du siège à *Val de la Mula*, en avant de ce ruisseau. Le fort de *la Concepcion*, monument élevé par l'orgueil espagnol, était par sa position, la régularité et le luxe de ses fortifications, une barrière qui aurait employé une très grande partie des moyens nécessaires pour le siège d'*Almeida* et pouvait nous arrêter au moins pendant 20 jours.

23 juillet. — Cet événement heureux, qui devait nécessairement avancer les opérations du siège d'*Almeida* et qui annonçait le mouvement rétrograde de l'armée anglaise, détermina le maréchal Ney à marcher rapidement pour investir cette place. Il porta son quartier général à *Aldea de Obispo*, à une lieue et demie d'*Almeida*.

24 juillet. — Le maréchal mit en mouvement son corps d'armée, la gauche en tête, et suivi de la réserve de cavalerie, sous les ordres du général Montbrun. On rencontra sous les murs de la place la division anglaise du général Crawford. Elle fut aussitôt attaquée, et après un combat brillant, livré par la 3<sup>e</sup> division et la cavalerie légère sous le canon de la place, qui ne seconda que faiblement les Anglais, elle fut culbutée et rejetée de l'autre côté de la *Coa*, avec une perte de 1.200 homes, 2 drapeaux et 2 pièces de canon. Elle eût été entièrement détruite si le général Montbrun eût voulu obtempérer à la direction que le maréchal Ney voulait lui faire prendre, mais il prétendit devoir attendre pour se mouvoir les ordres du prince d'Essling, qui commandait en chef et n'était pas présent.

Le pont sur la *Coa*, rivière profondément encaissée, qui coule sur des rochers de granit à 1/4 de lieue d'*Almeida*, disputé bravement, fut emporté, et la place totalement investie par les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> division. Les chasseurs du siège qui faisaient tête de colonne, le 3<sup>e</sup> d'hussards et le 66<sup>e</sup> de ligne eurent les honneurs de la journée.

A midi je reçus de M. le maréchal Ney lui-même l'ordre d'em-



porter à tout prix le pont de la *Coa*, d'où deux compagnies de grenadiers venaient d'être repoussées. J'avais 300 homes ; je m'y portai rapidement, recueillis les deux compagnies de grenadiers, formai mon bataillon en colonne et abordai les Anglais à la bayonnette et au cri de Vive l'Empereur ! Tout fut culbuté et le pont emporté, mais j'eus 4 officiers et 86 soldats tués, et 3 officiers et 144 blessés.

25 juillet. — Le bataillon étant détruit fut dissous par un ordre du jour par lequel le maréchal lui témoignait sa satisfaction particulière. Quant à moi, je rentrai à l'État-major et reçus du maréchal l'assurance formelle qu'il avait demandé pour moi une récompense, qui, en effet, ne tarda guères à m'être accordée, sur la demande du maréchal et du prince d'Essling.

La première dision, à l'exception du 76<sup>e</sup> régiment, qui était resté en garnison à *Ciudad Rodrigo*, vint occuper la droite, appuyée à la *Coa*. Des reconnaissances poussées à la rive gauche ayant rapporté que l'armée anglaise ne bougeait pas, le général Lamotte s'avança jusqu'à *Pinhel* avec la cavalerie légère et deux bataillons d'infanterie.

25 juillet. — Par suite, on forma une division d'avant-garde, sous les ordres du général Ferrey, composée de la brigade de cavalerie légère et de 5 bataillons de la troisième division. Cette avant-garde prit position sur les routes de *Celorico* et de *Guarda*, ayant ses avant-postes en avant de *Pinhel* et d'*Aldea Nova*, pour observer l'armée anglaise, qui paraissait décidée à laisser faire le siège d'*Almeida*.

Aoust. — La garnison d'*Almeida* était forte de deux bataillons de troupes de ligne et de quatre de milices. Le général anglais *Coxe* la commandait. Elle tenta quelques sorties les premiers jours, pour enlever des meules de grain qui se trouvaient sous le canon de la place. Dans une de ses sorties une compagnie de voltigeurs du 6<sup>e</sup> léger prit une pièce de canon et poursuivit l'ennemi jusque sur le glacis.

7 aoust. — Aussitôt que les troupes du corps d'armée furent

réunies sous *Almeida*, à l'exception de la division d'avant-garde qui restait toujours en position devant les Anglais, l'investissement de la place fut resserré, au point que l'ennemi n'avait plus un homme hors du chemin couvert. On tira des régiments d'infanterie cinquante tirailleurs pour inquiéter autant que possible les canoniers. Le commandement en fut donné au capitaine d'État-major Pallandre. C'était encore un ancien camarade de la Légion du Nord.

11 août. — Le maréchal Ney établit son quartier-général à *Malpartida*, à une demi-lieue d'*Almeida*. Celui du prince d'Essling était au Fort de la *Concepcion*.

Dans cet état de choses, ce n'était plus l'armée anglaise, dont les intentions étaient connues, qui pouvait troubler en rien le blocus ou le siège d'*Almeida*, mais ce qui avec toutes autres troupes que les nôtres eût fait considérer la position du 6<sup>e</sup> corps comme inquiétante parce que les rassemblemens des vivres n'étaient point encore faits, ne fut ici qu'une nouvelle occasion de prouver à l'Europe l'industrie de nos armées dans les circonstances difficiles. M. le maréchal n'ignorait pas que le pays entre *Ciudad Rodrigo* et *Almeida* offrait une superbe récolte en grains ; avec cela, il n'avait plus besoin ni de magasins, ni de ces effrayans moyens de transport qui, dans ce pays, entravent toutes les opérations militaires, ni même des habitans, qui avaient pris la fuite. Ses troupes ne furent pas plus tôt établies dans leur camp que des manutentions, disposées par cantons qui leur avaient été désignés, fournirent successivement et progressivement à la subsistance. Chaque régiment eut ses ateliers de moissonneurs, de batteurs, de meuniers et de boulangers, ses moulins et ses fours ; bientôt ils se procurèrent pour trois et quatre jours de pain d'avance, et plusieurs parvinrent même à se faire des approvisionnemens de biscuit. Cette administration régimentaire rendit les plus grands services, tant dans cette circonstance que pendant toute la campagne.

15 août. — Dans la nuit du 15 au 16, on ouvrit la tranchée. La

fausse attaque du Nord réussit parfaitement à détourner l'attention de l'ennemi de la véritable. Celle-ci était dirigée sur le bastion du midi et les deux demi-lunes collatérales, front d'attaque que les généraux Lazowski, Eblé et Rutý jugèrent comme celui qui présentait le plus d'avantages, à cause de la configuration du terrain sur lequel nous devions cheminer et parce qu'il était opposé à la partie de la fortification la plus faible. Ce fut sur ce point que 2.000 travailleurs et 120 sapeurs furent employés, sous les chefs de bataillon du génie Bruley, Nempde et Morlet à ouvrir la première parallèle à 250 toises de la place. A trois heures du matin, les travailleurs étaient à couvert sur un développement de plus de 1.500 toises, et nous perdîmes peu de monde, malgré la lune qui était dans son plein. La nature du terrain présentait de grandes difficultés, on trouvait en beaucoup d'endroits le roc vif à six pouces du sol.

16 aoust. — Le jour suivant, 1.500 travailleurs ont élargi et approfondi la première parallèle. Il fallut employer la mine et faire pétarder les énormes blocs de rochers granitiques qui traversaient la tranchée. La nuit fut employée à ouvrir un prolongement sur la gauche de la parallèle.

17-18 aoust. — Deux jours ont été consacrés au perfectionnement de la 1<sup>re</sup> parallèle et à assurer les communications. L'armée n'ayant pas de mineurs avec les outils nécessaires, on fut obligé de former des brigades de sapeurs à l'exercice de la mine, ce qui rallentissait beaucoup ce travail, déjà trop long par lui-même. Cependant les généraux Eblé et Rutý avaient déterminé l'emplacement des batteries dans la 1<sup>re</sup> parallèle. Ces batteries, au nombre de onze, enveloppaient parfaitement le front d'attaque et prenaient des prolongemens sur chaque face du bastion et celles des demi-lunes collatérales, pour les battre à ricochet.

L'artillerie arrivait successivement, et aussi rapidement que la pénurie d'attelages pouvait le permettre. Une grande partie des chevaux de l'équipage de siège pour *Ciudad Rodrigo* étaient morts de fatigue, on y a substitué une partie des chevaux de l'artillerie des 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps.

L'équipage de siège pour *Almeida* était composé de 80 bouches à feu, dont 22 pièces de 24. On mettait en batterie dans la 1<sup>re</sup> parallèle 50 pièces. Il en restait 30 en réserve, qu'on se promettait d'employer en rechange et pour battre en brèche lorsque le ricochet aurait détruit les défenses.

19 août. — Toutes les batteries furent tracées et commencées dans la nuit du 18 au 19. Les travailleurs, partout où ils n'ont pas rencontré le roc, étaient à couvert au jour. Le travail a été poussé avec beaucoup d'activité pendant le jour suivant. La nuit du 19 au 20, on a commencé la construction d'une flèche, pour couvrir un poste de 150 grenadiers, destinés à soutenir la batterie d'obusiers détachée de la droite de la parallèle, dont elle ne pouvait recevoir aucune protection.

Les trois bataillons fournis par la garde de la tranchée depuis son ouverture avaient été remplacés par 9 compagnies de grenadiers, ce qui soulageait beaucoup le service des corps et mettait les grenadiers à leur poste.

Dans les premiers jours du siège, les 30 bataillons du corps d'armée fournissaient 6.000 travailleurs, et ne pouvaient suffire à ce service, joint à celui de leur manutention de vivres.

20 août. — Des blocs de granit obstruaient encore les communications, ce n'était que par un travail long et pénible qu'on parvenait à les extraire. Les batteries à ricochet s'exécutaient avec rapidité, à cause de la facilité qu'on avait à s'enterrer. En même temps on travaillait aux communications des batteries d'extrême droite et d'extrême gauche.

21 août. — 1.200 travailleurs débouchèrent de la première parallèle par la droite, ainsi que par la gauche, et ouvrirent deux boyaux de 220 toises chacun qui se réunissaient sur la capitale du bastion; le saillant qu'ils formaient fut porté à 140 toises en avant de la parallèle.

Deux jours et deux nuits furent employés au perfectionnement des travaux et à la construction des batteries; mais les communications n'étaient point encore praticables, on s'occupait toujours à pétarder les roches.

24 aoust. — Dans la nuit on ouvrit la seconde parallèle, débouchant à 20 toises de chaque côté du saillant. Ce travail, très rapproché de la place, a été commencé et continué sous un feu très vif de mousqueterie et d'artillerie.

25 aoust. — Les communications devinrent enfin praticables ; elles avaient 9 et 12 pieds de largeur, sur un développement de près de 3.000 toises. Aussitôt toutes les batteries furent armées et approvisionnées.

Les travaux de la seconde parallèle continuèrent avec la même activité ; sur la gauche, on trouvait le roc vif à découvert, il fallait y élever des gabionages, que l'ennemi força souvent d'abandonner.

26 aoust. — Mais le 26 au matin, à peine le soleil eut-il dissipé un brouillard épais qui couvrait la ville que le feu de toutes nos batteries commença sur le front d'attaque et fit bientôt ralentir celui de l'ennemi. Des incendies se déclarèrent dans plusieurs quartiers de la ville, et à 7 heures du soir, une de nos bombes fit sauter l'arsenal et le grand magasin à poudre, renfermant 150 milliers de poudre, beaucoup de bombes et obus chargés, approvisionnement d'armes et de cartouches d'infanterie, et enfin une grande partie des propriétés et de la population de la ville, qui se croyait en sûreté sous les voûtes épaisses du château fort où étaient déposées ces poudres. L'explosion fut effroyable et les résultats terribles. Des blocs de pierres énormes furent jetées jusque dans nos tranchées, y tuèrent et blessèrent quelques hommes ; des pièces de canon du plus gros calibre, enlevées par dessus les remparts, furent tomber au loin dans la campagne, coupées par morceaux ; une grande partie de la ville disparut et le reste fut réduit en décombres. Plus de 1.000 habitants périrent ainsi que 600 hommes de la garnison, presque tous canoniers.

J'étais ce jour là de service près du maréchal Ney. Après une tournée tout autour de la ville, il laissa les chevaux et monta seul avec moi sur un mamelon isolé d'où on découvrait tout l'horizon. Nous y étions assis depuis une demi-heure lorsque cette

effroyable explosion eut lieu. Elle ressemblait à l'éruption d'un volcan, et le souvenir ne s'en est pas affaibli chez moi après 26 ans.

Cependant les fortifications de l'enceinte étaient peu endommagées et quoiqu'il dût rester peu de munitions, après un silence d'une heure, la place recommença et fit pendant la nuit un feu de mousqueterie assez vif, qui joint au désordre causé par l'explosion rallentit un peu nos travaux.

27 aoust. — Le lendemain, le feu de la place étant presque éteint, le prince d'Essling se décida à envoyer dans la place son premier aide-de-camp, le colonel Pelet, en invitant le maréchal Ney à lui adjoindre un de ses officiers. Le maréchal me désigna et je me rendis à la tranchée, où je trouvai le colonel Pelet.

Nous fûmes introduits, et le gouverneur, général Coxe, nous reçut dans une casemate où il paraissait logé.

La démarche du prince d'Essling était dictée autant par l'espoir de venir au secours des malheureuses victimes de l'explosion que par le désir de voir tomber la place en notre pouvoir quelques jours plus tôt.

Le feu cessa de part et d'autre. Le gouverneur fit d'abord les simagrées d'usage et prétendit que l'explosion épouvantable de la veille n'était qu'un « petit accident ». Puis il consentit à envoyer deux parlementaires. Ils traitèrent directement avec le prince d'Essling et le maréchal Ney, qui s'étaient rendus à la tranchée. Mais le prince, voyant que le gouverneur cherchait à traîner les choses en longueur, qu'il faisait des signaux télégraphiques et ne répondait pas catégoriquement à la générosité qui lui offrait des conditions honorables, lorsqu'il pouvait tout exiger de l'état de détresse où se trouvait la place, rompit les négociations et donna l'ordre de recommencer le feu. Il recommença en effet, et plus violent que jamais. La place n'y répondit plus.

Cependant la garnison, dont par les parlementaires on connaissait déjà l'état de détresse, influencée d'ailleurs par les émigrés portugais qui se trouvaient dans nos rangs, s'assembla et signifia à ses officiers que si le gouverneur ne capitulait pas, elle allait ouvrir les portes.

A 10 heures du soir les parlementaires arrivèrent à la baraque du prince d'Essling pour lui annoncer que le gouverneur se soumettait à la capitulation qui lui avait été proposée.

La capitulation porte que les troupes de ligne seront prisonnières de guerre, et les milices renvoyées dans leurs foyers avec promesse de ne pas servir durant la guerre. Au moment d'entreprendre la conquête du *Portugal*, le prince d'Essling voulut tenter un moyen d'ouvrir les yeux à la nation portugaise sur ses véritables intérêts, en lui faisant voir dans ses soi-disants alliés les Anglais des protecteurs insolens, animés de l'égoïsme le plus coupable, et sacrifiant les propriétés et la vie des habitans du *Portugal* à l'intérêt de son commerce exclusif. Il avait à son quartier-général le marquis d'Alorna, ci-devant général en chef des troupes portugaises et nombre d'officiers de cette nation, qui tous avaient des relations avec la garnison. Ils en firent usage pour engager les officiers et les soldats à demander à servir dans les rangs français, pour aider à délivrer leur patrie de ces indignes alliés, qui venaient de laisser prendre sans coup férir le boulevard de leur pays. On crut trop légèrement à leurs protestations de fidélité qui n'étaient qu'un moyen d'éviter le sort d'être prisonniers de guerre. On se relâcha de la capitulation et forma de la garnison d'*Almeida* deux régimens d'infanterie et une compagnie de cavalerie. Mais peu de jours après, officiers et soldats, tout avait disparu et était allé grossir de nouveau les rangs ennemis.

La place d'*Almeida*, une des plus fortes du *Portugal*, par sa position comme par ses fortifications, présentant six fronts avec demi-lunes, chemins couverts, palissades, fossés larges et profonds, est tombée au pouvoir de l'armée française après 14 heures de feu et onze jours de tranchée ouverte, avantage immense pour les opérations ultérieures de l'armée, qui n'a pas coûté 200 hommes, et dont beaucoup, blessés légèrement, ne sont pas même entrés aux hôpitaux.

On a trouvé dans la place 5.000 Portugais, 6 officiers anglais,

y compris le gouverneur, 173 bouches à feu, peu ou point de poudre, 200.000 rations de biscuit et un approvisionnement assez considérable en riz, viande salée et vin.

Les 3.000 hommes renvoyés par le prince d'Essling ne rentrèrent chez eux que pour y retrouver des armes, et malgré le serment qui les liait ce furent 3.000 ennemis de plus. L'ancien régiment de Bragance et une compagnie de cavalerie, après avoir accepté avec les plus vives démonstrations de joie les propositions du marquis d'Alorna de coopérer à soumettre le *Portugal* désertèrent dès le lendemain, officiers et soldats.

Septembre. — *Almeida* s'était rendu après treize jours de tranchée ouverte. Lord Wellington qui s'était opiniâtement tenu en observation derrière cette ville, l'ayant vu tomber au pouvoir des Français, battit en retraite et se retira dans la vallée du *Mondego*, sur la route de *Lisbonne*. Le corps du général Reynier (2<sup>e</sup>) quitta l'*Estrémadoure* espagnole, traversa le *Tage* à *Alcantara* et se concentra sur les 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps dans les environs d'*Almeida*.

Le corps anglais du général Hill, qui était opposé à celui de Reynier vers *Elvas* et *Portalegre*, traversa de même par un mouvement correspondant le *Tage* à *Villa Velha* et vint joindre l'armée principale anglaise. L'armée entière de Lord Wellington continua alors sa retraite par la rive gauche du *Mondego*, dans la position de la *Sierra de Murcilla*, derrière l'*Alva*.

L'armée du prince d'Essling était composée de trois corps d'armée (2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>) formant 7 divisions d'infanterie et deux de cavalerie, ce qui, en y joignant l'artillerie, faisait un total de 52 à 54 mille hommes, dont 6.000 de cavalerie.

D'autre part, Wellington commandait à au moins 100.000 Anglais et Portugais postés entre le *Duero* et le *Tage*.

15 septembre. — Le 15 septembre l'armée française se mit en mouvement et quitta *Almeida* et ses environs. Le 2<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> corps se dirigèrent par *Guarda* sur *Celorico*. Le 8<sup>e</sup> corps marcha sur *Pinhel* et continua sa route sur *Vizeu*, en passant par *Trancoso*.

Le prince d'Essling, voyant les Anglais établis à la rive gauche



du *Mondego*, pensa qu'il pourrait les gagner de vitesse sur *Coïmbre* en marchant par la rive droite.

18 septembre. — Le 2<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> corps passèrent le *Mondego* sur le pont de *Fornos* et se dirigèrent sur *Vizeu* où toute l'armée devait se réunir.

21 septembre. — Le 21, les 3 corps composant l'armée de Portugal se trouvèrent réunis à *Vizeu* et *Mangualde*. Le 8<sup>e</sup> corps avait précédé les deux autres de quelques heures. Son avant-garde avait échangé quelques coups de fusil avec un peloton d'arrière-garde anglo-portugaise.

Le prince d'Essling fut obligé de séjourner deux jours à *Vizeu* pour y attendre son artillerie qui avait été arrêtée par la difficulté des chemins. Les Anglais profitèrent de ce retard. En une marche ils étaient en mesure de se porter sur l'une ou l'autre rive du *Mondego*. Lord Wellington vint occuper la *Sierra de Busaco*, perpendiculaire à la rive droite du *Mondego* et qui couvre *Coïmbre*.

24 septembre. — L'armée continua sa marche sur la *Sierra d'Alcoba*. On rencontre les avant-gardes ennemies sur l'*Asnis*. On se battit à *Mortagoa*. Une compagnie de voltigeurs du 31<sup>e</sup> léger (3<sup>e</sup> division du 6<sup>e</sup> corps) culbuta un bataillon anglais de 300 hommes et lui fit 120 prisonniers.

25 septembre. — Le 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps arrivèrent devant la position ennemie. Le 2<sup>e</sup> corps s'était formé en colone par brigades, sur le chemin qui conduit à *Coïmbre* en passant par *San Antonio de Cantaro*. Le 6<sup>e</sup> corps se forma de la même manière sur le chemin qui conduit à *Coïmbre* en passant par le couvent de *Busaco*.

26 septembre. — Le 8<sup>e</sup> corps, que les embarras de son artillerie avaient arrêté plus que les autres, arriva à distance du 6<sup>e</sup>. Ce même jour, à trois heures après-midi, l'avant-garde du 6<sup>e</sup> corps, formée par la brigade Ferrey de la division Loison, découvrit l'arrière-garde ennemie, postée derrière le *Criç*, petite rivière qui va se jeter dans le *Mondego*. Cette arrière-garde fut attaquée et culbutée sur le champ et l'ennemi repoussé jusqu'au pied de la montagne d'*Alcoba*, sur laquelle on apercevait l'armée anglaise

rangée en bataille. On pouvait l'estimer de 35 à 40.000 hommes en vue, mais la cavalerie et les réserves étaient masquées et se trouvaient placées à la naissance du versant opposé à celui par lequel nous arrivions.

Le maréchal Ney, le duc d'Abrantes et le général Reynier jugèrent la position très forte et ne voulurent rien entreprendre avant que le prince général en chef ne l'eût examinée de ses propres yeux. Le prince d'Essling étant arrivé trois heures après annonça qu'il attaquerait le lendemain au point du jour.

27 septembre. — La crête de la montagne de l'*Alcoba* était occupée par toute l'armée de Lord Wellington, forte de 59.000 hommes d'infanterie, dont 27.000 Anglais, et 32.000 Portugais, plus 3.000 hommes de cavalerie et 80 pièces de canon. L'ennemi n'avait réellement que deux points à défendre, la route de *Busaco*, à droite, traversant le couvent du même nom, et le chemin de gauche par *San Antonio de Cantaro*. Ces deux routes avaient été coupées ou barricadées pendant la nuit, elles étaient défendues par une nombreuse artillerie qui les battait de front et de flanc. Il nous était impossible de faire un seul mouvement qui ne fût aperçu de l'ennemi.

Les Anglais se formèrent par échelons, depuis le milieu de la montagne jusqu'au sommet ; le premier de ces échelons appuyé à un petit village à mi-côte, le 2<sup>e</sup> à 200 toises plus haut, et le 3<sup>e</sup> sur le plateau, adossé au mur de l'enclos du couvent de *Busaco*. Les commandans des divisions anglaises se tenant sur les points les plus élevés de leurs lignes de bataille découvraient tous nos mouvemens, et au besoin lord Wellington pouvait faire jouer ses 80 pièces de canon à la fois. Cette dernière circonstance seule assurait déjà tout l'avantage à l'ennemi, puisque la nature du champ de bataille ne nous permettait pas de faire soutenir nos colonnes d'attaque par une seule pièce de canon.

Notre armée comptait 50.000 hommes d'infanterie et 4.500 cavaliers. Le prince d'Essling la disposa de la manière suivante.

Le maréchal Ney, avec le 6<sup>e</sup> corps, formait l'aile droite et se trouvait placé faisant face à la gauche de l'ennemi, vis à vis l'une des deux routes.

Le général Reynier, avec le 2<sup>e</sup> corps, formait l'aile gauche. Il était placé vis-à-vis l'autre route, faisant face à l'aile droite des Anglais.

Le duc d'Abrantes avec le 8<sup>e</sup> corps occupait le centre et formait la réserve.

Le prince d'Essling se plaça sur un mamelon près de la route au centre du 6<sup>e</sup> corps, ayant derrière lui la cavalerie réunie sous les ordres du général Montbrun.

Quelques escadrons de cavalerie légère éclairaient notre flanc droit.

L'artillerie était derrière le 6<sup>e</sup> corps, prête à suivre l'infanterie, aussitôt que celle-ci serait arrivée sur la crête de l'*Alcoba*.

Au petit point du jour, le maréchal Ney me donna l'ordre de me porter avec 4 compagnies de voltigeurs à son extrême gauche, pour la lier avec la droite du général Reynier. Je devais toujours me tenir à hauteur des deux colonnes d'attaque et suivre leur mouvement, ce que je fis pendant toute la durée du combat, dont je suivis toutes les vicissitudes. Je rentrai le soir à l'État-major avec une forte contusion, ayant eu 142 tués et blessés.

Le 27, au point du jour, les 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps attaquèrent simultanément avec une grande bravoure.

L'attaque du général Reynier sur *San Antonio* eut pendant un instant un succès complet. Ses troupes gravirent la montagne, malgré le feu nourri des Anglais qui hésitèrent un moment. La division du général Heudelet parvenue jusqu'au sommet, commençait déjà à se former sur le plateau, lorsqu'elle fut vivement attaquée par la réserve du général Hill et par la division du général Picton. Le combat était trop disproportionné pour pouvoir être soutenu longtemps, nos troupes étaient harassées de fatigues, affaiblies déjà par les pertes qu'elles avaient

éprouvées depuis le bas de la montagne jusqu'en haut sans une seule pièce de canon, et tout au plus au nombre de 4.000 combattans ; 15.000 hommes de troupes fraîches, soutenues par une bonne artillerie, marchèrent rapidement sur eux, déterminèrent leur retraite, et les forcèrent à se précipiter en désordre du haut de la position. Les généraux Foy et Merle, qui prêchaient d'exemple à la tête de leurs soldats, furent blessés, le général Graindorge fut tué.

Pendant que le général Reynier attaquait l'aile droite des Anglais, la 3<sup>e</sup> division du 6<sup>e</sup> corps, formant tête de colonne et commandée par le général Loison, s'était aussi ébranlée. La seconde brigade, sous les ordres du général Ferrey, lança des tirailleurs sur ceux de l'ennemi et s'empara du village qui est à mi-côte sur la route. L'autre brigade, commandée par le général Simon, monta un peu plus à droite, dans un des endroits les plus élevés et les plus rapides. Jamais troupe ne fit preuve de plus d'élan et de courage que n'en montra cette brigade. Artillerie, mitraille, mousqueterie, charges à la bayonnette, difficultés du terrain, elle surmonta tout avec la plus incroyable audace. Elle atteignit la crête et arriva à la place même où étaient les pièces que les canoniers venaient d'emmener au galop. Le général Simon, marchant à la tête de ses tirailleurs fut blessé de deux coups de feu. Dans ce moment, deux régiments portugais et le 43<sup>e</sup> de ligne anglais, presque masqués sur le versant opposé, s'avancèrent au pas de charge, et firent à dix pas un feu nourri et meurtrier sur la brigade Simon qu'ils prenaient en flanc. Celle-ci fut obligée de rétrograder et d'abandonner ses blessés, au nombre desquels se trouvait le général Simon. Cette première impulsion de l'ennemi fut promptement arrêtée par les brigades des généraux Ferrey et Maucune qui s'avancèrent alors. Mais les Anglo-Portugais, commandés sur ce point par le général Crawford, avaient outre l'avantage du terrain celui d'accabler impunément de mitraille leurs adversaires, auxquels la configuration du terrain ôtait même la possibilité de courir sur les pièces qui les foudroyaient.

Cependant la division Marchand, 1<sup>re</sup> du 6<sup>e</sup> corps, avait commencé son mouvement quelque tems après la 3<sup>e</sup>. Elle devait suivre la route de *Busaco* pour s'emparer du passage. Elle s'engagea précisément au moment où la brigade Simon était repoussée. L'instant était éminemment critique. La route de *Busaco* était battue de front et de flanc par une bonne artillerie. Nos troupes marchaient en colone, mais comme les boulets creux et la mitraille enlevaient des files entières, la première brigade se jeta sur la gauche. Le général Marchand forma de nouvelles colones d'attaque et on marcha une seconde fois en avant, mais les mêmes raisons de supériorité que la position donnait à l'ennemi donèrent les mêmes résultats. L'attaque échoua et on ne fit plus que tirailler jusqu'à la nuit.

Les deux armées gardèrent les mêmes positions qu'avant la bataille.

Nous eûmes 1.200 tués et 1.500 blessés. Les Anglais favorisés par la position, n'eurent guère que 1.800 homes hors de combat.

28 septembre. — Le prince d'Essling ayant jugé, malheureusement trop tard, que la position de l'*Alcoba* était inexpugnable de front, résolut de la tourner. On fit dans la journée divers mouvemens pour cacher ce dessein. A la nuit tombante on se mit en marche par la route d'*Avelana de Cima*, que le général Sainte-Croix avait été reconnaître avec sa brigade de dragons.

Le 2<sup>e</sup> corps forma l'arrière-garde. On marcha toute la nuit. La cavalerie, précédée de la brigade Sainte-Croix, ouvrait la marche qui ne fut point troublée.

29 septembre. — Lord Wellington ayant négligé de faire occuper les défilés de *Sordao*, le prince d'Essling se hâta de profiter de cette faute; le 29 la montagne fut tournée par la droite. Les Anglais opérèrent alors leur retraite par le revers opposé de l'*Alcoba* et repassèrent le *Mondego*. Alors on reprocha au prince d'Essling de n'avoir pas exécuté cette manœuvre de tourner la position de *Busaco* avant l'attaque, et d'avoir inutilement sacrifié près de 3.000 de ses plus braves soldats, et cela par pure opiniâ-

trêté, pour ne pas avoir voulu se rendre aux observations de ses lieutenants, le duc d'Elchingen, le général Reynier et le duc d'Abrantes.

1<sup>er</sup> octobre. — Après avoir franchi les défilés de *Sordao*, l'armée marcha directement sur *Coimbre*, où la tête de l'armée (le 8<sup>e</sup> corps) entra le 1<sup>er</sup> octobre. La ville était entièrement déserte, mais remplie de vivres et de provisions de toute espèce que les habitants n'eurent pas le tems d'évacuer, forcés qu'ils étaient par les ordres de Lord Wellington de fuir. Malheureusement on ne prit pas les mesures nécessaires pour la conservation de ces ressources importantes qui eussent alimenté l'armée pendant deux mois ; tout fut dissipé en quelques jours.

3 octobre. — Je fus nommé chef de bataillon en restant attaché à l'État-major général du 6<sup>e</sup> corps.

4 octobre. — L'armée reprit sa marche le 4 octobre par *Condeixa* et *Pombal* et entra à *Leiria*, après un combat soutenu par les Anglais dans le seul but d'assurer leur retraite, qui se fit la droite sur *Thomar* et *Santarem*, le centre sur *Batalha* et *Riomajor*, la gauche sur *Alcobaça* et *Obidos* en jettant des troupes dans *Peniche*.

7 octobre. — L'armée avait laissé 1.500 blessés dans *Coimbre*, sous la garde de 500 homes d'infanterie. Les colonels anglais Miller et Wilson s'emparèrent de *Coimbre* le 7 octobre et firent prisonniers nos 1.500 blessés et leur garde.

Lorsque le sort des malheureux abandonnés à *Coimbre* fut connu dans l'armée, on murmura hautement contre le prince d'Essling. On qualifia hautement de coupable entêtement et de barbarie sa conduite à *Busaco* et l'abandon de ses blessés à *Coimbre*. Il faut avouer que ses lieutenants le maréchal Ney, le général Reynier et le duc d'Abrantes ne firent rien pour faire cesser ses murmures. Dès lors l'armée perdit de sa force, parce que le général en chef n'avait plus la confiance de ses soldats.

8 octobre. — L'armée marcha de *Leiria* sur *Moliano* et *Rio Major*. Il y eut quelques escarmouches dans les environs d'*Alcoentre*.

9 octobre. — Une affaire plus sérieuse s'engagea le 9 octobre à *Alemquer*. Un gros corps de troupes anglo-portugaises occupait ce bourg et toutes les hauteurs qui le dominent ; tandis que notre cavalerie manœuvrait pour tourner ces positions, un bataillon d'infanterie légère enleva à la baionnette le retranchement de la chaussée et entra au pas de charge dans *Alemquer*. L'ennemi se retira avec précipitation. Les généraux Reynier et Montbrun se mirent à sa poursuite dans la direction de *Villafranca* et le duc d'Abrantes dans celle de *Sobral* où le 8<sup>e</sup> corps atteignit l'ennemi. Il était posté sur des hauteurs et derrière des retranchemens qui coupaient la route en plusieurs endroits. Junot, s'avancant de positions en positions, arriva jusqu'au village, où il entra en même tems que l'ennemi. Le combat s'engagea vivement ; l'ennemi avait déjà 10.000 hommes en bataille et cependant il ne cessait point de perdre du terrain, il était déjà rejeté derrière un ravin en arrière de *Sobral* lorsque la nuit vint et fit cesser le combat, livré presque exclusivement par le général Clausel, du 8<sup>e</sup> corps.

10 octobre. — Le lendemain 10, le duc d'Abrantes, étant allé reconaître les positions de l'ennemi, s'aperçut que son flanc droit était débordé par le mouvement que les Anglais venaient de faire sur *Coxeiras* ; il les fit attaquer et rejeter dans leurs lignes.

12 octobre. — Sur ces entrefaites la cavalerie de Montbrun ayant reconnu la vallée du *Tage*, le 2<sup>e</sup> corps s'établit à *Villafranca*, et le 6<sup>e</sup> à *Otta* comme le 8<sup>e</sup> l'était à *Sobral*.

Lord Wellington rentra dans ses lignes, préparées dès longtemps.

On les nomma les Lignes de *Torres Vedras*.

Elles consistaient en trois lignes de deffense bien distinctes.

La première s'étendait d'*Alhandra* sur le *Tage* jusqu'à l'embouchure du *Sizandro* dans la mer et suivait le pli des montagnes sur une longueur de 9 lieues.

La seconde, tracée en arrière de cette première, à une distance

qui variait de deux à trois lieues, s'étendait de *Quintella* sur le *Tage* à l'embouchure de *Santa Lorenza*. Son développement était de 8 lieues de long.

La troisième, destinée à couvrir un embarquement forcé, allait depuis *Passo d'Arco* sur le *Tage* jusqu'à la tour de *Jonquera* sur la côte.

La première ligne était protégée dans toute sa longueur par 32 ouvrages, la plus part redoutes fermées avec fossés et palissades et armées de 140 bouches à feu.

La deuxième ligne avait sa droite à *Alverca*, elle embrassait les défilés de *Bucellas*, *Montachique* et *Mafra*. Soixante-cinq ouvrages et 150 bouches à feu la défendaient.

La troisième ligne, qui devait en cas d'échec, couvrir la retraite de l'armée ennemie et protéger son embarquement au *Fort-Saint-Julien*, était soutenue par onze ouvrages et 93 bouches à feu. Elle s'étendait de *Belem* à *Cascaes*.

Ces lignes, malgré leur étendue, étaient cependant très fortes naturellement, le *Tage* et la mer empêchant de les tourner.

Le prince d'Essling disposa assez habilement son armée, de manière à pouvoir la réunir en quatre heures de tems. Elle couronnait des hauteurs formant un second arc de cercle concentrique par rapport à celui de l'armée ennemie, mais tracé sur un rayon plus grand, de sorte qu'avec moins de troupes on gardait une ligne beaucoup plus étendue.

Le 2<sup>e</sup> corps, à gauche, était un peu en arrière de *Villafranca*, s'appuyant par la droite sur *Arruda*.

*Porto de Mugom* fut occupé par une brigade de cavalerie légère afin d'entretenir les communications avec *Santarem*, où on voulait établir le dépôt général des trois corps d'armée.

La cavalerie du général Montbrun était sur le *Zezere* pour tenir en respect la garnison d'*Abrantes* et protéger les derrières de l'armée.

Le 8<sup>e</sup> corps occupait le centre à *Sobral*. Une division de dragons de ce corps d'armée fut placée à *Alcoate* pour couvrir le



flanc droit contre une division de cavalerie anglaise stationnée sur le *Sizandro*.

Le 6<sup>e</sup> corps, en réserve à *Otta* et *Villanova*, ayant la division Loison à cheval sur la chaussée entre *Alemquer* et *Sobral*, pour lier entre eux les 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps.

Le quartier-général du prince d'Essling fut établi à *Alemquer*.

L'armée était entièrement établie dans ces positions le 12 octobre. Ce jour-là le général Sainte-Croix, officier de la plus grande espérance, fut coupé en deux par un boulet de 24, tiré au hasard par une chaloupe canonnière sur le *Tage*.

La guerre se réduisit alors à une espèce de blocus, l'objet du prince d'Essling étant de nourrir son armée jusqu'à ce qu'il lui arrivât des renforts qui lui permissent d'attaquer les lignes défendues par 96.000 hommes, dont 70.000 de troupes de ligne anglaises, portugaises et espagnoles. Le but de Lord Wellington était d'affamer l'armée française avant qu'elle n'eût reçu ses renforts.

La force toujours croissante des ouvrages et les rapports des déserteurs convinquirent le prince d'Essling qu'il lui était impossible de forcer avec environ 40.000 combattans les lignes anglaises. Il résolut de maintenir l'espèce de blocus dans lequel il maintenait lord Wellington et son armée bien supérieure, aussi longtemps que le pays à plusieurs lieues en arrière lui fournirait encore quelques ressources. Alors, cédant à la nécessité, il chercha un nouveau camp afin d'y trouver de nouvelles ressources en vivres et en fourrages et d'y attendre avec plus de sûreté des renforts et les instructions que le général Foy, envoyé en mission à Paris, avait été demander à l'Empereur.

Dès les premiers jours d'octobre, on avait sous la protection de la cavalerie du général Montbrun, formé des magasins de vivres à *Santarem* et réuni des bateaux et des radeaux à *Barquinha* et dans le *Zezere*. Vers la fin d'octobre, les hôpitaux, les magasins, tous les embarras de l'armée furent transportés à *Santarem*.

31 octobre. — Le 31, 2.000 hommes passèrent le *Zezere* au

gué au-dessus de *Punhete* et s'y établirent. 400 hommes d'infanterie et 200 dragons, sous les ordres du général Foy, se portèrent sur *Abrantes*, escarmouchèrent avec la garnison, et de là se portèrent sur *Sobreira Formosa*, d'où le général Foy marcha par *Penamacor* et *Ciudad Rodrigo* et partit pour Paris.

1<sup>er</sup>-8 novembre. — Le prince d'Essling comença son mouvement pour se porter dans la nouvelle position qu'il avait choisie, Le maréchal Ney prit l'initiative du mouvement avec le 6<sup>e</sup> corps. Il porta son quartier général à *Thomar*, la gauche de son corps d'armée vers le *Zezeze*, à *Punhete* et *Martinchel*, sa droite vers *Ourem*. Sa 3<sup>e</sup> division, sous le général Loison, avec une brigade de dragons à *Gollega*.

Le général Montbrun répandit sa cavalerie dans les environs de *Leiria* et jusqu'à *Pombal*.

Le quartier-général du prince d'Essling fut établi à *Torres Novas*.

Ces premiers mouvements s'exécutèrent sans que l'ennemi en eût connaissance. On ne pouvait pas espérer cacher ceux des 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps, qui postés à distance de mousquet, ne pouvaient dérober que très difficilement leur marche.

Le 8<sup>e</sup> corps, qui occupait *Sobral* était forcé de traverser le défilé d'*Alemquer*.

Le 2<sup>e</sup> corps, qui était à *Villafranca*, devait attendre pour commencer son mouvement que le 8<sup>e</sup> eut traversé le défilé d'*Alemquer*, afin de pouvoir ensuite marcher à hauteur.

14 novembre. — A 7 heures du soir, le général Clausel retira ses postes dans le plus grand silence, rallia sa division à *Sobral* et se mit en route par le chemin d'*Alemquer*.

La division Solignac se forma en colonnes serrées sur le plateau qui domine la vallée d'*Arruda*, appuya sa droite à la chaussée d'*Alemquer*.

La brigade Ferrey du 6<sup>e</sup>, en réserve sur les hauteurs, se plaça à la gauche du 8<sup>e</sup> corps. Une brigade de dragons formait l'extrême arrière-garde.

L'ennemi ne fit cette nuit-là aucune démonstration pour nous inquiéter.

15 novembre. — Les troupes continuèrent leur marche par *Alemquer*, et arrivèrent à 10 heures du matin à *Alveiras de Cima*.

16 novembre. — Le 2<sup>e</sup> corps, sous le général Reynier, se dirigea sur *Santarem* par *Azambuja* et *Cartaxo*.

17 novembre. — Le 8<sup>e</sup> corps se porta sur *Pernes* et *Alcanhede*. Le 2<sup>e</sup> prit position sur les hauteurs même de *Santarem*. Jusque-là on n'avait pas vu l'ennemi.

18 novembre. — L'armée occupait les positions suivantes :

Le 2<sup>e</sup> corps à *Santarem*, sa gauche au *Tage* et son front couvert par le *Rio Major*.

Le 6<sup>e</sup> corps avait la 3<sup>e</sup> division, sous le général Loison à *Gollega*, les deux autres et son quartier-général à *Thomar*.

Le 8<sup>e</sup> corps sur l'*Alviella*, la gauche à *Torres Novas*, le centre à *Pernes*, la droite à *Alcanhede*, la cavalerie à *Leiria*.

Le quartier-général du prince d'Essling à *Torres Novas*.

19 novembre. — L'armée anglaise sortit de ses lignes et vint s'établir devant la position du général Reynier à *Santarem* ; elle paraissait disposée à attaquer.

20 novembre. — A trois heures après midi, nos avant-postes furent attaqués par 5 à 600 tirailleurs. L'ennemi ayant fait quelques mouvemens, on supposa que c'était le prélude d'une grande affaire, mais après quelques coups de fusil échangés, l'ennemi cessa le feu et rapella ses colonnes. Son véritable but était de s'assurer si l'armée française effectuait une retraite finale, ou si ce n'était qu'un changement de position. Convaincu désormais que le prince d'Essling était résolu de se maintenir à *Santarem*, lord Wellington, à l'exception d'une forte arrière-garde qu'il laissa sur le *Rio Major*, retira toute son armée sur *Cartaxo* où il établit son quartier-général.

Décembre. — Le général Loison qui occupait *Gollega* avait la gauche de sa division au *Zezere*. Le prince d'Essling lui ordonna de forcer le passage de cette rivière, et de s'emparer de *Punhete*.

La brigade du général Ferrey fut chargée de cette expédition qui réussit complètement. Deux ponts de bateaux, deffendues par de bones têtes de pont, furent jettés l'un à *Punhele*, l'autre à *Martinchel*.

Une fois que le prince d'Essling eut jugé les lignes de *Torres Vedras* inexpugnables, il ordona la construction d'un pont de bateaux, afin d'être à même de pouvoir passer sur la rive gauche du *Tage*, lorsqu'on aurait épuisé toutes les ressources de la rive droite. Les ouvriers des régimens, les sapeurs et le 44<sup>e</sup> bataillon de marins, animés par le zèle et l'activité de leurs officiers que dirigeait le général Eblé, parvinrent à faire deux équipages de pont de 40 bateaux chacun. La plaine de *Gollega*, qui présente une étendue de 4 lieues carrées, et les contrées environantes dans lesquelles se répandit l'armée française après avoir passé le *Zezere* étaient d'une fertilité remarquable. La récolte, surtout celle du maïs, qui n'avait pas été enlevée, fut d'un grand secours pour les hommes et pour les chevaux. Le pays qu'arrose l'*Alviella* fit vivre les 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps pendant plusieurs semaines. Le 6<sup>e</sup> corps et la cavalerie trouvèrent encore de plus longues ressources dans les contrées où ils s'établirent.

Cependant le 9<sup>e</sup> corps, comandé par le général Drouet, comte d'Erlon, était parti le 12 octobre de *Valladolid* marchant vers la frontière de *Portugal*. Le général Gardane, à la tête des détachemens restés à *Ciudad Rodrigo* et à *Almeida*, s'était mis en route pour rejoindre l'armée. Le 14 novembre, arrivée à quelques lieues des avant-postes français, cette colonne retrograda tout à coup. Le général fut trompé par les faux rapports d'un déserteur portugais que le gouverneur d'*Abrantes* lui avait lâché à dessein : il crut l'armée du prince d'Essling anéantie et rebroussa chemin à *Os Cardigos*, au moment où son avant-garde pouvait découvrir les feux des bivouacs de l'armée française. Il arriva à *Penamacor* le 29 novembre.

26 décembre. — Le comte d'Erlon ayant réuni cette colonne à sa première division se décida à joindre l'armée de *Portugal*

par *Celcrico* et *Puente de Murcella*. Le général Gardane prit le commandement de son avant-garde et fit sa jonction avec l'armée de *Portugal* le 26 décembre. Ce fut moi qui eus le bonheur de le rencontrer. J'étais depuis quatre jours à battre le pays sur nos derrières avec 4 compagnies de voltigeurs et 50 dragons, tant pour ramasser des vivres que pour avoir des nouvelles, et déjà je me préparais à rentrer à *Thomar*, lorsque dans une dernière reconnaissance faite vers la direction de *Puente Murcella*, je rencontrai une patrouille de dragons de l'avant-garde du comte d'Erlon, que je rejoignis bientôt et avec lequel je rentrai au quartier-général du duc d'Elchingen à *Thomar*.

Le comte d'Erlon prit position à *Leiria* et couvrit ainsi les derrières de l'armée en assurant tout à fait les positions de *Santarem*.

#### 1811

Le 1<sup>er</sup> janvier, j'étais au quartier-général à *Thomar*, comme chef de bataillon adjoint à l'État-major général du 6<sup>e</sup> corps. L'arrivée du 9<sup>e</sup> corps de l'armée française sur la frontière de la province de *Beira* et son entrée en *Portugal* pour rejoindre l'armée du prince d'Essling dans ses lignes de *Santarem* avaient forcé les Portugais, sous Silveira, à se reposer vers le *Duero*.

9 janvier. — Le général Claparède le rejoignit à 1/4 de lieue du village de *Giulheire* où il le trouva en position, mais ayant manœuvré pour l'attaquer, Silveira n'attendit pas le résultat et se mit en retraite.

11 janvier. — Le général Claparède le poursuivit et le battit à *Villa de Ponte*, le poursuivit encore et le retrouva le 12 à *Mon-dim*, où il fut rejeté au-delà de la *Coura*, enfin le 13, il espérait le joindre à *Lamego*, mais Silveira avait abandonné cette ville et passé le *Duero* à *Mullito*. Cette expédition terminée, le général Claparède abandonna les bords du *Duero* pour se rapprocher de *Celcrico*, sur la communication directe de *Santarem* avec *Almeida*.

La situation de l'armée devenait de plus en plus difficile, la rareté des vivres augmentait chaque jour. La cavalerie et le 6<sup>e</sup> corps trouvaient encore quelques faibles ressources sur les derrières de leurs cantonnemens, du côté de *Leiria*, *Santa Cruz*, *Ourem* et *Thomar*, mais l'autre partie de l'armée, placée plus près du *Tage*, avait déjà tout épuisé à une grande distance autour d'elle.

Les environs d'*Alcobaça* et de *Porto de Moz* avaient fait vivre pendant quelque temps les 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps ; bientôt ces contrées furent également épuisées. Il fallut alors fourrager plus loin. Les détachemens s'avancèrent d'abord jusqu'à la *Liz*, parcoururent tout le pays situé entre cette rivière et la mer, jusqu'à la hauteur de *Leiria* ; ils poussèrent ensuite jusqu'à la *Soure* et bientôt après ils passèrent cette rivière et s'aventurèrent jusqu'à aller enlever du vin et des bestiaux sous le canon de l'ennemi qui bordait la rive droite du *Mondego*. De petits dépôts intermédiaires furent établis sur les bords de la *Lys*, de la *Soure* et du *Mondego*, où l'on réunissait tout ce que les maraudeurs pouvaient recueillir dans des contrées plus éloignées. Chaque corps avait soin d'y entretenir un petit nombre d'hommes, sous les ordres d'un officier actif et intelligent ; cet officier fournissait des vivres à son régiment. Chaque partie de sa petite troupe avait des fonctions différentes : les uns étaient constamment occupés à fouiller le pays pour y découvrir tout ce que les habitans y avaient caché et ils le rapportaient au dépôt. Là, d'autres étaient chargés de parquer les troupeaux, de moudre le grain, de faire du pain ou du biscuit et de distiller de l'eau-de vie, parce que le vin était trop difficile à transporter. Quelques-uns enfin étaient chargés des voyages du dépôt au régiment, pour y conduire ces différens approvisionnement.

On sent bien que la discipline ne dut pas gagner à cet état de choses, imposé par la nécessité à une armée qui depuis son entrée en Portugal n'avait pas reçu une seule fois une distribution de vivres réglée. Sur ces entrefaites, l'armée anglo-portugaise

avait reçu de nouveaux renforts. Le prince d'Essling, ayant appris que l'armée ennemie préparait de grands mouvements, ordonna au général Reynier et au duc d'Abrantes de pousser de fortes reconnaissances en avant de leurs lignes, pour s'assurer si Lord Wellington avait en effet posté des masses sur sa gauche, par où il lui était plus facile de déboucher. Le duc d'Abrantes devait se diriger en force sur la ville de *Rio major*, en chasser l'ennemi et éclairer la partie d'*Alcoentre*.

19 janvier. — Il se mit à la tête de 5.000 hommes d'infanterie et de 300 chevaux et partit d'*Alcanhede* pour marcher directement sur *Rio major*. L'ennemi tenait habituellement dans cette ville plusieurs bataillons et quelques cent chevaux. Il y était couvert par la rivière du même nom, et par de bons retranchemens au delà du pont, qui était en outre fortement barricadé. Ses grandes gardes étaient à moitié chemin d'*Alcanhede*, en face des nôtres. Elles firent volte-face à notre approche et coururent au galop donner l'alarme à toute la ligne. Nos troupes en les suivant devant la ville, y trouvèrent par conséquent tout disposé à faire bonne contenance. Le duc d'Abrantes donna aussitôt l'ordre d'emporter les retranchemens et le pont. Quelques compagnies de voltigeurs y marchèrent avec tant d'impétuosité que cette opération fut l'affaire d'un moment. En moins d'une demi-heure, nous fûmes entièrement maîtres de *Rio Major* et les Anglais étaient repoussés en désordre. Le duc d'Abrantes, impatient de voir par lui-même quelles directions prenaient les colonnes anglaises, courut au galop sur une éminence au delà des tirailleurs les plus avancés, et y fut grièvement blessé d'une balle qui l'atteignit au bas du front. Malgré cette blessure grave, le duc conserva le plus grand sang-froid, et ordonna de poursuivre vivement l'ennemi du côté d'*Alcoentre*, pour s'assurer s'il y avait porté quelques masses. Les avis donnés à cet égard ayant été reconus faux, toutes les troupes rentrèrent le soir même dans leurs premières positions.

2 février. — Quelque déplorable que fut à cette époque la

situation de l'armée, que la disette et les maladies affaiblissaient chaque jour, le prince d'Essling ne paraissait pas disposé à modifier le plan d'opération primitif.

De nouveaux ordres de l'Empereur prescrivaient, ou de passer le *Tage* pour favoriser les opérations de l'armée qui manœuvrait sur la *Guadiana*, ou de contenir encore longtems Lord Wellington dans l'angle de *Lisbonne*, afin de l'empêcher de faire un fort détachement pour sauver *Badajoz*.

L'armée reçut environ 3.000 hommes de renfort dans le courant du mois de janvier. Une partie de ces troupes avait été amenée par le général Gardane, l'autre était venue avec le général Foy qui arriva le 2 février de *Paris* où il avait été envoyé en mission.

Ces détachemens étaient bien loin de compenser les pertes énormes que l'armée avait faites, cependant le prince d'Essling s'opiniâtrant à conserver ses positions jusqu'à la dernière extrémité, fit de nouveaux efforts pour se procurer des subsistances pour les hommes et les chevaux. Il était question de s'approvisionner encore pour un mois. Bien que l'exécution de cet ordre fût matériellement impossible, on forma néanmoins différens détachemens, qui marchèrent simultanément dans plusieurs directions avec toutes les bêtes de somme qu'on put ramasser. Les uns se portèrent sur *Castello Branco*, les autres vers les contrées qu'arrosent la *Ceira* et l'*Alva*. Le résultat de toutes ces expéditions fut de ramener quelques troupeaux de moutons, de chèvres, fort peu de bœufs et quelques sacs de maïs.

26 février. — Enfin dans les derniers jours de février, les maraudeurs ne rapportaient plus rien. Comme l'ennemi menaçait particulièrement la droite de l'armée, la division Clausel (8<sup>e</sup> corps) se concentra près d'*Alcanhede*.

Diverses démonstrations annonçaient que Lord Wellington se disposait sérieusement à reprendre l'offensive. S'il eût mis ce dessein à exécution, la perte de l'armée paraissait inévitable. Disséminée sur une grande étendue de terrain, elle ne pouvait



plus vivre du moment où elle serait forcée à se concentrer. Elle trainait à sa suite une immense quantité de malades. Elle tombait d'inanition. Depuis un mois, ni officiers, ni soldats n'avaient mangé de pain. De grandes chaleurs pendant le jour, des froids très vifs pendant la nuit, la continuité des marches et des fatigues avaient énervé le soldat. Cette armée, si belle six mois auparavant, ne paraissait plus la même.

27 février. — L'opiniâtreté du prince d'Essling dut céder. Il réunit à *Gollega* en conseil de guerre les principaux généraux. Après une courte délibération, il fut résolu que chaque corps d'armée se tiendrait prêt à faire un mouvement et réunirait à cet effet ses dernières ressources en subsistances. On évacua sur *Thommar* les malades et les gros équipages, pour en former une colonne isolée, qui n'entraverait point la marche des autres troupes. On détruisit les ouvrages en terre élevés à l'embouchure du *Zezeze*. Enfin on brûla en une nuit tous les équipages de pont et tous les bateaux construits avec tant de peine.

3 mars. — Le prince d'Essling se décida à repasser le *Mondego* et à se porter sur *Guarda* pour se mettre en communication avec *Ciudad Rodrigo*, où étaient les munitions, les ressources de l'artillerie, les effets d'habillement, les magasins et le trésor de l'armée, qui n'était pas payée depuis six mois.

4 mars. — Tous les malades et bagages placés sur les nombreux mulets et ânes qui servaient de moyens de transport se mirent en route et gagnèrent deux marches.

5 mars. — Tous les préparatifs étant achevés, le mouvement commença à 8 heures du soir. Le maréchal Ney fut chargé de faire l'arrière-garde, comme il l'avait déjà fait en 1807 à *Gutstadt* et comme il le fit plus tard, lors de la retraite de Russie en 1812.

Le 8<sup>e</sup> corps, qui occupait *Tremes* et *Alcanhede* fila toute la nuit par *Pernes* et vint prendre position sur la rive gauche de l'*Alviella*. L'ennemi ne fit aucun mouvement pendant la nuit.

6 mars. — Les colones se mirent en marche. Le 8<sup>e</sup> corps par

*Torres Novas*, le 2<sup>e</sup> sur *Thomar*. La division Loison rejoignit le 6<sup>e</sup> corps, que le maréchal duc d'Elchingen réunit avec la cavalerie à *Leiria*, pour menacer la gauche de l'ennemi et le contenir derrière la *Liz* en attendant que toute l'armée fût en ligne.

7 mars. — Le 2<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> corps continuèrent leur mouvement. Ils furent suivis par la cavalerie anglaise, mais il n'y eut pas d'engagement. Le 6<sup>e</sup> corps resta en position.

8 mars. — Le 2<sup>e</sup> corps marcha sur *Espinhal*, le 8<sup>e</sup> sur *Pombal*, le 6<sup>e</sup> resta à *Leiria*. Lord Wellington fit suivre faiblement les deux premiers par la cavalerie et concentra ses principales forces à *Alcoentre* pour les porter sur *Leiria*.

9 mars. — Le 6<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> corps débouchèrent ensemble de *Leiria* sur la chaussée de *Coimbre* et se formèrent dans une vaste plaine, une lieue en avant de *Pombal*. Là eut lieu un combat de cavalerie qui rallentit quelque peu l'ardeur de l'ennemi.

Pendant ce tems les différens corps abandonnaient successivement leurs positions pour se reformer en arrière et les gros équipages continuèrent de gagner du terrain. Le 8<sup>e</sup> corps se dirigea par *Venda Cruz*, où il s'arrêta.

Le 6<sup>e</sup> corps et la cavalerie se retirèrent également derrière la *Soure*. Nous n'avions plus que le 6<sup>e</sup> léger à *Pombal* lorsque l'avant-garde ennemie l'attaqua vers les trois heures de l'après-midi avec une telle supériorité de forces qu'il fut obligé de céder et de se retirer. Le maréchal Ney sentit qu'il était important de ne pas laisser prendre un tel avantage à l'ennemi au début d'une retraite qui devait être longue et pénible. Il courut à ce régiment, lui parla et le ramena lui-même sur les Anglais, qui à leur tour évacuèrent *Pombal* et se retirèrent. A la nuit, le duc d'Elchingen fit évacuer *Pombal* et replier ses troupes derrière la *Soure*.

10 mars. — L'armée fit halte sur la *Soure*. L'intention du prince d'Essling était de s'arretter quelques jours sur cette rivière pour faire jeter deux ponts sur le *Mondego*. Toute l'armée se fût alors concentrée pour prendre position près de *Coimbre*.

Pendant toute cette journée du 10, l'ennemi réunit ses forces, fit arriver son artillerie et se mit en mesure d'attaquer vigoureusement avant que nous eussions pu passer le *Mondego*. Le prince d'Essling reconnut que cette position sur la *Soure* n'était pas propre à recevoir la bataille et fit continuer la retraite pendant la nuit.

11 mars. — L'armée s'arretta au matin du 11 mars sur les hauteurs de *Redinha*.

Dans cette position, elle avait derrière elle le village de *Redinha* et l'*Adancos*, rivière qui le traverse et forme un défilé que les bagages, l'artillerie et même les troupes ne pouvaient franchir qu'avec beaucoup de lenteur et de difficultés. Après qu'on eut employé toute la matinée à laisser s'écouler cette longue file de malades, de bagages et de troupeaux qui précédaient les colonnes, l'armée prit les positions suivantes. L'arrière-garde, c'est-à-dire le 6<sup>e</sup> corps, resta sur les hauteurs en avant de *Redinha*, le 8<sup>e</sup> corps établit sa gauche dans le village même et sa droite se prolongeant suivant le cours de l'*Adancos*. La division du 9<sup>e</sup> corps se porta en arrière du village et de la rivière sur la chaussée de *Coïmbre*. On poussa de fortes reconnaissances sur la droite, qui s'assurèrent que l'ennemi n'avait pas encore passé la *Soure*. L'armée bivouaqua dans cette position.

12 mars. — Vers les 8 heures du matin, nos vedettes découvrirent l'ennemi débouchant de *Venda-Cruz*. Il n'avait pas encore montré autant de monde. Pendant que près de 30.000 hommes marchaient en masse pour nous aborder de front, d'autres colonnes, à gauche et à droite, s'avançaient pour nous tourner. En même temps on aprit que des partis de cavalerie avaient passé la *Soure* et se dirigeaient sur nos derrières. Le prince d'Essling se retira alors de la position de *Redinha* pour en prendre une plus en arrière. Le mouvement commença par le 8<sup>e</sup> corps, dont une division se porta à *Condeixa*, et une autre resta en échelons à *Fonte Cuberta* afin d'être à même de soutenir au besoin le 6<sup>e</sup> corps.

La seconde division du 6<sup>e</sup> corps (général Mermet) demeura seule sur le rideau élevé que forment les hauteurs en avant du village de *Redinha*. La position n'était pas bonne, mais le duc d'Elchingen avait été obligé de la faire occuper pour laisser éloigner les autres corps, l'artillerie, les bagages, et surtout les nombreux malades qui entravaient la marche de l'armée. Il fallait à tout prix retarder d'un jour la marche de l'armée anglaise.

Le maréchal duc d'Elchingen remédia autant que possible à la défectuosité de sa position par la manière savante dont il disposa les régimens de sa deuxième division. Il les fit soutenir par le 3<sup>e</sup> d'hussards et quelques escadrons de dragons. Il ne garda avec lui que les 6 pièces de sa compagnie d'artillerie légère.

L'ennemi commença à se déployer vers les deux heures de l'après-midi. Il sonda le pays, fouilla les bois à sa droite, essaya de nous tâter pour connaître nos véritables intentions, et nous trouvant déterminés à combattre, il commença son attaque avec impétuosité. Nos différens régimens soutinrent vaillamment le choc. Ils combattirent une grande partie de la journée sans céder un pouce de terrain, mais Lord Wellington ayant déployé 30.000 hommes, il fallut enfin songer à la retraite.

Le maréchal Ney avait fait placer de l'autre côté du ravin, sur les hauteurs formant position, la division Marchand et toute son artillerie pour recueillir les troupes engagées lorsqu'elles abandonneraient le rideau opposé.

Le maréchal Ney donna lui-même le signal de la retraite. Le mouvement rétrograde fut rapide et parfaitement exécuté. L'ennemi voyant tout à coup disparaître les troupes, courut en avant pour gagner le sommet du rideau, mais le maréchal avait fait embusquer deux bataillons du 27<sup>e</sup> et 50<sup>e</sup> de ligne pour recevoir l'ennemi lorsqu'il approcherait de l'arête du plateau. Ces deux bataillons reçurent les Anglais à brûle-pourpoint par un feu de deux rangs des mieux nourris. Ce feu meurtrier fit rebrousser l'ennemi et lui détruisit beaucoup de monde. Les deux bataillons se retirèrent ensuite avec ordre.

Les troupes de la deuxième division ayant toutes traversé la petite vallée se reformèrent rapidement aux positions indiquées d'avance. Alors une canonade vive et soutenue arretta court les masses anglaises qui voulaient descendre des hauteurs de *Redinha* et le maréchal Ney eut la facilité de continuer tranquillement sa retraite, qu'il poussa jusqu'à *Fonte Cuberta* où il bivouaqua.

Cette journée coûta à l'ennemi beaucoup d'officiers et de soldats; il y eut 25.000 hommes engagés contre une seule de nos divisions. Notre perte fut minime, car toutes les dispositions, si habilement conçues par le maréchal Ney, avaient été exécutées avec autant de précision que de sang-froid. Le colonel Laferrière du 3<sup>e</sup> d'hussards se distingua particulièrement.

13 mars. — A 2 heures du matin, le 6<sup>e</sup> corps se dirigea sur *Condeixa*, village à deux lieues de *Coimbre*. La veille, pendant que le 6<sup>e</sup> corps se battait à *Redinha*, les corps qui précédaient avaient trouvé l'avant-garde de la garnison de *Coimbre*, qui s'était retranchée sur des hauteurs boisées qui battent et deffendent la grande route en avant de *Condeixa*. Elle fut débusquée et rejetée dans *Coimbre*.

Le général Montbrun, avec un bataillon, quelque cavalerie et une compagnie de sapeurs, s'établit dans le fauxbourg, en face du pont, sur le *Mondego*, dont deux arches avaient été coupées. Il somma le gouverneur de se rendre, mais celui-ci, ne cherchant qu'à gagner du tems, répondit « qu'on lui donât jusqu'au lendemain ». Bien au fait de la position des deux armées, il espérait voir alors les assaillans prisonniers eux-mêmes.

Le prince d'Essling ayant acquis la certitude que *Coimbre* était occupé par un corps considérable, qu'une grande partie des maisons étaient crénelées et fortifiées et que les fauxbourgs étaient palissadés, renonça à l'idée de forcer le passage d'une grande rivière sur laquelle rien n'était préparé et se détermina à continuer la retraite par *Miranda do Corvo*. Tandis qu'il se portait en personne avec la division Loison pour arretter le mouvement qui

menaçait sa gauche, et en même tems pour essayer de communiquer avec le général Reynier, il envoya au 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps l'ordre de se diriger immédiatement sur la *Deuca*. Les momens étaient précieux: depuis le point du jour l'ennemi marchait par sa droite et à midi l'armée n'avait point encore débouché de *Condeixa*. La cavalerie anglaise commençait à se montrer à la fois aux portes de *Soure* et de *Sernache*, et si Lord Wellington eût montré plus de résolution il nous eût mis dans une position fort critique.

Le duc d'Abrantes se porta rapidement sur la *Deuca* par le chemin de *Chao de Lamas* et prit position sur les hauteurs, échelonnant le 6<sup>e</sup> corps qui s'était formé dans la plaine à la gauche de *Condeixa*.

L'ennemi menaçait de déboucher par plusieurs points à la fois, par la ville, par la grande route de *Redinha* et par les montagnes de gauche. On avait placé sur la grande route des amas de bois auxquels on mit le feu à l'approche des Anglais, et plus en arrière on avait fait des abattis de gros arbres.

Le maréchal duc d'Elchingen rangea ses troupes de manière à tirer tout l'avantage possible de la configuration du terrain et à voir venir l'ennemi dans toutes les directions.

La division Marchand était en masse, la droite appuyée aux dernières maisons de la ville. Le général Ferrey, un peu en avant, occupait une forte position, qui couvrait la route de *Redinha* par où s'avancait le gros de l'armée anglaise.

A la gauche, la division Mermet se prolongeait dans la plaine, observant les troupes ennemies, qui filaient toujours par la crête des montagnes.

La division Loison, avec le prince d'Essling en personne, s'étaient porté dès le matin à une lieue plus à gauche. Il fallut de toute nécessité tenir une partie du jour dans ces différentes positions pour donner le tems à la division Loison de revenir sur ses pas et aux équipages et à l'artillerie de filer par la route de *Miranda do Corvo*. L'ennemi ayant aperçu cette marche de flanc sur *Miranda do Corvo* envoya une forte colonne par les montagnes

pour couper la route, mais le changement de direction était déjà avancé lorsque la tête de colonne déboucha, et ne se trouvant pas assez forte pour nous arrêter, elle fut obligée de rebrousser pour ne pas être écrasée. Elle se forma à quelque distance en masse pour observer.

Pendant ce tems le maréchal Ney mit ses divisions en mouvement par *Chao de Lamas*. Les Anglais suivirent et attaquèrent son arrière-garde, mais sans pouvoir l'entamer.

Cette dernière arrière-garde du 6<sup>e</sup> corps, qui lui-même faisait l'arrière-garde de l'armée, était composée de 4 compagnies de voltigeurs et de 50 chevaux du 3<sup>e</sup> d'hussards. Le maréchal Ney m'en confia le commandement. Le service était pénible, je le remplis à sa satisfaction, et il me témoigna en 1814 à Paris qu'il en avait conservé le souvenir.

L'armée prit position à 2 lieues de *Condeixa* sur des hauteurs favorables, où elle bivouaqua.

Le maréchal Ney employa la nuit du 13 au 14 à faire filer l'artillerie et les bagages des corps qui le précédaient, il renvoya en outre tout ce qu'il ne jugea pas lui être de la plus stricte nécessité et ne garda à son corps d'armée que sa compagnie d'artillerie légère. Pour se débarrasser de tout ce qui aurait pu retarder sa marche, il fit brûler ses propres voitures et ordonna qu'à son exemple, on brûlât tout ce qui était inutile ou de luxe, et que les soldats employés à conduire les bagages rentrassent dans les rangs. Cet ordre nécessaire fut exécuté avec une telle sévérité qu'on coupa les jarrets à plus de 500 ânes chargés des sacs des soldats.

14 Mars. — A la pointe du jour, l'armée se remit en marche sur *Miranda do Corvo*.

Le chemin présentant pendant plus de deux lieues un défilé entre deux hautes montagnes, l'ennemi parut vouloir en profiter. Il attaqua l'extrême arrière-garde au moment où elle quittait *Chao de Lamas*; il fut reçu avec vigueur et cessa son attaque. Lorsque le maréchal Ney jugea que les bagages et l'artillerie avaient assez gagné d'avance, il ordonna la retraite par échelons.

La première ligne se retira et se reforma derrière la troisième. Les brigades se relevèrent successivement et se placèrent à la position désignée d'avance et où elles trouvaient des officiers d'État-major.

L'armée entra à *Miranda do Corvo* et mon détachement prit position sur la grande montagne conique en avant de *Miranda do Corvo*.

A dix heures du soir, je reçus l'ordre de descendre à une heure du matin à la ville, d'y mettre le feu et de suivre le mouvement de l'armée.

Ce même jour, le général Montbrun, qui venait de devant *Coïmbre*, rejoignit sans perte, et le général Reynier, qui se trouvait à *Zorosa*, communiqua avec l'armée.

15 mars. — A 1 heure du matin, l'armée se mit en marche. Avant de partir, elle incendia *Miranda do Corvo* afin de ralentir la marche de l'ennemi; elle se dirigea par le village de *Fox de Arunce* derrière lequel se trouvait un pont de pierre sur la *Ceira*.

On le supposait détruit; il ne l'était qu'imparfaitement et fut bientôt rétabli.

On arriva au matin sur les bords de la *Ceira* et on la traversa à *Fox de Arunce*, partie sur le pont et partie à deux gués à une petite distance plus haut. Le général Ferrey resta sur la rive gauche avec deux régimens sur ses flancs et la brigade de cavalerie légère du général Lamotte.

Tout le reste de l'armée prit position sur la rive droite de la *Ceira*, se prolongeant sur les bords élevés de cette rivière, le 8<sup>e</sup> corps à la droite, le 6<sup>e</sup> au centre, le 2<sup>e</sup> à la gauche et la cavalerie en arrière, sur la route de *Puente de Murcella*.

L'ennemi arriva à la chute du jour, il déboucha à la fois à gauche, à droite et sur le front de la position occupée par le général Ferrey. Nos postes avancées tinrent assez ferme; on lança pour les appuyer une nuée de tirailleurs du 6<sup>e</sup> léger et du 69<sup>e</sup> de ligne, mais ces tirailleurs furent bientôt repoussés par l'arrivée des masses ennemies et mirent en se retirant la déroute dans



quelques peletons du 39<sup>e</sup> de ligne qui devaient les soutenir. Le colonel Lamour, commandant de ce régiment, courut en avant pour reconnaître le motif qui faisait fuir ses soldats. Il fut blessé et fait prisonnier sans que son régiment en eût connaissance. Le chef de bataillon qui commandait n'osa prendre sur lui de donner des ordres qui devenaient pressans ; il voulut attendre son colonel. Le 39<sup>e</sup> se mit en retraite et bientôt en déroute. Il courut en désordre vers le pont, encombré par la faute du général Lamotte qui y avait conduit sa cavalerie, au lieu de passer aux deux gués : nous y perdîmes 400 hommes et l'aigle du 39<sup>e</sup>. A la vue de ce mouvement rétrograde, le duc d'Elchingen accourut lui-même pour l'arrêter et donna ordre au général Mermet de se poster en avant avec le reste de ses troupes et de repousser l'ennemi.

A cet instant l'obscurité fut cause d'une équivoque funeste.

Les troupes de la rive droite tirèrent sur le 6<sup>e</sup> léger et le 69<sup>e</sup> de ligne qui étaient restées de pied ferme. Il y eut des homes et des chevaux tués et blessés dans le groupe même du maréchal Ney. Un bataillon du 69<sup>e</sup> de ligne et 3 compagnies du 6<sup>e</sup> léger, sous les ordres du chef de bataillon Dutoga, s'élancèrent au pas de charge du côté où le désordre avait commencé ; en même tems, une des batteries de la rive droite tira quelques volées ; alors l'ennemi prit l'épouvante à son tour et s'enfuit dans le plus grand désordre.

Pendant tout ce tems le général Ferrey s'était toujours maintenu sur les hauteurs et résistait à tous les efforts des Anglo-Portugais.

Pendant la nuit, le maréchal Ney fit retirer toutes ses troupes sur la rive droite et sauter le pont qui avait été miné à cet effet.

16 mars. — L'armée se mit en marche à 1 heure du matin sur *Puente de Murcella*. Ce village, situé sur la rive droite, et au bord même de l'*Alva*, était occupé par un gros corps de milices portugaises qui voulaient défendre le passage de la rivière. Le comte d'Erlon les fit tourner et ils disparurent.

La journée suffit pour réparer entièrement le pont. L'armée passa cette journée en position sur une haute montagne à une lieue en deçà de la rivière. Jamais je n'ai vu le maréchal Ney d'aussi mauvaise humeur que ce jour là. Il en voulait au 39<sup>e</sup> de ligne pour le désordre de la veille et la perte de son aigle et de son colonel, il était furieux contre le général Lamotte, dont la conduite inconcevable avait causé l'encombrement du pont et le désastre qui en résulta. Il refusa la compagnie de grenadiers du 39<sup>e</sup> qui vint pour former la garde de son bivouacq, ôta au général Lamotte le commandement de la cavalerie légère, le renvoya au quartier-général du prince d'Essling, et ce général ayant voulu récriminer, il s'emporta au point de saisir un pistolet dans ses fontes et de le menacer de lui brûler la cervelle s'il ne se retirait à l'instant.

17 mars. — L'armée traversa l'*Alva* et prit d'abord position sur la rive droite, le 8<sup>e</sup> corps à *Corticada* et à *Moita*, le 6<sup>e</sup> sur les hauteurs de *Puerta de Murcella* et le 2<sup>e</sup> plus à gauche, dans la direction de *Maceira*.

On croyait séjourner à *Puente de Murcella*, mais l'ennemi s'étant rendu maître du pont de *Pombeiro*, qui n'était gardé que par un bataillon, 30.000 hommes de l'armée anglaise allèrent se former sur un beau plateau en deçà de l'*Alva*.

La position du 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps à *Puente de Murcella* et à *Moita* était débordée par sa gauche, et en deux heures de marche Lord Wellington pouvait se trouver derrière l'armée et lui couper la route de *Celorico*.

Lord Wellington ne sut point tirer parti de ses avantages, il se borna à quelques démonstrations et échangea quelques coups de canon avec le 6<sup>e</sup> corps, en sorte que cette journée, qui devait être si funeste à l'armée française, si les Anglais eussent attaqué avec vigueur, ne lui coûta que 3 à 400 maraudeurs, qui furent pris en rentrant au bivouacq que l'on venait d'abandonner, et où ils croyaient retrouver leurs régiments.

18-21 mars. — Le soir même le prince d'Essling ayant réuni

toute son armée continua à marcher jusqu'au lendemain au matin. La retraite se fit les jours suivans, le 6<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> corps par *Maceira*, *Saragoça* et *Villa Cortez*, le 2<sup>e</sup> par *Gouvea*, *Mello* et *Linhares*.

Le 21 l'armée arriva à *Celorico*, sans presque avoir vu l'ennemi.

Alors éclata ouvertement la scission qui, dès le commencement de la campagne, avait existé entre le maréchal duc d'Elchingen et le prince d'Essling, dont il souffrait impatiemment le commandement suprême. La faute comise par le prince à *Busaco*, l'abandon des blessés à *Coïmbre*, divers autres incidents pendant le cours de la campagne avaient entretenu cette mésintelligence, elle arriva au plus haut degré à la fin de cette retraite, conduite et soutenue presque exclusivement par le maréchal Ney, lorsque Masséna arrivé à *Celorico* voulut continuer à s'y maintenir pour attendre des renforts, tandis que Ney, considérant avant tout le salut de l'armée, était d'avis de ne plus rien hasarder et d'attendre l'ennemi sous les murs d'*Almeida*.

Le duc d'Elchingen refusa péremptoirement d'obéir aux ordres du prince d'Essling, celui-ci, poussé à bout, lui ôta le commandement de son corps d'armée, et lui donna ordre de se rendre de sa personne, avec ses aides de camp seulement, à *Valladolid* pour y attendre les ordres de l'Empereur.

Après quelques hésitations, le duc d'Elchingen eut la sagesse de résister aux suggestions qui lui furent faites de faire arrêter le Prince généralissime et de s'emparer du commandement en chef. Il eût été soutenu dans ce parti par l'assentiment unanime de l'armée, qui sentait qu'elle lui devait son salut. Il remit le 25 mars le commandement du 6<sup>e</sup> corps au général Loison et quitta l'armée.

Ce départ produisit chez l'ennemi la sensation d'une victoire signalée, tandis que l'armée française en fut atterrée, le 6<sup>e</sup> corps surtout, formé par ce maréchal, en 1804, au camp de *Montreuil*, conduit par lui depuis cette époque et dont il connaissait chaque

soldat, fut profondément découragé. Pour moi particulièrement, j'en fus au désespoir, je perdais mon unique et chaud protecteur, et avec lui mon avenir militaire qui me semblait détruit ; il fut au moins fortement retardé.

24-29 mars. — Tout le pays de *Celorico* était épuisé, il n'offrait plus aucune ressource en vivre. Le prince d'Essling fut en outre informé que l'ennemi avait envoyé un corps nombreux pour s'emparer avant lui des défilés entre *Pinhel* et *Celorico*. Ces motifs le déterminèrent à ordonner que le mouvement de retraite continuât sur *Guarda*.

Cette ville est située sur le sommet le plus élevé de la *Sierra d'Estrella* et commande tout le pays des environs. Maître de cette position, on l'était aussi de plusieurs passages qui conduisent à la frontière d'Espagne. Le prince résolut de s'y arrêter.

Le 6<sup>e</sup> corps occupa donc *Guarda* pendant que le 2<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> se répandaient dans les gorges du *Zezere* et du *Mont Cal*.

L'ennemi pendant quelques jours se borna à manœuvrer sur la gauche, un corps nombreux s'était porté sur *Pinhel*, dans l'intention de couper les communications avec *Almeida*. Le général Mermet, qui s'était avancé jusqu'à *Freixeda*, fut forcé de se replier sur *Guarda*, que l'ennemi serrait de très près. La plus grande partie de ses forces cherchait à pénétrer par *Puente de Ladrado*, tandis que d'autres corps manœuvraient pour nous couper sur la *Coa*. Le général Loison résista pendant quelques jours à ces attaques avec la plus grande opiniâtreté, mais enfin, ayant été repoussé jusque sous les murs de la ville, le prince d'Essling ordonna la retraite et mit la *Coa* entre lui et les Anglais.

31 mars. — Le 30 mars, toute l'armée était portée sur la rive droite de la *Coa*, le 2<sup>e</sup> corps, qui formait l'aile gauche, était à *Sabugal*, le 6<sup>e</sup> s'étendait jusqu'à la *Nava*, suivant les bords de la *Coa*, le 8<sup>e</sup> était à *Alfalates*.

Avril. — L'armée occupait ses positions depuis trois jours lorsque l'ennemi fit paraître quelques bataillons sur la rive opposée. Lord Wellington, à la tête d'une forte colonne, se dirigea sur

*Sabugal*, par *Pega* et *Velmorisco*, une autre colonne se plaça en observation devant le 6<sup>e</sup> corps.

L'ennemi consacra deux jours à reconnaître les positions et à faire ses préparatifs d'attaque.

3 avril. — Le général Reynier fit avertir le prince d'Essling que toute l'armée anglo-portugaise était en mouvement pour le tourner. Il reçut l'ordre de tenir ferme et se disposa à opposer une vigoureuse résistance. Dans la journée du 3 avril, il fut attaqué de front et sur la gauche par des forces triples des siennes.

Après plusieurs heures d'une mêlée sanglante, le général Reynier ne recevant point de secours et voyant que sa retraite sur *Alfalates* pouvait d'un instant à l'autre être coupée, l'ordonna et l'exécuta dans le meilleur ordre. Ce combat nous coûta 1800 hommes.

4 avril. — Ce dernier événement détermina le prince d'Essling à retirer toute son armée sous les murs d'*Almeida* et de *Ciudad Rodrigo*, et à faire, quinze jours plus tard que ne l'avait conseillé le maréchal Ney, et forcément, un mouvement qu'il eût fait plus tôt spontanément, et sans avoir éprouvé une diminution de force d'au moins 3.000 combattans.

Les environs d'*Ameida* et de *Ciudad Rodrigo* avaient été ruinés tant de fois qu'il était impossible d'y subsister. L'armée ne pouvait camper longtemps sous les murs de ces deux places sans épuiser leurs approvisionnemens et il était urgent qu'elles fussent pourvues de vivres pour plusieurs mois.

8 avril. — En conséquence, les troupes levèrent leur camp et se portèrent sur *Salamanque*, *Toro* et *Zamora*. L'armée anglaise de son côté repassa les montagnes et s'établit dans les environs de *Celorico*, pour se rapprocher de ses magasins, qui étaient à *Vizeu* et à *Coïmbre*. Vingt mille hommes, sous les ordres du général Spencer, restèrent sous les murs d'*Almeida*, qui fut dès lors étroitement bloqué.

15 avril. — Le prince d'Essling, à peine arrivé à *Salamanque*, sentit la nécessité de faire soutenir la garnison de *Ciudad Rodrigo*

et ordonna à la division Marchand de retourner sur ses pas. Le 15 avril cette division prit position dans le faubourg de *Ciudad Rodrigo*, sur la rive gauche de l'*Agueda*.

28 avril. — Le général Marchand, à la tête de 2.400 hommes, poussa une reconnaissance sur le pont de *Marialva* et y trouva l'ennemi en force.

30 avril. — Cependant Wellington voulait à tout prix s'emparer d'*Almeida*. Le prince d'Essling, qui ne pouvait ignorer de quelle importance était pour l'ennemi la prise de cette place, éprouvait les inquiétudes les plus vives. Il savait que le général Brenier, qui en était gouverneur, n'avait que pour un mois de vivres. Il fallait donc, ou se résoudre à la voir tomber au pouvoir des Anglais, ou s'apprêter à la secourir sans délai.

Le prince d'Essling n'hésita pas. Secondé par le maréchal Bessières, duc d'Istrie, qui commandait en *Castille* et dans le royaume de *Leon*, il parvint à réunir un convoi de vivres pour ravitailler la forteresse menacée. Il était hors de doute que cette opération amènerait une grande bataille. En conséquence l'armée de Portugal, affaiblie par les pertes d'une longue et pénible retraite, fut renforcée des deux divisions d'infanterie et de la cavalerie du comte d'Erlon (9<sup>e</sup> corps) et d'un beau détachement de cavalerie et d'artillerie de la garde impériale, de 1.200 hommes, que le duc d'Istrie amena lui-même.

Ces troupes, rassemblées à *Ciudad Rodrigo* dès le 30 avril, formaient un total de 30.000 hommes d'infanterie et de 5.000 chevaux.

Les forces des Anglais s'élevaient à plus de 50.000 hommes. A la première nouvelle des dispositions pour secourir *Almeida*, Lord Wellington s'était concentré dans les environs de cette place, sa gauche s'appuyait à l'*Agueda*, sa droite à la *Coa* et il avait une forte avant-garde sur l'*Azava*.

2 mai. — A la pointe du jour, le prince d'Essling fit passer l'*Agueda* sur le pont de *Ciudad Rodrigo*. Le 2<sup>e</sup> corps se dirigea sur *Marialva*, les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> sur *Carpio* avec la réserve de cavalerie, le 6<sup>e</sup> sur *Espeja*.

Ce mouvement s'exécuta avec beaucoup d'ordre, les avant-postes de l'ennemi furent ramenés et les préparatifs qu'il avait faits pour défendre les défilés et les hauteurs de *Marialva* se trouvèrent déjoués par le passage de l'*Azava* à *Carpio*. Son avant-garde, de 14 escadrons de cavalerie, soutenue de quelques milliers de fantassins, fut menée battant jusqu'au delà de *Gallegos*.

L'armée prit position, le 2<sup>e</sup> corps en arrière et à droite de *Gallegos*, une division du 8<sup>e</sup> à gauche de ce village, qui fut occupé par les avant-postes. Le 6<sup>e</sup> corps en arrière d'*Espeja* et le 9<sup>e</sup> en réserve en avant de *Carpio*.

L'ennemi par ce mouvement ayant refusé toute sa gauche, prit une ligne de bataille en arrière d'une petite rivière appelée la *Duas casas*, sur un coteau d'un accès difficile, qui se prolongeait depuis *Fuentes de Oñoro* jusqu'au Fort de la *Concepcion*. Sa droite, plus accessible, s'étendait jusqu'à *Navas de Avel*. Le quartier-général de Lord Wellington était à *Villafermosa*. Cette position était dangereuse, l'armée anglaise ayant derrière elle le lit encaissé et rocailleux de la *Coa*, et une seule communication voiturable par *Castello Bom*.

3 may. — Au matin, l'armée marcha en avant, le 2<sup>e</sup> corps formant toujours la droite, et se dirigeant sur *Alameda*, une division du 8<sup>e</sup> à gauche de ce village. Le 6<sup>e</sup> avec la cavalerie, marcha d'*Espeja* sur *Fuentes de Oñoro*. Le projet du prince d'Essling était de se porter en force sur la droite de l'ennemi et de s'emparer de la communication de *Castello Bom*. En conséquence, et pendant que les 2<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> corps et la division du 8<sup>e</sup> tenaient en respect le centre de l'ennemi, le général en chef se porta vers sa droite avec le 6<sup>e</sup> corps, poussant l'arrière garde ennemie, dont la plus grande partie fut rejetée dans *Fuentes de Oñoro*.

Le prince d'Essling donna ordre au général Ferrey de s'emparer de *Fuentes de Oñoro*. Cette division fut d'abord employée seule à cette attaque ; elle s'y porta avec tant de vigueur qu'elle délogea l'ennemi malgré la plus vive résistance. Mais celui-ci, qui sentait toute l'importance de conserver ce point, dont la perte compro-

mettait sa ligne de bataille, fit descendre de fortes masses sur le village et à l'entrée de la nuit elles parvinrent à s'emparer de nouveau de *Fuentes de Oñoro*. Quatre bataillons de la division Marchand s'étant avancés pour soutenir la division du général Ferrey, celui-ci réussit de nouveau à s'établir dans la partie basse du village, sans pouvoir parvenir à se maintenir dans la partie supérieure. Pendant ce temps, les 2<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps occupaient toute la ligne ennemie par de fausses attaques. La nuit vint et le feu cessa sur toute la ligne.

4 may. — Le prince d'Essling fit reconnaître avec le plus grand soin toute la droite de l'armée ennemie qui était couverte par de la cavalerie. On trouva un terrain accessible entre *Navas de Avel* et *Pozobello*. C'était véritablement le seul point abordable, car l'armée anglaise était séparée de la nôtre par un ravin profond et rocailleux, qui deffendait le front de la ligne d'un bout à l'autre, et son aile gauche était appuyée aux ruines du Fort de *la Concepcion* où Lord Wellington avait jetté quelques bataillons avec de l'artillerie de campagne. Les ordres pour attaquer par *Navas de Avel* furent expédiés le 4 au soir et les mouvemens s'exécutèrent pendant la nuit.

5 mai. — A la pointe du jour, l'armée se trouva ainsi placée. Les 1<sup>re</sup>e et 2<sup>e</sup> divisions du 6<sup>e</sup> corps en face de *Pozobello*, ayant la 2<sup>e</sup> division du 8<sup>e</sup> corps en réserve. La cavalerie, à l'exception des 1.200 chevaux de la Garde Impériale, qui restèrent en réserve à gauche de cette infanterie. La 3<sup>e</sup> division du 6<sup>e</sup> corps, occupant la partie inférieure du village de *Fuentes de Oñoro* et destinée à attaquer encore la partie supérieure formait le centre, avec le 9<sup>e</sup> corps qui se trouvait en arrière et en réserve. A la droite était le 2<sup>e</sup> corps, dont la 1<sup>re</sup>e division s'appuyait à *Alameda* et la 2<sup>e</sup> était placée entre ce village et *Fuentes de Oñoro*. Ce corps d'armée avait ordre de favoriser par de petites attaques le grand mouvement de l'armée, et de manière à se réunir à elle à mesure qu'elle gagnerait du terrain. Le convoi de vivres destiné pour *Almeida* était parqué à *Gallegos*, prêt à se mettre en marche dès que la route aurait été ouverte.



La brigade Maucune entama l'affaire en enlevant de vive force, du premier choc, le bois et le village de *Pozobello*, que l'ennemi avait rempli de ses tirailleurs. Il y perdit beaucoup de morts et de prisonniers.

Pendant ce temps le général Montbrun avait mis en fuite la cavalerie de D. Julian Sanchez. L'ennemi développait en arrière du village une ligne de 20 escadrons, soutenue par de l'infanterie et 12 pièces de canon. Le général Montbrun, continuant à s'étendre par la gauche, chargea cette cavalerie et la poussa fort loin l'épée dans les reins ; il enfonça deux carrés d'infanterie anglaise et fit bon nombre de prisonniers. L'aile droite de l'armée anglaise battant en retraite eut pendant près d'une lieue la cavalerie et l'artillerie légère à ses trousses. D'autre part la fusillade était engagée sur toute la ligne ennemie. Son centre était vigoureusement attaqué par le comte d'Erlon dans le haut du village de *Fuentes de Oñoro*. Lord Wellington ne pouvait pas dégarnir sa gauche, contenue par le général Reynier. Et le centre, si fortement pressé dans *Fuentes de Oñoro*, se serait trouvé entièrement découvert, lorsque la droite aurait été rejetée en arrière de *Castello Bom*, sa retraite de l'autre côté de la *Coa* pouvait d'un instant à l'autre être coupée.

Lorsqu'il eut vu sa première ligne en avant de *Pozobello* ramennée en désordre, Lord Wellington donna l'ordre aux équipages et aux parcs de se retirer sur *San Pedro* de l'autre côté de la rivière. On remarquait déjà dans les colonnes anglaises cette vacillation confuse, prélude du désordre. La cavalerie du général Montbrun ne cessait de gagner du terrain et s'approchait de *Castello Bom*. Des trois divisions d'infanterie qui avaient débouché par *Pozobello* deux entières n'avaient pas donné. La cavalerie de la Garde, encore intacte, pouvait se former entre *Fuentes* et *Castello Bom* et charger sur ce plateau. Tout semblait vers les 11 heures du matin présager un succès décisif. Par une fatalité inconcevable, tout s'arrêta, au moment même où un dernier effort eût été couronné de la victoire. Le prince d'Essling ne se trouvant pas

sur les lieux, le général Loison n'osa pas prendre sur lui de jeter le 6<sup>e</sup> corps au milieu des masses ennemies ébranlées et la victoire échappa dans ce moment aux troupes victorieuses. Il n'y eut qu'un cri dans l'armée : Où est le maréchal Ney ? — Soldat intrépide et vigilant, capitaine habile, il aurait recueilli les lauriers que Masséna usé laissa échapper de ses mains.

Dès lors l'armée anglaise eut le tems de se raffermir. Lord Wellington effectua un changement de front sur son centre, l'aile droite en arrière. Il rétablit son ordre de bataille et voyant l'armée française arettée tout-à-coup, il attaqua de nouveau *Fuentes de Oñoro*. Sur les deux heures de l'après-midi le feu cessa de part et d'autre. Cette bataille nous coûta 2.500 hommes. Les Anglais en perdirent près de 4.000.

6 et 7 may. — Nous étions, il est vrai, restés maîtres du champ de bataille, mais cet avantage était à peu près nul, puisqu'il ne changeait rien à la situation d'*Almeida* qui ne put être ravitaillée.

L'ennemi, connaissant le péril auquel il avait été exposé, consacra les journées du 6 et 7 à se retrancher sur tous les points, de sorte que sa position devint inabordable.

Le prince d'Essling ne pouvant plus espérer de communiquer avec *Almeida* prit le parti de détruire cette place et d'en sauver la garnison. L'embarras était de faire parvenir des instructions au gouverneur. Il s'agissait de traverser l'armée ennemie et de surmonter tous les périls, pour aller remettre au général Brenier l'ordre de détruire le matériel de la place, de faire sauter les ouvrages et de se faire jour l'épée à la main en se dirigeant sur *Barba del Puerco*. Quatre hommes de bone volonté se présentèrent pour ce périlleux message. André Tillet, voltigeur au 6<sup>e</sup> léger, fut le seul qui réussit. Les trois autres furent massacrés en route.

8, 9, 10 may. — Pendant ces trois journées, on occupa constamment l'attention de l'ennemi, qui se tint sous les armes dans ses retranchemens, s'attendant à une nouvelle attaque. Enfin le 10, à minuit, une grande explosion se fit. On apprit le 11 au matin que c'étaient les fortifications d'*Almeida* qui avaient sauté.

Cette opération avait été conduite avec autant d'adresse que de courage par le général Brenier. La garnison, composée de 1.100 hommes, sortit de la place vers les 10 heures et demie du soir, dans le plus grand silence. Son avant-garde arriva sur les postes anglais au moment où commençait l'explosion des mines. Le général Brenier s'ouvrit de vive force un passage, et se trouva au point du jour entre *Villar de Ciervos* et *Barba del Puerco*. Il se porta rapidement sur *San Felices*. Là, il traversa l'*Agueda* sous la protection du général Heudelet<sup>1</sup> avec lequel il opéra sa jonction.

14 may. — L'armée rentra dans ses divers cantonemens pour se refaire des longues fatigues qu'elle venait d'essuyer depuis un an.

Le quartier-général s'établit à *Salamanque*.

L'Empereur, parfaitement instruit des dissensions qui avaient éclaté entre le prince d'Essling et les généraux en chef sous ses ordres, avait pris un grand parti. Les 2<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> corps furent dissous et une nouvelle organisation donnée à l'armée, qui conserva néanmoins le nom d'armée de *Portugal*. Le maréchal duc de Raguse vint en prendre le commandement. Le maréchal prince d'Essling, le maréchal duc d'Elchingen, le duc d'Abrantes, le général Reynier, le général Fririon, chef de l'État-major général, le général Loison, le général Marchand rentrèrent en France.

Les États-majors des trois corps d'armée furent également dissous et les officiers répartis dans les différentes divisions.

Depuis ce moment, n'étant plus attaché au grand quartier-général, il ne me reste plus de souvenirs de l'ensemble des opérations, je n'en ai conservé que de celles des divisions auxquelles je fus attaché et des missions qui me furent confiées pendant le reste de mon séjour en Espagne.

Je cherchai à quitter ce pays et cette armée où j'avais perdu mon protecteur. J'avais écrit dans ce sens au maréchal Ney. Il

---

1. Sprünglin écrit « Brenier » par une évidente erreur de transcription.

me répondit de *Valladolid* au moment de son départ pour la France une lettre pleine de bonté, et en effet son souvenir ne me fut pas inutile par la suite, malgré que dans le premier moment il parut que les bontés du maréchal Ney pour ses officiers n'étaient pas près du duc de Raguse un titre à ses faveurs.

L'armée fut organisée ainsi qu'il suit.

Le maréchal duc de Raguse, commandant en chef.

Le général de division La Martinière, chef d'Etat-major général.

Le colonel de la Chasse Vérigny, sous-chef d'Etat-major.

Le général comte Montbrun commandant la cavalerie.

Le général Rutý comendant l'artillerie.

1<sup>re</sup> division : le général Foy.

2<sup>e</sup> — le général Clausel.

3<sup>e</sup> — le général Ferrey.

4<sup>e</sup> — le général Sarrut.

5<sup>e</sup> — le général Maucune.

6<sup>e</sup> — le général Brenier.

7<sup>e</sup> — le général Souham.

8<sup>e</sup> — le général Bonnet.

Les divisions de cavalerie étaient comandées par les généraux Mermet et Treilhard.

22 may. — Je fus attaché à la 2<sup>e</sup> division, comandée par le général Clausel, dont le quartier-général était à *Alba de Tormes*.

3 juin. — Mais déjà le 3 juin, je reçus une autre destination.

Il manquait beaucoup de monde à tous les régiments. Les blessés qui avaient été évacués sur les grands hôpitaux de *Valladolid* et de *Burgos* ne rejoignaient pas. Les comandans de place sur toute la ligne depuis *Bayonne* jusques à *Salamanque* retenaient les convalescens et s'en formaient des garnisons ; nombre d'officiers rétablis de leurs blessures ou de leurs maladies prolongeaient leur absence des corps auxquels ils appartenaient et l'armée souffrait de cette diminution de son effectif.

Je reçus ordre de rechercher et de faire rentrer tout ce qui était resté en arrière et appartenait à l'armée de *Portugal*.

Je m'établis en conséquence à *Valladolid* et commençai mes opérations, qui ne manquaient pas de difficultés, mais je fus secondé par le maréchal Bessières, duc d'Istrie, commandant l'armée du Nord, dont le quartier général était *Valladolid*. Vers la fin de juin j'étais parvenu à réunir 25 officiers et 900 hommes, dont je formai un bataillon de marche avec lequel je m'apprêtais à rejoindre l'armée de Portugal.

Juillet. — Mais le maréchal Bessières, ayant obtenu le consentement du duc de Raguse, me donna l'ordre de conduire mon bataillon à *Salamanque*, pour y être pendant quelque tems sous les ordres du général de division Thiébault, gouverneur de la province, qui manquait absolument d'infanterie et était journellement menacé par les guerillas de D. Julian Sanchez. Il fallut obéir. Mes soldats étaient difficiles à conduire et très indisciplinés; je me souviens même qu'étant en marche pour *Salamanque*, ils refusèrent de marcher, sous prétexte de n'avoir pas reçu la ration complète de pain et que je fus obligé d'en marquer un des plus mutins d'un coup de sabre à la figure. Cet acte de vigueur en imposa pour tout le reste du tems où j'eus ce triste commandement. A *Valladolid*, j'avais retrouvé Göldlin de Tieffenau avec lequel j'avais eu un duel à *Lucerne* en 1799. Il était chef de bataillon d'un bataillon suisse en garnison à *Valladolid*.

Aoust. — Je passai à *Salamanque* près de deux mois, sous les ordres du général Thiébault, mon bataillon était cantonné dans les villages voisins, employé principalement à faire rentrer des grains pour former des magasins. Je m'y ennuyais beaucoup d'une inaction sans profit pour mon avancement futur, et avec le désir de pouvoir au moins rejoindre l'armée de Portugal.

Sept. — Enfin dans le commencement de septembre, je reçus de M. le maréchal duc de Raguse l'ordre positif de ramener mon bataillon, nonobstant tous les ordres contraires qui pourraient m'être donnés par des généraux de l'armée du Nord. Je devais trouver à *Medina del Campo* les chefs de bataillon de l'État-major Gérard et Perrin, qui avaient aussi organisé des bataillons de

trainards à l'armée, et réunis tous les trois sous les ordres du colonel Rippert, nous devions rejoindre l'armée de Portugal sur le Tage.

J'éprouvai de grandes difficultés à exécuter cet ordre, je dus à la fin me mettre en pleine désobéissance vis à vis du général Thiébault, qui voulait me retenir à *Salamanque* et escamoter ma sortie de cette ville. J'arrivai enfin à *Medina del Campo* où, réuni avec mes camarades Gérard et Perrin, je me mis sous les ordres du colonel Rippert, auquel je laissai désormais le soin de lutter contre les généraux de l'armée du Nord et les ordres du maréchal Bessières qui la commandait.

Octobre. — Enfin, dans les premiers jours d'octobre, nous nous mîmes en marche pour rejoindre l'armée de *Portugal*, dont le quartier-général était à *Talavera de la Reyna*, en passant par *Olmedo* (où je trouvai comme commandant de place un ancien camarade de la légion du Nord, le chef de bataillon Van Rossum), *Ségovie*, *Guadarrama*, *Madrid*, *Valmorado* et *Cebolla*.

Nos bataillons furent dissous et les hommes versés dans leurs corps respectifs.

Je fus assez bien reçu du maréchal duc de Raguse et je rentrai à son État-major.

Mais on n'y était pas à son aise, et cet état de gêne était pénible surtout pour les officiers de l'ancien État-major du maréchal Ney et accoutumés à ce que je crois pouvoir nommer sa camaraderie militaire. Le chef de l'État-major général, le général de division La Martinière, tenait également ses officiers à trop grande distance pour qu'on servit avec plaisir et agrément.

20 oct. — Je fus envoyé à la 4<sup>e</sup> division pour y remplir les fonctions de chef d'État-major.

Elle était commandée par le général de division Sarrut, son quartier général était à *Escalona*.

Ses généraux de brigade étaient le général Berlier et le général Fririon, ancien colonel du 69<sup>e</sup>.

Elle était composée des 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> léger, 36<sup>e</sup> et 41<sup>e</sup> de ligne.

Je fus bien reçu du général Sarrut, qui était la perle des hommes et que j'avais vu en 1795 à *Gröningen*, chef de brigade de la 8<sup>e</sup> demi-brigade. Pendant tout le temps que je passai à cette division, je vécus toujours à la table du général Sarrut et en famille. J'avais avec moi trois officiers portugais : d'Argens, Mora et Figueredo ; j'y trouvai également un ancien officier de l'État-major du maréchal Ney, Marion, qui était chef de bataillon au 4<sup>e</sup> léger.

*Escalona* est une petite ville fort triste et sans ressources ; nous étions toujours aux expédiens pour vivre. Du reste les trois généraux y étaient réunis et les troupes réparties dans des cantonemens reserrés. Nous végétions assez tristement et je me souviens d'un seul épisode de cette époque. Un chef de guérillas nommé *El Medico* (actuellement le général Palarea, au service de la reine Isabelle d'Espagne) parcourait la province, toujours chassé et jamais atteint. Il nous enleva deux officiers du 4<sup>e</sup> léger qui s'étaient aventurés à la chasse. Deux jours plus tard j'appris que *El Medico* coucherait dans un village à deux lieues d'*Escalona*. Je partis à 10 heures du soir avec 4 compagnies de voltigeurs pour le surprendre ; arrivé à 1 heure du matin, je fis cerner le village, mais il était déjà trop tard, il avait été averti et venait de s'échapper. Je fus droit à son logement, il venait d'en sortir et y avait laissé sa maîtresse, que je ramenai à *Escalona* avec quelques prisonniers de sa bande et un grand convoi de vivres. Le lendemain, je fis, de l'agrément du général Sarrut, proposer à *El Medico* par un prêtre d'*Escalona* l'échange de sa maîtresse contre les deux officiers du 4<sup>e</sup> léger. Il accepta et l'échange eut lieu deux jours après.

Décembre. — L'Empereur, présumant que le maréchal Suchet éprouverait une résistance opiniâtre à *Valence*, résolut de faire appuyer l'armée d'*Aragon* par un fort détachement de l'armée de *Portugal*. En conséquence le maréchal duc de Raguse donna l'ordre au général Montbrun de partir avec les 1<sup>re</sup> et 4<sup>e</sup> divisions d'infanterie, commandées par les généraux Foy et Sarrut, une

forte division de cavalerie et 30 pièces de canon, par la grande route de *Madrid* à *Valence*, pour se porter sur cette dernière ville, et s'y réunir à l'armée d'*Aragon*, qui en faisait le siège.

28 déc. — La division Sarrut se réunit à *Tolède*.

29 déc. — Elle marcha à *Yepes*, où le général Montbrun avait établi son quartier général et rassemblait ses troupes.

30 déc. — Elle marcha à *Villa Rubio* et <sup>1</sup>

31 déc. — Le lendemain à *Santa Cruz de la Zarza*.

#### 1812

Le 1<sup>er</sup> janvier 1812 à *Santa Cruz de la Zarza*.

2 janvier. — A *Uclés*.

3 janvier. — Séjour.

4 janvier. — A *Belmonte*.

5 janvier. — A *San Clemente*.

6 janvier. — A *Minaya*.

7 janvier. — A *la Roda*.

8 janvier. — A *Albacete*.

9 janvier. — Séjour.

10 janvier. — A *Almanza*.

11 janvier. — A *Villena*. Ce fut dans cette ville, et à *Yecla* où était son quartier général, que le général Montbrun apprit la reddition de *Valence*, qui avait eu lieu le 10.

Il est évident qu'avec plus de promptitude le général Montbrun aurait coupé la retraite aux divisions espagnoles Obispo et Mahi lorsqu'elles parvinrent à se retirer par *Alcoy*. Il ajouta à ce retard, dont se plaignit à juste titre le maréchal Suchet, le tort très grave de ne point repartir sur le champ pour rejoindre l'armée du *Portugal*. Au lieu d'exécuter les ordres précis qu'il avait reçus à cet égard, le général Montbrun voulut s'emparer d'*Alicante*. En vain le maréchal Suchet lui fit observer qu'il ne croyait pas le

---

1. En blanc dans le manuscrit.



moment opportun pour risquer une entreprise contre une ville bien fortifiée, et contre laquelle il fallait employer de l'artillerie de siège. Ce général s'obstina à tenter l'événement espérant que le succès le justifierait.

12 janvier. — Nous continuâmes donc à marcher sur *Alicante* par *Casal Rubio*.

13 janvier. — A *Elda*.

14 janvier. — A *Montforte*.

15 janvier. — A *Muchamiel*, à 1/2 lieue d'*Alicante*.

16 janvier. — Le général Montbrun fit manœuvrer assez inutilement ses troupes dans la plaine en avant d'*Alicante* et jeter quelques obus dans la place. Après quoi il la fit sommer. Sur le refus du gouverneur, le général Montbrun dut se retirer et nous nous remîmes en marche pour rejoindre l'armée de Portugal par *Monforte*, *Elda*, *Biar*, *Villena*, *Almanza*, *Albacete*, *El Provencio*, *El Toboso* (où nos soldats se souvinrent de D. Quichotte, et où nous reconnûmes la fidélité avec laquelle Cervantes a dépeint les localités), *Quintanar*, *Tembleque*, *Almonacid* et *Toledo*, où nous arrivâmes le 26 janvier et où la 4<sup>e</sup> division eut ordre de rester.

Février-mars. — La division resta à *Tolède* environ deux mois, dans un état de repos à peu près complet.

Le gouverneur de la province pour le roi d'Espagne était le duc de Mahon (Crillon), capitaine-général, avec lequel le général Sarrut vécut toujours dans la meilleure intelligence. Nous passions ordinairement chez lui nos soirées. La duchesse était une femme aimable. Après la restauration de Ferdinand sur le trône d'Espagne, le duc de Mahon revint en France, où il reprit son nom de Crillon et fut nommé pair de France par Louis XVIII. Ce fut chez lui que je vis un recueil de lettres autographes de Henri III, Marie de Médicis et Henri IV, fort curieuses, et qui, pour les sauver, avaient été envoyées en Espagne par la branche aînée des Crillon au commencement de la Révolution.

Pendant ce temps Lord Wellington s'était emparé de *Ciudad Rodrigo*. Les Anglais parurent devant la place le 8 janvier, le 9,

ils s'emparèrent du *Teson*, le 10, ils établirent leur première parallèle et tracèrent leurs batteries. Le 14, la garnison fit une sortie et combla une petite partie de la tranchée. Le même jour, les batteries des assiégeants commencèrent à tirer et ils se rendirent maîtres du couvent de *San Francisco*. Ils purent alors achever leur seconde parallèle, et ayant vivement poussé leurs travaux, ils firent sauter la contrescarpe.

Le 19, la place fut emportée d'assaut et la garnison, forte de 1.700 hommes, obligée de se rendre à discrétion. Elle avait perdu 1.000 hommes en tués et blessés, les Anglais un ou deux cents homes de plus.

Le général Barrié, gouverneur de *Ciudad Rodrigo*, ne méritait point le blâme dont on chercha à incriminer sa conduite, afin de couvrir des fautes qui venaient de plus haut. *Ciudad Rodrigo* exigeait une garnison de 5.000 hommes pour sa défense, il n'y en avait que 2.800 lorsque Lord Wellington se présenta et rien ne justifie cette absence de forces. A cela il faut ajouter la faute de n'avoir pas envoyé entre *Matilla* et *Tamames* une division pour harceler l'armée ennemie et la mettre dans la nécessité de diviser ses forces. Cette mesure sage et d'une exécution facile eût donné au duc de Raguse le temps nécessaire pour rassembler ses troupes éparses et arriver au secours de la place. La construction du pont sur l'*Agueda* vis-à-vis de *Saelices* donant assez l'éveil sur le mouvement offensif que préparait le général anglais, aurait dû engager le duc de Raguse à se presser davantage pour venir au secours de *Ciudad Rodrigo*. A la rigueur, nous concevons bien, par la difficulté des communications et l'absence du détachement du général Montbrun, comment ce retard a pu avoir lieu, mais toujours est-il qu'en prenant des cantonemens aussi étendus que l'étaient ceux de l'armée de Portugal (depuis *Salamanque* jusqu'à *Talavera de la Reyna*), le duc de Raguse devait conserver une masse vers le point que j'ai indiqué, et ne pas porter son quartier-général à *Talavera*, une des extrémités de sa ligne.

La perte de *Ciudad Rodrigo* portait un coup sensible à nos

intérêts en Espagne, et il était aisé de prévoir les tristes conséquences qu'elle entraînerait. *Salamanque* était désormais à découvert. Le duc de Raguse se trouvait dans l'obligation d'y laisser continuellement un gros détachement de son armée, ce qui diminuait d'autant le nombre de ses troupes disponibles. La possession de *Ciudad Rodrigo* au contraire, augmentait les forces actives de Lord Wellington et le rendait maître de tous ses mouvemens.

Après ce succès, le général anglais ayant ravitaillé la place, y laissa une garnison espagnole, et reprit la position retranchée de *Fuente Guinaldo*.

10 mars. — La division reçut ordre de quitter Tolède, où elle fut relevée par des troupes de l'armée du centre, et de se porter à *Toro*.

Elle y marcha par *Canales*, *Tablada*, *El Escorial*, *Villacastin*, *Adanero*, *Arevalo*, *Valverde* et *Medina del Campo*.

J'examinai l'*Escorial* et y visitai les tombeaux de la famille royale d'Espagne dans l'église souterraine de ce couvent. Nous y apprîmes que l'Empereur ayant fait ouvrir le cercueil de D. Carlos, fils de Philippe II, on trouva que la tête avait été séparée, puis rattachée au tronc, preuve évidente que Philippe II avait fait périr son fils.

Avril. — Le duc de Raguse avait bientôt reconnu la faute qu'il venait de commettre en laissant prendre *Ciudad-Rodrigo*, sans rien tenter en tems utile pour secourir cette place, et il se montra plus jaloux d'effacer ce tort par une entreprise d'éclat dont le succès lui fût personel que de prévenir la chute de *Badajoz*, qui n'était pas dans l'étendue de son commandement. Au lieu donc de réunir son armée pour traverser le *Tage*, comme il l'avait fait au mois de juin 1810, il jugea plus à propos de tenter une irruption en *Portugal* par la frontière de la province de *Beira*. Mais ce projet, qui ne pouvait avoir de grand résultats, fut encore retardé dans son exécution.

Il ne se mit en marche que dans les derniers jours de mars de *Salamanque*.

3 avril. — Laissant une division devant *Ciudad Rodrigo*, il investit *Almeida* le 3 avril. Il poussa ses éclaireurs jusque sur le glacis de cette place, mais la trouvant munie d'une bone garnison, ses ouvrages entièrement relevés ou réparés, il crut devoir la laisser derrière lui.

7 avril. — Le 7 avril il marcha sur *Sabugal*.

12 avril. — L'avant-garde du duc de Raguse entra le 12 à *Castello Branco*, menaçant de détruire le pont de bateaux que les Anglais avaient jetté sur le *Tage*. A *Villa Velha*, un corps de troupes régulières, soutenu de nombreuses milices, fut détruit et dispersé.

14 avril. — Le duc de Raguse rétrograda sur la nouvelle qu'il reçut du retour de Lord Wellington dans les environs d'*Almeida*.

23 avril. — L'armée française repassa l'*Agueda* le 23 avril et rentra dans ses cantonemens.

Lord Wellington avait établi de nouveau son quartier-général à *Fuente Guinaldo* et l'armée anglaise était en position entre la *Coa* et l'*Agueda*.

Le duc de Raguse établit son quartier-général à *Salamanque*.

May. — La division Sarrut rentra à *Toro*, où elle resta pendant tout le courant du mois de may.

Dans le courant de ce mois, Lord Wellington s'empara du pont d'*Almaraz* et du fort de *Miravete*, seul point de communication entre les armées du midi et celle de *Portugal*.

Il fit des dispositions pour faire croire au duc de Raguse qu'après quelques jours de repos dans son camp de *Fuente Guinaldo*, il allait passer l'*Agueda* pour livrer bataille, de sorte qu'il maintint devant lui l'armée du duc de Raguse, et pendant ce temps, il fit attaquer par le général Hill le pont et les forts d'*Almaraz*, qui s'en empara le 18, ayant tué 256 hommes à la garnison et fait prisonniers environ 400 hommes. Le général Hill brûla le pont, détruisit les retranchemens et rentra dans ses cantonemens.

Cependant les bruits d'une nouvelle guerre dans le Nord commençaient à se répandre. Tout annonçait qu'une lutte terrible et décisive allait s'engager entre les deux plus puissans monarques

de l'Europe. Bientôt la guerre de la Péninsule, malgré toute son importance, n'allait plus être envisagée que comme un débat secondaire. La *Russie* attirait déjà toute l'attention de Napoléon. Les préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir de l'autre côté du *Niemen* obligeaient l'Empereur à rapeller près de lui des soldats qui depuis 4 ans en Espagne avaient appris à connaître ses ressources, les localités de ce pays et l'indomptable opiniâtreté de ses habitants. Les corps de la Garde impériale qui se trouvaient à *Valladolid* et dans la *Vieille-Castille* reçurent ordre de revenir sur le sol français, l'armée du Nord fut dissoute, les autres armées furent affaiblies par la rentrée de plusieurs cadres, et encore par la sortie hors des corps de la ligne d'un certain nombre de soldats d'élite, destinés à recruter la vieille garde impériale.

Cette distraction nécessaire, mais impolitique, jointe à la longueur de cette guerre et de leur séjour en Espagne, en excitant la jalousie et les regrets des anciens soldats qui restaient encore dans les régiments, lassa leur persévérance et leur donna du dégoût. Il en était de même des officiers, qui n'avaient que peu ou point d'avancement et de ces récompenses qui semblaient réservées exclusivement aux armées combattant sous les yeux de l'Empereur.

Tandis que la guerre de *Russie* forçait Napoléon à affaiblir ses armées en Espagne, Lord Wellington recevait de nouveaux renforts. Un secours de 20.000 hommes vint augmenter l'armée anglo-portugaise pendant son séjour dans le camp de *Fuente Guinaldo*. Croyant pouvoir alors attaquer avec avantage, en raison surtout de la supériorité numérique de sa cavalerie, le général anglais se détermina à commencer ses opérations.

Juin. — Le 12 juin l'armée anglaise passa l'*Agueda*, et le 16 elle campa sur le ruisseau de *Valmuza* à deux lieues de *Salamanque*.

Le duc de Raguse évacua cette ville, ne laissant qu'un détachement de 700 hommes réparti dans les couvens de *San Cayetano*, *la Merced* et *San Vicente* qui avaient été fortifiés et dont le feu commandait le pont de la *Tormes*.

L'armée du duc de Raguse se tint à portée de l'armée anglaise, de manière à être aperçue de la garnison des forts, et manœuvrant tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche. Ces mouvemens n'empêchèrent point Lord Wellington de faire le siège des trois couvents. Les parapets de la *Merced* et de *San Cayetano* se trouvant endommagés, les palissades renversées, les Anglais tentèrent deux fois d'emporter ces forts par escalade et furent repoussés avec perte de 200 hommes.

Dans la nuit du 26 au 27 l'ennemi dont le feu avait été suspendu le redoubla ; des boulets rouges furent lancés sur le fort *San Vicente*, dont la perte devait entraîner celle des deux autres : un de ces projectiles mit le feu à un magasin de bois de démolition et dans peu d'instans le couvent devint le foyer d'un vaste incendie. Il fut impossible à la brave garnison qui le défendait de se garantir à la fois des attaques du dehors et des flammes de l'intérieur, qui détruisaient les défenses, les magasins, les vivres, et mettaient les soldats dans une situation désespérée. Il se rendit à discrétion dans la journée du 28, après avoir eu la gloire de repousser deux assauts et fait perdre à l'ennemi plus de 1.300 hommes.

Le duc de Raguse voyant les Anglais maîtres de *Salamanque* se rapprocha du *Duero*.

Le 29 l'armée prit position sur le *Trabancos* et le lendemain 30 sur le *Zapardiel*.

Dès le 28 juin le duc de Raguse m'avait nommé commandant de la ville et province de *Zamora*.

Le 29 la division Foy se rendit à *Toro* et le 30, favorisé par le mouvement de cette division, j'entrai à *Zamora*.

Juillet. — Je relevais à *Zamora* le colonel Leclerc de Montpic, qui rentrait au quartier général. Il me remit le commandement et ses instructions, qui portaient principalement sur la conservation d'un passage du *Duero*, si les mouvemens de l'armée l'exigeaient, et à cet effet sur la conservation ou la destruction opportune du pont. J'avais 1200 hommes de garnison, commandés par un chef

de bataillon, 12 pièces de canon, dont 4 de 12, et un officier du génie fort intelligent, le capitaine Has, plus un commissaire des guerres, M. Dalmont.

On avait construit à *Zamora*, avec un ancien couvent et la cathédrale de cette ville, un fort qui dominait la ville et commandait le pont.

Le colonel Leclerc me remit aussi une somme de 37.000 francs pour les besoins de la garnison, indépendamment de la solde, qui depuis longtemps était arriérée. Il partit dans la soirée du 30 avec un convoi de malades que je fis évacuer sur *Toro*. Je le fis escorter jusques à 3 lieues de *Zamora*, où un régiment de la division Foy était resté en position pour faciliter cette évacuation et mon entrée dans la place.

Mon premier soin dans la place de *Zamora* fut de me former des magasins. Je continuai à tirer ma consommation journalière de la ville et me formai peu à peu dans le fort un approvisionnement d'eau, de vin, d'eau-de-vie, de vinaigre, de lard, de viande salée, de biscuit et de légumes secs. Je parvins de cette manière à donner pendant les deux mois que je commandai à *Zamora*, à ma garnison une livre de viande ou 1/2 livre de lard, une livre et demie de pain ou biscuit et une demi-bouteille de vin par jour, ce qui la maintint en très bonne santé et gaieté.

Je m'occupai ensuite à augmenter mes moyens de défense, en quoi je fus parfaitement secondé par le capitaine de génie Has, et le capitaine d'artillerie Poncet. On établit des fourneaux dans la maçonnerie du pont sur le *Duero*, on les chargea et on établit à l'entrée du pont un corps de garde d'artillerie avec une mèche allumée. Malgré des ordres réitérés de faire sauter le pont, je tins à le conserver jusqu'au dernier moment.

On palissada l'entrée du fort du côté de la ville, on établit un tambour en forts madriers à l'unique porte, on établit un tremplin sur la plate-forme d'une tour et on y monta 2 pièces de 12. Tous ces travaux furent exécutés par les soldats, que je payais et qui recevaient en outre double ration de vin.

J'établis le service de manière à conserver la ville et à concentrer néanmoins tout mon monde dans le fort où on rentrait à la nuit, je m'y établis moi-même n'occupant mon logement en ville que pendant le jour.

Les portes de la ville furent murées, à l'exception d'une seule fortement gardée, un fort piquet était établi chaque nuit sur la grande place et de petites patrouilles parcouraient incessamment et jusques au point du jour les remparts.

J'eus de la peine à organiser mon espionnage ; j'y parvins cependant en payant bien, et je me souviens que mon espion le plus intelligent était une femme. J'avais le chiffre du duc de Raguse, et dans les premiers tems je correspondais fréquemment tant avec lui qu'avec les comandans d'*Astorga* et de *Toro*. Après la bataille des *Arapiles* (22 juillet) cela devint plus difficile, et cependant, malgré la présence des deux divisions portugaise et espagnole qui me bloquaient, je recevais et donais encore de tems à autre de mes nouvelles. Dans le commencement de mon séjour à *Zamora*, je fis encore sortir quelques détachemens pour battre les environs. Un jour on me ramena un chef de guerillas, surpris chez son père, riche cultivateur du village de *Carvajales*. Par l'entremise d'un prêtre, je fis sçavoir au père que je consentirais à remettre son fils en liberté, moyennant une rançon de 25 bœufs qu'il me ferait amener. Il y allait de la vie de son fils. Le traité fut conclu, les bœufs me furent livrés et je lâchai mon prisonnier. Je fis abattre et saler les bœufs.

Aoust. — Après la bataille des *Arapiles*, dont la nouvelle me parvint par les habitans, ma position devint plus critique, et dans les premiers jours d'aoust, une division portugaise sous les ordres du général Silveira vint me bloquer. Elle s'établit tout près, ne me croyant que du calibre de 4. Mais à peine établie et ses feux allumés, je la fis saluer de quelques volées de mes pièces de 12, ce qui la força à porter son camp hors de portée.

Dès le lendemain de son arrivée devant la place, le général Silveira me fit sommer. Je reçus l'officier parlementaire et lui



fis faire un bon déjeuner : il me débita force nouvelles sur la bataille des *Arapiles* ou de *Salamanque* et sur nos pertes, il me dit que notre armée était en pleine retraite sur l'*Ebre* et que je n'avais aucun espoir d'être secouru. Je le renvoyai avec un refus péremptoire.

Cependant je ne recevais plus de nouvelles, ni de l'armée, ni de *Toro* et d'*Astorga*, je savais même cette dernière place assiégée par le général espagnol Santocildes. Je ne pouvais plus tirer de vivres des habitants, et je dus entamer mes magasins, qui à dater du 10 aoust ne contenaient de vivres que pour 30 jours, et moyennant diminution des rations pour 40 jours.

Le 15 aoust, je fis célébrer la fête de l'Empereur par des salves, un Te Deum, des distributions extraordinaires et des tirs à la cible. Puis, voulant à tout prix avoir quelques nouvelles, je fis à minuit prendre les armes et sortir un détachement de 400 homes avec ordre de surprendre quelque poste avancé de l'ennemi, mais sans tirer un coup de fusil et surtout sans se compromettre. La sortie réussit complètement, le camp ennemi fut en alarme et on me ramena un petit poste d'un caporal et 4 homes qui s'était laissé surprendre. J'appris par ces prisonniers la prise d'*Astorga*.

Dès le lendemain, le général espagnol Santocildes arriva devant la place avec sa division. Il venait de s'emparer d'*Astorga* et me fit immédiatement sommer, en me menaçant de faire passer toute la garnison « al cuchillo ». Ma position devenait critique, je devais d'un moment à l'autre m'attendre à l'arrivée de l'artillerie de siège venant d'*Astorga*, et quoique parfaitement à l'abri d'une attaque de vive force, je ne pouvais raisonnablement espérer prolonger beaucoup ma défense contre une attaque en règle. Je raisonnai ma position et pris mon parti. Je voulais abandonner la ville, me concentrer dans le fort et y opposer la plus vive résistance tant que dureraient mes vivres, puis, lorsque je serais réduit à 5 jours, obtenir la meilleure capitulation possible, en la faisant toutefois ratifier par Lord Wellington.

Le 21 on aperçut dans le camp ennemi des mouvemens dont on ne pouvait se rendre compte et qui indiquaient de l'hésitation, et je me préparais à renouveler ma tentative de sortie pour avoir quelque nouvelle. Enfin le 22 mon espion femelle m'apporta un billet du général Foy, écrit à *La Bañeza*, qui m'annonçait qu'envoyé dès le 10 aoust par le général Clausel, commandant l'armée depuis le départ du maréchal duc de Raguse, pour débloquer et faire rentrer les garnisons d'*Astorga*, *Zamora*, *Toro* et *Tordesillas*, il était arrivé trop tard à *Astorga*, mais arriverait à *Zamora* dans trois ou quatre jours.

En effet, dès le 23 l'ennemi fit ses préparatifs de départ et le 24 la place fut délivrée.

Le général Foy arriva le 25, sa division campa sous les murs de la ville, je lui fis distribuer le restant de mes magasins, détruire autant que possible les défenses, enclouer les pièces, et le 26 je marchai avec le général Foy à *Toro*, le 27 à *Tordesillas* et le 28 je rentrai à l'Etat-major général à *Valladolid*, où je remis au payeur 15.000 francs, restant des fonds qui m'avaient été remis à *Zamora*.

Septembre. — Le 1<sup>er</sup> septembre, je reçus l'ordre de me rendre à la deuxième division pour y remplir les fonctions de chef d'Etat-major.

Elle était commandée par le général Clausel, mais celui-ci commandant par intérim l'armée, elle était sous les ordres du général de brigade Barbot, ancien colonel, chef d'Etat-major du 2<sup>e</sup> corps sous le général Reynier.

La division se composait comme par le passé du 25<sup>e</sup> léger, colonel de Conchy, — 27<sup>e</sup> de ligne, colonel Gudin, qui avait succédé au colonel Menne nommé général, — 50<sup>e</sup> de ligne, major Gougeon, au lieu du colonel Frappart retraité, — 59<sup>e</sup> de ligne, colonel Loverdo, successeur du colonel d'Alton, nommé général.

Le quartier-général de la division était à *Valladolid*.

La bataille des *Arapiles* ou de *Salamanque* avait été perdue par la présomption du maréchal duc de Raguse, qui n'avait pas voulu

attendre pour combattre l'arrivée du roi Joseph qui lui amenait des renforts. Le duc de Raguse, blessé au milieu de la bataille mal engagée et déjà perdue, s'était éloigné, le général Bonnet prit le commandement et fut presque aussitôt blessé et obligé de le quitter.

Le général Souham lui succéda, et blessé à son tour, le remit au général Clausel, lequel quoique également blessé, le conserva et ramena l'armée sur le *Duero*. Il s'était même déjà mis en retraite vers l'Ebre, lorsque, ne se voyant pas poursuivi par Lord Wellington, qui s'était rabattu sur *Madrid*, il arrêta son mouvement rétrograde et s'occupa à réorganiser l'armée, plus surprise que découragée par la perte de la bataille de *Salamanque*. Dès le 19 août, le général Clausel, qui occupait de nouveau *Valladolid*, et manœuvrait sur la rive gauche du *Duero* pour dégager les garnisons qu'il avait laissées à *Astorga*, *Zamora* et *Toro*, poussa une forte reconnaissance sur *Tudela* et obligea le général Anson, qui commandait l'avant-garde anglaise, à repasser le *Duero*.

Lord Wellington, réveillé par l'attitude offensive d'une armée qu'il croyait hors d'état de rien entreprendre, quitta *Madrid*, le 1<sup>er</sup> septembre, et marcha sur *Valladolid*, que le général Clausel évacua le 5.

L'armée de Portugal, dans cette nouvelle retraite sur *Burgos*, se repliait en bon ordre, faisant face chaque jour à l'ennemi et le forçant à n'avancer qu'avec la plus grande circonspection. On coupa tous les ponts sur la *Pisuerga* pour retarder la marche des Anglais.

Le 16 Lord Wellington avait son quartier-général à *Pampliega*.

Le 17 le général Santocildes, avec son corps de Galiciens, qui avait pris *Astorga* et que j'avais eu devant moi à *Zamora*, vint joindre l'armée ennemie.

Le 18, le général Souham, à la tête de 6.000 homes de l'ancienne armée du Nord, effectua sa jonction avec l'armée de *Portugal*.

Le général Clausel, toujours souffrant de la blessure grave qu'il avait reçue à la bataille de *Salamanque*, remit le commandement en chef au général Souham. Il ne vint cependant pas reprendre le commandement de sa division, mais resta près du général Souham, qu'il aida de ses conseils, ou pour mieux dire, il continua à commander en chef sous le nom de Souham.

Le général Souham, après avoir laissé une garnison de 1.800 homes, sous les ordres du général Dubreton, dans le château de *Burgos*, évacua cette ville et porta son quartier-général à *Briviesca* et plus tard à *Pancorvo*.

L'armée passa en grande partie sur la rive droite de l'*Ebre* et s'aretta dans les environs de *Miranda* pour se remettre des fatigues et des privations qu'elle avait éprouvées, recevoir quelques renforts et former un approvisionnement de vivres.

La deuxième division, toujours sous les ordres du général Barbot, cantona à *Pancorbo* et *Ochanduri*, le quartier-général dans ce dernier endroit.

Octobre. — Le 17 octobre, les troupes quittèrent leurs cantonnemens dans le but de faire lever le siège de *Burgos* et d'aller ensuite prendre position sur le *Duero*.

Le général Caffarelli, gouverneur de la *Biscaye* et de la *Navarre*, vint prendre part à cette opération avec une brigade de cavalerie, et les deux divisions d'infanterie des généraux Dumoustier et Van der Massen.

Le 17 octobre le général Souham, commandant en chef, porta son quartier-général à *Briviesca*.

Le 18 l'avant-garde, sous les ordres du général Maucune, occupa *Castil de Peones*, *Quintanavides* et *Santa Olalla* ; un détachement anglais, qui occupait ce dernier village, y fut enlevé en entier. Le général Maucune s'empara des hauteurs qui dominent le bourg de *Monasterio*.

Le 19, seize compagnies d'élite et 300 chevaux, conduits par le général Gauthier, délogèrent l'ennemi de *Monasterio* et l'avant-garde anglaise se replia sur *Burgos*.

Le général Souham porta deux divisions d'infanterie et deux régimens de cavalerie à *Ruedo* et à *Termino*. Trois autres divisions prirent position à *Santa Maria*, *Piedrahita* et *Villaescusa*. Le reste de l'armée s'avança par la vallée de l'*Oca*, le quartier-général s'établit à *Castil de Peones*. L'armée anglaise occupait les hauteurs opposées, ayant sa droite à *Ibeas* sur l'*Arlanzon*, son centre à *Rubena* et sa gauche à *Soto Palacios*.

Le 20 octobre, l'avant-garde déboucha à *Monasterio*, le général Maucune avait ordre de reconnaître les forces qui couvraient le siège de *Burgos*. Ses troupes emportèrent avec beaucoup d'élan le village de *Quintanapalla*. Il fit contenir par une ligne de tirailleurs les bataillons ennemis qui occupaient *El Olmo*, et vint insulter de très près le camp ennemi qui prit les armes.

Le 21, le général Souham fit ses dispositions pour s'emparer du plateau d'*El Olmo*, couronné par une division anglaise, trop séparée du camp pour être soutenue. Mais l'armée anglaise décampa tout entière dans la nuit du 21 au 22.

Lord Wellington venait d'apprendre la marche du duc de Dalmatie qui arrivait sur le *Tage* avec les deux armées du midi et du centre réunies. Il se mit donc en retraite vers le *Duero*, et le général Maucune le suivit de près. L'avant-garde française traversa *Burgos* en ramassant des traînards et des déserteurs, poussa une reconnaissance sur la route de *Lerma* et continua à s'avancer sur celle de *Valladolid*. Le général Foy, qui se dirigeait avec deux divisions sur *Villahoz* fit une centaine de prisonniers, s'empara de deux pièces de 18, et d'une vingtaine de voitures d'artillerie, que l'ennemi se hâta de briser avant qu'elles ne tombassent dans nos mains.

L'armée française était réunie le 22 octobre entre *Burgos* et *Santibañez*.

*Burgos* était délivré et le général Dubreton, qui avait prolongé pendant trente six jours une défense pendant laquelle il avait repoussé 5 assauts, y mérita sa nomination au grade de général de division.

Le 23 octobre, l'armée se remit en marche. L'arrière-garde ennemie avait pris position sur l'*Hormaza*, en avant du village de *Celada*. Elle était couverte par de l'artillerie et une cavalerie nombreuse. Le 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, sous les ordres du colonel Shée, chargèrent à deux reprises la cavalerie du général major Anson, l'enfoncèrent et lui prirent deux cents hommes.

A midi, toute la cavalerie française, dont la majeure partie n'avait pu jusqu'alors gagner la tête de l'armée, eut ordre de passer à l'avant-garde. La brigade de cavalerie légère du général Curto fut dirigée sur sa droite. Le colonel Merlin, du 1<sup>er</sup> d'hus-sards, chargea les guerillas de Longa et les culbuta, puis en les poursuivant, il aborda le 16<sup>e</sup> régiment de Light-horses et lui enleva le lieutenant-colonel, deux officiers et 33 hommes.

Les escadrons ennemis rompus furent se reformer derrière leur réserve, et tous ensemble se portèrent une seconde fois en avant. Il y eut sur ce point cinq charges consécutives, où les colonels Merlin et Shée et le major Latour-Foissac se distinguèrent. L'ennemi y perdit 200 hommes tués et blessés et 100 prisonniers. Nous eûmes 80 hommes tués et blessés, dont 10 officiers.

Les deux armées continuaient leur marche, l'avant-garde française serrant toujours de près l'arrière-garde ennemie, où le général anglais faisait passer successivement ses meilleurs corps de cavalerie.

De son côté, le général Souham avait porté en première ligne la brigade de cavalerie du général Caffarelli.

Cette brigade, composée d'un escadron de lanciers du grand-duc de Berg, du 15<sup>e</sup> de chasseurs à cheval et d'une légion de gendarmerie d'élite, fut contrainte par un obstacle de terrain de venir chercher passage sur la chaussée entre *Villaropeque* et *Villogrigo*. A peine ses trois premiers escadrons étaient-ils formés au delà du défilé que, déjà sous le feu du canon, ils se trouvèrent à 150 pas d'un gros de cavalerie anglais, dont trois escadrons en première, et 6 en seconde ligne s'avançaient au grand trot. Dans cette situation critique, le colonel Faverot du 15<sup>e</sup> de chasseurs à

cheval se lance au galop au devant de la charge et la repousse, le colonel de gendarmerie Boteille débouche à son tour, se porte sur le flanc de la seconde ligne anglaise, la culbute et la rejette jusqu'à *Villodrigo* où elle va se reformer sous la protection de son infanterie déjà formée en carré.

L'ennemi eut 300 hommes hors de combat, dont 67 prisonniers, parmi lesquels 2 majors et 5 officiers; nous eûmes 5 morts et 75 blessés.

Vers la fin de la journée, la division de dragons de l'armée de *Portugal* exécuta une dernière charge, dans laquelle la cavalerie ennemie plia encore avec perte.

L'armée venait de faire ainsi 8 lieues de pays, son avant-garde manœuvrant et la cavalerie combattant presque sans interruption. Elle prit position le soir à *Villodrigo*, où elle passa la nuit. Lord Wellington établit son quartier général à *Cordevilla*.

Le 24 octobre, l'armée ennemie continua son mouvement rétrograde et se porta sur le *Carrion*, où le général Souham la suivit. La marche rapide de l'avant-garde française interrompit les travaux que les Anglais començaient pour faire sauter les ponts de *Quintana* et de *Torquemada*. Ce fut dans ces deux villages que la droite de l'armée ennemie traversa la *Pisuerga*, la gauche exécuta son passage à *Cordevilla*.

25 octobre. — L'armée poussa jusqu'à *Magaz*, y passa la nuit, et se mit en mouvement le 25 à la pointe du jour. L'ennemi était déjà couvert par le *Carrion*, dont il gardait tous les ponts, couronnant les hauteurs escarpées de *Dueñas* et occupant le couvent de *San Isidro*, près le confluent du *Carrion* et de la *Pisuerga*, par beaucoup d'infanterie et de canon, indépendamment des batteries de la rive droite qui protégeaient ce poste. Le général Maucune s'en approcha avec sa division d'infanterie et quelque cavalerie légère, son artillerie mise en batterie avant d'avoir été aperçue porta tout à coup le désordre dans les masses anglaises. Elles cherchèrent leur sûreté sur les hauteurs qui dominent le *Carrion*. Quelques compagnies de voltigeurs marchèrent aussitôt au pas

de course pour s'emparer du pont, qui sauta au moment où les plus alertes s'en approchaient. Plusieurs heures se passèrent à tirailler de part et d'autre et à échanger des coups de canon ; à la fin le général donna ordre à un escadron de traverser le *Carrion* à gué, chaque cavalier ayant un voltigeur en croupe. Ce mouvement parut trop lent aux intrépides voltigeurs, qui s'élançant dans la rivière abordèrent l'ennemi, le firent reculer avec perte et lui prirent 60 homes, dont 3 officiers. Toute l'avant-garde suivit un gué et le pied de la position fut bientôt nettoyé.

Lord Wellington se décida à 4 heures après midi à attaquer en force l'avant-garde française et fit descendre du plateau 4 colonnes d'infanterie.

La cavalerie légère se retira par un nouveau gué, l'infanterie passa celui de *Villamuriel*. Le général Maucune ne laissa que quelques bataillons dans le village avec une bonne ligne de tirailleurs. Ces troupes combattirent avec le plus grand courage, et leur feu fit beaucoup de mal à l'ennemi. L'artillerie placée sur la rive gauche foudroya et dispersa les quatre colonnes d'attaque. L'ennemi n'entretint plus le combat que par des tirailleurs. Cette affaire lui coûta 1.000 à 1.200 hommes.

Le soir le général Souham fit évacuer le village de *Villamuriel*. Notre perte s'éleva à 300 hommes, dont 30 prisonniers. Pendant le combat de *Villamuriel* l'ennemi avait retiré ses troupes du couvent de *San Isidro* et fait sauter le pont du *Carrion* sur la chaussée royale. Le général Gauthier s'étant dirigé par celui de *Trigueros* sur la *Pisuerga*, ce pont sauta au moment qu'il allait l'attaquer, mais la coupure n'étant pas assez grande pour que les voltigeurs ne pussent y passer, ils la franchirent et firent 50 prisonniers. Dès le matin le général Foy s'était porté avec sa division sur *Palencia*, occupé par des troupes anglaises et quelques corps espagnols. Il fit enfoncer les portes à coups de hache. Le général Chemineau pénétra dans la ville à la tête du 69<sup>e</sup> de ligne, et poussant l'ennemi l'épée dans les reins, il arriva rapidement au pont du *Carrion*, l'emporta de vive force et s'empara des barils de



poudre destinés à le faire sauter. L'ennemi fut repoussé jusqu'au delà du canal et éprouva une perte considérable.

16 octobre. — Lord Wellington nous voyant maîtres du débouché de *Palencia*, pendant qu'un corps de cavalerie et une brigade d'infanterie avaient passé la *Pisuerga* à *Trigueros*, craignit d'être devancé à *Tordesillas* ou à *Cabezón*. En conséquence il se retira sur ce dernier village dans la nuit du 25 au 26, après avoir fait filer ses bagages sur *Valladolid*. Le pont de *Dueñas* fut promptement rétabli. L'avant-garde, deux autres divisions et la cavalerie prirent position sur les hauteurs de *Cubillas*, de *Santa Maria* et de *Quintanilla*. Le reste de l'armée s'arreta à *Dueñas* et les divisions auxiliaires Dumoustier et Van der Maessen occupèrent *Baños* et *Trigueros*.

27 octobre. — Le général Souham avait toutes ses troupes réunies sur la rive droite de la *Pisuerga*. Il s'assura par une reconnaissance, soutenue par quelques pièces de canon, de l'impossibilité d'enlever le pont de *Cabezón*, déjà miné, et situé au pied d'une position formidable où l'ennemi avait rassemblé ses principales forces. Il renonça pour le moment à faire d'autres efforts en front, mais il ordonna quelques mouvemens par sa droite. L'avant-garde et les divisions Dumoustier et Van der Maessen se tinrent en observation devant *Cabezón*. Deux autres divisions furent placées devant le gué de *Santa Obenia*. Celle du général Foy se porta à *Zaratan*, où elle fit quelques prisonniers. Le quartier général s'établit à *Cigales*.

28 octobre. — Le lendemain l'armée s'étendit sur sa droite. Un bataillon portugais fut délogé du fauxbourg de *Valladolid*. Le général Foy s'empara de *Simancas*, d'où il chassa le régiment de Brunswick-Cêls, et deux bataillons de la Légion allemande, qui en se retirant, firent sauter deux arches du pont sur la *Pisuerga*.

29 octobre. — Deux explosions aux ponts de *Cabezón* et de *Valladolid* signalèrent la retraite de l'ennemi au delà du *Duero*. La rupture de 5 autres ponts suivit immédiatement. C'étaient ceux de *Tudela*, de *Puente del Duero*, d'*Arriaga*, de *Tordesillas* et de *Toro*.

L'armée française se mit en mouvement, sa droite s'avancant vers *Toro*, et la gauche s'appuyant à *Valladolid*.

L'armée anglaise se mit en marche le 29 au matin et prit position sur les hauteurs entre *Tordesillas* et *Rueda*, à peu de distance du premier de ces endroits. Elle travailla aussitôt à se couvrir de retranchemens. Le général Souham établit son quartier-général à *Tordesillas*. Une forte reconnaissance, poussée de l'extrême droite de l'armée sur *Zamora*, détermina les Anglais à faire sauter le beau pont de cette ville. C'était le onzième pont que lord Wellington faisait rompre ainsi pour couvrir sa retraite.

30 octobre. — Là fut suspendue la marche offensive de l'armée de Portugal, tant par la nécessité de réparer les ponts et de faire des vivres, que par l'obligation où se trouvait le général en chef d'obtempérer à des ordres qui lui avaient été transmis du quartier-général du roi Joseph.

Novembre. — Pour se conformer aux instructions reçues, le général Souham dut manœuvrer dans le but seulement d'opérer sa jonction avec les deux armées du centre et du midi et éviter d'en venir à une action générale.

3 novembre. — Le général Caffarelli, laissant l'armée de Portugal campée sur le *Duero*, partit de *Cigales*, le 3 novembre, avec les troupes qu'il avait amenées pour retourner sur le territoire de son commandement.

Le duc de Dalmatie, réuni à l'armée du Centre, que commandait le comte d'Erlon, était rentré à *Madrid* dès le 2 novembre et s'était mis à la poursuite du général Hill, qui se réunit à Lord Wellington dans les environs de *Peñaranda*.

Le duc de Dalmatie avait son quartier-général, le 5 à *Villacastin*, et le 6 à *Arevalo*.

Le 7 novembre, l'armée du Midi communiqua avec celle de Portugal par *Medina del Campo*.

Le 8 novembre, l'armée anglaise prit position sur la rive gauche de la *Tormes*, occupa le château d'*Alba de Tormes* et posta une division sur la rive droite de cette rivière.

Le 9 l'armée française attaqua les avant-postes ennemis et les rejetta dans *Alba de Tormes*.

Lord Wellington établit ce même jour son armée dans la position de *San Cristoval*, en avant de *Salamanque*, la même qu'il avait occupée deux mois auparavant.

Le 10 au matin, le duc de Dalmatie s'avança devant *Alba*, fit attaquer la division anglaise postée sur la rive droite de la *Tormes* et la força de passer sur la rive gauche.

Les 11, 12 et 13 novembre furent employés par le maréchal duc de Dalmatie à faire reconnaître les gués de la *Tormes* et la position des troupes anglaises. Cette position s'étendait depuis *Alba* jusqu'à *San Cristoval*.

Le duc de Dalmatie résolut de surprendre le passage de la *Tormes*, sur l'extrême droite de lord Wellington.

Le comte d'Erlon avait marché avec l'armée du Centre, à la droite de celle du Midi et ces deux armées réunies devaient effectuer leur passage, bien au-dessus d'Alba, au lieu appelé *Galisancha*, le 14 au matin, tandis que l'armée de Portugal, qui s'était également avancée dans la direction de *Salamanque* ferait des démonstrations sur les gués de *Huerta* près d'*Alba de Tormes*. Cette même armée devait ensuite s'emparer d'*Alba* aussitôt que cette ville serait évacuée par l'effet du grand mouvement effectué à gauche, et se mettre en ligne avec celles du maréchal Soult et du comte d'Erlon. Dans le cas où *Alba* n'eût pas été abandonnée, l'armée de Portugal aurait passé la *Tormes* au même point que les autres corps. Des ponts sur chevalets furent dressés à *Galisancha*, mais l'ardeur du soldat ne lui permit pas d'attendre leur entier établissement. La rivière fut traversée à gué dans la matinée du 14. Les postes d'observation ennemis furent enlevés, les 8.000 hommes qui défendaient *Alba* l'évacuèrent. Dans la nuit du 14 au 15 les trois armées françaises étaient réunies sur la rive gauche, celle du Midi tenant la gauche à *Mozarves*.

La cavalerie du duc de Dalmatie et celle du comte d'Erlon s'étaient postées dans la soirée du 14 en avant du plateau de

*Nuestra Señora de Utro*. Une division d'infanterie anglaise se montra alors, soutenue par quelques pièces d'artillerie qui couronnaient les hauteurs. Elle paraissait vouloir occuper le plateau, mais son mouvement n'avait pour but que de couvrir la retraite du corps qui venait d'évacuer *Alba*.

15 novembre. — Le 15, le duc de Dalmatie, auquel le roi Joseph avait remis le commandement en chef des trois armées, envoya à celle de Portugal l'ordre d'appuyer sa droite au plateau de *Nuestra Señora de Utro*, et à celles du Centre et du Midi, de faire un mouvement sur leur gauche, afin de se porter sur la droite de l'ennemi, de couper sa ligne d'opérations et d'intercepter sa communication avec *Ciudad Rodrigo*. Le même jour, l'armée de Portugal occupa le plateau de *Nuestra Señora de Utro* et les troupes du duc de Dalmatie et du comte d'Erlon la hauteur de la Chapelle de *Nuestra Señora de Valbuena*. Cependant plusieurs explosions qui se firent entendre du côté de *Salamanque* annoncèrent que l'armée anglaise commençait son mouvement de retraite. Il restait encore quelques heures de jour et c'en était assez pour écraser l'ennemi, qui défilait à portée de canon en présentant le flanc. Les dispositions étaient faites, le signal allait être donné, lorsqu'une brume épaisse, qui régnait depuis le matin et qui dérobait le mouvement de l'armée anglaise, se convertit tout-à-coup en un orage affreux et empêcha tout mouvement.

Lord Wellington eut donc la faculté d'effectuer sa retraite sans être sérieusement inquiété, et alla camper ce jour là même sur les bords de la *Valmuza*.

16 novembre. — Le duc de Dalmatie fit suivre de près l'arrière garde par un corps de cavalerie, soutenu par de l'artillerie légère et quelques compagnies de voltigeurs. Il y eut un engagement au passage de la *Huebra*, près de *San Muñoz*, dans lequel le lieutenant-général Sir Edward Paget, commandant en second de l'armée anglaise, fut fait prisonnier. Dans cette poursuite, qui dura trois jours, l'avant-garde française ramassa quelques milliers de prisonniers, dont un grand nombre d'officiers, et une grande quantité de bagages et de voitures abandonnées.

Le 18 novembre Lord Wellington établit son quartier-général à *Ciudad Rodrigo*. Le lendemain toute l'armée anglaise et portugaise se trouvait sur la rive gauche de l'*Agueda*. Elle prit ensuite des quartiers d'hiver très étendus; la droite vers *Tamego* et la gauche jettée en avant pour tenter le passage du *Bejar*.

Le maréchal duc de Dalmatie aretta sa poursuite au village de *Santi Spiritu* à une lieue et demie de *Ciudad Rodrigo*, et comme après des marches aussi pénibles toutes les troupes avaient besoin de repos, on ne chercha point à troubler celui de l'ennemi. Les 3 armées vinrent prendre leurs cantonnemens entre le *Duero* et le *Tage*. Le roi Joseph rentra dans sa capitale, et le duc de Dalmatie établit son quartier-général à *Tolède*, ayant sa droite à *Salamanque*, qu'il fit occuper par deux divisions. L'armée de Portugal occupa la ligne du *Duero*, depuis *Zamora* jusqu'à *Tudela*. Son quartier général fut établi à *Valladolid*.

La 2<sup>e</sup> division, dont j'étais toujours chef d'État-major, eut un régiment à *Medina del Campo*, un à *Simancas*, un à *Valladolid* et un à *Tudela*, son quartier général à *Valladolid*.

Décembre. — Dans le courant de décembre, le général de division comte Reille, aide-de-camp de l'Empereur, vint prendre le commandement de l'armée de Portugal. Le général Souham rentra en France et le général Clausel fut prendre le commandement de l'armée du Nord de l'Espagne.

#### 1813

Le 1<sup>er</sup> janvier 1813, j'étais à *Valladolid*, toujours chef de bataillon, faisant fonction de chef d'État-major de la 2<sup>e</sup> division.

Nos quartiers d'hiver étaient aussi agréables qu'on pouvait les espérer dans les circonstances où se trouvait l'Espagne. Nous avions, par exemple, le plaisir de lire dans les journaux français la description de tous les plaisirs que nous donnait l'amitié des habitans, dans le moment même où tous les jours j'étais obligé de disposer des postes d'infanterie et des patrouilles de cavalerie

pour préserver des insultes des guerillas la promenade habituelle des habitans de *Valladolid*, située aux portes de la ville.

Les succès anoncés par les 25 premiers bulletins de la grande armée de Russie avaient fait espérer aux troupes de l'armée d'Espagne que la guerre du Nord serait promptement terminée, et que Napoléon, revenant alors dans le midi de l'Europe, expulserait enfin les Anglais de la Péninsule et assurerait la couronne de son frère. Cette illusion fut de courte durée. Le 29<sup>e</sup> bulletin et le retour de l'Empereur à Paris révélèrent dans le courant de janvier les terribles désastres de la retraite de *Moscou*. Dès lors on put prévoir que l'armée d'Espagne serait bientôt obligé de se concentrer sur la frontière et peut-être même d'évacuer entièrement un pays dont l'occupation incomplète nous avait déjà coûté depuis 5 ans tant de travaux et de sang.

Dans cet état de choses, tous les regards se portaient sur le maréchal duc de Dalmatie, dont l'habileté pouvait encore aretter les progrès de Lord Wellington, lorsque ce maréchal fut rapellé par l'Empereur pour prendre une part active à la campagne qui allait s'ouvrir en *Allemagne*.

Nous le vîmes à son passage à *Valladolid* et là je revis mon ancien camarade Bory de Saint Vincent, qui était un de ses aides-de-camp.

Ce départ décida le sort de l'Espagne, car lorsque plus tard l'Empereur y renvoya le maréchal Sault, après le désastre de *Vitoria*, il était trop tard et il ne put plus combattre que pour sauver l'honneur de nos armes.

Février. — Les armées d'Espagne s'affaiblissaient successivement, par le départ de différents corps, surtout de cavalerie, qui se dirigeaient vers l'*Allemagne*, et par le renvoi en France de nombreux cadres, qui allaient y former de nouveaux bataillons et escadrons. Les pertes énormes d'officiers supérieurs faites dans la campagne de Russie nécessitaient des remplacements et vers la fin de février les divers généraux en chef des armées en Espagne reçurent l'ordre de l'Empereur de diriger sur *Paris* un grand

nombre de chefs de bataillon et de capitaines éprouvés, et aptes à recevoir de l'avancement.

Mars. — Ce travail se fit à l'armée de Portugal dans les premiers jours de mars et fournit pour cette seule armée 11 chefs de bataillon et 26 capitaines, qui reçurent ordre de se rendre le plus promptement possible à *Bergerac* et de là en poste à *Paris*, pour y être à la disposition du ministre de la guerre. Je fus du nombre des chefs de bataillon désignés par le général Reille, et chargés de porter à *Paris* le travail. Dans le nombre se trouvaient deux de mes anciens camarades de la Légion du Nord, les capitaines Mac-Schehi et Bohu.

Je fis mes préparatifs de départ et vendis mes chevaux et mulets, ne gardant qu'un cheval pour moi, un pour un domestique que j'enmenais, et un mulet pour le bagage. Mais on ne voyageait pas isolément à cette époque en Espagne. Il fallait sur la route de *Valladolid* à *Bayonne* des escortes de 1.200 à 1.500 hommes. Car Mina avec 6 et le *Cura* avec 3 bataillons cotoyaient incessamment cette route et enlevaient tout ce qui n'était pas solidement escorté.

Enfin une brigade de la 2<sup>e</sup> division ayant reçu l'ordre de se rendre à *Burgos*, le convoi profita de cette escorte et le 19 mars nous allâmes à *Cigales* : 2 lieues 1/2 — *Dueñas* : 3 lieues 1/2. — Total 6 lieues.

Le 20 par *Magaz* : 2 lieues et *Torquemada* : 2 lieues, à *Herrera* : 1 lieue 1/2 — total 5 lieues 1/2.

Le 21 à *Quintana del Puente* : 1/2 lieue — *Villodrigo* : 2 lieues — *Los Balbases* : 1 lieue 1/2 — total 4 lieues.

Le 22 à *Villanueva* : 1 lieue — *Celada* : 2 lieues — *Estepar* : 1/2 lieue — *Villabumiel* : 1 lieue — *Burgos* : 2 lieues. Total 6 lieues — De *Valladolid* à *Burgos* 21 lieues 3/4 d'Espagne.

Tous ces villages sont détruits et abandonnés par les habitants, et nous fûmes constamment obligés de bivouaquer, vivant des provisions que nous portions.

A *Burgos*, la brigade avec laquelle nous avons marché jusque

là se dirigea sur *Logroño* et il fallut attendre la formation d'une nouvelle escorte. Je trouvai à *Burgos* un bien ancien camarade, M. de Bellangé, avec lequel j'avais servi dans les chasseurs de Mathieu en Hollande en 1794. Il était chef de bataillon dans le 101<sup>e</sup> de ligne.

Je restai à *Burgos* les 23, 24 et 25 mars. On y forma une escorte composée du 62<sup>e</sup> de ligne et de quelques cadres, avec lesquels je partis.

Le 26, nous allâmes à *Monasterio* : 4 lieues — à *Briviesca* : 3 lieues. — Total : 7 lieues.

Le 27 par *Pancorvo* : 4 lieues — à *Miranda de Ebro* : 3 lieues — total : 7 lieues.

Le 28 par *La Puebla* : 2 lieues 1/2 — à *Vitoria* : 3 lieues — total 5 lieues 1/2. — De *Burgos* à *Vitoria*, 19 lieues 1/2.

Le 29 nous séjournâmes à *Vitoria*. Le général Clausel qui commandait l'armée du Nord était en tournée, mais je trouvai mon ancien camarade de la Légion du Nord, le chef de bataillon Van Rossum, qui était attaché à l'État-major.

Le 30, nous allâmes par *Salinas* : 4 lieues — à *Mondragon* : 3 lieues. — Total 7 lieues.

Le 31 par *Vergara* : 2 lieues — à *Villareal* : 2 lieues. — Total : 4 lieues.

Avril. — Le 1<sup>er</sup> avril, par *Villafranca* : 3 lieues — à *Tolosa* : 3 lieues — Total 6 lieues.

Le 2 par *Ernani* : 3 lieues — à *Irun* : 3 lieues 1/2. — Total 6 lieues 1/2.

Le 3 par *S<sup>t</sup> Jean de Luz* : 3 lieues — à *Bayonne* : 3 lieues. — Total 6 lieues. — De *Vitoria* à *Bayonne* : 29 lieues 1/2.

J'avais passé quatre ans et demi en Espagne, y menant une vie extrêmement active, et j'étais du petit nombre de ceux qui regrettaient ce pays, car j'aimais le caractère de ses habitants, qui, malgré l'ignorance et la superstition dans laquelle les entretiennent leurs moines, ont conservé de grandes qualités et surtout un patriotisme au dessus de tout éloge.



C'est peut-être le pays de l'Europe qui offre le plus de ressources pour y faire la guerre, lorsque l'on sçait et veut les ménager, car le bled, la viande et le vin y abondent, et la paille hachée et l'orge qu'on trouve partout sont une excellente nourriture pour les chevaux.

J'emportai la conviction que si l'Empereur avait pu y rester plus longtemps en 1809, il serait parvenu à chasser les Anglais de la Péninsule entière, à pacifier l'Espagne et le Portugal et à consolider la couronne sur la tête de son frère.

Je suis et reste également convaincu que nous ne devons la prodigieuse consomation d'hommes de cette guerre, les revers que nous y avons éprouvé et son résultat définitif qu'à l'absence de Napoléon, au peu d'accord et à la jalousie de nos maréchaux, enfin à la mauvaise marche de l'administration et au système de concussion et de pillage auquel on se livrait de la manière la plus scandaleuse.

4 avril. — Je séjournai à *Bayonne* et en partis en poste, avec le chef de bataillon Delan du 47<sup>e</sup> de ligne.

Le 5 avril, nous partîmes, et en passant par *Dax*, *Tartas*, *Mont-de-Marsan*, *Bazas* et *Langon*, nous arrivâmes à *Bordeaux* le 6 dans l'après-midi, ayant fait 67 lieues. La nouvelle route par les *Landes*, que nous avons suivie, n'est pas encore terminée, pas plus que le pont de *Bordeaux*, qui sera un ouvrage magnifique.

Zu *Bordeaux* verweilten wir bis zum 7<sup>ten</sup> Abends. Ich lief viel in der Stadt besonders um den Hafen herum, der leider jetzt, und seit Jahre schon, nicht sehr lebendig ist, indessen giebt der nun ins 6<sup>te</sup> Jahr dauernde Krieg in Spanien dem Handel noch einiges wenn auch armseeliges Leben.

Den 7 Abends fuhren wir von *Bordeaux* ab, und die Nacht durch den 8<sup>ten</sup> bis *Ruffec* — 52 1/2.

Wir übernachteten in *Ruffec*, wo ich einen Bruder Laboissieres eines mir befreundeten Aide-de-camp des Marchals Ney besuchte.

Den 9 gingen wir bis *Les Ormes*. 33 1/4. wo uns eine Reparatur am Wagen zu übernachten nöthigte.

Den 10, und die Nacht durch, bis den 11<sup>ten</sup> Nachmittags um 3 Uhr nach Paris. 74<sup>1</sup> — De Bordeaux à Paris 159 lieues 3/4.

Arrivé à *Paris* mon premier soin fut de remettre mes dépêches au ministre de la guerre. J'obtins ensuite le paiement de quelques mois de solde arriérée, et de deux chevaux tués devant l'ennemi; mais ce fut en vain que je sollicitai le paiement de 10.800 francs qui m'étaient dû pour l'indemnité mensuelle de 400 fr. accordée par l'Empereur. Du reste, je fus assez content de mes deux audiences du ministre de la guerre duc de Feltre.

J'utilisai de mon mieux mon séjour à Paris.

Zu Paris erhielt ich mehrere Briefe von Louise, und einer schweren tödtlichen Krankheit erstanden war meine gute Louise noch nicht ganz hergestellt. Besser vielleicht für sie und mich wir ruhten beyde im stillen Grabe, doch du allein weist es, gütige Vorsicht und wirst es gut machen<sup>1</sup>.

Le 24 avril 1813, je fus nommé major en second au 44<sup>e</sup> régi-

---

1. Nous nous arrêtàmes à *Bordeaux* jusqu'au 7 au soir. Je courus beaucoup dans la ville, surtout aux environs du port, qui n'était malheureusement pas très vivant alors, depuis plusieurs années déjà. Cependant la guerre d'Espagne, alors dans sa sixième année, donnait au commerce quelque peu d'animation.

Le 7 au soir, nous partîmes de *Bordeaux*, et dans la nuit du 8 nous arrivâmes à *Ruffec* — 52 lieues 1/2.

Nous passâmes la nuit à *Ruffec*. J'y fus voir un frère de Laboissière, un aide de camp du maréchal Ney qui m'était connu.

Le 9, nous arrivâmes aux *Ormes* — 33 lieues 1/4 — où une réparation à notre voiture nous obligea à passer la nuit.

Le 10 et toute la nuit, nous voyageâmes pour arriver à *Paris* le 11, à trois heures de l'après-midi. — 74 lieues.

2. A Paris, je reçus plusieurs lettres de Louise. Ma bonne Louise, ressuscitée d'une douloureuse et mortelle maladie, n'était pas encore complètement rétablie. Mieux eût valu peut-être et pour elle et pour moi reposer tous les deux dans un calme tombeau; mais toi seule le sais, bienveillante Providence, et tu feras tourner tout à bien.

ment de ligne, et je reçus ordre de me rendre au dépôt de ce régiment à *Valenciennes*.

Vainement je fis entendre au ministre de la guerre que, sortant de l'État-major, où depuis 5 ans, j'étais employé activement, je me croyais peu capable de faire de bonne besogne en administration, surtout au moment où il fallait dans tous les dépôts réorganiser, équiper, habiller, armer et exercer de nouveaux bataillons. Il eut réponse à tout et il fallut obéir.

Le 27 avril, après midi, je partis de *Paris* et allai coucher à *Senlis* — 11 lieues.

Le 28 par *Compiègne*, où je m'arrêtai pour visiter le château et le parc, à *Saint-Quentin* : 24 lieues 1/2.

Le 29, je visitai le canal de *Saint-Quentin* et arrivai par *Cambrai* à *Valenciennes* : 18 lieues. — De *Paris* à *Valenciennes* : 53 lieues de poste 1/2.

May. — Je trouvai le dépôt du 44<sup>e</sup> régiment de ligne parfaitement organisé, un bon quartier-maître et un bon capitaine d'habillement, environ 2.000 conscrits qu'on était en train de former pour organiser les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons, les deux premiers se trouvaient en Espagne, à l'armée du maréchal Suchet, sous les ordres du colonel Pacoletti avec lequel j'entrai de suite en correspondance. Étranger à l'administration, je dus beaucoup travailler et faire exercer deux fois par jour les nouveaux bataillons, pour lesquels il m'arrivait journellement des officiers, la plupart de ceux qui se trouvaient au dépôt revenaient éclopés de la campagne de Russie et attendaient leur retraite.

Je fis des propositions pour des sous-officiers qui furent només officiers, et bon nombre m'arrivèrent des Écoles militaires. Enfin, je pouvais prévoir que vers la mi-juin mes deux bataillons seraient en état de partir pour l'armée : j'écrivis dans ce sens au ministre et lui demandai d'être chargé de leur commandement.

J'avais trouvé dans le général de brigade d'Aubigni, alors commandant de *Valenciennes*, un vieillard aimable et un homme

de bone compagnie. Malheureusement, je n'eus pas le temps de cultiver longtemps cette connaissance.

Von Valenciennes aus schrieb ich mehrere Mal an Louise und erhielt Briefe von Ihr. Unser Verhältniss blieb immer dasselbe, beyde hofften wir damals noch auf eine günstiger Zukunft, und obwohl in der Ferne erblickte ich manchmal noch eine Aussicht zu einstiger Wiedervereinigung und Rukkehrins Vaterland<sup>1</sup>.

Je ne pouvais cependant me cacher que l'avenir s'assombrissait. L'étoile de l'Empereur était obscurcie depuis la campagne de Russie et le non succès en Espagne. L'état de l'Europe devenait de jour en jour plus menaçant et le sort de l'Empire français paraissait de nouveau devoir dépendre d'une lutte. De ce sort dépendait mon avenir.

Le 22 mai, je reçus inopinément l'ordre de quitter le 44<sup>e</sup> régiment et de me rendre en poste au quartier-général impérial en *Allemagne*, où le prince de Neufchâtel, major-général de l'Empereur, me donnerait une destination.

Je ne pus partir que le 24 après midi, et j'allai coucher à *Mons* : 8 lieues  $1/2$ .

Le 25, je fus par *Soignies* : 4 lieues  $1/2$  — *La Genette* : 3 — *Hall* : 3 — *Bruxelles* : 5 — *Cortemberg* : 4  $1/2$  — *Louvain* : 3 — *Tirlemont* : 4  $1/2$  — *Saint Tron* : 4  $1/2$  — *Tongres* : 5 — *Maestricht* : 4 — *Aix-la-Chapelle* : 8 — *Juliers* : 6  $1/2$  — *Bergheim* : 5 — à *Cologne* : 6 lieues. Total 66 lieues  $1/2$  — où je couchai le 24.

Le 27, je fus par *Bonn* : 6 lieues — *Remagen* : 5 — *Andernach* : 6 — à *Coblence* : 4 — en tout 21 lieues.

Le 28 par *Boppard* : 5 lieues — *Saint-Goar* : 3  $1/2$  — *Bacarach* : 3  $1/2$  — *Bingen* : 3  $1/2$  — *Ingelheim* : 3 — à *Mayence* 3 — En tout 21 lieues  $1/2$ . — De *Valenciennes* à *Mayence* : 117 lieues  $1/2$ .

---

1. De Valenciennes, j'écrivis plusieurs fois à Louise et j'en reçus des lettres. Notre position restait toujours la même. Nous espérions cependant encore un meilleur avenir, et quoique bien lointaine, je caressais parfois l'espérance d'une future réunion et du retour dans ma patrie.

Le 20 je séjournai à *Mayence* pour y prendre langue sur le lieu vers lequel il fallait se diriger pour joindre le quartier-général. J'avais suivi depuis *Cologne* à *Mayence* la nouvelle route construite sur la rive gauche du Rhin, et qui est et restera un des monumens les plus remarquables du gouvernement de Napoléon. Je trouvai à *Mayence* mon ancien camarade de l'État-major du maréchal Ney, Marion, qui, revenu d'Espagne avec moi, avait été également nommé major en second dans un régiment dont le dépôt était à *Turin*. Il y avait reçu, comme moi, l'ordre de rejoindre le quartier-général impérial et repartait de *Mayence* au moment où j'y arrivais.

Je trouvai aussi dans cette ville le chef de bataillon Echassériaux, attaché à l'État-major du prince de Neufchâtel, avec lequel je continuai ma route pour *Dresde* où nous comptions avoir des nouvelles.

Le 30, nous fûmes par *Francfort* : 8 lieues — *Hanau* : 4 — *Gelnhausen* : 6 — *Saalmunster* : 4 — *Schluchtern* : 4 — *Neuhof* : 4 — à *Fulda* : 3. (en tout 33) lieues — où nous arrivâmes à 8 heures du matin du 31. Dans la nuit, on nous avait coupé et enlevé les deux malles qui étaient derrière notre voiture. Cette perte me fut très sensible, surtout dans ce moment, où le peu d'argent que j'avais était destiné à acheter des chevaux, au lieu d'être forcé, comme je l'étais, à le consacrer à un nouvel équipement en habits, linge, bottes, etcetera, que j'avais renouvelé à *Paris*.

Le 31, nous séjournâmes à *Fulda*.

Juin. — Le 1<sup>er</sup> juin nous allâmes par *Hunefeld* : 4 lieues — *Vach* : 6 — à *Eisenach* : 8 lieues (18 lieues).

Le 2 juin par *Gotha* : 6 lieues — *Erfurt* : 6 — à *Weimar* : 6 (18 lieues).

A *Weimar*, je trouvai le général Chemineau, ancien colonel du 76<sup>e</sup>, qui avait perdu une jambe à la bataille de *Lützen*. Sa femme était venu le soigner et il allait assez bien. On lui avait donné pour indemnité le grade de général de division et la retraite analogue.

Le 3 juin, nous fûmes par *Ekartsbergen* : 6 lieues — *Naumbourg* : 4 — *Weissenfels* : 4 — *Lützen* : 4 — à *Leipzig* : 4 (22 lieues).

Le 4, nous séjournâmes à *Leipzig*.

Le 5, nous allâmes par *Wurzen* : 6 lieues — *Warmisdorf* : 4 — *Stauchitz* : 4 — *Meissen* : 5 — *Wildorf* : — 4 à *Dresde* : 4 (27 lieues).

Je m'adressai, dès le lendemain, au général Durosnil, aide-camp de l'Empereur et gouverneur de *Dresde* pour y attendre les événements, étant très incertain sur le lieu où se trouvait le quartier général de l'Empereur. En effet, le 8, on reçut la nouvelle de l'armistice, et le 10, Napoléon arriva à *Dresde*. Il se logea dans le fauxbourg, au palais Marcolini, avec le prince de Neufchâtel. Il s'occupa pendant tout le temps de l'armistice de renforcer son armée et de négociations pour retenir l'Autriche dans son alliance. Un voile impénétrable couvre encore cette époque. L'Empereur put-il faire la paix et ne le voulut-il pas, ou bien le parti était-il dès lors pris de ne plus traiter avec lui et de le précipiter du trône en faisant à la France autant de mal que les circonstances le permettraient ?

Quoiqu'il en soit, je fus retenu à *Dresde* jusqu'au 20.

J'avais eu le 17 une audience du prince de Neufchâtel, qui après avoir causé quelques minutes et consulté, à ce qu'il me parut, des notes qui se trouvaient sur son bureau, me dit de lui remettre une demande pour être nommé adjudant-comandant.

Le 18, je reçus ainsi que nombre de mes camarades l'ordre de me rendre à *Görlitz* pour y attendre une destination. Cet ordre avait pour but de désencombrer *Dresde* et le quartier-général impérial d'une foule d'officiers qu'on y avait appellés, et dont les destinations ne pouvaient être fixées que successivement.

J'avais, d'après un ordre du prince de Neufchâtel, acheté des chevaux, je partis donc avec mes chevaux, le 20 juin, et je fus ce jour-là par *Schmiedefeld* : 5 — *Bischofsverda* : 2 — à *Bautzen* : 4 (11 lieues).

Le 21, par *Weissenberg* : 4 — à *Reichenbach* : 3 (7 lieues).

Le 22, je fus à *Görlitz* : 4 lieues.

Je trouvai à *Görlitz* le général comte Reynier, ancien commandant le 2<sup>e</sup> corps à l'armée de *Portugal*, et pour lors commandant du 7<sup>e</sup> corps, composé de l'armée saxonne, et dont le quartier-général était à *Görlitz*. J'y trouvai aussi le colonel Tacher, ancien chef de bataillon du 6<sup>e</sup> léger, qui était commandant de place. Enfin j'y vis mon ancien camarade Marion, qui venait d'être nommé adjudant-commandant; et se rendait près du général Severoli, dont il était chef d'État-major.

Le général Reynier était fort préoccupé, voyait l'avenir en noir, et ne voyait que trop juste.

Le 24 juin, je reçus l'avis que par décret du 21 juin, l'Empereur m'avait nommé adjudant-commandant; je reçus en même temps mes lettres de service pour la 2<sup>e</sup> division du 1<sup>er</sup> corps commandée par le général de division comte Dumonceau, et l'ordre de me rendre à *Hambourg* près du général Vandamme commandant en chef ce corps d'armée.

Le 25, j'allai à *Bautzen* : 11 lieues. Le 26 à *Dresde* : 11 lieues (22 lieues).

Je rencontrai à *Bautzen* deux anciens camarades de l'État-major du 6<sup>e</sup> corps, les chefs de bataillon Bonami et Saint-Albin, qui se rendaient à leurs différentes destinations.

Le 27, je séjournai à *Dresde*.

Le 28, je fus par *Meissen* : 5 lieues, à *Oschatz* : 7 (12).

Le 29 par *Wurzen* : 6, à *Leipzig* : 5 (11) — De *Dresde* à *Leipzig* : 23 lieues.

Le 30, je séjournai à *Leipzig*, pour faire reposer mes chevaux.

Juillet. — Le 1<sup>er</sup> juillet, par *Schkeuditz* : 4 lieues — *Kugel* : 1 — *Halle* : 5 (10).

Le 2 juillet par *Könnern* : 7 — *Mehringen* : 4 — à *Aschersleben* : 1 (12).

Le 3, par *Hoym* : 2 — *Ditfurth* : 2 — *Harsleben* : 2 — à *Halberstadt* : 2 (8).

Le 4, je reposai à *Halberstadt*. En me promenant le matin sur la place, je vis arriver le général Revest, chef de l'État-major général du 1<sup>er</sup> corps et peu après le général en chef comte Vandamme lui-même. Je fus de suite prendre ses ordres, et il me dirigea sur *Magdebourg*, où il se rendait lui-même et où la division Dumonceau devait arriver le 8 ou le 9.

Le 5 juillet, je fus par *Gröningen* : 2 lieues — *Croppenstadt* : 2 — à *Egeln* 2 (6).

Le 6, j'arrivai à *Magdebourg* (de *Halberstadt* à *Magdebourg* 12 lieues).

La division du général Dumonceau y arriva le 8, et ce jour-là j'y pris le service comme chef d'État-major. J'avais connu le général Dumonceau, comte de Bergendal, en Hollande de 1795 à 1796; il s'en souvint et me reçut fort bien, je n'ai eu qu'à me louer des bontés qu'il a eu pour moi et de mes relations agréables avec lui. Seulement, il était dégoûté et conséquemment peu actif, me laissait tout sur le dos, de sorte que je comandais pour ainsi dire la division, ce dont le général en chef Vandamme s'aperçut bientôt, et dont il avait l'intention de me tenir compte sans la catastrophe qui nous frappa, ainsi qu'il me l'a dit lui-même à *Paris*.

Le général Dumonceau avait pour aides-de-camp le chef d'escadron de Tabor, le capitaine . . . ., <sup>1</sup> le capitaine prince Ruspoli.

Le général Dunesme commandait la 1<sup>re</sup> brigade, composé du 13<sup>e</sup> léger, colonel Quandalle — 25<sup>e</sup> de ligne, colonel Chartran.

Le général Doucet comandait la 2<sup>e</sup> brigade, formée du 51<sup>e</sup> de ligne, major Charton, 57<sup>e</sup> de ligne, colonel Duchesne.

Le 10 juillet, la division fut établie dans un camp sous *Magdebourg*, le quartier-général dans une maison en arrière du camp.

---

1. En blanc dans le manuscrit.



Le 13, elle passa la revue de l'Empereur, qui parut préoccupé et distribua peu de grâces. J'étais trop nouvellement nommé colonel pour espérer que la croix d'officier, que le général Vandamme demandait pour moi, serait accordée.

Immédiatement après la revue, la division se mit en marche pour aller prendre jusques à la fin de l'armistice des cantonnemens dans le duché d'*Anhalt-Dessau*, et le quartier-général s'établit le 13 juillet à *Kalbe* (8 lieues). — Le 13<sup>e</sup> léger à *Kalbe*. — Le 25<sup>e</sup> de ligne à *Klein Muhlingen*, *Gross Muhlingen* et *Eggersdorf*. — le 51<sup>e</sup> à *Grossalza* — le 57<sup>e</sup> et l'artillerie à *Schönebek*.

Le 14 juillet, le quartier-général à *Bernburg* (5 lieues) — le 13<sup>e</sup> léger à *Köthen* — le 25<sup>e</sup> à *Aken* — le 51<sup>e</sup> à *Gross* et *Klein Paschleben* — le 57<sup>e</sup> et l'artillerie à *Bernburg*.

Le 15 juillet le quartier-général à *Dessau* (5 lieues). — Le 13<sup>e</sup> léger en cantonnemens très étendus vers *Frapdorf*, *Quellendorf* et *Rosenfeld*. — Le 25<sup>e</sup> de ligne en cantonnement à *Oranienbaum*, *Wörlitz* et environs. — Le 51<sup>e</sup> à *Dessau* — Le 57<sup>e</sup> en cantonnement à *Aelan* et environs. L'artillerie à *Dessau*.

La division resta cantonnée pendant toute la durée de l'armistice dans la principauté de *Dessau*, vrai jardin anglais et modèle d'administration paternelle. Le vieux duc d'*Anhalt-Dessau*, compagnon et ami du grand Frédéric, tenait encore d'une main ferme les rênes du gouvernement, et trouvait moyen de satisfaire aux exigences du temps sans trop fouler son peuple. Je le vis souvent pendant que la division occupait le pays, et je me prêtai avec plaisir à tous les moyens de soulagement proposés par la régence, avec laquelle je vivais en parfaite harmonie. Son fils, le prince héréditaire, avait peu de moyens, c'était un homme de plaisir, et il y avait entre son père et lui la même différence qu'entre le grand Frédéric et son successeur. En revanche, la princesse héréditaire, née *Saxe-Hildburghausen*, était une femme de rare mérite et ses enfants des plus intéressans. J'étais logé à *Dessau* chez le grand-maître des forêts, baron de *Herkling* et j'en ai conservé un souvenir intéressant. J'y refis mes équipages et achetai des chevaux.

Les 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22, il n'y eut pas de mouvement. Pendant notre séjour à *Dessau*, la princesse héréditaire nous donna une fête charmante à *Wörlitz*, création pleine de goût du vieux duc.

Le 23, un bataillon du 25<sup>e</sup> de ligne arriva de France et se rendit dans les cantonemens du régiment.

Le 24 un bataillon du 57<sup>e</sup> arrivant de France vint également rejoindre son régiment.

Aoust. — Le 3 aout, la division fut réunie dans les environs de *Dessau* pour passer la revue du général en chef comte Vandamme.

Les espérances de paix qu'on avait conçues dès la stipulation de l'armistice commençaient à s'évanouir. L'Empereur Napoléon voulait-il la paix? Les souverains coalisés la voulaient-ils de leur côté? Le voile qui couvre les événemens de cette époque n'est pas encore levé, mais tout porte à croire que dès cette époque la perte de Napoléon et l'abaissement de la France étaient dans les projets arrêtés de la coalition.

Dans la triste prévoyance de la reprise des hostilités, on avança la fête de l'Empereur, et on la célébra le 10 aoust au lieu du 15.

En effet, dès le 12, la division reçut ordre de se rendre à *Dresde*, où devait se réunir le 1<sup>er</sup> corps d'armée.

Le 13 aoust le quartier-général fut à *Wörlitz* (3 lieues) — le 13<sup>e</sup> léger à *Kemberg* — le 25<sup>e</sup> à *Wörlitz* et *Oranienbaum* — le 51<sup>e</sup> et 57<sup>e</sup> à *Dessau* — l'artillerie à *Oranienbaum*.

Le 14, le quartier-général à *Pretsch* (5 lieues) — le 13<sup>e</sup> léger à *Dommitzsch* (6 lieues). Le 25<sup>e</sup> à *Schmiedeberg* — le 51<sup>e</sup> à *Pretzsch* — le 57<sup>e</sup> à *Kemberg* — l'artillerie à *Schmiedeberg*.

Le 15 aoust, le quartier-général fut à *Torgau* (6) — Le 13<sup>e</sup> à *Schildau* — Le 25<sup>e</sup> à *Belgern* — le 51<sup>e</sup> aux environs de *Torgau* — le 57<sup>e</sup> à *Dommitzsch* — l'artillerie à *Belgern*.

Le 16 aoust, le quartier-général à *Strehla* (6) — Le 13<sup>e</sup> léger à *Ricsa* — Le 25<sup>e</sup> à *Oschatz* — le 51<sup>e</sup> à *Strehla* — le 5<sup>e</sup> à *Dahlen*, l'artillerie à *Oschatz*.

Le 17 aoust, le quartier-général à *Meissen* (6) — le 13<sup>e</sup> léger à *Wildsruf* — le 51<sup>e</sup> à *Meissen* — le 57<sup>e</sup> à *Nossen* — l'artillerie à *Wildsruf*.

Le 18 aoust, à 10 heures du matin, toute la division se trouva réunie sur les glacijs de *Dresde* (6 lieues) où l'Empereur la passa en revue, puis elle se rendit au camp sur la rive droite de l'*Elbe*.

Le 19, la division se mit en marche à deux heures après-midi et bivouaqua en arrière de *Wildsdorf*, à 5 lieues de *Dresde*.

Le 20, la division prit les armes à 1 heure du matin et vint prendre position en arrière de *Neustadt* (3 lieues). Elle en repartit à midi pour se poster à *Rumburg*.

La 1<sup>re</sup> brigade bivouaqua en avant de la ville sur la route de *Georgenthal*.

La 2<sup>e</sup> brigade en arrière de la ville, sur la route de *Hainichau*.

Les 21, 22 et 23 aoust la division occupa les mêmes positions.

Le 24 aoust, elle fit un mouvement rétrograde sur *Dresde*, et prend position en avant de *Neustadt* sur la gauche de la route.

Le 25, elle continua son mouvement sur *Dresde*, mais arrivée à *Stolpe*, elle reçut contrordre, et se porta de nouveau jusqu'à *Neustadt*, où elle prit position en arrière de la ville, sur les hauteurs et à cheval sur la route de *Dresde*.

La division, 2<sup>e</sup> du 1<sup>er</sup> corps de la Grande Armée, était commandée par le général de division Dumonceau, comte de Bergendal. Elle était au 10 aoust composée ainsi qu'il suit.

1<sup>re</sup> brigade, sous les ordres du général Dunesme :

13<sup>e</sup> léger. Colonel Quandalle : 4 bataillons : 2.760 hommes.

25<sup>e</sup> de ligne. Colonel Chartran : 4 bataillons : 2.950 hommes.

2<sup>e</sup> brigade, sous les ordres du général Doucet :

51<sup>e</sup> de ligne : Major Charton. 2 bataillons : 1.450 hommes.

57<sup>e</sup> de ligne : Colonel Duchesne. 4 bataillons : 3.250 hommes.

Artillerie . . . . . 250 hommes.

avec 9 pièces de 8 et 2 obusiers 10.660 hommes.

Depuis le 10 jusqu'au 26, elle avait laissé en arrière et dans les

hôpitaux environ 200 hommes, de sorte qu'elle présentait au 26 aoust une force de 10.400 hommes.

Le 26 aoust, la division qui revenait de *Rumburg* en Bohême et avait bivouaqué à *Neustadt*, partit de là à 6 heures du matin pour *Dresde*.

Elle fit halte à *Stlope*, où elle rencontra l'Empereur qui revenait en toute hâte de *Silésie* au secours de *Dresde* attaquée par la grande armée autrichienne, russe et prussienne.

La division passa l'*Elbe* au pont de *Königstein*, vers 4 heures de l'après-midi. Arrivée sur les hauteurs de la rive gauche, elle se forma en bataille sur le plateau du camp de *Pirna*. Elle se trouvait avec le 1<sup>er</sup> corps d'armée sur le flanc droit de l'ennemi. La 1<sup>re</sup> brigade fut engagée dans la soirée à l'attaque de *Kritzwitz* et perdit 2 officiers et 43 sous-officiers et soldats tués et 14 officiers et 486 sous-officiers et soldats blessés.

A la nuit, la division bivouaqua à la lisière du bois, à la gauche de la route de *Pirna*.

Le 27 aoust, la division prit position en face de *Kohlberg*, qui était occupé par des troupes de la 1<sup>re</sup> division. Elle n'eut ce jour là que des tirailleurs engagés, et n'eut que 1 soldat tué et 8 officiers et 124 sous-officiers et soldats blessés.

Le 28 aoust, les Russes s'étant dans la matinée emparés du *Kohlberg*, la 1<sup>re</sup> brigade fut chargée de le reprendre, ce qui fut exécuté en majeure partie par le 25<sup>e</sup> de ligne, qui l'enleva avec vivacité et perdit à cette attaque 23 sous-officiers et soldats tués et 7 officiers et 467 sous-officiers et soldats blessés.

Les coalisés venaient d'être complètement battus devant *Dresde* et étaient en pleine retraite sur la *Bohême*. Le général Vandamme reçut ordre de longer leur flanc droit, et de les couper, si possible, en s'avancant vers *Teplitz*. Il devait être soutenu dans ce mouvement par la Jeune-Garde, sous les ordres du duc de Trévise, et en effet la Jeune-Garde arriva à *Pirna* dans l'après midi du 28 et y alluma ses feux. Le maréchal duc de Trévise me donna lui-même l'assurance que le 29, à la pointe du jour, il se

mettrait en mouvement pour nous suivre. Malheureusement il n'en fut point ainsi et la Jeune-Garde rentra à *Dresde* le 29.

A 3 heures de l'après-midi, la division suivie seulement d'une brigade comandée par le général Kreutzer et de deux ou trois escadrons du 3<sup>e</sup> d'hussards, se mit à la poursuite des Russes.

La 1<sup>re</sup> brigade gagna la grande route de Bohême et poussa jusqu'au *Giesshubel* où elle prit position sur la hauteur, en avant de la ville, à droite de la route de *Peterwald*.

Le 2<sup>e</sup> brigade flanqua à gauche la marche de la 1<sup>re</sup> et prit position vers *Langenhenerodt*.

Le 29 août, la division ne partit que vers les huit heures du matin.

Dès notre arrivée sur le versant du côté de la *Bohême*, nous entendîmes le feu vivement engagé dans la plaine. On hâta le pas et je précédai la division pour prendre les ordres du général en chef sur son placement.

Il me donna l'ordre de diriger la brigade Kreutzer sur *Aussig* à notre gauche.

La 1<sup>re</sup> brigade fut placée à gauche de la route de *Teplitz*, sur un terrain dominant légèrement la plaine, notre gauche était entièrement en l'air ayant les étangs d'*Arbesau* en avant sur la gauche. Cette brigade ne fut point engagée ce jour là et n'avait devant elle que de fortes masses de cavalerie. Dans la soirée le général en chef y fit placer une batterie de pièces de 12, mais sans cavalerie, et appuyée seulement par un bataillon du 13<sup>e</sup> léger.

La 2<sup>e</sup> brigade fut placée par le général en chef lui-même, appuyant sa droite à la 3<sup>e</sup> division, à droite de la route de *Teplitz* et du village de *Kulm*. Cette brigade fut fortement engagée, je ne pus en recevoir les rapports détaillés, seulement dans la nuit un aide-de-camp du général Doucet m'apporta au bivouac une note qui portait sa perte à 1.056 tués et blessés. L'ennemi avait défendu avec un rare courage sa position entre *Kulm* et *Teplitz*. Le général Ostermann s'y trouvait avec 12.000 hommes de la

garde russe et une nombreuse cavalerie assurait sa droite. Il fut impossible d'enlever cette position, et cependant le général Vandame fit la faute impardonnable de ne pas remonter sur les hauteurs et de se rapprocher de ses renforts.

La division bivouaqua dans ses positions de la journée. J'avais, par ordre du général en chef, reconnu dans la soirée une route qui conduisait de notre gauche vers *Aussig* où se trouvait la brigade du général Kreutzer. Pendant toute la soirée et la nuit l'ennemi reçut de nombreux renforts.

Le 30 aoust.

La division, qui depuis le 10 du mois avait perdu 2.300 homes était réduite à 8.200 hommes. Elle n'avait aucune cavalerie pour la soutenir. La 1<sup>re</sup> brigade fut seule pendant cette journée sous les ordres du général Dumonceau. La 2<sup>e</sup> brigade reçut, comme la veille, les ordres directs du général en chef. A la petite pointe du jour on prit les armes. Les choses avaient bien changé de face depuis la veille. Nous avions affaire à la grande armée coalisée. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse étaient eux-mêmes présents et un fort corps prussien, sous les ordres du général de Kleist, manœuvrait sur nos derrières.

La division avait devant elle, outre la cavalerie qui y était la veille, de fortes masses d'infanterie, qui me donnèrent des craintes sur notre gauche, laquelle était entièrement en l'air. Je proposai au général Dumonceau de lui donner un appui en portant quatre bataillons sur des hauteurs un peu en arrière de notre gauche, ce qui nous aurait mis en communication avec la brigade du général Kreutzer, en position près d'*Aussig*. Il n'osa pas prendre sur lui ce mouvement.

Vers les 8 heures du matin l'attaque sur notre gauche se développa avec vigueur. Elle débuta par une charge de cuirassiers russes qui enlevèrent nos pièces de 12, après avoir sabré le bataillon du 13<sup>e</sup> léger qui les couvrait. Notre gauche fut tournée par les divisions autrichiennes Bianchi et Colloredo et la communication avec *Aussig* entièrement coupée. Nos régimens se

formèrent en carrés et continuèrent à se battre toute la journée avec une grande bravoure, mais sans aucun espoir de succès. Notre corps d'armée, fort au plus de 30.000 h., avait affaire à près de 80.000 h. Vers midi, le corps prussien de M. de Kleist descendit du *Geyersberg* et attaqua nos derrières. Le général en chef donna alors l'ordre au général Corbineau, qui commandait notre cavalerie, de placer entre ses deux brigades les chevaux de notre artillerie dont on coupa les traits et de se faire jour par la grande route de Saxe, ce que le général exécuta avec bonheur et bravoure en passant sur le corps aux Prussiens de M. de Kleist. Le général Vandame resta pour partager de sa personne le sort de son corps d'armée ; 8.000 morts ou blessés jonchaient le champ de bataille, où 12.000 h. furent faits prisonniers. La cavalerie parvint à se faire jour, ainsi que la brigade Kreutzer qui avait sa retraite assurée sur *Aussig*. Le reste se rallia au corps du maréchal Saint-Cyr (13<sup>e</sup>) qui avançait trop tard à notre soutien.

Quant à moi, courant d'un carré à l'autre et ayant eu mon cheval tué en voulant rejoindre le carré du 25<sup>e</sup> de ligne, dans lequel était le général Dumonceau, je fus pris par des Prussiens vers les 4 heures de l'après-midi et conduit dans le bas. Les hommes qui m'avaient fait prisonnier et désarmé, saisis d'une terreur panique s'enfuirent et me laissèrent seul avec quelques soldats désarmés. Bientôt un officier prussien qui s'enfuyait vint se jeter au milieu de nous. On le fit prisonnier et j'eus un instant l'espoir de me soustraire à la captivité en me faisant conduire par lui du côté d'*Aussig*, d'où en longeant les bords de l'Elbe j'eusse essayé de gagner *Königstein*. Mais obligés à cet effet de sortir du bois, nous tombâmes dans une clairière sur un escadron prussien, ce qui décida de notre sort.

Conduit dans le village de *Kulm*, je fus réuni à environ 4000 prisonniers, qu'on fit bivouaquer, entourés d'une chaîne de cosaques, dans un champ, sans nourriture et sans feu. Je n'avais pas mangé de la journée, j'étais dénué de tout, j'avais perdu 6 chevaux, domestiques, bagages, jusqu'à mon dernier sol. J'avoue

franchement que si j'avais eu un pistolet, j'eusse terminé là ma triste existence.

31 aoust. — A la pointe du jour on nous conduisit à *Teplitz*, et on nous rangea sur la place pour passer la revue du général Oldentrop, aide-de-camp de l'empereur Alexandre. J'avais conservé mon uniforme et les épaulettes de mon grade. Des officiers russes le reconnurent et s'empressèrent de me conduire chez cet officier général, qui me reçut avec politesse, me fit déjeuner, et après m'avoir appris que le général Vandamme était également prisonnier, me fit sur ma demande conduire près de lui. Je le trouvai dans une auberge de *Teplitz*, sous la simple garde d'un chevalier-garde russe. Je trouvai avec lui le général de division Haxo, commandant le génie de la Garde, qui, envoyé par l'Empereur près du général Vandamme, avait été fait prisonnier avec lui; le général Quiot, blessé, le colonel Duchesne, du 57<sup>e</sup>; le capitaine de Lussan d'Esparbès, de l'État-major général, le prince de Napoli, aide-de-camp du général Dumonceau; les capitaines Vaillant et Kunkler, aides-de-camp du général Haxo.

Je trouvai le général Vandamme fort abattu. Il devait l'être, car il avait commis de grandes fautes. La position qu'il avait prise le 29 au soir était mauvaise. Voyant qu'il ne pouvait arriver à *Teplitz* le 29, il devait regagner les hauteurs pendant la nuit. N'ayant pas de nouvelles du duc de Trévise qui devait le soutenir, il aurait dû prévoir qu'avec 31.000 homes il ne pouvait tenir tête à la grande armée coalisée. Enfin il ne connaissait pas bien son champ de bataille, aucun ordre n'avait été donné pour le cas de retraite, et dans le fort du combat, quand l'attaque du corps de Kleist commença à se développer, il ne sut pas saisir le seul parti qui lui restait, de réunir toutes ses troupes, d'écraser les deux divisions autrichiennes qui avaient débordé sa gauche, et de se faire jour vers *Aussig*, d'où il pouvait regagner *Königstein*. Il justifia la prédiction que j'avais faite au général Dumonceau lorsque, un mois auparavant, je lui disais à *Dessau* : « Le général Vandamme peut être un bon divisionnaire, excellent pour enlever



les troupes et pour exécuter des ordres donés, mais il n'a ni le coup d'œil, ni l'aplomb, ni le sang-froid nécessaires pour commander en chef une armée. »

J'avais laissé mon nom chez le général Oldentropp et bientôt un officier russe vint me prendre pour me conduire chez le général Jomini, qui avait déserté nos rangs au moment de l'expiration de l'armistice, était alors lieutenant-général et aide-de-camp de l'Empereur Alexandre. Il me reçut avec son ancienne amitié, et me présenta au prince Wolkonski, premier aide-de-camp de l'Empereur Alexandre et au docteur Wylia, médecin de l'Empereur, que je trouvai chez lui. Ces messieurs nous ayant laissé seuls, Jomini me parla à cœur ouvert, me mit à nu la situation de Napoléon, me prédit d'une manière positive que sa perte était immanquable et que tous nos alliés allaient successivement nous abandonner, et conclut par m'offrir d'entrer au service de Russie, avec le grade de général-major. Je répondis d'une manière évasive, car ma position était difficile en face d'un ancien ami, déserteur de la cause que je servais, et dont je ne voulais pas suivre l'exemple. En vain je le conjurai de me faire échanger, il avait été trop expansif avec moi et craignait les révélations que j'aurais pu faire. Les mêmes offres me furent répétées dans la journée, avec l'autorisation expresse de l'Empereur Alexandre, et enfin le prince Wolkonski me remit de la part de ce souverain deux rouleaux de 50 ducats chacun, pour me dédomager des pertes que j'avais éprouvées. Je persistai à éluder ces offres pour le moment actuel, je pris congé de Jomini et rentrai près de mes compagnons de captivité.

Dans l'après-midi, on vint chercher le général Vandamme qu'on sépara de nous pour être conduit prisonnier de guerre en Russie. Nous fûmes en regardant par la fenêtre (témoins) d'une altercation qui eut lieu entre ce général et le grand-duc Constantin, qui se rendait à pied au château, au moment où la calèche dans laquelle se trouvait le général Vandamme passait près de lui. Ce général fut traité avec une grande sévérité, qu'il dut à

son esprit de pillage et aux grossiers procédés dont sa vie militaire était entachée.

Peu après cette séparation, deux officiers de l'État-major du prince de Schwarzenberg, généralissime de l'armée coalisée, vinrent nous signifier que d'après un accord fait entre les souverains, tous les prisonniers faits à la bataille de *Culm* seraient remis au gouvernement autrichien, comme compensation des pertes éprouvées principalement par ceux-ci à la bataille de *Dresde*. Ces messieurs étaient le comte de Trogoff, émigré français, et le major Paravicini, que j'avais connu à *Berne*, où il avait épousé la belle Sophie Tscherner \*, et qu'il quitta après son duel avec le commandant Rouhière \*, amant de sa femme. Ces messieurs nous firent signer des lettres de revers, ou l'engagement d'honneur de ne pas chercher à nous évader, et nous prévinrent que nous partirions encore le même jour pour *Prague*.

En effet, à sept heures du soir, le lieutenant-général de division Haxo, le général de division Guiot, le colonel Duchesne du 57<sup>e</sup>, moi, les capitaines Le Vaillant, Kunkler, de Lussan et Ruspoli montâmes dans deux calèches et accompagnés d'un officier autrichien et d'une escorte de cuirassiers, nous allâmes coucher à *Laun* : 8 lieues. Nous y passâmes la nuit dans la grande salle d'une auberge, et pendant la nuit le prince Paul Esterhazy, qui passait par là, vint nous offrir de la manière la plus obligeante ses services. Nous y eûmes aussi la visite du colonel Rapatel, aide-de-camp du général Moreau, qui, logé en face de nous, mourut cette même nuit de la blessure reçue le 27 devant *Dresde*. Quelle triste fin d'une si belle vie ! Le général Moreau devait-il mourir sous l'uniforme et la cocarde russe et de la main de ses compatriotes, qu'il avait si souvent conduits à la victoire ?

Le 1<sup>er</sup> septembre, nous fûmes à *Schlan* : 8 lieues. Le 2 à *Prague* : 6 lieues. — De *Teplitz* à *Prague* : 22 lieues.

Nous fûmes conduits directement chez le Feld-maréchal comte de Kollowrath, gouverneur-général de la Bohême, qui nous accueillit fort bien, et nous fit conduire et coucher dans une

auberge en face de l'hôtel du gouvernement, où on nous abandonna à nous-mêmes, étant libres sur parole. Je dînai le même jour avec le général Haxo et le colonel Duchesne chez M. de Kollowrath, qui nous traita avec beaucoup de bonté. Il nous dit cependant que la proximité du théâtre de la guerre ne lui permettait pas de nous garder à *Prague* et que notre destination était à Hongrie, que cependant il pouvait nous accorder quelques jours pour nous reposer et régler nos affaires. Il n'y eut d'exception que pour le général Quiot, dont les blessures exigeaient du repos, et pour le prince Ruspoli, qui, ayant sa grand mère à *Prague*, quitta le service de France et resta dans sa famille.

On nous prévint aussi que pendant notre captivité nous serions payés comme les officiers autrichiens du même grade en retraite, et on nous paya, d'après l'usage, le mois de Septembre dans lequel nous entrions.

Pendant ce séjour à *Prague*, je revis encore une fois le l-général Jomini, qui y était venu en mission, je passai la journée avec lui et il me renouvela ses offres que j'éludai encore. Nous fûmes nous promener au Hradschin, où il me mena prendre le thé chez une princesse Repnin qui y logeait.

Nous utilisâmes notre séjour à *Prague* pour nous procurer des habits bourgeois et quelques effets indispensables et nous trouvâmes dans l'obligeance de la maison de banque Ballabene et Compagnie les fonds nécessaires.

Le 6 septembre nous allâmes à *Planan* : 12 lieues — Le 7, par *Kuttemberg* et *Czaslau* à *Habern* : 13 lieues — Le 8, par *Deutschbrod* à *Iglau* : 11 lieues — le 9, par *Regenz* et *Meseritsch* à *Grossbittisch* : 13 lieues — Le 10, par *Schwarz Kirchen* à *Brünn* : 8 lieues — De *Prague* à *Brünn* : 57 lieues.

Nous voyagions sur des charettes du pays, attelées de 2 ou 4 chevaux, sans autre escorte qu'un officier autrichien, avec un caporal pour faire les logemens et commander les chevaux qui étaient fournis par corvée appelée « *Vorstaw* ». Nous étions tenus de payer les chevaux d'après une taxe très minime. Nous logions

dans les auberges à des prix très modestes, et nous eûmes lieu d'être très contents de l'officier autrichien qui comandait notre petit convoi.

La partie de la *Bohême* et de la *Moravie* que nous traversâmes est un pays très fertile, surtout en grains et en vins, les petites villes qui ordinairement nous servaient de gîte sont mal bâties et sales. *Brünn*, au contraire, est une grande ville bien bâtie et peuplée et manufacturière.

Nous fûmes bien accueillis par le vieux général d'infanterie comte de Merci-Argenteau, ainsi que par le Lt-général de Vecht, comandant de la province, et le gouverneur-civil, comte Mitrowski.

Nous trouvâmes à *Brünn* quelques camarades d'infortune faits prisonniers isolément, entre autres le capitaine comte de Maillé, aide-de-camp du maréchal St Cyr. Ces messieurs furent dès lors joints à notre convoi.

Nous restâmes 6 jours à *Brünn*, nous promenant partout, excepté cependant au *Spielberg*, prison d'État si longtemps habitée par La Fayette.

Le 17 nous allâmes par *Austerlitz* et *Grunwirsch* : 10 lieues. Nous traversâmes le fameux champ de bataille. — Le 18 par *Goding* et *Hölitsch* à *Sconitz* : 10 lieues. — Le 19 par *Nadasch* à *Tirnau* : 8 lieues.

*Tirnau* est une jolie petite ville de la *Hongrie*, de 5 à 6000 habitants, où nous aurions bien désiré rester, et où nous avons été très bien traités par les habitants et surtout par le chanoine prince de Schwarzenberg, frère du généralissime, et par le colonel Zienasch, comandant les Invalides, qui ont un hôtel à *Tirnau*. Je fus retenu dans cette ville par une forte rétention d'urine et je dus laisser partir mes camarades. Je ne partis que le 25, et fus à *Presbourg* : 12 lieues. Je trouvai le convoi parti pour *Pesth*, et je rencontrai à *Presbourg* le colonel Brisse du 43<sup>e</sup>, fait prisonnier comme moi à la bataille de *Culm*. Je retrouvai à la promenade le baron de Milbeck que j'avais vu en 1806 à *Paris* chez le prince Grussalkowitz. Il me mena faire une visite chez le général-major comte

de Haddill, commandant qui me donna ainsi qu'au colonel Brue, la permission d'un jour de séjour pour voir *Presbourg*, belle et grande ville sur le *Danube*, et dès lors je voyageai en société avec le colonel Brue, seulement n'étant plus en convoy, nous dûmes voyager à nos frais et défrayer un sous-officier autrichien qui nous accompagnait, et nous servait de fourrier et de truchement lorsqu'on ne parlait pas allemand.

Je fus dîner chez le baron de Milbek avec quelques nobles Hongrois et leurs épouses, et j'écrivis par son entremise à Louise.

Nous louâmes, Brue et moi, un voiturier qui, pour 160 florins en papier, nous conduisit avec notre caporal dans une bonne calèche et avec 4 bons chevaux à *Pesth*. Le 27, nous fûmes par *Wieselburg* à *Raab*: 18 lieues. — Le 28, par *Asch* et *Komorn* à *Neudorf*: 20 lieues. — Le 29, par *Woroswar* à *Pesth*: 14 lieues.

Arrivés de bonne heure à *Bude* ou *Ofen*, résidence de l'archiduc palatin et capitale de la *Hongrie*, on ne nous permit pas d'y rester et on nous conduisit à *Pesth* dans le bâtiment de la caserne de grenadiers où nous devions passer la nuit. Néanmoins, d'après nos réclamations, le général qui commandait à *Pesth* et que nous rencontrâmes dans la rue, nous permit d'aller loger à l'auberge, et nous donna un nouveau sous-officier pour nous conduire à *Temeswar*, forteresse du *Banat*, où on présumait que nous devions rester.

Nous conclûmes un nouveau marché avec notre voiturin, et le 30 nous allâmes par *Sorocsar* à *Ocza*: 8 lieues.

Den 1 October über *Cikos* 4, *Orkeny* 4, *Fuldjak* 4, nach *Keskemet* 4. — 16.

Den 2 Oct. über *Pake* 4, *Felegyhäza* 4, *Petery* 4, nach *Kistelek* 4 — 16.

Den 3 über *Szegemas* 4, *Szegedin* 4, nach *Teba* 6 — 14.

*Szegedin* ist ziemlich gross, ungepflastert, auf dem rechten Ufer der *Teiss*, mit einem Schloss.

Den 4 über *Piszenowa* 7, nach *Soberlin* 7 — 14. Erstere ist eine Bulgarische, letztere eine slavische Colonie, deren es überhaupt mehrere so wie auch einige Lothringische in *Banat* giebt.

Den 5 über *Klein Betscheresch*, 5, nach *Temeswar* 4 — 9.

Hier war der Transport der Cameraden die ich in Tyrnaw verlassen hatte noch nicht angekommen, und wurde erst am folgenden Tag erwartet. General L' von Henedek, Platz Comandant, von *Temeswar* erklärte uns jedoch wir konnten daselbst, weil der Platz eine Festung sey, nicht verbleiben, eine wie mir scheint ziemlich unnöthige Vorsicht indem es kaum je möglich ist dass dieser Platz von den Franzosen belagert werde. Sonst hatte es mir in *Temeswar* nicht übel gefallen zudem eben damals ein nicht schlechtes Theater daselbst war, auch der im *Banat* comandierende General von Haager uns sehr gut empfing.

Den 6<sup>ten</sup> Oct. Kam g' Haxo nebst dem übrigen Transport ebenfalls in *Temeswar* an.

Der 7 hielten wir Rasttag.

Den 8<sup>ten</sup> gingen wir bis *Denta*, 12.

Den 9<sup>ten</sup> bis *Werschitz*, 8.

Hier waren wir endlich am Ort unser Zustimmung, *Werschitz* ist ein grosser Marktflecken im Banat, ohngefähr 16 Stunden von *Belgrad*.

Die Bewohner sind meist Griechen, oder wie man sie nennt Keitzen. Die Beamten sind fast ausschliesslich deutsche. Ein griechischer Bischof residirt in *Werschetz*.

Hier waren wir schon 38 Officiere, ohnhefähr 100 Soldaten nachkommen. Wir wurden in das Caserne Gebäude einquartiert, wo ich ein besonderes Zimmer erhielt, allein bloss die 4 Wände. Da aber die Caserne ziemlich entfernt von der Stadt ist, die Strassen nicht gepflastert, folglich bei übler Witterung fast ungängbar sind, habe ich an den in Banat comandierenden General von Haager geschrieben, und um die Erlaubniss nachgesucht mir ein Zimmer in der Stadt miethen zu können, was General Haxo schon erhalten hatt.

Meine erste Bekanntschaft war ein pensionierter Officier Baron Goretzki, dessen Frau aus Constanx gebürtig ist, und der mir im Anfang sehr viele Dienste leistete.

Bald erhielt ich die Erlaubniss in der Stadt zu wohnen, und mietete mir ein Zimmer. General Haxo mit seinen 2 adjutants und ich vereinigten uns um gemeinschaftlich zu speisen.

Auch machten wir einige Bekanntschaften; die vorzüglichste war der griechische Bischof, Baron Von Vidacq, ein mann von 45 Jahren, hatt was selten seyn mag auf deutschen Universität studiert. Verstand, Bildung und Welt zeichnen ihn vorthailhaft aus.

Er hatt nichts von den den geistlichen so oft eigene Patelinage. G<sup>l</sup> Haxo und ich besuchen ihn oft, und bringen nicht selten unsere Abende in seinem Palast zu.

Den 22<sup>ten</sup> Kamen noch 90 Kriegsgefangen Officiers meist von Vandamsch Corps. Sie wurden in der Caserne einquartiert wo sie in verschiedene menagen leben, übrigens haben sie sammtlich alle mögliche Freyheit, und leben bloss unter der Aufsicht eines Österreichischen Capitains, welcher uns den ersten jeden Monats den sold auszahlt. Die Lebensmittel sind äusserst wohlfeil, so dass man mit dem Sold sehr gut auskommen kann. Die Staabsofficiers haben sich alle in der Stadt eingemietet. Einige von den Officiers geben Lectionen im Französischen, in der Music, Tanz, Zeichnen jedoch ohne Geld anzunehmen, sondern bloss Geschenke an Kleidung und Wäsche, oder freye kost. Andre haben bey der Caserne Güter angelegt.

Noch habe ich keine Briefe von Louise, doch hofe ich sie wird mein Brief aus Presburg erhalten haben, und über mein Schicksal beruhigt seyn. Ich athme wohl noch einmal auf, ich jauchze wohl noch einmal in das Gelüst des Lebens hinein. Ich vergesse auf Stunden. Aber ich habe kein Ziel mehr nach dem ich ringe. Mein Leben zerfällt in Staub, und ich stehe kalt und starr da.

23 Oct. — Noch keine Nachricht von Louise. Ich wollte gern warten, wenn ich sie nur beruhigt wüsste. Mein Leben schleicht einsam dahin ohne Beschäftigung. Gefühle, die unterdrückt waren im Tummel eines geschäftigen Lebens, erwachen wieder. Rächende Nemesis, du verzeihst nie, nur das Grab versöhnt dich!

2 November. — Gestern habe ich wieder an Louise geschrieben, durch die Frau von Schachert denn unsere Briefe müssen offen auf die Post gegeben werden, auch erhalten wir dieselben eröffnet <sup>1</sup>.

1. Le 1<sup>er</sup> octobre par *Cikos*, 4 lieues, *Orkény*, 4, *Fuldjak*, à *Keskemet*.

Le 2 oct. par *Pake*, 4, *Felegyháza*, 4, *Petery*, 4 à *Kis Telek*, 4. — 16 lieues.

Le 3 par *Szegemas*, 4, *Szegedin*, 4, à *Teba* 6, — 14 lieues,

*Szegedin* est assez grand, non pavé, droit au bord de la Theiss, avec un château.

Le 4 par *Piszenowa*, à *Soberlin*, 7 — 14 lieues. La première est une colonie bulgare, la seconde est une colonie slave, il y en a beaucoup de semblables dans le Banat et aussi quelques colonies lorraines.

Le 5 par *Klein Betscheresch*, 5, à *Temeswar*, 4 — 9 lieues. Le convoi des camarades que j'avais laissés à Tirnau n'était pas encore arrivé et était attendu pour le jour suivant. Le général lieutenant Von Henedek, commandant de la place de *Temeswar*, nous déclara toutefois que nous ne pouvions pas y séjourner parce que la ville était place-forte. La précaution me sembla assez inutile, car il était presque impossible que la place fût jamais assiégée par les Français. Sans cela, je ne me serais pas trouvé mal à *Temeswar*, où il y avait précisément à ce moment un assez bon théâtre et où le général Von Haager, commandant en chef le Banat, nous recevait très bien.

Le 6 octobre, le général Haxo arriva aussi à *Temeswar* avec le reste du convoi.

Le 7 fut un jour de repos.

Le 8, nous allâmes jusqu'à *Denta* — 8.

Le 9, jusqu'à *Werschitz*. Nous étions enfin arrivés à destination. *Werschitz* est un gros bourg du Banat, à environ 16 heures de Belgrade. Les habitants sont Grecs pour la plupart, ou Kaitzen, comme on les appelle. Les fonctionnaires sont presque exclusivement allemands. Un évêque grec réside à *Werschitz*.

Nous étions là 38 officiers et environ 100 soldats. Nous fûmes installés à la Caserne, où j'obtins une chambre particulière, mais elle n'avait que les quatre murs. La Caserne était assez éloignée de la ville, les rues n'étaient pas pavées et devenaient à peu près impraticables par mauvais temps. J'écrivis donc au général Von Haager, commandant en chef dans le Banat, et sollicitai la permission de louer une chambre en ville, comme l'avait déjà obtenue le général Haxo.

Ma première liaison fut un officier en retraite, le baron Goretzki, dont la



femme était originaire de *Constance*, et qui, au début, me rendit de nombreux services. Bientôt j'obtins la permission d'habiter la ville et je louai une chambre. Nous nous réunissions, le général Haxo, ses deux adjutants et moi, pour manger en commun.

Nous fîmes encore quelques autres connaissances ; la principale fut l'évêque grec, baron Von Vidacq, un homme de quarante-cinq ans, qui, chose sans doute assez rare, avait étudié dans les Universités allemandes. De l'intelligence, de l'instruction, de l'usage le distinguaient avantageusement ; il n'avait rien de ce patelinage particulier, si fréquent chez les ecclésiastiques. Nous lui faisions souvent visite, le général Haxo et moi, et nous passions assez souvent la soirée à son palais.

Le 22 arrivèrent encore 90 officiers prisonniers de guerre, appartenant pour la plupart au corps de Vandamme. Ils furent logés à la caserne et se répartirent en différentes chambrées. Ils avaient d'ailleurs toute la liberté possible, et vivaient seulement sous la surveillance d'un capitaine autrichien, qui nous comptait la solde le premier de chaque mois. Les vivres étaient extrêmement bon marché, si bien que l'on pouvait parfaitement se suffire avec sa solde. Les officiers d'État-major avaient tous loué en ville. Quelques officiers donnaient des leçons de français, de musique, de danse et de dessin ; ils ne prenaient pas d'argent, mais acceptaient seulement la table, ou des présents en vêtements et en linge. D'autres avaient installé des jardins de rapport près de la caserne.

Je n'ai pas encore de lettre de Louise, cependant j'espère qu'elle aura reçu ma lettre de *Preshourg* et qu'elle doit être rassurée sur mon sort. Je respire encore une fois. Je pousse encore une fois des cris de joie. J'ai envie de vivre. J'ai des heures d'oubli. Mais je n'ai plus de but vers lequel courir ; ma vie tombe en cendres, je reste là froid et pétrifié.

23 oct. — Encore pas de nouvelles de Louise. Je consentirais bien à attendre, si je la savais seulement tranquillisée. Ma vie s'écoule solitaire et inoccupée. Les sentiments qui s'étaient assoupis dans le vertige de la vie active se réveillent. Némésis vengeresse, tu ne pardonnes jamais ; c'est la tombe seule qui vous réconcilie avec toi !

2 nov. — Hier encore j'ai écrit à Louise par la femme de Schochert, car nos lettres devaient être données ouvertes à la poste, et nous les recevions ouvertes.

#### PRINCIPAUX FAITS RELATÉS DANS LES SOUVENIRS DE SPRÜNGLIN

1807. Siège de Dantzick, p. 314.

1808. Capitulation de Madrid, p. 322.

- Journal des marches du 6<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne, du 25 novembre 1808 au 17 janvier 1809, p. 323.
1809. Campagne du 6<sup>e</sup> corps en Galice, p. 360.  
Marche sur le Tage, p. 365.  
Le 6<sup>e</sup> corps en cantonnement à Salamanque, p. 366.  
Combat de Tamames, p. 369.  
Combat d'Alba de Tormes, p. 385.  
Réorganisation du 6<sup>e</sup> corps par le maréchal Ney, p. 390.
1810. Préparation du siège de Ciudad Rodrigo, p. 410.  
Formation de l'armée de Portugal, p. 420.  
Siège de Ciudad Rodrigo, p. 428.  
Siège d'Almeida, p. 439.  
Bataille de Busaco, p. 449.  
L'armée de Portugal devant les lignes de Torres Vedras, p. 454.
1811. Retraite de l'armée de Portugal, p. 464.  
Combat de Redinha, p. 466.  
Combat de Foz de Arunce, p. 471.  
Le maréchal Ney quitte l'armée, p. 474.  
Réorganisation de l'armée de Portugal par le maréchal Masséna, p. 477.  
Bataille de Fuentes de Oñoro, p. 478.  
Prise d'Almeida par les Anglais, p. 481.  
Le maréchal Marmont succède au maréchal Masséna, p. 483.
1812. Le général Montbrun va rejoindre le maréchal Suchet sous Valence, p. 487.  
Prise de Ciudad Rodrigo par les Anglais, p. 489.  
Courte campagne de Marmont en Portugal, p. 490.  
Prise des forts de Salamanque par les Anglais, p. 493.  
Sprünglin gouverneur de Zamora, p. 493.  
Bataille des Arapiles, p. 497.  
Retraite de l'armée de Portugal sur l'Èbre, p. 498.  
Marche en avant de l'armée de Portugal sur le Duero, p. 499.  
Jonction des armées françaises de Portugal, du Centre et du Midi devant Alba de Tormes, p. 505.  
Retraite de Wellington, p. 507.
1813. Affaiblissement des armées d'Espagne, p. 508.  
Sprünglin quitte l'Espagne, p. 510.  
Campagne de Saxe, p. 517.  
Bataille de Kulm, p. 523.  
Captivité de Sprünglin en Hongrie, p. 527.

## VARIA

---

### A propos d'Aboû Hayyân Al-Gharnatî.

Sous le titre *Un extracto de la « Revue Hispanique »*, le savant orientaliste espagnol, M. Francisco Codera, a donné dans le fascicule de décembre de la *Revista de Aragón* un compte rendu de ma *Notice bio-bibliographique sur Athir ad-Dîn Mohammad ibn Yoûsuf Aboû Hayyân Al-Gharnatî*. (*Revue hispanique*, X, pp. 471-484). Je tiens à remercier M. Codera des termes flatteurs dans lesquels il a parlé de cette modeste étude, et je crois utile de reproduire ici les lignes dans lesquelles il relève quelques inexactitudes ou omissions qui s'étaient glissées dans mon travail.

Lucien BOUVAT.

En el Catálogo de la *Moschee Mohammed Fatih*, encuentro anotados en la página 212, bajo los números 3695 á 3699, los tomos I á V de la obra البصائر والذخائر لأبى حيان; el título *Inteligencias y Tesoros* nada nos dice respecto al contenido de esta obra.

A su vez el Catálogo de Constantinopla de la biblioteca *Aschir Efendi* menciona en la página 134 otra obra del mismo autor con el título de شرح طراز الحيلة وشفاء العلة, título que tampoco nos da idea del contenido de la obra.

La obra anotada por M. Bouvat con el número 8, será probablemente la misma que figura en las páginas 140 y 36 respectivamente de los Catálogos de las bibliotecas de *Santa Sofia* y de la mezquita *Nuri Osmanie* con el título نكت الحسن على معانى القرآن.

Como obras existentes de Abuhayân nos quedan que anotar *dos risalas* رسالتان, 1. فى الصداقة والصديق, 2. فى العلوم, obra de la cual figura un ejemplar en Constantinopla, Catálogo de la Biblioteca *Asad Efendi*, página 239, y otro que figuró para la venta en el Catálogo número 83 de Spirgatis, número 282.

Entre las obras de Abuhayán, de las cuales hacen mención los autores, y de las que no sabemos que se conserve algún ejemplar, debemos citar *طبقات نحاة ... جمع نحاة الأندلس*, citada por Hachi Jalifa bajo el número 7929 y que casi puede asegurarse sea la misma que M. Bouvat cita con el número 19.

En el tomo VII de Hachi Jalifa, edición Fluegel, se hace mención en las páginas 114, 208, 232, 406 y 483 de dos tafsiras (comentarios) de Abuhayán *نفسير النهر* y *نفسير الحربين* que probablemente serán la conocida tafsira ó partes de la misma con título algo diferente.

En mi sentir, aún se cita en el mismo tomo VII página 441 otra obra de Abuhayán, si bien se atribuye á Abenhayán *زوائد ابن حيان على* *نفسير الحربين*; como se ve, la diferencia de escritura es casi imperceptible *الصحيحين*; *ابن حيان*, circunstancia que, si ha sido causa de que se atribuyera al historiador Abenhayán una de las obras de menor importancia de Abuhayán, en cambio lo ha sido también de que se le atribuyera á éste nada menos que la obra más importante ó al menos la más extensa de aquél.

M. Bouvat atribuye á Abuhayán una obra con el título de *المبين في تاريخ الأندلس* *El libro evidente acerca de la historia de España*, compilación dice, que no comprendía menos de sesenta volúmenes; indudablemente que M. Bouvat tomó la noticia de Hachi Jalifa, quien bajo el número 11345 dice esto mismo, á pesar de pesar de que bajo el número 10460 había atribuido esta misma obra, también en sesenta volúmenes, á su verdadero autor *Abumeruán Hayán, hijo de Jalaf Abenhayán* muerto en el año 469 : y cosa singular, en ambas citas, Hachi Jalifa escribe en el título de la obra *المبين* por *المتين*, que es como la citan los autores, que la mencionan.

Quizá alguno diga que pudo muy bien suceder que dos autores escribiesen una obra con el mismo título de *Historia de España* y en sesenta tomos : pudo ser, pero dudo haya quien lo admita como probable á pesar del testimonio del gran bibliógrafo turco, ya que el error, que en él suponemos, se explica tan fácilmente.

Wustenfeld, que incluye á Abuhayán entre los historiadores por algunas de sus obras indudables, nada dice de la obra *المبين*, probablemente porque cayera en la cuenta de que era error de Hachi

Jalifa, pues se refiere también al número 11345 al tratar de la obra histórica de Abenahayán.

Resulta de lo expuesto que las obras escritas por *Abubayán Mohammed, hijo de Yusuf, el de Granada* son numerosas y variadas, y que sólo con las que se sabe que se conservan, podrían llenarse 20 tomos : una prueba más de lo mucho que hay que publicar para que algún día pueda juzgarse de la cultura arábigo-española con verdadero conocimiento de causa.

### *Las coplas del tabefe. II.*

Une erreur de copie a défiguré le début de la notice que j'ai publiée ici même l'année dernière (X, p. 607) ; j'avais écrit : « Tel aurait été, paraît-il, le titre de strophes aussi célèbres que celles que tous les historiens... etc... » ainsi qu'il était aisé de le comprendre en lisant le passage de Solorzano Pereira que je citais.

Ces *Coplas del tabefe* ne sont ni perdues ni même inédites ; mais elles ont été imprimées sous un titre différent. Ce sont, en effet, sans qu'il y ait lieu d'en douter, les « Coplas hechas al rey don Henrique, reprehendiéndole sus vicios y el mal gobierno destes reynos de Castilla » qui commencent par

Abre, abre las orejas,  
escucha, escucha, pastor...

dont on trouvera le texte dans Gallardo (*Ensayo*, I, col. 638). Le titre *Coplas del tabefe*, sous lequel elles pourront être désignées désormais, a son explication toute naturelle dans la quinzième strophe :

Tu tienes tanta caldera,  
tanto del carro y herrada,  
tanto barreño y natera,  
ques cosa demasiada.  
Y el sabor del paladar  
no haces sino tragar  
de la nata y atabefe,  
mas como es vianda trefe  
nunca te puede hartar.

Un manuscrit, que j'utiliserai prochainement pour une édition de cette pièce, s'intitule *Quexas de Castilla*; il donne de la strophe ci-dessus un texte sensiblement distinct de celui copié par Gallardo :

Traes tanto tarro y natera  
tanto barquino y herrada  
tanto çurron y caldera  
que es cosa demasiada,  
y al sabor del paladar  
no haçes sino tragar  
de la nata y del tabefe,  
y como es vianda trefe,  
temo que as de rebentar.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

### L'Espagne en Italie (III).

La première et la deuxième séries ont paru aux tomes IX (1902), pp. 489-511, et X (1903), pp. 246-268. Tous les documents cités ont été imprimés aux <sup>xvi</sup>e et <sup>xvii</sup>e siècles. Le sonnet publié sous le numéro 67 est peut-être inédit.

Hugues VAGANAY.

43. Rime | di M. Pasquale | Malespini | [Marque] | In Roma | nella  
Stampa de i Dorici. | MDLVII.

P. 39. Comparaison de la France, de l'Espagne et de l'Italie, sonnet.

P. 195. De l'Elefante mandato dal Re di Portogallo a Papa Leone,  
2 stanze.

44. Poemata. || In laudem || Equitvm Melitensivm || ex variis avcto-  
ribvs || selecta || in gratiam illustrissimi || ac praestantissimi viri || Petri  
Avilae Hispani.

1. F. A. Ad Deum Opt. Max. pro Sereniss. atq. invictiss. Philippo  
rege Catholico Votum (19 hexamètres).

2. F. A 2. Ad Petrum Avilam virum clarissimum, ac bonarum  
artium studiosissimum. Lettre en prose par Iulius Accoltus.

3. F. A. Melite nympha. Ad Philippum Caroli V Aug. filium regem invictissimum [*sic*] (160 hexamètres).

4. F. A 7. Deo Forti Melite liberata. Achillis STATII Lusitani Epinicium ( $7 \times 4$ ).

5. F. B 5. Ioannis Hieronimi Florellii ad Philippum Hispaniarum regem max. (48 vers).

6. F. B 8<sup>b</sup>. Ad Alfonsum Sancium Alfonsi Sancii regionum quaestiorum maximi filium ( $7 \times 4$ ).

7. F. C<sup>b</sup>. Ioannis Antonii Viperani. De Garsia Toletano regie classis praefecto, ac Siciliae prorege. Ode ( $12 \times 4$ ).

8. F. C 2<sup>b</sup>. Caroli Malatestae. Ad Petrum Avilam Hispanum virum illustrem (31 hexamètres).

9. F. 63. Ad ill. atque exc. virum Aloisium de Requesenes apud Pont. Max. Hispaniarum regis nomine oratorem. (12 hexamètres).

**45.** Rime di diversi || in lode de' Signori || Cavalieri || di Malta. [A la fin] : Roma Appresso Giulio Accolto, || M.D.LXVII.

1. F. A<sup>b</sup>. All' ill. et eccell. s. Don Aloisi Requesens oratore appresso S. Santita. Per il Sereniss. et Catolico Re di Spagna, sonnet.

2. F. B 5<sup>b</sup>. Della medesima [Laura Battiferra] all' ill. et invittissimo s. Don Garcia di Toledo, sonnet.

3. F. B 6. Di Scipio di Castro in lode di Don Garcia, sonnet.

4. F. D 6<sup>b</sup>. All' illustriss. Signor Don Pietro d'Avila, suo signore, sonnet [par ? Giulio Accolto].

**46.** Poesie || meliche || di Givseppe BATTISTA || Con la Seconda parte, || dedicate || All' Illustriss<sup>mo</sup> e Eccell<sup>mo</sup> Sign<sup>re</sup> || Francesco Marino || Garacciolo, || Principe d'Auellino, e Gran || Cancelliere del Regno. || Seconda Impressione. | *In Venetia*, M.DC.LIII. | *Per Francesco Babi*.

1. Priega all' Altezza del Sig. D. Giouanni d'Austria felicissima venuta in Napoli, per acquetar i tumulti, sonnet (p. 170).

2. All' Eccellenza del Sig. Conte d'Ognate, Vicere di Napoli, sonnet (p. 171).

3. Per San Lorenzo, sonnet (p. 224).

4. All. Illustriss. e Reuerendiss. Signore F. Martino de Leon, e Cardenas, vescovo di Pozzuoli, épitre en prose (p. 249-52).

5. Rammenta al Prelato stesso le turbolenze passate, e la fedeltà de' suoi (13  $\times$  6. P. 253-9).

**47.** Delle || Poesie || meliche || di || Givseppe || BATTISTA. || Parte seconda. || *In Venetia*, M.DC.LIII. || *Per Francesco Baba*.

1. Per S. Lorenzo, sonnet (p. 56).

2. Per lo racquisto di Barcellona fatto dal Signore Don Giouanni d'Austria, sonnet, p. 7 (Poesie aggiunte).

**48.** Delle || Poesie || meliche || di || Givseppe BATTISTA. || Parteterza || .... || *Venetia*, M.DC.LIX. || *Per li Heredi di Francesco Baba*.

1. Per la vittoria di Carlo Quinto sotto Pavia, sonnet (p. 105).

**49.** Delle || Poesie || meliche || di || Givseppe || BATTISTA. || Parte quarta. || *In Venetia*, M.DCLXIV. || *Per li Baba*.

1. Lisabetta Reina di Portogallo converte in rose i danari, che vuol dispensare a' poveri, per non fargli vedere al suo Re, sonnet (p. 55). — Voir 40, 3, 5.

2. Alfonso Re, essendo ammalato, vuol legger Cicerone, sonnet (p. 151).

3. Al Signor Principe d'Auellino, che guerreggia in Milano, e pensa d'andare alla guerra di Portogallo, sonnet (p. 160).

4. Con apparenze di varj fuochi fan lieta festa i vassalli del Sig. Principe d'Auellino nel di lui ritorno dalla Corte di Spagna, sonnet (p. 227).

**50.** La Corte || Accademica || Diuisa in || Prencipi, || Cavalieri, e Dame, || Ecclesiastici, || e Ministri, || Trattenimenti di genio || Trascorsi in Giouinezza || dal conte Girolamo BOSELLI. || *In Bologna* MDCLXV || *Per Giacomo Monti*.

1. De quodam cane Lisbonae qui homines templa adire cogebat. (4 distiques, p. 50).

2. Per la Cattolica Maestà del Rè Filippo Quarto, sonnet (p. 78).

3. In ortu Hispaniarum Principis [Ode] (10×4. P. 79).

4. Nella nascita del secondo Genito di Spagna doppio la morte del primo, sonnet (p. 81). — Voir 36.

5. Al Sig. Marchese della Fuente ambasciator Cattolico. Desideraua di passar con Sua Eccellenza in Francia destinato a quella Corona, sonnet (p. 96).

**51.** Ecclesiastici || Parte Terza || della Corte Accademica || del co. Girolamo BOSELLT || ....

1. Affetti di S. Lorenzo sù la graticola, sonnet (p. 50).



52. Administratores || Pars Qvarta || Avlae Academicae || Hieronymi de Boscellis || ...

1. In personam eiusdem [Gio. Pietro Boselli mio fratello] post in Hispanias per longa itinera profecti et ad claustra evocati [Ode] (7 × 4. P. 53).

2. Augustini Metelli Bononiensis apud Hispaniarum regem mortui Elogium (p. 69).

53. Rime || seconde della || signora Lavra || TERRACINA || di Napoli. || Et di diuersi a lei. || *In Fiorenza* MDXLIX.

1. Al illust. et eccellentissimo Signore il S. Don Pietro di Toledo vice re di Napoli (10 × 8. P. 8-11).

2. Al Signor Francesco Vigliena Spagnuolo. R[isposta]. 2 sonnets (p. 17, 18). — Voir plus bas, 10.

3. A la illustrissima Signora Duchessa di Castrovilari di Toledo, Ottava (p. 21).

4. A la illustrissima Sig. Isabella Villamarina Principessa di Salerno, sonnet (p. 36).

5. Alla illustriss. S. Isabella di Toledo duchessa di Castrovillari (16 vers, p. 39).

6. A la illustrissima Donna Maria di Aragona Marchesa del Vasto (10 vers, p. 40).

7. Al S. Francesco Pereda Spagnuolo a compiacenza del S. Lionardo Curz., sonnet (p. 42).

8. Alla illustrissima S. Donna Vittoria Colona Aragona (10 vers, p. 43).

9. A la illust. Signora Donna Leonora Toledo duchessa di Fiorenza, (14 vers, p. 69).

10. Del S. Francesco Vigliena Spagnuolo, 2 sonnets (p. 78, 79). — A ces deux sonnets, Laura Terracina répondit par les sonnets cités plus haut, 2. Il ne sera pas sans intérêt de connaître ces quatre sonnets composés deux à deux sur les mêmes rimes.

1. Del S. Francesco VIGLIENA Spagnuolo.

Giace quest' affannato et stanco petto,  
Senza sentir nel corpo alcun dolore  
Fuora ne dentro ho febre in un ardore,  
Che mi fa star si debile nel letto.

In odio il pasto, et ho di lui dispetto :  
 Il conversar mi afflige, et morde il core :  
 Pallido segno mostra il mio colore;  
 Ne so di qual passione habbia sospetto. 8  
 Tu che sei diva grata et gratiosa,  
 Fonte d'ogni virtu saggia et divina,  
 Dichiarà questo mal dove procede : 11  
 Perche con tua risposta diletta  
 Et con l'honesto dir il ciel destina.  
 Ch'ogni passion di me fur et diprede. 14

2. Al Signor Francesco Vigliena Spagnuolo.  
 R[isposta].

Chiron, Melampo, anzi Esculapio al petto,  
 Non scemerian, signor, l'alto dolore;  
 Ne la Dannoia basteria l'ardore  
 Agghiacciar, che vi afflige infermo al letto. 4  
 L'odio del cibo non è per dispetto;  
 Perche si pasce sol di fiamme il core :  
 Di ciò nel volto il pallido colore  
 A chi ben mira da molto sospetto. 8  
 E percioche la face è gratiosa,  
 Che v'incende, ben credo che divina  
 Mente conosca, donde il mal procede : 11  
 Ma tace la risposta diletta :  
 Ch'esser non puo che quel ch'il ciel destina  
 Non habbia effetto in l'amorose prede. 14

3. Del S. Francesco VIGLIENA Spagnuolo.

Vago pensier, che per ombrose piante  
 errando vai sol per trovar riposo,  
 desir mio dolce, dolce et amoroso;  
 dispregio d'ogni bene et d'ogni amante, 4  
 all' arbore amoroso et triomfante  
 d'ogni virtu tesoro alto et famoso  
 vedi quietarti homai, non star piu ombroso;

et sublima il tuo nome et sij costante : 8  
 posati in quello, et troverai la gloria  
 et tua vaghezza et quel che brame et chiede,  
 e segno eterno d'immortal memoria : 11  
 ivi Laura vedrai, chil Lauro cede,  
 et sovente di lui tien la vittoria :  
 forse del tuo martir havrà mercede. 14

4. Risposta d. Laura TERRACINA.

La casta Daphne pallida e tremante,  
 poi che Apollo gentil se le scoperse  
 fuggendo in verde alloro si converse,  
 sdegnando si gentil divino amante : 4  
 Giove mirando il buon voler costante  
 le belle frondi di sua gratia asperse.  
 Onde immortali e sempre verdi ferse,  
 e di famose fronti sacre piante. 8  
 Hor tra noi vive ancor l'alta memoria,  
 ne potrà'l tempo mai col suo fuggire  
 torle si rara et non piu intesa gloria. 11  
 Se dunque voi pur morde altro desire,  
 non mi aguagliate a la Febea vittoria;  
 ch'ella non teme homai di Giove l'ire. 14

11. De la illust. Donna Giovanna di Aragona Colonna (9 vers, p. 39).

54. De le Rime || di diversi nobili || poeti Toscani, || raccolte da M. Dionigi Atanagi, || Libro Primo. || ... *In Venetia, || Appresso Lodovico Avanzo. || MDLXV.*

1. Francesco COPPETTA. A M. Ottaviano Scotto, dottor di leggi eccellentiss., et Cavaliere digniss. de l'ordine del re di Portogallo (63 × 3, 1, f. 55<sup>b</sup>-59).

2. F. C. A Giovanni Re di Portogallo, sonnet (f. 49).

3. F. C. Al Re di Portogallo, sonnet (f. 49).

4. Francesco Maria MOLZA. Loda il valore di Carlo V imperadore, sonnet (f. 59<sup>b</sup>).

5. F. M. M. A la Infante Donna Giulia d'Aragona, bellissima, et valorosissima Dama, sonnet (f. 62<sup>b</sup>).

6. F. M. M. A Carlo V. Imp. quando fu a Roma, l'anno 1536, sonnet (f. 64<sup>b</sup>).

7. Girolamo TROIANO. A l'Illustriss. Sign. D. Giovanni di Figueroa, sonnet (f. 117<sup>b</sup>). — G. T. est un des collaborateurs italiens *Del Tempio alla... donna Giovanna d'Aragona*. — (Voir 25.)

8. Veronica GAMBARA. Al marchese del Vasto, per la Illustrissima Signora Donna Maria d'Aragona sua consorte, donna di bellezza, et d'honestà incomparabile, 2 sonnets (f. 193).

9. Dionigi ATANAGI. In morte di Carlo Quinto Imperadore, sonnet (f. 198<sup>b</sup>).

10. D. A. Ne la elettione del S. Duca d'Urbino a Cap. Generale del Re Filippo in Italia, sonnet (f. 196).

11. D. A. Nel ritorno di Papa Paolo III dal secondo abboccamento fatto con l'Imp. Carlo V a Busseto, sonnet (f. 213<sup>b</sup>).

**55.** De le Rime || di diversi nobili || poeti Toscani, || Raccolte da M. Dionigi Atanagi, || Libro secondo. || *In Venetia. || Appresso Lodouico Auanzo* || M.D.LXV.

1. Benedetto GUIDI. Ne la morte del Rev. Abbate Don Agostino Losco, Spagnuolo, 3 sonnets (f. 152).

2. Cesare GALLO. « Queste sei belle Stan. fur recitate a Madama Isabella Valesia, Catholica Reina di Spagna, in una giostra, che si fece in quella corte l'anno 1562... » (f. 189).

3. Claudio TOLOMEI. A l'Imperadore, et al Re di Francia, sonnet (f. 24<sup>b</sup>).

4. Giacomo CENCI. Nel ritorno di Papa Paolo III da l'abboccamento, fatto a Busseto, con l'Imperador Carlo Quinto, l'anno 1543, sonnet (f. 66). — (Voir 54, 11).

5. Gio. Maria DE LA VALLE. Celebra la Signora Donna Giovanna d'Aragona (7 × 15, f. 70<sup>b</sup>-72).

6. G. M. d. V. Celebra la Sig. Donna Giovanna d'Aragona (7 × 13, 3, f. 74).

7. Girolamo FENAROLO. Descrive il lagrimoso naufragio, et incendio di molte navi, et galee di Spagna seguito in un medesimo tempo, sonnet (f. 141).

8. Girolamo TROIANO. A la Signora Donna Giovanna d'Aragona, sonnet (f. 220).

9. Lelio CAPILUPI. A la Illustriss. Signora Donna Maria d'Aragona, marchesa del Vasto, sonnet (f. 182).

56. Rime et Versi || in lode || della Ill<sup>ma</sup> et Ecc<sup>ma</sup> S<sup>ra</sup> D<sup>na</sup> || Giovanna Castriota Carr. || Duchessa di Nocera, || et || Marchesa di Civita S. Angelo || Scritti in lingua Toscana, Latina, et Spagnuola || Da diversi huomini illust. in varij, et diversi tempi, || Et raccolti da Don Scipione de Monti. || *In Vico Equense* || *Appresso Gioseppe Gacchi*. M.DLXXXV.

[Outre la partie italienne qui renferme 277 sonnets et la partie latine, les pages 215 à 222 sont consacrées aux poésies espagnoles, 27 sonnets. La rareté du volume justifiera la réimpression de ces pages.]

Le Rime Spagnuole sono poche, perche si sono smarrite, ma la bontà loro compenserà il difetto del numero.

1 (P. 215). Al' Ill<sup>mo</sup> Sennor Don Antonio Carrafa.

Illustriss. Sennor.

Creo, *que* V. S. sabrà muy bien la obligaçion, *que* tengo con la Illustriss. casa Castriota, y el desseo, *que* se conozca de todos el valor, y grandeza della. Pero como no a quedado de *tan* gran linaje persona ninguna, sino la Illustriss. Señora Donna Juana Castriota Duquesa di Nuchera my Sig. à donde yo pueda executar el intento, *que* tengo de alabar su mereçimiento, e acordado de imprimir estas compusiciones, *que* de hombres muy sinnalados e recogido, *que* me ayudaran à pagar parte del cargo, en *que* le soy. Todavía conoçiendo en aquella Sennora el menospreçio, *que* de semejantes cosas tiene, y el coraçon puesto en las cosas del çielo, e miedo, *que* no tenga dessabrimiento desta action, pordonde me ha pareçido dirigilla à V. S. *que* como hijo suyo tan querido, y con tanta razon, pueda desviar algun enojo, *que* por tal causa contra my pudiese concebir.

Suplico à V. S. se sirva de reçebir este don, y alcançar de tan valorosa madre perdon de my devido atrevimiento. Guarde N. S. la Illustriss. persona de V. S. y acreçiente en el estado, *que* yo su servidor le desseo. de Napoles à 20 de Iunio 1585.

Illustriss. Sennor

B. L. M. à V. S.

su servidor

Don Scipion de los Montes.

## P. 217. De Anibal BUFALO.

2. En el Reyno de reynos, mas preclaro,  
 de nobleza, valor, y poliçia,  
 que en Asia, Europa, y Africa porfia,  
 donde Sebeto corre, y cantò Maro : 4  
 Veese un' espejo tan luziente, y claro,  
 que de miralle ojo mortal no fia,  
 pues que in Diosa de tan gran valla  
 mostrò el Cielo el poder ancho, y no avaro. 8  
 Qual alma Bereçinthia en sù Cibelo,  
 o Phebe, resplandesce entre el Argivo  
 real lenaje, de gesto, y costumbre. 11  
 Sola es diña del gran Meonio altivo,  
 pues que produjo (y viose alegre el Cielo)  
 como Alvor aquel Sol, que Ytalia alumbre. 14

## De Don Cesar CARAFA.

3. Es yà tan grande tu gloriosa Fama  
 alma real dinisima de ymperio,  
 que no cabiendo en el nuestro emisperio,  
 en el mas alto cielo se derrama. 4  
 Y allì se muestra reluziente llama  
 echa con un mirable magisterio,  
 exemplo de virtud, alto misterio  
 de Apolo que en socorro acà te llama. 8  
 Mira, como Parnaso, y Elicona  
 ternan jamas lugar pertenesçiente  
 à tu meresçimiento, sublimado. 11  
 No ay sçetro por acà, no ay corona,  
 que dar pueda entre nos la humana gente  
 à tu bondad, Religion, y estado. 14

## P. 218. De Jeronimo CONTRERAS.

4. O tu felice siglo alegre canta  
 la causa, que te haze tan altivo,  
 que mientras te durare el ser de bivo

yo dudo si ocasion hallares tanta. 4  
 Despide ronca boz de tu garganta  
 a çelebrar con graçia tal motivo,  
 a que levantes graçia te aperçivo,  
 pues quanta levantares te levanta. 8  
 Por mas que ayuden Musas á tu canto  
 en deuda quedareys, en tierra humana,  
 mas nos agraviaran, si el preçio es tanto. 11  
 Que el preçio tan sin preçio es Dona IVANA  
 CASTRIOTA, de honor famoso manto,  
 duquesa de belleza soberana. 14

De fray Giulio CARAFA.

5. Exemplos del passado, y del presente,  
 de nobleza, y valor, graçia, y cordura,  
 y del bien todo, que nos diò Natura  
 el desseo de alabaros busca ardiente. 4  
 Mas razon le aconseja, y se arrepiante,  
 que bien seria ygualar çiega locura  
 a tan celestial alma, y figura  
 cosas, por donde gloria el mundo siente. 8  
 Que si el Griego y el Toschan, cisnes famosos,  
 y los que en Pindo, con dulce harmonia  
 pesar hazen al tiemplo, y triste guerra, 11  
 Os vieran; con espanto convenia  
 ò callar, ò que soys dezir medrosos,  
 del çielo espejo, y honra de la tierra. 14

P. 219. Alexandre ANDREA.  
 a don Scipion de los Montes.

6. Quien dessea ver, y conosçer en tierra  
 el mayor bien, que dar nos puede el cielo,  
 quando amigas estrellas con mas zelo  
 llueven toda virtud, que en si se encierra : 4  
 mire, que en un sujeto estan sin guerra  
 dos enemigas, con paz, y consuelo,  
 belleza, y castidad, quanta este suelo

viò, despues que la mar le abraça, y sierra. 8  
 Mas, la parte immortal, que le paresçe  
 a sù gran Cryador esclarescido  
 no la alcança à loar pluma muy dota. 11  
 Loalda vos Scipion, en que floresçe  
 quanto riega de bueno, y de escogido  
 y ameno, Tibre, Tajo, Arno, y Eurota. 14

Respuesta de don Scipion [DE LOS MONTES]

7. Nunca se viò Alexandre unida en tierra  
 despues que le alumbrò çercando el cielo,  
 lindura, y honestad, con mayor zelo,  
 graçia, y hermosura, que esta Diosa encierra. 4  
 Altibeza, y humildad, iuntas sin guerra,  
 cordura, y puridad, en tal consuelo,  
 grave alegria, no conosçida al suelo,  
 y quan simple prudencia un' alma çierra. 8  
 Gran carga por mis hombros me paresçe,  
 que no la sufre yngenio, esclariscido  
 de Roma sabidora, y Athenas dota. 11  
 O quanto al prado Florentia floresce :  
 ne el Dios, que en su destierro al escogido  
 ryo los Laureles enseño de Eurota. 14

P. 220. A don Alonzo de Erzilla.  
 don Scipion DE LOS MONTES.

8. Pues, que con verso heroyco soberano  
 cruel pelea cantastes de Castilla,  
 y de Araucan, valiente, y docto ERZILLA,  
 en dulce, altibo ydioma Toledano : 4  
 en quien concepto, estilo, yngenio, ymano  
 peon, con tinta, y sangre obrando, y en silla,  
 days de arte, y esfuerço espanto, y maravilla,  
 qual con lança, y papel Cesar Romano : 8  
 Del Rey de Epiro, y d'esta Real Dama  
 escrivid la hermosura, y la proeza,  
 para entregalles à gloriosa fama. 11



Hasta que llegue el dia, que la fiera  
 mostreys, que vuestro alto valor derrama,  
 para encumbralla à sù primera alteza. 14

Alonso TELLEZ de GUEVARA  
 a don Scipion de Los Montes.

9. Si pudiese por arte un templo alçarse  
 de toda Ytalia del Timavo al Varo,  
 de l'Alpe frio al furioso Faro,  
 donde continuo fuesse en çelebrarse, 4  
 Y de varias pinturas adornarse :  
 de la ynmensa belleza, y valor raro,  
 podria llamar el arquitecto avaro  
 la diva JUANA, y con razon quexarse. 8  
 Diciendo, si mi gloria es manifesta  
 al mundo, y si mi vida es claro exemplo,  
 es vano quien me ençierra en poca parte. 11  
 Scipio vanidad notoria es esta  
 tentar tal edifiçio, industria, y arte,  
 que à tal gran nombre todo el mundo es Templo. 14

P. 221. Respuesta de don Scipion [DE LOS MONTES]

10. O si por mi se viesse à Olimpo alzarse  
 tal mole, cuya fama Sirte, y Faro  
 passa, no menos, que Rhodano, y Varo,  
 por que pudiesse en Greçia çelebrarse :  
 y del Chaonio, y Thessalo adornarse,  
 del fier Molosso, y Macedonio raro,  
 del' Epirota, y Acroçerauno, avaro  
 del Thraçio honor, de quien suele quexarse; 8  
 y de Acarnane, cuya manifesta  
 es la virtud, en mas de un vejo exemplo,  
 d'Etholo, y de Thesprota, en cada parte : 11  
 el Athico, y el Lacon, pusiera en esta,  
 el Argivo, y el Theban, ingenio, y arte,  
 de mas clara Olimpiade ornando el Templo. 14

Costantino CEULI  
a don Scipion De los Montes.

11. Desde la sombra, cabe un Ryo sonante  
nuevo pastor de Amphriso canta el hado  
d'esta Ninfa, y su ser tan estremado,  
que este peso es gentil, no aquel de Atlante: 4  
descubrid el concepto, en breve instante,  
que largo tiempo el Tiempo ha sepultado,  
y la causa de su enfluydo estado  
del blanco Sçita al negro Garamante. 8  
Come pues, luego, que formò Natura  
esta ymagen divina, en quien derrama  
gracia, y valor, qual Ryo de altiva cumbre; 11  
quebrò la estampa, por que à sù figura  
pudiese estar qualquier ylustre Dama  
como opuesta al gran Sol pequeña lumbre. 14

P. 222. Respuesta de don Scipione [DE LOS MONTES]

12. Bien puedes con tu lira alta, y sonante  
Orfeo novel, que vence Muerte, y el Hado,  
frenar à Tigre sù corso estremado,  
y mover la gran maquina de Atlante. 4  
Y cantando, y tañiendo en un istante  
embevescer à Homero sepultado,  
que por el se oya sù excellent estado  
al blanco Hybernio, y al negro Garamante. 8  
Y como todo bien le dio Natura,  
y sus gracias Fortuna le derrama,  
alto valor del animo la cumbre; 11  
que Helena Griega veese en sù figura,  
Porçia à la honestidad, Romana Dama,  
frya Luna de honra, herviente Sol de lumbre. 14

A Cesare Lilio  
don Scipion DE LOS MONTES.

13. Lelio, que blanco lilio de Romanos

soys, entre el verde, y deleytoso prado,  
 y al gran Iardin, de Rosa colorado  
 muy pura Fiordilis de los Toscanos: 4  
 En la florida de los Castellanos  
 huerta, de abrigo, lirio plateado,  
 con violeta, y iazmin, varia, y pintado,  
 y cada flor de monte, valle, y llanos. 8  
 En derredor de poesia divina:  
 texes guirnalda à los rubios cabellos  
 de Hybera flor, de nuestra, y de Latina, 11  
 d'esta gran Reyna Tessala, tan bellos:  
 de alta corona de oro, y Ioya dina,  
 por que se espante todo el mundo en vellos. 14

P. 215.

Respuesta del LILIO.

14. Monti, bien soys la flor de los Romanos,  
 que s'enbivesçe al seco, y muerto prado,  
 y en el campo tan vario, y colorado  
 blanco, y roxo Rosal de los Thoschanos. 4  
 Y Clavellina de los Castellanos,  
 ligustro de los Griegos plateado:  
 que en vario ydioma, en dos lenguas pintado  
 moderno, y antigo, en flora bosque, y llanos.  
 Y bien podeys d'esta Muger divina  
 mas la Fama enflorar, que los cabellos,  
 con Toscha, Hispana, Argiva, y flor Latina. 11  
 Que de colores Loçana tan bellos  
 no se ternà de tanta gloria dina,  
 que à Primavera espantarian en vellos. 14

A don Diego Osorio  
 don Scipion DE LOS MONTES.

15. De Sçiençia, y valor, OSORIO, osado  
 bolar, con ala suelta, y pluma altiva  
 en ayre à claro honor, à gloria biva,  
 tanto de Cinthio, y de Gradivo amado, 4  
 qual Poeta gentil, bravo soldado,

d'esta heroyca Muger del mundo esquivá,  
 tu docta mano alto poema escrivá  
 de oro, y diamante en derredor çercado : 8  
 que guarnesçida pues ds espada, y lança,  
 por arrojar de Epiro el Turco fiero,  
 y hazerla Reyna esfuerçe sù puxança. 11  
 Y diga en marmol duro alto letrero,  
 del Tiempo este, y del Barbaro en vengança,  
 fuè gran cronista, y fuerte cavalliero. 14

Respuesta de don Diego [OSORIO]

16. Claro Scipion, de l'African traslado,  
 en cuja floresçiente cumbre altiva  
 el dulce manantial de aquella biva  
 Eliconde fuente se ha passado : 4  
 si el Barbaro furor tiene usurpado  
 el çetro, y patria de la eroyca Diva,  
 por esto dexò Marte la Gradiva,  
 i vengadora espada à vuestro lado. 8  
 Mas mientras d'esta rigida venganza  
 llega el crisi fatal del fausto aguero,  
 concordad con la lira la esperança. 11  
 Y cantando de aquel claro Luzero,  
 sereys con sù ocasion, y vuestra lança  
 en l'arma ESCANDER, y en la pluma Omero. 14

A don Diego de Roxas  
 don Scipion DE LOS MONTES

17. ROXAS, que de la flor de todas flores  
 en cyra, de Permesso hazia la fuente  
 ceñis guirnalda à vuestra misma frente,  
 llenas de suavissimas olores : 4  
 dezid la gloria eterna, y los loores  
 d'esta gran Diosa, y de su ALBANA gente,  
 pues la corona vuieron de Oriente  
 reyes de sù linaje, y emperadores : 8  
 entallando en sù templo soberano

paredes de saffir, puertas de electro,  
y columnas de porfir Africano. 11  
Y tanto mas, que ella meresçe çetro  
de quanto alumbra el Sol, çerca Oceano,  
y de alabarse con Meonio plectro. 14

P. 217 Respuesta de d. Diego de ROXAS.

18. Excelso Monte, en quien de mil colores  
la cumbre esmalta, y dora Febo ardiente,  
y el sancto choro entorno dulçemente  
canta proezas vellicas, y Amores: 4  
coronando à los lustos vencedores  
con verde lauro de sù altiva frente,  
y al que de Amor el vivo rayo siente  
con mirto, y simbrio, y olorosas flores. 8  
Al templo, que lebanta soberano  
en ti, labrado de saffir, y eletro  
la fama ylustre del emperio ALBANO 11  
para honrar la Diosa, à quien sù çetro  
tiene usurpado el Barbaro inhumano,  
humilde ofrezco mi desnudo metro. 14

A Gonzalvo de Cordova duque de Sesa  
don Scipion DE LOS MONTES.

19. Si al gran Gonzalo Hernandez vuestro Abuelo  
mañanimo SENNOR, CORDOVA invicto,  
triumfator en aspero conflicto  
del bravo Gallo al nuestro Hesperio suelo, 4  
ygualose SCANDER, pujando al Cielo:  
à quien vencer fue al vencedor prescripto  
de Grecia, Bosna, Ungria, de Persia, y Egicto;  
del Siro, Arabe, Hebreo corriendo à vuelo. 8  
Vos que ygualmente la pluma, y la espada  
tratais, del Rey Molosso esta heredera  
cantad con dulce lira, aventurada. 11  
Hasta que se desplegue la vandera  
vuestra famosa en tan fausta Iornada,  
para cobrar la Thessala ribera.

## P. 218. Respuesta del Duque [de SESA].

20. Bien paresçiose à mi invencible Abuelo  
 d'esta nueva ALBA el Bisabuelo invicto,  
 que el uno, y el otro en doblato conflicto  
 el Turco, y el Franco derribò en el suelo. 4
- Mas qual gran pluma con ligero buelo  
 podrá pujar al termino prescripto  
 de su saber? à quien no llega Egicto,  
 que à Muerte, y al Tiempo dà congoxa, y duelo. 8
- O qual basta à ganar famosa espada  
 sù fuerte Epiro, y hazella alta heredera  
 de la gran Macedonia aventurada? 11
- Muevan el estandarte, y la vandera  
 mi Espanna, y vuestra Italia en tal Iornada,  
 de Sperchio, y de Peneo por la ribera. 14

A Ieronimo Contreras  
 don Scipion DE LOS MONTES.

21. Pues muerto es Garçilaso, y Luys de Haro,  
 poetas, cavalleros, y soldados,  
 con Boscan de valor enamorados,  
 y el de Mendoça Don Diego tan claro: 4
- quien harà contra à Muerte escudo, y amparo  
 a tal Señora con versos limados,  
 por que del Tiempo non sean sepultados  
 tantos loores del olvido al Faro? 8
- Loadla vos, sin pluma buen CONTRERO,  
 tinta, y papel, que en dezir derepente  
 soys de la vuestra España un nuevo Homero. 11
- Cantando d'este Sol resplandesçiente,  
 porque sù nombre buele alto, y ligero  
 entre la mas desconosçida gente. 14

## P. 219. Respuesta del CONTRERAS.

22. Sennor ylustre, valoroso, y raro,  
 del nombre de los dos mas esforçados  
 Sçipiones, del mundo tan nombrados,

a quien tomo por guya, y por reparo : 4  
 por mas, que my sçientia rompo, y aro,  
 no puedo con mis versos mas limados  
 allegar à los vuestros encumbrados,  
 pues passays el Petrarca, y Salazaro, 8  
 à vos toca loar, gran cavalliero  
 a esta de virtudes clara fuente,  
 en dulce estilo, altisimo, y severo ; 11  
 y hazer à sù memoria un tal presente  
 (pues yo alcançar no puedo lo que quiero)  
 qual nunca ymaginose humana mente. 14

Juan Antonio ROSSANO  
 a don Scipion delos Montes.

23. Sennor, que con tus ruegos poderosos  
 me fuerças à escrivir cosa divina,  
 busca tinta mejor, pluma mas dina,  
 mas docto yngenio, y versos mas dichosos : 4  
 que escriba, piense, y canten los hermosos  
 ojos de aquesta estrella matutina,  
 l'alta gloria, que aun bive, y camina  
 de sus Abuelos, principes famosos. 8  
 Que yo ynabil soy, para tan raro  
 sugeto, y harto bastame haver solo  
 de mi poco valer conosçimiento. 11  
 Mas tu, cuyo saber, cuyo conçento  
 con plazer oye el uno, y el otro polo,  
 hurtala con tu boz al Tiempo avaro. 14

P. 220. Respuesta de don Scipione [DE LOS MONTES]

24. Hercoles, con Altante poderosos,  
 que sostuvieron maquina divina,  
 esta del Cielo Semidea tan dina  
 de sostener tendrianse muy dichosos. 4  
 No dora el Sol cabellos mas hermosos,  
 ni es tan bermeja el Alba matutina,  
 ni tanto Febo en sù rodeo camina,

|                                          |    |
|------------------------------------------|----|
| quanto el loor de sus echos famosos..    | 8  |
| Mas quien de ti, con mas concepto raro,  |    |
| con estilo, y luyçio altivo, y solo      |    |
| puede alabarla, y tal conoçimiento?      | 11 |
| Aspero el canto, y Ronco es mi conçento, |    |
| porque en el nuestro, y en el ageno Polo |    |
| buele à pesar del negro Olvido avaro.    | 14 |

A.....

D. Scipion DELOS MONTES.

|                                                 |    |
|-------------------------------------------------|----|
| 25. Señor, que con gran fuerça, y firme aliento |    |
| en l'alta peña de Helicon subistes,             |    |
| y en Tibre, en Arno, y en Tajo aun bevistes     |    |
| oro, plata, y cristal ledo, y contento :        | 4  |
| mientras qual çiego yo, sin algun tiento        |    |
| busco la puerta, que con el Monte abristes,     |    |
| por cantar quien alegra animas tristes,         |    |
| y canso estilo, afloxo entendimiento,           | 8  |
| cantad ò Cisne esta ALBA, colorada              | .  |
| del Sol Albano, en hablas tan gentiles,         |    |
| de Ioya, y perla de virtud bordada.             | 11 |
| De Peleo, Pirro, de Alexandre, y Achilles,      |    |
| del gran Marques, del gran Jorge engendrada,    |    |
| caudillos, de proezas varoniles.                | 14 |

P. 221. Respuestas de.....  
a don Scipion.

|                                                 |   |
|-------------------------------------------------|---|
| 26. El fiero esfuerço, y el orgulloso aliento,  |   |
| que monte sobre monte allegò en tierra,         |   |
| tantò con nueva, y peligrosa guerra             |   |
| subir de Iove al estrellado asiento.            | 4 |
| Ma por que el vano ardidiva sin tiento,         |   |
| el Rayo ardiente lo destruye, y atierra,        |   |
| pero el valor, que en vuestra alma se ençierra, |   |
| al desino diò fin ledo, y contento.             | 8 |
| Que sobre à Pindo, y à Parnaso açando           |   |
| vuestros MONTES altivos, el camino              |   |



seguro, y ancho os hizo al templo de oro. 11  
 De donde aora altamente cantando,  
 mostrays d'esta gran Dama el ser divino,  
 con claro applauso del Aonio choro. 14

Al Iurado de Cordova  
 don Scipion DELOS MONTES.

27. Señor Jurado, que en çiudad nascistes,  
 que en España produjo altos señores,  
 filosofos, poetas, y oradores,  
 por quien à Ytalia embaxador venistes: 4  
 si cada antiguo en poesia vençistes,  
 y de Castilla los nuevos mejores,  
 por donde meresçeys honra, y loores,  
 que dos laureles del Dios Febo vuistes; 8  
 d'esta Thessala Ninfa, y real Dama  
 cantad l'alta hermosura, y gran nobleza,  
 la honestidad mayor, que ambas ricama. 11  
 El gran saver, la graçia, y gentileza,  
 por dar gloria à su nombre, y al vuestro fama,  
 que bastan à dar buelo à la Pereza. 14

P. 222. Respuesta del JURADO.

28. Vos, que de Apolo, y Caliopea nascistes,  
 y de Abuelos de Greçia ya señores,  
 y de otro cepo varonil venistes  
 de principes, caudillos, y oradores; 4  
 que en Castellano el Toledan vençistes,  
 en Argivòs los Atticos mejores,  
 y de Roma en Latin la palma vuistes,  
 en Toschan de Florençia los loores; 8  
 Cantar deveys d'esta divina Dama  
 la gran virtud, la emperial nobleza,  
 que sù mismo valor dora, y recama. 11  
 Casta lindura, y grave gentileza,  
 con altiva humildad, dina de fama,  
 enemiga mortal de la pereza. 14

Gio. Giacomo de Rossi qui surveilla l'impression de la fin du volume, en l'absence de Scipione de Monti, y ajouta une « Tavola de gli Autori » dont les compositions furent écrites en italien ou en latin (on peut noter, à la page 192, 5 distiques « Didaci VASII Hispani »). Sur la partie espagnole, il avait, pour d'excellentes raisons qu'il rappelle avec modestie, fort peu de chose à dire :

« Io non ho molta intelligenza della lingua Spagniuola, ne ho molta cognitione de i personaggi, che scrivono in questo libro, et però non intendo di parlarne. Ma parmi, che Don Diego Osorio possa contendere con qualunque de nostri, et cosi anche Don Diego Roxas, et che il Duca di Sessa scrive cosi bene, come il Petrarca fra noi. Et che i nostri Italiani scrivano cosi bene in Spagnuolo come gli istessi Spagnuoli. »

57. Egloghe || del MVTIO || Iustinopolitano || divise in cinque libri. || Le Amorse libro primo. || Le Marchesane libro secondo. || Le Illustri libro terzo. || Le Lugubri libro quarto. || Le Varie libro quinto. || ... *In Vinegia appresso Gabriel || Giolito de Ferrari || e fratelli. MDL.*

F. 84-7 (Delle Lugubri). Per la morte del s. don Antonio d'Aragona (184 vers).

58. Rime || di Andrea || MENICHINI || giuriconsulto. || A principi christiani, || et altri Personaggi per l'universal Crociata || Contra gl'inimici di Santa Chiesa. || [Marque] || *In Trevigi, || Appresso Euangelista || Dehuchino. MDXCVII. [A la fin].* Finito del 1598. Nel mese di Febraio.

1. Al Re Christianiss. et al Rè Catholico (2 sonnets). F. K.

2. Al Re Catholico don Filippo d'Austria (10 sonnets). P. 95-9.

3. Al Sereniss. Principe di Spagna don Filippo d'Austria II (2 sonnets). P. [100].

4. Alla Ser. donna Isabella Clara d'Austria Infante di Spagna (7 sonnets). P. [101]-4.

5. All'Ill. et Excell. S. Carlo d'Austria, marchese di Burgau, sonnet. P. [143].

6. Capitolo al Rè Christianiss., et al Rè Catholico. In biasimo della Guerra, et in laude della Pace, 94×3. 1. P. 156-65.

59. Della || Corona || di Apollo || Composta del più vago de' || fiori

*Revue hispanique.*

di Permesso. || Da Piergirolamo || Gentile. || ... *In Venetia* || *Appresso Sebastiano Combi.* || 1605.

P. [83]-9. Il || Ligure || guerriero || del Signor || Cesare MORANDO, || Per l'Illustrissimo Signor || Federico || Spinola || Generale della Catolica Maestà || nelle Marine di Fiandra. || ... *In Venetia*, || *Appresso Sebastiano Combi.* MDCV.

**60.** Cento || Sonetti. || Di. M. Alisandro || PICCOLOMINI. ||... *In Roma* || *Appresso Vincentio Valgrisi*; || M. D. XLVIII [1549].

1. Al S. D. Hernando de Mendoza, Sonetto IIII.

2. A'l Dottor M. Iuan Paez. Sonetto XVI.

3. Per la Illustriss. Signora D. Iulia Gonzaga. Al S. Don Hernando de Mendoza. Sonetto XVII.

4. Sopra il ritratto de l'Illustriss. Signor Don Diegho de Mendoza, che fece Titiano. Sonetto XXXVII.

5. Al S. D. Hernando di Mendoza. Sonetto XXXVIII.

6. A l'Illustriss. Signor D. Diego de Mendoza. Quando con l'aiuto de la sua prudentia, fu data miglior forma à la Republica di Siena, l'anno del XLVIII. Sonetto XLVII.

7. Al. S. Don Hernando de Mendoza. Sonetto LVIII.

**61.** Le Nvove Fiamme || di M. Lodovico || PATERNO, || partite in cinque libri. || Il primo di Sonetti, et Canzoni pastorali. || Il secondo di Stanze. || Il terzo di Elegie. || Il quarto di Nenie, et Tumuli. || Et l'ultimo di Egloghe Marittime, Amoroze, || Lugubri, Illustri, et Varie. || A Don Carlo d'Austria Principe || di Spagna. ||. . . . *In Venetia*, *Per Gio. Andrea Valuassori*, || detto Guadagnino, M. D. LXI.

1. F. 2-4<sup>b</sup> « Al Sereniss. et illustriss. Principe di Spagna don Carlo d'Austria, figlio del Rè Catolico Filippo » lettere en prose par LELIO FORTVNATO. *Inc.* : La dedicatione delle prime, et già poste à luce Rime del Paterno. . . .

2. F. 71-8<sup>b</sup>. Il Palagio d'Amore di M. Lodovico Paterno, Libro secondo. Alla Signora D. Isabella d'Aragona, 62×8. — Sont citées Giovanna, Isabella et Maria d'Aragona, Anna Maria de la Cueva, Anna di Toledo.

3. F. 79-88. Al Signor Marchese di Laina don Alfonso di Cardine. 58×8.

4. F. 88-94. Alla S. Donna Maria d'Aragona, marchesana del Vasto, in morte della S. D. Beatrice Davalo sua figlia, 42×8.

5. F. 105-6. Elegia VIII. Al. S. Don Garzia di Tolledo, et alla S. Donna Vittoria Colonna. 11×6.

6. F. 161<sup>b</sup>-4<sup>b</sup>. Delle Marittime, egloga VII. Al marchese di Pescara, Don Ferrante Francesco Davalo (130 vers).

7. F. 185<sup>b</sup>-9<sup>b</sup>. Delle Lugubri. Aristeo, egloga I. Alla S. Donna Maria Anna della Cuova, principessa d'Ascoli, per la morte del signor don Gioanni Gaetano d'Aragonia (239 vers).

8. F. 190-5<sup>b</sup>. Egloga II. A M. Lodovico Dolce, per la morte della signora donna Lucretia Gaietana d'Aragonia (323 vers).

9. F. 199-202. Egloga IIII. Per la morte del s. Federico Carrafa. Alla S. D. Anna di Toledo contessa d'Altamira (165 vers).

10. F. 212-8<sup>b</sup>. Delle Illustri. Egloga I. A gl'illustriss. signori consorti, il S. Cosmo de' Medici duca di Fiorenza, et la Sig. Donna Leonora di Toledo (378 vers).

**62.** Le III. Parti del || Campo de primi studii || di Gabriel Symeoni || Fiorentino. ||.... M.D.XXXXVI [1546] [A la fin] *In Venegia per Comino da || Trino di Monferrato* || M. D. XLVI.

1. Al medesimo S. [Cosimo de Medici] sopra alla restitutione delle Forteze, fattagli da Carlo V Imperadore (108 vers). F. 3.

2. Sopra alla pace del [MD]XLIIII. tra il Papa, l'Imperatore, et il Re di Francia. 77×3, 1. F. 8-11<sup>b</sup>.

3. Delle virtu di Madama Margherita d'Austria à M. Pietro Orsino. Lettre en prose « Di Roma ». F. 119-21.

**63.** Poesie || liriche || Toscane, e Latine || di D. Virginio || CESARINI — [Venetiis, M. DC. LXIX [1669] || *Apud Heredes Francisci Storti, || et Io: Marie Pancirutti.*]

Al signor D. Diego Saavedra. 14×4. P. 99-101.

**64.** Delle || Rime || di || Bartolomeo DOTTI || i Sonetti || ... *In Venezia*, M.DC. LXXXIX. [1689].

1. Mascherata di cavalieri Spagnuoli travestiti alla Veneziana, p. 202.

2. Al Sign. Commendator Don Bartolomeo Ayroldi, p. 205.

3. Viriato Portuguese prima cacciatore, indi ladro, e poscia imperatore, p. 388.

\*

**65.** Canzonette || del sig. Gasparò || MURTOLA, || con altre rime || del medesimo non più || stampate. ||..... *In Venetia* || *Appresso Euan-gelista* || *Deuchino* || 1608.

1. Al medesimo [Duca di Savoia] per l'incontro da farsi alli Signori Principi Figliolo nel lor ritorno da Spagna, sonetto LXXXI. P. 181.

2. Alli Sereniss. Principi di Savoia,... nel ritorno di Spagna, sonetto LXXXIV. P. 183.

**66.** La || Selva || di || Parnaso || del signor || Antonio BRUNI. || Parte prima. ||... *In Vinezia*, 1615, *Appresso i Dei*.

1. A Filippo III. Rè delle Spagne per le guerre d'Italia, sonnet. P. 119.

2. Per le guerre d'Italia a i sereniss. Rè di Spagna, e Duca di Savoia, sonnet. P. 120.

3. Al Principe di Spagna, sonnet. P. 120.

4. Al Signor Don Ferrante della Quadra Giudice criminale per Sua Maestà Cattolica in Napoli, sonnet. P. 128.

5. In morte della Reina di Spagna Margherita d'Austria (3 sonnets). P. 141, 142.

6. Loda la Signora ViceReina di Napoli Caterina Sandoval, sonnet. P. 190.

**67.** Sur les feuilles de garde d'un exemplaire de Il Petrarca spirituale di frate Hieronimo Malipiero..... *In Venetia*, *Appresso Domenico Farri*. 1575, deux sonnets ont été transcrits, l'un, à la fin du volume, en italien, et l'autre, au début. Nous ne donnons ici que ce dernier, qui nous montre en Angileri Corso un poète italien sachant rimer en espagnol. Les premières lettres de chaque vers donnent par leur réunion : Al mui illvstre señor Vincente frate Vincente Louys ; c'est aussi l'explication des initiales du titre.

Soneto spirituale  
de Ludovico Angileri Corço  
al M.I.S.V.F.V.

A Las, para bolar, muy Alto buelo  
MVI suave manjar, que engorde, l'alma  
ILLVSTRE SEÑOR il Arbol de palma,

|                                            |    |
|--------------------------------------------|----|
| VINCidora, de aqueste baxo suelo.          | 4  |
| CENTellAs, de gran fuego, qu'en el cielo,  |    |
| FRequentan, los celestes, en gran calma,   |    |
| ATEntas, al gran Rey, con rica salma       |    |
| VINCendo, eternalmente, el lanto, y duelo. | 8  |
| INNocencia de vida, justa, y sancta.       |    |
| TEssoros, rreynos, honrras, y la via,      |    |
| LOable, que in eternum, esto cobra.        | 11 |
| Un bel Jardin, de toda rica planta         |    |
| Y luz, mas que del sol de medio dia        |    |
| Si Apeteçeis, leed Aquesta obra.           |    |
| Soli Deo honor et gloria.                  |    |

68. Poesie || de gli ACCADEMICI || CONCORDI || Di Ravenna. || ...  
*In Bologna, per l'Erede del Benaci.* 1687.

1. In morte di Filippo Quarto Rè delle Spagne. Del Sig Abbate Antonio Amadori MALAGONELLI, sonnet. P. 135.

2 Al Signor D. Pietro Calderone famosiss. poeta comico Spagnuolo. Del Sig. Francesco de LEMENE, sonnet. P. 14.

3. Al. Sig, D. Francesco Ramos Maestro di Carlo || Rè di Spagna. Del medesimo, sonnet. P. 136.

4. Ianello Torriano Cremonese, matematico di famoso valore, fabrica all'Imperador Carlo V in un anello un orologio, che pungeagli lievemente il dito, nel punto di distinguer l'ore. Del Sig. Giuseppe NEGRI, sonnet. P. 351.

5. S. Teresa di sette anni desidera d'esser martirizzata nell'Africa. Del Sign. Michele BRUGUERES detto lo Strepitoso, sonnet. P. 427.

6. Per lo ritorno a Roma del Sign. Card. Savo Alessandro Milini dalla sua Nonziatura di Spagna. Del Padre Lettore D. Romano MERIGHI Camaldolese, sonnet. P. 458.

## COMPTES RENDUS

---

Anales de la literatura española publicados por Adolfo Bonilla y San Martín (años 1900-1904). *Madrid : Est. Tip. de la Viuda é Hijos de Tello*, 1904, in 8, 299 pp.

My personal obligation to the author of this volume is so considerable that it may be as well to begin by quoting the testimony of Sr. Menéndez y Pelayo, a witness beyond all suspicion of partiality, who describes him as « uno de los jóvenes de mayor cultura, de más sólidos y varios estudios, y de mejor dirección crítica que hoy tenemos en España. » This tribute, written some years ago, was amply deserved, and in the meanwhile Sr. Bonilla y San Martín has made such continuous progress that he now takes rank as perhaps the most accomplished and many-sided personality among the younger generation of Spanish scholars. He has been indefatigable in proving the precocity and versatility of his talent. Treatises on jurisprudence, critical editions of native masterpieces, translations from the Greek and other languages, etymological studies, dramatic criticisms, elaborate biographies, exercises in æsthetic appreciation and essays in satirical transcription do not exhaust the long list of works produced in the leisure hours of a university professor who is not yet thirty years of age. In a large proportion of these performances the writer treats of subjects far beyond my competence; but, as this latest volume is concerned with matters some of which are less remote from me, I take this opportunity of recommending it to readers and giving them a general idea of its contents.

The primary object of Sr. Bonilla y San Martín is to review the scientific contributions to Spanish literary history, and to supply a conspectus of materials essential to the reconstruction of that history. The great utility of this enterprise is manifest and, though the character of the book is unavoidably miscellaneous, it has a certain unity inasmuch as it expresses the unbiassed judgement of a single acute and informed mind. It is by no means necessary for us to share the writer's opinion on individual problems of great difficulty, and his aim is rather to stimulate than to convert; but it is a pleasure to find serious matters discussed in a serious spirit, and to bear witness to the vitaliz-

ing effect with which Sr. Bonilla y San Martín examines the results of recent investigation in the light of his own researches.

The opening essay, entitled *Algunas consideraciones acerca de la tragicomedia de Calisto y Melibea y sus autores*, is a critical examination of the recent contributions by M. Foulché-Delbosc, Sr. Serrano y Sanz and others. As regards the letter — *El autor a un su amigo*, — Sr. Bonilla holds (1) that the writer is to be believed when he says he finished the work begun by another hand ; (2) that there is no material impossibility in his having, as he declares, written the last fifteen acts (of the sixteen) in fifteen days ; (3) that the author of this letter and the writer of the acrostic verses (which purport to reveal the author's name) are two distinct persons ; (4) that the supplementary material in the editions containing twenty-one acts is due to the writer of the letter and acts II-XVI ; (5) that the author of the first act is unknown ; (6) that the author of the letter and acts II-XIV (or II-XXI) is Fernando de Rojas. These views are developed with much acumen, and the argument deserves consideration from all who are engaged on the problems connected with the *Celestina*. It will be observed that Sr. Bonilla y San Martín dissents at one point or another from the conclusions of his predecessors. He does not agree with Sr. Menéndez y Pelayo in thinking that the twenty-one acts in the later editions are by one hand : nor does he agree with M. Foulché-Delbosc in thinking that the sixteen acts in the earlier editions are by one hand : in the more concise, as in the more expanded, version of the *Celestina*, he denies the alleged unity of the work and recognizes the intervention of a second author. He maintains, as against M. Foulché-Delbosc, that the author of acts II-XVI is also the author of acts XVII and XXI, and that this author was Fernando de Rojas. So far Sr. Bonilla y San Martín would seem to be in agreement with Sr. Serrano y Sanz ; but, if I understand him aright — he passes somewhat quickly over this point — he rejects the odd contention of Sr. Serrano y Sanz that Rojas (whom his father-in-law described as a *converso*) was not a Jew by descent. These conclusions are ingeniously argued and they have the merit of being opposed to those of all other counsel in the suit. Yet I cannot declare myself to be (like Rojas) a *converso*. For one thing, I am in difficulties with regard to Rojas' age. There is apparently no difference of opinion as to the *Celestina* being a mature book : its author can scarcely have been less than thirty years of age when his work was printed in 1499, and he is just as likely to have been five or ten years older. Now in 1525 his wife stated that she was thirty-five and we may safely say that, though this statement may be inexact, it erred rather in minimizing than in exaggerating her age (« repárese en si es antiguo pecado mujeril el achicarse la edad », says Sr. Rodríguez Marín, reflecting on the veracity of Doña Andrea de Cervantes). At all events it would be nothing very extraordinary to find a woman of thirty-five married



to a man of about sixty. In any case those who believe in the Rojas mentioned in the interesting documents discovered can raise no objection on this head. Indeed their case is a hard one. For, if they attempt to make Rojas much younger, they endanger his claim to be the author of the *Celestina* which was already in print when his future wife was nine; and if they add to his age, they make it practically impossible for him to have been Alcalde Mayor of Talavera in 1538. Even on the most favourable hypothesis — that is, assuming that Rojas was barely thirty when the *Celestina* appeared in print — he must have been about seventy in 1538 and therefore somewhat advanced in years for a laborious office. A note on p. 24 suggests that Sr. Bonilla y San Martín perceives the serious complication introduced into the discussion by this question of Rojas's age, and I hope that he may obtain the information requested in the said note and thus be in position to solve this difficulty at no distant date.

This study is followed by a curious fragment of a Spanish *Tristan* (assigned to the fourteenth century) with an excellent preliminary note showing that the legends of the Breton cycle were current in Spain as early as the reign of Alfonso the Learned. Are there not also slight indications in the *Libro de Alexandre* that some knowledge of the Breton legends had reached Spain at a still earlier date? The concise introduction to this fragment increases one's impatience to read the more elaborate essay from the same pen which will precede the reprint of *Tristan* in the forth coming *Biblioteca de Autores Españoles*. After this come sixteen *romances*, the majority already known to students, but now printed from a sixteenth century manuscript which more nearly approaches the primitive form of these compositions. Readers of the REVUE HISPANIQUE, aware of Sr. Bonilla y San Martín's interest in all departments of picaresque literature and of the light which he habitually throws on its dark corners, will rejoice to meet him in the province which he shares with Professor De Haan. *La Vidu de la Galera*, together with *El venturoso descubrimiento de las insulas de la nueva y fertil tierra de Xuuxa, por otro nombre llamado Mandrona* and *El Testamento del Picaro Pobre* (attributed conjecturally to Pedro Liñán de Ríaza) are not merely biographical rarities: they are valuable human and historical documents. Liñán is a special favourite with the author who reproduces from two manuscripts of the sixteenth and seventeenth centuries eight poems, among which the *romances* are of striking ingenuity. A reprint of *Don Raimundo el Entretenido* and nine *fueros*, dating from the ninth to the thirteenth century, close this section of the book: the text of *Don Raimundo* is the result of a critical collation of two eighteenth-century manuscripts in the Biblioteca Nacional and, in default of the inaccessible first edition, this version is very welcome.

Among the *Miscelanea* should be noted a shrewd hint as to the date of com-

position of *Lazarillo de Tormes*. « Esto fue el mesmo año que nuestro victorioso emperador en esta insigne ciudad de Toledo entro y tuuo en ella cortes, y se hizieron grandes regozijos y fiestas, como v. m. aura oydo », says the author of the tale. Sr. Bonilla y San Martín points out that between 1500 and 1554 (the latter being the year when the earliest known edition of *Lazarillo* was issued), the Cortes only twice assembled Toledo (in 1525 and 1538-39); and as the Cortes of 1538-39 was the more important celebration, *Lazarillo* was no doubt composed at some period after that date. Two biographies of Pedro and Alonso de Granada are inserted in a manuscript of Hernando del Pulgar's *Claros Varones* now in the Biblioteca Nacional: on chronological grounds Sr. Bonilla y San Martín rejects both as spurious, and he is undoubtedly right. Hernando del Pulgar's dates of birth and death are uncertain, but there can be no reasonable doubt that he would have been almost a centenarian when Alonso de Granada died in 1534, and that he had actually predeceased Granada by more than thirty years. There is matter which will appeal to collectors in connection with Dr Cota, there is information for the bibliographer of Caspar Barth, there are details for grammarians concerning the use of *Quien*, aids for the commentators of Tirso de Molina, amusement for the controversialist under the heading of *Mas diabluras*, and edification for onlookers in what promises to be a pretty enquiry into the administration of public libraries. Sr. Bonilla y San Martín throws a very wide net, and offers something to suit almost every taste.

The last part of his work is devoted to the critical examination of such important productions as M. Foulché-Delbosc's edition of *La arillo*, M. Duca-min's edition of Juan Ruiz, Sr. Pérez Pastor's edition of the *Arcipreste de Talavera* and other publications of less moment, all of which give occasion for pertinent and illuminating comment. The criticism of modern Spanish authors should be particularly useful to foreign readers who are unable to select the few volumes which have some chance of surviving out of the unnecessary mass of books which Spain, like every other country in Europe, is issuing month by month. Spain, too, suffers from the universal disease of excessive production of printed matter in which literary qualities are often absent. She may be no worse than her neighbours, but she is no better: within a year of publication, out of every hundred Spanish or English books ninety-seven are as dead as Julius Cæsar. We all write too much, and too hastily; the best work of the greatest men in any country would lose nothing and would gain immensely if reduced by half its bulk. I have lived long enough to see how the greatest reputations crumble away. Half of Tennyson's work is dead: three-fourths of Browning's work is dead: works by Carlyle and Newman that influenced me and my contemporaries are absolutely unknown to the next generation. Yet all the productions of these writers were once hailed as masterpieces! One cannot foretell what amount of work by a man of genius

will survive : one only knows that it will be a very small proportion and that men of real literary genius are everywhere scarcer than physical giants. But it is always a good thing to tell the truth and Sr. Bonilla y San Martín's plain speaking is a public service. Imitation, as he justly says, is the bane of much modern Spanish literature. I trust that he may perhaps help some to realize that it is a poor compliment to talk of any man as " the Spanish Voltaire ", or " the Spanish Byron ", or " the Spanish Homer ". But I am not hopeful in this respect. The probability is that Sr. Bonilla y San Martín will be regarded as a pessimist : to outsiders he will seem far too indulgent. But, be that as it may, I have to thank him for his very instructive and entertaining book.

James FITZMAURICE-KELLY.

Los diccionarios de las Academias española y francesa, por el Conde de Casa Valencia, de las Reales Academias española y de ciencias morales y políticas. *Madrid : Imprenta de Fortanet, 1904, in-8°, 8 pp.*

Dans cette brochure de huit pages, dont deux en blanc et deux pour le titre, M. de Casa Valencia constate que l'Académie française a 269 ans d'existence, compte quarante membres et a publié sept éditions de son dictionnaire, tandis que l'Académie espagnole n'a que 190 ans d'existence, ne compte que trente-six membres, mais a publié treize éditions de son dictionnaire. Il est aisé de deviner la déduction implicite de l'auteur. M. de C. V. a compté les mots contenus dans la dernière édition du dictionnaire de chaque compagnie : 30.625 dans les deux volumes de l'Académie française, 59.227 dans l'in-folio de l'Académie espagnole ; « Diferencia á favor de la lengua española, 28.602 », ajoute-t-il en guise de conclusion, confondant ainsi, sans égard pour la logique, la langue avec le dictionnaire d'une académie. Si M. de C. V. poursuit ses dénombrements lexicographiques, il ferait une œuvre intéressante en comptant les mots contenus dans chacune des éditions du dictionnaire de l'Académie espagnole<sup>1</sup> et en rapprochant les chiffres obtenus de ceux que fournira non seulement chaque édition du dictionnaire de l'Académie française, mais surtout chacun des dictionnaires les moins incomplets des principales langues du monde.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

---

1. Pour la douzième, voir *Revue hispanique*, VIII, p. 527.

R. de Sèze. Baylen et la politique de Napoléon, à propos d'un livre récent. *Lyon*, in-4°. 1904.

M. le colonel Titeux a publié en 1903 sur le général Dupont, trois gros volumes où il s'est efforcé de réhabiliter la mémoire du malheureux commandant en chef de la première expédition d'Andalousie. M. de Sèze dégage les conclusions de cette longue étude et n'a pas de peine à établir que Napoléon a tenu vis-à-vis du Dupont une conduite réellement odieuse.

Dupont était en 1808 un des plus brillants divisionnaires de la Grande armée. Napoléon, qui n'a jamais rien compris à l'Espagne, envoya Dupont en Andalousie avec des forces insuffisantes pour accomplir la mission dont il le chargeait.

La capitulation de Baylen se produit presque au même moment que celle de Junot à Cintra, que la retraite de Moncey devant Valence, elle entraîne l'abandon de Madrid. Pour expliquer à l'Europe tous ces malheurs, il faut trouver un traître, ou tout au moins un incapable. Napoléon choisit Dupont et l'accuse d'avoir pillé jusqu'aux vases sacrés des églises de Cordoue, de n'avoir songé qu'à sauver ses fourgons et d'avoir capitulé lâchement au lieu de combattre.

Toutes ces assertions de Napoléon sont autant de calomnies.

Il y a eu des faits de pillage dans Cordoue pris d'assaut, mais il est inexact de dire que la ville a été « mise à sac » et Dupont a fait son possible pour arrêter les violences.

Dupont n'avait à Baylen qu'un train de combat, et non la masse de fourgons que lui prête la colère haineuse de Napoléon.

S'il a capitulé à Baylen, c'est bien moins sa faute que celle de Védel qui, au lieu de rester en contact avec son chef, a reculé sans ordres jusqu'à Guarroman, laissant les Espagnols occuper Baylen derrière lui — et qui, au lieu de marcher au canon, perd un temps précieux sur la route et n'arrive que lorsque la situation est désespérée.

Dupont n'a point capitulé pour sauver ses fourgons, mais pour sauver ses soldats et ceux de Védel menacés d'être exterminés par les bandes espagnoles. Sa capitulation n'est pas plus déshonorante que celle de Junot à Cintra. La seule différence est que les Anglais ont respecté leurs engagements, tandis que la Junte de Séville a déchiré la convention signée par Tilly et Castaños.

Napoléon n'a jamais fait le moindre effort pour racheter les prisonniers de Baylen.

Napoléon a tout fait pour empêcher Dupont de se justifier, pour étrangler sa défense, pour le déshonorer à tout jamais.

Dupont n'a cessé de demander à l'Empereur d'être admis à recouvrer son

honneur sur les champs de bataille et à verser son sang pour la cause impériale, et jamais Dupont n'a été entendu.

Dupont a accepté d'être le ministre de Louis XVIII, mais le général Foy a reconnu par une lettre spontanée que Dupont a bien mérité de l'armée.

Toutes ces conclusions sont justifiées par les faits et réhabilitent très réellement la mémoire du malheureux général. Dupont n'est pas un traître, Dupont n'est pas un pillard, Dupont n'est pas un lâche et Napoléon, en s'acharnant après lui, a montré le peu de générosité de son cœur.

Nous ne nous rangerons pas cependant tout à fait à l'avis de M. de Sèze au sujet de Baylen, ni au sujet de Napoléon.

Pour Baylen, nous pensons avec le colonel Clerc qu'en entendant le canon de Védel, Dupont devait, coûte que coûte, rompre les négociations et combattre. Les événements terribles de la journée, sa défaite, l'épuisement de ses soldats, son angoisse devant sa fortune perdue lui avaient ôté son libre arbitre et l'avaient aveuglé sur ce qu'il avait à faire; mais il pouvait se sauver encore et n'a pas su le voir. *C'est cette faiblesse qui fait son crime.*

Quant à Napoléon, sa passion est évidente, sa cruelle indifférence pour ses malheureux soldats est inexcusable, mais nous ne pouvons voir en lui, comme M. de Sèze, un simple Machiavel; s'il a cru à quelque chose au monde, c'est à la gloire, et nous croyons à la sincérité de sa haine furieuse contre Dupont. Pour lui Dupont s'est rendu, et cela suffit: rien ne peut atténuer un pareil crime. Et pourquoi s'est-il rendu? ce n'est pas lâcheté, ce n'est pas ineptie; c'est donc avarice et cupidité. Les faits ont beau démentir cette explication, Napoléon s'y tient parce qu'il n'en voit pas d'autre, parce que son siège est fait, parce qu'il voit dans tous les défenseurs de Dupont, des complices de sa trahison et de sa honte, parce que toute l'Espagne crie au pillage et à la profanation. Napoléon est pour nous un passionné plus encore qu'un politique, et la passion est la seule excuse qu'il puisse invoquer.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

Rafael Altamira. *Cuestiones modernas de historia. Madrid, 1904, in-8°, 310 pp.*

Le livre de M. Altamira contient une série d'articles sur divers sujets de méthodologie historique.

L'introduction, intitulée *L'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle*, s'inspire des travaux de MM. Langlois et Seignobos, Letelier (*La evolución de la historia. Santiago de Chile, 1900*) et Xénopol, et discute à nouveau, sans la résoudre, la question de savoir si l'histoire est une science de succession, dans laquelle les faits s'enchaînent sans jamais se reproduire identiquement semblables, ou bien si elle

est une science de répétition, dont les phénomènes sont régis par des lois certaines et précises.

Le chapitre 1<sup>er</sup> traite de la *doctrine historique*, autrement dit de la méthode, dont un sociologue arabe du xiv<sup>e</sup> siècle, Ebn-Khaldoun (*Prolégomène d'Ebn-Khaldoun*. Paris, 1868, 3 vol.) fut un des premiers à formuler les principes. M. Altamira nous donne une très intéressante analyse des idées du savant arabe qui considérait l'histoire comme une science de raisonnement, rejetait comme fabuleux tout ce qui est humainement impossible et pensait que les faits se reproduisent avec une logique suffisante pour que l'ensemble de l'histoire constitue une expérience capable d'éclairer le jugement et de guider la conduite des hommes. Ebn-Khaldoun pensait aussi que l'histoire ne doit point se borner aux faits politiques et aux récits guerriers, mais que tout ce qui est du ressort de l'activité humaine lui appartient. Il était donc fort en avant sur son siècle et mérite d'être considéré comme un précurseur, mais il serait exagéré de voir en lui un maître et imprudent de le prendre pour guide. M. A. a réduit à de justes proportions la valeur de son œuvre et a fait ici preuve d'une critique pénétrante et avisée.

Dans son chapitre II, il examine le problème du génie et de la collectivité en histoire. L'humanité marche-t-elle à coups de grands hommes?... ou les grands hommes sont-ils entraînés eux-mêmes par la foule, qu'ils paraissent guider? — A vrai dire, la question ne nous paraît pas intéressante, non plus que les questions palpitantes du chapitre III : de l'inconscient en histoire, du matérialisme historique, de la science de l'histoire. Nous ne voyons guère en tout cela que des thèmes à dissertation, presque sans aucune utilité. Toute cette métaphysique historique nous paraît ressembler de très près aux antiques querelles des réalistes et des nominaux, et à toutes ces théories nous préférons le moindre texte inédit. M. A. nous permettra d'annoncer en toute franchise notre sincère opinion sur ce sujet, car nous connaissons son œuvre historique et nous savons mieux que personne avec quelle science et quelle netteté il sait écrire quand il fait œuvre d'historien.

Le chapitre IV traite des *Congrès historiques* tenus à La Haye en 1890, à Paris en 1900.

Le chapitre V, du *Congrès international des Sciences historiques* tenu à Rome en 1903.

Le chapitre VI, des conclusions adoptées au Congrès de Rome.

Le chapitre VII, de la part prise par l'Espagne au Congrès de Rome.

Le chapitre VIII, de ce qu'aurait pu faire l'Espagne au Congrès de Rome.

Ces cinq chapitres contiennent un excellent résumé des travaux des Congrès, dont M. A. a très bien vu que le meilleur effet est de mettre les historiens en présence les uns des autres. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ces réunions, ce n'est pas la séance officielle et d'apparat où se lisent des communications

académiques, c'est la conversation familière entre hommes de pays différents, qui ne se sont jamais vus et que le même goût pour la même science fait amis, sitôt qu'ils se voient. M. A. se plaint de n'avoir pas vu à Rome assez de professeurs et de savants espagnols, mais parmi les hispanisants qui lui firent fête, ne pourrions-nous, à notre tour, regretter de ne pas voir un seul Français? M. A. a sympathisé avec des Russes, qui savent comprendre le côté chevaleresque de l'âme espagnole, avec des Allemands qui aiment, comme l'aiment encore certains Espagnols, à parler sérieusement des choses sérieuses; n'avons-nous donc chez nous ni âmes ardentes, ni esprits sérieux? Assurément; mais pourquoi sommes-nous si souvent assez ennemis de nous-mêmes pour dissimuler notre idéalisme sous le masque de l'ironie, et pour pousser le sérieux jusqu'au pédantisme; et pourquoi les choses d'Espagne, qui devraient avoir pour nous tant d'intérêt, nous sont-elles si mal connues et nous laissent-elles si sottement indifférents?

Le chapitre ix, un des plus intéressants du livre, décrit *l'état actuel des études historiques en Espagne et dans d'autres pays*.

Le chapitre x, sous le titre de *Littérature de la Méthodologie* donne une liste des principaux ouvrages écrits sur cette science depuis quelques années.

Le chapitre xi, *Bibliographie moderne*, termine le livre par quelques notes sur les derniers ouvrages relatifs à l'histoire sociale et économique, aux histoires universelles et aux histoires de la civilisation.

Le livre de M. A. est varié et instructif et appelé certainement à rendre de grands services aux professeurs et aux étudiants d'Espagne.

G. DESDEVICES DU DEZERT.

---

## CHRONIQUE

---

All students of Spanish literature in England deplore the untimely death of Mr. Henry Butler Clarke at Torquay in September, 1904. Born at Somersall in the county of Stafford on November 9, 1863, Mr. Butler Clarke was too delicate to allow of his being sent to any public school. He was educated at home till 1879 when his family settled at St Jean-de-Luz, and in 1880-81 he read for some time with the well-known Basque and Spanish scholar, Mr. Wentworth Webster. This association, and a friendship formed with a neighbouring English family related to the Conde de Vilches, helped to give his studies the direction which we all know. Mr. Butler Clarke matriculated at Wadham College, Oxford, on December 19, 1885; he obtained a second class in Classical Honours Moderations (1887), and next year won the Taylorian Scholarship in Spanish; he broke down from overwork, and was content to take a pass degree in 1889. In 1890 he became Taylorian Reader in Spanish, an uncongenial post which he resigned soon after his election (May 15, 1894) to a Fereday Fellowship at St John's College, Oxford. His chief publications are: *A First Spanish Reader and Writer* (1891); *A Spanish Grammar for Schools* (1892); *Spain* in *Chambers' Encyclopædia* (1892); *Spanish Literature* (1893); *The Cid Campeador* (1897); *Lazarillo de Tormes*, reprinted from the Chatsworth copy (1897); *The Spanish Rogue Story* (1900); and the chapter on Spanish affairs in the first volume of *The Cambridge Modern History* (1902). He was engaged upon an historical study — *Spain (1815-1900)* — which, I believe, will shortly be issued.

This is a most honourable record for a young scholar whose work was done under the disadvantage of constant ill-health, and the list might be supplemented by a long array of critical reviews in *The Manchester Guardian* and other journals. Mr. Butler Clarke has set us an example in many things besides diligence and fortitude. No man had a more modest opinion of his own performance; none was readier to acknowledge his own mistakes, none more lenient to shortcomings in the weaker brethren; but he had a proper dislike of slovenly workmanship, and could express his disapproval incisively.



A certain shadow of depression which is noticeable in his *Spanish Literature* has interfered with the popularity of the book ; yet its cold acumen and frugal moderation are qualities no less valuable than the glittering paradoxes and bitter-sweet epigrams which Mr. Butler Clarke generously praised in those who came after him. His interests extended far beyond literature pure and simple. All that he had accomplished seemed to him merely so much preparation for studies of larger scope in which his knowledge of Arabic — used to such effect in his monograph on the Cid — would have done inestimable service. No English scholar was so well acquainted with the early institutions of Spain, and he was amply justified in planning the *magnum opus* which would have occupied him for twenty years. This nobly ambitious project was not destined to be realized. But no ordinary man could have conceived it, and in his too brief career Mr. Butler Clarke did enough to win a high reputation as a historian and critic. His essay in *The Cambridge Modern History* reveals his mature talent at its best, and is the most striking chapter in a volume to which some of the most eminent English scholars of our day contributed. In such company Mr. Butler Clarke held his own. And to his innumerable friends he bequeaths the memory of a character rarer and more precious than the learning for which he was distinguished.

James FITZMAURICE-KELLY.

Mr. Norman Mac Coll, who died suddenly in London in December, 1904 in his sixty-second year, will be best remembered as the masterful editor of *The Athenæum*, the journal which he directed with signal ability during more than a quarter of a century. The conduct of the paper which he converted into so formidable a force absorbed his best energies, and his *Greek Sceptics from Pyrrho to Sextus* (1869) shows the tendency of his early studies ; but he did enough for Spanish to deserve recognition in these pages. In the first place, he saw to it that books on Spanish subjects received their fair share of notice in *The Athenæum*, — no small gain both to authors and readers. Next, his own scant leisure was mainly spent in the company of Spanish writers of the seventeenth century. His *Select Plays of Calderon* (1888) are profusely — perhaps too profusely — annotated, and the readings which he adopted are not always acceptable ; but then what readings of what editor of what text ever were acceptable to everybody ? Mr. MacColl's Introduction, at all events, is an admirable piece of work : it includes an excellent biographical sketch of the poet, it abounds with a sense of critical values not particularly frequent in admirers of Calderon, and it is a typical example of academic prose. On resigning his editorship Mr. MacColl undertook, at my request, a translation of Cervantes's *Novelas exemplares*, and by universal consent he acquitted himself most successfully.

The task was difficult, for he had no predecessor worth mentioning, and no guide in the shape of a critical edition of the original. As I had some opportunity of observing his methods, I can bear witness to his scrupulous conscience, his anxiety to meet every difficulty fairly, his ingenuous confession of ignorance when no solution occurred to him. His readiness in accepting a correction or suggestion was as creditable as it was unexpected in one who had been a literary autocrat for some thirty years; but, like most Scotsmen, he would argue his case with a pawky humour which made discussion pleasant. When the end came he was at work on a translation of Cervantes's occasional poems. Unfortunately the version is incomplete, but enough of it exists to prove Mr. MacColl's skill as a translator and his undiminished zeal for Spanish literature.

James FITZMAURICE-KELLY

..

L'histoire de la littérature espagnole de M. James Fitzmaurice-Kelly, publiée en anglais en 1898, traduite en espagnol en 1901 par M. Adolfo Bonilla y San Martín, vient de paraître en français à Paris (librairie Armand Colin) par les soins de M. Henry-D. Davray. On ne saurait mieux résumer les améliorations apportées à ce nouveau volume qu'en citant les dernières lignes de la préface : « Si l'on compare cette version française à l'original, ou même à la traduction castillane, on se convaincra que des modifications profondes y ont été apportées. Il y a notamment une addition considérable qui résume, dans la mesure du possible, les conclusions fournies par les dernières investigations sur les *romances*; les indications chronologiques et biographiques ont été revues : en somme il y a peu de passages où l'on ne trouve des additions, des corrections, des changements sensibles. Enfin la bibliographie a été refondue et mise au courant dans l'espoir que sous sa forme nouvelle elle sera plus utile et plus commode à consulter. » C'est en effet la bibliographie qui a subi les remaniements les plus considérables : l'auteur nous donne là, en une cinquantaine de pages, un répertoire modèle où l'on trouve instantanément, sans tâtonnement importun, tout ce qu'il importe de connaître sur tel ou tel sujet de l'histoire littéraire; il est rare de trouver un tableau aussi idéalement pratique des travaux relatifs à la matière étudiée.

..

M. Archer M. Huntington a publié, dans les derniers mois de 1903 et dans le courant de l'année actuelle, quelques reproductions en fac-similé <sup>1</sup> d'œuvres

1. Cf. *Revue hispanique*, IX, pp. 600-601 et X, pp. 635-636.

très rares dont il possède un exemplaire ; nous signalerons plus particulièrement, en nous réservant de reparler plus tard de quelques-unes d'entre elles :

Coronica del muy esforçado e inuencible cauallero el Cid ruy diaz campeador delas Españas. Toledo : Miguel de Eguia, 1526.

Cronica del famoso cauallero Cid Ruydiez campeador. Burgos : Fadrique Aleman de basilea, 1512.

Cancionero general nueuamête Añadido. Toledo : Juan de villaquiran, 1520.

Primera parte dela Angelica de Lvys Barahona de Soto. Impresso en Granada... Año de 1586.

Cancioneiro geral [de Garçia de rresende]. Começouse em almeyrym e acabouse na muyto nobre e sempre leall çidade de Lixboa, 1516.

Romancero general, en que se contienen todos los Romances que andan impressos en las nueue partes de Romanceros. Aora nvevamente impresso, añadido, y emendado. Madrid : Luis Sanchez, Año 1600.

••

Le 30 juillet 1904 a été fondée à New York, sous le titre de *The Hispanic Society of America*, une société scientifique destinée à contribuer de la manière la plus large et la plus efficace au développement et à l'extension des études hispaniques. Les collections de livres, manuscrits, monnaies et objets d'art qui sont ou seront la propriété de la Société vont être installées dans un édifice que l'on construit actuellement, à Audubon Park, et dont l'inauguration aura lieu dans le courant de l'année 1906 ; elles seront, dès que l'installation en sera achevée, accessibles aux érudits et aux travailleurs de tous pays.

# TABLES

## DE LA ONZIÈME ANNÉE

1904

---

### I. TABLE PAR NUMÉROS

---

NUMÉROS 37, 38, 39 ET 40. — ANNÉE 1904.

|                                                                                                                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Floresta de philosophos.....                                                                                                                                                                    | 5   |
| G. BAIST. — <i>Hispaniolus?</i> .....                                                                                                                                                           | 155 |
| A.-R. GONÇALVES VIANNA. — Étymologies portugaises.....                                                                                                                                          | 157 |
| Paul GROUSSAC. — Le commentateur du <i>Laberinto</i> .....                                                                                                                                      | 164 |
| R. FOULCHÉ-DELBOSC. — Notes sur le sonnet <i>Superbi colli</i> .....                                                                                                                            | 225 |
| Julio PUYOL Y ALONSO. — Una puebla en el siglo XIII (Cartas de población de El Espinar).....                                                                                                    | 244 |
| Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric SPRÜNGLIN, publiés par G. DESDEVISES DU DEZERT.....                                                                                                               | 299 |
| VARIA. — Lucien BOUVAT. A propos d'Aboù Hayyân Al-Gharnati (p. 538). — R. FOULCHÉ-DELBOSC. <i>Las coplas del tabefe</i> . II (p. 540). — Hugues VAGANAY. L'Espagne en Italie. III (p. 541)..... | 538 |
| COMPTES RENDUS.....                                                                                                                                                                             | 566 |
| CHRONIQUE.....                                                                                                                                                                                  | 575 |

---

### II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

---

**Baist (G.)**

|                           |     |
|---------------------------|-----|
| <i>Hispaniolus?</i> ..... | 155 |
|---------------------------|-----|

**Bouvat (Lucien)**

|                                         |     |
|-----------------------------------------|-----|
| A propos d'Aboù Hayyân Al-Gharnati..... | 538 |
|-----------------------------------------|-----|

**Desdevises du Dezert (G.)**

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| TEXTE. Souvenirs d'Emmanuel-Frédéric Sprünglin..... | 299 |
|-----------------------------------------------------|-----|

|                                                                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| COMPTE RENDU. R. de Sèze. Baylen et la politique de Napoléon, à propos d'un livre récent. Lyon, 1904.....                      | 571 |
| COMPTE RENDU. Rafael Altamira. Cuestiones modernas de historia. Madrid, 1904.....                                              | 572 |
| <b>Divers</b>                                                                                                                  |     |
| Floresta de philosophos, publiée par R. Foulché-Delbosc.....                                                                   | 5   |
| <b>Fitzmaurice-Kelly (James)</b>                                                                                               |     |
| COMPTE RENDU. Anales de la literatura española, publicados por Adolfo Bonilla y San Martín (Años 1900-1904). Madrid, 1904..... | 566 |
| CHRONIQUE. Henry Butler Clarke.....                                                                                            | 575 |
| CHRONIQUE. Norman MacColl.....                                                                                                 | 576 |
| <b>Foulché-Delbosc (R.)</b>                                                                                                    |     |
| Notes sur le sonnet <i>Superbi colli</i> .....                                                                                 | 225 |
| <i>Las coplas del tabefe</i> . II.....                                                                                         | 540 |
| TEXTE. Floresta de philosophos.....                                                                                            | 5   |
| COMPTE RENDU. Los diccionarios de las Academias española y francesa, por el Conde de Casa Valencia. Madrid, 1904.....          | 570 |
| <b>Gonçalves Vianna (A. R.)</b>                                                                                                |     |
| Étymologies portugaises.....                                                                                                   | 157 |
| <b>Groussac (Paul)</b>                                                                                                         |     |
| Le commentateur du <i>Laberinto</i> .....                                                                                      | 164 |
| <b>Puyol y Alonso (Julio)</b>                                                                                                  |     |
| Una puebla en el siglo XIII (Cartas de población de El Espinar).....                                                           | 244 |
| <b>Sprünglin (Emmanuel-Frédéric)</b>                                                                                           |     |
| Souvenirs, publiés par G. Desdevises du Dezert.....                                                                            | 259 |
| <b>Vaganay (Hugues)</b>                                                                                                        |     |
| L'Espagne en Italie, III.....                                                                                                  | 541 |

*Le Gérant* : M.-A. DESBOIS.

# Bibliotheca hispanica

---

- I. — Comedia de Calisto y Melibea (Único texto auténtico de la *Celestina*). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 8 pesetas.
- II. — Vida del soldado español Miguel de Castro (1593-1611), escrita por él mismo y publicada por A. Paz y Melia..... 12 pesetas.
- III. — La vida de Lazarillo de Tormes, y de sus fortunas y adversidades. Restitución de la edición príncipe por R. Foulché-Delbosc..... 4 pesetas.  
Tirage sur grand papier du Japon (n<sup>os</sup> 1 à 25)..... 25 pesetas.
- IV. — Diego de Negueruela. Farsa llamada Ardamisa. Réimpression publiée par Léo Rouanet..... 4 pesetas.
- V, VI, VII, VIII. — Colección de Autos, Farsas, y Coloquios del siglo XVI, publiée par Léo Rouanet. Les quatre volumes..... 60 pesetas.
- IX. — Obres poetiques de Jordi de Sant Jordi (segles XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>), recullides i publicades per J. Massó Torrents..... 4 pesetas.  
Tirage sur grand papier du Japon (n<sup>os</sup> 1 à 12)..... épuisé.
- X. — Pedro Manuel de Urrea. Penitencia de amor (Burgos, 1514). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 4 pesetas.
- XI. — Jorge Manrique. Coplas por la muerte de su padre. Primera edición crítica. Publica R. Foulché-Delbosc..... 4 pesetas.  
Tirage sur grand papier du Japon (n<sup>os</sup> 1 à 25)..... 20 pesetas.
- XII. — Comedia de Calisto y Melibea (Burgos, 1499). Reimpresión publicada por R. Foulché-Delbosc..... 10 pesetas.  
Tirage sur grand papier du Japon (n<sup>os</sup> 1 à 25)..... 50 pesetas.
- XIII. — Perálvarez de Ayllón y Luis Hurtado de Toledo. Comedia Tibalda, ahora por primera vez publicada según la forma original por Adolfo Bonilla y San Martín..... 4 pesetas.
- XIV. — Libro de los engaños y los asayamientos de las mugeres. Publica Adolfo Bonilla y San Martín..... 4 pesetas.
- XV. — Diego de San Pedro. Carcel de amor (Sevilla, 1492)... 4 pesetas.  
Tirage sur grand papier du Japon (n<sup>os</sup> 1 à 12)..... 25 pesetas.
- XVI, XVII. — Obras poéticas de D. Luis de Gongora, publicadas por R. Foulché-Delbosc..... Sous presse.
- 

Les volumes de la *Bibliotheca hispanica* sont en vente à BARCELONE (Librairie de « L'Avenç », Ronda de l'Universitat, 20), et à MADRID (Librairie de M. Murillo, Alcalá, 7).

## CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

A PARTIR DE 1905

---

La *Revue Hispanique* paraît tous les trois mois; elle forme chaque année deux volumes de six cents pages chacun.

Le prix de l'abonnement à l'année courante est de VINGT FRANCS pour tous les pays faisant partie de l'Union postale. Aucun numéro n'est vendu séparément.

Le prix de chacune des années antérieures est de VINGT FRANCS.

---

La *Revue Hispanique* annonce ou analyse les livres, brochures ou périodiques dont un exemplaire est adressé directement à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

---

Tout ce qui concerne la rédaction et les échanges de la *Revue Hispanique* doit être adressé à M. R. Foulché-Delbosc, boulevard Malesherbes, 156, à Paris.

Tout ce qui concerne les abonnements doit être adressé :  
pour l'Amérique, à M. le Secrétaire de *The Hispanic Society of America*, 23, Broad Street, à New York ;  
pour l'Europe, à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

---

## Bibliotheca hispanica

Voir à la page 3 de la couverture

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.











**This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.**

**A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.**

**Please return promptly.**

Widener Library



3 2044 094 147 790